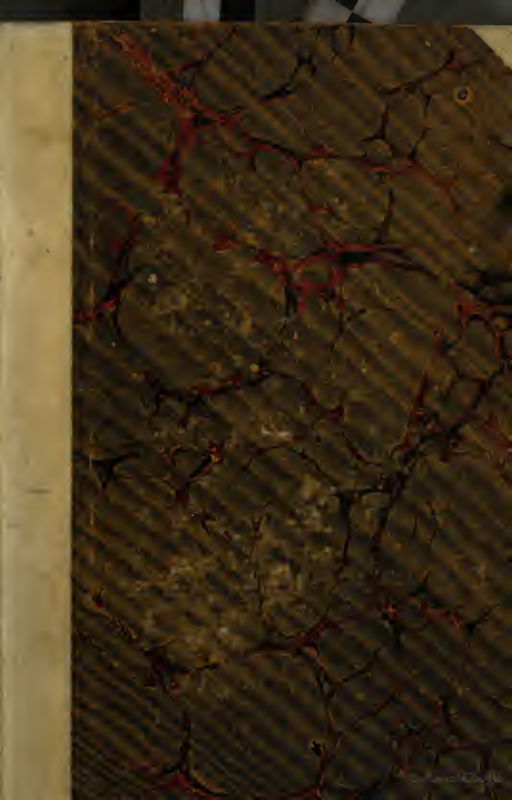






L'HOMME-DIEU

II

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.



L'HOMME-DIEU

POËME

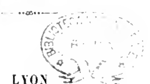
PAR B. DELORME

VICAIRE GÉNÉRAL D'ORÉGONCITY

> Une vierge concevra, et elle [illegible] [illegible], et il sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.
>
> (S. Matthieu, c. I, v. 23.)
>
> Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles.
>
> (Hébr., c. XIII, v. 8.)



TOME SECOND



LYON

IMPRIMERIE DE FÉLIX GIRARD

Rue Saint-Dominique, 13

1869



L'HOMME-DIEU.

CHANT XIV.

LE CHRIST DEVANT ANNE ET CAÏPHE.

SOMMAIRE.

Souvenir aux amis de Jésus emprisonnés à cause de lui. — L'amour et la haine veillent dans la cité. — Craintes douloureuses des saintes Femmes. — Marie se dirige vers la montagne des Oliviers. — Elle s'évanouit à la vue des sicaires de la mort. — Judas au jardin de Gethsémani. — Jésus rejoint ses disciples. — Baiser de Judas. — Le Christ se laisse enchaîner. — Simon-Pierre et Malchus. — Paroles que Jésus adresse aux soldats — Les disciples, à part Pierre et Jean, prennent la fuite. — Marche douloureuse vers Jérusalem. — Joie des pervers. — Le Cédron. — Pitié d'un soldat. — Malchus converti. — Le peuple d'Ophel essaye vainement de délivrer le divin captif. — Témoignages d'affection. — Le Sauveur chez Ananus. — Ses ennemis s'y rassemblent — Tumulte dans la ville. — Jugements divers. — Pilate redoute un soulèvement. — Interrogatoire que l'infâme Ananus fait subir au Messie. — Soufflet donné au Saint des saints. — Accusations diverses. — Nouveaux outrages. — Ananus envoie la sainte Victime chez le grand-prêtre Caïphe. — La nation juive privée du droit de vie et de mort — Nouvel interrogatoire. — Fureur de Caïphe. — Nouvelles accusations. — Les témoins se contredisent. — Les juges se font eux-mêmes accusateurs. — Caïphe demande à Jésus s'il est le Fils de Dieu. — Réponse admirable. — « Il mérite la mort ! » — Discours de Philon, que l'aspect de l'Homme-Dieu vient de convertir. — Témoignages divers qu'il cite en faveur du Messie. — Furieuse indignation des conjurés. — Philon les brave et se retire. — Les conseillers remettent la décision finale au lendemain. — Appel aux âmes touchées des souffrances de l'Homme-Dieu.

O vous, nobles Hébreux, qu'une injuste puissance
Retient dans ces cachots, horreur de l'innocence,
Où le crime a lui seul le droit de pénétrer,
Où lui-même se fait comme l'air respirer,
Loin de votre famille et loin de votre Maître,
Oh ! combien douloureux ce séjour doit vous être !
Car, tels qu'une lionne enchaînée et voyant
Avec ses lionceaux le ravisseur fuyant,



Une sourde fureur de votre cœur s'empare ;
Il vous semble, au travers du mur qui vous sépare
De Celui que l'on veut, ô honte ! voir mourir,
Pouvoir, le glaive en main, à son aide courir.
Dignes fils d'Israël, vaine est votre espérance.
Quand le moment viendra de votre délivrance,
Votre ami n'aura plus désormais à porter
Le fardeau que pour lui je vous vois redouter.
Il aura, parvenant à la fin de sa course,
Du salut pour la foi fait ruisseler la source.
Avec respect alors vous pourrez l'embaumer ;
Vous irez dans la tombe en pleurant l'enfermer.
Puis, fermes dans l'espoir que le croyant adore,
Attendez le retour de la troisième aurore.
Ainsi dans les prisons pour sa cause souffrir
Vous est plus glorieux que de le secourir.
Or l'Ange du sommeil, dans sa tâche nocturne,
Vainement pour Solyme avait ouvert son urne ;
Les soins religieux, les craintes du croyant,
La haine qui conspire et le vice bruyant
Rendent Jérusalem inquiète et troublée.
Les uns, pleins d'une ardeur sincère ou simulée,
Du festin de la pâque ordonnent les apprêts ;
D'autres à qui de saints et nobles intérêts
Font de l'Hébreu jaloux appréhender la rage,
Craignent à chaque instant de voir fondre l'orage.
Ce sont des prisonniers les familles en pleurs,
Pour qui le souvenir de leurs récents malheurs
Est toujours un sujet de vive inquiétude.
Ce sont les cœurs aimants dont la sollicitude
Au Christ issu de Dieu formait comme une cour,
Ces femmes que la foi, fille du saint amour,
Attire sans effort sur les pas du bon Maître.
C'est toi, fille d'Héli, qui te fais reconnaître
Par l'immense douleur qui se peint dans tes yeux,
Par ton front où repose un pur reflet des cieux,

Et par l'air résigné dont, toi la femme forte,
Tu révères le faix que ton âme supporte.
  Lorsque le Rédempteur, les onze l'entourant,
Se rendit du cénacle au delà du torrent,
Marie avait de l'œil suivi son Fils unique
Et regagné plus tard le toit de Véronique.
Là son aimable hôtesse et Marthe et Salomé
Offraient à ce saint cœur, justement alarmé,
Leurs consolations et leur pitié fervente.
Magdeleine, pieuse et fidèle servante,
Pliant sous le fardeau de sa triple douleur,
N'avait pour consoler et plaindre le malheur
Que ses gémissements et ses brûlantes larmes.
Stéphanus essayait de calmer ses alarmes.
« Le péril est certain, dit-il, mais éloigné :
Le jour fatal n'est pas encore désigné ;
Enfin la nation, si proche de la fête,
Craindrait de se lever contre le saint Prophète. »
Dans le temple mystique où l'on veillait encor
Près d'un pain que la foi va nommer son trésor,
C'étaient aussi des pleurs et de semblables craintes.
  Or, d'une angoisse immense éprouvant les étreintes,
Celle qui coopère aux merveilles de Dieu,
Marie est par l'amour conduite près du lieu
Où son Fils, des douleurs acceptant le calice,
Par des sueurs de sang se prépare au supplice.
Elle connaît les Juifs et leur acharnement ;
Elle sait que bientôt, affreux pressentiment !
La Victime sans tache, entre leurs mains livrée,
Doit être avec fureur meurtrie et déchirée.
De l'adorable cène où le traître, ce soir,
Est venu, comme ami, près de Jésus s'asseoir,
Elle a vu de l'Enfer l'exécrable ministre
Sortir en menaçant de son regard sinistre
Celui qui, de l'amour épuisant les trésors,
Pour ramener l'ingrat fit les derniers efforts.

Pauvre Mère, elle allait, muette, désolée,
Faible et se dirigeant vers la sainte vallée,
Lorsqu'un grand bruit de pas dans l'ombre s'entendit :
C'était Judas, c'était le rebelle maudit,
Accompagné d'Hébreux, vaste concours de traîtres,
Et de cinq cents soldats que les princes des prêtres
Envoyaient arrêter, à l'insu du préteur,
L'héritier de leurs rois ainsi qu'un malfaiteur.
C'était pendant la nuit que ces agents funèbres
Allaient participer à l'œuvre de ténèbres ;
Car l'infâme attentat dont s'applaudit leur cœur,
Ils ont dû le comprendre, au jour eût fait horreur.
Leurs armes, leurs flambeaux, leurs regards de furie
D'affreuses visions enveloppent Marie.
Vers la colline sainte elle élève ses bras
Et tombe inanimée aux pieds des scélérats.
Tandis que Stéphanus et sa pieuse mère
S'empressent, le cœur plein d'affliction amère,
De la rendre à la vie et de la transporter
Sous le toit protecteur qu'elle vient de quitter,
Les agents du conseil et la tourbe perfide,
Poursuivant sans délai leur projet déicide,
Entrent dans la vallée et passent le torrent.
Il s'était du cénacle esquivé, respirant
Toute l'infection du crime et de la haine,
L'apostat que Satan conduit comme à la chaîne.
Sitôt que de Caïphe il atteignit la cour :
« Venez, dit-il, venez ; car l'absence du jour
Nous est dans ce moment utile et favorable,
Et je sais où non loin se cache le coupable. »
On part. D'obscurs Hébreux de rage possédés
Et des pharisiens qui, par l'Enfer guidés,
Se sont faits sans pudeur complices de Caïphe,
Se pressent sur les pas des sbires du pontife.
Puis aux soldats le traître en route s'adressant :
« Vous me verrez, dit-il, avancer, embrassant

Un homme jeune, beau, de moyenne stature,
Au maintien grave et noble, et tel que la peinture
Ne saurait en donner une image à vos yeux.
C'est lui ; c'est l'ennemi de la terre et des cieux ;
C'est celui dont Jacob redoute les menées,
Et qui, se promettant de hautes destinées,
Espère, en son orgueil, imposer aux humains
Un joug plus onéreux que le joug des Romains.
Qu'il soit chargé de fers et de liens sans nombre !
Puis soyez vigilants, de crainte que dans l'ombre,
Par quelque ruse encore, il ne puisse échapper ;
Car naguère trois fois nous l'avons vu tromper
Tous les efforts de ceux qui crurent le surprendre.
Aucun de ses fauteurs n'osera le défendre,
Bientôt à notre aspect le plus brave aura fui ;
Ne les redoutez pas et ne craignez que lui. »
Ainsi Judas, du crime étalant la science,
Et tel qu'un malfaiteur muni d'expérience,
De l'attaque prochaine indiquait le signal ;
Mais, connaissant ce cœur faux, ignoble et vénal,
Ce disciple à qui l'or fut plus cher que son Maître,
Soldats et conjurés avaient l'œil sur le traître.
Or ils montaient, furtifs ainsi que des larrons,
La colline où le chef des brûlants escadrons
N'osa, tant est serein l'air que l'on y respire,
Poster aucun guerrier soumis à son empire,
Et vers l'heure où la lune indique au firmament
Que la nuit dans son cours approche du moment,
Limite médiale entre le jour à naître
Et les feux qu'on a vus au couchant disparaître,
Comme un troupeau de loups ils s'approchaient du lieu
Où leur œil flamboyant cherchait l'Agneau de Dieu.
Le Christ s'était levé, plein d'un nouveau courage,
Pour accomplir son œuvre et supporter l'orage ;
Puis vers ses trois amis il était revenu.
Eux, comme sous le joug d'un pouvoir inconnu,

Avaient vu de leur foi le zèle se détendre
Et laissé le sommeil encore les surprendre.
« Vous dormez, dit Jésus, tandis que près de vous
Tous ceux qui, dirigeant contre moi leur courroux,
En des complots de mort secondent le grand-prêtre,
Tendent déjà la main pour saisir votre Maître.
Au lieu de vous laisser vaincre par le sommeil,
Ne valait-il pas mieux, accueillant mon conseil,
Par la sainte oraison fortifier votre âme
Et do l'amour divin entretenir la flamme?
Ecoutez, mes amis : voici qu'elle a sonné,
L'heure où, selon qu'il fut par le Ciel ordonné,
Les pécheurs dans leurs mains verraient le Fils de l'homme.
Levez-vous; car, — hélas! faut-il que je le nomme,
Cet autre Ange rebelle et cet astre obscurci? —
Le disciple apostat, le perfide est ici. »
Il dit et leur montrait au flanc de la montagne
Les sicaires armés que Judas accompagne.
« L'honneur le veut, dit Pierre : ah! Seigneur, laissez-nous
Prevenir leur fureur et combattre pour vous,
Et permettez aussi que j'appelle les autres.
— Ce n'est point par le fer qu'il faut que mes apôtres
Combattent pour le Christ et pour la vérité.
Le jeûne, l'oraison, la foi, la charité,
La sainte patience et les pieuses larmes,
Telles de mes guerriers doivent être les armes;
Car travailler pour Dieu, souffrir jusqu'à la mort,
C'est vaincre, mes enfants, et c'est entrer au port. »
Ainsi de nos erreurs la Victime adorable
Enseigne quel chemin mène au bonheur durable.
D'un pénible sommeil à la fin délivrés,
Les huit près de Jésus arrivent effarés.
« Voyez-vous, dit l'un d'eux, cette affreuse cohorte?
Fuyons, Seigneur, fuyons : c'est la mort qu'elle apporte.
— Enfants, répond Jésus, le pasteur ne fuit pas;
Mais il faut qu'aujourd'hui se vouant au trépas

Pour sauver de la mort les ouailles qu'il aime,
A la rage des loups il se livre lui-même.
Vous que je vois venir de mon sang altérés,
Peuple, prêtres, soldats, ensemble conjurés,
Vous m'apportez ici des liens et des chaînes.
Avancez sans frayeur : l'objet de tant de haines,
Celui que vous venez maudire à l'unisson,
Et qni, pour les humains d'une grande moisson
Voulant réaliser et mûrir l'espérance,
A daigné parmi vous vivre de préférence,
Vous demande les fers que vous lni destinez
Venez : de mes tourments désormais émanés,
Les bienfaits du salut régénèrent le monde. »
A ces mots, devant lui la tronpe furibonde
Arrive; et les épieux, les glaives et les dards,
Les torches, et surtout ces visages blafards,
Présentent un aspect d'horrenr et d'épouvante.
Pour mériter le prix d'une infernale vente,
Et d'un respect rèel simulant la ferveur,
L'Iscariote approche et baise le Sauveur.
« Salnt à vous, dit-il, mon adorable Maître! »
Et le Christ à voix basse ainsi répond au traître :
« Mon ami, dans quel but te vois-je dans ce lieu?
Qnoi! Judas, pour livrer ton bienfaiteur, ton Dieu,
O comble de l'audace! ô perfidie insigne!
De l'amour fraternel tu profanes le signe!
Tu pouvais cependant, si tu l'eusses voulu,
De la milice sainte être un soldat élu,
Et du ciel obtenir un tout autre partage;
Mais tu t'es, malheureux, choisi ton héritage. »
O reproche émouvant! quel tigre ou quel rocher,
Quel monstre aurait-il pu, Judas, ne point toucher?
Aux pieds d'nn Dieu, héraut de clémence infinie,
Que n'allas-tu pleurer ta noire félonie!
Or le Christ s'avançant, calme et le front serein,
Comme un roi redonté qui parle en souverain :

« Qui cherchez-vous? » dit-il d'une voix grave et forte.
Il parlait aux soldats de l'horrible cohorte.
« Jésus Nazaréen! » fut-il de toutes parts
Répandu par la troupe aux sinistres regards.
« C'est moi! » dit le Messie. O puissance adorée!
Par deux mots seulement la cohorte atterrée
Tombe comme une pierre aux pieds du Rédempteur
Et rend hommage au Dieu qu'on traite en malfaiteur.
Sont-ils donc demeurés ainsi gisants sur l'herbe,
Ceux que le Fils de l'homme a frappés de son verbe?
Non; bientôt, à son ordre, ils vont se relever,
Et dès lors sans obstacle ils pourront achever
L'œuvre qu'à leur insu Satan même dirige.
Mais le Christ leur voulait montrer par ce prodige
Que, si l'Agneau de Dieu ne leur résistait pas,
Il pouvait les plonger dans la nuit du trépas.
« Levez-vous! » leur dit-il. Ils se lèvent de terre,
Brandissant, les ingrats! et lance et cimeterre.
« Soldats, reprit Jésus, dites, qui cherchez-vous?
Que est votre dessein, et pourquoi ce courroux?
— Nous cherchons, dit un Juif, Jésus le faux prophète;
Car il faut que demain, la veille de la fête,
Le Seigneur, si longtemps parmi nous outragé,
Par le sang de l'impie à la fin soit vengé.
— Je vous l'ai dit, c'est moi, répond le divin Maître,
Moi qu'un peuple aveuglé, mon peuple, accuse d'être
L'ennemi de la loi, le héraut de l'erreur.
Que les Juifs en mon sang repaissent leur fureur,
Et voici qu'en vos mains je me livre moi-même;
Mais, je vous en conjure, épargnez ceux que j'aime.
Tandis que le pasteur marchera garrotté,
Que ses brebis du moins puissent en liberté
Se soustraire aux périls de l'orage qui gronde. »
Ainsi le Fils de Dieu, Jésus qui dans ce monde
Du salut par sa mort posa les fondements,
Pour ne penser qu'aux siens, oubliait les tourments

Que d'un peuple égaré lui préparait la rage.
Cependant Simon-Pierre, à l'aspect de l'outrage
Et de ces vils liens dont le Juif forcené
Accable le Sauveur que Dieu nous a donné,
L'épée en main, s'élance en avant de son Maître,
Et, voulant repousser les fauteurs du grand-prêtre,
Frappe et blesse Malchus, l'un de ces scélérats;
Mais, ô bonté d'un Dieu! Jésus étend le bras,
Et de l'Israélite il guérit la blessure.
« Pierre, cette action mérite une censure,
Dit-il, et désormais gardez que votre main
N'ose, ô vous mes guerriers, verser le sang humain.
Avez-vous à souffrir pour vos chéres ouailles?
Pardonnez et priez, voilà vos représailles.
Au reste, pensez-vous que mon Père aujourd'hui,
Si du cœur un instant j'implorais son appui
Et le puissant secours de ses vastes phalanges,
Ne m'accorderait pas douze légions d'Anges?
Pensez-vous que, d'un mot, d'un signe, d'un coup d'œil,
Le Christ ne pourrait point par la mort et le deuil
Signaler à jamais ce lieu même où nous sommes?
Mais la longue espérance et le salut des hommes,
Et la promesse antique, et les décrets divins,
Ne seraient donc alors que des mensonges vains!
Loin de vous et de moi la funeste pensée
D'arrêter, mes amis, ma course commencée! »
Or, Jésus s'adressant à ses persécuteurs,
Les membres du conseil, orgueilleux sénateurs,
Les officiers du temple et les princes des prêtres,
Qui, trahissant l'espoir de leurs pieux ancêtres,
Du Roi libérateur par le Très-Haut promis
Osaient se déclarer les mortels ennemis :
« C'est armés de bâtons, de haches et d'épées,
C'est comme un corps hideux de masses attroupées
Que vous venez, dit-il, me chercher en ce lieu.
Suis-je donc un rebelle aux lois de votre Dieu,

Un voleur dont les mains, instruments de furie,
Par la flamme et le sang désolent la patrie?
Et pourtant, au milieu d'un immense concours,
On m'a vu dans le temple enseigner tous les jours.
Du royaume de Dieu j'annonçais les merveilles;
L'antique vérité venait à vos oreilles,
Et du ciel au croyant je traçais le chemin.
Nul d'entre vous sur moi n'osa porter la main.
Mais il fallait qu'ainsi s'accomplit sur la terre
La parole gravée en vivant caractère
Et dont un livre saint conserve le dépôt.
Maintenant l'horizon s'assombrit, et bientôt
Je verrai survenir l'Ange aux ailes funèbres.
Voici votre heure, Hébreux, et l'heure des ténèbres;
Comme vous avez pu sans effort m'enchaîner,
Ainsi dès ce moment vous pouvez m'emmener. »
  Les suppôts de l'Enfer entraînent la victime
Qui s'offre à ses bourreaux pour effacer le crime;
Et leurs cris de triomphe au loin sont entendus.
Les apôtres, de crainte et d'horreur éperdus,
Et comme le troupeau que disperse un orage
Tandis que le berger le mène au pâturage,
Abandonnent alors le céleste captif.
Mais de la conscience un cri tendre et plaintif
Retient le jeune apôtre aimé du divin Maître,
Et Jean près de Jésus ne craint pas de paraître.
Il le suit en pleurant et convert d'un linceul.
Or la troupe, à l'aspect d'un homme qui lui seul
Semble ne point vouloir se conformer aux autres,
L'entoure et reconnaît en lui l'un des apôtres.
Jean, se voyant ainsi malgré lui retenu,
Rejette son linceul et leur échappe nu.
Bientôt près de Celui qu'il aime et qu'il adore,
Anges qui l'admirez, vous le verrez encore.
Pierre, qui pour Jésus vient de combattre ici,
Surmontait sa frayeur et le suivait aussi.

Quand le Fils bien-aimé du Dieu dont la puissance
Jadis à l'univers avait donné naissance
Et créé les flambeaux du jour et de la nuit,
Fut, par les éhontés que le démon conduit,
Enchaîné comme un monstre aux humains redoutable,
La lune avec horreur vit l'acte détestable.
Elle parut soudain comme entrer dans le deuil,
Et son front argenté devint livide à l'œil;
Du vaste firmament les étoiles pâlirent;
La terre chancela, ses entrailles gémirent,
Et la cendre des morts s'émut dans les tombeaux.
Ce fut à la lueur de sinistres flambeaux
Qu'avec un Dieu captif on se remit en route.
Or, croyant prévenir les remords qu'il redonte,
En pensant que du Juste il a vendu le sang,
Le perfide Judas triomphe au premier rang.
Avec lui les archers marchent, fiers de leur proie;
Puis viennent ces maudits dont le regard flamboie,
Ces princes d'Israël qui d'avance ont tramé
Le complot dont le sceau, sur leur front imprimé,
S'imprégne maintenant de sang et d'infamie.
Contre le Saint des saints l'injure fut vomie,
Et l'odieux blasphème avec rage lancé.
Quand le Fils du Très-Haut avait été forcé
De passer sur un sol où les ronces traînantes,
Les buissons épineux et les pierres tranchantes,
Instruments de douleur, déchiraient ses pieds nus,
Au niveau de Satan les traîtres parvenus
Osaient se divertir d'une parole sainte :
« Des pas de son bon Ange on voit ici l'empreinte !
— Pour lui le Baptiseur aplanit ce sentier !
— Au royaume lointain dont il est héritier
Ce chemin droit et sûr le conduira sans doute ;
Des parvis éternels peut-être est-ce la route !
— Il marche dans sa voie avec fidélité,
Car c'est là qu'est la vie et la félicité! »

On arrive au Cédron, et la troupe s'arrête ;
Mais pour ces forcenés quel spectacle s'apprête?
Soudain par les agents de ces cruels complots
Ton Fils, ô Dieu du ciel, est lancé dans les flots.
Il tombe et se débat, puis, revenant sur l'onde,
Il boit dans le torrent, le Rédempteur du monde.
Il faut, pour réparer les maux du genre humain,
Qu'il relève la tête et revienne au chemin
Où déjà du salut le drapeau se déploie.
Les méchants à la mort ont arraché leur proie;
Car, ô Victime sainte, à peine, pour mourir,
Entrez-vous dans la voie où vous allez souffrir.
Et que d'autres tourments pour vous sont en réserve!
L'impie Arabias, sombre, inquiet, observe
Si de ses compagnons la fureur va trop loin.
Dès le commencement il s'est donné le soin
De veiller sans relâche au but de sa malice
Et de faire au Sauveur boire tout le calice.
La marche continue, et l'innocent Agneau,
Qui s'immole déjà pour sauver le troupeau,
S'avance vers Solyme, en proie aux meurtrissures
Qu'ajoutent à l'horreur de ses autres blessures
L'étreinte des liens et le poids de ses fers.
Redirai-je, attentat digne des noirs Enfers!
Le bâton se brisant sur cette tête auguste,
Et la lance et le glaive aiguillonnant le Juste?
Ah! malédiction sur tous les scélérats
Qui dans l'œuvre du crime ont signalé leur bras!
Que dis-je? O profondeur d'amour et de clémence!
Bon Maître, vous priez pour ceux dont la démence
Vous hait et vous outrage et vous torture ainsi.
Puissé-je, ô Dieu sauveur, pour eux prier aussi!
Or, parmi les soldats que l'on voit se repaître,
Comme les mécréants, complices du grand-prêtre,
De l'angoisse cruelle infligée au captif,
Il en est dont le cœur n'est point encor rétif

A l'appel émané d'une pitié secrète.
L'un d'eux, qui dans son âme avec douleur regrette
La part qu'il vient de prendre au complot ténébreux,
S'écrie : « Epargnez donc cet homme malheureux !
Sous le poids de ses maux voyez comme il chancelle,
Et votre cruauté sans pudeur le harcelle !
A votre acharnement il ne résiste pas.
Il soupire, il gémit, il tombe à chaque pas,
Et contre votre haine il n'a point de refuge.
Vous voulez que, vivant, le grand-prêtre le juge.
Reposez donc vos mains lasses de le meurtrir ;
Car déjà sous vos coups vous le faites mourir. »
Il dit, et, s'éloignant soudain de la cohorte,
Il court, vole, revient, et dans son casque apporte
Un peu d'eau pour Celui qui fait pleuvoir les cieux.
« Pauvre Galiléen, dit-il, toi dont les yeux
De leur regard si doux ont pénétré mon âme,
Bois, et veuille aujourd'hui de ma conduite infâme
Oublier la fureur et les égarements.
Ma bouche désormais, ce sont là mes serments,
Si ce n'est pour te plaindre et louer ce courage
Qui te fait supporter la douleur et l'outrage,
En dépit de l'Hébreu, ne saura plus s'ouvrir.
Que ne puis-je autrement ici te secourir !
— Ami, lui dit Jésus, sois fidèle à la grâce.
La faveur de ce monde est une ombre qui passe ;
Ses plaisirs sont amers et ses biens mensongers.
A ton poste, ici-bas hérissé de dangers,
Veille, veille toujours, prudente sentinelle,
Et tu boiras les eaux de la vie éternelle. »
Il dit. Fruit précieux de ce court entretien,
Le jeune Tertius fut un soldat chrétien.
De sa conpable erreur Malchus revient lui-même ;
Il n'a plus de sarcasme, il n'a plus de blasphème
A lancer maintenant contre le prisonnier.
De la bruyante troupe il marche le dernier,

Et commence à bénir la main dont la puissance
A surpris son hommage et sa reconnaissance.
Ses compagnons en vain jurent au nom du Ciel
Que le fait merveilleux n'a pas été réel,
Que l'oreille parut ou blessée ou meurtrie,
Et puis que par un charme elle a semblé guérie :
Lui ne peut, sans nier sentiment et raison,
Douter de sa blessure et de sa guérison.
Mais un bruit se répand, menaçant et lugubre,
Dans le quartier d'Ophel, cet endroit insalubre
Où le Christ tant de fois déploya sa bonté ;
Car, sitôt que la troupe entra dans la cité,
Arabias eut soin, dans son coupable zèle,
De répandre partout l'étonnante nouvelle.
« Hébreux, fit-il crier, il est, le séducteur,
Au pouvoir de la loi dont il fut l'infracteur.
On l'amène captif, et sa sentence est prête;
Ainsi ne craignez plus le malveillant prophète. »
Or, entendant ces cris, triste et funèbre glas,
Et voyant sur Jésus brandir les coutelas,
Les artisans d'Ophel, peuple fidèle encore,
Pour venger un affront que leur droiture abhorre,
Se rassemblent en foule et s'arment au hasard.
Stéphanus qui s'essaye à manier un dard,
Ephraïm que transporte un zèle magnanime,
Et Timon, le soir même arrivé dans Solyme,
D'un élan spontané volent au premier rang,
Et sont prêts, s'il le faut, à donner tout leur sang.
Mais les soldats avaient, en arrivant aux portes,
Obtenu le secours de deux autres cohortes;
Les défenseurs du Christ se virent terrassés,
Et les trois jeunes chefs, légèrement blessés,
Allèrent en prison rendre ainsi témoignage
Au Dieu pour qui leur mort devait être un hommage.
Cependant en Ophel femmes, enfants, vieillards,
Par leurs cris douloureux et leurs touchants regards,

Imploraient la pitié de Solyme et de Rome.
« Soldats, répétaient-ils, délivrez-nous cet homme !
Si vous nous l'enlevez, qui nous consolera ?
Qui daignera nous plaindre et qui nous guérira ?
Rendez-nous cet ami qui sur notre misère
S'attendrit et bientôt sut nous la rendre chère ;
Ou, si nos cris sont vains, si vous voulez sa mort,
Laissez-nous donc le suivre et partager son sort. »
Lamentable spectacle ! on voyait le Messie,
Pâle, sa chair de froid, d'humidité transie,
Et ravalé lui-même au rang des animaux.
Il pardonnait d'avance aux auteurs de ses maux,
Et sur ceux dont l'amour consolait sa détresse
Il jetait des regards d'ineffable tendresse.
Eux aussi dirigeaient vers lui leurs yeux en pleurs,
Ces yeux que sa main, douce à toutes les douleurs,
Avait pour un grand nombre ouverts à la lumière ;
Ils étendaient ces bras qu'à leur vigueur première
Le médecin du pauvre avait soudain rendus.
Enfin les simples cœurs que ses soins assidus
Instruisirent souvent du céleste message,
L'angoisse les jetait partout sur son passage.
« Hébreux, peuple égaré, dit un pharisien,
Suspendez vos clameurs ; allez, ne craignez rien :
Quand le jour paraîtra, vous le verrez encore. »
Ainsi le Fils de Dieu, lorsque Sion l'abhorre
Et d'un affreux complot presse les partisans,
A conservé l'amour de quelques artisans ;
Mais, impuissants dès lors à vaincre leurs alarmes,
En secret seulement ils verseront des larmes
Et pour leur bienfaiteur n'intercèderont plus.
Rien, hélas ! désormais n'arrêtera le flux
Dont la haine acharnée et l'implacable envie
Vont inonder le Juste à la fin de sa vie ;
Car l'injustice règne et sème au loin l'effroi.
Sur le sommet fameux que le Prophète-Roi,

Ayant au fier Jébus fait mordre la poussière,
Choisit pour y fixer sa demeure princière,
Sont deux palais construits dans un style où l'orgueil
Voulut avec splendeur se déployer à l'œil.
Là, du siège où Joad et son fils Zacharie
Ont honoré le Ciel et vengé la patrie
Aux regards du Très-Haut indignes héritiers,
Et d'iniques desseins instigateurs altiers,
Ananus et Caïphe, ô visible contraste!
Etalent chaque jour leur superbe et leur faste.
Ananus n'était point le grand-prêtre régnant;
Mais le hautain pontife avait, en résignant,
Su conserver encore un titre honorifique.
Il présidait en outre un tribunal antique
Dont les soins vigilants et le pieux emploi
Consistaient à garder le dépôt de la foi.
Là, Jésus, accusé de pervertir ses frères
Et d'enseigner partout des doctrines contraires
Aux préceptes que Dieu pour son peuple traça
Quand sur le Siuaï jadis il s'abaissa,
Fut, ô honte! d'abord forcé de comparaître,
Lui l'astre que Jacob aurait dû reconnaître.
Or, sitôt que le bruit courut dans la cité
Que le Galiléen venait d'être arrêté,
Les nombreux ennemis de l'aimable Prophète,
Citoyens, étrangers accourus à la fête;
Ceux de Capharnaüm et de vingt autres lieux
Où naguère le Christ avait, au nom des Cieux,
Confondu hautement l'erreur et l'imposture;
Tous les faux zélateurs de la sainte Ecriture;
Les pécheurs que sa main refusa de guérir;
Les riches orgueilleux, ceux dont il dut flétrir
La gloire imméritée et l'apparence austère;
Ceux dont l'intempérance et l'amour adultère
Se dérobaient aux yeux des peuples et du jour;
Ceux qui, convoitant l'or d'un regard de vautour

Et les biens qu'ils croyaient avoir en héritage,
Avaient vu leurs parents en faire le partage
Aux pauvres dont Jésus recommandait le soin;
Enfin tous ces Hébreux qni, de près ou de loin
Contre le Fils de l'homme ameutés par l'envie,
Avaient soif de son sang et recherchaient sa vie,
Pharisiens, suppôts d'Hérode ou de Sadoc,
Peuple, prêtres, soldats, du premier chant dn coq,
Pour voir juger le Jnste, anticipèrent l'heure.
Anges des nuits, voyez sortir de leur demeure
Ces hommes an regard dans l'ombre étincelant,
Ces êtres pleins d'un fiel fétide et virulent
Dont ils sauront bientôt assaisonner l'outrage.
Ainsi, hurlant par troupe et poussés de lenr rage,
Rôdent des loups, la nuit, tout autour du hameau;
Leur œil fanve menace, et malhenr à l'agneau
Qu'ils surprennent soudain hors de la bergerie!
Car, ponr les déchirer déployant leur furie,
Ils semblent de concert en lui donnant la mort.
Tels on vit les Hébreux, sans honte, saus remord,
Rôder, cherchant l'Agneau, victime salntaire
Dont le sang répandu va féconder la terre.
Jérusalem, ô toi, vision de la paix,
A ton nom glorieux renonce désormais :
La Discorde aujourd'hui s'assied sur tes murailles,
Et déjà la Vengeance envahit tes entrailles.
Pleure, ingrate cité, prends tes habits de deuil,
Puisqu'au Roi d'Israël tu refnses ton seuil.
  Dans la ville partont ce n'était que tumulte.
Ici c'étaient des cris de menace et d'insulte;
Là le scribe inquiet employait tous ses soins
A chercher, à corrompre, à liguer des témoins
Qui viendraient accuser l'Auteur de la sagesse.
Au palais d'Ananus se rassemble et se presse
Ce même peuple hébren que l'on vit tant de fois
Exalter et bénir le Christ à haute voix.

Chez Caïphe non loin le conseil se dispose
A venger ce qu'il nomme, ô Seigneur, votre cause!
Ailleurs confusément s'entendent ces discours :
« Enfin de la révolte on arrête le cours,
Et le Galiléen verra sa renommée,
Par un retour subit, se changer en fumée.
Pour ceux qu'il nourrissait de vaine illusion
Quel désenchantement, quelle confusion!
Lazare et ses deux sœurs, Joseph et Nicodême
Vont-ils répudier leur engoûment extrême?
Que sont-ils devenus? Ils devaient aujourd'hui
Voler à son secours et combattre pour lui.
Auprès du séducteur craignent-ils de paraître?
Et l'auraient-ils enfin renoncé pour leur maître?
Suivant quelques rapports, on les croit en prison;
Mais quel est leur forfait? serait-ce trahison
Envers la loi des Juifs ou le pouvoir de Rome?
Peut-être, partisans des méfaits de cet homme,
Ils ont trahi Moïse et même l'empereur.
Un bruit court qui du peuple éveille la fureur :
« C'est l'imposteur, dit-on, qui, pour sauver sa tête
« Et détourner sur eux l'orage qui s'apprête,
« Les a, sans hésiter, chargés de l'attentat
« De tramer en secret contre Rome et l'état. »
Pour leurs égards pieux et leur sollicitude
Voilà donc du faux Christ quelle est la gratitude!
Que désormais son nom devienne un cri d'horreur!
L'épouse de Chusa verra-t-elle l'erreur
Où sa crédulité loin du devoir l'entraîne?
Et cette jeune fille au noble front de reine,
La belle Nydia, dont les soins généreux
Consolent l'infortune et cherchent les Hébreux,
Comprendra-t-elle enfin qu'avec elle sa mère,
Peut-être innocemment, poursuit une chimère?
Car on dit que le fourbe et ses vils sectateurs,
Se servant avec art de prestiges menteurs,

Et d'un pouvoir douteux produisant des merveilles,
Ont fasciné leur âme et séduit leurs oreilles.
Est-il vrai cependant que ce jeune Gaulois
Qui semble avec ardeur s'informer de nos lois
Aurait charmé les yeux de l'aimable Romaine?
Et de la Gaule ici quel intérêt l'amène? »
Ainsi, dans le tumulte, étrangers, citoyens,
Idolâtres, Hébreux, nobles et plébéiens,
Jugeaient et condamnaient Celui dont la clémence
Pardonne leur coupable et cruelle démence.
Mais les Juifs indécis, et tous ceux dont le cœur
N'était point sourd encore à la voix de l'honneur,
Disaient tout bas : « Quel crime a donc commis cet homme?
Serons-nous approuvés de César et de Rome?
Et que diront de nous les siècles à venir?
Aux fureurs du conseil gardons-nous de fournir
Un surcroît d'aliments et de nouvelles armes.
Ne semblerait-il point que les Cieux en alarmes
D'avance contre nous ont voulu protester?
Et qui donc à la lune, aux astres peut prêter
Cette teinte insolite et cette lueur morne?
Ah! nous allons trop loin, nous dépassons la borne
Où la haine en son cours n'a plus qu'à se briser.
Ne vaudrait-il pas mieux promptement apaiser
Les murmures secrets de notre conscience
Et de la haine aveugle abjurer l'alliance? »
Pilate n'était point dans son palais oisif.
Il ne savait que trop combien le peuple juif,
Impatient du joug imposé par la force,
Est, si la liberté lui sourit et l'amorce,
Infidèle au serment qui le lie aux Romains.
Les cohortes de Rome occupaient les chemins,
Les places, les hauteurs et tous les lieux propices
Aux efforts dont parfois, sous ses puissants auspices,
L'amour national arme un peuple opprimé :
D'autant plus que, suivant l'usage accoutumé,

Les Juifs venaient en foule assister à la fête
Et n'en pouvaient que mieux seconder la tempête.
Tandis que lo préteur s'agite, redoutant
Un péril assuré, mais encore distant,
Car vers un autre point le torrent populaire
Précipite son cours et ses flots de colère,
Un sommeil oppressif pèse sur Claudia,
Et d'un songe confus la jeune Nydia
Poursuit avec ardeur les flottantes images:
Tantôt au saint Prophète elle offre ses hommages;
Tantôt elle le voit victime des Hébreux,
Pauvre agneau que des loups se disputent entre eux.
Ailleurs le Christ l'accueille en sa grande famille;
Affable et généreux, il la nomme sa fille
Et l'invite au banquet où le pieux croyant
S'abreuve et se nourrit d'un espoir attrayant.
Avec elle au festin même elle voit paraître
Le jeune voyageur que l'Arar a vu naître.
Or, toujours stimulé par un zèle infernal,
Le pontife Ananus devant son tribunal
Faisait traîner Celui qui de l'homme est le juge,
Et qui, des opprimés accessible refuge,
Du poids de sa justice accable l'oppresseur.
Le but de ses complots et toute leur noirceur
Se peignaient sur le front du magistrat inique.
Son geste impérieux, sa parole ironique
Et l'orgueil satisfait dont tressaillait son corps
D'un suppôt du démon décelaient les transports.
Autour de lui siégeaient, non moins ivres de joie
Et non moins glorieux à l'aspect de leur proie,
Les vingt-huit conseillers convoqués pour honnir
Celui qu'avec amour ils auraient dû bénir,
Le saint propagateur des vérités célestes.
« Est-ce ainsi parmi nous que tu te manifestes,
O toi, dit Ananus, complice du démon,
Qui du Christ notre espoir as dérobé le nom?

Où sont donc les états soumis à ton empire
Et ces vils adhérents que ton audace inspire ?
Oui, montre tes drapeaux et ces aventuriers
Qui, de pauvres pêcheurs transformés en guerriers,
Pour toi s'en allaient vaincre et conquérir la terre.
Peut-être ton armée est-elle réfractaire;
Car il paraît ici qu'en voyant le danger
Tes valeureux soldats ont craint de partager
Les hasards de la lutte et le sort de leur maître;
Ou plutôt, lasse enfin de tolérer un traître
Qui se jouait des lois, des hommes et de Dieu,
La justice du Ciel t'a conduit dans ce lieu
Où de tous tes forfaits il te faut rendre compte.
Parle, et de tes aveux sache porter la honte.
Tu prétends, séducteur, corriger notre loi :
Que dis-je ? Sous tes pieds mettant l'antique foi,
N'as-tu pas prétendu d'une loi plus parfaite
Etre, aux yeux des humains, l'auteur et l'interprète ?
Ces dogmes inouïs par toi préconisés,
Ces principes d'erreur, où les as-tu puisés ?
Et comment oses-tu, dans ta folle ignorance,
Et sans garder pour nous aucune déférence,
Faire ici le prophète et le réformateur ?
Parle, et, si tu le peux, rends, funeste imposteur,
Ta cause moins suspecte et ton but moins coupable;
Mais si de t'excuser tu te crois incapable,
Sache rendre justice à l'arrêt qui t'attend. »
Alors le Fils de l'homme encore haletant,
Et d'un air humble et doux regardant le grand-prêtre :
« Je ne mérite point, dit-il, le nom de traître.
Ma doctrine ne tend qu'à la gloire de Dieu,
Et toutes mes leçons honoraient le saint lieu ;
Car du salut promis j'annonçais les merveilles.
Pontife, adressez-vous à ceux dont les oreilles
Depuis trois ans passés ont ouï mes leçons,
Et si j'ai justement mérité vos soupçons,



Qu'ils viennent contre moi rendre ici témoignage.
Ce n'est pas en secret que dans ce voisinage
J'ai versé les faveurs et les dons attendus ;
Mais en public partout je les ai répandus.
Ce n'est donc point à moi, mais aux Juifs à vous dire
Si le mal est mon œuvre et si l'erreur m'inspire. »

A ces mots, Ananus et tous ces faux docteurs,
Ces juges que l'envie a faits accusateurs,
Tressaillent sur leur siége et de haine et de rage,
Et leur œil sur Jésus semble lancer l'outrage.
Par leur regard sinistre un soldat excité
S'avance, et, glorieux de sa brutalité,
Frappe l'aimable joue où la grâce repose.
« Imposteur, dit le monstre, est-ce ainsi que l'on ose
Répondre à l'oint du Ciel assis pour te juger ?
Sache, puisqu'il veut bien ici t'interroger,
Restreindre et contenir ton insolente audace. »
Il dit et de sa main de nouveau le menace.
Eh quoi ! Fils du Très-Haut, sera-ce impunément
Que l'exécrable auteur d'un pareil traitement,
Tranquille, jouira de sa victoire impie ?
Ah ! que de mille morts son attentat s'expie !
Car l'infâme a souillé de ses impures mains
L'image où le Seigneur se dévoile aux humains.
Mais vous lui répondez sans crainte et sans colère :
« Ami, si ma parole aux Cieux a dû déplaire,
Montrez en quoi je suis l'objet de leur courroux ;
Mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

« Maudit soit, dit alors le magistrat inique,
Celui dont le venin partout se communique !
Voyez le séducteur : il se croit innocent.
Ne lui demandez pas, Hébreux, s'il condescend
A se justifier aux regards de ses juges.
Comme font ses pareils, usant de subterfuges,
Vous le verrez toujours éluder tout aveu ;
Car tromper et séduire est son unique vœu.

Il est juste pourtant qu'il apprenne, le fourbe,
Que nous ne sommes point la méprisable tourbe
Dont il voulait se faire un peuple dévoué.
Qu'il voie enfin par nous son projet déjoué,
Et sache que les Juifs ont su pénétrer l'ombre
Où ses crimes cachaient leur malice et leur nombre.
Vous donc qui l'avez vu suborner les Hébreux,
Honnir notre loi sainte et de dogmes affreux,
En héraut de l'Enfer, infester nos rivages,
La loi qui nous régit attend vos témoignages. »
A mille affronts déjà le Messie exposé
De crimes prétendus alors fut accusé :
« Lui, le vil artisan, s'est dit dans sa folie :
« Ma puissance est au loin sur la terre établie.
« Peuples de l'univers, enfin libres par moi,
« Séchez vos pleurs, venez saluer votre roi.
« Je suis le sceptre auguste où l'avenir se fonde,
« Le vrai législateur qui fut promis au monde,
« La lumière qui luit, propice au genre humain,
« Et du ciel recouvré la porte et le chemin. »
O vous qui de nos droits êtes dépositaires,
Il vous a hautement appelés adultères,
Lui cet être pétri d'orgueil et de limon.
Il travaille à son œuvre, assisté du démon ;
Et sur Jérusalem on l'a vu dans sa rage,
Tel que l'Ange déchu suscitant un orage,
Invoquer à grands cris la ruine et la mort.
On l'a vu, sans avoir une ombre de remord,
Méconnaître le jeûne et profaner nos fêtes.
Il croit en sainteté surpasser les Prophètes ;
Mais suivez-le de l'œil ainsi que ses pêcheurs :
Les impurs, les païens, publicains et pécheurs,
Voilà ceux qu'il recherche et qu'il traîne à sa suite.
Vous pouvez maintenant juger de leur conduite.
Il s'érige partout en messager divin ;
Or était-ce jadis en se gorgeant de vin,

En se livrant sans honte aux excès de la table,
En captant des pervers l'amitié détestable;
Etait-ce en fréquentant ces femmes sans pudeur
Qui, se laissant aller à leur lubrique ardeur,
Tendent à la vertu des embûches funestes,
Qu'aux regards des humains les envoyés célestes
Honoraient parmi nous le Dieu de sainteté?
Que tardez-vous, Hébreux? De son impiété
Vont germer et surgir d'effroyables orages:
Du fléau par sa mort prévenez les ravages. »
Ainsi le Saint de Dieu, tandis que par amour
Il venait, s'exilant du suprême séjour,
Ramener ici-bas les vertus primitives,
Fut par son peuple même accablé d'invectives
Et se vit accusé de crimes infamants.
Or, de l'oppression devenus instruments,
Tous ces faux gardiens des lois de la patrie
D'une foule égarée excitaient la furie
Et de joie infernale abreuvaient leur orgueil.
« Roi, criaient ces pervers, aimes-tu cet accueil?
Est-il digne de toi, digne de ta puissance?
Faut-il, ô l'oint de Dieu, que notre main t'encense?
Prince, au choc des combats conduis tes escadrons.
Parle, ordonne, dispose, et nous obéirons.
Viens, déploie à nos yeux la doctrine céleste
Que le juste recueille et que Dieu même atteste.
Dis-nous comment le fils d'un obscur charpentier
Est des rois de Juda devenu l'héritier.
Dis-nous si tu n'es point le Voyant que nos pères
N'ont point vu de la mort visiter les repaires,
Et que le Ciel jaloux de la terre enleva.
Salut, prophète saint, héraut de Jéhova!
Salut, ô d'Israël le monarque et l'arbitre!
Viens, de ta royauté reçois de nous le titre. »
Lorsque, après ce torrent d'outrages prodigués,
Peuple, juges, soldats se virent fatigués,

Anne, premier acteur dans cette scène impie,
Mesurant l'Homme-Dieu de son œil de harpie,
Et lui faisant remettre et tenir à la main
Un roseau d'où pendait un bout de parchemin :
« Vois ton sceptre, dit-il, ô maître de la terre,
Et dans cette écriture, en large caractère,
Tu verras confirmés les titres et les droits
Qui t'élèvent plus haut que tous les autres rois.
Et maintenant, ô Christ, aux regards du grand-prêtre,
Pour être intronisé, hâte-toi de paraître. »
  Ananus ayant donc jusqu'au raffinement
Ainsi poussé l'insulte et le dénigrement,
Et d'outrages vomis rassasié sa haine,
Du geste commanda que la horde inhumaine
A Caïphe sur l'heure emmenât le captif.
« Car, pensait-il, il faut qu'un jugement hâtif
Condamne l'imposteur avant même la fête
Et rende du grand jour l'allégresse parfaite.
Voici l'heure d'agir pour défendre et venger
Notre loi, tout un peuple et nos droits en danger. »
  Tel un lion, sortant affamé de sa jungle,
Saisit une gazelle et l'étreint sous son ongle ;
Puis, bientôt de retour près de ses lionceaux,
Avant de la livrer sanglante et par morceaux,
Réprime sa fureur, et, d'une horrible joie,
S'amuse des frayeurs de sa tremblante proie.
Longtemps le jeu lui plaît ; mais par le meurtre enfin
De sa famille avide il assouvit la faim.
  Hélas ! ce fut parmi les flots d'un peuple immense
Qui se précipitait, ivre de sa démence,
Que le Saint d'Israël, en esclave enchaîné,
Au palais de Caïphe alors se vit traîné.
Je ne redirai point les blasphèmes sans nombre
Dont la nuit, au milieu du calme de son ombre,
Entendit les échos de toutes parts frémir.
Mais, ô pieux croyants, vous qui veniez gémir

Sur les scènes d'horreur où passa votre Maitre,
Et que le fer soudain força de disparaître,
Que le Dieu de bonté se souvienne de vous !

Or, soumis au pouvoir qui, les absorbant tous,
Devait, comme jadis l'annonça le Prophète,
Ecraser sous son joug la terre stupéfaite,
Depuis que sur leurs bords périt la liberté,
Les Juifs n'exerçaient plus aucune autorité.
Lorsque, d'après les lois que reçurent leurs pères,
Ils avaient à sévir envers l'un de leurs frères,
C'était au tribunal où siégeait le préteur
Qu'il leur fallait toujours mener le malfaiteur.
Le dessein du grand-prêtre et de ses vils complices
Etait donc de livrer aux plus cruels supplices
Le Prophète divin dont ils étaient jaloux ;
Et, pour répondre aux vœux de leur sombre courroux,
Ils préparaient déjà la fatale sentence
Que, devant suppléer à leur incompétence,
Le gouverneur romain sans doute approuverait.
Jusque là le complot avait été secret ;
Mais leur haine aujourd'hui sans crainte le proclame,
Et leur venin mortel va surgir de leur âme.
Ainsi gronde soudain la voix de l'ouragan ;
Tel aussi tout à coup se déchaîne un volcan
D'où ne jaillit d'abord qu'une vapeur bleuâtre,
Mais qui s'ouvre à la fin pour vomir de son âtre
Les flots brûlants d'un feu dès longtemps allumé.
C'était le cœur bouillant d'un fiel envenimé
Qu'ils attendaient alors l'innocente Victime.
Elle arrive, huée, et leur aspect exprime
De leur acharnement le triomphe et l'orgueil ;
Puis, le Christ du palais ayant passé le seuil,
Il s'élève partout comme un cri de victoire.

Cependant tout est prêt pour l'interrogatoire.
Ce n'est point dans le temple, à cause de la nuit,
Mais ici qu'à Jésus, ce rival qui leur nuit,

Les Juifs pour ses labeurs vont choisir un salaire.
Caïphe, jusqu'alors pontife impopulaire,
Mais d'un peuple mobile applaudi maintenant,
Car il flatte sa rage en la sanctionnant,
Va présider encor le tribunal inique.
Son visage enflammé, son geste frénétique,
Son maintien repoussant, tout annonce un suppôt
De l'Ange qu'autrefois a maudit le Très-Haut.
A l'aspect de Jésus, il bondit, il s'écrie :
« Voici donc le fléau dont gémit la patrie,
L'ennemi de la loi, le contempteur de Dieu !
Traître, c'est pour ne point profaner le saint lieu
Qu'ici le Ciel par nous à te juger s'apprête.
Il en est temps, il faut conjurer la tempête ;
Car, s'il reste un champ libre à ton impiété,
C'en est fait du saint pacte ici-bas apporté. »
Il dit, et, détachant du sceptre dérisoire
L'écriteau qu'Ananus, en juge provisoire,
Envoyait pour aider, exécrable dessein !
A rendre légitime une œuvre d'assassin,
Il lut à haute voix dans la vaste assemblée
La liste de forfaits par la haine étalée ;
Puis, adressant au Christ de vaines questions,
Et se laissant aller aux imprécations
Dont s'égayait le peuple en un langage obscène,
Il fit d'un jugement une infernale scène.
Le délire s'était emparé des esprits,
Et le bruit des clameurs, des hurlements, des ris,
Et les voix à Jésus ordonnant de répondre,
Firent comme un chaos où tout vint se confondre.
Arabias enfin se lève, l'œil hagard,
Lance sur l'assemblée un dédaigneux regard,
D'un geste impératif demande qu'on l'écoute,
Et de sa voix tonnante ébranle ainsi la voûte :
« Caïphe, laissons là cette vaine fureur ;
A l'œuvre ! et renversons le suppôt de l'erreur.

Vous donc qui connaissez les crimes de l'impie,
Parlez, et qu'au plus tôt sur le gibet s'expie
L'outrage audacieux fait au Dieu d'Israël. »
Il dit, et, sans retard soumis à cet appel,
Les faux témoins payés pour noircir l'innocence,
En des termes tissus de haine et d'indécence,
Des faits les plus honteux chargent le Saint des saints.
Mais, leur malice inepte entravant les desseins
Que la haine à son but s'efforçait de conduire,
Leurs dépositions venaient s'entre-détruire;
Et rien, même à des cœurs sourds aux cris du remord,
Ne paraissait suffire à motiver la mort.
« Il voulait, disait-on, quittant son toit de chaume,
Sur les bords du Jourdain se fonder un royaume;
Quand le peuple est venu le choisir pour son roi,
Il a fui, l'insensé, comme saisi d'effroi.
Fils du Dieu tout puissant est le nom qu'il se donne;
Obéir, selon lui, quand le Seigneur ordonne,
Et chérir le prochain d'un amour fraternel,
C'est aussi se montrer le fils de l'Eternel.
Avec Béelzébub il a fait alliance;
Mais Satan près de lui n'est pas sans défiance.
Courtisanes, pêcheurs accouraient sur ses pas;
Mais au chemin du vice ils ne retournaient pas.
On le suppose issu d'un commerce adultère :
Qui pourrait cependant flétrir le caractère
De Celle dont jadis d'honorables Hébreux
Furent avec respect eux-mêmes amoureux?
Et, du Dieu de Jacob adorateur fidèle,
Joseph des vrais croyants nous parut un modèle.
C'était du peuple juif un adroit séducteur;
Même on le regardait comme un libérateur.
Jamais lui ni les siens n'offrent de sacrifice;
Mais souvent on a vu, dans le saint édifice,
Ses proches en son nom dûment sacrifier.
S'il est coupable, il faut aussi crucifier

Ces vils esséniens dont il suivait l'exemple
Et qu'on ne voit jamais adorer dans le temple.
Il a mangé la pâque avant le jour marqué;
Il est vrai, dès longtemps ainsi l'ont pratiqué
Ceux de la Galilée et de la Samarie,
Et le pouvoir qui veille aux lois de la patrie,
Dans un intérêt d'ordre et de religion,
A l'usage introduit donna sa sanction. »
Deux faux témoins alors hardiment s'avancèrent,
Et, confrontés au Christ, ainsi le dénoncèrent :
« Nous l'avons plusieurs fois entendu menacer
De maudire le temple et de le renverser.
O vous dont le devoir est d'ouïr notre plainte,
Jugez de son respect pour cette maison sainte.
Puis il croit que, pouvant lui seul l'anéantir,
Lui seul et dans trois jours il peut la rebâtir. »
Le conseil, à ces mots, poussa des cris de joie;
Car il crut à ses fins découvrir une voie.
Mais ensuite, annulant leur déposition,
Les deux accusateurs du captif de Sion
Surent, malgré l'Enfer, se contredire encore.
L'un disait : « Croyez-moi, juges, cet homme ignore
Le vrai sens qu'il vous faut apercevoir ici,
Et ce Christ menaçant je le comprends ainsi :
Sa parole nous cache un funeste apologue;
Le temple renversé, c'est notre synagogue;
Et le temple nouveau qu'il bâtit de sa main,
C'est l'Eglise qu'il fonde, où pour le genre humain
Doit du ciel, selon lui, s'ouvrir l'unique route. »
Mais l'autre reprenait : « Non; car, c'est hors de doute,
Le faux Christ, par sa rage et sa haine égaré,
A contre nos saints murs sous nos yeux conspiré. »
Or les juges, taxant les témoins d'ineptie,
Accusèrent alors eux-mêmes le Messie :
« Mortel audacieux, honte et malheur à toi
Qui du Ciel indigné foules aux pieds la loi!

Justifie, il le faut, tes paroles étranges,
Et montre-nous ton sceptre et tes légions d'Anges.
Qu'as-tu fait de ces biens par ta fourbe amassés?
Sur l'indigent, dis-tu, ta main les a versés.
Non; de ta soif de l'or nous cachant le mystère,
Tu les as quelque part enfouis dans la terre,
Et si dès ce moment Jacob n'ose sévir,
Pour le soumettre au joug tu sauras t'en servir. »
Ainsi les conseillers exhalaient leur colère.
Le peuple perverti maltraitait, pour leur plaire,
Le Prophète adorable issu du Dieu vivant.
Lui souffrait sans se plaindre, et, spectacle émouvant,
Aux mains qui le frappaient il présentait la joue.
Mais tandis que d'un Dieu l'impiété se joue,
Des Gentils dans leur cœur ont senti la pitié
Succéder aux transports de leur inimitié.
Douze d'entre eux, sortant de l'odieux repaire,
Et soumis au pouvoir qui par la grâce opère,
Des croyants aussitôt recherchent l'entretien
Et méritent ainsi le titre de chrétien.

Or, pour expédier l'inique procédure,
Le grand-prêtre se lève: « Ah! trop longtemps il dure,
Dit-il, notre retard à venger et punir.
Avec le séducteur il est temps d'en finir.
Traître, je te l'ordonne au nom de Dieu lui-même,
Réponds: prétendras-tu soutenir ton blasphème?
Et te crois-tu toujours l'égal du Tout-Puissant?
Parle, et, si tu le peux, apparais innocent. »
Il dit et se rassied, inquiet et farouche.
Terre, écoute: ton Roi, ton Christ ouvre la bouche:
« Caïphe, tu l'as dit, oui, je suis l'Envoyé
Dont l'amour parmi vous dut être déployé.
Je suis le Fils de Dieu, voyageur sur la terre.
Homme, de ses trésors je suis dépositaire,
Et Dieu, j'ai droit au trône où siége le Seigneur.
Du peuple, selon vous, je suis un suborneur:

Qu'ai-je fait? Pour un temps j'ai vécu dans ce monde,
Ennemi de l'erreur, hostile au vice immonde.
J'ai partout sur mes pas semé la vérité,
Et j'apporte au croyant espoir et liberté.
La loi du Sinaï, que j'ai laissée intacte,
N'en sera que plus forte à l'ombre de mon pacte;
Car par moi l'homme et Dieu redeviennent amis,
Et voyez dans ses droits le genre humain remis.
J'ai du Dieu de Jacob publié les oracles,
Et je me suis montré son Fils par mes miracles.
Le Ciel avec amour, la Terre avec émoi,
La doctrine et les faits qui proviennent de moi,
Parmi vous hautement m'ont rendu témoignage.
Enfin viendra le jour où d'un autre message
Aux yeux du monde entier je serai le héraut;
Et ma droite lançant les foudres du Très-Haut,
Je descendrai, porté sur le dos de la nue.
Vous, pleins d'une terreur jusqu'alors inconnue,
Chargés de vos forfaits et rongés de remords,
Vous me verrez juger les vivants et les morts. »
Il dit, et dans les cieux les Anges applaudirent,
Et des cris de frayeur aux enfers s'entendirent.
Or Caïphe en courroux de nouveau se leva,
Et, regardant le Christ, l'égal de Jéhova,
Il déchira soudain sa robe de grand-prêtre...
— Bien! ô fils d'Aaron, car tu cessais de l'être! —
Puis il dit : « Conseillers et vous tous, fils d'Hébreux,
Vous les avez ouïs, ces blasphèmes affreux.
Pourquoi de ces témoins réclamer l'assistance?
Le crime est avéré : quelle est votre sentence? »
La mort! tel fut le cri dont la terre eut horreur.
La mort! tel fut l'arrêt dicté par la fureur,
Et ce cri pour Satan fut un chant de victoire.
O Jésus, Dieu sauveur, victime expiatoire,
Tu te soumis joyeux au vouloir des pervers;
Car tu voyais pour nous déjà les cieux ouverts.

Tu laissas les méchants s'enivrer de leur joie
Et l'Enfer irrité s'acharner sur sa proie;
Puis, tandis que l'écho de l'éternel séjour
Recueillait tes soupirs de douleur et d'amour,
Aimant et résigné, tu t'offrais à ton Père,
Et de la voix du cœur tu disais: « Homme, espère;
Avant la fin du jour tu seras racheté. »
Or, surcroît d'ironie et d'animosité,
Caïphe dit: « Salut au plus grand des monarques!
Soldats, de son haut rang qu'on lui donne les marques;
Car nous allons bientôt par devant le préteur
Le nommer de concert notre libérateur,
Et dès ce jour commence une époque nouvelle
Où notre gloire antique à Jacob se révèle. »
Il dit. Fiers et vainqueurs, les membres du conseil
Se levaient pour aller demander au sommeil
Une heure de repos après le grand ouvrage
Où, selon tous leurs vœux, s'illustra leur courage,
Quand Philon les requit de l'ouïr un instant.
Ce n'était plus cet homme à la foi résistant,
Qui, sans haine, d'abord méprisa le Messie.
Son âme s'est émue, et sa vue éclaircie
Vient dans l'humble accusé d'apercevoir enfin
L'Envoyé du grand Roi dont le règne est sans fin.
Né dans les murs fameux que bâtit Alexandre,
Et d'aïeux érudits glorieux de descendre,
Philon dès sa jeunesse admira ces rouleaux
Où tout parle de Dieu, discours, récits, tableaux;
Puis, lisant les écrits où Platon ravit l'âme
Par les dogmes divins qu'il découvre et proclame,
Le philosophe hébreu ne sut point discerner
Les erreurs qui parfois s'y font sanctionner.
Il crut pouvoir dès lors par la philosophie
Enseigner les leçons que la loi signifie
Dans ses devoirs divers et ses types nombreux.
Mais, lui-même séduit, ainsi que les Hébreux,

Par l'attente et l'espoir d'un Christ qui par le glaive
Viendrait, nouveau David, réaliser leur rêve,
Il avait jusque là pleinement méconnu
Le vrai Libérateur du Très-Haut provenu.
« Hébreux, le voile tombe, et je vois la lumière,
Dit-il, et dans l'enfant d'une pauvre chaumière,
Dans le captif par vous à grands cris condamné,
J'aperçois le Sauveur qui nous fut destiné.
C'est lui comme l'a peint la prophétie antique,
Comme l'imagina l'abeille de l'Attique.
Vous avez Isaïe et David sous les yeux ;
Lisez et comparez : le mystère des cieux,
Tel qu'il se développe en nos jours sur la terre,
S'y trouve écrit partout en vivant caractère.
Même un jour le lecteur de nos livres sacrés
Avec peine en croira les auteurs inspirés.
Dans son étonnement, il se dira : « Ces sages
« Qui, selon les Hébreux, publiaient les messages,
« Mystérieux reflet d'un brillant avenir,
« De faits déjà passés semblaient s'entretenir.
« On dirait des témoins transcrivant de mémoire,
« Plutôt que des Voyants qui devancent l'histoire. »
Or, comme leurs écrits l'ont souvent annoncé,
Enfin la Terre a vu son espoir exaucé.
Il est venu, Celui qui doit être pour elle
Le saint restaurateur d'une gloire éternelle ;
Car voici de Jessé le divin rejeton.
« Jadis vécut un homme, on le nommait Platon,
Né du sang des Gentils aux rives de la Grèce,
Par goût et par devoir ami de la sagesse,
Et cherchant la science avec la vérité.
Il reconnut de Dieu l'immuable unité,
Et dans l'Etre divin distingua trois personnes.
Il vit l'âme immortelle et cueillant des couronnes
En des lieux où jamais ne sévit le trépas,
Et l'aimable vertu lui montra ses appas.

Mais écoutez, Hébreux, ce qu'il dit du Messie :
« Par lui sera du Ciel la colère adoucie.
« Sans lui le sage en vain sèmera ses leçons ;
« Car le champ restera sans fruits et sans moissons.
« Ce Voyant merveilleux, instituteur unique,
« Doit être le foyer d'un feu qui communique
« Le courage au mortel de faiblesse abattu,
« Au cœur indifférent l'amour de la vertu,
« A l'enfant de l'erreur une pure lumière.
« Hommes, demandez-lui votre beauté première,
« Ce haut rang, ces trésors d'innocence et d'amour
« Que la terre jadis posséda jusqu'au jour
« Où tout espoir parut éteint pour notre monde.
« Né d'un sein virginal, qu'il vienne et qu'il émonde
« L'arbre du genre humain qui souffre et dépérit,
« Et qu'il anime encor la fleur qui se flétrit.
« Qu'il vienne, restaurant la noblesse de l'âme,
« Sur le marbre et l'airain graver en traits de flamme
« La loi, don précieux, que le vice vainqueur
« Et des dieux introduits effacèrent du cœur ;
« Puis que, d'un sceau divin à jamais confirmée,
« Partout avec éclat elle soit proclamée.
« Qu'il la rende accessible à tous ceux dont le but
« Est d'offrir au grand Dieu leur amour pour tribut.
« Lui-même à cette loi qu'il demeure fidèle,
« Et qu'aux sages futurs il serve de modèle.
« Or, pour qu'il ne soit point taxé de vanité
« Et pour que son exemple ait plus d'autorité,
« Qu'il soit juste et pieux sans vouloir le paraître.
« On le dépouillera comme on dépouille un traître ;
« Mais on ne pourra point lui ravir sa vertu.
« D'un habit dérisoire il sera revêtu.
« Sans avoir jamais nui dans sa carrière auguste,
« Il se verra traité, par un pouvoir injuste,
« Comme le plus méchant de tous les scélérats,
« Et son courage saint, irritant les ingrats,

« — Que le Ciel les confonde et les anéantisse! —
« Jusqu'au dernier moment défendra la justice.
« Alors par les pervers il sera garrotté,
« Honni de toutes parts, cruellement fouetté;
« Et, spectacle attrayant pour la haine assouvie,
« Le Juste sur la croix achèvera sa vie. »
« Ainsi sur le Sauveur Platon s'est exprimé.
D'un souffle prophétique était-il animé?
Ou dans nos livres saints puisait-il ces mystères?
Mais ne voyez-vous pas que tous les caractères
Dont Hébreux et Gentils ont peint le Rédempteur,
Dans Celui qu'on appelle impie et séducteur,
Se trouvent rassemblés jusques à l'évidence?
Je te bénis, ô toi, divine Providence,
Qui, portant la lumière en mon cœur fourvoyé,
Viens de me découvrir ton céleste Envoyé.
O saint Christ, ô Messie, accepte mon hommage.
O Dieu souffrant pour l'homme, épris de ton image,
Mon cœur de tes tourments ira s'entretenir;
Et puisse en ton amour ta loi me maintenir! »
Caïphe, Arabias, Nabal, Azor, Ptolême,
Tous ces hommes marqués du sceau de l'anathème,
Sur leur siége, à ces mots, tressaillaient de fureur.
« O honte! dit l'un d'eux, eh quoi! ce discoureur,
Ce renégat qui vient de se faire idolâtre,
Ce Juif Grec par le cœur, ce héros de théâtre
Viendra nous étourdir de ses absurdités
Et vomir à nos yeux un flux d'impiétés!
Ah! déjà trop longtemps sa conduite ambiguë...
— Arrêtez, dit Philon, préparez la ciguë;
Comme au sage des Grecs, ô Juifs, envoyez-moi
La coupe de la mort que j'attends sans émoi.
Ou, si pour m'immoler vous manquez de courage,
Puisque je vous retire aujourd'hui mon suffrage,
Du moins, si ce n'est pas la faveur du poison,
Juges, accordez-moi l'honneur de la prison,

Et, signalant ainsi votre pouvoir suprême,
Faites-moi partager le sort de Nicodème ;
Mais apprenez, Hébreux, et souvenez-vous bien
Que vous voyez ici votre Maître et le mien. »
Il dit, et sur Jésus, triste, fixant encore
Un regard qui disait : « Je te plains, je t'adore, »
De l'inique assemblée il sortit à pas lents.
Tel ce noble animal dont les climats brûlants
Nourrissent de leur feu la valeur indomptée,
Au retour d'une attaque ouvertement tentée,
Après avoir, lui-même impassible à la peur,
Frappé ses ennemis de crainte et de stupeur,
Lentement dans les bois regagne son repaire.

Tandis qu'amèrement le conseil vitupère
Le zèle et la ferveur de Philon converti,
Par un peuple égaré le Messie investi
Recevait sans se plaindre outrage sur outrage,
Scène qu'avec transport le conseil encourage.
« Harcelez, bafouez et redoublez vos coups, »
Hurlèrent à la fois, plus affreux que des loups,
Tous ces hommes cruels qui savouraient le crime.
« Pour l'heure du Seigneur préparez la victime ;
Car, d'après le tableau que Philon nous a fait,
C'est le Christ attendu qu'on possède en effet ;
Et livrer à la mort notre Roi, le Messie,
C'est agir pleinement selon la prophétie. »
Tous se lèvent enfin, d'eux-mêmes glorieux,
Et chargeant de nouveau, dans leur zèle odieux,
Le peuple et les archers de veiller sur leur proie,
Pour les dons, disent-ils, que le Ciel leur octroie,
Ils vont rendre d'abord grâces au Tout-Puissant,
Puis chercher du repos jusques au jour naissant.

Ames saintes, ô vous dont la ferveur médite
Sur les tourments divers qu'une race maudite
A ce Dieu qui nous sauve ose, hélas ! infliger,
Malgré tant de douleurs dont il vient se charger,

Admirez quel amour son cœur vous manifeste.
Par une trahison que la Terre déteste,
Judas de l'amitié profane le salut
Et concourt aux desseins que l'Enfer résolut.
Jésus refuse-t-il le baiser du perfide?
Non; mais se soumettant à ce contact fétide,
Dans sa miséricorde, il daigne à l'apostat
Promettre le pardon de l'horrible attentat,
Pourvu que par l'amour le repentir l'implore.
  Ames chères au Christ, considérez encore,
Parmi des maux cruels à subir ou subis,
Le pasteur ne pensant qu'au soin de ses brebis.
Qu'on le charge de fers, que la rage l'immole,
Il est prêt. Il a vu, tableau qui le console,
Les troupeaux qu'à haut prix il va se procurer
Croître et de siècle en siècle ici-bas prospérer.
Il a vu son Eglise assidument les paître,
Les conduire à la source où boire c'est renaître,
Et, pour les rassembler dans un meilleur séjour,
Sur eux jusqu'à la fin veiller avec amour.
  Puis voyez sa douceur lorsqu'un soldat le frappe :
De sa bouche, ô croyants, nulle plainte n'échappe;
Il ne se venge point, mais au vil éhonté
Il montre à quelle erreur l'audace l'a porté.
Si donc on vous outrage et si l'on vous maltraite,
Etouffez, ô chrétiens, l'émotion secrète,
Et comme le Messie, oublieux de l'affront,
Pardonnez aux méchants : les Cieux applaudiront.
  Cependant écoutez sa voix si méconnue
Annoncer aux Hébreux sa dernière venue :
« Malheureux, leur dit-elle, il en est temps encor,
Oh! venez de la foi ressaisir le trésor. »

CHANT XV.

LA NUIT SAINTE.

SOMMAIRE.

Nuit de douleur qui n'eut jamais son égale dans le cours des siècles. — Le Messie est livré à une vile soldatesque. — On l'accable d'opprobres. — On se joue de sa royauté sacrée et de son enseignement divin. — Les sarcasmes pleuvent sur lui, et les scélérats s'indignent contre eux-mêmes de ne pouvoir lui faire subir assez d'ignominies. — Pierre et Jean au palais de Caïphe. — Jean sort pour aller consoler la Mère de Jésus. — Premier et second renoncement de saint Pierre. — Il se retire dans la cour du palais, où il a le malheur de renoncer une troisième fois son divin Maître. — L'aspect de Jésus et le chant du coq le font rentrer en lui-même. — Il pleure amèrement. — Alarmes maternelles. — Marie cherche son divin Fils. — Sur la route, les uns l'insultent, d'autres la prennent en pitié. — Elle rencontre l'infortuné Simon-Pierre. — Paroles tirées du Cantique des Cantiques. — Elle s'évanouit en entendant son Fils gémir dans un cachot. — Plaintes de l'Homme-Dieu souffrant empruntées du livre de Job. — Il prie son Père de pardonner au genre humain. — Au point du jour, le Christ est ramené au tribunal de Caïphe et jugé digne de mort. — Désespoir de Judas. — Il rend le prix de sa perfidie. — Le Champ du sang. — Judas se pend au figuier maudit. — Gabriel, messager du Très-Haut. — Ordre qu'il transmet à Uriel. — Il se rend aux limbes et annonce aux justes leur prochaine délivrance. — Il emmène Adam et Ève. — Entretien sur Vesper. — Le jeune Mina. — Pèlerinage aux lieux consacrés par le Messie. — Michaël et les milices célestes se rendent sur la terre. — Rencontre de Michaël et de Lucifer.

Ange qui, dès le jour où commença votre être,
Avez, humble et joyeux, reconnu Dieu pour maître,
Et qui, toujours actif et dans l'ombre volant,
D'un œil dont le regard demeure vigilant

De la nuit dans l'espace au loin suivez la route,
Soit quand les cieux obscurs au plus haut de leur voûte
Voient la lune élever son paisible flambeau
Et nous montrer son front si riant et si beau;
Soit lorsque Jupiter et Vénus, dans le vide
Se rencontrant parfois en leur course rapide,
De leur œil lumineux regardent l'orient;
Soit enfin quand, massif, noir et stupéfiant,
Un immense nuage enfante ces ténèbres
Que l'Egypte raconte en ses hymnes funèbres :
Ange, vous souvient-il d'avoir vu des horreurs
Telles qu'en ce moment d'infernales fureurs
En offrent à vos yeux baignés d'amères larmes?
Non; après de longs jours de combats et d'alarmes,
Lorsque pour Babylone et l'antique Ilion
Vint la fameuse nuit de leur destruction,
Moins sinistres à l'œil, moins lugubres, moins sombres
Furent tous les tableaux que du milieu des ombres
Le fer, ivre de sang, ici-bas fit surgir.
Car, tandis que partout on entendait rugir
Sur leurs débris fumants l'impitoyable guerre,
Ce n'était pas un Dieu descendu sur la terre
Pour aimer, secourir et sauver des ingrats,
Qui, se livrant aux mains d'infâmes scélérats,
Accepta le fardeau d'une douleur immense.
Ce n'était point un Dieu revêtu de clémence,
Qui, s'étant fait pasteur, pour son troupeau chéri
S'offrait, et se voyait avec rage meurtri.
Malheureuses cités, ah ! si de vos désastres
Le bruit retentissant est monté jusqu'aux astres,
Si la postérité vous donne encor des pleurs,
Et si la lyre enfin gémit de vos malheurs,
Combien plus émouvant et combien plus durable
De l'Homme-Dieu qui souffre en sa chair adorable
Doit au chrétien pieux être le souvenir !
Puisse à jamais mon cœur, vivante, retenir

Ta mémoire, ô Jésus, ô Victime sans taches,
Qui dans un corps mortel nous montres et nous caches
Le Dieu que tout annonce, et dont l'Eternité,
Toujours pleine de lui, contemple la beauté !
Hélas ! j'ai mille fois violé ta loi sainte.
C'est comme irrésolu, comme saisi de crainte
Que je dis en ces vers tes tourments et ta mort;
Mais j'accueille en mon âme un bienfaisant remord,
Et c'est en déplorant ma longue ingratitude
Que j'ose confier à ta mansuétude
L'espoir que mes efforts ne sont pas dédaignés.
Je le sens, de ta grâce ils sont accompagnés,
Et mes chants, que leur but, leur titre immortalise,
Peut-être serviront la cause de l'Eglise.
Je vais donc, reprenant ces récits douloureux,
Redire et déplorer le crime des Hébreux,
L'exécrable forfait que partout, à leur honte,
La Terre en gémissant elle-même raconte.
Comme, par des assauts souvent renouvelés,
De leur dard venimeux des insectes ailés,
Troupe que la nature a fait naître aguerrie,
Harcellent l'imprudent qui brave leur furie,
Ainsi des forcenés assaillent l'Homme-Dieu.
L'un, bouillant de fureur, est armé d'un épieu.
Un autre aiguise ici la pointe de sa lance.
Là d'un bâton noueux, infernale insolence !
Un troisième de près menace le beau front
Dont l'aspect, quand les morts un jour se lèveront,
Sera comme un signal des vengeances suprêmes.
D'autres contre le Christ vomissent des blasphèmes
Dont jusqu'au haut des cieux l'Ange loyal frémit.
Puis, semblable aux démons que l'abîme vomit,
Autour d'un Dieu souffrant l'implacable cohue
Va, vient, bondit, trépigne et l'acclame et le hue.
Ainsi, dans la nuit sombre, aux bois hurlent les loups.
Les monstres maintenant en sont venus aux coups.

Les mains à le frapper sont à leur gré trop lentes;
On le pousse, on le traîne, et par touffes sanglantes
On arrache à l'envi sa barbe et ses cheveux.
Ses membres, disloqués par trente bras nerveux
Qui se font un jouet de la sainte Victime,
Semblent se plaindre à nous de la rage du crime.
On invente, ô Jésus, cent nouvelles douleurs;
On rit de ta détresse, on jouit de tes pleurs;
On te crache au visage, on te couvre de boue,
Et de fange liquide on inonde ta joue.
Horreur! Dieu d'Israël, es-tu donc impuissant?
A ces êtres haineux tu livres l'Innocent!...
Arme-toi de courroux, tonne, frappe, foudroie,
Et comme un vil limon que ton sceptre les broie,
Sinon je vais douter de ton pouvoir divin.
Eh quoi! de la pitié l'appel sera-t-il vain?
Mais, dites-moi, Seigneur, a-t-il pu vous déplaire?
Et pourquoi laissez-vous dormir votre colère,
Lorsque vous le voyez en proie à ces bourreaux,
Près de qui les lions passeraient pour agneaux?
L'amour, répondez-vous, le demande et l'ordonne,
Et par la mort du Christ la justice pardonne.
O mon Dieu, je me tais, et j'adore à genoux
Les décrets que les Cieux ont promulgués pour nous.
Qu'il meure, puisqu'ainsi s'établit son royaume!
  Le voici : les méchants l'ont couronné de chaume.
« Illustre rejeton d'une race de rois,
Salut! lui disent-ils, viens reprendre tes droits.
Du nom de tes aïeux la splendeur t'environne,
Et du fils de Jessé nous t'offrons la couronne.
Peuples, il a vaincu la mort et le démon.
En lui voyez un roi plus grand que Salomon.
Par Salomon jadis avec magnificence
Au Dieu dont Israël adore la puissance,
En sept ans de travaux, un temple fut bâti.
Lui peut, s'il le souhaite et s'il n'a point menti,

Avec plus de splendeur en rebâtir un autre.
Puissant roi des Hébreux, quel pouvoir est le vôtre!
Trois jours vous suffiront pour créer, dites-vous,
Une œuvre dont le Ciel ne peut qu'être jaloux.
Monarques et héros, ô vous tous dont l'histoire
Dans ses pompeux récits a proclamé la gloire,
L'éclat de votre nom, désormais éclipsé,
N'est plus pour les humains qu'un rêve du passé.
Prince que les honneurs portent jusqu'à leur faîte,
De l'hymen de ton fils quand verrons-nous la fête?
Joyeux d'être appelés au festin nuptial,
Alors, par un refus qui serait déloyal,
On ne nous verra point à tes souhaits répondre :
Sur nous avec fureur tes troupes pourraient fondre,
Assaillir notre ville et nous exterminer.
Sur le lointain rivage où, pour te couronner,
Les désirs d'un grand peuple invoquent ta présence,
Si tu vas quelque jour fixer ta résidence,
Ne crains point; car ici, fermes dans le devoir,
Nous saurons avec soin maintenir ton pouvoir. »
Ainsi l'Hébreu se joue, en sa malice étrange,
D'une parole sainte et dont le cœur de l'Ange
Au temple du bonheur se sent comme enivré;
Ainsi la rage au Christ, de son peuple abhorré,
Jetait le fiel à flots saturés d'amertume.
Alors, le revêtant d'un ignoble costume,
D'une robe en lambeaux et d'un manteau hideux,
Ces démons incarnés, passe-temps digne d'eux,
Osèrent de haillons envelopper sa tête,
Et, pour donner encor du relief à leur fête,
Ils lui firent tenir un roseau dans la main.
Mais que vois-je? Riant de leur rire inhumain,
Ils frappent tour à tour leur muette victime.
« Christ, prophète sacré, que ton regard intime,
Au travers du bandeau qui te couvre les yeux,
Exerce le pouvoir que t'ont donné les Cieux!

Proclame le forfait et quelle main hardie
A jusqu'à te frapper poussé la perfidie. »
Ensuite sur le front du pauvre prisonnier
Une eau bourbeuse, infecte et venant d'un charnier
Par ces monstres d'enfer fut à flots répandue;
Puis, toujours à maudire, à honnir assidue,
Et d'affronts inventés épuisant leurs cerveaux,
Leur fureur décocha ces sarcasmes nouveaux :
« Messager du Seigneur, révère cette empreinte!
— O roi, fils de David, reçois l'onction sainte!
— C'est le nard précieux, le gage parfumé
Que l'amour d'une amante offre à son bien-aimé!
— C'est, ô douce faveur! un don de Magdeleine!
— Ne crois-tu point, dis-nous, respirer son haleine?
Ne te semble-t-il point à tes genoux la voir
Répandre?... Mais ici saluons le pouvoir,
La grâce qui provient des eaux de ton baptême
Et du front des pécheurs détourne l'anathème! »
Tels étaient sur un Dieu les outrages vomis.
Cependant ses cruels, ses affreux ennemis
N'étaient point sans remords et sans inquiétude;
Leur haine furieuse et leur ingratitude
Leur devenaient au cœur un vaste et lourd fardeau,
Et même ils croyaient voir à travers un bandeau
De châtiments futurs comme un immense orage.
Puis, ce lugubre aspect aiguillonnant leur rage,
On les voyait agir tels que des forcenés
Qui vers le désespoir se sentent entraînés.
Enfin les scélérats s'irritent contre eux-mêmes
D'éprouver, au milieu de leurs propres blasphèmes
Et de l'acharnement dont l'ardeur les conduit,
De la pitié du cœur un mouvement fortuit.
Or, tandis qu'on traitait comme une bête fauve
Le Christ, Agneau divin qui par son sang nous sauve,
L'un de ses serviteurs, Pierre, apôtre de choix,
Effrayante leçon! le renonçait trois fois.

Il avait jusqu'ici suivi l'impie escorte;
Mais ensuite par crainte il se tint à la porte.
Puis, ayant vu son Maître à la mort résigné,
Le serviteur du Christ, morne et de pleurs baigné,
Dans le fond de son cœur dévorait ses alarmes
Et ne s'occupait plus de recourir aux armes.
Jean, l'apôtre zélé, l'aperçut en passant :
« Oh ! dit-il, cher Simon, qu'il est attendrissant,
L'aspect de cet Agneau qu'environne la rage !
Viens : que parmi ces yeux qui lui lancent l'outrage
Il puisse rencontrer quelques regards amis.
Allons, comme souvent notre cœur l'a promis,
Souffrir et, s'il le faut, mourir pour notre Maître. »
Le jeune Israélite était chez le grand-prêtre
De tous les serviteurs depuis longtemps connu :
Voyant donc en dehors son ami retenu,
Aussitôt il alla parler à la portière
Et jusque dans la cour fit entrer Simon-Pierre.
Pendant la scène horrible où le Saint comparut,
Où chacun sans pudeur au meurtre concourut,
Où, plus hideux à voir que les démons eux-mêmes,
Les agents de Caïphe à vomir des blasphèmes,
A se jouer du Christ rivalisaient d'ardeur,
Pierre et Jean contemplaient l'auguste ambassadeur
Qui subissait pour nous ces traitements infâmes.
Là, se communiquant l'angoisse de leurs âmes,
Ensemble ils déploraient le péché dont sur nous
La malice a de Dieu déchaîné le courroux
Et de maux infinis comme jonché la terre.
Ils parlaient de l'Agneau qu'un Voyant dit se taire
Dans l'étreinte des nœuds où le tient le tondeur,
Et qui, daignant sur lui prendre notre laideur,
S'offre pour expier les crimes de ce monde.
Puis, se ressouvenant, dans leur peine profonde,
Que la Vierge aux douleurs, à force de pleurer,
Était peut-être alors sur le point d'expirer,

Jean dit à Pierre : « Il faut qu'à l'instant je te laisse :
Sa tendre Mère ailleurs, sous le poids qui l'oppresse
Dans ces cruels moments réclame nos secours.
J'irai ; mais toi, tandis qu'auprès d'elle je cours,
Tandis que, s'il se peut, j'aiderai son courage
A ne point succomber aux efforts de l'orage,
Reste ici, retenu par l'amour et la foi.
Demeure près de lui : que ne puis-je avec toi
Veiller jusqu'à la fin de cette nuit affreuse ! »
Il dit : l'anxiété navrante et douloureuse
Qui sur son jeune front jette un voile de deuil
Décolore sa joue et se peint dans son œil.
Il part ; il a senti que secourir la Mère
Rendra du Fils souffrant la coupe moins amère.
Ainsi qu'un voyageur, par une sombre nuit
Où des cieux à sa vue aucun regard ne luit,
S'il marche, ayant quelqu'un pour compagnon de route,
Ne craint pas les périls d'un bois que l'on redoute ;
Mais si, vers le milieu de l'épaisse forêt,
Soudain son compagnon s'enfuit et disparaît,
Son courage s'éteint, sa frayeur est si forte
Que hors de tout sentier bientôt elle l'emporte.
Tel le fils de Jonas auprès de son ami
Dans le zèle et la foi se sentait affermi ;
Mais lorsque disparut le généreux apôtre,
Dans son effroi mortel, Pierre devint tout autre :
On eût en vain cherché ce foyer dont l'ardeur
Promit un feu si beau de vie et de splendeur.
Une femme, en passant auprès de Simon-Pierre,
Dans l'ombre remarqua son humide paupière,
Son visage défait et son air égaré.
« Tes yeux, Galiléen, lui dit-elle, ont pleuré.
Dis-moi, n'étais-tu pas disciple de cet homme
Que poursuivent les lois d'Israël et de Rome ? »
Non loin quelques Hébreux étaient assis autour
D'un feu que l'on avait allumé dans la cour.

Pierre, en leurs yeux voyant la menace et l'injure,
Répondit en ces mots qui le firent parjure :
« Que veux-tu dire ici ? pourquoi m'interroger ?
Je ne suis pas des siens, car il m'est étranger. »
Il dit et s'éloignait, effaré, l'œil farouche.
Pierre, Pierre, ton cœur est trahi par ta bouche :
Le condamné divin ne t'est pas inconnu;
Tu l'aimes, et tu sais que le Christ est venu
Se former un troupeau dont tu seras le guide.
Tandis que des pervers le regard t'intimide,
Prie, implore humblement l'assistance du Ciel,
Et tu ne craindras plus leur colère et leur fiel.
Ton saint Maître l'a dit : l'humilité rend forte
L'âme pleine de foi que la grâce supporte,
Et, sans elle, l'amour, fût-il le plus fervent,
Comme un flambeau qui meurt s'éteint au moindre vent.
Chrétiens, apprenez donc à douter de vous-mêmes,
Et fondez votre espoir sur les secours suprêmes.
Céphas, comme éperdu, fuyait ce lieu maudit,
Lorsqu'une autre servante, en s'approchant, lui dit :
« Galiléen, avoue appartenir au traître;
Ton accent te condamne et te fait reconnaître. »
A cette question, l'apôtre infortuné,
Sous le poids des frayeurs dont il est dominé,
Balbutie et renonce, aggravant son offense,
Celui dont son épée avait pris la défense.
Mais qu'il diffère encor du disciple apostat
Dont le cœur à loisir mûrit son attentat !
La faute de Simon ne fut point méditée;
L'amour, toujours vivant dans son âme attristée,
Pour un meilleur dessein l'avait conduit ici.
Sa chute ne fut pas d'un pécheur endurci,
Mais d'un homme tremblant sous le poids de ses craintes
Et qui de la vertu conserve les empreintes.
Lui-même avec douleur, avec sévérité,
Condamnait en secret sa propre lâcheté,

Et ses poignants remords, ineffable supplice,
Attestent qu'il n'eut point la haine pour complice.
Pierre, après son péché, sortit de cette cour;
Mais il n'eut pas la force, enchaîné par l'amour,
De quitter la maison qui lui fut si funeste.
« Que ferai-je, ô mon Dieu! Dois-je fuir lorsqu'il reste
Parmi ses ennemis, seul, outragé, mourant?
Loin de le consoler, ô penser déchirant!
J'ai, dans mon trouble affreux, rougi de le connaître;
Mais pardonne, ô Jésus, mon salut et mon Maître :
Ton pauvre serviteur revient auprès de toi. »
Ainsi dans ce moment, plus fort que son émoi,
Il quitta du palais l'enceinte extérieure,
Et de la foule impie il s'approcha vers l'heure
Où le captif divin, par les Juifs dépouillé,
Fut couvert de crachats et de fange souillé.
Or, à l'aspect subit de ces barbares scènes,
Il courut dans ses os et dans toutes ses veines
Un frisson pénétrant comme un vent glacial;
Puis, voyant son air triste, étrange, insocial,
Un soldat du conseil cria : « Quel est cet homme?
Que prétend-il ici? Qu'il parle! qu'il se nomme! »
Dans ses terreurs encore aussitôt retombant,
Et d'entre les bourreaux sans bruit se dérobant,
Pierre sortit et vint aux ardeurs de la flamme
Se munir de chaleur pour son corps et son âme;
Car son abattement et le froid de la nuit
A ne sentir plus rien l'avaient presque réduit.
Là son silence morne et sa figure blême
Par les blasphémateurs voués à l'anathème,
Qui de leurs attentats s'applaudissaient entre eux,
Le font considérer comme un de ces Hébreux
Que, frustrés de l'espoir de délivrer leur Maître,
Poursuivaient la frayeur et la honte peut-être.
« C'est l'un d'eux, disent-ils : il rirait avec nous,
Au lieu de s'affaisser ainsi sur ses genoux

Et d'attrister nos yeux avec cet air morose,
Si ses vœux et son cœur penchaient vers notre cause,
Et si d'intelligence il n'était dépourvu.
— Oui, dit un autre Juif, moi-même je l'ai vu
Lorsque de son épée il a blessé mon frère.
De ce groupe joyeux chassons le téméraire
Qui d'un traître à nos lois s'est fait le champion
Et vient ici jouer le rôle d'espion.
Ou bien, à demeurer si l'insensé persiste,
Il faudra, s'il se peut, qu'il se montre moins triste;
Qu'il reçoive de nous les honneurs qu'avec foi
Nous avons tout à l'heure accordés à son roi. »
Mais Pierre ne sut point rendre hommage au Messie :
On eût dit sans retour sa pauvre âme endurcie;
Car, laissant le sarcasme ébranler sa raison,
Il en vint, ô douleur ! presque à la trahison.
Hélas ! le malheureux jura ne point connaître
L'homme qu'avait jugé Caïphe, le grand-prêtre.
Dieu sauveur, Dieu d'amour, sur la terre venu,
Ainsi même des tiens tu te vis méconnu,
Et, l'écho des soupirs du sage d'Idumée,
Ta plainte pouvait être en ces mots exprimée :
« J'étais dans le péril, environné d'effroi;
J'ai vu ceux que j'aimais s'élever contre moi.
Ceux qui m'avaient connu, recueillant ma tendresse,
M'ont oublié sitôt qu'ils ont vu ma détresse,
Puis, après des serments devenus mensongers,
Mes amis les plus chers se disent étrangers. »
A peine Pierre eut-il, à l'honneur infidèle,
Hautement renié l'adorable modèle
Où l'amitié rassemble et montre à tous les yeux
Les ravissants attraits qui lui viennent des cieux,
Que l'oiseau dont la voix forte et retentissante
S'éveille par instinct avant l'aube naissante,
S'entendit près de là dans le cours de la nuit;
Et dans le même instant Jésus était conduit

Dans la cour du palais par l'ignoble cohorte.
Alors, apercevant sur le seuil de la porte
Pierre accablé de honte, atterré, l'œil hagard,
Oublieux de ses maux, il lui dit du regard :
« Est-ce ainsi, cher Simon, que tu tiens ta promesse?
Mais je vois le remords, l'angoisse qui t'oppresse,
Et, juge impartial, ton cœur t'a condamné.
Sois ferme désormais : le Ciel t'a pardonné. »
Ce coup d'œil et le chant du héraut de l'anrore,
Réveillant dans l'apôtre un penser qu'il abhorre,
De ses égarements développent le fil.
« De le suivre à la mort j'avais juré, dit-il,
Et, tandis que son cœur me plaint et me pardonne,
Le mien, craintif et lâche, ô honte ! l'abandonne.
O Jésus, j'ai péché : je ne mérite plus
Le nom que tu daignais donner à tes élus;
Mais puisque ton amour au repentir accorde
Les bienfaits précieux de ta miséricorde,
Puisque de ton troupeau tu ne m'as pas chassé,
Et puisqu'enfin tes bras ne m'ont pas repoussé,
J'irai, je pleurerai jusqu'à la dernière heure.
Que, martyr de ta loi, je t'invoque et je meure! »
Tu dis, et du palais tu sortis en pleurant.
O lieutenant du Christ, oui, ton péché fut grand;
Mais bientôt, par trois fois déclarant que tu l'aimes,
Cet accusé divin que tes frayeurs extrêmes
T'ont fait aux yeux du monde un instant renoncer,
A ton poste d'honneur tu sus te replacer;
Tes larmes, tes regrets, tes travaux, ton courage,
Ta noble patience à supporter l'ontrage
Et ta joie à subir les tourments et la mort
Ont lavé ton offense et t'ont conduit au port.
Car, mystère d'amour, puissance méritoire,
L'humble expiation est encor la victoire.
Or Jean, l'apôtre saint, ne put dissimuler,
A la Mère du Christ qu'il venait consoler,

L'état où se trouvait le Rédempteur des hommes.
« Il souffre, se dit-elle, et voici que nous sommes
A l'abri du danger, hélas! et loin de lui.
Naguère on l'accueillait, on l'aimait : aujourd'hui
Tu n'as plus, peuple ingrat, inconstant et parjure,
Pour le fils de David que la haine et l'injure;
Puis, au lien de semer des roses sur ses pas,
Tu le traînes sanglant au chemin du trépas.
J'irai : parmi les cris que la haine profère,
Qu'il entende du moins soupirer une mère! »
A ces mots, elle part, faible et le cœur navré.
Magdeleine, oubliant Lazare incarcéré,
Car elle a sur Jésus transporté ses alarmes
Et n'a plns que pour lui des sanglots et des larmes,
Intrépide, s'élance et se met en chemin
Pour répondre à l'appel d'un amour surhumain.
Salomé, Véronique et d'autres nobles dames
De la femme bénie entre toutes les femmes
Composent le cortége en ce triste moment.
Les fils de Salomé, pleins d'attendrissement,
Sur la pieuse troupe iront veiller dans l'ombre.
La pleine lune au ciel, morne, rongeâtre et sombre,
N'accordait à la nuit qn'une faible clarté.
Le peuple de ses flots inondait la cité.
On marche, et l'on parvient, sans recevoir d'insulte
Et sans être arrêté par la foule en tumulte,
Jusque dans un quartier, vaste entrepôt de bois,
Où des Juifs à grand bruit préparaient une croix.
Jadis l'aspect d'un arbre antique et solitaire
Avait en Raphaïm fait pâlir une mère,
Et maintenant son bois, gémissant sous l'acier,
Fait sentir à son cœur tout le froid d'un glacier;
Car elle a reconnu l'instrument du supplice
Que l'Hébreu, de l'Enfer ce barbare complice,
Destine à l'Innocent qu'il vient de condamner.
Ces ouvriers cruels osaient s'abandonner

Ensemble à des propos trop honteux à redire.
Miriam en passant, bien loin de les maudire,
Dans leur funeste erreur plaignit ces malheureux,
Et, digne de son Fils, elle pria pour eux.
Tandis qu'elles marchaient, craintives, désolées,
Comme deux jeunes faons qui, le long des vallées,
Sur le penchant des monts et dans d'obscurs taillis,
Errent sans se quitter, de frayeurs assaillis,
Et demandant partout leur mère qui peut-être
A subi le pouvoir de l'hostile salpêtre.
Au bruit de leurs sanglots, quelquefois un passant,
S'arrêtant dans la rue et les reconnaissant,
Ainsi manifestait ses secrètes pensées :
« Par le Dieu de Jacob ! où vont ces insensées ?
Où tend cette démarche ? et pourquoi ce chagrin
Lorsqu'un fléau public le pouvoir met un frein ?
Déplorable engoûment ! pour aller voir un traître
Que l'Hébreu le plus vil rougirait de connaître,
Elles foulent aux pieds la décence et l'honneur.
Dans le nombre est, je crois, la mère du meneur ;
Mais que n'a-t-elle instruit ce fils qui la désole
A ne point abuser du don de la parole,
A ne point assaillir Moïse et notre loi ?
Ne valait-il pas mieux, dans un modeste emploi,
Recueillir le bonheur d'une vie ignorée,
Que d'aller au hasard séduire une contrée ?
— C'est elle ! s'écriait le passant dont le cœur
Plaignait de Miriam l'émouvante douleur.
O fille de Jacob ! ô mère malheureuse !
D'angoisses sous tes pieds quel abîme se creuse !
Car à ton noble fils, au rejeton des rois
On prépare la mort, et la mort de la croix.
Daigne, Dieu d'Israël, au milieu de l'orage
Fortifier son cœur et l'armer de courage ! »
Ainsi différemment discouraient en chemin,
Le Juif par politique ou par haine inhumain

Et le Juif dont la foi n'était point ébranlée.
  Cependant, de Mello traversant la vallée,
Marie avec ses sœurs arrivait près du lieu
Où l'on gardait captif le Juste issu de Dieu.
En dehors, à l'écart, elle vit Simon-Pierre,
Immobile, abattu, le front dans la poussière ;
Car le poids de sa honte et de son repentir,
Tel qu'un pouvoir vengeur, semblait l'anéantir.
« Simon, fils de Jonas, hâte-toi, lui dit-elle ;
Car mon anxiété, je le sens, est mortelle.
Dis : que deviens mon Fils ? Où pourrai-je le voir ?
Parle, ô toi qui jamais n'as trahi ton devoir. »
A ces mots déchirants pour son âme navrée,
En se tordant les mains et la voix altérée,
L'apôtre confondu, Pierre ainsi répondit :
« Ta bouche en ce moment me loue et m'applaudit ;
Mais tandis qu'il ployait sous le faix de l'outrage,
Tandis qu'aiguillonnés d'une implacable rage,
Des suppôts de Satan le meurtrissaient de coups,
Moi, perfide à mes vœux, cruel comme ces loups,
Par trois fois, ô douleur ! j'ai renoncé mon Maître. »
Il dit, et brusquement on le vit disparaître.
Dans une grotte obscure il alla se cacher,
Et quand du Rédempteur il osa s'approcher,
Par le zèle et l'amour il s'était rendu digne
De conserver le nom d'intendant de la vigne
Et de conduire encor la main des ouvriers.
  Or Marie au palais où des jeux meurtriers,
Pour flatter un vil peuple accouru sous les porches,
Avaient été donnés à la lueur des torches,
Entra, s'abandonnant à l'instinct maternel.
Mais le Dieu qui s'est vu traîner en criminel
Ne s'offrit point aux yeux qui le cherchaient dans l'ombre.
Après des cruautés dont lui seul sait le nombre
Et qui de ses bourreaux lassèrent la fureur,
Par un nouveau surcroît de souffrance et d'horreur,

Comme Joseph jeté jadis dans la citerne,
Comme un voleur captif au fond d'une caverne,
En un cachot fangeux on l'avait enfermé ;
Et la Mère d'amour, cherchant son Bien-Aimé,
Dut se servir alors des paroles mystiques
Dont s'inspire, en aimant, l'épouse des Cantiques :
« Mes compagnes, ô vous qui voyez ma douleur,
De mon âme affligée apprenez le malheur.
Hélas ! je l'ai perdu, mes sœurs, celui que j'aime.
Entre mille choisi, d'une beauté suprême,
Comme un regard de l'aube il était gracieux,
Comme l'astre du jour splendide et radieux.
Il avait du Liban la majesté sublime
Et la hauteur du cèdre, ô filles de Solyme.
Son front avait l'éclat de l'or venu d'Ophir,
Et ses yeux ressemblaient aux perles de saphir.
Son regard était doux, d'un calme inaltérable,
Et dans tout son aspect il était désirable.
Partout je l'ai cherché, dans l'ombre de la nuit ;
Mais jusqu'ici, mes sœurs, ma recherche est sans fruit.
Tandis que je marchais, d'angoisses oppressée,
Les gardes des remparts m'ont frappée et blessée ;
Et l'amour de mon cœur, celui que j'ai perdu,
Je l'appelais en vain : il n'a pas répondu. »
Dans les cours du palais et dans les salles vides,
L'Epouse du Très-Haut de ses regards avides
Cherchait toujours l'objet de son anxiété,
Lorsque, tel qu'un soupir de la brise d'été,
Un doux gémissement parvint à son oreille.
« C'est donc en un cachot qu'il gémit et qu'il veille !
Enfin je l'ai trouvé, ce cher Fils de mon sein,
Mais gisant dans les fers ainsi qu'un assassin ! »
Elle dit, et la mort planait déjà sur elle,
Lorsqu'un Ange des cieux à cette tourterelle
Qui devait ici-bas gémir encor d'amour,
Invisible, rendit et la vie et le jour.

La foule s'écoulait, et des murmures vagues,
Semblables par les sons au bruit lointain des vagues
Alors que la tourmente apaise sa fureur,
Laissaient dans la cité comme un reste d'horreur.
Or mensonger parfois est le calme des ondes;
Car bientôt, se levant hautes et furibondes,
Elles prouvent assez aux tristes matelots
Que l'orage a paru sommeiller sur les flots
Pour rendre plus affreux le réveil de sa rage.
Ainsi, pour mettre fin à son impie ouvrage,
Soudain va reparaître, encor plus acharné,
Ce peuple, contre un Dieu par l'Enfer mutiné.
Alors, comme un torrent du haut d'une cascade
Tombe et brise en son cours et digue et barricade,
Comme un roc détaché de la cime d'un mont
Part, roule et fait gémir la terre à chaque bond,
Ou comme l'ouragan dans la forêt touffue
Abat cèdres et pins pour s'y faire une issue,
On le verra, l'infâme, au but qu'il s'est marqué
Courir, joyeux et fier d'avoir prévariqué.
  Or, dans son dévoûment par l'amour affermie,
La Vierge du salut revint chez son amie.
Mais combien ta pâleur, tes soupirs, tes sanglots
Et tes pleurs dont l'amour précipite les flots,
Te rendirent touchante, ô noble Magdeleine!
Et la coupe aux douleurs était loin d'être pleine.
  Va, vole cependant auprès du Fils de Dieu,
O mon âme! Il est là, dans cet horrible lieu
Où d'un peuple égaré l'a jeté la furie.
Il souffre comme Job, et comme lui s'écrie :
« Qui donc rendra la paix à mon cœur désolé?
Car par mon ennemi je me vois accablé.
Mes douleurs sont sa joie et mes pleurs son ouvrage;
Mon dépérissement a témoigné sa rage.
De haine et de courroux j'ai vu son front rougir,
Et partout contre moi ses menaces surgir.

Il a grincé les dents, et, me lançant l'insulte,
Il étale à mes yeux l'orgueil dont il exulte.
De l'aspect de mes maux il s'est rassasié,
Et j'ai vu de mon deuil son front extasié.
Il rôde autour de moi ; sa colère m'épie.
Le Seigneur m'a tenu sous les coups de l'impie.
J'étais en paix : soudain, sous les pieds du méchant,
Je devins comme un ver qu'on écrase en marchant.
Ainsi qu'un faon de biche atteint dans les broussailles,
Je sens un dard aigu déchirer mes entrailles.
Les pleurs que je versais ont obscurci mes yeux.
O Terre, entends ma voix : c'est au plus haut des cieux
Qu'habite le témoin dont l'œil lit dans mon âme.
Qu'il se lève aujourd'hui, que sa bouche proclame
Si mes mains ont jamais commis l'iniquité
Et les vœux de mon cœur blessé la pureté !
Je me vois de chacun le jouet et la fable,
Et la douleur partout me poursuit et m'accable.
Mon corps n'est plus qu'une ombre, et tous mes jours m'ont fu
J'ai dit dans mon angoisse : « Où trouver un appui ?
« Où chercher du secours quand le Dieu de puissance
« M'afflige en ma faiblesse et dans mon innocence ? »
Si ma bouche l'implore, étendra-t-il la main,
Lorsque de toutes parts il ferme mon chemin ?
Il frappe : je péris, et la nuit m'environne.
Il m'enlève ma gloire, il brise ma couronne.
Me voici, plante sèche, arbre déraciné,
Et loin de l'espérance avec force entraîné.
Or l'insensé, lui-même objet de moquerie,
A pleine main sur moi jette sa raillerie ;
Son audace est sans borne et sa haine sans frein.
Voici que je passais, paisible pélerin :
L'embûche du pervers m'a surpris, et sa joie
Est celle des vautours qui dévorent leur proie.
Il m'a de mes habits sans pudeur dépouillé ;
Il m'a couvert de fange et de crachats souillé.

Il a de ma ruine escaladé le faite;
Sur mes débris épars il célèbre une fête.
C'en est fait, sous mes pieds s'entr'ouvre un tourbillon,
Et mon front de la foudre étale un noir sillon.
Mon bonheur a passé comme la nue errante,
Et mon âme subit l'étreinte déchirante
Dont par l'affliction je me sens embrassé.
Ainsi que d'un serpent je gémis enlacé.
La nuit ronge mes os, et mon angoisse veille,
Et la voix de la mort harcelle mon oreille.
La douleur, vêtement brûlant et rétréci,
Par degrés me consume, et son feu m'a noirci,
Sous l'ardeur de mes maux tout mon corps se dessèche,
Et je sens en mon cœur, comme par une brèche,
Pénétrer les frissons, précurseurs du trépas.
L'espoir de ma jeunesse a croulé sous mes pas;
Mon œil terne et mourant a vu s'ouvrir la tombe:
Vainement je résiste, elle appelle, et j'y tombe. »
  Homme, ainsi du salut le céleste ouvrier
Au fond de son cachot daigna s'approprier
Les plaintes dont jadis Job émut l'Ange même;
Puis, se ressouvenant qu'il pardonne et qu'il aime,
Il invoque à genoux l'Arbitre souverain :
« Je suis venu pour eux; ils m'ont avec dédain
Repoussé de leur seuil et de leur assemblée.
Loin d'être satisfaits, leur démence est allée
Jusqu'à se réjouir de ses cruels complots,
Et la haine sanglante a soulevé ses flots.
Me plaindrai-je, Seigneur, de leur noire malice ?
Non, non, mais laissez-moi vous offrir ce calice;
Acceptez les tourments que je viens d'endurer
Et ceux que ces ingrats courent me préparer.
Déployez en mon nom cette miséricorde
Dont l'ombrage est pour tous un signe de concorde :
C'est le jour où je dois être encor baptisé,
Le jour où de mon sang le mortel arrosé

Voit se briser le joug de l'antique esclavage.
Laissez enfin la paix s'asseoir sur ce rivage ;
Sur mes cruels bourreaux n'étendez pas la main ;
Mais, propice, ô mon Dieu, dites au genre humain :
« Mon Fils marche à la mort ; homme, je te pardonne,
« Et les cieux vont s'ouvrir, puisque l'Amour l'ordonne. »
Ainsi pria le Verbe, et son accablement,
N'eut pas dans son cachot un répit d'un moment.
Dix des bourreaux chargés des préludes du crime,
Qui, secondant l'Enfer, veut un Dieu pour victime,
Accourent, prétendant vouloir par amitié
Veiller près d'un captif si digne de pitié.
Dirai-je leur fureur plus froidement cruelle,
Puis leur zèle infernal, leur ardeur mutuelle
A créer des affronts et des tourments nouveaux ?
Hélas ! du Fils de Dieu nous étions les bourreaux,
Nos crimes devenaient alors ses meurtrissures,
Et notre impénitence aggravait ses blessures ;
Et voici que nos yeux et notre souvenir,
Comme saisis d'horreur, ne peuvent soutenir
L'aspect de tous ces maux qui furent notre ouvrage
Et le sombre récit où se peint notre rage.
Tel on a vu toujours le perfide assassin,
Car le remords l'obsède et lui ronge le sein,
De son frère expirant abhorrer la pensée,
Et l'image du meurtre en son âme fixée.
Enfin l'aube parut, le soleil se leva.
On l'eût dit, à le voir, maudit de Jéhova :
Il semblait n'être plus l'Astre qu'on divinise,
Le Roi dont à nos yeux la nature est éprise,
Et, quoiqu'il ne fût pas dépourvu de clarté,
Il paraissait en deuil et comme ensanglanté ;
Car son jour se montra plus sinistre que l'ombre.
Le cœur, à cet aspect, d'un pressentiment sombre
Et d'un immense effroi se sentit comme étreint.
Salut pourtant, ô jour nommé VENDREDI SAINT,

Qui, versant désormais sur les peuples du monde
Les flots vivifiants de ta chaleur féconde,
Brilles pour le passé comme pour l'avenir!
Salut, jour bienfaiteur qui ne dois point finir,
Où pour l'homme commence une époque nouvelle,
Où la grâce pardonne, où l'amour se révéle,
Où par un sang divin l'esclave racheté
Brise ses fers, se lève, et de la liberté
Contemple l'étendard déployé sur la terre,
Où de Jacob enfin l'étoile salutaire,
Dissipant les vapeurs de l'antique poison,
Descend pour nous guérir jusqu'à notre horizon!
Mais, sitôt qu'en Juda l'aube vint à paraître,
Le conseil, car ainsi l'ordonnait le grand-prêtre,
Comme pour confirmer le premier jugement,
Au palais de nouveau s'assembla promptement.
Il voulait en plein jour condamner la victime,
Croyant d'un attentat faire un droit légitime,
Et d'un meurtre odieux un acte régulier.
Du fond de ce cachot où, fidèle geôlier,
Le peuple déicide avait gardé sa proie,
On tira le captif, et, hurlante de joie,
La vile soldatesque à ces juges pervers
Se hâte de traîner l'Auteur de l'univers.
Le pontife, hypocrite et calme avec contrainte,
Lui dit : « Tu peux répondre à tes juges sans crainte :
Es-tu l'Oint du Seigneur, le Messie et Celui
Que les Juifs de concert attendent aujourd'hui? »
Or du saint accusé telle fut la réponse :
« Si j'ose ouvrir la bouche et si je vous annonce
Ma mission céleste et mon but ici-bas,
Juges impatients, vous ne m'écoutez pas.
Toutefois je le dis et je l'affirme encore,
Celui que l'on repousse et qu'Israël abhorre,
Aux lieux où le Très-Haut par l'Ange est encensé,
A la droite du trône a son siége placé. »

Il dit. Or, contraignant sa fureur satanique,
L'inique Arabias avec dédain réplique :
« Eh quoi ! ce serait donc le Fils de l'Eternel
Qui vient de nous parler sur ce ton solennel ! »
Aussitôt, confondant ces esclaves du crime,
Et comme auprès de Dieu la vérité s'exprime,
Le Christ ainsi répond en élevant la voix :
« Je le répète encor pour la dernière fois :
Vous le dites, je suis Fils de Dieu, Dieu lui-même.
— Vous l'avez entendu, cet odieux blasphème
Dont le Ciel, dit Caïphe, est comme épouvanté !
Laisserons-nous toujours du Dieu de majesté
Ravaler à ce point la dignité sublime?
Ah ! qu'enfin de sa honte on délivre Solyme !
Allons à condamner l'infâme séducteur
Provoquer et, s'il faut, contraindre le préteur. »
Il dit. Le Sanhédrin, d'un accord unanime,
Confirme sans retard la sentence du crime.
  Ainsi le Rédempteur, parmi les siens venu
Et par ceux qu'il aimait hautement méconnu,
Se vit, comme un fléau funeste à la patrie
Et comme un malfaiteur dont on craint la furie,
A la haine d'un peuple, à l'opprobre voué;
Puis, ainsi de chacun maudit et bafoué,
Au point qu'avec transport les démons applaudirent,
Comme les saints Voyants autrefois le prédirent,
Le Juif adorateur de l'Arbitre des cieux
Allait livrer le Juste aux enfants des faux dieux.
  Or Judas recueillait le fruit de son ouvrage.
La honte et le remords, comme un sinistre orage,
Enveloppaient l'impie à Lucifer vendu ;
Et, prélude effrayant pour son cœur éperdu,
L'aspect de l'attentat qui le fit déicide
Comme un spectre hideux obsédait le perfide.
Mais il se dit enfin, quelque peu ranimé :
« C'est toi, c'est ton amour, aimable Salomé,

Qui, parmi les transports promis à ma tendresse,
Va décharger mon cœur du fardeau qui l'oppresse.
Tes yeux ne seront plus envers moi rigoureux ;
Tu daigneras sourire, et je vais être heureux. »
Judas au point du jour, l'âme encor bourrelée,
Se rendit au palais du roi de Galilée.
Avec empressement il s'approchait du seuil,
Quand Salomé parut et lui fit cet accueil :
« Quoi ! tu viens de trahir et de livrer ton maître,
Et voici qu'à mes yeux te hâtant de paraître,
Tu penses que mon cœur de ton crime est le prix !
Arrière ! car pour toi je n'ai que des mépris.
Lorsque pour un peu d'or on vend son maître même,
On peut pareillement vendre celle qu'on aime.
Et j'aimerais un homme à ce point dégradé !
D'ailleurs depuis longtemps, Judas, je t'ai sondé :
Je n'ai vu dans ton cœur qu'avarice et bassesse.
Toi, croyant posséder l'amour d'une princesse,
A t'en faire haïr allait tout ton pouvoir.
Fuis, ne m'impose point le tourment de te voir,
Et, crois-moi, ne viens plus assaillir ma présence :
On saurait châtier ta coupable insolence. »
A ces mots, l'apostat resta comme atterré.
Ainsi, loin du devoir lorsqu'il s'est égaré,
Le cœur humain s'aveugle et se fait son supplice,
Et, croyant du bonheur savourer le calice,
Il trouve dans la coupe un funeste poison,
Et tout espoir dès lors échappe à la raison.
Judas, objet d'horreur même pour une infâme
Qu'Astaroth aux enfers non sans motif réclame,
Part et s'enfuit, courant comme un pauvre insensé
Qui d'un pressant péril croit être menacé.
Comme il passait non loin de la cour du grand-prêtre,
Là des cris furieux : « A mort, à mort le traître !
Mort au Christ séducteur que l'antique ennemi
Parmi nous, pour nous perdre, en sa rage a vomi ! »

Lui parvinrent, planant au dessus de sa tête
Comme autour d'un vaisseau la voix de la tempête.
Puis, par le désespoir à sa perte entraîné,
Il courait en criant : « Il est donc condamné!
A la main du Vengeur qui pourra me soustraire?
Mais quelle est cette voix? « Qu'as-tu fait de ton frère? »
Dit-elle. « O trahison! Caïn, tu l'as vendu,
« Et par toi, malheureux, son sang est répandu.
« Regarde : avec effroi la terre te contemple. »
Judas par ses remords fut conduit dans le temple.
Là quelques conseillers rendaient grâces à Dieu,
Qui, frappant, disaient-ils, l'ennemi du saint lieu,
Au peuple d'Israël accorde la victoire,
Et comme aux anciens jours illustre son histoire.
Judas les aperçut, et les reconnaissant :
« Vous avez, leur dit-il, condamné l'Innocent.
Tenez, voici cet or qui de moi fit un traître,
Et qui m'a fait livrer mon bienfaiteur, mon maître.
Je l'ai trahi, vous dis-je!... Oh! comment l'ai-je pu?
Voici le prix du sang : notre pacte est rompu.
Qu'il soit libre au plus tôt; courez briser ses chaînes,
Et qu'en transports d'amour se transforment vos haines.
C'est le Saint de Jacob, l'Astre qu'il espéra
Et le Signe qu'au loin l'avenir bénira.
Allez, et qu'envers vous le Seigneur Dieu s'apaise..
Mais moi... si vous saviez combien mon crime pèse!...
En proie au désespoir, maudit comme Caïn,
Je vais être abhorré de tout le genre humain.
Oui, le Ciel sur mon front a gravé l'anathème;
Son courroux me poursuit. Je vais, je cours moi-même
Me jeter dans le gouffre où je suis attendu.
Vous, prêtres, reprenez cet or qui m'a perdu. »
Ces hommes, qui la veille à Judas applaudirent,
Alors avec hauteur et dédain répondirent :
« Que nous importe à nous que le fiel du remord
Te ronge, te consume et te pousse à la mort?

Que le Ciel à son gré t'épargne ou te foudroie :
Nous sommes satisfaits, nous tenons notre proie,
Et tes cris ne pourront l'arracher de nos mains.
Il est vrai, ta fureur a servi nos desseins ;
Mais, pour atteindre un but reconnu légitime,
Aux plus vils instruments on a recours sans crime.
Or pourquoi voudrais-tu relâcher ton trésor ?
D'ailleurs nous craindrions de toucher à cet or ;
Car, par le Dieu vengeur que notre âme redoute,
Avec l'Iscariote il est maudit sans doute.
— Naguère, dit Judas, ce n'était point ainsi ;
Mais selon vos souhaits votre œuvre a réussi.
Vous pouvez maintenant laisser tomber l'injure
Et de mépris amers accabler le parjure ;
Pour moi, je vais à ceux qui surent m'assister,
Aux Juifs à qui je lègue un crime à compléter,
Servir dans une autre œuvre et de guide et d'exemple. »
Ce disant, le maudit sur le pavé du temple
Jette le prix qu'obtint sa noire trahison,
Ce métal dont l'aspect, comme un brûlant tison,
Est le foyer d'un feu qui lui dévore l'âme
Et lui fait pressentir encore une autre flamme ;
Puis, de l'Enfer toujours subissant le pouvoir,
Il s'en va hors des murs porter son désespoir.
 Or les prêtres entre eux se dirent : « Cette somme
Que dans son trouble ici vient de laisser cet homme
Ne peut dans le trésor désormais retourner ;
Car c'est le prix du sang. Il faut la destiner,
Selon l'intention de la loi judaïque,
Sans doute à quelque objet d'utilité publique. »
Plus tard dans le conseil il fut donc arrêté
Qu'avec l'or de Judas devait être acheté
Un terrain qui serait, en dehors des murailles,
Pour l'étranger un champ propre à ses funérailles.
Or cet achat se fit, et le peuple nomma
Ce clos dès lors fameux du nom d'Haceldama ;

Le *Champ du sang* devint un lieu de sépulture.
De l'Esprit de science immortelle Ecriture,
Dans les plus simples faits je vous retrouve encor :
« Ils ont pris, dites-vous, les trente pièces d'or
Dont on paya le sang du Saint de la Judée,
Et, la chose d'en haut leur étant commandée,
Ils en ont d'un potier acheté le terrain. »
Le perfide aurait pu rendre à son cœur d'airain
Ce gage précieux, le repentir sublime
Qui, désarmant le Ciel et réparant le crime,
Sauve enfin les pécheurs, comme brisant les rets
Où Satan les retient pour le but de ses traits.
Mais, assiégé partout de ses sombres pensées,
En tableaux effrayants autour de lui pressées,
Et ne profitant point d'un utile remord,
Le coupable invoquait la vengeance et la mort.
Ainsi, quand l'Océan sous le poids de ses ondes
Engloutit un navire en ses vagues profondes,
Ballottés au hasard, les pauvres matelots
N'aperçoivent au loin que la mort sur les flots
Et se laissent aller au gré de la tempête.
La tourmente où Judas abandonnait sa tête,
C'était la mer houleuse avec ses grandes eaux,
Qui, forte, mugissante et courbant les roseaux,
De toute sa fureur vient battre le rivage
Puis vomit sur le sol ses débris de naufrage.
Pourtant, grâce à l'amour, il eût pu sur la mer
Suivre, pour se sauver des gouffres de l'enfer,
Une brillante étoile aux naufragés propice.
S'il eût dit : « J'ai péché, sauvez-moi, » la justice
Aurait au misérable accordé son pardon,
Et l'aurait secouru dans son triste abandon.
Car, Dieu bon, Dieu clément, est-il une limite
A la miséricorde où ton cœur nous invite ?
Et ne l'offres-tu point même à l'instant mortel ?
Mais Judas resta sourd à ce dernier appel.

Lorsque de Josaphat il revit la vallée :
« Voilà donc où, dit-il, la Terre désolée
Doit rassembler un jour tous ses nombreux enfants,
Les uns chargés de fers, les autres triomphants.
C'est là que de ma vie il faudra rendre compte,
Moi le premier de tous par le crime et la honte,
Moi l'opprobre d'un Dieu, moi le seul condamné
Dont il dit : « Mieux valait qu'il ne fût jamais né! »
Puis de David fuyant la douloureuse histoire,
En passant le cours d'eau, lui revint en mémoire.
« La trahison, dit-il, reconnaît ce vallon;
Mais en forfaits hideux je surpasse Absalon. »
Et lorsqu'il atteignit le lieu trop mémorable
Où d'un baiser cruel sa malice exécrable
Se servit pour livrer son Maître et son ami,
Comme si tout à coup un cratère eût vomi,
Terrible et mugissant, des tourbillons de lave,
Il s'enfuit éperdu, tremblant, tel que l'esclave
Dont un maître féroce allume le bûcher.
« Oh! de ce souvenir où puis-je me cacher?
Noirs enfers, ouvrez-vous; engloutissez le traître!
Satan, délivre-moi du fardeau de mon être! »
Or, pendant qu'il fuyait, soudain son œil hagard
Au flanc de la colline aperçut à l'écart
Un arbre aux longs rameaux, de sinistre apparence.
Il courut à l'appât d'une affreuse espérance.
Il avait reconnu ce figuier desséché
Que naguère du Christ le souffle avait touché.
Il s'écria : « C'est bien! Arbre, comme toi-même,
Je subis le pouvoir d'un brûlant anathème.
Comme dans un instant il t'a fallu périr,
Je n'y puis résister, je vais aussi mourir. »
A ces mots, ô forfait dont frémit la nature!
Plein de son désespoir et prenant sa ceinture,
Le malheureux s'en fit un instrument de mort.
Il allait, les démons secondant son effort,

Aux branches du figuier s'élever et se pendre,
Lorsque, doux et plaintif, un cri se fit entendre :
C'était Noédien, l'Ange de l'Eternel,
Qui, voyant son amour fervent et fraternel
Impuissant à toucher, à un sauver coupable
Rongé jusques au cœur d'un ver inextirpable,
Par de profonds soupirs et des gémissements
De sa douleur céleste exprimait les tourments.
Judas, comme étonné, suspendit donc son œuvre ;
Mais aussitôt siffla l'infernale couleuvre,
Et dans l'air qui s'émut une voix s'entendit :
« Qu'il soit et qu'il demeure anathème et maudit !
Que rien du désespoir ne puisse le distraire,
Celui dont la fureur vend l'âme de son frère !
Qu'il emporte avec lui l'aiguillon qui le mord !
Que le Ciel le repousse, et qu'il meure de mort ! »
A ce cri, de Judas l'œuvre fut consommée,
Et son âme en courroux, sans espoir abîmée,
Sur les lugubres bords où sévit la terreur
Apporta dans sa chute une nouvelle horreur.
Puis de son corps ouvert les entrailles sortirent,
Et d'un cri sépulcral les échos retentirent :
C'était l'affreuse Mort qui d'un antre prochain
Applaudissait à l'œuvre où Satan mit la main.
Enfin, pour ne voir plus un tableau qui le navre,
L'Ange s'éloigne et lègue aux vautours le cadavre.
Gabriel, messager de la rédemption,
Des bords où resplendit la céleste Sion,
S'était comme la foudre élancé dans l'espace.
Il allait, rayonnant et de zèle et de grâce,
Exécuter au loin les ordres du Très-Haut.
Vers le soleil d'abord s'envola le héraut.
Sur l'un des monts géants dont partout se hérisse
Ce globe, ardent foyer de chaleur créatrice,
Est, en forme de dôme, un palais radieux.
Là réside Uriel, Ange laborieux

Dont le regard, fixé sur un groupe de mondes,
Les suit et les maintient dans les bornes fécondes
Où de l'astre du jour s'exerce le pouvoir;
Et c'est lui dont le soin, par un noble devoir,
Active ou ralentit les rayons qui sillonnent
La part de l'étendue où ces corps tourbillonnent.
Là dans son vol d'abord s'arrête Gabriel.
« Ecoute, j'ai pour toi, dit-il, cher Uriel,
Un ordre de Celui dont l'amour est à l'Ange
Récompense, triomphe, honneur, gloire, louange.
Vois ce globe là-bas où l'odieux péché
Tient un être immortel à son joug attaché,
Ce monde si riant dans ses grâces natives
Lorsque tes premiers feux saluèrent ses rives,
Et qui, dégénéré, n'offre plus à notre œil
Qu'un immense tableau de souillure et de deuil.
Mais le Seigneur déploie aujourd'hui sa clémence,
Et le Christ né de lui, dans son amour immense,
De l'homme par sa mort acquiert la liberté.
Toi, le dispensateur des trésors de clarté
Dont l'espace s'inonde et de joie et de vie,
Tu ne paraîtras point complice de l'envie
Qui, secondant la rage et le vœu de l'Enfer,
Ose se déchaîner sur le Verbe fait chair.
Ainsi, lorsque viendra l'heure à jamais auguste
Où les Cieux attristés contempleront le Juste
Elevé sur la croix ainsi qu'un malfaiteur,
Que, partout où s'étend ton soin régulateur,
Tu sembles n'avoir plus ta clarté bienfaitrice,
Et que ton astre enfin dans l'ombre s'enfonisse.
Ce ne sera qu'après le crime consommé
Que ton flambeau pourra reparaître allumé,
Et, repoussant loin d'eux ces ombres insolites,
Tous tes globes errants avec leurs satellites
Reprendront sans délai leur éclat et leur cours.
Uriel, tu n'as pas entendu ses discours,

Et tu ne l'as point vu sous sa forme mortelle.
Dans son abaissement, ami, sa gloire est telle...
Mais après quelques jours il va monter aux cieux :
Alors tu le verras passer devant tes yeux,
Eclipsant la splendeur de ce soleil superbe.
Adieu ; car le Très-Haut, me confiant son verbe,
Me fait aller remplir une autre mission. »
Il dit. « Beau messager, de ma soumission,
Lui répond Uriel, sois le porteur rapide.
Sur ce grand réservoir de lumière limpide
Tu me verras étendre un voile ténébreux,
Et je ne serai point complice des Hébreux. »
Le brillant envoyé continua sa route.
Vers les lieux où du ciel se termine la voûte
Il dirigeait son vol, et l'immense chaos,
Qui du gouffre infernal semble faire un champ clos
Et de la grande nuit est comme la barrière,
Ne put même un instant arrêter sa carrière :
L'Archange voyageur la franchit sans effort,
Et bientôt devant eux, avec un saint transport,
Les justes du passé le virent apparaître.
« Ah ! dit le Précurseur, je crois te reconnaître,
Aimable messager dont mon père jadis
Avec ravissement entretenait son fils.
Quel est, ô Gabriel, le but de ton voyage ?
Viens-tu nous apporter sur ce sombre rivage
Les fruits qu'un Dieu sauveur pour nous daigne mûrir ?
Et, selon notre espoir, ces lieux vont-ils s'ouvrir ?
Allons-nous voir le jour du glorieux échange ?
Mais du saint Rédempteur parle nous, bel Archange :
As-tu vu de l'Agneau l'étendard déployé ?
— Oui, je suis Gabriel, dit le noble envoyé.
Demain va s'accomplir votre longue espérance.
Justes, consolez-vous ; mais votre délivrance
Sur le mont du trépas s'obtient par des douleurs
Dont l'aspect dans les cieux nous arrache des pleurs.

De l'Agneau cependant l'étendard salutaire
Se déploie aux regards des enfants de la terre,
Teint du sang que l'amour répand pour les sauver;
Et comme votre exil est près de s'achever,
Mes frères, vous allez, ici dans cette enceinte,
Saluer et bénir cette bannière sainte;
Et vous contemplerez votre Libérateur.
Moi, je viens en ces lieux au nom du Créateur,
Chargé d'exécuter un ordre de sa bouche :
Venez, du genre humain ô vénérable souche,
Adam, toi dont les pleurs baignent encor les yeux,
Eve dont les soupirs retentissent aux cieux.
Venez; et le malheur qui de Dieu vous sépare,
Vous saurez aujourd'hui quelle mort le répare,
Et vous verrez qui daigne intercéder pour vous. »
Il dit, et tous les saints répondent : « Laisse-nous
Retourner avec eux et revoir notre monde
Que le sang le plus pur en ce moment inonde;
Et, puisqu'un Dieu pour nous s'empresse de souffrir,
Que pour lui de nouveau l'on nous laisse mourir!
Daigne, héraut divin, nous être favorable. »
Mais l'Archange à ces vœux demeure inexorable,
Et les laisse remplis d'espérance et d'amour.
Il s'éloigne et revient aux régions du jour;
Et, dans son vol rapide, il soutient, il emmène
Les deux premiers parents de la famille humaine.
Il effleure en chemin des milliers de soleils,
Astres verts, orangés, bleus, pourpres ou vermeils,
Orbes régulateurs des corps qui les entourent,
Et des champs éthérés que ces mondes parcourent
Dominateurs puissants et centres radieux.
Puis de notre soleil l'empire spacieux
Aux yeux des voyageurs se dessine et se montre,
Et ses sujets épars viennent à leur rencontre :
Neptune le premier, avec son jour mourant;
Puis Uranus au disque un peu plus apparent;

Ensuite, dans son cours paisible et taciturne,
Avec plus de clarté s'offre le vieux Saturne;
Et comme nn fier géant l'énorme Jupiter,
Grave et majestneux, fend les flot de l'éther.
Plus près du grand foyer, après lni se présente
De corps inférieurs une troupe luisante.
Puis en avant se meut, comme enivré d'orgueil,
Mars qui dans le sang vif semble baigner son œil.
La Terre que le jonr si richement décore,
Vénus par son éclat plus ravissante encore,
Et Mercure inondé de lumière et de feux,
Près de l'astre royal charment enfin les yeux.
Sur les bords enchanteurs de la belle planète
Qui dès l'aube vers nous semble incliner la tête,
L'Ange va dans son vol s'arrêter un moment.
Aussitôt nn grand penple accourt naïvement
Demander au conrrier, qn'il salue avec joie,
Quel message à Vesper le Créateur envoie.
« Oui, c'est, leur dit l'Archange, au nom de notre Dieu
Qu'aujourd'hui, mes amis, je reviens dans ce lieu.
Déjà je vous ai vus dans vos vertes campagnes,
Vons, vos enfants chéris et vos douces compagnes,
Cultivant dès l'aurore un sol reconnaissant,
Ou vous livrant aux soins d'un troupeau bondissant.
Je vons ai vns cueillir les fruits de vos vallées
Et les suaves fleurs à vos pieds étalées.
J'ai vu pour l'Eternel votre fervent amour,
Et j'écoutais joyenx alors qn'an point du jour,
Déjà retentissants d'harmonieux ramages,
Les vallons recueillaient l'écho de vos hommages;
Puis même j'ai voulu prendre part à vos jeux.
Je me disais : « Ici point de jours oragenx.
« C'est l'amour du Seigneur, c'est la belle innocence
« Dont à l'envi ces bords révèrent la puissance;
« Et, si par nons le ciel pouvait être oublié,
« L'Ange, à ce peuple heureux saintement allié,

« Y trouverait encore un bonheur ineffable.
Mais que dis-je? Il me faut de mon Maître adorable
A votre oreille enfin dire la volonté.
Il veut que l'un de vous, dans l'espace emporté,
En ce jour avec moi descende sur la terre,
Et là vienne cueillir, heureux dépositaire,
Une goutte du sang par son Fils répandu.
C'est à toi, cher Mina, qne cet honneur est dû ;
En zèle dévoué ton cœur égale l'Ange.
— Mais, répond un vieillard, quel phénoméne étrange
Sur ce globe où se plaît à se porter notre œil
Semble aujourd'hui jeter comme un voile de deuil?
— C'est là, dit le hérant, que le pouvoir du crime
Traîne à la mort un Dieu devenu sa victime.
Quand viendra le moment lugubre et solennel,
Ce globe que l'orgueil a rendu criminel
Comme un astre détruit attristera l'espace.
Et vous qui n'avez point abusé de la grâce,
Par la nuit en plein jour vous serez assiégés.
Mais quand les droits divins auront été vengés,
La lumière, rouvrant les trésors de sa source,
Reprendra, radieuse, et son régne et sa course. »
À ces mots, l'Ange part comme un astre qni fuit.
Palpitant de ferveur, l'heureux Mina le suit,
Tandis que sur Vesper, pieux et noble office,
Tout un peuple innocent bénit le Dieu propice
Qui ponr un autre monde a daigné s'incarner
Et se laisse en victime à la mort condamner.
Puis, comme à Beau-Séjour, invisibles encore,
Les époux de l'Eden du vivant météore
Subissent la puissante et prompte attraction.
Or, étant descendus en face de Sion,
Les quatre voyageurs achévent leur voyage.
Mais il faut qu'nn rapide et saint pélerinage
Montre à leurs yeux émus les endroits révérés
Que dans ses jours mortels le Christ a consacrés.

Un pouvoir invincible aussitôt les emporte,
Et l'Ange du Seigneur, précédant son escorte,
Indique en peu de mots les faits dont ici-bas
Le Messie a marqué son séjour et ses pas :
« Saluons Bethléhem, car voici la masure
Où Celui dont la main dans l'espace mesure
Ces mondes infinis que nous venons de voir,
Et qui d'un seul coup d'œil les force à se mouvoir,
De la Terre en naissant exauça la supplique.
Des rois et des bergers et l'armée angélique
A l'Enfant de la grotte, astre d'un nouveau jour,
Offrirent leur encens, leurs vœux et leur amour.
A travers ces déserts dont le regard s'afflige
A fuir le sol natal sa sûreté l'oblige.
Aux bords de ce grand fleuve il arrive exilé,
Et là pendant sept ans, de détresse accablé,
Il trempe, hélas! son pain dans les pleurs de sa Mère.
A Nazareth, voyez comme Jésus révère
Les gardiens chéris de ses jours précieux;
Aimant, soumis, modeste, humble, laborieux,
Il est de la vertu le plus parfait exemple.
Fière de son trésor, la Terre le contemple;
Déjà l'Enfer le craint, et le Ciel tout entier
Admire avec respect le divin charpentier.
Voyez-le parcourir ville, bourg et peuplade,
Instruire l'ignorant, consoler le malade,
Commander à la mer, aux démons, à la mort,
Et du céleste empire à l'homme ouvrir le port.
Cher Adam, tu connais cette grotte profonde :
D'un ruisseau de ce sang où le salut se fonde
Hier avec douleur elle absorba les flots.
Dans ce jardin, d'après de sinistres complots,
L'adorable Victime est trahie et livrée.
Voyez-la dans les fers, sanglante et déchirée,
Devenue un jouet pour ce peuple d'ingrats,
Jugée avec fureur par de vils scélérats,

Et marchant sans se plaindre au lieu du sacrifice. »
Ainsi l'Ange, fidèle à son nouvel office,
Rappelait dans son vol l'histoire du Sauveur;
Et la sainte pitié, l'amour et la ferveur
Aux pèlerins, émus de ces faits mémorables,
Arrachaient des soupirs et des pleurs ineffables.
Exemples immortels! car on verra toujours
De lointains voyageurs, vaste et pieux concours,
Visiter cette ville et cette terre saintes
Qui des traces d'un Dieu conservent les empreintes,
Et suivre pas à pas le Christ dès le berceau
Jusqu'au jour où la Mort le vit briser son sceau.
Ce devoir accompli, le héraut tutélaire,
Vers le milieu du jour, sur un roc du Calvaire
Des scènes de la croix plaça les spectateurs:
« Car du drame sacré vous voyez les acteurs. »
Il dit, et leur montra les sicaires du crime
Qui traînaient à la mort l'adorable Victime.
Cependant, près du trône où l'Arbitre éternel
Est assis, contemplant d'un regard paternel
L'infini qu'à ses pieds sa puissance déroule,
La milice des cieux, vaste et brillante foule,
S'assembla lorsqu'au loin l'Archange messager
Portait l'ordre nouveau dont il se vit charger.
Tous ces Anges venaient, beaux d'amour et de larmes,
Exposer au Seigneur leurs secrètes alarmes
Et le désir pressant de leurs cœurs attendris.
Or Michaël, au nom de ses frères chéris,
Offre, respectueux, leur intime prière:
« O Dieu, vous connaissez quelle ardeur meurtrière
Anime en ce moment Lucifer et les siens.
Rongés du souvenir de désastres anciens,
Ils veulent, réparant leurs ruines célèbres,
Nous vaincre et nous plonger au gouffre des ténèbres.
Fol espoir! Mais, Seigneur, sur le Verbe aujourd'hui,
Sur cet Agneau sans tache immolé pour autrui

Ils osent déchainer leur furie immortelle ;
Leur malice l'accable, et son augoisse est telle
Qu'elle est moutée ici comme une ombre de deuil.
Ah ! qu'eu ces tristes jours, laissant cet heureux seuil,
Nous puissions, confondus parmi la race humaine,
Opposer la justice et l'amour à la haine !
Le Christ marche à la mort : ainsi l'a décrété
La voix de la clémence et de la charité ;
Mais qu'il uous soit permis de coutenir la rage,
Alors qu'ayant enfiu complété son ouvrage,
Sur le vase détruit elle s'acharue encor !
Puis permettez qu'avaut de prendre notre essor
Pour revenir aux cieux et chanter sa victoire,
Nous puissious voir le Christ, vivant et ceint de gloire,
S'élancer de la tombe où l'on croit le garder. »
« Comment, dit le Seigneur, ne pas vous l'accorder ?
Portez au Christ souffrant votre pitié céleste,
Et que votre douleur à l'univers atteste
Que la mort de mou Fils a sigualé le jour
Où du Ciel pleiuement s'est déployé l'amour.
Partez, bons serviteurs, allez à votre Maître,
Et moi-même après vous je descendrai peut-être. »
Or des pieds de son Dieu Michaël s'élança,
Et l'armée avec lui, rapide, traversa
Les océans d'éther où nagent tous les mondes ;
Puis, approchaut des lieux que de cultes immondes
Et de dogmes menteurs l'Enfer sut infecter,
Au dessus de Solyme elle alla s'arrêter.
C'est là que, respirant la meuace et la guerre,
Et des biens du salut voulaut frustrer la terre,
Selou la trame ourdie au ténébreux manoir,
Satan versait à flots son venin le plus noir,
Suscitait coutre uu Dieu tout un peuple infidèle,
Rappelait à la Mort l'œuvre qu'il attend d'elle,
Et, soupçonnaut le but des soldats du Très-Haut,
Tenait l'ardeur des siens toujours prête à l'assaut,

Tant il avait à cœur l'affreuse tragédie !
Or, ayant de Judas payé la perfidie,
Selon qu'il récompense et glorifie enfin
Ceux qu'il séduit d'abord de l'espoir d'un destin
Où gloire et voluptés ont la part la plus ample,
Le despote infernal sur le faîte du temple
Vit un prince du ciel assis, triste et rêveur :
« C'est lui ! c'est mon émule ! Est-il en défaveur ?
Non, de la tyrannie il est toujours l'esclave.
Il vient à mes desseins apporter quelque entrave;
Mais, s'il nous a vaincus, nous saurons en ces jours
Lui montrer que la guerre a d'étranges retours. »
Alors Satan s'approche, et s'adressant à l'Ange :
« Michaël, lui dit-il, par quelle audace étrange
Oses-tu me braver en mes propres états
Et sur mes droits encor baser tes attentats?
Ce temple m'appartient, et la Terre elle-même
A posé sur mon front le royal diadème.
Fuis, retourne là-haut; va servir et ramper.
Si tu crois vaincre ici, tu pourras te tromper
Et voir tomber l'orgueil de ton cœur téméraire. »
« Lucifer, répond l'Ange, ô toi qui fus mon frère,
Ah ! ce n'est pas ainsi que j'aurais désiré,
Après m'être longtemps vu de toi séparé,
Te revoir sur ce globe où le devoir m'appelle.
Quel bonheur si, toujours au Créateur fidèle,
Tu m'eusses apparu comme jadis aux cieux !
Mais, plein de cet orgueil qui t'a de ces beaux lieux,
Sans te laisser d'espoir, fait exclure avec honte,
Tu crois qu'impunément un rebelle m'affronte,
Et tu braves le Dieu qui fit pleuvoir sur toi
Les traits de son courroux, la vengeance et l'effroi.
Je ne suis point venu te disputer ce temple;
Car de près mon regard avec joie en contemple
Un plus beau que l'Amour va bâtir sur le roc
Et qui de tes assauts ne craindra pas le choc.

Oui, tu fus de ce monde et l'arbitre et le maître;
Mais, Lucifer, crois-moi, tu vas cesser de l'être.
Aujourd'hui cependant garde-toi d'assaillir
Ceux qui, ceints des lauriers qu'ils ont su recueillir,
Se maintiendront au poste où l'honneur les appelle. »
Il dit et, plein d'horreur, s'éloigne du rebelle.

CHANT XVI.

LE CHRIST DEVANT HÉRODE ET PILATE.

SOMMAIRE.

Songe de Claudia. — Les sages du temps passé reconnaissent en Jésus le saint Législateur qu'ils avaient espéré. — Les faux dieux reconnaissent en lui le vrai Dieu. — Atroces fureurs des ennemis du Christ. — Pilate console son épouse. — Satan, sous la figure d'Arabias, excite le préteur à faire mourir Jésus. — Pilate ne peut y résoudre son cœur. — On amène le Messie au prétoire. — Vaste concours de peuple. — Marie et les saintes Femmes au prétoire. — Pilate demande aux Juifs ce qu'ils veulent de lui. — Leur réponse et accusations diverses. — Ils demandent la mort de Jésus. — Anxiété de Pilate. — « Mon royaume n'est pas de ce monde. » — L'Église, royaume mystique de Jésus-Christ. — Le Christ est la vérité même — Pilate le déclare innocent. — Autres accusations calomniatrices. — Silence de l'Homme-Dieu. — Tendres reproches qu'il aurait pu faire au peuple déicide. — Il est conduit à Hérode, roi de Galilée, alors à Jérusalem. — Discours emphatique de ce prince. — Il désire que Jésus opère des miracles devant lui. — Le Christ ne lui répond rien. — Malicieuses dépositions des pharisiens. — Haine d'Hérode contre les princes des prêtres. — Après avoir fait du Messie un objet de dérision, il le renvoie à Pilate. — Claudia et sa fille conjurent le gouverneur de prendre la défense de Jésus. — Menées des chefs du complot. — Discours de Pilate aux Juifs. — En prétendant vouloir sauver le Juste, il l'opprime. — Cris de la populace. — Le peuple demande la délivrance d'un prisonnier. — Joie du gouverneur. — Barabbas. — Message de Claudia. — Un meurtrier préféré au Fils du Saint des saints. — Hommage au Dieu souffrant pour nous.

Tandis qu'au point du jour un second jugement,
Pour rendre plus certain le fatal dénoûment,
Condamnait de nouveau le Saint de la Judée,
Même après le réveil par un songe obsédée,
Claudie à son époux en faisait le récit :
« Seigneur, ce jeune Hébreu que la haine noircit,

Et dont, si l'on en croit la rumeur populaire,
De l'amour le plus tendre exécrable salaire!
Les Juifs avec fureur osent tramer la mort,
Je l'ai vu cette nuit m'apparaître d'abord
Tel que de notre monde il mérite l'hommage,
Et tel que son auguste et ravissante image
Désormais de mon cœur ne s'effacera point;
Puis j'ai vu les pervers le maltraiter au point
Qu'à me ressouvenir de leur courroux barbare
Comme nn frisson de mort de mon âme s'empare.
« C'était au Panthéon, dans ce temple fameux
Où nos concitoyens adorent tous les dienx :
Là s'étaient rassemblés antonr de ce grand homme
Les lettrés de la Grèce et du Nil et de Rome,
Et ceux dont l'Orient révère le pouvoir.
Tous ces illustres morts, il me semblait les voir
Ponr saluer Jésus revenir à la vie :
« Enfin les Cieux plus doux contentent notre envie,
« Dirent-ils; nous voyons le vrai Législateur
« Dont l'espoir aux mortels apparut si flatteur.
« Fables des anciens temps que vous teniez dans l'ombre,
« Enfants d'un fol orgueil, divinités sans nombre,
« Fnyez; voyez sur nous flotter d'autres drapeaux.
« Vos honneurs ne sont plus que de vils oripeaux
« Dont l'erreur vainement aujourd'hui les affuble;
« Le prestige fatal n'est plus indissoluble.
« Par le Saint que jadis nous avions entrevu
« Et qui vient parmi nous de sagesse pourvu,
« L'âge d'or recommence, et la vérité règne.
« Ecoutons ce hèraut; car sa parole enseigne,
« Proclame et glorifie nn Dien qni de sa main
« Dans un état meilleur créa le genre humain,
« Un Dieu saint, éternel, un Dien parfait, nnique.
« Ce n'est plus un pouvoir injuste et tyranniqne
« Qui règle nos destins et qui préside au jour,
« Mais c'est nn Dieu nommé la Justice et l'Amour.

« Mortels, il vous envoie, oh ! jugez s'il vous aime,
« Le saint Rénovateur, image de lui-même.
« Levez-vous et marchez; suivez ce Chef divin
« Que durant de longs jours nous cherchâmes en vain. »
« Ainsi du temps passé s'exprimérent les sages;
Puis, adorant l'auteur de tant d'heureux messages,
Je les vis dans les airs soudain s'évanouir.
Au dessus de ma tête alors je crus ouïr
Comme un grand bruit d'oiseaux qui changent de contrées
Lorsque l'hiver accourt des monts hyperborées,
Et, tels qu'on les a faits, de l'Olympe à mes yeux
En vaste multitude apparurent les dieux.
« Jupiter le premier déposa sa couronne.
« C'en est fait, disait-il, ce n'est plus moi qui tonne
« Et qui du haut des cieux commande aux éléments.
« Je vois crouler mon trône, et ses débris fumants
« Attesteront partout ma ruine totale;
« Car il vient de paraître, il s'élève, il étale
« Son drapeau, sa puissance et ses droits souverains,
« Celui dont le bras sonde et les cœurs et les reins,
« Et qui sur l'univers rétablit son empire. »
Minerve s'approchant : « C'est en vain que j'aspire
« A vouloir aux humains enseigner mes leçons;
« Je vois dans l'avenir de brillantes moissons
« La Sagesse incréée enrichir ce rivage. »
— « Pour l'homme, dit Vénus, il n'est plus d'esclavage,
« Et mon joug, en son cœur porté jusqu'à ce jour,
« Est brisé par les traits d'un autre Dieu d'amour. »
« Je vis en même temps passer devant cet homme
Tous ces dieux si vantés que l'on encense à Rome
Et tous ceux dont on voit les crédules mortels,
Dans leur aveuglement, encenser les autels.
Je les vis dépouillés de tout ce vain prestige
Qui fit naître ici-bas un esprit de vertige,
Et leur front, où naguère avait siégé l'orgueil,
Me parut obscurci par la honte et le deuil.

A mes regards enfin, comme une ombre légère,
Je vis se dissiper leur troupe mensongère.
« Cependant, cher époux, jusques à ce moment
Mon cœur ne fut ému que de ravissement.
Dans le tableau divin dont vous voyez l'esquisse,
J'admirais l'Envoyé qui se montrait propice,
Et qui des dieux déchus et frappés jusqu'au cœur
Par sa seule présence apparaissait vainqueur.
J'allais avec amour le saluer moi-même
Et reconnaître en lui le Fils du Dieu suprême,
Lorsque soudainement je vis je ne sais d'où,
Avec un air sinistre ainsi que le hibou,
Surgir des forcenés autour du saint Prophète.
Comment vous dire ici leur exécrable fête,
Leur aspect odieux, leur geste menaçant,
Et de cris infernaux le dôme frémissant?
Comme l'orage abat la fleur qui vient d'éclore
Et mutile les fruits que le soleil colore,
Ainsi dans un instant la rage des Hébreux,
Dévoilant au grand jour leurs desseins ténébreux,
Dévora du héraut la beauté surhumaine.
Bientôt la scène change, et voici qu'on amène
A votre tribunal cet illustre captif.
On produit pour le perdre un prétexte fictif;
On demande son sang, on vous prie, on menace,
Et, dominé, vaincu par cette populace,
Vous prononcez l'arrêt qui le voue à la mort.
Sans se plaindre de vous ni des rigueurs du sort,
Il meurt; mais, pour avoir à ces Juifs voulu plaire
Et souscrit aux complots d'une injuste colère,
Vous allez en exil expier votre erreur.
Tel est, Seigneur, ce songe où je sens que mon cœur
Découvre de sanglants et funestes présages.
Mais consultez le Ciel, les lois et les usages;
Invoquez la justice et sa sœur l'équité;
Armez-vous hautement de votre autorité,

Et, pour sauver Celui qui cause mes alarmes,
Vous trouverez partout des moyens et des armes.
Hâtez-vous de frustrer l'espoir de ces Hébreux
Qui, pour verser le sang qu'ils convoitent entre eux,
Vont vouloir à leur but vous rendre favorable.
Que ne connaissez-vous le prétendu coupable?
Loin d'oser à la mort le livrer aujourd'hui,
Vous seriez comme moi prêt à mourir pour lui. »
« Claudia, dit Pilate, épouse bien-aimée,
De ce rêve trompeur cessez d'être alarmée:
Les Juifs n'ont point encor consommé leur forfait;
Leur odieux complot restera sans effet.
Je saurai, sans égard pour menace et prière,
Arracher l'Innocent de leur main meurtrière.
Puis, si cet homme juste est quelque dieu caché
Qui, du sort des humains et de leurs pleurs touché,
Est venu parmi nous consoler la détresse,
Soulager la douleur, enseigner la sagesse,
Et de la vérité rétablir le pouvoir,
De ses hautes leçons j'irai me prévaloir,
A ses autels divins déposer mon hommage
Et le nommer partout le Dieu d'un nouvel âge. »
A son épouse ainsi répondit le préteur;
Mais bientôt, infidèle et prévaricateur,
On le vit abuser de sa propre puissance,
Autoriser le meurtre et perdre l'innocence.
Qu'il eût été pour lui, pour son nom, glorieux
D'avoir su triompher d'un peuple furieux !
Car un monde pervers et l'orgueil et l'envie,
Tout alors se ligua pour arracher la vie
A Celui qui venait bénir le genre humain.
Or, pour faire approuver de l'officier romain
L'œuvre de la fureur et de l'ingratitude,
Le prince de l'enfer, selon son habitude
Lorsqu'il veut assaillir, soumettre et dominer
Ceux qu'il n'a pu d'abord aux forfaits entraîner,

Et tel qu'un général qui d'avance examine
Où conduire l'attaque, où diriger la mine,
Afin de s'emparer d'une ville ou d'un fort,
Prudent et cauteleux, avait sondé d'abord
Ce flatteur du pouvoir par qui Rome est régie;
Puis, n'ayant découvert qu'un semblant d'énergie,
Et voyant des grandeurs cet homme infatué
Redouter de se voir un jour destitué,
Il avait à profit mis ces faiblesses d'âme.
Déjà, mettant en œuvre une science infâme,
Ses agents, dont il peut toujours s'enorgueillir,
Avaient surexcité ces penchants à faillir.
Lui-même en ce moment, pernicieux augure,
Du fier Arabias empruntant la figure,
A ces conflits secrets que redoute l'honneur
Vient livrer de nouveau le faible gouverneur.
« Car, se dit-il, la crainte, en cette lutte intime,
Va combattre pour nous contre notre victime;
Et, bien qu'à la défendre il paraisse porté,
Pilate ne fera qu'un effort avorté. »

C'est pourquoi, déguisant sa perfide nature,
Ainsi parle au prêteur l'Ange de l'imposture :
« Seigneur, le peuple juif vient de charger de fers
Ce chef ambitieux d'un ramas de pervers,
Ce faux Christ qui partout et pendant trois années,
Tantôt ayant recours à de sourdes menées,
Tantôt publiquement par des discours hardis,
Dirigeait des complots depuis longtemps ourdis.
Il espère annuler le pacte salutaire
Où le Dieu qui nous dit d'habiter cette terre
Nous a, dans son amour, promis des jours heureux,
Et travaille à semer dans tous les cœurs hébreux
Un esprit de discorde et de révolte impie.
Même, pensez à vous, sa vigilance épie
Le moment favorable à placer dans ses mains
Le sceptre qu'en ces lieux ont acquis les Romains.

Roi des Juifs, c'est ainsi qne souvent il se nomme;
Vous qui nous gouvernez, jugez si contre Rome
Avec cette espérance il ne conspirait pas.
Il faut donc au plus tôt par nn juste trépas
De ce perturbateur purger cette contrée,
Et travailler ainsi pour la cause sacrée
Dont César sur ces bords vous a commis le soin.
Tibère, croyez-moi, vous observe de loin :
S'il vons voit infidèle aux droits de son empire,
Et si dans les tourments ce rebelle n'expire,
Vous-même n'attendez que l'exil ou la mort.
Avec tous ces devoirs montrez-vous donc d'accord.
Il le faut, étouffez la voix de la clémence.
Iriez-vous du désordre accroître la semence
Et permettre au fléau d'envahir l'nnivers? »
  Le faux Arabias, hypocrite et pervers,
Ayant donc déployé sa maligne aptitude,
Et, d'une œuvre infernale exécrable prélude!
Par les motifs qu'il forge et qu'il sait incnlquer,
Incité le préteur à se prévariquer,
Redevient invisible et vole ailleurs reprendre
Les travaux dont il voit également dépendre
Le triomphe prochain qui flatte sa fureur.
  Cependant en secret Pilate avait horreur
D'ordonner le barbare et sanglant sacrifice :
Tant dans les cœurs bien nés la voix de la justice
A celle des forfaits résiste avec effort!
« Non, je ne puis, dit-il, consentir à sa mort.
O vrai sage qu'un Dieu peut-être nous envoie,
Pour conserver tes jours découvrons une voie!
D'ailleurs ma noble femme et ma fille pour lui
De mon autorité se promettent l'appui.
A lenrs vœux si touchants puis-je être inexorable?
Non, mais à la vertn je serai favorable.
Puis ne serait-ce point offenser les Césars,
Et même s'entonrer de périlleux hasards,

Que d'oser à la mort conduire l'innocence?
Ne m'ont-ils pas ici confié leur puissance
Pour défendre en leur nom les droits de l'équité?
C'en est fait, s'il se peut, qu'il ait sa liberté,
Cet homme que nos lois, à l'opprimé propices,
Prennent assurément sous leurs sacrés auspices;
Et nous-mêmes allons publier au grand jour
Un nom qui des humains a mérité l'amour. »
En apparence ainsi Pilate se dispose
A secourir le Juste, à défendre une cause
Que protégent des droits légitimes et saints;
Mais, d'une âme aveuglée éphémères desseins!
Quand viendra le moment qui signale un cœur ferme,
Ces volontés d'agir périront dans leur germe.
Car le péril prochain dont on l'a menacé,
Le trait insidieux qui l'a déjà blessé,
Malgré tous ses efforts, l'obsède et le harasse,
Et, l'amenant bientôt à suivre une autre trace,
Le fera défaillir et forfaire à l'honneur.
Tel un cerf haletant que poursuit le veneur
Fuit, tandis que la mort jusque dans ses entrailles
Se glisse et va l'atteindre au fond de ses broussailles.
Tel aussi l'imprudent que le monde a séduit
Par l'attrait d'un amour dont la honte est le fruit :
Ses beaux jours d'innocence ont fui comme un vain songe;
Le dard qui l'a percé le déchire et le ronge,
Et, le suivant toujours, ô funeste pouvoir!
Par des sentiers perdus le pousse au désespoir.
Que dit le gouverneur lorsqu'il vit comparaître
Le Juste qu'il n'a pu hautement reconnaître?
« Le voici : les Hébreux ont sur lui concentré
Tous les ressentiments qui d'un joug abhorré
Ont toujours jusqu'ici fait leurs sujets d'émeute.
Ils viennent, ô fureur! hurlant comme la meute
Qui poursuit dans les bois un timide chevreuil.
Mais lui... que son aspect est affligeant à l'œil!

Qu'il est, dans son malhenr, émouvant et sublime !
On dirait, à le voir, lo sage magnanime
Qui devait, ponr défendre et louer la vertu,
Etre, snivant Platon, de doulenr revêtn.
Ah! son nom, je le sens, sera saint dans l'histoiro. »
Il dit et fait ouvrir les portes dn prétoire.
  Entrez, Fils du Très-Haut, messager du salut;
Et puisqne dès longtemps votre amour résolut
De sauver aujourd'hni la terre du naufrage,
Venez et hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Triste, blessé, sanglant et portant sur le front
L'empreinte de l'injure et le sceau de l'affront,
Couvert d'ignominie et brisé par la haine,
Mes yeux dans cet état vous connaissent à peine,
Mais mon cœur m'en assure, oui, vous êtes mon Dieu;
Et, malgré la fureur de cet horrible épieu
Dont votre chair sacrée éprouve les atteintes,
Malgré ce vil roseau, ces fers et ces étreintes,
C'est vous seul qui pouvez dire : « Lorsqn'il me plut,
Je donnai l'être à tout, et sans moi rien ne fut. »
C'est vous dont la splendeur innascibie et sans tache,
Dans le ciel adorée, à la terre se cache.
Vous marchez à la mort : permettez que de loin
De vos manx infinis je pnisse être témoin.
  Jésus est dans la cour dn palais de Pilate,
Et, bruyante, au dehors partout la joie éclate.
Là blasphème et se meut tout ce peuple égaré
Qui de son bienfaiteur est l'ennemi juré
Et demande la mort de l'Auteur de la vie.
Là se pressent, bonillants de rage inassouvie,
Tous ces doctenrs sans foi, tous ces êtres altiers
Qui de l'humble vertu profanent les sentiers,
Et du saint délateur de leur malice abjecte
Se forment nn spectacle où lenr œil se délecte.
Là sont aussi venus les prêtres du vrai Dion,
Tandis que l'Eternel les chasse du saint lieu,

Et même, dès ce jour, ne veut plus de ce temple
Où de l'apostasie ils ont donné l'exemple.
Là ces Gentils, naguère à Solyme rendus,
Gémissent à l'écart, de frayeur éperdus.
Là Marie elle-même et d'autres saintes femmes,
Conduites par l'amour à ces terribles drames,
Attendent dans l'angoisse et dans l'accablement
Le résultat prévu du prochain jugement.
A l'aspect de son Fils, cette Mère éplorée
Avait dit : « O mystère! ô puissance adorée!
O mon Fils, est-ce toi? Je ne te connais plus.
Cher espoir du croyant, délices des élus,
Ta beauté, quelles mains osèrent la détruire?
Et voici donc l'état où vient de te réduire
L'amour qui te retint si longtemps parmi nous!
Voici donc... » Mais, ô ciel! soudain sur ses genoux,
Mourante, s'affaissa cette auguste affligée.
Par les soins de Claudie aussitôt soulagée,
On la porta non loin dans un appartement
Où, faible et résignée à tout événement,
Elle offrit au Seigneur son cruel sacrifice.
Or, contraint aux devoirs de son suprême office,
Pilate enfin paraît et demande aux Hébreux
Quel nouveau démêlé vient de surgir entre eux.
« Que voulez-vous de moi? dit-il. Je vous écoute. »
Mais, en voyant le Christ, le gouverneur ajoute :
« A s'abreuver de sang le Juif est matinal;
A peine le jour luit, devant mon tribunal
Il réclame le peu qui reste de cet homme.
Quoi donc! usurpez-vous l'autorité de Rome?
Et le captif déjà serait-il condamné?
Vous l'avez en effet par devant moi traîné
Plutôt comme un coupable en dehors du domaine
Et du cercle restreint de la justice humaine,
Comme un supplicié qui demande un tombeau
Et qui de vie en lui n'a plus qu'un vil lambeau.

Que vivant et semblable à ceux pour qui leur juge
Souvent contre la mort est un puissant refuge.
Mais, malgré vos souhaits, vous verrez qu'aujourd'hui
De ce pauvre accusé quelqu'un sera l'appui,
Et je ne suivrai point les Hébreux à la trace. »
Au devant du palais était une terrasse
D'où le procurateur pouvait d'un seul coup d'œil
Dominer le concours formé près de son seuil.
C'est de là qu'on le vit pendant cette journée
S'adresser ou répondre à la foule acharnée.
Dans la salle prochaine était son tribunal.
Or plusieurs conseillers, instruits du droit pénal
Et des lois dont l'empire imposait l'observance,
Devaient au gouverneur prêter leur assistance.
Là le Fils du vrai Dieu fut remis dans les mains
De ce juge idolâtre et des soldats romains;
Et les Juifs, en livrant eux-mêmes le Messie,
Avaient sans le savoir rempli la prophétie.
Cependant au prêteur il fut ainsi parlé :
« Il n'est point entre nous, seigneur, de démêlé;
Du peuple et de l'état l'intérêt nous anime,
Et nous voulons venger la gloire de Solyme.
Ecoutez nos griefs contre cet imposteur
Qui du repos public est le perturbateur;
Puis, s'il a dans nos mains enduré quelque outrage,
Jugez : notre conduite aura votre suffrage.
Votre glaive vengeur sortira du fourreau,
Et vous vous hâterez de livrer au bourreau
Ce meneur dangereux d'une ligue rebelle.
Mais du Dieu de Jacob la fête solennelle
A votre tribunal nous défend d'arriver.
Dans nos devoirs pieux daignez nous approuver.
A venir jusqu'à nous veuillez donc condescendre,
Car comme juge ici vous devez nous entendre. »
Dans la foule, à ces mots, s'entendit une voix :
« Non, vous ne pouvez point pénétrer cette fois

Dans ce lieu qu'ennoblit la présence du Juste.
Exercez au dehors votre haine robuste;
Mais gardez-vous d'entrer : votre sinistre aspect
Aux regards de la loi serait bientôt suspect;
Et, trop près de Celui dont le sang vous accuse,
Votre troupe hideuse, alarmée et confuse,
Verrait contre elle alors les juges s'élever.
Rien d'un prompt châtiment ne pourrait vous sauver;
Et vous seriez connus, sur des preuves palpables,
Non comme accusateurs, mais comme vrais coupables. »
  Aux fauteurs du complot, mornes, grinçant les dents,
Zosime ainsi jetait ces sarcasmes mordants;
Mais, toujours occupés de leur œuvre chérie,
Ils continrent encor l'élan de leur furie,
Et de l'essénien ne se vengèrent pas.
Car ils voulaient au but arriver pas à pas;
Ils voulaient s'assurer, humbles en apparence,
Le succès dont leurs cœurs nourrissaient l'espérance.
  Or Pilate reprit : « De quoi l'accusez-vous?
— S'il était innocent, dirent-ils, serions-nous,
D'un accord général et si près de la fête,
Seigneur, venus ici vous demander sa tête?
— Eh bien! dit le préteur, vous avez une loi :
A l'égard de cet homme allez en faire emploi.
— Lorsqu'il faut par la mort apaiser la justice,
Dirent-ils affichant leur loyauté factice,
La Judée en nos jours n'a que des droits restreints,
Et nous avons perdu nos pouvoirs souverains.
— Parlez donc, dit Pilate, et, quels qu'ils puissent être,
Ces crimes inouïs, faites-nous-les connaître. »
  Par les Juifs sont alors à grand bruit racontés
Tous ces délits entre eux à la hâte inventés,
Et dont contre Jésus ils se sont fait des armes.
« Ce dangereux objet de nos justes alarmes,
Dirent en premier lieu ces témoins faux et vils,
Par des moyens adroits et des discours subtils

A la révolte onverte excite la Jndée.
D'éléments corrupteurs par l'impie inondée,
Lasse de son repos et rebelle au devoir,
Elle tend à braver le céleste pouvoir.
Parmi les mille erreurs qne partout il enseigne,
En sonhaitant qu'en nous la vérité s'éteigne,
Il en est une infâme où l'on pent distinguer
Quelle occulte pnissance a dû le subjuguer.
« Nul, dit-il, n'obtiendra les délices fntures,
« Et nul ne pourra même échapper aux tortures,
« S'il ne veut de ma chair se faire un aliment,
« Et si, dans sa fatigue et son épnisement,
« Il ne boit à la coupe où mon sang en breuvage
« S'offre au croyant qui sort du sein de l'esclavage. »
Jugez par là, seigneur, jusqu'où s'est égaré
Ce fourbe qui dn Ciel se disait inspiré.
— Mais il paraît ici, reprit alors Pilate,
Qne ce dogme nouveau vous sourit et vous flatte:
Dans le séjour des morts vous voulez être heureux ;
Car du sang de cet homme et de sa chair, Hébreux,
Vons vous êtes déjà hâtés de vous repaître.
— Préteur, écoutez-nous : le captif est un traître;
Auprès de l'emperenr vons perdre était son but.
On l'a vn refuser de payer le tribut.
Puis votre illustre épouse et votre noble fille...
— Ah! daignez me laisser le soin de ma famille.
S'il travaille à ma perte, amis, je saurai bien,
Pour tromper son espoir, découvrir un moyen.
A l'impôt, je le sais, il n'était pas hostile,
Et même, confondant votre rnse subtile,
Il a dit qu'à César devait êtro rendu
Tout ce qui, selon l'ordre, à César était dû.
Or c'est vous qui m'avez instrnit de sa réponse.
Si donc le peuple juif maintenant le dénonce,
Qu'il présente des faits que l'on puisse accepter. »
Les chefs du noir complot furent près d'éclater.

Ils brûlaient de répondre au préteur par l'outrage.
Or, redoutant surtout d'exposer leur ouvrage,
Ils surent mettre un frein à leur fougueux orgueil;
Mais leur âpre dépit par l'éclat d'un coup d'œil,
Tant de ce feu secret l'ardeur était intense!
Donna plus d'une fois des signes d'existence.
A leur troisième assaut les voici parvenus.
« Pilate, dirent-ils, ces faits sont-ils connus?
Que si vous en doutez, commandez une enquête ;
A les attester tous la Palestine est prête.
Cet homme dangereux d'un sang abject issu,
Et, comme on nous l'apprit, par un crime conçu,
Des rois et des héros s'imagine descendre.
Mais de nos anciens rois il outrage la cendre;
Car à Jérusalem, cette antique cité
Qui leur dut sa splendeur et sa prospérité,
Il a, dans son audace, osé dire anathème.
A travers ces récits qu'il invente et qu'il sème,
Pacifique et vaillant, sévère et généreux,
Toujours un roi se montre aux regards des Hébreux.
La multitude un jour, c'était en Galilée,
Par lui-même à l'écart sur un mont rassemblée,
Voulut s'en faire un chef et pour roi le choisir.
On ne sait quelle crainte alors vint le saisir,
Et si, trop près du trône, il vit un précipice,
Ou s'il crut le moment à ses vœux impropice,
Mais aux transports du peuple il courut se cacher.
Cependant, à ses fins s'empressant de marcher,
De bourgade en bourgade et dans la ville même
Partout il a porté l'espoir du diadême.
Ces jours derniers encore, au pied de ces remparts,
Les rustres qui l'avaient suivi de toutes parts
L'ont nommé hautement roi de cette contrée;
Comme tel dans Solyme il a fait son entrée,
Et des chants de triomphe ont au loin retenti.
Lui, non content d'avoir à ces faits consenti,

Encourageait de l'œil cet élan populaire,
Et parmi les clameurs paraissait se complaire.
« C'est le roi, disait-on, qui vient pour nous venger
Et délivrer Juda du joug de l'étranger! »
Puis, entrant dans le temple et commandant en maître,
D'insolence et d'orgueil on l'a vu se repaître,
Gourmander tout un peuple et s'arroger enfin
Des droits qui seulement sont à l'Etre divin.
Vous donc qui dans ces lieux représentez l'empire,
Doutez-vous que le traître à la couronne aspire?
Croyez-vons maintenant que si vons l'épargnez
César et le sénat, justement indignés,
Ne se hâteront point de venger leur outrage?
Il en est temps encor, méritez leur suffrage,
Et contre leur courroux sachez vous prémunir.
Oui, défendez leur cause, et, puisqn'il fant punir,
Que le sang répandu jaillisse à votre gloire! »
C'est ainsi, Dieu sauveur, que les Juifs au prétoire
Contre vous, à leur honte, osèrent s'élever.
C'est alors qu'à leurs fins ils crurent arriver;
Car Pilate parut comme troublé d'apprendre
Qu'à régner sur ces bords Jésus eût pu prétendre.
Il savait qn'un bruit vague annonçait aux hnmains
Un grand législateur, nn roi qui dans ses mains
Porterait le bien-être et le sceptre du monde,
Et rendrait en tout lieu la liberté féconde.
Il savait que jadis un enfant au berceau,
De la Divinité manifestant le sceau,
Reçut de l'Orient l'hommage volontaire,
Et fut nommé l'arbitre et l'espoir de la terre;
Mais des Césars romains cet humble adulateur
Avait cru voir en enx le royal bienfaiteur.
Dans son âme aujourd'hui sa vieille foi chancelle,
Et de la vérité la naissante étincelle
Comme un éclair subit passe devant ses yeux,
Et même il se surprend à douter de ses dieux.

Si donc il n'eût pas craint les colères de Rome,
Il aurait à tout prix sauvé le Fils de l'homme;
Mais son attachement aux grandeurs d'ici-bas
Résistait à l'honneur dans les secrets combats
Où, depuis le péché, se débat l'âme humaine.
Il voulait se munir de la faveur romaine
Et se garder au poste où son orgueil flatté
Exerçait un pouvoir de vice-royauté.
Puis il voulait encor par une voie oblique,
Tout en ne heurtant point l'opinion publique,
Parvenir à sauver un Juste dont l'aspect
Seul commandait au cœur l'amour et le respect;
Mais d'atteindre à son but par faiblesse incapable,
Contre Rome et le Ciel il se rendit coupable.
Il alla vers le Christ et lui dit : « Réponds-moi,
Serais-tu des Hébreux le salut et le roi?
— Sur ce point, dit Jésus, parlez-vous de vous-même?
Ou ceux que l'on entend me crier anathême,
Pour me nuire à vos yeux, ont-ils fait ce rapport? »
Pilate répondit : « Les Juifs veulent ta mort.
Ils te livrent à moi, demandant que j'approuve
Le désir inhumain que leur malice couve;
Et tu n'ignores pas que, d'eux seuls provenu,
Jusqu'ici leur dessein ne m'était pas connu.
Mais Pilate est-il Juif pour aller prendre en haine
L'ami, le bienfaiteur de la nature humaine?
Je suis juge, et je viens seulement m'informer
Si tes prétentions ont lieu de m'alarmer.
Parle donc; instruis-moi de ta pensée intime. »
Or, soumis humblement au pouvoir légitime,
Jésus au gouverneur répondit en ces mots :
« Le Christ n'est pas venu pour tramer des complots.
Mon royaume, il est vrai, sur la terre se fonde;
Croyez-moi cependant : il n'est pas de ce monde.
S'il était d'ici-bas, vous verriez aujourd'hui
Mes sujets, glaive en main, m'apporter leur appui. »

Ainsi du Fils de Dieu l'empire sur la terre
N'est point comme nn état qui du bras de la guerre
Emprunte le snpport de sa stabilité;
Mais sur la paix, l'amour, le droit, la vérité
Son royanme divin, son Eglise repose.
De la foi dans ce monde elle défend la cause,
Et la terre n'est pas son séjour éternel.
Voyageuse au milieu d'un peuple criminel,
Du vice et de l'erreur elle évite la route.
Elle encourage l'humble, elle éclaire le doute,
Dans notre cœur blessé verse l'huile et le vin,
Offre à tous ses enfants nn aliment divin,
Et, de l'Enfer jalonx déjouant la furie,
Retonrne anx parvis d'or, son unique patrie.
Epouse de Jésus, fille du Tout-Puissant,
Vous êtes cet état mystique et florissant,
Ce royaume annoncé jadis par les Prophètes,
Le temple où du vrai Dieu l'on célèbre les fêtes,
La ville, heureux séjour où se plaît la vertu,
L'asile où le croyant de force revêtu
Ne craint plns les assauts de l'Enfer et du monde,
La vigne qn'avec soin la Providence émonde,
Le mont du nouveau pacte entre l'homme et le Ciel,
Et le champ merveilleux où le lait et le miel
Serpentent en ruisseaux parmi des fleurs suaves.
Or l'Eglise n'a point ponr sujets des esclaves;
Elle est libre, et jamais son immortelle sœur,
La Justice n'aura de plus vrai défenseur.
Elle n'est point du monde, et la puissance humaine
Est injuste, conpable et hors de son domaine
Quand des chefs de l'Eglise elle restreint les droits.
Honte, opprobre éternel à vous, princes et rois,
Tyrans qui vous plaisez, au grand jour ou dans l'ombre,
A lui créer partont des entraves sans nombre!
Ingrats, de votre trône elle est l'appui constant.
Quand gronde la révolte, aussitôt elle étend



Sur vos droits menacés une main tutélaire,
Et calme autour de vous la vague populaire.
Sa parole éloquente enseigne à quel devoir
Vos peuples sont soumis envers votre pouvoir.
Eussiez-vous, en héros de l'histoire profane,
Pour acquérir un nom dont l'orgueil se pavane,
Signalé votre bras par de nombreux hauts faits :
De votre impiété déplorables effets!
Pour avoir, vous chrétiens, affligé votre mère,
Avec vous périra votre gloire éphémère;
Et vous comparaîtrez, ô rois, devant Celui
Que votre ambition persécute aujourd'hui.
Vous répondrez alors des larmes où se noie
Celle qu'un Dieu nommait son épouse et sa joie;
Vons répondrez des maux dont elle aura gémi
Sous le joug où la tient votre sceptre ennemi.
  Vous, peuples, bénissez cette sainte puissance.
L'Eglise vous exhorte à l'humble obéissance;
Mais aussi d'âge en âge elle veille pour vous,
Et de la tyrannie elle pare les coups.
Car, a-t-elle entendu votre cri de détresse?
Sans craindre la fureur du bras qui vous oppresse,
Voyez-la se lever, champion de vos droits,
Condamner l'injustice et gourmander les rois,
Et pour la liberté, votre amour, votre phare,
L'Eglise, au nom du Ciel, dès l'abord se déclare.
Aussi dans tous les temps sa bienveillante main
Du bien-être public tracera le chemin :
Telle est la mission divine et salutaire
Dont le Christ en mourant la chargea sur la terre.
  Or Pilate reprit : « Ainsi donc, jeune Hébreu,
Tu prétends être roi, ta bouche en fait l'aveu;
Mais quels sont les projets qu'en ces jours tu médites?
— Oui, répondit Jésus, c'est comme vous le dites :
Je suis roi; mais mon sceptre, invisible aux regards,
Protége et mène à Dieu tous mes sujets épars.

Je suis roi ; mes desseins sont d'éclairer le monde,
D'arrêter le torrent qui de forfaits l'inonde,
Et d'y faire accueillir l'aimable vérité.
Comme elle est un trésor sur la terre apporté
Et du Dieu tout puissant une parfaite image,
Je suis chez les humains venu lui rendre hommage.
C'est pour eux le flambeau qui, vainqueur de la nuit
Et signalant le gouffre où la Fable conduit,
A l'homme voyageur que le vice dévoie,
Comme l'aube du jour, pour guide se déploie.
Or ceux qui dans leur sein l'ont admise joyeux,
Pour l'entendre parler et la connaître mieux,
On les voit de partout à mes leçons se rendre. »
Le préteur à ces mots qu'il ne pouvait comprendre :
« Sage Voyant, dit-il, est-ce une déité
Qui porte, selon toi, le nom de Vérité,
Et qui dans notre monde introduit le bien-être?
Que ne puis-je au plus tôt comme toi la connaître ! »
Il dit et s'empressa d'assurer les Hébreux
Que l'accusé, loin d'être un ligueur dangereux,
Etait un citoyen loyal et pacifique,
Un juste, un bienfaiteur de la chose publique.
Oui, Pilate, Jésus, loin de nuire aux mortels,
Venait les convoquer à d'augustes autels.
Il venait, dans sa noble et pieuse ambassade,
Consoler et guérir tout un monde malade ;
Car, voyant les pécheurs sous un joug douloureux,
Il s'offrait à l'opprobre et s'immolait pour eux.
Or pourquoi s'éloigner sans ouïr la réponse
Où la Vérité sainte elle-même s'annonce?
Mais je la vois, c'est elle, ô vivante splendeur !
Je l'entends, elle parle, elle ravit mon cœur.
Viens et recueille-toi : sa parole divine
T'instruit de sa puissance et de son origine :
« La Vérité, Pilate, habitante des cieux,
Est fille du grand Etre auprès de qui tes dieux,

Avec les noms flatteurs que leur donne la Fable,
Sont moins qu'nne fumée et moins qu'un grain de sable.
Immuable, éternelle, elle repose en lui.
Aux yeux du genre humain jadis elle avait lui,
Montrant où la vertu sera récompensée;
Mais bientôt sa lumière apparnt éclipsée,
Et l'Erreur commença son règne ténébreux.
Or un homme divin, né parmi les Hébrenx,
Au milieu des mortels s'est levé comme un astre.
Il vint de nos malheurs réparer le désastre;
Puis, noble destructenr dn pouvoir qui nous nuit,
De nos égarements il dissipe la nuit,
Et de ce monde aux cienx il retrace la voie.
C'est un Dien qni l'anime et l'Amour qni l'envoie.
Du sein de l'Eternel il se déclare issu;
Comme nn libérateur la terre l'a reçn,
Et de la Vérité ce messager suprême,
Sa bouche nous l'apprend, est la Vérité même. »
  Pilate dans le Christ avait donc découvert
Non pas nn insurgé qni par orgueil se perd
Et pousse à la révolte un penple versatile,
Non pas nn novateur anx puissances hostile,
Mais nn sage à couvert des plus légers soupçons,
Et qui, de la vertn propageant les leçons,
Voulait dans tous les cœnrs en affermir l'empire.
  « Hébreux, je ne vois pas que cet homme conspire;
Car, l'ayant ponr vous plaire interrogé, dit-il,
Je n'ai pas, j'en conviens, l'esprit assez snbtil
Ponr voir de qnels complots il s'est rendu coupable.
Enfin de l'accusé l'innocence est palpable.
Je le laisserai donc libre dès ce moment
D'aller, par un pieux et pur enseignement,
Vous montrer que le Ciel pour son héraut l'avoue,
Et que son zèle saint mérite qu'on le lone. »
  Ainsi par un Gentil se voyaient censurés
Ces prêtres du vrai Dieu, ces doctenrs révérés

Qui, de l'esprit d'erreur devenus les complices,
De concert pour le Juste inventaient des supplices.
Loin d'aller de leur Maître embrasser les genoux,
Et loin de s'écrier : « O Dieu, pardonne-nous ! »
On les vit, persistant dans leur œuvre inhumaine,
Exploiter le mensonge, aiguillonner la haine
Et produire un amas de faits accusateurs.
C'est, l'histoire le dit, de tous les détracteurs,
Lorsqu'on ne les croit point, l'infernale coutume;
Sur le faible opprimé le feu qui les consume
Avec plus de fureur vomit ses noirs torrents.
Oh ! des cœurs à la gloire, au bonheur aspirants,
Sois toujours abhorrée, infâme calomnie ;
Car de tout ton venin tu te montras munie,
Et tu souillas le nom que l'on adore au ciel.
Contre l'Oint du Très-Haut ils vomissent leur fiel,
Ces contempteurs du Dieu dont ils se croient ministres,
Ces Juifs dénaturés, ces vipéres sinistres
Dont le souffle haineux est un signe de mort.
Ingrats, c'est donc en vain que la voix du remord
A pleurer vos erreurs vous invite et vous presse !
Parjures, vous jouant d'un reste de tendresse,
De vos cœurs ulcérés vous étouffez les cris.
Le divin Rédempteur, Pilate en fut surpris,
Parmi tous ces discours empreints de virulence,
Demeura toujours calme et garda le silence.
« Eh quoi ! n'entends-tu point les Juifs tes ennemis
Te charger de forfaits que tu n'as pas commis ?
A ces hommes hautains hâte-toi de répondre ;
Fais triompher ta cause et sache les confondre. »
Ainsi dit le préteur, qui, tout en admirant
Le silence où Jésus lui paraissait si grand,
Eût désiré le voir se défendre lui-même
Et faire sur les Juifs retomber l'anathème
Dont leurs cris et leurs vœux tendaient à l'accabler.
De sa bouche puissante il n'avait qu'à parler

Pour briser tous les traits lancés par l'imposture,
Celui dont la parole à toute la nature
Est comme un doux écho des hymnes éternels.
Il eût pu dire aux Juifs devenus criminels :
« Peuple hébreu, peuple aimé, pourquoi ces cris de rage?
Vous demandez ma mort : quel crime ou quel outrage
A donc soudainement pu me rendre odieux?
Vous ai-je, avec un art funeste, insidieux,
Enseigné les leçons et les sentiers du vice?
Et la loi qui de Dieu vous prescrit le service,
Ai-je voulu parfois la bannir de vos cœurs?
Ai-je, par des propos dédaigneux et moqueurs,
Aggravé parmi vous les peines de la vie?
M'a-t-on vu, stimulé par la haine ou l'envie,
Accuser le mérite et noircir l'innocent?
Mais consultez, Hébreux, un souvenir récent :
Fruit de l'amour divin, vertu, fleur parfumée,
Pendant mes jours mortels ne t'ai-je pas aimée?
Ne te montrai-je pas comme le seul trésor
Qui, pour le vrai croyant plus envié que l'or,
Est en réalité d'un prix impérissable?
Mes tourments m'auraient-ils rendu méconnaissable?
Je suis toujours, ô Juifs, celui dont les leçons
Semaient en vous l'espoir des plus riches moissons.
Je suis ce Fils de l'homme, instructeur de vos âmes,
Qui, de la charité ressuscitant les flammes,
Par elle s'efforçait de vous conduire à Dieu.
Enfin recueillez-vous, dites s'il est un lieu
Qui n'ait pas entendu de consolants oracles
Et n'ait pas retenti du bruit de mes miracles.
De ma tendre amitié mémorables effets,
Ces prodiges pour vous étaient tous des bienfaits;
Et, dans mes soins nombreux de moi-même prodigue,
Je méprisai la faim, la soif et la fatigue.
Si donc je vous parus quelquefois irrité,
La justice de Dieu, la foi, la vérité,

Me commandaient alors d'embrasser leur défense :
Mais j'aimais le coupable et détestais l'offense. »
Si le Christ eût voulu confondre les pervers,
Combattre et ruiner l'attente des Enfers,
Il aurait pu, d'un mot, d'un regard ou d'un geste,
Rendre son innocence au peuple manifeste,
Et transformer ainsi, par un subit retour,
Les transports de fureur en des élans d'amour.
Mais, pour nous rendre purs de cette empreinte immonde
Qui depuis si longtemps infectait notre monde
Et nous faire des Cieux recouvrer la faveur,
Il fallait leur offrir le sang d'un Dieu sauveur.
Or c'était là le but qui devait sur la terre
Nous montrer de la mort l'Homme-Dieu tributaire.
Aussi, ne voulant point se soustraire au trépas,
A ses vils détracteurs il ne répondit pas.
Pilate, convaincu des complots de l'envie,
Au captif qui par elle allait perdre la vie
Désirait cependant rendre la liberté;
Mais, connaissant les Juifs et leur malignité,
Il sentait en secret faillir tout son courage,
Lorsque dans les clameurs que vomissait sa rage
Il crut voir un moyen de sauver l'innocent.
« Seigneur, criait l'Hébreu, le péril est pressant;
Voyez par le meneur toute loi violée,
Et son ambition depuis la Galilée
A jusque dans ces murs semé les attentats.
— Hérode est dans Solyme; est-ce de ses états
Que sort, dit le prêteur, l'objet de tant de crainte?
Allez donc sans tarder lui porter votre plainte.
Voyez si maintenant vous saurez l'émouvoir;
Rendez-le, s'il se peut, propice à votre espoir;
Faites-lui condamner un homme dont le crime
Est de s'être à vos yeux acquis un nom d'estime. »
Hérode, qui sans honte, au milieu d'un repas,
Avait du Précurseur ordonné le trépas,

Par la mort d'un plus grand et plus noble Prophète
Avait aussi voulu se créer une fête.
C'est donc en toute hâte et joyeux qu'aujourd'hui
Les princes d'Israël vont s'adresser à lui.
Déjà, tant de leurs vœux l'ardeur est échauffée,
Il leur semble partout promener en trophée
La tête de Celui dont ils veulent la mort;
Et le peuple égaré se joint à leur transport.
Ils partent aussitôt, tandis qu'ici Pilate,
Libre d'inquiétude, en lui-même se flatte
D'avoir su conserver, sans répandre le sang,
L'honneur du nom romain, son pouvoir et son rang.
Etrange illusion, puisqu'il délaisse un homme
Que ne condamne pas la justice de Rome !
Il eût dû, si longtemps qu'existait le danger,
Dans la ville et partout le faire protéger.
Il eût dû de l'erreur abjurer les idoles
Et de Dieu par la foi méditer les paroles.
Oh ! alors, acquérant un espoir immortel,
Libre de tout péril sous l'égide du Ciel,
Il aurait pu louer et chérir son ouvrage
Et de son propre cœur obtenir le suffrage.
Toujours calme et sublime au milieu des méchants,
Le Dieu que les élus béniront dans leurs chants
Fut conduit par son peuple au monarque adultère.
Hérode, des Césars servile tributaire,
Sachant que le préteur disculpait l'accusé,
Et qu'aux souhaits des Juifs il s'était refusé,
Dès lors ne pouvait plus prononcer de sentence.
Dans le fond de son âme une fureur intense
Contre le sacerdoce excitait son orgueil.
Il se vit du lieu saint interdire le seuil
Alors qu'il couronna l'inceste et l'infamie;
Et depuis cette époque, implacable ennemie,
Sa haine méditait la vengeance et l'affront.
Aussi dans ce moment se montra-t-il très-prompt

A refroidir des Juifs l'ignoble enthousiasme.
Le mépris outrageux et le mordant sarcasme
Pleuvent sur ces docteurs, ces êtres dépravés
Qui, voyant sans émoi leurs forfaits aggravés,
Et du Ciel au grand jour austères interprètes,
Se souillaient devant Dieu d'iniquités secrètes.
Le vil tétrarque enfin n'avait pas encor vu
Celui qui, sur ces bords d'autorité pourvu
Et de prodiges saints étalant le spectacle,
Sut les multiplier sans rencontrer d'obstacle.
C'est pourquoi dans sa cour il l'attendait joyeux.
« Il faudra, pensait-il, qu'il déploie à mes yeux
Ce pouvoir étonnant dont la terre est charmée
Et que partout si haut porte la renommée. »
Or, sitôt que le Christ comparut dans l'état
Où les auteurs cruels du nocturne attentat
Avaient déjà réduit son humanité sainte,
L'aspect de la douleur sur son visage empreinte
Jusque dans le despote éveilla la pitié.
Un instant oublieux de son inimitié,
En faveur du Messie Hérode s'interpose :
« O sages d'Israël, dites, pour quelle cause
Daignez-vous à me voir condescendre aujourd'hui ?
O vous de la vertu l'espérance et l'appui,
Et du vice effronté vaillants antagonistes,
Vous qui, des lois de Dieu dignes apologistes,
En gardez le dépôt pur et toujours intact,
Eh quoi ! ne craignant point un profane contact,
Vous venez chez un prince à ces lois infidèle !
Ah ! c'est qu'au nom des Cieux le devoir vous appelle ;
Et, pour les honorer et supporter leurs droits,
Vous savez, s'il le faut, recourir à ces rois
Qui vivent, dites-vous, dans les bras de l'inceste.
Puis, voulant seconder la justice céleste,
O prêtres du Très-Haut, pour venger et sévir,
Des plus vils instruments vous daignez vous servir.

Déjà vous avez cru devoir contre cet homme
Hautement exciter la puissance de Rome;
Et, pour être plus sûrs d'accomplir votre espoir,
Vous réclamez encor l'aide de mon pouvoir.
Que dis-je? Prévenant la sentence dernière,
Comme un loup dangereux surpris dans sa tanière
Et par les chiens hurlants à l'envi déchiré,
Vous l'avez de concert d'avance torturé;
Et, grâce aux soins jaloux d'une aveugle furie,
Le sang ne coule plus d'une source tarie. »
Il dit; et vous, Hébreux, comme blessés au cœur,
Vous n'osiez pas répondre à cet appel moqueur.
Mais, sur un ton bouffi d'arrogance superbe,
Le roi de Galilée interrogea le Verbe :
« Jeune homme, ce n'est point sans un sensible émoi
Que je te vois ainsi paraître devant moi.
La voix de tout un peuple à la mort te condamne;
Les sages révérés d'où la justice émane,
Tu les vois maintenant s'agiter de fureur,
Et Pilate lui-même, au nom de l'empereur,
Ici, comme à ton juge, en criminel t'envoie.
Si donc, pour te sauver ne voyant nulle voie,
Il a cru qu'il devait te remettre en mes mains,
Suivant l'opinion des Juifs et des Romains,
Ne semblerait-il pas qu'il faut que tu périsses?
Ne crains pas cependant ces voix accusatrices
Et ces cris répétés qui demandent ta mort :
A l'heure du péril je serai ton support.
Que dis-je? Les honneurs vont pleuvoir sur ta tête,
S'il est vrai que tu sois le merveilleux Prophète
Qui devait en nos jours illustrer l'Orient.
Viens, et sache d'abord, candide et confiant,
A ton maître, à ton juge ouvrir toute ton âme;
Car, pour être à l'abri du reproche et du blâme,
Lorsque je t'aurai fait remettre en liberté,
Il faudra que je puisse avec sincérité,

En face de ce peuple indocile et volage,
Comme aux yeux des Romains, te rendre témoignage.
Tes discours, m'a-t-on dit, enseignent la vertu,
Et par ton zèle ardent le vice est combattu;
Ta doctrine est céleste, admirable et profonde,
Et tes œuvres n'ont point d'égales dans le monde.
Est-il vrai que la mort est soumise à tes lois?
Lazare dans la tombe a-t-il ouï ta voix?
D'un geste sur la mer as-tu calmé l'orage?
Et l'Enfer, malgré lui te donnant son suffrage,
Par un mot de ta bouche a-t-il a été vaincu?
Est-ce comme un mortel que le Christ a vécu?
Es-tu le Fils de Dieu? Parle, et par un prodige
A protéger tes jours que ton pouvoir m'oblige.
Tu ne me réponds pas, tu parais confondu.
Ce pouvoir surprenant, l'aurais-tu donc perdu?
Crois-moi : si ce n'est point trop tard que je l'invoque,
Qu'il opère, et ce jour signalera l'époque
Où, se montrant contraire à l'espoir des Hébreux,
Hérode, ce monarque illustre et généreux,
Aura comblé le Christ de faveurs et de gloire.
Or il convient qu'Hérode avant tout puisse croire.
N'es-tu pas cet enfant que jadis, au berceau,
Le Ciel avec éclat a marqué de son sceau,
Cet enfant qu'à genoux les Anges adorèrent
Et pour qui dans ces lieux des rois s'aventurèrent?
Et comment au poignard as-tu donc échappé?
Dans quel lieu de refuge alors as-tu trompé
Le regard vigilant qui planait sur ces rives?
Mais viens : à mes souhaits il faut que tu souscrives.
Au nom du Tout-Puissant, agis et montre-toi
Digne d'être aujourd'hui protégé de ton roi;
Sinon, car ce n'est point sans danger que j'ordonne,
Au sort qui te menace ici je t'abandonne. »
Il dit, mais son discours demeura sans effet :
Ni prodige opéré, ni faveur, ni bienfait

Ne satisfit l'espoir du royal hypocrite.
L'insensé vainement s'inquiète et s'irrite :
Au barbare assassin du chaste Précurseur,
Au prince incestueux, au lâche ravisseur
L'Ange de la vertu ne peut vouloir complaire;
Mais, calme, il no craint point la royale colère.
Or, malgré leur dépit, Caïphe et ses agents,
Tous ces accusateurs à nuire intelligents,
De même qu'ils venaient de le faire au prétoire,
De crimes supposés produisirent l'histoire,
Préceptes de tout genre avec audace enfreints;
Ajoutant que l'impie, hostile aux souverains,
Trouvait leur titre injuste et leur règne incommode,
Et que depuis longtemps il tramait contre Hérode.
« Il se souvient toujours qu'à peine il était né
Il fut pour votre père un glaive destiné,
Dirent-ils; et la mort dont mourut Jean-Baptiste
Ainsi qu'une menace en son âme subsiste.
Hâtez-vous donc, ô roi, prévenez le danger :
Le séducteur du peuple aspire à se venger. »
Ainsi contre l'Auteur du salut qui s'opère
On provoque, on excite une horrible vipère;
Mais Hérode ne peut le livrer à la mort.
En vautour acharné l'aiguillon du remord
Le ronge et le poursuit, du jour que d'un Prophète,
Sanglante en un bassin, on lui montra la tête.
Un pouvoir inconnu, réprimant sa fureur,
Auprès de l'Homme-Dieu le frappe de terreur;
Puis il craint la justice et le courroux de Rome,
Si sans cause il osait verser le sang d'un homme,
D'un juste qu'en dépit de ce peuple inhumain,
Disculpe hautement le lieutenant romain;
Enfin, toujours hostile aux fils du sacerdoce,
Il ne saurait vouloir aider leur haine atroce.
Or, se voyant ainsi dans ses désirs frustré,
Blessé jusque dans l'âme et comme exaspéré,

De son regard hautain et de sa bouche immonde
A l'auguste héraut, consolateur du monde,
Il jette le mépris et l'insulte et le fiel;
Puis il dit, désignant le Monarque du ciel :
« Gardes, prenez ce roi, puisque, dans sa folie,
Ce misérable à nous se compare et s'allie.
Rendez-lui les honneurs dont il est affamé,
Et que son nouveau régne ici soit proclamé. »
Alors une féroce et vile soldatesque,
Voulant représenter une scène burlesque,
Comme d'un idiot de Jésus s'empara.
Les affronts inouïs que l'enfer suggéra
Accablèrent un Dieu, la Sagesse incréée,
Et par un Dieu souffrant la cour fut récréée.
Puis, pour donner encor du relief à ces jeux,
Par d'obscènes clameurs et des ris outrageux,
Les dignes courtisans de l'ignoble impudique
Assistaient des soldats la fureur frénétique,
Et les pharisiens, infâme fonction !
Prodiguaient avec l'or leur approbation.
Ainsi qu'un vil rebut dont la plèbe se joue,
Le Christ libérateur fut traîné dans la boue.
D'un habit dérisoire il se vit revêtu.
Il aurait succombé comme un cerf abattu,
Tant la haine sur lui sut déployer d'audace,
Si le Ciel ne l'eût point couvert d'une cuirasse
Et pour d'autres tourments encore réservé.
Ce fut souillé, meurtri, d'outrages abreuvé,
Qu'il se vit du palais reconduire au prétoire;
Et, comme le rapporte une infaillible histoire,
Hérode et le préteur redevinrent amis.
Le Messie à l'ethnarque avait été remis.
Or celui-ci, croyant que c'était pour lui plaire,
Eteignit tous les feux d'une ancienne colère;
Mais par un sang divin le pacte fut scellé.
Cependant Claudia de son cœur désolé

Voyait surgir encor les images funèbres
Dont fut troublé pour lui le repos des ténèbres.
Devant ses tristes yeux elle voyait toujours
Le Christ, pauvre colombe en proie à des vautours,
Palpiter sous le poids d'une douleur intense
Et n'offrir à la rage aucune résistance.
Avec la Vierge-Mère elle pleura d'abord;
Puis, sachant que l'Hébreu redoublerait d'effort,
Elle vint au préteur rappeler la promesse
Qui, vers le point du jour, tempéra sa tristesse,
Et, tremblante d'effroi, Nydia la suivit.
Or Pilate, sortant aussitôt qu'il les vit
Et les prenant à part, leur dit : « Soyez sans crainte ;
De ces Juifs furieux j'ai rejeté la plainte,
Et j'ai vu que leur cœur, de malice infecté,
Etait mu par la haine et non par l'équité.
Comme vous l'avez dit, de forfaits incapable,
Ce juste envers nos lois ne peut être coupable.
J'ai déclaré ne point trouver de crime en lui,
Et je dois, comme juge, être ici son appui;
Je le défendrai donc de toute ma puissance.
Je vais du peuple hébreu calmer l'effervescence ;
Et s'il insiste même, exigeant son trépas,
Je le promets encor, Jésus ne mourra pas. »
Il dit; et, recueillant cet espoir éphémère,
Tontes deux dn Sauvenr rejoignirent la Mère.
  Pilate, puisqu'ainsi vons assurez vouloir
En faveur de Jésus exercer ce ponvoir
Que Rome vons remet ponr châtier l'offense
Et surtout pour servir aux faibles de défense,
Il fallait de vos mains briser liens et fers
Et punir les auteurs des maux qn'il a soufferts.
Mais non, votre puissance en hésitant l'opprime ;
Et, l'ayant déclaré juste et pur de tout crime,
Vous le livrez peut-être aux horreurs de la mort;
Car vous rendez Hérode arbitre de son sort,

Hérode, l'assassin qui du sang des Prophètes
Assaisonne la joie et le vin de ses fêtes.
  Tandis que l'Homme-Dieu par le Juif forcené
Etait en grande hâte au préteur ramené,
Caïphe et ses suppôts chez les Israélites
Ne cessaient de former de nouveaux prosélytes;
On les voyait, pourvus d'un zèle diligent,
Employer la menace et l'astuce et l'argent,
Et pousser tout un peuple à des fureurs extrêmes :
« Si l'ennemi public, l'inventeur de blasphèmes,
N'est point livré sur l'heure au glaive des bourreaux,
Craignez de voir un jour descendre les carreaux
Que lance pour punir la divine colère.
La ruine et la mort, tel sera le salaire
Que Solyme obtiendra de sa lâche torpeur.
A l'œuvre, Hébreux! sortez de ce sommeil trompeur,
Levez-vous, baignez-vous dans le sang de ce traître;
Sinon vous le verrez vous commander en maître,
Dans votre propre sang bientôt plonger ses mains,
Et, pour perdre Sion, s'allier aux Romains. »
  Mais voici le Sauveur que l'implacable haine,
Sous le faix de l'angoisse, au tribunal ramène.
A l'aspect des tourments dont il se voit mourir,
Quel cœur, fût-il d'airain, ne pourra s'attendrir?
Son regard doux et tendre, à ces êtres farouches
Qui vomissent sur lui l'outrage à pleines bouches
Et qui d'un fouet sanglant le frappent sans pitié,
Semble adresser les vœux que chérit l'amitié;
Et tandis qu'à l'entour s'agite la furie,
Calme dans ses douleurs, le Christ pardonne et prie.
Mais, ô ciel! au milieu de ce vaste concours,
On a vu tous les bras avares de secours;
Et la compassion, ce sentiment intime
Qu'un seul soupir révèle et qu'une larme exprime,
Ce baume précieux où le cœur affligé
Respire les parfums dont il est soulagé,

S'est dans le peuple juif depuis la veille éteinte.
Un idolâtre seul de la Victime sainte,
En face des pervers, ose plaindre le sort.
Hélas! osera-t-il le sauver de la mort?
Mais que dis-je? Mourir, ô sublime mystère!
Est l'objet de vos vœux, le but qui sur la terre
Vous fit naître, ô Jésus, ainsi que l'un de nous.
Mourez donc, Dieu sauveur, mourez, et qu'à genoux
Le croyant à jamais vous adore et bénisse
Cet amour généreux qui vous mène au supplice.
Mourez, Agneau céleste, et rendez au Très-Haut
L'hommage qu'il attend de son digne héraut.
« Quel démon, dit Pilate, en ce jour vous transporte,
Et d'où vient cette haine unanime et si forte?
Dites, n'êtes-vous plus ces illustres Hébreux
Qui, toujours divisés et disputant entre eux,
N'ont jamais pour agir su se lever ensemble?
Verser le sang, tel est le soin qui vous rassemble.
Dans celui de cet homme ardents à vous plonger,
Vous voulez que ma main vous aide à l'égorger;
Vous voulez qu'ordonnant les apprêts du supplice,
De votre vœu cruel j'approuve la malice,
Et vous le présentez comme un agitateur,
Un ennemi de Rome, un traître, un malfaiteur.
Mais vous oubliez donc qu'ici, dans le prétoire,
Jésus vient de subir un interrogatoire;
Et, comme en l'accusant vous n'avez rien prouvé,
Je cherchais un délit et ne l'ai point trouvé.
Hérode, qui naguère en voulait à sa vie,
Lui-même à vos desseins, malgré sa propre envie,
Refuse obstinément de prêter son pouvoir.
Et j'irais outrager les lois et mon devoir!
Et j'irais à la mort faire traîner ce sage!
Non, je ne puis, ô Juifs, seconder votre rage;
Je ne dois pas souiller l'honneur du nom romain,
Et du sang innocent je sauverai ma main.

Mais, puisque à célébrer votre plus grande fête
Par de tels passe-temps la nation s'apprête,
Et puisque votre cœur paraît si désolé,
Eh bien! vous pourrez voir ce juste flagellé :
Pilate jusque là sera votre complice,
Et qu'en partie enfin votre espoir s'accomplisse!
Puis, ne l'oubliez pas, libre aussitôt après,
Contre tous vos complots ou publics ou secrets
L'accusé pour refuge aura César lui-même;
Et malheur aux Hébreux si, d'une audace extrême,
Aux volontés de Rome ils allaient résister!
La foudre des Césars saurait les arrêter. »
 Ainsi dit le préteur, ami lâche et funeste
Qui frappe l'innocent lors même qu'il atteste
Et déclare ne voir rien de coupable en lui.
Inhumaine pitié! Loin d'en être l'appui,
Il en est l'oppresseur sans vouloir le paraître.
 C'est alors qu'un bruit sourd, ouvrage du grand-prêtre,
Comme un vent orageux dans la foule courut,
Et, sombre avant-coureur, le désordre s'accrut :
« On ne nous trompait point, les officiers de Rome
Se montrent contre nous d'accord avec cet homme.
Il annule nos lois, il insulte à nos mœurs;
Dans la ville et partout il sème des rumeurs
Qui réveillent au loin l'esprit de la discorde.
Il respire la guerre, et déjà se déborde
Le torrent furieux de la sédition.
Puis, tandis qu'en péril toute la nation
Demande à haute voix le supplice du traître,
On ose le défendre et le sauver peut-être.
Mais il nous faut du sang; nous l'aurons aujourd'hui,
Dût le faux Christ avoir dans Tibère un appui.
Demandons cependant à l'envoyé du Tibre
Que, selon la coutume, on nous remette libre
Un de ces prisonniers condamnés par les lois;
S'il refuse, dès lors avec de nouveaux droits

Nous pourrons réclamer la tête de l'impie.
Sans elle, vainement il pense qu'assoupie
Notre indignation, nuage passager,
A ses jonrs de grandeur n'annonce aucun danger. »
Tels étaient les propos du peuple sacrilége.
  Un usage que Rome avait, par privilége,
Aux Hébreux asservis conservé jusqu'alors,
Et qui dès Josué s'établit sur leurs bords,
Voulait qn'en souvenir du célèbre passage
Qui fut pour Israël la fin de l'esclavage,
Un condamné se vît de ses fers délivré
La veille du grand jour au Seigneur consacré.
Or les Juifs, au préteur adressant leur reqnête,
Lui dirent : « C'est demain le sabbath de la fête.
Suivant l'nsage antique observé parmi nous,
Vous savez ce qu'ici nous attendons de vous. »
  O surprise! A ces mots, dans les yeux de Pilate
Comme un transport joyeux devant la foule éclate;
La demande du peuple est un éclair pour lui,
Un rayon bienfaiteur qui dans son cœur a lui.
Tel, égaré parfois dans une plaine immense,
Et dn destin jalonx accnsant l'inclémence,
Au milieu de la nuit dont il est entonré,
S'arrête un voyageur à ses frayeurs livré,
Lorsque soudain, du ciel illuminant la voûte,
Un météore ami vient lui montrer sa route.
« Hébreux, dit le Romain, vous serez satisfaits. »
  Un voleur renommé qne de nombrenx forfaits,
Le meurtre et les horreurs d'nne basse furie
Avaient alors rendu l'effroi de la patrie,
Au fond d'une prison, sans crainte et sans remord,
Attendait le moment de marcher à la mort.
Par ordre de Pilate, encor chargé de chaînes
Et réveillant partont les terreurs et les haines,
Il fut de son cachot an prétoire amené
Et placé près d'un Dieu par l'amour enchaîné.

Parole du Très-Haut, en un saint livre écrite,
Vous l'aviez autrefois entrevue et prédite,
Cette honte imposée au Fils du Tout-Puissant.
Au rang des scélérats vous vîtes l'Innocent!
  Le gouverneur, croyant, sans danger pour lui-même,
Ainsi plaire à deux cœurs qu'il respecte et qu'il aime,
Et délivrer le Juste envoyé par les Cieux :
« Voici deux prisonniers, dit-il, devant vos yeux :
L'un, l'ennemi public de Solyme et de Rome,
C'est Barabbas; et l'autre est celui qui se nomme
Le roi des Juifs, Jésus, l'Oint du Dieu d'Israël.
Qui donc délivrez-vous? Est-ce le criminel,
Ou celui dont le crime est d'avoir sans relâche
Envers le genre humain rempli sa noble tâche? »
L'aspect du meurtrier rappelait dans les cœurs
Tant d'amers souvenirs et de telles fureurs,
Que peu de voix d'abord au préteur répondirent.
Ce fut comme au hasard que des cris s'entendirent :
« Délivrez Barabbas! » Même furtivement
Il fut dit : « Non, qu'il meure! Il serait infamant
De sauver de la mort ce malfaiteur insigne.
Et de la liberté nous semblant moins indigne,
Quels que soient ses méfaits, l'autre de sang humain
Du moins n'a pas encore osé rougir sa main. »
Pour le Juste un instant la haine ainsi conspire :
Tant, même sur les cœurs qui bravent ton empire,
Vertu, fille des Cieux, tu retiens de pouvoir!
  Or, le cœur toujours plein d'un sublime devoir,
Claudie à son époux envoyait ce message :
« Demeurez innocent de la mort de ce sage,
Soyez son défenseur; car, à cause de lui,
En un songe divin j'ai souffert aujourd'hui.
Enfin n'oubliez pas quelle est votre promesse. »
Puis la Vierge aux douleurs dans sa vaste détresse :
« Que l'œuvre du méchant ne se consomme pas!
Daignez sauver, grand Dieu, mon enfant du trépas, »

Disait-elle; et soudain la Femme magnanime,
Se rappelant qu'il faut pour expier le crime
Le sang même d'un Dieu par le fer répandu,
Plus forte en ce moment que son cœur éperdu,
Ajoute : « Dois-je, hélas! refuser ce calice?
Non, Seigneur. De l'amour que l'œuvre s'accomplisse! »
Caïphe et ses fauteurs, dans leur zèle infernal,
Ne laissaient point oisif leur talent pour le mal :
« Quoi! peuples insensés, vous voulez qu'il soit libre,
Lui qui, pour s'allier au despote du Tibre
Et détruire à jamais le nom de nos aïeux,
Par un air d'innocence a séduit à nos yeux
Ces juges et ces rois esclaves de l'Empire!
On vous voit hésiter, et le traître respire!
Non, non, plus de délai, plus de tâtonnement.
Hâtez-vous, de Pilate exigez hautement
Que l'ennemi de Dieu soit conduit au supplice.
Qu'importe qu'échappant aux mains de la justice,
Même à la liberté Barabbas soit rendu!
Tôt ou tard au gibet il sera suspendu.
Que le procurateur maintenant le délivre,
Et que d'un autre sang la nation s'enivre! »
Pilate, à son épouse ayant encor promis
Qu'il défendrait Jésus contre ses ennemis,
Vint aux Juifs de nouveau demander quelle tête
Ils sauvaient de la mort en l'honneur de la fête.
« Il en est temps, il faut terminer ces débats :
Qui dois-je délivrer? leur dit-il. — Barabbas! »
Horreur! Fils de Jacob, ce fut votre réponse.
« Que ferai-je du Christ, de celui qui s'annonce
Votre ami, dit Pilate, et votre bienfaiteur?
— Qu'il soit crucifié! Mort au conspirateur!
— Mais enfin qu'a-t-il fait? Que l'on montre son crime!
Ah! tandis qu'en ce jour votre fureur l'opprime,
Quel calme en ses regards et quel front résigné!
Cependant, je l'ai dit, et j'en suis indigné,

Puisque l'on ne saurait vous ôter vos caprices,
Puisqu'il faut que Jésus porte des cicatrices
Qui, désormais, ingrats, témoignant contre vous,
Puissent éterniser votre infernal courroux,
Venez, à vos désirs je ne mets plus d'obstacle,
Et du juste souffrant vous aurez le spectacle.
Mais, après avoir vu Rome le flageller,
Vous verrez ce rempart qu'on ne peut ébrauler,
Ce pouvoir qui ne craint ni menace ni brigue
Au cours de vos complots alors servir de digue. »
  Il dit, et Barabbas, remis en liberté,
Alla contre Jésus soulever la cité.
Les Juifs, dans leurs fureurs par le succès accrues,
L'auraient comme en triomphe escorté par les rues;
Mais un autre désir et des liens plus forts
Au palais du prêteur les retenaient alors.
Des tourments de Celui qu'ils osent méconnaître
Ces démons incarnés brûlaient de se repaître;
Puis, après l'avoir vu se tordre sous le fouet,
Ils voulaient, pour atteindre au but de leur souhait,
Harceler, menacer, intimider encore
Ce juge que l'on pousse aux actes qu'il abhorre,
Et l'amener au point de rendre un jugement,
D'injustice et de honte immortel monument.
  Ainsi, lâche prêteur, tu trahis ta promesse,
Et dans tes vains efforts tu montres ta faiblesse.
Ainsi le Saint des saints, à jamais adoré,
Aux plus vils malfaiteurs fut par toi comparé;
Et, tourment plus affreux que la mort elle-même,
Il entendit les siens lui crier anathème
Et préférer au Dieu venu pour les bénir
Un monstre qui sera l'horreur de l'avenir.
  O Dieu qu'un vaste amour en notre monde amène
Pour y guérir nos maux et briser notre chaîne,
Lorsqu'au lieu de vous voir partout le bienvenu,
Vous fûtes à ce point, ô honte! méconnu,

Quel opprobre sanglant! quelle injure profonde!
Généreux Rédempteur, combien, suivant le monde,
Par ces affronts amers vous semblez avili!
Mais le saint dévouement dont vous êtes rempli,
La résignation, le céleste courage
Qui vous fait accepter la coupe de l'outrage,
Et cet amour qui s'offre en favenr du mortel,
Vous relèvent aux yeux du croyant et du Ciel,
Et vous montrent plns grand que ceint d'une couronne.
Du milieu des splendeurs où votre front rayonne
Vous venez pour souffrir et réparer nos torts;
Mais ce u'est point assez des souffrances du corps :
Vous vonlez, complétant votre grand sacrifice,
Des tortures de l'âme épuiser le calice.
Vous venez sur la terre, et, comme le glaneur
Qui, partout avec soin suivant le moissonneur,
Recueille dans le champ du père de famille
Tous les épis que laisse échapper la faucille,
Le but de vos labeurs est de uous sauver tous
De ce joug que l'Enfer appesantit sur nous.
Ah! lorsqne vous daignez pour le salut des âmes
Vous soumettre, ô Jésus, à des tourments infâmes,
Et lorsque, sous le poids de nos iniquités,
Vous paraissez aux yenx, de vos maux attristés,
Ainsi qu'nu vil rebut que le monde repousse,
Combien, malgré l'intime et navrante secousse
Qu'on éprouve en voyant souffrir un Dieu fait chair,
Au cœur qui sait aimer vous devez être cher!
A vous donc notre amour, notre reconnaissance;
A notre Rédempteur jurons obéissance,
Et, puisque le péché le conduit au trépas,
Fuyons-en désormais la voie et les appas.

CHANT XVII.

JÉSUS EST CONDAMNÉ. — CHEMIN DE LA CROIX.

SOMMAIRE.

Flagellation de Jésus. — Les bourreaux rivalisent de fureur. — Tableau déchirant pour la Vierge-Mère, les saintes Femmes et les âmes fidèles. — Le jeune Izat. — Reproche qu'il adresse aux Juifs déicides. — Il coupe les liens de la victime. — Aspect de Jésus au pied de la colonne sanglante. — On le reconduit à Pilate. — Couronne d'épines. — Salut au roi couronné. — « Voilà l'Homme ! » — « Crucifiez-le ! » — Perplexités de Pilate. — Il interroge le Christ de nouveau. — Réponse qui lui va au cœur. — Il déclare encore l'accusé innocent. — Tumulte et menaces furibondes. — Pilate consent à condamner le Juste. — Il se lave les mains. — « Nous n'avons d'autre roi que César. » — Arrêt de mort. — Chemin de la croix. — Jésus tombe par trois fois sous le poids de son fardeau. — Chutes sans nombre du pécheur. — Le Fils et la Mère. — Simon le Cyrénéen. — Véronique essuie le visage du divin Maître. — Une femme voilée présente une coupe de vin à l'Homme-Dieu. — Saintes femmes et pauvres habitants des campagnes à la suite de Jésus. — La religion abritée sous le chaume aux jours de la Terreur. — Le Messie console les filles de Jérusalem. — Nouvelle prédiction des malheurs de cette ville. — Adam et Eve contemplent l'auguste Victime qui marche à la mort. — Comment leur sympathie se manifeste. — Les Anges fidèles, eux aussi, contemplent le spectacle douloureux.

Est-ce vous, mon Sauveur, doux espoir de mon âme?
Vous êtes innocent, le préteur le proclame,
Et par son ordre ici je vous vois flagellé!
Peuple hébreu, de bienfaits sa main vous a comblé,
Et son divin amour, comme un aigle sublime,
Pour vous conduire à Dieu plane encor sur Solyme.
Ecoutez cependant le cri de sa douleur :
« Viens, dit-il, hâte-toi, bien-aimé de mon cœur;

De ces liens cruels accours briser l'étreinte.
Ma chair d'un sceau sanglant est déjà tout empreinte,
Et ces bras sont encore actifs à me meurtrir.
Retiens donc leur fureur, car je me sens mourir. »
Le Juif demeure, hélas! sourd à cette prière,
Et toujours retentit la verge meurtrière.
Que dis-je? O Dieu clément, son regard inhumain,
L'impudeur de son front, le geste de sa main
Et les cris outrageux que profère sa bouche
Attestent hautement qu'en sa haine farouche,
A ta profonde angoisse il est fier d'applaudir.
Autour de la colonne, Anges, voyez bondir
Ce peuple ivre de rage et d'horrible allégresse.
Ecoutez ses clameurs accuser de paresse
A flageller un Dieu les monstres occupés,
Ces hommes haletants et de sueur trempés
Que déjà leur furie aiguillonne et transporte.
Voyez comme il les presse et comme il les exhorte :
« Sachez avec honneur remplir votre devoir.
Frappez le criminel, faites, faites pleuvoir
Les justes châtiments que du ciel sur sa tête
A longtemps appelés le sinistre prophète;
Et, sous le fouet vengeur s'il ne succombe pas,
Que la croix à l'impie inflige le trépas! »
Tels étaient les transports et l'espoir de la haine;
Car, barbare elle aussi, l'injustice romaine
Avait, croyant pouvoir contenter les Hébreux,
Permis ce châtiment infâme et douloureux.
Le Dieu qui par amour se dévoue et se donne
Fut, comme un malfaiteur, conduit à la colonne
Où, selon la coutume, étaient alors liés
Tous ceux qui par le fouet se voyaient châtiés.
Le Christ, comme joyeux de souffrir dans ce monde
Où, du péché maudit brisant le sceptre immonde,
De l'antique innocence il restaurait les droits
Pour les graver bientôt sur l'arbre de la croix,

De ses habillements se dépouilla lui-même.
Puis, par un ineffable et mystique baptême,
De sa mission sainte et du pacte nouveau
Dans les flots de son sang il consacra le sceau ;
Car deux bourreaux, armés de toute leur furie,
Sur cette auguste chair dès la veille meurtrie
Se mirent à frapper jusqu'à lasser leurs bras.
Eux épuisés enfin, deux autres scélérats
En tigres furieux sur Jésus se jetèrent,
Et, bouillants de vigueur, d'acharnement luttèrent.
De l'Auteur du salut le fouet ouvrit les flancs;
Le corps de l'Homme-Dieu fut en lambeaux sanglants
Aux enfants de Jacob comme offert en spectacle,
Et son sang, dont le cri, tel qu'un céleste oracle,
Révélait aux humains les décrets de l'amour,
Coula comme un torrent ou jaillit à l'entour.
  Qu'il est beau ce guerrier impassible à la crainte,
Ce héros revêtu de pourpre deux fois teinte,
Ce noble défenseur des justes opprimés
Et l'écueil des complots que l'Enfer a formés !
Le sang coule et reluit sur sa robe superbe :
C'est le héraut des cieux, et son nom, c'est le Verbe.
O Prince dont le bras pour nous a combattu,
De tes rouges habits qui donc t'a revêtu?
« J'ai, nous dis-tu, foulé le pressoir d'où la Terre
Voit ruisseler un vin mystique et salutaire;
Mais de ce long labeur j'ai porté tout le poids. »
Céleste vigneron, ah ! ce vin, je le vois,
Est ton sang précieux, le sang de l'alliance,
Celui dont le Seigneur dit dans sa prescience :
« Que le sang de l'Agneau pour mon peuple à jamais
Soit un signe assuré de clémence et de paix !
S'il frappe mes regards, je poursuivrai ma route.
Et la juste fureur que le pécheur redoute,
Comme un nuage errant, s'éloignera de lui;
Car la miséricorde à ses yeux aura lui. »

Les bourreaux de Jésus, orgueilleux de leur tâche,
Se stimulaient entre eux et frappaient sans relâche.
Tel que le ver meurtri qui se roule et se tord,
Lui, comme résistant aux serres de la mort,
Semblait avoir atteint sa dernière agonie.
Alors, au cœur pieux déchirante harmonie!
Du cœur qui nous aima, de moments en moments,
S'échappaient de profonds et doux gémissements.
C'était le cri plaintif qu'exhale la nature,
Sitôt que les douleurs dont l'excès la torture
De leur poids écrasant viennent à l'accabler.
Et c'était elle encor qui venait de parler
Quand le Christ implora la pitié de ses frères.
Mais à notre salut ils n'étaient point contraires,
Ces appels douloureux au cœur de ses amis;
Car, aux décrets divins depuis longtemps soumis,
Tous les vœux de son âme à ce monde propice
Tendaient à compléter le noble sacrifice;
Et même, ne voulant mourir que sur la croix,
Partout ailleurs ses vœux, ses souhaits et son choix
Etaient de tout souffrir, hormis la mort finale.
Mais, sous l'oppression de maux que rien n'égale,
Au pied de la colonne il aurait expiré,
Si l'Ange du Très-Haut n'eût encor réparé,
Par un mystérieux et bienfaisant breuvage,
L'extrême épuisement dont un courroux sauvage
Vers la mort pour la chair avait fait un chemin.
Tandis qu'en tout son corps n'ayant plus rien d'humain,
Tant l'avait mutilé l'incisive lanière!
Le Christ, par ses douleurs, d'une fangeuse ornière
Arrachait, haletant et courbé sous l'effort,
Le char qui des mortels avait porté le sort.
La Vierge du salut, comme lui flagellée,
Croyait entendre l'heure où son âme exhalée
Du sentier des tourments allait enfin sortir;
Car dans son cœur de mère ils venaient retentir,

Ces coups dont la démence avait fait un orage,
Et qni, de tout un peuple emportant le snffrage,
Pleuvaient, accompagnés de hurlements d'enfer.
Puis, comme un aiguillon plus mordant que le fer,
Ils lacéraient ce cœnr si sensible et si tendre.
Anges, quand vers son Fils elle voulut étendre
Ces bras jadis heureux de lenr divin fardeau,
Vous dûtes de votre aile, invisible bandeau,
Cacher à ses regards la colonne sanglante.
Il vous fallut aussi supporter cette plante,
Car sa tige, épuisée en efforts superflus,
De l'orage en fnreur ne se défendait plus.
Oh! qn'elle était touchante au milieu de ce groupe,
De ces femmes qu'on vit boire à la même coupe,
La Vierge dont l'angoisse a monté jusqu'aux cieux!
Les plenrs, ces pleurs de sang qni coulaient de ses yeux,
Un Ange les portait au trésor des mérites,
Et dans un ménologe étaient dès lors écrites
Ces souffrances de mort qni submergeaient son cœur.
Puis, tandis que, d'un œil triomphant et moqueur,
L'Hébreu s'applaudissait des peines de Marie,
Magdeleine était là comme nne flenr flétrie
Qui d'un souffle brûlant a souffert le contact;
Et cet Ange mortel qni dans un cœur intact
Logeait la chasteté, voyageuse sublime,
Comme un métal que ronge ou la rouille ou la lime,
Lilia subissait toute l'impression
Que grave une première et forte affliction.
La noble Salomé, l'aimante Véroniqne
Et Marthe dont le soin sera tonjours unique
Mêlaient à ces douleurs de saints gémissements.
Près de là, par leurs doux et tristes bêlements,
Les agneaux de la pâque à l'Agneau dont la terre
Devait depnis ce jour porter le caractère
Offraient comme un tribut d'innocente pitié.
Ces femmes, ces agneaux alors de l'amitié



Seuls dans Jérusalem produisirent des signes.
Parmi ceux que la crainte avait rendus indignes
De suivre le Sauveur jusqu'au pied de la croix,
Jean à ce privilége avait gardé ses droits.
Mais il était absent lorsque son divin Maître
Fut conduit au poteau pour y mourir peut-être;
Il était allé voir s'il trouverait celui
Qui, plein de son malheur, hors des murs avait fui,
Simon-Pierre, le chef de l'Eglise future.
Cependant l'Homme-Dieu, toujours à la torture,
Semblait près du pilier n'avoir plus qu'à mourir;
Car son sang rédempteur, sur le point de tarir,
Sous le fouet des bourreaux jaillissait moins rapide,
Et même son regard, naguère si limpide,
Terne, fixe et troublé, paraissait presque éteint.
La terre était rougie et le marbre était teint.
Puis vous aviez déjà, meurtriers des Prophètes,
Vu ce sang irrité retomber sur vos têtes.
« D'où viennent, Dieu sauveur, a dit un inspiré,
Ces blessures que l'œil voit sur ton corps sacré?
— Je les reçus, croyants, de ceux qui prétendirent
M'aimer, et qui bientôt à grands cris me maudirent. »
C'est alors que, venant aux fêtes du saint lieu,
D'illustres voyageurs passèrent dans ce lieu.
L'un se nommait Izat, prince d'Adiabène.
Il montait un coursier aussi noir que l'ébène;
Un glaive étincelant pendait à son côté,
Et sur son front brillait une aimable fierté.
A l'aspect de Jésus embrassant la colonne
Et près de succomber sous le fouet qui résonne,
Il s'arrête, s'indigne et s'élance soudain :
« Arrêtez! Est-ce ainsi, barbares du Jourdain,
Que la loi fait chez vous justice de l'offense?
Vous hachez en morceaux un homme sans défense!
Personne en sa faveur n'ose élever la voix;
Mais il est innocent, je le sens, je le vois,

Et je le sauverai de votre barbarie. »
Il dit, et, des bourreaux affrontant la furie,
Il coupe les liens dont était garrotté
Le héraut de l'amour et de la liberté.
« Prince, dit le Sauveur épuisé, hors d'haleine,
Ton jeune cœur, instruit par la pieuse Hélène,
Dans mon délaissement a pris pitié de moi;
Va, je me souviendrai de ta mère et de toi.
Mais, afin d'obtenir le prix que Dieu propose
A ceux qui du malheur osent servir la cause,
Reconnais dans le Juste, aujourd'hui flagellé,
Le porteur du message aux hommes signalé. »
Il dit. Sous le fardeau des tourments que la haine
Avait comme entassés sur sa nature humaine,
Au pied de la colonne il tombe en gémissant;
Mais l'étranger, pourvu d'un cœur compatissant,
Venait d'être emporté par les flots de la foule.
« Qu'on le laisse mourir et qu'aux pieds on le foule,
L'insigne séducteur qui, se jouant du Ciel,
Sur la loi du Très-Haut osa vomir son fiel !
Trop heureux d'échapper à cet autre supplice
Que sur un vil gibet lui gardait la justice ! »
Ainsi dirent des voix; mais alors le préteur
Fit à son tribunal traîner le Rédempteur.
Il fallut en effet relever la victime
Et comme la porter au juge illégitime
Qui, par faiblesse et crainte, avait sur l'Innocent
Déchaîné la fureur du fouet avilissant.
Oui, Pilate, dès lors que le front de ce Sage
Te laissa lire, écrits ainsi qu'un témoignage,
Ces mots : « Je suis la voie où la vertu se plait; »
Du moment que, des cieux ineffable reflet,
Ce regard que partout le Juif même renomme
Dans le saint accusé te montra plus qu'un homme,
Tu cessas d'être juge et n'eus plus de pouvoir
Que pour servir le Dieu qui se fit entrevoir.

Pourquoi donc, violant les lois les plus sacrées,
Parus-tu correspondre aux haines abhorrées
Qui voulaient pour le Christ l'infamie et la mort?
Que n'entends-tu la voix, salutaire remord,
Qui te dit : « Va, protége et venge l'innocence ! »
Mais à des assassins tu prêtes ta puissance.
Pour la mort de la croix l'Homme-Dieu réservé
Du sol par ses bourreaux est alors relevé;
Puis de ses yeux meurtris, mais rappelant encore
Les attraits et l'éclat de la naissante aurore,
Il regarde sa Mère, et ce tendre regard
Est pour elle, ô douleur! un coup de ce poignard
Qu'autrefois Siméon lui montra dans le temple.
Car c'est un Dieu qui souffre, un Dieu qu'elle contemple,
Un Fils aimant qui fut sa joie et son amour;
Et, semblable à l'oiseau que dévore l'autour,
En lambeaux lacérés il se montre à sa Mère.
Ainsi, selon les chants de la muse d'Homère,
Au malheureux Priam Hector parut jadis,
Lorsque le roi troyen sur le corps de son fils
Vit Achille en courroux outrager la victoire.
Mais ce fils si fameux dans la fable ou l'histoire,
Qu'était-il, ce héros, à Jésus comparé?
Or, à l'aspect du Christ par le fouet déchiré,
Pilate, ému d'horreur, se dit : « C'est mon ouvrage!
J'ai trahi l'innocence et j'ai servi la rage.
Moins cruel eût été l'implacable couteau
Que la verge sanglante et l'infâme poteau.
Guidé par les clameurs que le Juif vocifère,
A l'honneur le plus saint je viens donc de forfaire.
Ce supplice odieux, je l'avais ordonné,
Et cet homme est puni sans être condamné.
Ah! j'entends dans mon cœur comme la voix d'un juge,
Et contre sa menace où trouver un refuge?
Mais, j'en rends grâce au Ciel, il me reste un espoir,
Et je puis pour Jésus employer mon pouvoir.

Malgré ces conjurés qu'aiguillonne l'envie,
Conservons-lui le peu qui lui reste de vie.
O des hommes du monde étrange aveuglement!
Pilate, tu permets un autre châtiment!
Car ne les vois-tu point, ces fauteurs du parjure,
Inventer un surcroît de souffrance et d'injure?
Puis, selon leurs souhaits voulant s'en assouvir,
De tes prétoriens ils osent se servir,
Et pour frapper le Juste ils empruntent tes armes.
Les soldats en effet, lorsqu'en versant des larmes
Marie avec ses sœurs recueillait à genoux
Le sang qui sur le sol avait coulé pour nous,
Menèrent l'Homme-Dieu dans la cour du prétoire,
Et, comme il est écrit dans une vraie histoire,
Là va s'exécuter une scène d'horreur.
On le dépouille encore; on arrache, ô fureur!
Ses vêtements divins collés à ses blessures,
Et le sang de nouveau rougit ses meurtrissures.
D'une robe de pourpre on habille Celui
Dont le trône adorable a le Ciel pour appui;
Puis, tandis que la foule applaudit et blasphème,
On prépare, ô Jésus, ton royal diadème.
De quatre ou cinq rameaux d'épines hérissés
Et par des furieux comme un bandeau tressés,
Au Dieu qui de splendeur à jamais s'environne,
Invention d'enfer! on fait une couronne,
Et Jésus pour la ceindre a présenté son front.
Alors, charmant tableau pour le Juif furibond!
Le sang jaillit, ruisselle, et la tête du Juste
Apparaît maintenant ainsi qu'un faible arbuste
Qu'un vent impétueux mutile sans merci.
Mais ce n'est point assez : on renouvelle ici
L'infâme passe-temps de la cour du grand-prêtre;
Car au Dieu qu'à genoux l'Ange nomme son Maître
On fait tenir encore un roseau dans la main.
A l'instar de l'Hébreu, le Gentil inhumain

Tantôt, en fléchissant le genou jusqu'à terre,
Dit : « Tu portes au front un noble caractère ;
Salut, ô roi des Juifs ! » et tantôt fait pleuvoir,
O spectacle, ô tableau que la foi ne peut voir !
Et crachats et soufflets sur la divine face
Près de qui du soleil l'éclat même s'efface.
Puis, source pour Jésus de douleur et d'affront,
Du sceptre dérisoire ils le frappent au front,
Et de sa royauté lui donnent d'autres marques.
  Salut, ô le plus saint, le plus grand des monarques !
Enfin par tes sujets je te vois couronné,
Et le sceptre royal qu'eux-mêmes t'ont donné,
C'est le roseau noueux qu'on brandit sur ta tête.
Salut, ô Roi sauveur, adorable Prophète,
Qui, promettant le ciel aux mortels malheureux,
Leur en ouvres la porte en t'immolant pour eux !
Vous que l'ingratitude, hydre à gueule empestée,
De son souffle maudit n'a pu voir infectée,
Troupe chère au Seigneur des filles de Sion,
Venez, et, résistant à votre émotion,
Contemplez votre Roi couronné par sa mère,
La nation qui fut à son amour si chère.
Oui, comme un fils pieux, vous en étiez témoins,
O vous qui recueilliez ses bienfaits et ses soins,
Le Christ libérateur a toujours eu pour elle
Les respects que réclame et signale un vrai zèle.
Du peuple qu'il choisit et dont il est issu
Le rejeton des rois, le Messie a reçu
Le sceau qui des humains le déclare l'arbitre ;
Car son sang et sa mort sont la base et le titre
D'où provient sa nouvelle et sainte royauté.
La terre, ce jardin par l'Enfer dévasté,
N'a fait germer pour lui que l'épine et la ronce.
Aujourd'hui, cependant qu'Israël le renonce
Et du champ paternel le repousse à grands cris,
Il veut que des fruits sains pour nous y soient mûris,

Et qu'un sang producteur l'enrichisse et l'arrose.
Sa couronne a l'éclat et le teint de la rose,
Et de son sceptre auguste il indique les cieux.
C'est là qu'est son royanme, et pourtant dans ces lieux
Où les croyants l'ont vu, messager de clémence,
Son empire se fonde et son régne commence.
Mais il veut qu'à l'épreuve, à l'opprobre soumis,
Et marchant ici-bas entourés d'ennemis,
Nous puissions mériter cet autre diadéme
Qu'aux élus du Très-Haut il a promis lui-même.
C'est sur la terre aussi qne, propice à nos vœux,
Et combattant pour nous en guerrier généreux,
Il va sur Lucifer compléter sa victoire.
Mais avec lui, chrétiens, revenons au prétoire.
  Pilate le revit, cet Homme de donleurs,
Approchant garrotté comme un chef de voleurs,
L'œil inondé de sang et la tête menrtrie
Par ce bandean cruel qu'a tressé la furie.
Alors, croyant le penple enfin rassasié
De l'aspect des horrenrs qni l'ont extasié
Et ponr l'impie nn jour vont servir de bravade,
Il fait monter Jésus snr le haut de l'estrade,
Puis le montre anx Hébreux d'épines couronné,
Panvre roi revêtu d'un manteau suranné,
Mais offrant un tableau dont jamais nul Apelle
Ne ponrrait reproduire une image fidéle,
Et que même un Virgile, en toute sa vigueur,
Ne saurait esquisser ponr les regards du cœur.
Il lenr dit : « Devant vous je le produis encore ;
Mais qnels sont ses forfaits? Sachez que je l'ignore ;
Car, par des questions sondant le prévenu,
Je n'ai pas vu comment il aurait méconnu
N'importe quelle loi de Solyme on de Rome.
Prêtres, scribes, docteurs, peuple hébreu, voilà l'Homme ! »
  Pilate, tu dis vrai : c'est l'Homme en vérité,
L'Homme restaurateur de notre humanité,

L'Homme par excellence où l'Arbitre suprême
Reconnait avec joie une image qu'il aime,
De la perfection adorable idéal
Et d'un dôme immortel angle fondamental,
Le Sauveur dont l'attente aux cithares antiques
Fit souvent moduler de suaves cantiques,
L'Homme que parmi nous l'Amour nous a fait voir
Et qui près du Très-Haut comme Dieu va s'asseoir;
Car la terre est son temple et le ciel sa demeure.
Le peuple s'écria : « Qu'on l'immole! qu'il meure!
D'un opprobre vivant, prêteur, délivrez-nous.
— Mais, répliqua Pilate, eh quoi! votre courroux
A l'aspect de votre œuvre, ô Juifs, ne peut s'éteindre!
Et, quel que soit le but où vous voulez atteindre,
Ce juste n'a-t-il pas souffert plus que la mort?
Irez-vous, imitant les barbares du Nord
Et dans le sang humain vous baignant avec joie,
En vautours affamés dévorer votre proie? »
Or, sourd à cet appel, Caïphe répondit :
« Oui, nous voulons sa mort! Ne vous l'a-t-on pas dit?
Et qu'importe comment désormais on nous nomme,
Pourvu que sur la croix on nous montre cet homme!
Qu'il soit crucifié! vous comblerez nos vœux,
Et vous serez béni jusque chez nos neveux;
Sinon craignez de voir tout un peuple en furie
Se lever... » A ces mots, Pilate, ému, s'écrie :
« Eh bien! puisqu'il vous faut le reste de son sang,
Prenez ce malheureux, et fouillez dans son flanc.
Barbares, hâtez-vous, achevez votre ouvrage;
Pour moi, je n'ai que trop secondé votre rage,
Et de bourreaux ici je vous laisse l'emploi.
— Pilate, dit l'Hébreu, nous avons une loi,
Et, selon la teneur de cette loi formelle,
La justice à la mort condamne le rebelle;
Car l'impie éhonté s'est dit le Fils de Dieu.
Enfin dans ces débats il n'est plus de milieu ;

Qu'il meure ! ou la révolte implacable, effrénée,
Va de meurtre et sang marquer cette journée.
— Il s'est dit Fils de Dieu, murmura le préteur ;
Et si, tandis qu'on ose en faire nn malfaiteur,
A l'un des Immortels il devait sa naissance,
Irais-je à son supplice employer ma puissance?
Puis, si j'échappe an fer de ces Juifs forcenés,
Les traits d'un Dieu vengeur seront-ils détournés?
Grands dieux, arrachez-moi de ce noir labyrinthe. »
Ainsi, de plus en plus dominé par la crainte,
Pilate, magistrat dans son devoir fautif,
N'osait ni condamner ni sauver le captif.
Or, l'ayant pris à part : « N'es-tu, dit-il, qu'un homme?
Serait-ce demi-dieu que l'Olympe te nomme?
Alors pourquoi viens-tu pauvre et souffrant, au point
Que ton père aujourd'hui ne te connaîtrait point?
Parle, dis-moi ton nom et quels lieux t'ont vu naître;
Car, comme un Dieu caché s'il faut te reconnaître,
Je suis prêt dès ce jour à t'offrir mon encens.
Réponds : à mes désirs, homme on dieu, condescends.
Tu ne dis rien? Sais-tu que des rives du Tibre
J'ai reçu le pouvoir de te déclarer libre,
Ou d'ordonner, s'il faut, les apprêts de ta mort,
Et que je puis moi seul disposer de ton sort? »
Jésus lui répondit de sa voix adorable :
« Ah! si dans ses desseins le Ciel impénétrable
Ne vous eût délégué sa puissance et ses droits,
Vous ne pourriez jamais m'attacher à la croix.
Anssi, quoique par vous l'injustice m'opprime,
Ils se sont librement chargés d'un plus grand crime,
Cenx qui, par un complot longtemps délibéré,
Affamés de ma mort, en vos mains m'ont livré.
Vous prétendez vouloir de ma bouche connaître
Mon nom, mon origine et quel lieu m'a vu naître;
Mais, quand vos préjugés pouvaient être dissous,
La vérité céleste en vain s'offrit à vous.

Le temps n'est pas venu. Si, soumis à la grâce,
Du Fils de l'homme un jour vous recherchez la trace,
Celles que vous aimez vous diront son chemin.
De Rome cependant le Ciel poussant la main
Punira les erreurs et les méfaits du juge.
Puisse le repentir lui servir de refuge! »
Il dit; et, de respect et d'horreur pénétré,
Pilate s'écria : « Non, ce peuple abhorré
Ne complètera point l'horrible sacrifice.
En protégeant le Juste, apaisons la justice. »
Il courut aussitôt déclarer aux Hébreux
Qu'envers le prisonnier déjà trop rigoureux,
Il ne pouvait souscrire au meurtre pour leur plaire.
« Vienne comme un torrent l'émeute populaire:
J'aime mieux la subir que de prêter la main
Aux aveugles auteurs d'un complot inhumain.
Soldats, de l'accusé que l'on brise les chaînes!
Lieutenant de César, je saurai rendre vaines
Les menaces d'un peuple à l'Empire insoumis,
Et Rome sait au joug courber ses ennemis.
Que ce vrai sage enfin me pardonne, et qu'il daigne
Reprendre dans ces lieux les leçons qu'il enseigne;
Car ce n'est point son but de troubler les états :
D'autres savent sur eux prendre ces attentats. »
Or sur la nation déicide et parjure
Ce reproche tomba comme une atroce injure
Et déchaîna soudain la publique fureur.
« C'est, s'écria Nabal, sur nous que l'empereur,
Puisque son lieutenant ici trahit sa cause,
Pour défendre ses droits désormais se repose.
Ce n'est point Israël, c'est Pilate, c'est lui
Qui se fait de l'émeute un fauteur aujourd'hui,
Et qui trame la honte et le péril de Rome;
Car il est devenu le partisan d'un homme
Dont le génie affreux, par un constant effort,
Pousse le monde entier vers la guerre et la mort.

Mais nous saurons agir, que le préteur le sache.
A l'œuvre ! et de ses mains que le glaive l'arrache,
Le détenteur d'un nom sur Dieu même usurpé !
Et si dans le conflit l'autre tombe frappé,
Tibère, sur nos bords loin de lancer la foudre,
Sera, n'en doutons point, forcé de nous absoudre.
Que dis-je? A notre zèle empressé d'applaudir,
Parmi les nations il nous fera grandir.
— Oui, dit Arablas, Juifs, montrons qui nous sommes:
Confondons aujourd'hui le sang de ces deux hommes.
Et qu'importe d'ailleurs que Rome approuve ou non !
L'avenir toujours juste, exaltant notre nom,
Va nous rendre à jamais célèbres dans l'histoire;
Car nos bras, dans une œuvre illustre et méritoire,
Vengent les droits du Ciel et de l'humanité,
Et terrassent l'impie et son impiété. »
Ils dirent ; et le peuple à toutes ces menaces
Répondit par des cris encor plus efficaces
Et qui sur le préteur eurent plus de pouvoir.
Le sarcasme hurlant sur lui semblait pleuvoir,
Et de ces forcenés les clameurs furent telles,
Que de l'Ange déchu les haines immortelles
N'en ont pas dans l'abîme égalé la fureur,
Si ce n'est au moment d'inexprimable horreur
Où tout l'Enfer d'un Dieu décréta le supplice.
« Que le vœu d'Israël à la fin s'accomplisse !
Mort au Galiléen ! qu'on le cloue à la croix !
Son sang ! buvons son sang et scellons-en nos droits !
Que son cœur arraché, ce cœur qui nous abhorre,
Nous soit montré livide et palpitant encore ! »
Ainsi des cris d'enfer, de moments en moments,
Au travers de l'émeute et de ses hurlements,
Tonnaient comme la voix de la foudre irritée
Au dessus de la mer par les vents tourmentée ;
Et Pilate, éperdu comme le pélerin
Quand, par l'impulsion d'un pouvoir souterrain,

Le sol tremble, s'affaisse et découvre un abîme,
Voyait fuir son courage, et le gouffre du crime,
Sans lui laisser d'espoir, jusqu'au fond l'attirer.
« Hébreux, apaisez-vous, je vais vous le livrer.
Et puisque votre haine exige qu'il périsse,
Je vais de l'innocent ordonner le supplice.
Mais, ajoute le lâche en un nouvel effroi,
Israël, il faut donc immoler votre roi !... »
A ce dernier appel, oh ! serez-vous touchée,
Vous à qui du Très-Haut la faveur épanchée
Promit un Rédempteur de vos princes issu,
Vous, nation de choix qui l'aviez aperçu
Prêt à renouveler la face de la terre ?
Non, ce peuple sans cœur, fautif dépositaire,
A déjà renié le pacte de l'amour ;
Et le Saint dont les Juifs ont vu briller le jour,
L'eussent-ils reconnu pour le Christ légitime,
Ils l'auraient, ô fureur ! ô démence du crime !
Voué pareillement à la mort de la croix.
Mais, loin de voir en lui l'héritier de leurs rois,
Les monstres, tant la haine aujourd'hui les dégrade !
De leur rage incrédule osent faire parade.
Aussi dans leur réponse ils se montrent d'accord :
« Hâtez-vous, prononcez la sentence de mort.
Nous n'avons que César et pour prince et pour maître,
Et pour roi maintenant vous nous donnez un traître ! »
Vous vous condamnez donc, cœurs ingrats et jaloux ;
Et le Christ est venu, dès lors que selon vous,
Comme autrefois Jacob le prédit à vos pères,
Juda n'obéit plus qu'à des lois étrangères.
« Puisqu'enfin, dit Pilate, il y faut consentir,
Je vais de la vertu condamner le martyr
Et vouer à l'opprobre un tribunal auguste.
Mais, rebelles, sachez que du sang de ce juste
Pilate devant vous se déclare innocent. »
Il dit ; mais pour calmer les remords qu'il ressent,

Dans une eau par son ordre apportée au prétoire,
Et devant cette tourbe ivre de sa victoire,
Juge inique et crnel, il se lave les mains.
Inutile ressource ! Aux regards des Romains
Comme aux yenx pénétrants de l'histoire fnture,
Il aura violé les lois de la nature,
La probité, la foi, la justice et l'honnenr.

Qu'ont répondu les Jnifs au lâche gonverneur?
Vrais rejetons d'aïenx meurtriers des Prophètes,
Ils dirent : « Que son sang retombe sur nos têtes,
Et qn'il puisse imprégner, favorable à nos vœux,
Nos enfants, notre race et nos derniers neveux ! »
Sinistre prophétie, à ses auteurs fnneste !
Partont, dans tous les temps, elle marche, elle atteste
Quel penple en ses fnreurs sur nn Dieu s'est rué ;
Et, d'un espoir sans fruit le cœur infatué,
Les Juifs portent le scean de lenr propre anathème.
Trop henreux si la foi qu'enseigne le baptême,
Quand naîtra le dernier des fils dn genre humain,
D'un rayon d'espérance éclaire lenr chemin,
Et leur montre en Celui que leur haine incrimine
L'étoile de Jacob dont la foi s'illumine !

Or le premier anteur et l'âme des complots
Que ne satisfit point le sang coulant à flots,
Mais qui cherchaient tonjours leur bnt sur le Calvaire,
Lucifer n'avait plus ce front morne et sévère
Dont l'aspect un instant alarma ses amis.
Ainsi que sa furenr le leur avait promis,
A traîner à la mort leur victime et leur proie
Il avait sans délai su préparer la voie.
Il avait déjoué les ruses du préteur,
Et lui-même, excitant le peuple accusateur,
Il avait assnré la victoire du crime.
De là l'immense orgueil dont le transport l'anime;
Car il fut un moment où le monstre crut voir
Ses soins infrnctueux et son fiel sans pouvoir :

Tant active et pressante avait été Claudie
A rendre de la haine et de la perfidie
L'espérance stérile et l'œuvre inachevé !
L'homme, de plus en plus dans ses mœurs dépravé,
Et soumis à l'erreur dont il suivait la trace,
Pour obtenir enfin le salut de sa race,
Et pour briser le joug où le courba l'Enfer,
Avait comme exigé la mort d'un Dieu fait chair.
Et c'était ici-bas son unique refuge.
Le Seigneur toujours bon, comme aux jours du déluge,
Daigna sauver encor la nef du genre humain;
Mais, pour calmer l'orage, un sang pur et divin
Dut alors amortir la vengeance suprême :
Ce fut donc le pécheur, plus que Pilate même,
Qui condamna le Juste à souffrir sur la croix.
Parmi tous ces pervers qui, violant tes lois,
Ont égorgé l'Agneau de l'alliance sainte,
Et qui portent au front l'ingratitude empreinte,
Je me trouve et me vois moi-même au premier rang,
Et comme les Hébreux j'ai demandé son sang.
Jésus, ô mon Sauveur, Fils du Dieu qui pardonne,
Faut-il qu'au désespoir mon âme s'abandonne ?
Non; car il me souvient que, propice et clément,
Au pécheur revenu de son égarement
Tu ne refuses pas la pitié qu'il implore.
Que dis-je ? De nouveau pour lui tu fais éclore
Ces jours d'heureuse paix qu'il ne connaissait plus;
Et, le reconduisant au chemin des élus,
Tu le revêts encor d'une blanche tunique.
Or Pilate en ces mots rendit l'arrêt inique
Qu'il voulut, humble juge, écrire de sa main
Pour le transmettre ensuite au potentat romain :
« Ponce Pilate au grand et glorieux Tibère,
Au divin empereur qui, des bords de l'Ibère
Jusqu'à ceux de l'Indus, commande au nom des dieux :
Moi qui, représentant Rome et lui dans ces lieux,

Par leur sacré vouloir gouverne la Judée,
J'ai vu la nation, de rage possédée,
Peuples, scribes, docteurs, prêtres et Sanhédrin,
Se lever et, des lois foulant aux pieds le frein,
Réclamer hautement le supplice d'un homme
Qu'ils déclaraient coupable envers Solyme et Rome.
Jésus de Nazareth, il est ainsi nommé,
Aurait, selon les Juifs, outragé, blasphémé
Leur Dieu, leur loi, leur culte et la foi de leurs pères;
Il aurait, par des mœurs à leurs mœurs étrangères,
Par des dogmes nouveaux prêchés publiquement,
Par les détours subtils de son raisonnement,
Et surtout par des faits qui, tenant du prodige,
De son ambition rehaussaient le prestige,
Troublé la paix des cœurs et la paix de l'état.
Mais un mur examen l'a de tout attentat,
A mes yeux, disculpé dans toute sa conduite.
Et la nation même, à ses leçons instruite,
Aurait, s'il eût vécu, moins hostile aux Césars,
Craint de tenter encor la guerre et ses hasards;
Car il eût désiré, sa doctrine l'enseigne,
De la concorde au loin voir s'établir le règne.
Or, à l'aspect du Juif aveugle de fureur,
Pour n'être pas un jour, auprès de l'empereur,
Blâmé de n'avoir point prévenu la tempête,
J'ai cru, lorsqu'à sévir elle m'apparut prête,
Devoir, quoique à regret, ailleurs la détourner.
Ainsi je me suis vu forcé de condamner
Cet homme dont j'avais reconnu l'innocence.
Puisse le sang versé réprimer la licence
Et les hideux transports de la sédition !
Ou, si le Ciel exige une expiation,
Que le courroux des dieux armés de leur justice
Sur le peuple coupable un jour s'appesantisse! »
  Contre le Rédempteur tel fut l'arrêt porté,
Et le Juif en secret se sentit irrité;

Mais il ne proféra ni plainte ni murmure,
Car il pouvait alors se soumettre à l'injure :
On venait d'assurer le but de ses désirs.
 Tel, lorsqu'un jeune cœur cherche d'impurs plaisirs
Et suit la passion dont l'ardeur le possède,
Il résiste au remords qui le ronge et l'obsède,
Il endure l'affront à pleines mains lancé;
Aveugle, il ne voit rien que l'espoir insensé
D'atteindre à ce bonheur, séduisante chimère
Qui, s'évanouissant comme un songe éphémère,
Ne lui laisse bientôt que regrets et dégoûts.
 Or le Dieu, qui venait se dévouer pour nous
Et nous sauver d'un joug qui, dès la déchéance,
Signala du démon la fatale puissance,
Venait de recevoir l'instrument de sa mort.
 On part, et, modérant son barbare transport,
Arabias conduit la marche triomphale;
Mais, comme une subite et brûlante rafale,
Le souffle de l'enfer sur son front repoussant
Semble en dépit de lui passer en mugissant.
Caïphe et ses suppôts, riche et brillante troupe,
De la procession forment le premier groupe;
Car ainsi qu'une fête est ce jour où leur œil
Dans l'angoisse du Christ se plonge avec orgueil,
Et, pour la rendre aux yeux plus imposante encore,
Les coursiers que la pourpre artistement décore
Se soumettent au frein qui dompte leur ardeur.
Puis viennent les bourreaux, horribles d'impudeur,
Esclaves nés aux lieux où le Nil se déploie,
Et qu'aux œuvres de mort la main de Rome emploie.
On voit au milieu d'eux marcher trois condamnés,
Et, pour les malfaiteurs instruments destinés,
Trois croix, honteux fardeau, sur leurs épaules pèsent,
Et l'un d'entre eux, Celui par qui les Cieux s'apaisent,
Faible et le front courbé, marche péniblement,
Absorbé par l'horreur de son délaissement.

Il ne murmure pas, mais il gémit, il prie,
Et, de ses meurtriers accueillant la furie,
Il appelle sur eux la clémence du Ciel.
Les autres, dont le cœur est un vase de fiel,
Maudissent hautement ce jour qui leur échappe,
Leurs juges, leurs bourreaux et la loi qui les frappe,
Et même, pour les Juifs devenant un renfort,
Ils blasphèment le Saint qui partage leur sort.
Après eux vient la foule, innombrable, hurlante,
Et qui, trouvant la marche et trop longue et trop lente,
Presse par ses clameurs l'ouvrage de l'Enfer.
Mais parmi ce ramas que hérisse le fer
Est un groupe connu de femmes éplorées.
Marie est à leur tête, et ses douleurs sacrées
Que le froid de la mort parut finir soudain
Lorsqu'un cri retentit jusqu'aux bords du Jourdain,
Le cri, fatal écho de l'inique victoire
Par le Juif triomphant proclamée au prétoire,
Ses cruelles douleurs ne l'empêchèrent pas
D'accompagner son Fils jusqu'au mont du trépas.
Puis l'Archange déchu, suivi de son armée
Comme lui de forfaits et de sang affamée,
Invisible et joyeux, escorte les bourreaux :
Effroyable concours de chiens et de taureaux
Qui, tels que le lion lorsqu'il atteint sa proie,
Ouvrent leur gueule avide et hideuse de joie.
Or tel est le spectacle où l'Ange messager,
Par un ordre d'en haut, est venu diriger
La pensée et les yeux de notre premier père.
Voici le Dieu sauveur devenu notre frère.
Dans son être divin il n'aurait pu souffrir,
Et l'amour lui fait prendre une chair pour mourir.
Il marche; il est chargé de cette croix immense
Que, voulant correspondre aux vœux de la Clémence,
Librement et sans crainte il accepte aujourd'hui.
Un Dieu pouvait lui seul la porter, car sur lui

Pèsent comme un rocher nos forfaits dont la masse
S'accroît de jour en jour par l'abus de la grâce.
Ah! son épuisement fut tel, que lui, si fort,
Puisque de tous les cieux son doigt est le support,
Par trois fois de son front alla heurter la terre.
Je le vois étendu sur le sol, ô mystère!
Celui qui, se nommant le Dieu de majesté,
A jamais se repose en son infinité!
Hélas! c'est la douleur, c'est l'orgueil, c'est la haine,
C'est le péché maudit, inexorable chaîne,
C'est l'Amour, ascendant plus rigoureux encor,
Qui, vers son Père saint retardant son essor,
Le font ici gémir sous un faix qui l'accable,
Et, sans force et mourant, le jettent sur le sable.
Car en lui l'homme seul est courbé sous la croix;
Et, loin, cher Rédempteur, d'en alléger le poids,
Aux maux dont vous oppresse un devoir inflexible
Votre divinité paraît comme insensible.
Elle est là cependant, unie à ce saint corps
Dont l'humaine nature a trahi les efforts;
Elle est là, car il faut donner à la Victime
Un prix qui pour le Ciel la rende légitime.
Mais le Christ, dans sa chute, a craint d'abandonner
L'étendard précieux que son sang doit orner,
Sa croix qui, confondant l'athée et l'infidèle,
Plantée au loin, sera notre égide immortelle.
Il l'embrasse et toujours la presse sur son cœur;
Car, du péché par elle et de Satan vainqueur,
Il doit en obtenir la clef de ce royaume
Qu'il est venu fonder en naissant sur le chaume.
Tel un guerrier vaillant qui s'élance au combat
Pour illustrer son nom et défendre l'état,
Avec un noble orgueil et d'une main crispée
Tient l'arme qu'il chérit, son arc ou son épée.
Que vois-je? Un des bourreaux, muni de son épieu,
S'approche et sans pudeur frappe le Fils de Dieu.

« Relève-toi, dit-il, munis-toi de courage,
Car tu n'as pas encore achevé ton voyago. »
Un autre étend le pied contre son Créateur,
Criant dans sa furie : « En avant, séducteur! »
Et sur le condamné gisant dans la poussière
Tombe retentissante et rebondit la pierre.
O toi qui par amour daignas nous racheter,
A ces navrants tableaux je ne puis m'arrêter;
Mais que tout cœur aimant t'adore et te bénisse,
Et que l'éternité dans ses chants t'applaudisse!
Or le Christ, secouru d'un pouvoir surhumain,
De son pèlerinage a repris le chemin;
Et chaque fois qu'il tombe épuisé de faiblesse,
Toujours plein du désir qui l'occupe et le presse,
Il se lève, se hâte, et, le cœur haletant,
S'efforce d'arriver à la mort qui l'attend.
Chrétiens, souvenez-vous de ces chutes cruelles,
Alors qu'à la loi sainte insoumis et rebelles,
Dans un gouffre fangeux vous vous êtes jetés
En portant le fardeau de vos iniquités :
Ranimez votre espoir, sortez du précipice,
Car le Ciel est toujours au repentir propice.
Si même, retournés à vos égarements,
Vous tombez de nouveau malgré tous vos serments,
Sachez que le pardon demande qu'on l'implore,
Et par l'humilité relevez-vous encore;
Puis marchez désormais, sur la croix appuyés,
Et vos pleurs pénitents, par Dieu même essuyés,
Vous ouvriront enfin les demeures célestes.
Jusqu'au dernier soupir, oui, tu te manifestes,
Grâce, don qui sur nous descends dès le berceau.
Que de fois le pécheur, guidé par ton flambeau,
Du royaume éternel a retrouvé la route!
Mais la présomption, le désespoir, le doute,
Et la honte du bien et de mondains appas
Le conduisent souvent jusqu'au seuil du trépas;

Et là cet Ange ami dont la voix est si douce,
Hélas! le moribond l'outrage et le repousse.
Or à tous ces tourments que l'Homme-Dieu souffrait,
Pour remplir de l'amour le but et le décret
Et rehausser encor l'offre de la victime,
Vint alors se mêler une douleur intime
Qui plus que tous ses maux avait navré son cœur.
Sa Mère, sans ouïr l'affront d'un ris moqueur,
Avait percé la foule et s'était approchée
Au moment où la Terre, elle-même touchée,
Gémissait de la chute et des soupirs d'un Dieu.
Elle avait à l'épée, à la lance, à l'épieu
Dont menaçait le Christ la horde criminelle
Opposé vainement sa pitié maternelle.
Notre saint Rédempteur la vit donc près de lui,
Comme lui défaillante et souffrant pour autrui;
Puis il la vit tomber pâle et pliant la tête,
Ainsi qu'un tendre arbuste aux coups de la tempête,
Et comme aux feux du jour se meurt un jeune lis.
Alors ces cris touchants : « O ma Mère! — O mon Fils! »
Portèrent jusqu'au ciel un écho de détresse;
Puis, ô mystérieuse et sublime tendresse!
Un regard expressif dont ces deux cœurs aimants
Surent s'encourager à leurs saints dévoûments,
Passa de l'un à l'autre en rayon de lumière,
Leur montrant à remplir leur mission première.
Que disait ce regard, interprète divin?
A la Mère affligée il disait : « C'est en vain
Que l'épine et la ronce ont obstrué ma voie,
Et que sous mon fardeau je gémis et je ploie;
C'est en vain que, d'accord, et la haine et l'Enfer
Versent l'angoisse à flots dans mon calice amer :
Je le boirai, mon Dieu, même jusqu'à la lie;
Et puissé-je bientôt voir mon œuvre accomplie!
Et vous, Mère du Christ, par amour, par pitié,
Oubliez leur démence et leur inimitié,

Et de concert pour l'homme offrons ce sacrifice. »
Au Dieu souffrant pour nous il disait : « Ce calice,
O mon Fils, je demande à l'épuiser aussi.
Que le Ciel soit enfin par ton sang adouci,
Qu'à la terre par toi la justice pardonne,
Et ta Mère aux bourreaux désormais t'abandonne. »
O trésors de l'amour ! céleste dévoûment !
Marie et l'Homme-Dieu désirent ardemment
Que, n'importe à quel prix, notre salut s'achève,
Et que la vérité comme un astre se lève.
Mais tandis qu'affluant de pensers généreux,
Ces saints et nobles cœurs communiquaient entre eux,
Elle se vit soudain de son Fils séparée,
Celle qui, sous les lois d'une union sacrée,
Riche d'affection, ne vivait que pour lui.
Jean vint, baigné de pleurs, lui prêter son appui
Et partager les soins dont un Ange fidèle
L'entourait, invisible, en déployant son aile.
Et les bourreaux entre eux discouraient : « N'est-ce point
La mère du pervers qui s'afflige à ce point ?
Que ne l'a-t-elle instruit, dans ses jeunes années,
A se faire un chemin vers d'autres destinées ?
Ce n'est pas maintenant qu'il faut pleurer ainsi,
Mais il l'aurait fallu quand, pécheur endurci,
Il s'en alla jouer le rôle de rebelle
Et se faire le dieu d'une secte nouvelle.
Qu'elle vienne, et bientôt elle verra les fruits
Qu'une aveugle tendresse en son fils a produits ;
Car, d'un supplice affreux, lui, voyant les approches,
Peut-être par d'amers et violents reproches,
En fils reconnaissant, va la récompenser. »
Ainsi Juifs et Gentils se plaisaient à lancer
Le sarcasme et l'affront sur le Fils et la Mère.
Cependant sur le Christ l'instrument victimaire
Pesait, inexorable et l'accablant toujours.
« Amis, dit un soldat, il lui faut du secours,

Ou la mort, nous privant d'ouvrage et de salaire,
Va l'atteindre trop tôt pour le vœu populaire.
— Oui, dit Arabias, il faut trouver quelqu'un
Qui prête au criminel un secours opportun;
Car, si la croix n'est pas comme on le veut ornée,
Croyez-vous obtenir le gain de la journée? »
En dehors de la ville on arrivait alors;
Et le Juste, brisé, meurtri dans tout son corps,
Avait pu jusque là porter sur son épaule
L'arbre qui du salut est devenu le pôle.
Là, vers la sixième heure, à son retour des champs,
Se tenait un vieillard que ces tableaux touchants
Avaient comme frappé d'une stupeur soudaine.
« O Ciel! se disait-il, c'est lui que l'on entraîne;
Il n'est donc point le roi d'Israël attendu!
Voici donc sans retour mon espoir confondu;
Car l'Hébreu le renie, et la mort va l'atteindre.
Mais dans son triste sort je ne puis que le plaindre.
Combien il est changé! L'aspect de ses douleurs
Me saisit jusqu'à l'âme et m'arrache des pleurs. »
Ainsi, quand tu croyais ton espérance éteinte,
Sans soupirer pourtant de pitié tendre et sainte,
Tu ne pus, ô Simon, voir le Juste souffrir.
Reviens de ton erreur; car afin de s'offrir
Le Sage d'Israël a paru dans ce monde,
Et son œuvre ici-bas par la croix se féconde.
Les bourreaux du Messie, ayant donc reconnu
En faveur de leur proie un homme prévenu,
Comme des furieux sur Simon s'élancèrent,
Et d'une prompte mort leurs pieux le menacèrent
S'il ne venait sur l'heure en aide au condamné.
« Je suis prêt, leur dit-il, et cet infortuné,
Qui n'offre à votre rage aucune résistance,
Au jour de son malheur aura mon assistance. »
Il vint donc se courber sous ce fardeau cruel
Qu'avait porté d'abord le vrai roi d'Israël.

Mais qu'il chérit bientôt sa nouvelle aventure !
Le Verbe rédempteur et sa double nature;
Et son régne établi sur la grâce et la foi;
Et le pacte nouveau qui de l'ancienne loi
Fait un pacte où l'amour, législateur et juge,
Est de l'homme pécheur déclaré le refuge ;
Et ces peuples divers qui, las de tous leurs dieux,
Apportent leur hommage au Roi venu des cieux,
Et l'Eglise du Christ qui, malgré les tempêtes,
N'arrête point sa course, et de vastes conquêtes
Enrichit en tout lieu son divin Fondateur;
Et la croix devenue un drapeau protecteur,
Une arme irrésistible, un gage de victoire;
Et les croyants reçus au parvis de la gloire :
Tout fut par un coup d'œil à Simon révélé,
Et, comme en un tableau sous ses yeux étalé.
Il entendit alors, ô faveur non moins chère !
L'Homme-Dieu le louer et l'appeler son père :
« Est-ce vous que je vois, vous qui fûtes jadis
Le soutien généreux de la Mère et du Fils,
Vous qui pour l'humble enfant au sein de la détresse
Avez manifesté la plus vive tendresse,
Et qui dans le désert le portiez dans vos bras ?
Aujourd'hui que je marche au rang des scélérats,
Vous ne refusez point de venir à mon aide.
Soyez béni, Simon, et du Dieu d'où procède
Cette noble pitié que seconde l'amour,
Et de tous les croyants qui jusque dans ma cour
Auront de votre gloire une pieuse envie.
Vous y viendrez : c'est là que le Christ vous convie.
Mais quelque temps de plus allez souffrir pour moi;
Et, suivi de vos fils zélateurs de ma loi,
Vous parviendrez aux lieux où le bonheur se goûte
Et dont ici ma croix est la porte et la route.
Ainsi le Christ souffrant, de ses maux oublieux,
Se montrait un ami tendre et religieux,

Et promettait le ciel, magnifique héritage,
A ceux qui dans ce monde auront pris pour partage
La croix et les labeurs dont elle est le chemin.
Humble et reconnaissant, Simon bénit la main
Qui daigna le choisir pour escorter encore
Le Prince, astre de paix dont il a vu l'aurore.
« Cher enfant que mes bras, se dit-il, ont pressé,
O Fils du Tout-Puissant parmi nous abaissé,
O Victime de choix que l'amour sacrifie,
Que je me sens heureux, que je me glorifie
De vous suivre en portant cette croix avec vous!
Oui, désormais, de moi, de ma gloire jaloux,
Les croyants se diront dans leurs transports extrêmes :
Oh ! que n'avons-nous pu le suivre ainsi nous-mêmes! »
Or le Cyrénéen jusques au Golgotha
Ne sentit plus peser le fardeau qu'il porta.
Un nouvel horizon se montrait à sa vue,
Et, des grâces d'en haut sa vieillesse pourvue,
De force et de vigueur venait de se munir.
Un autre précieux et touchant souvenir
De la postérité mérite aussi l'hommage.
O filles de Sion, honneur à ce courage
Qu'à la honte des Juifs vous avez signalé,
Lorsque, les yeux en pleurs et le cœur désolé,
Vous suivites Jésus au chemin du Calvaire!
Oui, servantes du Christ, l'Eglise vous révère,
Puisque vous avez su pour son divin Epoux
Endurer le mépris et braver le courroux;
Car, tandis que l'Hébreu rougit de le connaître
Et que de rage atroce il osa se repaître,
Vous avez reconnu dans le Sage immolé
Le Fils du Tout-Puissant par amour exilé.
Qu'heureux est votre sort dans la sainte Solyme!
Gloire immortelle à vous, héroïne sublime
Qui, ne craignant ni pieux, ni dards, ni javelots,
Vous ouvrez un passage au travers de ces flots

Dont la foule en fureur cerne et presse le Juste!
Véronique le voit, cet humble et pauvre arbuste
Qui, sortant de la terre où le Ciel l'a planté,
Apparaît dépourvu d'éclat et de beauté,
Tel que l'a vu jadis le regard du Prophète.
Flétri, méconnaissable, il languit, et sa tête
Peut-être sur le sol va tomber sans retour.
Elle aperçoit l'objet de son ardent amour,
Ce bienfaiteur, ce roi qu'un peuple entier renie,
Epuisé, chancelant, couvert d'ignominie
Et de vile poussière horriblement souillé.
« De toute ta splendeur qui donc t'a dépouillé,
Aurait-elle pu dire en mystique langage,
O toi si beau naguère, ô toi dont le visage
Montrait à l'œil ravi le chef-d'œuvre des cieux,
Toi dont l'aspect si doux était au cœur joyeux
L'avant-goût du bonheur qui se recueille au temple
Où l'Ange extasié t'adore et te contemple?
Qui donc de ta jeunesse a desséché les fleurs?
Et qui vient de t'ouvrir la source des douleurs?
Car de Dieu parmi nous la justice irritée
Sur l'homme ainsi jamais ne s'est précipitée. »
Le péché d'une part et de l'autre l'amour,
Voilà les seuls auteurs des horreurs de ce jour;
Eux seuls ont à la mort voué le Fils de l'homme,
Et le Juif envieux et le pouvoir de Rome
Ne leur sont qu'une voie et que des instruments.
Mais pendant que la haine applaudit aux tourments,
Ce spectacle enchanteur que le péché lui donne,
L'Amour, pouvoir sublime, en pleurant les ordonne,
Et du tableau cruel il détourne les yeux.
   Véronique est par lui conduite sur les lieux.
Où l'Homme-Dieu n'est plus qu'une ombre de lui-même.
En revoyant ce front d'une beauté suprême
Maintenant devenu comme un front de lépreux,
Elle exhale un soupir profond et douloureux :

« Ah ! quel œil sans l'amour pourrait le reconnaître ? »
Or, malgré les bourreaux s'approchant de son Maître,
Humble et respectueuse, elle tombe à genoux ;
Et, glorieux emploi dont le Ciel est jaloux,
Elle essuie en pleurant la face qu'elle adore.
Comme les premiers feux dont l'orient se dore
Dissipent le nuage où parfois le soleil
Aux regards des humains cache son front vermeil,
Puis, sans voile et suivant sa route accoutumée,
Nous montre l'astre ami dont la terre charmée
Invoque tous les jours le pouvoir souverain ;
Ainsi, même en son deuil, le Christ calme et serein
Reparaît embelli d'une grâce nouvelle,
Et son aspect lui seul en ce moment révèle
Le dessein qui du Juste a dirigé les pas
Et l'amour qui lui fit invoquer le trépas.
Mais, prodige touchant ! vénérable relique !
L'image du Sauveur demeure, ô Véronique,
Empreinte désormais sur ce lin précieux
Dont vous avez du Juste abandonné des Cieux,
Aux yeux d'un peuple impie, essuyé le visage.
O du Verbe souffrant mystérieuse image,
Tu seras à jamais l'un des trésors sacrés
Et l'un des souvenirs du croyant révérés
Que le Très-Haut confie à la Ville éternelle.
Mais ici se déploie encore un autre zèle :
Une femme accourut, voilée et dans ses mains
Tenant un vase d'or, ouvrage des Romains.
Jadis pour les Césars de cette coupe antique
Avaient coulé des flots du vin de la Bétique ;
Pleine aujourd'hui d'un jus suave et généreux,
Riche fruit du soleil et du sol des Hébreux,
Un Dieu va, dans sa soif, la porter à sa bouche.
Or, malgré les bourreaux et leur regard farouche,
La pieuse inconnue approche du Sauveur.
« Vous souffrez, Fils du ciel, dit-elle avec ferveur ;

Sous le poids de vos maux vous marchez sans vous plaindre.
De vos yeux bienveillants je vois l'éclat s'éteindre,
Et vous allez tomber sous la faulx de la Mort.
J'ai voulu mettre obstacle à la haine du sort,
Mais j'ai vu de mes vœux succomber l'espérance.
Hélas! dans ce chemin d'ineffable souffrance,
O grand et saint Auteur d'une sublime loi,
Je ne puis que te suivre et gémir avec toi.
Tu chancelles! Oh! veuille accepter ce breuvage
Que tu fais, Dieu puissant, jaillir de ce rivage;
Et qu'il me soit donné de secourir Celui
Qui pour le genre humain se dévoue aujourd'hui. »
Elle dit; et Jésus sur cette noble femme
Qui vient de se montrer et d'agir dans le drame
Où des tourments sans nombre et par un Dieu soufferts
Aux yeux du monde entier sont en spectacle offerts,
Jette un regard d'amour et de reconnaissance.
O de ce seul regard adorable puissance!
Ce fut comme un parfum de la brise du ciel,
Comme un nectar puisé dans un fleuve de miel,
Et comme un flot de grâce où l'humble néophyte
Goûta les saints transports dont la ferveur palpite.
Ce fut pour elle un trait de céleste clarté
Qui, dans les régions de l'immortalité,
Lui montra quel accueil et quelle récompense
La main de l'Eternel à la vertu dispense.
Or, l'ardeur de sa soif satisfaite à demi,
Jésus passa la coupe au vieillard son ami.
Mais les soldats romains dirent : « Qui donc est-elle?
Elle a la majesté, le port d'une immortelle.
Eh! ne serait-ce pas la déesse au doux nom,
Iris qui, remplissant les ordres de Junon,
Vient, selon sa sublime et touchante coutume,
De la coupe mortelle adoucir l'amertume,
Et prend même en pitié le malfaiteur mourant?
Ou si, parmi les dieux elle n'a pas un rang,

Du moins n'est-elle pas du pays de cet homme:
Car tout indique en elle une fille de Rome.
Mais alors quel motif, quel but a pu porter
Une autre qu'une Juive à venir assister
Cet obscur criminel que le gibet réclame?
Car sur le nom romain c'est attirer le blâme. »
Ainsi conversaient-ils, lorsqu'on vit un archer
Soudain vers l'inconnue en riant se pencher
Et déchirer le lin qui lui voilait la face.
Or quel étonnement pour sa coupable audace
Lorsqu'il eut reconnu l'épouse du préteur!
Le Juif et le Romain d'un œil improbateur
Regardèrent la digne et courageuse femme;
Mais, tandis que le monde aujourd'hui la diffame,
L'Ange de la vertu va l'accueillir aux cieux.
Claudia cependant se dérobe à ces yeux
Qui l'ont considérée avec tant de surprise,
Et rejoint Nydia d'un même zèle éprise;
Puis, offrant au Très-Haut leurs soupirs et leurs pleurs,
Et du saint condamné méditant les douleurs,
Elles vont de ce deuil que leur âme révère,
Dans un bosquet touffu planté sur le Calvaire,
Avec recueillement ensemble se nourrir.
Près du mont où bientôt le Christ allait s'offrir,
Il entendit des voix gémir dans la vallée,
Ainsi qu'en Ephrata Rachel inconsolée
Et déplorant ses fils atteints par le poignard.
Il tressaille, il s'arrête, et son vague regard
Cherche, parmi les flots d'un peuple qui se presse,
Qui peut oser encor le plaindre en sa détresse:
Tant, lorsque le malheur sur nous s'appesantit,
La voix de l'amitié fortement retentit!
Il voit, il reconnait ces Juives que l'insulte
Ne saurait arracher à l'objet de leur culte,
Et qui, bravant, s'il faut, l'opprobre du trépas,
Fidèles à leur Dieu, s'attachent à ses pas.

La première du groupe est la Femme sublime
Dont l'âme toujours forte et le cœur magnanime
Ont su se résigner aux volontés du Ciel,
Et qui, de la douleur épuisant tout le fiel,
Vient voir son Fils, son Dieu, son espoir et sa vie
Mourir dans les tourments ordonnés par l'envie.
Noble épouse d'Alphée, ô toi dont les sanglots
De tes pleurs douloureux accélérent les flots,
De ta sœur affligée ô fidèle compagne,
Tu la suis au chemin de la sainte montagne;
Car, fallût-il mourir, et ce serait ton vœu,
Tu n'abandonnes pas ton céleste neveu.
Marthe d'afflictions paraît comme accablée,
Et sa sœur est ici muette, échevelée,
Et cherchant, l'œil hagard, son adorable Epoux.
Que d'efforts il lui faut pour vaincre ce courroux
Qui lui fait invoquer la colère suprême
Sur les persécuteurs d'un Dieu la bonté même!
Mais, connaissant Jésus et sachant que haïr
Ce serait l'offenser, ce serait le trahir,
Pour les méchants encor sa belle âme intercède,
Et son cœur se refuse à l'émoi qui l'obséde.
Là gémissent aussi Susanne, que l'amour
Au Dieu qui nous rachète engage sans retour;
Salomé, dont la foi généreuse et fervente
Est pour ses jeunes fils une grâce vivante
Où vient se raffermir l'espoir qu'ils ont formé;
Véronique pressant sur son cœur alarmé
Le voile qui conserve une céleste image;
La veuve de Naïm, qui, pour lui rendre hommage,
Est venue en ces lieux retrouver le Sauveur;
Jeanne, qu'un noble zéle, une sainte ferveur
Rendent indifférente aux reproches du monde,
Et dont l'âme grandit, en mérites féconde;
Tabithe, que le pauvre apprend à révérer;
Evodia, qu'un Dieu nous a fait admirer

Lorsqu'elle l'implora pour les jours de sa fille;
Vous, disciple de Pierre, aimante Pétronille;
Lilia, jeune plante, intéressante fleur
Qui semble n'avoir plus de vie et de couleur;
Tryphène d'Emmaüs; la pieuse Hermione,
Qui, chérissant un vœu que la foi sanctionne,
Suit avec ses trois sœurs l'Astre dont la clarté
Brille pour les amants de la virginité;
Puis Photine, Appia, Synthique et trente encore
Qui, filles de Solyme, ont suivi dès l'aurore
L'ami, le bienfaiteur des pauvres d'Israël.
Sur le groupe affligé veille l'ange Asaël.
Là se voyaient aussi des Juifs dont le courage
Osa ne pas se joindre à la commune rage :
C'étaient d'humbles bergers, c'étaient des laboureurs
Dont les pleurs et les cris condamnaient les horreurs
Qui souillèrent ce jour où d'un vaste anathème
Toute une nation se chargea d'elle-même.
A vous gloire et louange, habitants des hameaux!
Ainsi, lorsqu'on a vu de ses nobles rameaux
La croix, arbre divin, en France, dépouillée,
Et lorsqu'on la traîna méconnue et souillée,
Les cités, à leur honte, osèrent applaudir,
Et l'on vit leurs enfants avec audace ourdir
Des complots qui du Ciel menaçaient le royaume;
Mais la religion s'abrita sous le chaume :
L'homme des champs pleura l'outrage fait aux Cieux
Et demeura fidèle au Dieu de ses aïeux.
Mais revenons à vous qu'un vil peuple injurie,
Gloire de votre sexe et de votre patrie,
A vous qu'on ne vit point balancer un moment
Lorsqu'entendant sonner l'heure du dévoûment
Et d'un peuple en fureur affrontant les menaces,
Du Christ jusqu'à sa mort vous suivîtes les traces.
Venez, prêtez l'oreille : il vous parle, c'est lui!
C'est lui qui, s'oubliant, vous console aujourd'hui :

« O de Jérusalem filles chères et saintes,
Vous de mes maux sacrés jusque dans l'âme atteintes,
Vous, mes fidèles sœurs qu'à ma suite je vois,
Mon cœur brisé palpite au son de votre voix;
Car à l'amour divin la pitié doit ses charmes.
Qu'elles sont devant Dieu précieuses, les larmes
Que, malgré les méchants, sur son Fils vous versez ?
Ces pleurs et ces sanglots, un jour récompensés,
De mon règne à venir vous assurent la gloire.
Mais efforts superflus, espérance illusoire,
Si, dans ces jours de deuil, sur vous, sur vos enfants,
Sur vos frères qu'ici vous voyez triomphants
A l'aspect de la mort réservée à leur proie,
La douleur qui vous presse aussi ne se déploie !
Si donc votre motif est louable et pieux,
Les tourments que j'endure, utiles, glorieux,
Ne doivent aux regrets laisser aucune place;
Car par eux, de Noé régénérant la race,
Le Christ ouvre aux croyants un heureux avenir.
Oui, le péché, qui force un Dieu bon à punir,
Et les maux désastreux qu'à sa suite il entraîne,
Voilà de tous les pleurs de la douleur humaine
La cause véritable et l'objet permanent.
Voyez tous ces pervers dont le front maintenant
Porte le sceau fatal dont ils ont su l'empreindre :
Plus que moi désormais ne sont-ils pas à plaindre?
Vous allez voir venir un temps où sur ces bords
Ils porteront un deuil inouï jusqu'alors.
« Heureuses, direz-vous, celles qui sont stériles ! »
Car, en ces jours de sang, même à l'enfance hostiles,
Toi qui m'as méconnu, déplorable cité,
Tes filles pleureront sur leur maternité.
Alors, plus effrayants que la voix des tempêtes,
Ces cris : « Terre, ouvre-toi ! Monts, croulez sur nos têtes,
« Et cachez-nous aux Cieux irrités contre nous ! »
Vont être les hérauts du suprême courroux.

Mais, lorsque Dieu poursuit, est-il une retraite?
Si donc, ô peuple hébreu, c'est ainsi que l'on traite
Le bois vert, encor plein de sève et de vigueur,
Le Ciel traitera-t-il avec moins de rigueur
Le bois sec, devenu pour la terre un outrage?
Et si le Juste, en vain luttant contre l'orage,
Dans les flots de la mort se voit précipité,
Le méchant pourra-t-il voguer en sûreté? »
Ainsi le Christ montrait le bras de la vengeance
Sur les Juifs, envieuse et criminelle engeance,
Et sur tous les pervers fuyant le repentir,
Terrible en sa fureur, prêt à s'appesantir.
Mais, ô Dieu de bonté! clémence paternelle!
N'était-ce pas d'amour une marque nouvelle
Que de montrer aux Juifs le formidable écueil,
L'abîme où les poussait le souffle de l'orgueil?
Que vois-je? l'Homme-Dieu frappé d'un coup de lance!
« Apprends, dit un soldat, à garder le silence.
Marche, avance : à ton but il est temps d'arriver. »
Et Celui que l'Amour envoyait nous sauver
Vers l'autel des tourments, muet, reprit sa marche.
O de la race humaine antique patriarche,
Vous le vîtes alors gravir le mont sacré,
Ce fils de votre sang, d'âge en âge imploré,
Ce bienfaiteur divin promis dès le jour même
Où la terre se vit vouée à l'anathème,
Et le médiateur entre l'homme et son Dieu.
Il marche, aiguillonné par la lance et l'épieu;
Et ce sont vos enfants, à leurs serments parjures,
Qui, le chargeant de fers et l'abreuvant d'injures,
Ainsi qu'un scélérat le mènent à la mort.
Puis, sous l'impression de ce pieux remord
Qui vous fit, jusqu'à l'heure où finit votre course,
Déplorer de nos maux le principe et la source,
Vous dites : « Je l'ai vu! C'est l'Homme de douleurs
Qui, s'immolant pour nous, répare nos malheurs.

Ah! je comprends enfin la grandeur de mon crime.
C'est moi, c'est mon orgueil, mon forfait qui l'opprime.
O mon fils, ô mon Dieu, si clément et si doux,
Que ne puis-je marcher et souffrir avec vous! »
Ainsi gémit Adam, comme percé d'un glaive.
Sa compagne de l'œil suivait la nouvelle Eve
Et semblait d'un pardon invoquer la faveur.
« Ma fille, mon espoir, Mère de mon Sauveur,
O penser déchirant! j'ai causé tes alarmes,
Et je ne t'ai légué que l'angoisse et les larmes;
Mais pendant de longs jours j'ai pleuré comme toi.
Par l'amour de ton Fils qui s'immole pour moi,
Daigne prendre en pitié ta mère pénitente.
Ta venue ici-bas, pour mon peuple en attente,
Fut le premier bienfait de la rédemption;
Sois donc mon avocate et ma protection. »
Cependant, invisible aux enfants de la terre,
Et semblable à la nue immense et solitaire
Dont le Sina se vit autrefois couronné,
La milice des cieux, après avoir plané
Quelque temps, inquiète, au dessus de Solyme,
Du salut maintenant contemple la Victime.
Je ne saurais vous peindre, Anges, vous dont le cœur
Vient partager les maux de notre Rédempteur.
Je ne puis dire ici ni vos larmes brûlantes,
Ni vos ailes de feu, naguère étincelantes,
Empreintes en ce jour d'une couleur de deuil.
Mais votre front n'est point méconnaissable à l'œil;
Il n'a jamais perdu cette grâce suprême
Dont l'Ange révolté se dépouilla lui-même,
Et l'auguste douleur dont il porte le sceau
Révèle ces Esprits qui jadis d'un berceau
Adorèrent la sainte et sublime indigence.
Le serment solennel d'amour et d'allégeance
Que vous vîntes offrir à votre nouveau Roi
Vous rendit, s'il se peut, plus fermes dans la foi;

Et le céleste Enfant qui reçut votre hommage,
Malgré la douloureuse et révoltante image,
Qu'en toute sa personne il vous offre aujourd'hui,
Vous a vus, empressés, accourir près de lui.
Ainsi que votre zèle, aux jours de son enfance,
Contre un fer assassin lui servit de défense,
Combien vous désirez le protéger encor !
Mais Celui qui du doigt dirige votre essor,
Et qui vous a permis de vous rendre en ce monde
Où l'armée infernale, ardente et furibonde,
Des conseils du Très-Haut combat l'ambassadeur,
Par un ordre formel s'oppose à votre ardeur.
Car, pour l'Ange du mal victoire imaginaire,
La mort du Dieu fait homme à jamais régénère
Le peuple qu'autrefois Lucifer a perdu.
Par le sang rédempteur devant vous répandu,
Le Ciel triomphe, et l'homme, heureux, reprend sa course
Vers les lieux où la paix et la grâce ont leur source.
Puisqu'ainsi votre foi ne peut le secourir,
Pleurez, Anges, pleurez en le voyant souffrir.
Quand de ses longs tourments viendra la dernière heure,
Autour de son autel qu'il vous voie et qu'il meure ;
Puis, convives joyeux d'un immortel festin,
Vous irez entonner un cantique sans fin.



CHANT XVIII.

LE SACRIFICE DE LA CROIX.

SOMMAIRE.

Le Golgotha. — Le Christ arrive au lieu du sacrifice. — Prière qu'il adresse à son Père. — On le dépouille de ses habits. — Jeanne, épouse de Chusa. — Crucifiement. — Agneau muet. — Joie et triomphe de la haine. — Pitié douloureuse. — La croix est plantée. — Hymne à l'arbre du salut. — Le sanglant sacrifice. — La terre et le ciel émus du sublime spectacle. — L'Homme-Dieu prie pour ses bourreaux. — Blasphèmes vomis contre lui. — On tire ses vêtements au sort. — « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » — Nouveaux outrages au divin supplicié. — Tendres reproches que le Christ aurait pu faire aux Juifs du haut de la croix. — Conversion du bon larron. — Le Rédempteur mourant lui promet le paradis. — Ne pas attendre l'heure de la mort pour se convertir. — Marie au pied de la croix. — « Voilà votre fils, voilà votre mère. » — Hymne à la Vierge, mère du peuple chrétien. — Magdeleine embrassant les pieds de son adorable Epoux. — Dévotion à la croix. — L'Amour donne à Mina une goutte du sang divin. — Le sang du salut et les mérites infinis du Fils de Dieu offerts par lui à l'Eternel. — Le Très-Haut accepte l'offrande et déclare le genre humain racheté. — Ténèbres miraculeuses. — Effroi des peuples de la terre. — Témoignages authentiques. — « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » — « J'ai soif. » — Avis contre l'intempérance. — « Tout est consommé. » — Mort du juste et du pécheur. — « Je remets mon âme entre vos mains. » — La Mort plane sur le Calvaire. — Elle frappe le Messie. — Cri formidable et divin. — Jésus meurt. — Le voile du temple déchire. — Tremblement de terre. — Rochers brisés. — Terreur du peuple déicide. — — Longin le centenier et quelques Gentils au Calvaire. — L'astre du jour reparait dans toute sa gloire

Salut, mont vénérable où la Justice appelle
Une grande Victime à s'immoler pour elle,
Le nouvel Isaac qui, figuré d'abord,
Vient au nom du Très-Haut se soumettre à la mort
Et nous sauver du joug d'une race ennemie!
Tu ne porteras plus ce renom d'infamie
Que longtemps sur ces bords le gibet t'a donné.
Mais, mystère nouveau pour l'impie étonné!

Tu seras désormais, pour l'homme qui sait croire,
Plus digne de respect et plus riche de gloire
Que le sommet fameux où tonna l'Eternel.
Tu seras le témoin du pacte solennel,
Et tu répèteras, comme un écho sublime,
La voix qui, du salut acceptant la Victime,
Proclame le pardon que Dieu daigne octroyer.
C'est sur ton front sanglant que va se déployer
Le drapeau qui fera vaincre un peuple d'élite
Aux combats que l'Enfer d'avance prémédite.
Puis du Christ immolé tu seras le tombeau
Jusqu'à l'heure où, brillant ainsi que le flambeau
Qui répand les rayons dont notre orbe s'éclaire,
Il se réveillera comme un Dieu tutélaire
Pour aller vers les cieux bientôt prendre l'essor,
Et de là nous bénir et nous défendre encor.
  Le Christ, toujours soumis à l'Amour qui l'envoie,
De son itinéraire a parcouru la voie.
Meurtri dans tout son corps, à peine respirant,
Brûlant de soif, brisé, de fatigue mourant,
Et tandis qu'il voyait l'Hébreu, peuple perfide,
Comme un triomphateur marcher au déicide,
Il n'a pas dans sa route un instant hésité.
Hommes, le champion de votre liberté
Vient ici dans le but d'achever sa conquête.
Pour un dernier combat voyez-le qui s'apprête;
Mais pour lui, car les cieux ainsi doivent s'ouvrir,
Meurtrière est la lutte, et vaincre c'est mourir.
  Jésus sur la montagne humblement s'agenouille,
Et la voix de son cœur, tandis qu'on le dépouille,
A travers l'infini s'élève jusqu'à Dieu.
« Voici l'heure, mon Père, et c'est ici le lieu.
Je suis prêt, et je viens consommer mon ouvrage.
Si la chair s'est émue à l'aspect de l'orage,
Dans le Christ maintenant l'homme et Dieu sont d'accord.
Je m'offre de moi-même, et j'appelle la mort.

Je la vois : elle accourt diriger mon supplice
Et de fiel et d'horreurs saturer mon calice.
A sa fureur jalouse aujourd'hui laissez-moi,
Et, malgré la tendresse et le divin émoi
Dont le cri pénétrant pour le Christ intercède,
Que les Juifs, c'est le vœu dont l'ardeur les possède,
Puissent dire : « Il n'est plus ; nous l'avons fait mourir
Dans toutes les douleurs qui se peuvent souffrir. »
Alors le saint Amour dont le pouvoir ramène
Et rend au Créateur la créature humaine,
Et qui ne croirait point son ouvrage achevé
Si le moindre tourment restait inéprouvé,
N'aura plus qu'à jouir du succès qu'il espère.
Vous me l'avez promis, délaissez-moi, mon Père. »
  Ainsi pria Jésus en face du trépas,
Et ses persécuteurs ne se reposaient pas ;
Mais frappant leur victime et l'insulte à la bouche,
Pour étendre au plus tôt l'Homme-Dieu sur sa couche,
Les monstres arrachaient les vêtements sanglants
Qui, rétrécis, poudreux et collés à ses flancs,
Etaient comme un reproche aux mains qui le meurtrirent.
Les blessures alors, saignantes, se rouvrirent,
Et du salut divin la rosée humecta
De ses flots précieux le sol du Golgotha.
Spectacle attendrissant dont gémit la nature !
Anges, vous soupiriez : son manteau, sa ceinture,
Son vêtement de laine et sa tunique enfin,
Dont sa Mère autrefois avait tissé le lin,
Furent à cette chair palpitante et livide
Arrachés à la hâte aux yeux d'un peuple avide.
Car, après les affronts au prétoire subis,
On avait à Jésus fait prendre ses habits,
Au lieu de ce manteau de couleur écarlate
Qu'il portait lorsqu'aux Juifs le produisit Pilate.
  Il est nu, Dieu ! grand Dieu ! Celui dont l'univers
A reçu sa parure et ses trésors divers.

Et dont un seul regard le fait trembler de crainte !
Il est nu maintenant; mais sa nudité sainte
Porte de nos forfaits la honte et le fardeau.
Il ne lui reste plus que le royal bandeau
Dont Hébreux et Gentils ensemble le couronnent;
Et, tandis qu'à genoux les Anges l'environnent,
Lui, selon le Prophète, est un roseau brisé,
Un insecte rampant sur le sol écrasé.
Croyants, voyez les Juifs, dans leur infâme joie,
Couver d'un œil jaloux leur gémissante proie ;
Car pour eux l'heure sonne où, suivant leurs desseins,
L'objet de leur fureur, entouré d'assassins,
Doit être sous leurs yeux arraché de la terre.
« Et dès lors, pensent-ils, condamnée à se taire,
La voix dont les échos retentissent au loin
Et qui devient pour nous un dangereux témoin
N'aura plus le pouvoir d'assourdir nos oreilles
Par le récit bruyant de pompeuses merveilles. »
Alors fut à Jésus par Jeanne présenté
Un vin de Jéricho qu'elle avait apporté,
Et qui, mêlé d'encens, de parfums et de myrrhe,
Eût rendu l'Homme-Dieu, dans son dernier martyre,
Moins sensible aux douleurs qu'il devait ici-bas
Subir en succombant aux assauts du trépas.
Mais la coupe par lui fut effleurée à peine;
Car à tous les tourments que prépara la haine,
Nous l'avons vu, l'Amour avait soumis son cœur.
Or cette précieuse et suave liqueur,
Jeanne vit les bourreaux s'en saisir et la boire;
Mais sa pieuse offrande, à jamais méritoire,
Va demeurer inscrite aux archives du ciel.
C'est un mélange affreux de vinaigre et de fiel
Que l'on offre à Jésus comme par moquerie.
Les meneurs du complot, tigres dont la furie
Par le sang et la mort voulait se contenter,
Commençaient hautement à s'impatienter.

Eux l'ordonnant, Simon posa la croix à terre;
Puis du laborieux et noble ministère
Que, par une touchante et céleste faveur,
Il venait de remplir auprès d'un Dieu sauveur,
Il alla révérer et bénir la mémoire.
Croyants, levez les yeux : l'Hostie expiatoire,
L'Agneau, l'unique Agneau du nouveau Testament
A l'autel du salut s'immole en ce moment.
Sur l'instrument de mort le Christ s'étend lui-même,
Son divin cœur palpite, et ce cœur qui nous aime
Au comble de ses vœux est ici parvenu;
Car il touche à l'instant où, pour nous obtenu,
Le pardon, grâce à lui, régénérant nos âmes,
Vient préparer la terre à ces vivantes flammes
Qui, filles de l'amour, consument le croyant.
C'est en vain que la Mort, ce fantôme effrayant,
Plane comme un orage au dessus de sa tête :
Rien n'intimide plus le généreux Prophète ;
Il désire à tout prix que son Père aux humains
Sourie, et du bonheur leur montre les chemins.
Ange qui dirigez ma pensée et ma plume,
Dois-je oser recueillir dans mon humble volume
Les nouvelles douleurs que pour nous racheter
Le Dieu qui s'incarna daigne encor supporter,
Ces tourments infinis, cette offrande adorable
Qui, digne du Seigneur, nous le rend exorable?
Peindrai-je ces tableaux où l'on vit concourir
Et l'Enfer dont l'espoir a semblé refleurir,
Et le Ciel qui pour nous invoque la Clémence,
Et ce peuple d'ingrats comme ivre de démence,
Et notre orbe d'horreur et d'amour palpitant
A l'aspect du haut prix que le salut prétend?
Montrerai-je les clous que dans ces mains sacrées,
D'où pour nous émanaient les grâces adorées,
Dont on recueille aux cieux et la fleur et le fruit.
Un lourd marteau de bronze enfonçait à grand bruit;

Ces pieds si beaux naguère, alors qu'aux infortunes
Ils couraient, messagers de grâces opportunes,
Mais par un fer barbare aujourd'hui transpercés
Et sur un bois maudit jusqu'à la mort fixés;
Ces os qu'on entendait se froisser et se plaindre ;
Ce sang pur et vermeil dont les flots allaient teindre
Le drapeau qui sera la gloire des élus ;
Ces nerfs rompus, broyés, et qui de plus en plus
S'irritaient des efforts que la nature oppose
Aux douleurs dont en vain elle combat la cause ;
Ces membres tour à tour contractés et tendus
Sous la main des bourreaux à leur œuvre assidus;
Ce divin corps meurtri, ces veines déchirées,
Ces frissons douloureux et ces chairs lacérées ?
Dieu qui vouliez pour nous mourir dans les tourments,
Eh quoi! vous n'avez point par des gémissements
Attesté la douleur qui torturait votre âme !
Et vous fûtes muet devant ce peuple infâme
Dont l'impudeur encore à sa rage applaudit !
Ah! c'est que vous étiez l'Agneau qui, fut-il dit,
« Alors qu'on l'immolait n'a pas ouvert la bouche. »
Dirai-je ces Hébreux près de l'affreuse couche
Où d'un sommeil de mort le Christ allait dormir,
Monstres qu'on ne saurait rappeler sans frémir,
Et qui, de leurs agents stimulant la furie,
Conjuraient le Très-Haut de rendre à leur patrie
Les faveurs où leur zèle à défendre ses lois
De nouveau, disaient-ils, avait acquis des droits?
Dirai-je Lucifer suivi de ses phalanges,
Et, d'un air de triomphe, insultant aux bons Anges
Que l'amour et la foi retenaient en ces lieux ;
Tous ces enfants du ciel qui, se voilant les yeux,
Offraient au Christ souffrant leur sympathie auguste ;
La désolation dont la Mère du Juste
Se sentait accablée alors que dans son cœur
Tous ces coups de marteau, hâtés par la fureur,

Lugubres et vibrants, pénétraient comme un glaive;
Ces femmes au front pâle, à genoux sur la grève,
Et que, parmi les cris du peuple meurtrier,
On entendait gémir, sangloter et prier;
Puis ces hommes venus de différents rivages,
Ces Gentils qui du Juif dans ses haines sauvages
Abhorraient la démence et la férocité,
Et qui, mus par la grâce et par la vérité,
Honoraient de leurs pleurs le Christ à la torture,
Et même entrevoyaient sa céleste nature?
Rappellerai-je aussi dans un hymne de deuil
L'Esprit saint palpitant comme un jeune chevreuil
Qu'une flèche rapide atteint dans la coudraie,
Et, sous forme d'oiseau que la tempête effraie,
Volant et gémissant au dessus de la croix?
Peindrai-je enfin Celui par qui règnent les rois,
Dieu le Père, caché dans un nuage sombre,
Et tel que le marin quand son navire sombre,
Contemplant un tableau qui ne se décrit pas?
Dieu d'amour, Dieu sauveur, quelle langue ici-bas
Pourra le reproduire et nous le faire encore
Comprendre tel qu'aux cieux le Séraphin l'adore,
L'œuvre qui du salut nous a valu le jour?
Non, rien de la rançon que paya votre amour
Ne pourrait aux humains exprimer une idée.
D'une image d'horreur l'âme comme obsédée
Au Calvaire avec vous ne sait plus que souffrir :
On embrasse la croix, et l'on se sent mourir.

Par la main de l'Amour je le vois qui s'élève,
Cet arbre que féconde une divine sève.
Oui, c'est l'arbre de vie et d'immortalité.
Jadis par le Très-Haut dans ce monde planté,
Le souffle de l'Enfer dessécha sa racine.
Le péché, vent fatal qui dévore et calcine
Le sol où dut germer et fleurir la vertu,
L'avait depuis longtemps sur la terre abattu;

Mais le voici soudain replanté par le Verbe
Et croissant à nos yeux verdoyant et superbe.
C'est l'olivier sauveur qu'un illustre inspiré
Aux enfants de ce monde autrefois a montré,
Disant avec transport : « Peuples, qu'on le bénisse,
Le bois par qui du Ciel s'opère la justice! »
Soyez notre espérance, arbre dont les rameaux
Ainsi que les cités abritent les hameaux,
Vous dont le pèlerin cherche le doux ombrage ;
Asile protecteur à l'heure de l'orage;
Vrai signe de salut ; flambeau dont la clarté
Ne fatigue jamais le regard enchanté;
Etendard glorieux que les peuples implorent,
Et sceptre que les rois avec respect adorent.
Salut, croix du Messie, ô mystique chemin
Qui dans les régions du jour sans lendemain
Conduira sans détour l'âme persévérante ;
O fleur toujours vivace et toujours odorante ;
Dictame de nos maux ; vigne riche de fruits ;
Pierre dont les palais ne sont jamais détruits;
Perle dont la valeur ne nous sera connue
Que le jour où, passant au travers de la nue,
Nous irons avec joie en admirer le prix ;
Colonne qui s'élève au dessus des débris
Dont l'erreur idolâtre encombra notre monde;
Source qui ne perd point la fraîcheur de son onde ;
Glaive dont le croyant défend sa liberté ;
Houlette du pasteur qui vers l'éternité
Dirige le troupeau que l'Amour lui confie ;
Autel mystérieux où la foi sacrifie,
Et trône révéré d'où le Christ désormais
De la rédemption dispense les bienfaits!
C'est vous, croix de mon Dieu, que le mourant embrasse.
Servez-moi de défense, invincible cuirasse,
Dans ces combats du cœur où je suis entraîné;
Et quand l'Enfer, toujours à me perdre acharné,

Pour un dernier effort armera sa furie,
Demeurez avec moi, mon armure chérie :
Je serai sûr de vaincre, et la mort avec vous
Ne sera qu'un passage aux transports les plus doux.
Soyez pour nous l'étoile où la foi s'oriente
Lorsque durant la nuit, craintive et défiante,
Notre âme, dans sa marche, à travers le danger
Ne sait plus vers les cieux comment se diriger.
Je vous salue encore, ô bois notre refuge,
Arche qui de nouveau nous sauvez du déluge;
Porte par où je vois le Pontife éternel
Qui daigne intercéder pour l'homme criminel
Dans le vrai Saint des saints entrer, prêtre et victime,
Précurseur formidable et messager sublime,
Qui viendrez, signalant l'aube du dernier jour,
Apporter ici-bas la vengeance et l'amour !
Ainsi, sur la hauteur où le royal Prophète,
Dans le jeûne et la cendre humiliant sa tête,
Sacrifia jadis à l'autel du Dieu fort
Et calma le courroux du glaive de la mort,
La croix, mystique autel d'un plus grand sacrifice,
S'élève, à nos malheurs secourable et propice,
Et devient le drapeau de notre liberté.
O spectacle ! ô moment plein de solennité !
Vers l'humble et désormais adorable colline
De son trône lointain le Ciel même s'incline;
La terre se soulève et tressaille d'amour,
Et jusqu'aux profondeurs du ténébreux séjour
Parvint le bruit du choc dont elle fut heurtée
Alors qu'elle sentit la sainte croix plantée.
Et vous, ô mon Jésus, je vous vois cependant
De cet arbre immortel, comme un fruit mûr, pendant.
Mais combien vos douleurs se sont encore accrues !
De votre auguste face elles sont disparues,
Ces grâces qui naguère, éblouissant flambeau,
A nos yeux enchantés vous montrèrent si beau.

Votre front teint de sang et couronné d'épines,
La pâleur de la mort sur vos lèvres divines,
Votre corps par des clous sur la croix soutenu,
Votre sein haletant et vos os mis à nu :
O Fils de l'Eternel, c'est donc là votre image!
Dans cet état, chrétiens, venez lui rendre hommage :
C'est lui, ce Dieu sauveur, qui, de nos pleurs touché,
Lorsque nous gémissions sous le poids du péché,
Est venu du séjour de la gloire infinie
Se charger du fardeau de notre ignominie
Et nous rendre en souffrant dignes d'aller aux cieux.
Vers la croix de Jésus, pécheurs, tournons les yeux,
Car c'est là qu'à jamais tout notre espoir demeure.
Mais de l'éternité lorsque sonnera l'heure,
A ce feu qui s'allume au delà du trépas
Que le sang du salut ne nous condamne pas!
Or les deux malfaiteurs, qui, vieillis dans le crime,
N'avaient que trop rendu leur arrêt légitime,
Expièrent alors leurs méfaits sur la croix.
Le Christ au milieu d'eux (le Prophète autrefois
Ainsi vit le héraut issu de la Clémence),
Le Dieu né pour mourir oubliait la démence
Qui d'un peuple égaré suscita la fureur :
« Pardonnez-leur, mon Père : hélas! dans leur erreur,
N'est-ce point à leur âme, esclave de l'envie,
A l'image de Dieu qu'ils arrachent la vie?
Mon sang pour les pervers intercède en ce jour;
Laissez en leur faveur se déployer l'amour. »
Ainsi pria le Christ : prière mémorable!
N'imiterez-vous point cet exemple adorable,
O vous qui vous plaignez et d'affronts et de torts?
Voyez combien il souffre en son âme et son corps.
Qui le reconnaîtra? car il n'est plus lui-même.
Sans merci ni pudeur son peuple le blasphème,
Et lui prie et pardonne! Approchez et jugez
Si plus que l'Homme-Dieu vous fûtes outragés.

Pardonnez donc, chrétiens : pardonner est sublime;
Et le Ciel, couronnant cet effort magnanime,
Fera pleuvoir sur vous les grâces du pardon.
  Tandis que le Sauveur, mourant dans l'abandon,
Répondait par l'amour à la haine acharnée,
Une autre scène encore au peuple fut donnée.
Les vêtements du Christ, dont les croyants pieux
Auraient fait un trésor à jamais précieux
Si l'Eglise leur mère en eût eu l'héritage,
Les bourreaux en riant en firent le partage.
« Les lots ne semblent pas, dirent-ils, des plus beaux :
N'importe, il ne faut pas dédaigner les lambeaux. »
Mais diviseront-ils la robe sans couture,
Ouvrage et don des mains de la Vierge très-pure?
« Le sort, fut-il prédit, alors décidera
Quel est celui d'entre eux qui la possèdera. »
Ainsi du Rédempteur la tunique sacrée
Devant lui fut au sort par les soldats tirée,
Et Miriam le vit, ce vêtement si cher,
Devenir le butin d'un agent de l'Enfer.
Elle vit l'insensé, dans son infâme audace,
Aux yeux des sénateurs et de la populace
L'étaler et, pour elle amère vision!
S'en vêtir par mépris et par dérision.
Ensuite, s'asseyant et secouant la tête,
Les bourreaux désœuvrés gardaient le saint Prophète,
Et la haine à l'entour multipliait ses cris.
  Or ces mots, sur la croix en trois langues écrits :
JÉSUS DE NAZARETH, LE ROI DES JUIFS, déplurent,
Comme un genre d'affront, aux Hébreux qui les lurent.
Plusieurs pharisiens allèrent au préteur
Et lui dirent : « C'est trop flatter un imposteur.
Roi des Juifs! ce n'est pas ainsi qu'il faut écrire;
Mais écrivez le but où le rebelle aspire.
Marquez, si vous voulez, qu'il s'est dit notre roi,
Et dites qu'infidèle à notre antique loi,

L'exécrable meneur conspirait contre Rome :
On connaîtra par là le crime de cet homme,
Et que c'est en mourant son nom seul qu'il flétrit.
— Doctenrs, ce que j'ai fait écrire reste écrit;
Rien n'y sera changé, c'est moi qui vous l'annonce. »
Telle fut du préteur l'énergique réponse;
Mais le roi d'Israël, du haut du Golgotha,
Pour confondre les Juifs, lui-même la dicta.
Hébreux, si donc pour vous il n'est pas le Messie
Qui devait restaurer votre gloire obscurcie,
C'est ainsi, malheureux, que vous l'avez voulu;
Car du Dieu de Jacob il est vraiment l'élu.
Il vint comme jadis les Voyants l'annoncèrent.
Il vint parmi les siens : les siens le repoussèrent;
Mais ailleurs il ira se créer des enfants
Qui, marchant à sa suite, heureux et triomphants,
Ne dédaigneront pas les grâces fortunées
Que les Cieux bienfaiteurs vous avaient destinées.
Et vous, n'attendez plus qu'nn Christ vous vienne un jonr :
Votre espoir au Calvaire a péri sans retour.

Or peuple, magistrats, sénateurs, scribes, prêtres,
Au Monarque espéré de leurs pienx ancêtres
Jetaient toujours l'insulte en le voyant mourir :
« Quoi! ce bras tout puissant ne peut te secourir,
Ce bras qui, sans effort opérant les miracles,
Renverse l'édifice où Dieu rend ses oracles,
Et, plns splendide encor, le relève en trois jours!
A l'appel de ta voix les morts n'étaient pas sourds,
Et tu ne peux ici rien faire pour toi-même!
S'il fut l'élu de Dien, s'il est vrai que Dieu l'aime
Et qu'il soit l'Oint royal dont nous cherchons l'appui,
Qu'il échappe à la mort, et nous croirons en lui.
Oui, qne, selon nos vœnx, de la croix il descende :
Heurenx d'avoir nn chef, un roi qui nous commande,
Et secouant le jong que nous avons porté,
Nous irons conquérir et notre liberté

Et la gloire du jour de l'antique promesse.
Il s'est dit Fils de Dieu ; mais Dieu de sa détresse
Ne témoigne pourtant ni pitié ni souci.
Ah ! plutôt, puisqu'enfin tout l'abandonne ainsi,
Reconnaissons que Dieu, dans sa juste colère,
Ne pouvait plus longtemps différer le salaire
Que le blasphémateur n'a que trop mérité.
Qu'il meure, et qu'avec lui meure l'impiété ! »
L'Hébreu jusqu'à la fin, car il eut ce courage,
Au saint supplicié fit donc boire l'outrage,
Et le Christ, par les siens en cet état rendu,
Leur eût peut-être alors en ces mots répondu,
Si leurs cœurs endurcis eussent pu le comprendre :
« Mon peuple, à tant de haine aurais-je dû m'attendre?
Qu'ai-je fait pour vous nuire ou pour vous attrister?
Le joug que Pharaon jadis vous fit porter,
Ne le brisai-je point? et ma droite étendue
Ne lança-t-elle pas sur l'Egypte éperdue
Ces traits que le Seigneur garde pour les pervers?
C'est moi qui fus votre Ange au milieu des déserts.
Je vous donnai la manne, aliment symbolique,
Et jamais je ne fus sourd à votre supplique
Lorsque dans le malheur vous m'avez invoqué.
Que dis-je? Quand Jacob avait prévariqué,
Aussitôt, oubliant le mépris et l'injure,
Dans mes bras paternels j'appelai le parjure.
Heureux, cher à mon cœur et par ma bouche instruit,
Aux champs de vos aïeux je vous ai reconduit;
Et voici qu'en ce jour votre reconnaissance
Me donne cette croix dans sa munificence !
Vos verges et vos fouets m'ont déchiré le flanc,
Et votre cœur haineux se repaît de mon sang.
O peuple de mon choix, vigne que j'ai plantée,
Vigne par mon amour tendrement abritée,
Et que de mes sueurs je suis venu nourrir,
Quels fruits en récompense avez-vous su mûrir?

Loin de m'avoir donné le vin que je préfère,
Vous m'êtes devenue improductive, amère;
Vous m'avez, dans ma soif, de vinaigre abreuvé;
Même, ô honte pour vous, mon peuple! j'ai trouvé
Du fiel dans le calice où vous m'avez fait boire.
Cruels, auriez-vous donc perdu toute mémoire
Du jour où d'un rocher je fis jaillir pour vous
Ces flots miraculeux que vous trouviez si doux?
Plus tard, de Chanaan je frappai tous les princes,
Et je vous ai livré leur or et leurs provinces;
Mais vous, pour me meurtrir, Hébreux, enfants ingrats,
Aujourd'hui d'un roseau vous armez votre bras.
Je vous ai fait présent du sceptre dont la terre
Sera pour son bonheur à jamais tributaire;
D'épines en retour vous m'avez couronné!
Honneur et gloire enfin, je vous ai tout donné;
Et, voyez, ô mon peuple, à quel point je vous aime,
Pour comble de faveur, je me donne moi-même!
Mais voici que le Christ d'âge en âge attendu,
Au gibet de la croix vous l'avez suspendu!
  Ainsi d'un cœur divin reproche doux et tendre,
Vous auriez, si les Juifs avaient pu vous entendre,
Dans leur âme inhumaine éveillé le remord.
  Cependant les larrons, luttant avec la mort,
Au Messie immolé jetaient leur part d'outrages.
Soudain, comme l'éclair dans une nuit d'orages
Parfois au voyageur laisse entrevoir l'ormeau
Dont l'antique ramure abrite son hameau,
Et dont il avait cru s'être éloigné dans l'ombre,
La grâce, autre clarté qui perce la nuit sombre,
Découvre à l'un des deux l'arbre vert et fleuri
Où le pécheur mourant a l'espoir d'un abri.
Dimas était son nom. Pressante et souveraine,
Une puissance intime à la foi le ramène;
Les regrets de son âme et le deuil de ses yeux
Du saint Médiateur que lui montrent les Cieux

Implorent aussitôt un regard de clémence;
Et pendant ce temps-là l'autre ici recommence
A blasphémer le Dieu qui mourait avec lui.
« Quoi! disait l'insensé, tout puissant pour autrui,
Le prestigiateur ne peut rien pour lui-même!
Es-tu le Christ? Eh bien! en ce péril extrême,
Prouve qu'à ta puissance on dut ajouter foi,
Et du gibet fatal sauve-nous avec toi. »
Dimas le reprenait, disant: « Es-tu sans craintes?
Tandis que du trépas tu ressens les atteintes,
Oses-tu, bafouant un homme malheureux,
Rendre ton propre sort encore plus affreux?
Et n'as-tu point assez de ton propre supplice?
Nous souffrons, nous mourrons, et c'est avec justice;
Pour nous, vils malfaiteurs chargés d'iniquités,
L'opprobre et les tourments sont plus que mérités.
Mais, parmi les forfaits qui souillèrent ma vie,
Il en est un du moins où, contre ton envie,
La fureur du moment ne put acquiescer,
Et mon glaive, ô Gesmas, eut honte de verser
Le sang d'un pèlerin qu'il voyait sans défense.
J'écoutai la pitié, je secourus l'enfance;
Cette pensée, à l'heure où je subis la mort,
Ne vient pas ajouter à l'horreur de mon sort.
Regarde cependant ce juste qu'on opprime
Et qui meurt avec nous dans l'opprobre du crime:
C'est l'auteur du salut. Contrit de tes forfaits,
De sa miséricorde implore les effets.
Et vous, Juifs insensés, ô ciel! votre furie
L'outrage quand pour vous il s'interpose et prie;
Du Dieu de vos aïeux voici le vrai héraut:
C'est votre roi, vous dis-je, et le Fils du Très-Haut. »
  Puis, vers le Rédempteur se tournant avec peine,
Dimas ajoute: « O Dieu, justice souveraine,
Si vous me condamnez, je ne m'en plaindrai pas;
Car, si dans ce moment je reviens sur mes pas,

Je n'aperçois qu'horreurs, qn'impiétés sans nombre.
Mais, ô Soleil d'amour, puisque dans ma nuit sombre
Je pnis, prêt à mourir, vous invoquer encor,
Alors que vers les cieux vous prendrez votre essor
Et que vous entrerez dans la gloire éternelle
Dont je vois maintenant briller nne étincelle,
Daignez, ô Dieu sauveur, vous souvenir de moi.
— Oui, répondit Jésus, j'ai pris pitié de toi.
Tn me suivras bientôt, lorsque dans cet empire
Où, s'il est repentant, le pécheur même aspire,
J'irai, victorieux, conduire mes élus;
Car je n'ai point, Dimas, depuis trente ans et plus,
Perdu le souvenir du jonr où mon enfance
Eut contre la fureur ta pitié pour défense.
Je n'ai point oublié que mes parents jadis
Partagèrent les soins prodigués à leur fils;
Et je vois tes remords et ta douleur profonde.
Puis, soumis aux clartés dont la grâce t'inonde,
Tu t'es, en aimant Dieu, jusqu'à lni relevé.
A tes derniers moments, va, le Christ t'a sauvé. »
Il dit, et le larron, versant d'heureuses larmes,
Dans l'horreur de sa mort ne vit plus que des charmes.
  Quant à vous, ô pécheurs, qni, ponr vous convertir,
Attendez un douteux et tardif repentir,
Dites, sur quelle base et sur quelle assurance
Croyez-vous, insensés, fonder votre espérance ?
Eh quoi! d'impnrs plaisirs et de folles amours
Auront loin du devoir consumé vos beaux jours,
Et vous viendrez à Dieu, votre souverain Maître,
Offrir et consacrer moins qn'une heure peut-être !
Quoi ! vous aurez servi Satan jusqu'à la mort,
Et votre nef rebelle aura fui loin dn port,
Puis vons irez soudain recevoir la couronne,
Sans avoir de Celui qui l'offre et qui la donne
Voulu suivre la voie et les commandements !
Vous aurez sans pudeur violé vos serments,

Et vous aspirerez à contempler en face
Le Dieu saint qu'a honni votre orgueilleuse audace !
N'est-il donc pas un père, un ami, dites-vous,
Toujours prêt à laisser adoncir son courroux ?
Et le Christ sur la croix, sans blesser sa justice,
Ne se montra-t-il pas au repentir propice ?
Oui, la grâce céleste obéit à l'amour
Et sauve le pécheur même à son dernier jour.
Mais vous qui, vous jouant de la miséricorde,
Espérez que de Dieu la bonté vous accorde
Le pardon salutaire à l'heure du trépas,
Pécheurs présomptueux, vous ne l'obtiendrez pas.
Car alors, non d'amour, mais de servile crainte,
Dans votre affliction, vous aurez l'âme atteinte;
Et comme Dieu vous voit, s'il prolonge vos jours,
De vos iniquités renouveler le cours,
Nouveaux Antiochus, tous vos cris de détresse
Ne pourront retenir sa droite vengeresse.
Oui, jadis un voleur expirant sur la croix
Vers le ciel vainement n'éleva point sa voix ;
Mais aux sources d'amour sa prière puisée
A l'ire du Très-Haut fut comme une rosée ;
Mais un Dieu près de lui mourant dans les douleurs
Du pécheur pénitent sanctifia les pleurs;
Mais, tandis que Dimas dans les bras de son Juge,
Par un vrai repentir, obtenait un refuge
Et sortait de ce monde heureux et pardonné,
Gesmas au désespoir mourait abandonné.

O toi que la douleur dans ses torrents immerge,
O courageuse Femme, ô Mère toujours vierge,
Près de ton divin Fils je te retrouve encor,
Et pour toi désormais sa croix est un trésor.
Puis je vois cet aimable et fidèle disciple
Qui dévore ses pleurs et dont le soin multiple
Se partage entre toi, ses frères et son Dieu ;
Car, si son cœur aimant le retient en ce lieu,

Il gémit de penser qu'éloignés de leur Maître
Ses amis éperdus le renoncent peut-être.
Debout auprès de l'arbre où son Fils suspendu
S'immole pour nous rendre un bien jadis perdu,
Contemplez-la, chrétiens, Celle qui, dans les larmes,
Gémit sous un fardeau d'angoisses et d'alarmes.
C'est ici que son cœur, d'un glaive transpercé,
Eprouve le tourment qui lui fut annoncé.
Oh ! quelle affliction, quel supplice pour elle
De contempler le Dieu dont l'amour se révèle,
Livré comme une proie à toutes les douleurs !
Qui pourrait aujourd'hui voir, sans verser des pleurs,
Du Messie immolé souffrir ainsi la Mère ?
Qui ne serait ému quand on la considère
Partageant de son Fils les peines et les maux ?
Elle voit son Enfant, lamentables tableaux !
Déchiré par le fouet, cette arme de la rage,
Et d'opprobres sans nom subissant un orage ;
Car, afin d'expier l'amas de nos forfaits,
Sur sa personne sainte il en a pris le faix.
Elle voit ce cher Fils que la terre abandonne,
Tandis que le Très-Haut, grâce à lui, nous pardonne,
Entre deux malfaiteurs expirer sur la croix.
Non, non, tous les martyrs, tous les saints à la fois
De la douleur jamais n'ont connu la puissance
Au point où la subit Celle dont la constance
Demeurera toujours pour le peuple chrétien
A l'heure de l'épreuve un merveilleux soutien,
Un appel à la gloire où les Cieux nous exhortent.
Et combien en valeur ses mérites l'emportent
Sur tous ceux qu'ici-bas vous pouvez acquérir,
O vous qui pour Jésus apprenez à souffrir !
Mais réjouissez-vous, et voyez d'âge en âge
Sa main vous les transmettre ainsi qu'un apanage.
Puis, ayant dans ce monde, au nom de la vertu,
Pour le règne du Christ noblement combattu,

Vous parviendrez aussi dans cet autre royaume
Où les palais auront l'éternité pour dôme.
  Or au pied de la croix le Rédempteur voyant
La Fille du Très-Haut et le zélé croyant,
Daigna dans son amour, par un nouveau mystère,
Laisser un souvenir d'un grand prix pour la terre :
« Femme par excellence, ô Femme dont la main
Aux sources du salut conduit le genre humain,
Pour mère à mon disciple aujourd'hui je te donne,
Et pour les vrais chrétiens, puisque le Ciel pardonne,
Sois aussi désormais un astre protecteur.
Et toi, l'ami d'un Dieu, le Verbe rédempteur
En mourant sur la croix te choisit pour son frère ;
Prends donc dès ce moment sa Mère pour ta Mère. »
Il dit. Le jeune apôtre, ému, respectueux,
A l'ombre de la croix, sur son cœur vertueux
Prit et pressa la main que lui tendait Marie.
  Source qui ne pouvez jamais être tarie
Et qui d'un vin céleste enivrez la ferveur,
La Terre vous salue, ô Mère du Sauveur.
Oui, vous êtes pour nous ce fleuve au cours rapide
Qui verse dans les cœurs la grâce au flot limpide,
La source où vient joyeux boire le pèlerin
Lorsqu'épuisé de soif sous un climat d'airain,
Il voudrait se hâter de poursuivre sa route.
Vous êtes le rayon qui dissipe le doute,
L'étoile qui, brillant dans la nuit de l'erreur,
Au travers des dangers devient notre éclaireur,
Et l'aurore mystique où la foi par avance
Entrevoyait le jour de notre délivrance,
Ce jour que la vertu ne cessera de voir
Et qui ne s'éteint point dans les ombres du soir.
Venez nous apporter, colombe messagère,
Le rameau dont la vue aux malheureux est chère ;
Montrez-vous, ô buisson que ne consume pas
Le feu dont vous brûlez au désert d'ici-bas,

O nuée où le juste avec bonheur s'abrie,
Devant le Saint des saints tige toujours fleurie,
Et mystique toison qui recueillez pour nous
La rosée où le cœur trouve un charme si doux.
Vous que le Tout-Puissant créa dès le principe,
Vous êtes de la femme et la gloire et le type.
C'est vous qu'il destina pour mère à ses élus;
Car vous deviez, après des siècles révolus,
Aux blessures du cœur apporter le dictame,
Et nous guérir ainsi des maux qu'une autre femme
Légua par la révolte à sa postérité.
Vous parûtes enfin : l'Enfer épouvanté
Reconnut de David l'antique forteresse;
Et la Terre aussitôt du sein de sa détresse,
Palpitante, vers vous éleva son regard,
Et dès lors du croyant vous fûtes le rempart.
Vous êtes sur la mer notre immortel pilote ;
Votre nom, doux à l'âme, est comme un antidote
Dont la force commande au venin de l'aspic;
Nous pouvons sous nos pieds fouler le basilic.
Demeurez parmi nous, Vierge forte et clémente :
Bien souvent dans nos cœurs un orage fermente,
Et, loin de votre appui, quel serait notre sort?
Dans nos afflictions soyez notre support,
Vous, secours des chrétiens et santé de l'infirme.
Que votre douce voix désapprouve ou confirme,
Qu'elle épure les vœux qu'au Ciel nous adressons :
Nous serons toujours prêts à suivre vos leçons.
Guidez-nous vers les lieux où la vertu se glane,
Où l'on cueille la fleur qui jamais ne se fane ;
Et, si l'orage un jour vient à nous investir,
Daignez le détourner et nous en garantir.
Lorsqu'en proie à la crainte ou brisé de fatigue,
Vers vous j'irai, semblable aux petits du sarigue,
Mère que nul enfant ne devrait oublier,
Ouvrez-moi votre sein pour m'y réfugier.

Dans ce temps de vertige où la foi se délabre,
Brillez au sanctuaire, auguste candélabre.
Montrez-nous s'immolant à l'autel de l'Amour
Celui qui du salut éternise le jour.
Partout comme un venin le vice s'inocule;
Sur la piété même, ô honte! l'on spécule.
Ranimez la ferveur qui commence à tiédir.
Puisse l'arbre mourant par vos soins reverdir!
Ouvrez-vous, vase insigne où la piété sainte
Puise cet humble zèle et cette noble crainte,
Suave et pur encens qui parvient jusqu'à Dieu.
O tour d'ivoire et d'or, colonne du saint lieu,
Combien j'aime à vous voir supporter l'édifice
Où s'offre à l'Eternel le nouveau sacrifice!
Refuge du pécheur, oh! qu'il est consolant
D'entendre votre voix rendre à son cœur tremblant
Cet espoir qu'il croyait ruiné sans ressource!
« Viens, vers ton Dieu, dit-elle, enfant, reprends ta course;
Car j'obtiendrai ta grâce, et mon Fils apaisé
A t'offrir ses trésors redevient disposé. »
Porte du ciel enfin dont l'aspect nous invite
A fournir la carrière, à marcher au plus vite
Vers les lieux où l'Amour couronne ses élus,
Ouvrez-vous au croyant, et ne vous fermez plus.
Alors, des cieux ouverts entrevoyant la gloire,
Nous saurons avec nous maintenir la victoire;
Puis, lorsque nous verrons le combat terminé,
Pour recevoir le prix qui nous est destiné,
Nous irons vous revoir dans cet heureux royaume
Où des fleurs du salut se recueille l'arôme,
Et bénir à jamais et chanter le doux nom
Qui nous fit ici-bas triompher du démon.
Etoile protectrice, astre de ma jeunesse,
Brille encore pour moi quand viendra la vieillesse :
Heureux, trois fois heureux, si ton calme flambeau
D'un reflet de ta gloire éclaire mon tombeau!

Mais si, rebelle enfant, je renonce à ton culte,
Si je viens, ô Marie, à te jeter l'insulte,
Ainsi que ces pervers, vases d'iniquité,
Dont l'impudeur s'attaque à ta maternité
Et vomit par torrents la fange qu'elle couve,
Malheur à moi! malheur! car le sceau qui réprouve,
Aussitôt que l'impie ose te diffamer,
Sur son front d'apostat commence à s'imprimer.
Mais non, c'est pour toujours que mon cœur te révère.
Maintenant avec toi je reviens au Calvaire,
Près de cet Homme-Dieu dont l'amour bienfaisant
A daigné faire au monde un si noble présent.
Aux pieds du Rédempteur j'aperçois Magdeleine :
Elle embrasse la croix, et son ardente haleine
Est comme un long soupir de douleur et d'amour.
Telle que la colombe atteinte par l'autour
Et qui cherche de l'œil à revoir sa compagne
Qu'elle laisse en mourant seule sur la montagne,
L'aimante Magdeleine, en attendant la mort,
Ne voyait que Celui dont l'aspect dès l'abord
L'avait à la vertu naguère rameuée,
Et qui, se l'attachant par un saint hyménée,
Avait dit : « Je t'accepte, et je me donne à toi. »
Magdeleine a chéri ses serments et sa foi :
Mourir avec l'Epoux qu'elle aime et qu'elle adore,
C'est le vœu de son cœur, c'est le bien qu'elle implore.
Elle semble d'angoisse et de deuil s'enivrer ;
Puis voyez dans ses yeux la douleur dévorer
Les larmes dont les flots jaillissent de son âme.
Sur elle cependant l'Epoux qu'elle réclame
A du haut de sa croix déjà versé les fruits
Que pour nous ses sueurs et son sang ont produits.
Puissiez-vous, ô chrétiens, imiter cet exemple!
Car, déjà belle aux yeux, vous la trouverez ample,
La moisson que la croix vous fera recueillir.
Lorsque l'adversité viendra vous assaillir,

Quand l'Envie, exerçant ses pratiques infâmes,
D'une grande amertume abreuvera vos âmes,
Et voudra vous ravir gloire, paix et bonheur,
Venez, peuple affligé, sur la croix du Seignenr
Cueillir ces fruits divins : grâce consolatoire,
Force qui dans la lutte assure la victoire,
Et fidèle garant d'un meilleur avenir.
Ici de fortitude ils venaient se munir,
Tous ces nobles héros dont l'Eglise est la mère,
Et qui, pour mériter, non la gloire éphémère
Où le cœur se nonrrit d'un funeste aliment,
Mais celle dont l'éclat dure éternellement,
Au glaive des bourreaux couraient offrir leurs têtes,
Et marchaient à la mort comme on marche à des fêtes.
C'est encore à la croix, ô vous, pieux docteurs,
Sublimes écrivains, éloquents orateurs,
Que vous alliez toujours emprunter ces paroles
Dont le poids accablait l'erreur et les idoles,
Et des chrétiens déchns confondait les défis.
Vous aviez médité devant le crucifix
Alors que, pleins du Dieu qui résiste au superbe,
Aux grands comme aux petits vous annonciez le Verbe,
Ou lorsque pour l'Eglise et ses droits menacés
Etaient par votre plnme avec zèle entassés
Tous ces faits imposants, ces puissants témoignages
Qui réfutent l'impie et forcent les suffrages.
Mais auprès de la croix mon esprit vous rejoint.
  Là, que vois-je ? Mes yeux, ne me trompez-vous point ?
Et je vis, revêtu des saints habits du prêtre,
Un sacrificateur dans la nue apparaître.
Je reconnus l'Amour, mystérieux pouvoir
Qui de la mort au Christ avait fait un devoir.
Sublime vision ! douce et brillante flamme !
Son regard comme un trait pénétra dans mon âme,
Et son front me parut être l'astre adoré,
Réservoir des splendeurs dont l'Ange est enivré.

Invisible en sa marche aux yeux du peuple impie,
L'Amour touche le sol où le crime s'expie,
Et recueille, empressé, dans un calice d'or
Une goutte du sang dont la croix fume encor.
Puis à ce pèlerin enfant d'un autre monde,
Où le péché n'a pas porté sa boue immonde,
Il donne avec respect le vase précieux.
« Que ce sang, lui dit-il, rempart mystérieux,
Pour un peuple innocent devienne une cuirasse!
Puisse l'ancien dragon, dont la mort suit la trace,
Et qui cherche toujours à vous ravir la paix,
Sur vos bords fortunés ne triompher jamais! »
Il dit; puis, dans la coupe où lui-même en breuvage
S'offre à ceux qui du ciel atteignent le rivage,
Il recueille les pleurs du Messie incarné,
Ces pleurs qui, dès le jour où le Christ nouveau né
A l'auteur de nos maux vint déclarer la guerre,
Comme une fraîche ondée ont arrosé la terre;
Les labeurs et les soins qui remplirent ses jours
Lorsque, distribuant grâces, dons et secours,
Pour soulager le pauvre et guérir le malade
Il se manifestait de bourgade en bourgade;
Les sueurs que son front sur un sol dévasté
Répandit pour lui rendre et la fertilité,
Et ces fruits immortels que la vertu recueille,
Et ces fleurs que jamais la tempête n'effeuille;
Ces prières du cœur et ces soupirs fervents
Qui, tels que les parfums emportés par les vents,
Allaient de toutes parts embaumer notre monde,
Et qui montaient aux cieux comme du sein de l'onde
Montent à l'orient les astres de la nuit,
Adorant dans leur cours la main qui les conduit;
Ces mérites divins, amassés sur la terre,
Et qui vont devenir le trésor salutaire,
La source inépuisable où l'Eglise de Dieu
Puisera les faveurs qu'elle verse en tout lieu,

Et ce généreux sang qui jaillit et qui lave
La souillure imprimée à notre front d'esclave;
Tous les tourments enfin que le Christ a soufferts
Pour frustrer l'espérance adorée aux enfers,
Et ceux qu'il doit subir jusqu'à l'heure marquée
Où sera par sa mort à jamais révoquée
La loi qui du bonheur fit fermer les chemins :
Tout fut, ô saint Amour, recueilli par tes mains
Puis offert dans ta coupe au Juge redoutable
Qui venait exercer son office adorable.
Cependant Dieu le Père avait l'œil sur la croix ;
D'une angoisse indicible il soupira trois fois,
Et trois fois l'Esprit saint, plaintive tourterelle,
Dans son vol douloureux, vient effleurer de l'aile
L'arbre où, blessé, mourant, il voit son Bien-Aimé.
Mais devant l'Eternel dans la nue enfermé
L'Amour, prêtre sublime, avec respect élève
La coupe dont l'offrande à la famille d'Eve
Devait, au jour prédit, assurer le salut :
« Mortels, quel Rédempteur le péché vous valut!
C'est le Fils du Très-Haut, c'est son Verbe adorable;
C'est lui qui dans les cieux, victime favorable,
Pour vous à votre Juge avait daigné s'offrir;
Et, selon sa promesse, il est venu souffrir.
Mais voici le moment solennel et propice :
Dieu, prenez la rançon qu'exige la Justice,
Et que d'un joug fatal l'homme soit délivré.
— Amour, dit le Seigneur, par ce sang adoré
La puissance divine est plus que satisfaite.
Hommes, voici le sang qui sauve et qui rachète;
Vous êtes pardonnés, et les cieux vont s'ouvrir.
Mais sur ce bois sanglant voyez un Dieu mourir :
C'est mon Fils! A la mort il s'est livré lui-même.
Considérez, pécheurs, combien le Christ vous aime;
Ne promettrez-vous pas de ne plus l'offenser?
Mon peuple, il n'est plus rien que ne puisse effacer

Ce sang qui désormais pour vous implore et crie.
Oui, même ces bourreaux, instruments de furie,
Ainsi que ces Hébreux, encor plus criminels,
Ici sont appelés dans mes bras paternels,
Pourvu que par l'amour le remords de leur crime
Les jette repentants aux pieds de leur victime;
Car du haut de la croix elle a prié ponr eux.
Et moi je l'abandonne à son sort douloureux !
Ainsi le veut le Juste au jour de son supplice.
Partons; jusqu'à la mort qu'il boive le calice. »
Il dit et vers sa cour remonte en soupirant,
Et le saint Paraclet sur le Verbe mourant
Jette un dernier regard, pnis, gémissant encore,
Vole aux lieux où le jour n'a jamais eu d'aurore.
  Cependant Uriel sur l'astre qu'il conduit
Etendait tout à coup le voile de la nuit.
Comme un char arrêté devant une barrière,
Le soleil au zénith suspendit sa carrière;
Lugubre et dans le deuil, il apparut aux yeux
Comme il apparaîtra lorsqu'nn décret des Cieux
Dans le sein du néant plongera tous les mondes.
Semblables aux vaisseaux que submergent les ondes,
Vénus, Jupiter, Mars, ces globes fraternels,
Furent, quoiqne innocents de complots criminels,
Dans ces flots ténébreux ensevelis eux-mêmes.
Et ces soleils lointains qni pour d'autres systèmes
Dispensent la chaleur, les saisons et les jours,
Comme si de leur règne allait finir le cours,
Ne nous donnérent plus qu'une lueur blafarde,
Au lieu de ces rayons que leur disque nous darde.
  Or sur le mont sacré dès l'abord Lncifer
Pâlit, tremble et se dit : « C'est la nuit de l'enfer ! »
Mais soudain, rappelant son sinistre courage :
« Ne dois-je pas plutôt voir ici mon ouvrage?
Pour la terre toujonrs qn'il en puisse être ainsi !
Ciel, demeure pour elle à jamais obscurci :

Alors, car n'est-ce point une infaillible marque?
Je vais à juste titre en être le monarque,
Et dans tout l'univers j'irai parler en roi. »
Ainsi pense Satan. Mais dirai-je l'effroi
Dont la Terre se vit subitement frappée,
Quand, d'une nuit d'horreur partout enveloppée,
Elle se crut rendue à la borne des temps?
Comme blessés à mort, ses pâles habitants
Vers le soleil éteint hurlèrent de détresse;
L'alouette perdit sa voix enchanteresse;
Le coursier bondissant qui s'apprête au combat,
L'agneau dans la vallée où, folâtre, il s'ébat,
Et le cerf que l'instinct aux claires eaux dirige,
Tremblèrent à l'aspect du lugubre prodige;
Le lion de terreur rugit au fond des bois,
Et l'on ouït partout la nature aux abois,
Gémissante, implorer le pouvoir qu'elle adore.
Dans cet immense empire où les mers de l'aurore
De leurs flots caressants baignent un sol fécond,
Lorsque l'astre royal, grisâtre et moribond,
Apparut dépouillé de sa splendeur antique,
Dans le palais du prince et sous le toit rustique,
Prompte comme l'éclair, la frayeur pénétra
Et des cœurs les plus forts pour longtemps s'empara.
Quand Ninive jadis vit planer sur sa tête
L'orage dont les Cieux, par la voix d'un Prophète,
Venaient de menacer les murs de son orgueil,
Elle vit concourir tous ses enfants en deuil;
Et monarque et sujets, le front couvert de cendre,
Prosternés et contrits, se mirent à répandre
Les pleurs qui du Très-Haut conjurent le courroux.
C'est ainsi qu'au delà des rivages indous
Le roi de la Sérique, éperdu, le front blême,
Fit connaître en ces mots sa volonté suprême:
« Peuple, un glaive vengeur est sur nous suspendu.
Voyez-vous ce prodige horrible, inattendu,

D'un voile ténébreux couvrir tous nos rivages?
Sans doute que la Mort, terrible en ses ravages,
Se glisse parmi nous, toute prête à sévir;
Mais, afin que sa soif ne se puisse assouvir,
Désarmons la fureur de Celui qui la pousse
Et veut que de sa faulx le tranchant ne s'émousse
Qu'après qu'elle aura fait tarir le sang humain.
Vous qui la redoutez, revenez au chemin
Où par la voix de Fô la vertu vous rappelle.
Dans mes devoirs aussi j'ai pu manquer de zèle;
Mais, de l'autorité corrigeant les abus,
Je vais, si nous vivons, à toutes mes tribus
Dispenser sagement les soins de la justice;
Puis, que le nom de saint, titre impie et factice,
Par la voix des flatteurs ne me soit plus donné :
Parons ainsi le coup qui nous est destiné. »
Ainsi d'une frayeur salutaire et profonde
Le genre humain s'émut aux limites du monde.
  Rome, sur tous les bords où ton drapeau flotta
Tu vis en frémissant l'ombre du Golgotha
Comme réaliser le Chaos ou l'Erèbe.
Reine des nations, selon Jérôme, Eusèbe
Et d'autres narrateurs non moins dignes de foi,
Tu ne pus de longtemps surmonter ton effroi,
Et même tu voulus à de nombreux registres
Confier de ton deuil les souvenirs sinistres.
  Or ce fut en Judée, et surtout en ce lieu
Où la haine implacable, en immolant un Dieu,
Semblait avoir produit l'immense phénomène,
Que, spectacle effrayant pour la nature humaine!
Cette nuit en plein jour redoubla ses horreurs;
Car, source pour les Juifs de nouvelles terreurs,
Un feu bleuâtre et sombre en figures funèbres
Se jouait au milieu de ces vastes ténèbres,
Et, laissant à la ville un reste de clarté,
Etait comme un fanal à l'œil épouvanté

Pour plonger plus avant dans les flots de ces ombres.
Ah! dans les souterrains où, parmi les décombres
Et d'impurs animaux dont ils sont le séjour,
Se traîne un voyageur loin de l'air et du jour,
Moins lugubre est la nuit pour son cœur téméraire.
Enfin de toutes parts autour du mont Calvaire
On vit errer alors des spectres en lambeaux;
Des cris plaintifs et sourds sortirent des tombeaux,
Et la Terre entendit hurler les mauvais Anges.
Parmi les spectateurs de ces scènes étranges,
Les Gentils paraissaient plus surpris qu'effrayés;
Car, voyant du salut tous les chemins frayés,
Ils s'étaient de la croix approchés en silence.
Puis, ayant reconnu toute votre excellence,
O vous, chère Victime immolée à leurs yeux,
Ils étaient préparés à renier leurs dieux.
C'est alors qu'éperdu Denys, enfant d'Athène,
S'écria : « Cette nuit insolite et soudaine
Nous révèle ou la fin du monde condamné,
Ou de la mort d'un dieu le soleil consterné. »
Pour les pervers contraints de s'avouer coupables,
Combien les Cieux en deuil parurent formidables!
Et pourtant la plupart, étouffant le remords,
Pour conserver leur fiel redoublèrent d'efforts.
Quelques uns en pleurant se frappaient la poitrine
Et semblaient conjurer la colère divine;
Mais, comme après l'orage on voit des matelots
Souvent braver encor le Dieu qui sur les flots
Pour répondre à leurs vœux a calmé la tempête,
Bientôt on les revit, fiers et levant la tête,
Affronter le Très-Haut qu'ils avaient imploré
Et blasphémer le nom de son Fils expiré.
Puis d'autres, oubliant les transports de leur rage,
Et que la mort du Juste était leur propre ouvrage,
Parlaient de lapider l'infidèle préteur;
Et l'on en vit bien peu de la bouche et du cœur

Prier Dieu de vouloir pardonner leur démence
Et de leur accorder une part de clémence.
  C'est alors que les Juifs, égarés et hagards,
Et n'osant vers les cieux élever leurs regards,
Revinrent presque tous dans les murs de la ville,
Ou coururent plus loin se chercher un asile.
Mais les plus acharnés ne descendirent pas :
La croix avait pour eux de trop puissants appas,
Et, serpents invaincus, ils voulaient encor mordre.
Longin le centenier, qui, pour maintenir l'ordre,
Avait suivi Jésus au haut du Golgotha,
Jusqu'à la douzième heure à son poste resta
Et retint avec lui sa cohorte romaine.
Or, malgré le triomphe et les cris de la haine,
Il commençait à voir plus qu'un homme en Celui
Qui mourait sans se plaindre et priait pour autrui.
Femmes, vous étiez là sans craindre les ténèbres,
Vous toutes dont l'amour rendit les noms célèbres,
Et vous, pieux Gentils par la grâce éclairés.
  Le Fils de l'homme, en proie à ses tourments sacrés,
Sur la croix maintenant en épuise la lie,
Dans le deuil où la Terre est comme ensevelie :
« O mon âme, il n'est plus, hélas ! auprès de toi,
Le Dieu dont la pitié tempérait ton effroi.
Oh ! combien sa présence ici me serait douce !
Mais mon peuple me hait, et le Ciel me repousse.
Ceux que j'ai tant aimés, où sont-ils? Ils ont fui ;
Et mon Père, ô douleur ! m'abandonne aujourd'hui.
Je suis seul et mourant; je ne vois plus ma Mère ;
Le jour semble abhorrer l'aspect de ma misère.
Aux terreurs de la nuit ne me livre-t-il pas?
N'entends-je pas Satan, fier de ses attentats,
Applaudir aux clameurs qui m'obsèdent encore,
Et jouir de la soif dont l'ardeur me dévore?
Sous l'immense fardeau dont je suis accablé,
Mon Père, par vous seul j'eusse été consolé

Si... » La nature humaine, humble et douce Victime,
Ainsi de tes douleurs, par un murmure intime,
Sur l'arbre de la croix se plaignait tendrement ;
Mais la plainte arrachée à ton accablement
N'ôta rien au mérite acquis à ton ouvrage.
Ce ne fut ni regret ni manque de courage :
Ce fut l'expression d'une peine de cœur
Dont l'homme n'eût pas seul pu supporter l'horreur;
Car il vint un instant où l'angoisse fut telle,
Qu'elle parut saisir la nature immortelle,
Et ce cri déchirant par le Christ fut poussé :
« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? »
Vous pouviez, ô Jésus, achever le cantique
Dont jadis s'inspira la harpe prophétique :
« O Cieux, n'éloignez point l'aspect de vos secours;
Aux cris de mon effroi daignez n'être pas sourds.
Durant le jour, mon Dieu, j'invoquai ta puissance;
Tu n'as pas écouté la voix de l'innocence,
Et je t'implore en vain dans l'ombre de la nuit.
Ma vaste douleur veille, et le repos me fuit.
N'êtes-vous plus le Saint que votre peuple adore,
L'asile qu'ici-bas toute infortune implore?
Nos pères asservis ont en vous espéré,
Et, propice à Jacob, vous l'avez délivré.
Ils ont crié vers vous contre un pouvoir inique,
Et vous avez, Seigneur, exaucé leur supplique.
Pour moi, rebut sans nom, je n'ai plus rien d'humain;
Je ne suis plus qu'un ver broyé sur le chemin.
Opprobre de mon peuple, objet d'ignominie,
J'ai vu fondre sur moi l'affront et l'ironie :
« Il espérait en Dieu; que Dieu donc aujourd'hui
« Le sauve de la mort et témoigne pour lui! »
C'est par votre bonté, c'est par votre puissance
Que ma Mère bénit le jour de ma naissance.
Dès le sein maternel vous fûtes mon espoir;
Daignez en ma faveur montrer votre pouvoir.

La tribnlation m'environne et me presse,
Et personne ne vient secourir ma détresse.
Comme l'eau du torrent je me snis écoulé,
Et mes os ont gémi dans mon corps mutilé.
Une meute de chiens m'a conduit dans le piége.
Le conseil des méchants me ponrsuit et m'assiége;
Soudain leur glaive frappe, et mon cœur s'est fondu,
Tel qu'nn rayon de cire au foyer suspendu.
Comme l'argile au feu ma chair s'est desséchée.
Ma langue... à mon palais je la sens attachée,
Et la Mort sous vos yeux me traîne en ses chemins.
Ils ont percé mes pieds, ils ont percé mes mains;
Ils ont compté mes os en me lançant l'outrage,
Et de mes vêtements ils ont fait le partage.
Mais les jours vont éclore où je dois, ô mon Dieu,
Bénir et publier votre gloire en tout lieu;
Dans le temple nonvean, vaste et durable enceinte
Où vous rassemblerez votre famille sainte,
Vous parlerez alors pour me louer, et moi
Je rendrai hautement hommage à votre loi.
Les pauvres mangeront un pain qui nonrrit l'âme,
Et, bonheur que le juste au nom du Christ réclame,
Ils iront vous aimer et vous voir à jamais.
O vous à qui les Cieux promettent ces bienfaits,
Hâtez-vons, du Seigneur reconnaissez l'empire;
Accourez : c'est le Dieu de tout ce qui respire.
Devant sa face un jonr les morts s'inclineront,
Et vos fils d'âge en âge ici-bas l'entendront
De clémence et d'amour parler à vos oreilles;
Car il a pour son peuple opéré ces merveilles. »
Or prêtres et doctenrs avaient lu bien souvent
La page où l'Esprit saint, mille ans auparavant,
Traça du Dieu fait chair la détresse future;
Leur haine satanique y sut pniser l'injure
Dont elle harcelait le Juste sur la croix.
Ainsi que les Voyants le virent autrefois,

Grâce à leurs noirs complots, ils le voyaient eux-mêmes;
Mais ils ne voyaient point que les décrets suprêmes,
Mystère impénétrable à leurs yeux aveuglés,
S'accomplissaient, ouvrant aux humains consolés
L'ère où le Ciel plus doux à la Terre s'allie;
Puis ils disaient entre eux : « Ecoutez, c'est Elie
Dont le blasphémateur invoque le secours.
Croit-il qu'un scélérat qui dans tous ses discours
Se jouait de Moïse et de nos saints Prophètes
Les verra dans ces lieux accourir, les mains prêtes
A rompre les liens où le trépas l'attend? »
 O Juif impitoyable, ô Juif impénitent,
Vainement ta fureur l'outrage et le dénigre;
Vainement, plus cruel que l'hyéne et le tigre,
Autour de cette croix où tes mains l'ont cloué,
De ton frère expirant, ingrat, tu t'es joué :
L'amour est dans son cœur plus puissant que ta rage,
Et voici qu'il veut rendre un dernier témoignage
A ce livre célèbre où les saints ont écrit
Les sublimes leçons dont la foi se nourrit :
« Ils m'ont, pour étancher la soif qui me consume,
Présenté du vinaigre, » a dit le saint volume.
C'est pourquoi l'Homme-Dieu, dans son épuisement,
Semble encore se plaindre et dit : « J'ai soif! Comment!
Je n'ai pas un ami que ma détresse touche
Et qui m'offre un peu d'eau pour rafraîchir ma bouche! »
 Par le sang du salut homme régénéré,
Va graver dans ton cœur le cri qu'a proféré
Le Juste sur le point de rendre à Dieu son âme,
Et, par amour pour lui, renonce au vice infâme
Qui, transformant la coupe ainsi qu'en un poison,
Est un fatal écueil pour ta faible raison.
C'est nn mélange amer qu'il faut que Jésus boive.
Que ta jeunesse ici se recueille et reçoive
Une leçon qui dure et t'instruise toujours :
Puisses-tu de tes ans sanctifier le cours,

Par le jeûne au Très-Haut en secret rendre hommage,
Et ne jamais souiller en ton cœur son image!
Sache enfin qu'étancher la soif du voyageur,
C'est conjurer de loin l'ire d'un Dieu vengeur,
C'est secourir son Fils, c'est lui donner à boire :
Un mérite de plus pour le jour de ta gloire.
O Dieu qui du pardon nous ouvrez le trésor,
Dites, n'aviez-vous point une autre soif encor?
Oui, d'un amour immense adorable mystère!
Vous aviez soif, Seigneur, du salut de la terre.
Vous aviez parmi nous tout fait pour l'opérer,
Et l'on vous entendit sur la croix soupirer
Après l'heure où la mort devait à l'œuvre sainte
Mettre un sceau dont les temps respecteront l'empreinte.
Or un Juif répondit : « Galiléen, c'est moi
Qui, voyant ta détresse, aurai pitié de toi;
Je viens à ton secours. » Il va prendre une éponge;
En un vinaigre impur à la hâte il la plonge;
Dans un bouquet d'hyssope, ainsi qu'en un réseau,
Il la fixe et l'attache au bout d'un long roseau,
Puis la porte à Celui dont la terre épuisée
N'implore pas en vain la pluie et la rosée.
Mais les autres disaient : « Attendons et voyons
Si, du jour qui nous fuit ranimant les rayons,
Le Prophète puissant que le passé renomme
Daignera reparaître et secourir cet homme. »
Ici l'œil étonné veut connaître pourquoi
L'humble hyssope, jadis chère aux rits de la loi,
Participe et se montre au nouveau sacrifice.
A la pâque première elle eut un noble office
Quand fut versé le sang gage de liberté;
Puis de ses jets plus tard un faisceau respecté
Pour l'expiation s'employa dans le temple.
Que des yeux de l'amour le chrétien la contemple :
C'est le jour où le Christ, expiant nos forfaits,
Nous rend le Créateur propice désormais;

C'est le jour où, joyeux, l'homme sort d'esclavage.
Jésus donc, ayant pris le repoussant breuvage,
En regardant le ciel, dit : « Tout est consommé ! »
Que votre bras vengeur, grand Dieu, soit désarmé,
Et de son lit de mort que la Terre se lève,
Car de votre héraut la mission s'achève !
Pas un de vos décrets qui ne soit accompli ;
Pas d'oracles divins demeurés en oubli.
Figures du passé, mystérieux symboles,
Tous les rits de la loi, tout, jusques aux paroles,
Par le Juste souffrant se réalise ici.
La rançon qui rachète et justifie aussi,
Celle que par l'Amour nous avons présentée,
Vous l'avez aujourd'hui pleinement acceptée.
Les Juifs semblent avoir suspendu leurs complots,
Votre Fils de son sang a vu tarir les flots ;
Enfin, sublime effort d'un céleste courage,
Lui demande à mourir pour couronner l'ouvrage.
De la croix en mourant, Ciel, puissé-je être armé,
Et dire : « L'heure approche, et tout est consommé !
J'ai conservé la foi, j'ai combattu pour elle.
A la loi du Seigneur, à l'Eglise fidèle,
De la route où je fus en naissant convié,
Grâce aux secours d'en haut, je n'ai point dévié ;
Ou si j'ai quelquefois souillé la robe blanche
Dont, alors que la grâce en eau sainte s'épanche,
Je fus, nouveau chrétien, par l'Eglise vêtu,
Ah ! je n'en vins jamais à haïr la vertu.
Mais le sang de l'Agneau, mais ces sources d'eau vive
Où le péché s'efface et l'amour se ravive,
A mon âme ont rendu sa première fraîcheur,
A ma robe sa belle et céleste blancheur.
D'un monde insidieux qui séduit et qui trompe
J'ai repoussé l'hommage et dédaigné la pompe ;
Car, Seigneur, hors de vous et de la vérité,
Mon regard dès longtemps n'a vu que vanité.

J'ai fui les plaisirs faux où la foi se détrempe
Et par où le péché, comme une hydre qui rampe,
Avec son noir venin se glisse dans le cœur.
Lorsque vient le moment redouté du pécheur,
A l'aspect de la mort son désespoir redouble;
Mais je la vois venir sans frayeur et sans trouble,
Ou si mon cœur mourant a tressailli d'émoi,
C'est de voir mon Sauveur qui vient s'unir à moi.
Je meurs, et dans les cieux mon âme se réveille.
Quel est ce chant si doux qui charme mon oreille?
Je me vois, ô transport! en Ange transformé. »
« Pour moi le temps n'est plus, et tout est consommé!
Murmure le pécheur étendu sur sa couche.
Puis-je espérer encor que mon malheur te touche,
O toi que j'ai naguère outragé tant de fois?
Non, non, pour t'implorer mon cœur n'a plus de voix.
Tout m'échappe : plaisirs, honneurs, luxe, richesses,
Grandeurs, festins joyeux, amours enchanteresses,
Et vous, amis, parents à me plaire empressés,
Vous qui d'un vain espoir maintenant me bercez
Et détournez mes yeux d'un avenir funeste ;
Tout m'échappe, tout fuit, mais l'éternité reste. »
Tel, après avoir vu son vaisseau submergé,
Surcroît de désespoir, un pauvre naufragé
Voit le tyran des mers sur lui, gueule béante,
Fondre et l'ensevelir dans l'onde bouillonnante. »
Ainsi, quand le trépas, formidable faucheur,
Tranche les jours du juste et les jours du pécheur,
L'un a mis dans le Christ toute son espérance,
L'autre a désespéré d'apaiser la vengeance.
Or le Dieu qui pour nous se soumet à la mort
Va, même en l'acceptant, se montrer le Dieu fort;
Car soudain d'une voix qui révèle et publie
Qu'ainsi sa volonté dans ce monde est remplie :
« Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »
Autre sublime exemple, ô Sauveur des humains,

Qu'à tous vos serviteurs propose votre bouche!
Oui, lorsque nous serons sur notre froide couche,
Arrivés au moment fatal à tout mortel,
Elevant comme vous notre pensée au ciel,
Nous dirons à Celui que le croyant réclame :
« Seigneur, entre vos mains nous remettons notre âme.
Vous nous l'avez donnée, et nous vous la rendons;
Et, puisqu'en cette vie elle eut part à ses dons,
Faites qu'elle aille aux cieux en recueillir encore. »
Mais, se croyant vainqueur et se hâtant de clore
Le dessein qui devait ruiner son espoir,
Satan conduit au Christ celle dont le pouvoir
Aujourd'hui snr un Dieu tout entier se concentre.
Ivre d'un sombre orgueil, elle a quitté son antre;
Elle vient, elle approche et dans l'obscnrité
D'nne vapeur de tombe inonde la cité;
Puis bientôt, en planant au dessus dn Calvaire,
Elle cherche sa proie et comme un loup la flaire :
« Eh qnoi! se pourrait-il qu'ici l'on me frnstrât?
Où donc est ce parfum cher à mon odorat,
Arôme qui m'enivre et m'annonce d'avance?
Et d'où vient que je crains? Quelle intime puissance
Me dit que pour les vers il n'est point destiné?
Du calme de ses yeux mon regard étonné
Croit voir un Dieu mourant qui commande à la vie,
Et qni pourrait soudain, si c'était son envie,
Se montrer revêtu de toute sa vigueur
Et d'un puissant courroux déployer la riguenr.
L'immolerai-je enfin? Oui, mais pourtant je tremble.
Pressentiment cruel! Le croirai-je? Il me semble
Que sous le même coup dont il sera frappé
Tombera le pouvoir qu'il a déjà sapé.
Hélas! moi qui croyais, triomphante et sans crainte,
Lui laisser de mon sceau l'ineffaçable empreinte,
A peine si je puis soutenir mon poignard.
Mais mon père le veut; j'aperçois son regard

Qui de ma lâcheté s'inquiète et s'irrite,
Et j'entends une voix qui m'appelle et m'incite :
« Il osa te braver; ne t'en souvient-il plus?
« Et n'a-t-il pas promis de rendre à ses élus,
« Par je ne sais quel pain, ta puissance illusoire?
« Qu'il meure! c'est venger ton pouvoir et ta gloire. »
Oui, qu'il meure! je sens mon courage invaincu,
Et que l'on dise un jour : « Si cet homme eût vécu,
« On l'aurait à la Mort vu commander en maître;
« Mais elle a su bientôt le faire disparaître. »
Vous donc par qui je fus engendrée autrefois,
Je promis de venger votre cause et vos droits :
Je réponds à vos vœux, prenez votre victime. »
La Mort frappe à ces mots et consomme le crime
Dont la terre et le ciel portent déjà le deuil.
  Mais ce coup de poignard fut pour elle l'écueil
Où se brisa dès lors sa puissance usurpée;
Car elle fut au cœur elle-même frappée.
Au lieu d'un cri joyeux, ce fut un hurlement,
Ou plutôt un lugubre et profond râlement
Dont retentit au loin toute la Palestine.
Ainsi l'a décrété la volonté divine,
Longue et lente sera ton agonie, ô Mort!
Le jour en est fixé; tu subiras le sort
Que ta haine aux humains impose sur la terre.
C'est alors qu'effaçant le poudreux caractère
Dont tu marques leurs fronts dans la nuit du tombeau,
Ils verront de leurs jours rallumer le flambeau.
Et toi, dans le néant plongée, ensevelie,
Comme un songe incomplet que le réveil oublie,
Mort, tu ne seras plus qu'un souvenir éteint.
  Or, sitôt que le Christ crut devoir être atteint
Du dard qui de la Mort va confondre la rage,
Il voulut à son œuvre ajouter un suffrage,
Et, par un cri puissant qui dans l'immensité
Fut comme le héraut de sa divinité,

De la loi redoutable à la nature humaine
Il montra n'avoir point reconnu le domaine;
Mais, voulant sauver l'homme à périr destiné,
Il s'était au trépas d'avance condamné.
Et quel autre qu'un Dieu, vainqueur de la Mort même,
Eût proféré le cri qu'en ce moment suprême
Notre Libérateur a jeté sur la croix?
Il meurt; mais en mourant il confirme les lois
Qu'il a daigné du ciel apporter en ce monde.
Il meurt en malfaiteur, mais sa mort est féconde:
D'elle naissent la vie et le pardon divin.
Oui, pécheurs, désormais votre espoir n'est plus vain,
Et le sang du salut a baigné ce rivage.
Levez-vous, ô mortels, sortez de l'esclavage.
Mais d'où vient, ô Jésus, qu'en vous voyant mourir
Mes yeux n'ont point de pleurs qu'ils puissent vous offrir?
Ah! vos tourments sans nombre en ont tari la source.
Ah! c'est qu'en vous voyant achever votre course,
Libre de toute angoisse et de toute douleur,
Et prêt à vous montrer comme la jeune fleur
Riche encor de parfums, de fraîcheur et de vie,
Je sens comme une joie où mon cœur se convie.
Combien il fut pourtant terrible et solennel,
L'instant où l'Envoyé chéri de l'Eternel
Du voile de la mort se couvrit le visage!
Car, pour le peuple juif triste et fatal présage,
Le tissu précieux au Très-Haut consacré
Devant le Saint des saints fut en deux déchiré.
O mystère qu'ici ce prodige révèle!
L'antique loi n'est plus, mais d'une loi nouvelle
La Terre avec transport a salué le jour.
Voyez le Seigneur Dieu rejeter sans retour
Et votre tabernacle et tous vos sacrifices.
D'un plus digne holocauste il reçoit les prémices.
Le voile qui couvrait l'ancien culte est levé,
Et le Dieu de Jacob, que vous avez bravé,

Ouvre pour les Gentils un autre sanctuaire.
Que ne conjurez-vous l'Immolé du Calvaire,
Le Dieu que sur le bois vous avez fait mourir!
Oui, puisqu'il a daigné pour tout homme s'offrir,
Vous le verriez, Hébreux, révoquant l'anathème,
Vous conduire aux parvis ouverts pour ceux qu'il aime.
  Lorsqu'au sein des tourments eut succombé ton Roi,
O Terre, tu gémis de douleur et d'effroi.
Tu bondis, éperdue, et tes monts chancelèrent.
Plusieurs de tes cités sur le sol s'écroulèrent,
Et la poudre enfouit leur gloire et leur orgueil.
Tu vis tes mers, fuyant à l'aspect de ton deuil,
Vers des lieux ignorés comme prendre leur course,
Et tes fleuves soudain refluer vers leur source,
Ou, sortant de leur lit, se chercher d'autres bords.
Puis, troublant le repos et la cendre des morts,
Le pouvoir qui t'étreint tel qu'une immense trombe
Entr'ouvre en même temps l'asile de la tombe,
Et des saints, en l'honneur du Dieu qui s'incarna,
Vont sortir du sépulcre et redire : Hosanna!
  Mais, tandis que, trouvant dans ce chaos des charmes,
Lucifer de la Mort modère les alarmes
Et d'un rire sinistre insulte encor la croix,
Tandis que, l'œil fixé sur cet auguste bois,
Les Anges du Seigneur redemandent leur Maître,
Caïphe, qu'on a vu souiller son nom de prêtre,
Est tombé sur le sol comme pétrifié :
Il a cru voir déjà le saint Crucifié
Venir en Dieu vengeur juger la race humaine.
Tous ces pharisiens dont l'infernale haine
Avait à haute voix voté la mort d'un Dieu
Et que rien n'avait pu débusquer de ce lieu,
Comme si la vengeance était à leur poursuite,
Aveugles de terreur, prennent partout la fuite.
  Sous l'abri que non loin formait un noir rocher
Arabias courut lui-même se cacher.

Là le suivit alors son indigne maîtresse,
Salomé, la fameuse et belle enchanteresse
Qui lui fit violer les serments les plus saints,
Et qui, pour l'affermir dans leurs lâches desseins,
Jusque sur le Calvaire avait osé se rendre.
Là, malgré la frayeur dont ne peut se défendre
Le couple dissolu dont le Ciel est lassé,
Un désir sacrilége en leur cœur s'est glissé.
Mais soudain, foudroyante et dernière surprise!
L'air gémit, le sol tremble, et le rocher se brise.
Les deux vils criminels, enfouis sans retour,
Dans les gouffres brûlants où Satan tient sa cour
Vont recueillir les fruits que leurs amours infâmes
Et leurs haines d'un Dieu mûrirent pour leurs âmes.
Sur le nouveau Sina l'on ne vit plus dès lors
Que les soldats romains qui gardaient le saint corps
Et deux groupes connus par le deuil et les larmes.
  La Vierge dévouée à toutes les alarmes,
Lorsque vint pour son Fils le suprême moment,
Ainsi que Madeleine, était subitement
Sous le poids de son deuil en gémissant tombée.
Longinus, à genoux sur la terre imbibée
Par le sang dont les flots coulèrent de la croix,
Avait dit : « C'en est fait, je me rends, et je crois.
Il était vraiment Dieu : tout l'annonce et l'atteste. »
Puis, lorsque, proclamant sa nature céleste,
L'Homme-Dieu proféra, sur l'arbre du salut,
Le cri mystérieux dont l'univers s'émut,
Vous vous étiez, Gentils, écriés : « O mystère!
C'est lui, c'est notre espoir, c'est l'astre salutaire
Qui, longtemps invoqué, nous révèle son jour.
A lui donc tous nos vœux! à lui tout notre amour! »
  Mais voici que, sortant de l'ombre qu'il absorbe,
Avec tout son éclat reparaît le grand orbe,
Et sa brillante cour, par un élan joyeux,
Avec lui recommence à parcourir les cieux.

CHANT XIX.

LE CHRIST DANS LE TOMBEAU. — DESCENTE AUX ENFERS.

SOMMAIRE.

Lucifer insulte aux Anges fidèles et blasphème le Christ mis à mort. — Indignation de Michaël. — Bataille entre les deux armées. — Les milices du ciel sont vaincues et se réfugient autour de la croix. — L'âme de Jésus les console. — Triomphe des rebelles. — Horrible serment. — Mort des deux larrons. — Côté du Messie ouvert. — Naissance mystique de l'Eglise. — Amis du Sauveur libérés. — Descente de la croix. — Douleur touchante de Marie. — Le corps du Christ enseveli. — Les Anges dans le deuil autour de la tombe. — Les apôtres au Calvaire. — Lamentations. — Noble repentir. — La croix enfouie. — La sainte couronne. — Adam et Eve dans la grotte qui fut leur tombeau. — Claudia. — Remords de Pilate. — Mina revenu sur Vesper. — Promesses de fidélité. — Entretien du Messie, allant aux limbes, avec l'ange Gabriel. — Portes brisées. — Discours adressé aux âmes des justes — Leur joie à l'aspect du Libérateur. — Le purgatoire. — L'Ecriture sainte, la croyance des peuples et la raison témoignent en faveur de son existence. — Le Christ en purgatoire. — Amnistie générale. — Dévotion aux âmes des morts justifiée. — Secours consolants de l'Eglise. — Salomon. — Les justes du sein d'Abraham et les âmes délivrées du purgatoire accompagnent le Rédempteur. — Le Christ s'arrête sur la planète d'Hénoch et d'Elie. — Retour au Calvaire. — Les Juifs font sceller le tombeau et y mettent des gardes. — Nydia au Calvaire. — Lugdunus. — Magdeleine et la sœur de Marie au tombeau. — Lucifer et ses milices.

« Michaël, et vous tous enfants de la lumière,
Avez-vous donc perdu votre vigueur première?
On immole à vos yeux votre Chef, votre Roi,
Lâches, et vous pleurez, et vous tremblez d'effroi !

Pas un seul d'entre vous n'est venn le défendre;
Nul cœur ne s'est ému, nul bras n'a pu s'étendre,
Et vons n'avez pas même intercédé pour lui.
Ah! c'est que devant moi vos tronpes auraient fui;
Aussi vous n'avez point renouvelé la gnerre.
Comme aux enfers, vraiment jo règne sur la terre;
Et, montant jusqu'aux cieux dans mon rapide essor,
Là, malgré Jéhovah, je veux régner encor.
Oui, j'irai ressaisir mon royal diadème,
Et je dirai : « C'est moi qui suis le Dieu suprême. »
Et vons tous, de mon sceptre ennemis déclarés,
Vons subirez mon jong et vous m'adorerez.
Fuyez donc, puisqu'ici, sans conrage et sans force,
Votre cœur ne voit rien qui l'excite et l'amorce.
Allez, si vons pouvez, défendre ces remparts
Où je vais dans trois jours planter mes étendards;
Mais, avant de partir, dites-moi si le Verbe
Qui, vainqueur de mes droits, me foula comme l'herbe,
Dans ce prétendu Christ a pu s'être caché,
S'il est vrai qu'il y fut, si son sang épanché
Laisse un corps dont bientôt les vers vont se repaître,
En dépit de tous ceux qui l'ont nommé leur Maitre,
Je viens donc maintenant do le vaincre à mon tour.
Si son bras m'a chassé de mon ancienne cour,
O succès glorieux! ma main, qui le foudroie,
De la tombe à jamais en va faire la proio.
Il n'est plus, ô triomphe! et puissé-je avec lui
Voir tomber le tyran dont le pouvoir m'a nui!
Or, s'il n'est pas le Dieu dont jadis la victoire
A terni la splendeur de ma naissante gloire,
N'importe : dès ce jour je me sens assez fort
Pour porter même aux cieux la vengeance et la mort.
Périsse en attendant, sans laisser de vestige,
Ce renom dont la croix a détruit le prestige!
Que le Galiléen d'imposteur soit traité;
Que l'on dise en tout liou : Son sort fut mérité!

Que la Terre ait horreur de son sang qui la souille,
Qu'elle rejette au loin sa mortelle dépouille;
Que ses os dispersés ne reposent jamais,
Et que ce bois hideux demeure désormais
De tout le genre humain le scandale et la honte ! »
  Satan blasphème ainsi. Les Anges qu'il affronte
A leur juste courroux ne peuvent résister,
Et Michaël en vain voudrait les arrêter.
Lui-même, bouillonnant d'une rage sublime,
Concentre son armée au dessus de Solyme,
Et contre les soldats des sombres régions
D'un coup d'œil décisif pousse ses légions.
Mais Lucifer est prêt à soutenir la lutte;
Car, espérant venger l'opprobre de sa chute,
Il n'a pas un instant laissé se refroidir
La fureur des complots qu'il sut naguère ourdir.
Il fait donc déployer son antique bannière,
Ce drapeau que les Cieux ont vu noir de poussière,
Et qui paraît flottant pour les braver encor ;
Puis soudain retentit le son guerrier du cor :
On s'élance, on se mêle, et le combat s'engage.
  Mais un homme ne peut dire en aucun langage
Avec quelle bravoure et quel acharnement
Se conduisit la guerre au bas du firmament.
Tous ces combats fameux dont la fable et l'histoire
Dans leurs pompeux récits éternisent la gloire
Ne sont que jeux d'enfants comparés à celui
Où l'Enfer et le Ciel s'attaquent aujourd'hui.
Du choc des légions la victoire alarmée
Vole et passe vingt fois de l'une à l'autre armée.
L'astre chéri du jour, de son char descendant,
Va cacher son effroi dans les mers d'Occident,
Et semble refuser ses rayons à la terre.
Comme chez les humains, lorsque sévit la guerre,
Sur le bon droit souvent l'injustice prévaut,
Ainsi furent alors les soldats du Très-Haut

Par ceux de Lucifer vaincus et mis en fuite.
Mais de leurs fiers vainqueurs vaine fut la poursuite :
Michaël ayant vu son armée aux abois,
Rallia ses guerriers sous l'abri de la croix ;
Et l'âme du Sauveur, propice à la défaite,
Des Anges éperdus assura la retraite.
Un rayon de sa gloire, imperceptible à l'œil,
Fut un voile où, cachant leur angoisse et leur deuil,
A des yeux ennemis ils purent se soustraire.
  Or, tandis qu'aveuglés d'un succès temporaire,
Vers la mer de Ségor les soldats de Satan,
Ainsi qu'un noir nuage emporté par l'autan,
Se laissent entraîner par l'ardeur qui les presse,
En ces mots aux vaincus l'âme du Christ s'adresse :
« Anges, consolez-vous, et sachez qu'aujourd'hui
A votre antique honneur les revers n'ont pas nui.
Vous venez de me voir comme vaincu moi-même.
Ne convenait-il pas que le Dieu qui vous aime,
Pour rehausser encor la splendeur de vos fronts,
Vous fît près de ma croix partager mes affronts?
Ne convenait-il point qu'au jour de mon supplice
Votre lèvre un instant effleurât mon calice?
Mais bientôt, comme moi glorieux et vainqueurs,
Aux cieux vont remonter les neuf célestes chœurs.
Que l'arbre de la croix soit votre forteresse;
Ce refuge, propice à l'humaine détresse,
Contre l'Enfer pour vous est un nouveau rempart.
Aux bienfaits de mon sang par elle prenant part,
Plus que jamais à Dieu soyez donc sûrs de plaire. »
  Sur le sol qu'une juste et puissante colère
Eleva pour creuser la mer où le Jourdain
Vit Sodome et ses sœurs disparaître soudain,
De l'Enfer triomphant l'armée enfin s'arrête.
« Puisque, par une prompte et subite retraite,
La terreur loin de nous pousse nos ennemis,
Après notre victoire il nous est bien permis

D'en goûter, dit Satan, la joie enchanteresse.
Livrons-nous donc, guerriers, à cette immense ivresse
Que la gloire en nos cœurs à jamais va nourrir;
Puis, forts de notre espoir, nous irons conquérir
Ce ciel où maintenant se cachent les cohortes
Qui devaient contre nous en défendre les portes.
Attendons toutefois que le troisième jour
Nous ait montré le Christ confondu sans retour.
Si son pouvoir est mort, si, selon l'apparence,
Des croyants indignés il trompe l'espérance,
Rien alors en ces lieux ne nous retiendra plus,
Et nous irons ailleurs en maîtres absolus
Régner et de l'Enfer maintenir la victoire.
Mais, afin que ce monde en garde la mémoire,
Il nous faut élever un palais sur ces bords,
Et que l'on dise un jour : « C'est ici que les forts,
« Après avoir vaincu les célestes phalanges
« Et confondu l'espoir et l'orgueil de ces Anges
« Qui se croyaient jadis permis de tout oser,
« De leurs nobles labeurs vinrent se reposer
« Et pour d'autres assauts préparer leur courage. »
Il dit; et le palais, vaste et superbe ouvrage
Dont un goût fantastique a tracé les contours,
Bientôt, fier de son dôme et de ses hautes tours,
Comme un de ces donjons que l'art de la féerie,
En l'honneur des héros de la chevalerie,
A l'aide du pouvoir de quelque talisman,
Fait construire en un jour sur le sol du roman,
Surgit et vers les cieux pour les braver s'élève.
Ici donc, reposant sa fureur et son glaive,
Tout l'Enfer rassemblé célèbre avec transport
Ses hauts faits, son triomphe et le Christ mis à mort.
Puis après un festin, inexprimable orgie,
Comme pour exciter leur brûlante énergie,
Tous ces Anges du mal, par un serment affreux,
Cimentent le complot qui les unit entre eux.



« Si la croix, dit Satan, pour l'homme est un outrage,
Si contre cet écueil a comme fait naufrage
L'espoir où le croyant crut trouver le bonheur,
Par elle, mes amis, réparant notre honneur,
A l'altier Jéhovah nous avons su répondre ;
Et, vainqueurs du héraut chargé de nous confondre,
Nous venons de montrer que nons ne sommes plus
Ces Anges qui, du ciel indignement exclus,
Parurent impuissants à venger leur injure.
Que sur la croix ainsi l'on promette et l'on jure
D'assaillir au plus tôt l'implacable oppresseur
Qui de nos justes droits s'est fait le ravisseur. »
  A ces mots, applaudis des chefs et de l'armée,
De deux glaives sanglants une croix est formée ;
Puis, posant tour à tour la main sur cet autel,
Ils jurent de servir un courroux immortel,
Et que pour se venger, glorieux de combattre,
A ce tyran qui crut sans retour les abattre
Ils rendront tous les maux qu'il inventa pour eux.
Ils jurent qu'aux enfers un cachot ténébreux
Et ces mêmes tourments, leur cruel héritage,
Du potentat vaincu deviendront le partage.
« Oui, nous jurons ici par ce signe vainqueur
D'accomplir les desseins où se plaît notre cœur.
A nous les cieux, leur gloire et toutes leurs richesses !
A lui, notre ennemi, les flammes vengeresses ! »
  Or ces Juifs acharnés que nous venons de voir,
En immolant leur Christ, annuler leur espoir,
Lorsque l'astre du jour ranima sa lumière,
Ranimèrent aussi leur audace première ;
Car, ne pouvant souffrir que le Saint de la croix
Fit, même après sa mort, entendre cette voix
Qui pour l'âme fidèle est comme une harmonie
Et comme un sûr garant de clémence infinie,
Ils dirent au préteur qu'il ne convenait pas
Que l'ennemi public fit après son trépas

Une dernière injure aux lois de la contrée :
« Demain de notre Dieu la fête est célébrée;
Seigneur, pour notre culte ayez quelques égards,
Et ne permettez point qu'affligeant nos regards,
Des cadavres impurs souillent une journée
A de pieux transports parmi nous destinée.
Si donc ces malfaiteurs condamnés à mourir
N'ont pas sur le gibet achevé de souffrir,
Qu'on leur rompe les os, et que la ville sainte
Ne les retrouve plus si près de son enceinte.
Puisque de l'imposteur le pouvoir est défunt,
Que l'Hébreu le honnisse avec son nom d'emprunt;
Et ce peuple inconstant qu'un rien meut et fourvoie
Va bientôt à vos pieds revenir avec joie. »
  Des soldats vinrent donc, et comme avec la mort
Les larrons sur la croix luttaient avec effort,
Pour achever plus tôt l'œuvre de la justice,
Suivant une coutume aux condamnés propice,
Ils rompirent d'abord les jambes à tous deux.
Dimas meurt pénitent ; mais, spectacle hideux!
Gesmas d'un Dieu vengeur provoque l'anathème,
Et son dernier soupir est encore un blasphème.
Puis, venant à Jésus, les archers n'eurent pas
A lui prêter secours pour subir le trépas;
Et, ne se portant point sur le corps du Messie,
Leur main parut vouloir rendre une prophétie
A jamais précieuse aux regards du croyant.
« Comme à l'agneau pascal, avait dit un Voyant,
On ne brisera point les os à la Victime
Qui seule doit laver et réparer le crime. »
Mais alors Cassius, jeune soldat romain,
Secondant le pouvoir qui dirige sa main,
Vers le Christ mis à mort impétueux s'élance,
Et l'ayant au côté frappé d'un coup de lance,
Mystique témoignage et merveilleux tableau!
De la plaie, ô Jésus, sort du sang et de l'eau.

Puis, calme et subjugué par la grâce divine,
L'infidèle soudain se frappe la poitrine
Et s'écrie en tenant à la main son épieu :
« Celui que j'ai percé, c'est le Christ, c'est un Dieu ! »
Ici je vous adore, ineffable mystère
Que je vois s'accomplir maintenant sur la terre;
Mais, quand viendra le jour du dernier jugement,
Vous vous accomplirez encor plus amplement.
Alors reparaîtra le témoin qui se nomme
Le premier né des morts et le salut de l'homme;
Et les méchants verront Celui qu'ils ont percé
Teint du sang que leur rage au Calvaire a versé.
Oui, vous le reverrez avec ses cicatrices
Qui, pour vous se changeant en voix accusatrices,
Vous feront par les Cieux condamner sans retour.
Mais, ô Dieu rédempteur, de quel gage d'amour
Par cette eau qui jaillit et ce sang qui ruisselle
Daignez-vous honorer votre peuple fidèle?
Adorables desseins! ce sont vos sacrements,
Ces fontaines de grâce où tous les cœurs aimants
Viennent boire, joyeux, dans la soif qui les presse,
Qui, pour perpétuer ici votre tendresse,
De votre flanc divin découlent aujourd'hui.
Or quel nouveau spectacle! et quel rayon m'a lui!
Je la vois, ô transport! Cieux, combien elle est belle!
C'est l'épouse du Christ, c'est l'Eglise, c'est elle!
Et Celui dont l'amour vient d'épuiser le sang,
L'Homme-Dieu l'a fait naître et surgir de son flanc.
Ainsi, lorsque jadis l'Auteur de la nature,
De son œuvre en ce monde achevant la structure,
Daigna du Rédempteur préfigurer l'hymen
Et donner une épouse au prince de l'Eden,
Il ouvrit le côté de notre premier père
Et des peuples futurs en produisit la mère.
Sainte Eglise du Christ, telle que les Voyants,
Ainsi qu'en un tableau, t'ont montrée aux croyants,

Tu nais pour séjourner avec nous d'âge en âge,
Et, nous voyant souffrir dans un honteux servage,
Tu conduiras ton peuple à l'autel du salut.
Mais puisque l'Esprit saint lui-même se complut
A créer les splendeurs qui forment ta couronne,
Et puisque son amour t'ombrage et t'environne;
Puisque enfin le Très-Haut te nomme désormais
La fille de son choix, le temple de la paix
Et l'asile assuré de toutes les alarmes,
Pourquoi tant de soupirs, de sanglots et de larmes?
Ah! de ton noble Epoux portant aussi le deuil,
Tu ne peux endurer l'aspect de ce cercueil
Où la Mort se promet de retenir sa proie,
Et même dans ton cœur retentit cette joie
Dont l'Enfer triomphant se repaît en ces lieux.
Mais écoute : bientôt il va luire à nos yeux,
Le jour où, confondant l'impiété superbe,
Du sommeil de la mort s'éveillera le Verbe.
Alors tu l'entendras te dire avec amour :
« O ma colombe, viens, me voici de retour.
Viens, ô ma toute belle, et renais à la vie;
Repose sur mon sein, c'est moi qui t'y convie,
Moi qui, te préférant aux parfums les plus doux,
M'honore et suis heureux du nom de ton Epoux.
Comme un lis qui s'élève au milieu des épines,
Ainsi ton noble front et tes grâces divines
T'élèvent au dessus des filles des humains.
De verdure et de fleurs parsemez les chemins,
Versez des flots d'encens : voici ma bien-aimée!
Ta beauté me ravit, la Terre en est charmée;
Tes regards enchanteurs sont un reflet du ciel,
Tes lèvres le rayon qui distille le miel,
Et pour toi mon amour brûle comme la flamme.
Accours à ton Epoux, délices de mon âme! »
Du Christ ressuscité tels seront les transports.
Mais tandis que, gisant dans le séjour des morts,

De son puissant réveil le Verbe attendra l'heure,
Toi, son soin, le plus cher, vole au désert et pleure.
Or, ayant immolé les victimes du soir
Et brûlé des parfums au feu de l'encensoir,
Peuple et prêtres allaient, zélateurs hypocrites,
Manger l'agneau pascal, suivant les anciens rites.
Arrêtez, insensés ! l'antique loi n'est plus :
Votre zèle, vos soins, vos vœux sont superflus.
Détruisez vos autels rendus illégitimes,
Car les Cieux ont horreur du sang de vos victimes.
Le Saint que leur offrande a longtemps figuré,
Votre haine perfide au trépas l'a livré ;
Et lui seul est l'Agneau qui des péchés du monde
Désormais dans son sang lave l'empreinte immonde.
Mais, avant d'observer ce précepte aboli,
Un devoir plus réel par Caïphe est rempli :
Ceux dont le comploteur avait craint le courage,
Et qu'avaient arrêtés les agents de sa rage,
Par ses ordres enfin sortent de leur prison.
Eux, oubliant dès lors l'inique trahison,
Et bientôt de la haine apprenant la victoire,
Avec empressement se rendent au prétoire.
« Pilate, disent-ils, malgré toutes les lois,
On a donc vu le Juste expirer sur la croix !
L'envie est triomphante, et la vertu succombe.
Mais permettez, seigneur, que son corps dans la tombe
Du repos de la mort puisse jouir du moins.
— Oui, répondit Pilate, allez, et par vos soins
Qu'il reçoive au plus tôt les honneurs funéraires.
Je me suis en ce jour rendu les Cieux contraires ;
Car, tandis que mon cœur s'ouvrait à la pitié,
Des complots de l'envie et de l'inimitié
Je me suis lâchement fait le complice infâme.
J'ai condamné le Juste, et déjà dans mon âme
L'aiguillon du remords commence à le venger.
Dieux ! comment du pouvoir que je viens d'outrager

Fléchir en ma faveur la justice sévère ? »
 Les amis de Jésus, en allant au Calvaire,
De myrrhe et d'aloès ont soin de se munir;
Et, relique léguée aux âges à venir,
Un linceul précieux qne Joseph se procure
Sera l'habit du Christ dans la demeure obscure
Où la Mort croit ponvoir pour toujonrs l'enfermer.
Ils arrivent. Un deuil qui ne peut s'exprimer
Et leur amour accru durant ces jours d'alarmes
Les jettent un instant, inondés de leurs larmes,
Au pied de cette croix où lenr Maître est cloné :
« Vous qui pour les pécheurs vous êtes dévoué,
Ah ! que n'avons-nous pu, Seigneur, rompre vos chaînes !
Nons vous anrions suivi, prenant part à vos peines. »
 Mais il faut se hâter; le soleil presque éteint
N'a plus que les rayons dont l'occident se teint.
Le corps du Rédempteur de l'arbre salutaire
Est donc avec respect descendu jnsqu'à terre,
Et Marie en ses bras le presse en gémissant;
Car ses aimantes sœurs, d'un soin compatissant,
Et l'Ange du Très-Haut, avec non moins de zèle,
Venaient de rappeler encor la vie en elle.
Le voilà donc ce Fils objet de tant d'amour,
Le Dien qui de son front, plus serein qu'un beau jour,
Laissait tomber les traits de douce et vive flamme
Dont le cœnr s'alimente et dont s'enivre l'âme !
Le voilà donc, ô Mère, ô toi dont la douleur
De la mort snr ta face a gravé la pâleur !
Son regard est éteint, et sa bouche est livide :
Sa bouche dont un mot jadis peupla le vide,
Son regard qui du ciel alluma les flambeaux.
Sa main, dont le pouvoir dépeuple les tombeaux,
Tombe sur tes genoux, sans force, inanimée;
Et ce cœnr qui, la veille, à la Terre affamée
Offrait le pain d'amour, délices des élus,
Froid, épnisé de sang, sous ta main ne bat plus.

« O vous tous qui passez, as-tu dit, tendre Mère,
Est-il une douleur plus vive et plus amère
Que celle dont les flots m'inondent aujourd'hui?
Mon Fils était ma force, et je vivais en lui.
Le souffle de sa bouche et sa voix douce et grave,
Comme un vin généreux, comme une odeur suave,
Pénétraient dans mon cœur ivre de son amour;
Et voici que la Mort, implacable vautour,
De mon Fils innocent vient de faire sa proie,
Et de la chair d'un Dieu s'est repue avec joie. »
 Ainsi, Mère qu'au loin les peuples béniront,
S'exprime ton angoisse en contemplant ce front
Dont la Terre est navrée et que l'Ange révère.
 Joseph d'Arimathie, au penchant du Calvaire,
Avec une villa possédait un jardin ;
Il avait là, suivant l'usage du Jourdain,
Fait tailler dans le roc un tombeau pour lui-même.
Ce fut là qu'assisté du noble Nicodème
Et de ces Juifs pieux qne l'Enfer ne vit pas
De leur saint bienfaiteur exiger le trépas,
Il transporta le corps du céleste Prophète ;
Car, au soleil couchant, le repos de la fête
Ne leur eût pas permis de le porter plus loin.
Le sépulcre était neuf : le Ciel avait pris soin
Que le lieu d'où le Christ devait, fort de sa gloire,
Surgir et de la Mort confondre la victoire,
Par un contact infect ne fut pas profané.
Ici donc le linceul au saint corps destiné,
Les parfums d'Orient, l'aloès et la myrrhe,
Par ces Juifs vertueux que le croyant admire
Furent au Rédempteur comme un hommage offerts.
Il est enseveli, Celui dont les Enfers
S'imaginent avoir scellé la destinée;
Mais, triomphe illusoire! encore une journée,
Et l'Homme-Dieu, changeant leur allégresse en deuil,
Va terrasser l'envie et la haine et l'orgueil.

Vous voulûtes, Seigneur, avoir pour sépulture
Le lieu même où souffrit votre humaine nature.
En un tombeau tout neuf et dans le roc creusé
Nous venons de vous voir avec soin déposé.
N'est-ce point?... Mais, Seigneur, j'entends votre réponse :
C'est ainsi qu'à la foi la vérité l'énonce :
« Je devais du tombeau, dès le troisième jour,
Surgir et confirmer l'œuvre de mon amour ;
Et je voulais, au lieu de mon ignominie,
Déployer le pouvoir dont ma droite est munie.
J'eus un sépulcre neuf pour que l'on ne dît pas :
« Un autre s'est joué des liens du trépas ; »
Et ce fut, ô croyants, un hommage à ma Mère.
Puis c'est, pour ma demeure, un roc que je préfère.
Et qu'on ne dise point : « De l'asile des morts
« On est furtivement venu voler son corps. »
De la tombe où repose une chair adorée,
A l'aide d'une pierre ayant fermé l'entrée,
Joseph et ses amis reviennent sur leurs pas.
Les Gentils qui du Juste ont béni le trépas,
Et Longinus, comme eux à la grâce docile,
Avec l'ombre du soir descendent dans la ville ;
Mais l'auguste affligée et ses fidèles sœurs
Entourent le sépulcre arrosé de leurs pleurs.
Enfin, la nuit le veut, le groupe se sépare.
Les unes sont non loin conduites par Lazare
Dans le vaste palais qu'il a dans la cité.
Ephraïm, Stéphanus, remis en liberté,
Chez elles auront soin de ramener les autres.
Mais le jeune croyant qui, parmi les apôtres,
Seul s'est mis au dessus des frayeurs d'un mortel,
Chez Hélias, au pied de ce nouvel autel,
Dépositaire saint d'un mystère adorable,
Conduit avec respect la Vierge vénérable.
O vous adorateurs du Très-Saint-Sacrement,
Vous dont le cœur ne vit et ne bat qu'en aimant,

De la Reine d'amour suivez toujours l'exemple.
Que, semblable au parfum qui brûle dans le temple,
Du pied des saints autels votre âme vers les cieux
Dirige son hommage et son essor joyeux.
C'est ici que le cœur puise sa fortitude
Lorsqu'un monde ennemi, lorsque l'ingratitude
L'ont percé de leurs traits et de fiel abreuvé.
C'est alors qu'un Dieu parle au croyant éprouvé :
« Je suis à toi, mon fils; crois, aime et persévère. »
Cependant ces guerriers pour qui sur le Calvaire
La croix du Fils de l'homme a servi de rempart
Vont pleurer sur la tombe où leur saint étendard,
Le Christ, attend le jour vengeur de leur défaite.
Qu'ils sont beaux et touchants dans leur douleur muette!
Le deuil religieux dont leurs fronts sont voilés
Imite ces vapeurs qui des cieux étoilés
Dans une belle nuit viennent blanchir la voûte.
« Anges, dit Michaël, que votre oreille écoute :
L'avenir à mes yeux brille comme un flambeau;
L'Esprit de Dieu m'inspire, et je vois ce tombeau,
Où se cache un moment la majesté du Verbe,
Grandir et se changer en un temple superbe.
Mais il faut des combats : par l'infidélité
Il est avec le glaive au croyant disputé;
Car la foi, qui partout marche et se développe,
Armera de la croix les peuples de l'Europe.
J'aperçois dans Solyme un héros couronné,
Et devant ce tombeau l'Occident prosterné.
Consolant avenir! désormais de sa tombe
Le Christ combat l'erreur qui chancelle et qui tombe,
Et, terrassé par lui, Satan dans l'univers
N'aura plus de pouvoir que sur les cœurs pervers. »
Or l'Ange ici n'est point seul à verser des larmes :
Par la grâce et l'amour surmontant leurs alarmes,
Les disciples du Christ ont écouté la voix
Qui conduit le pécheur jusqu'au pied de la croix.

Ils sont venus gémir sur l'indigne faiblesse
Qui leur fit violer une sainte promesse.
Simon-Pierre surtout laisse couler ces pleurs
Qui, de son repentir fécondant les douleurs,
Amplement devant Dieu vont réparer sa faute
Et lui garder encor cette faveur si haute
Dont il fut jusque là par son Maître honoré.
Mais quel chant douloureux, quel cantique sacré
Semble surgir soudain de la terre endormie?
Et ne serait-ce pas la voix de Jérémie?
« Pleure, Jérusalem, pleure; car en ce jour
La beauté de ton front a péri sans retour,
Et tes chemins, jadis embellis de tes charmes,
Sur toi, sur tes enfants semblent verser des larmes.
Dans sa rébellion, ton cœur a recherché,
Comme on cherche un trésor, la fange du péché.
Tous ceux qui t'honoraient ont vu l'ignominie
Où vient de te plonger le bras qui t'a punie,
Et pour eux tu n'es plus qu'un spectacle odieux.
Ah! ton aveuglement, tes transports furieux
Ne te permettront point d'entrevoir la colère
D'où tes iniquités recevront leur salaire;
Puis, lorsqu'apparaîtra l'Ange exterminateur,
Tu seras sans défense et sans consolateur.
Par le Seigneur ton Dieu tu seras dévastée,
Et déjà dans tes os une flamme apportée
Te brûle et te consume, orgueilleuse Sion.
Le Très-Haut, te chargeant de ton affliction,
Et t'enlevant tes forts et tes hommes d'élite,
T'abandonne aux vainqueurs du peuple israélite.
Tes vierges, tes guerriers, tes prêtres, tes vieillards,
Ce peuple qui charmait ton cœur et tes regards,
La faim, l'horrible faim l'aiguillonne et le tue.
Et toi, Jérusalem, sous le faix abattue,
Tu gémis; et personne, au nom de l'amitié,
N'accorde à ton angoisse un lambeau de pitié.

Oh ! comment le Seigneur a-t-il, dans sa colère,
Sur celle en qui jadis il daigna se complaire,
Malgré l'antique pacte, appesanti sa main?
Et comment a-t-il donc allumé dans ton sein
Ce feu dont la fureur, avide, te dévore?
C'est en vain que ta bouche et l'invoque et l'implore :
Il a tendu son arc, et son bras s'est levé,
Terrible et foudroyant le front qui l'a bravé.
Tu tombes et tu meurs; la poudre est ton suaire.
Le Seigneur, ô Sion, maudit son sanctuaire;
Son autel est brisé; sa demeure est en feu.
Et même ta ruine est pour lui comme un jeu :
De son juste courroux épouvantable exemple!
Car ton crime a souillé sa loi sainte et son temple;
Car, de tes trahisons abhorrant la noirceur,
Il a dû sans retour te chasser de son cœur.
Et n'as-tu point osé, parjure, en ta démence,
Outrager le pardon que t'offrait sa clémence?
C'est pourquoi ta douleur, vaste comme la mer,
T'immerge dans les flots du fiel le plus amer.
Le sang de tes enfants a rougi tes portiques,
Et, souillant le pavé de tes places publiques,
Le fer sévit et marche en ministre vengeur.
« Est-ce là cette ville, a dit le voyageur,
« Cette antique cité si puissante et si belle,
« Et qui, bravant son Dieu, s'était crue immortelle?
« Enfin nous l'avons vu, disent ses ennemis,
« Ce jour, à notre espoir par le Seigneur promis,
« Où Sion, de poussière et de fange souillée,
« Et de tous ses atours à jamais dépouillée,
« Devait atteindre au but où la poussait l'orgueil.
« Victoire! célébrons sa ruine et son deuil. »
Tandis que sur un Dieu, victime de tes haines
Et gémissant, courbé sous le poids de ses chaînes,
Tu fis pleuvoir l'opprobre et le fiel par torrents,
N'as-tu pas, ô Sion, vu ses regards mourants

T'implorer et te faire un reproche sublime?
« N'est-il donc pas de borne à ta rage, ô Solyme?
« Le Seigneur irrité m'a conduit loin du jour;
« De la nuit ténébreuse il a fait son séjour,
« Et, comme secondant ta haine meurtrière,
« Il a de mes douleurs rejeté la priére.
« Il se venge sur moi de ta rébellion;
« Il détruit mes sentiers, et, semblable au lion,
« Pour bondir tout à coup sa colère m'épie.
« A cause de mon peuple et pour sauver l'impie,
« Il m'a de son carquois envoyé tous les traits;
« Mais, ô Seigneur mon Dieu, j'adore vos décrets.
« Du salut en mon sang achevez l'œuvre sainte.
« Il m'abreuve de fiel, il m'enivre d'absinthe.
« J'ai servi, dans mon deuil, de jouet aux méchants,
« Et je suis devenu le sujet de leurs chants;
« Puis, se riant des pleurs qui noyaient ma paupière,
« Ces cruels ont brisé mes dents contre la pierre.
« Ils m'ont couvert de cendre et d'opprobre nourri,
« Et j'ai tendu la joue à ceux qui m'ont meurtri.
« Enfin je ne suis plus qu'une chair desséchée,
« Une fleur qui se fane, une plante arrachée.
« Me voici dans la fosse où m'a poussé l'effroi :
« On m'y laisse, et l'on roule une pierre sur moi. »
A ces gémissements d'une angoisse indicible
Solyme, en ses fureurs, est restée insensible;
Ou plutôt son audace et ses hideux forfaits
Des souffrances du Juste ont augmenté le faix.
Ah! sa rage eût jadis fait horreur à Sodome :
Aussi pour l'abhorrer le Ciel s'unit à l'homme. »
Ainsi d'un saint Voyant Pierre empruntait la voix
Pour déplorer le crime accompli sur la croix.
Ses frères, avec lui veillant dans les ténèbres,
Par les pleurs de leur deuil et leurs sanglots funèbres
Invoquaient à genoux la clémence des cieux,
Et du Médiateur immolé dans ces lieux

Honoraient et la tombe et les saintes reliques.
« Mes frères, dit Céphas, à des complots iniques
Nous avons par faiblesse hier participé :
Jurons sur ce tombeau de nos larmes trempé,
Jurons par cette croix où mourut notre Maître
Que, loin de le trahir et de le méconnaître,
Désormais nous serons à lui jusqu'à la mort.
Et puisse notre cœur, assisté du Dieu fort,
Bientôt dans les tourments à Jésus rendre hommage!
Mais te laisserons-nous, chère et sanglante image,
O croix, autel divin de la rédemption,
Etendard qu'a trahi la rebelle Sion,
De l'idolâtre impur devenir la risée?
Non, tu ne seras point maudite ni brisée.
Amis, dérobons-la pour un temps aux pervers;
Et quand viendra l'époque où sur tout l'univers
La parole du Christ régnera triomphante,
Alors que notre mère aux héros qu'elle enfante,
L'Eglise enfin voudra montrer leur saint drapeau
Et la foi s'appuyant sur un rempart nouveau,
Que la croix de Jésus reparaisse et confonde
Ceux qui croiront l'avoir expulsé de ce monde!
Cachons-la dans la terre aux regards des Hébreux,
Et que l'amour l'embrasse en des jours plus heureux.
Puis jusques au matin pleurons sur le Calvaire;
Alors, pleins de l'espoir que le croyant révère,
Nous irons, dans l'asile où demeure caché,
Sous les voiles du pain, le vainqueur du péché,
Hâter de tous nos vœux l'effet de sa promesse. »
Ainsi parle Céphas. On l'approuve, on s'empresse;
Le serment de l'amour sur la tombe est juré,
Puis l'instrument de mort à jamais vénéré
Par eux est à la hâte enfoui dans la terre.
Repose dans ses flancs, relique salutaire,
Repose : tu n'es point condamnée à l'oubli;
Car du salut par toi l'ouvrage est accompli,

Et nous verrons un jour ta splendeur vengeresse
De ce monde mourant éclairer la détresse.
  La couronne du Christ, autre rare trésor,
Riche, non de l'éclat des rubis et de l'or,
Mais du sang trois fois saint qui sauve et régénère,
Avait été remise à cette noble Mère
Dont l'homme bénira l'immortel dévouement.
Ce dépôt précieux, cher à tout cœur aimant,
Et plus tard transporté loin de la Palestine,
C'est à Lutétia que le Ciel le destine.
Avec combien de zèle, avec quel tendre émoi
La piété dès lors, la ferveur et la foi
Viendront t'y révérer, ô relique bénie!
  Dans la grotte où d'un Dieu l'ineffable agonie,
Du sacrifice auguste espéré du croyant,
La veille, avait été le prélude effrayant,
Les époux de l'Eden vinrent gémir encore;
Mais c'est le divin Fils que leur tendresse adore,
C'est l'aspect déchirant de ses saintes douleurs
Et son sang répandu qui font couler leurs pleurs.
Ils n'ont plus désormais à pleurer sur leur crime :
Du salut de leur race adorable victime,
Leur Fils l'a pleinement aujourd'hui réparé,
Et le ciel qui s'entr'ouvre à leurs yeux s'est montré.
  Claudia n'était point retournée au prétoire;
Mais auprès de Marie, en cet humble oratoire
Où le Christ recueillait les soupirs de l'amour,
Elle aussi vint pleurer jusqu'à l'aube du jour.
Or aux vœux du préteur le sommeil se refuse;
Un souvenir sanglant le poursuit et l'accuse :
« O honte! ô désespoir! je l'ai donc condamné,
Ce demi-dieu mortel dont mon cœur étonné
Admirait les leçons, le zèle et la puissance!
Il venait de l'erreur réprimer la licence
Et de la vérité rajeunir les décrets;
Et moi, rebelle aux dieux, à leurs avis secrets,

J'ai détruit des humains l'espérance chérie,
Et je vois à jamais ma mémoire flétrie.
Quelle image m'obsède? O Ciel! je le revois :
C'est son regard, c'est lui; je crois ouïr sa voix
Qui d'en haut sur mon front appelle la vengeance.
A quel prix obtiendrai-je, ô dieux, votre indulgence?
Et celles dont l'amour m'eût jadis consolé,
Mon épouse, ma fille, à mon cœur accablé
Viendront-elles offrir leur pitié tendre et chère?
Non, non, je ne suis plus ni l'époux ni le père
Qui devait hautement correspondre à leurs vœux.
Enfin tout m'abandonne à ce remords affreux
Qui, ministre d'enfer, implacable Furie,
Le jour, la nuit, partout, me harcelle et me crie :
« Horreur et trahison! c'est le juge inhumain!
« C'est un Dieu dont le sang dégoutte de ta main! »
Or l'âme du Messie ayant sur le Calvaire
Rendu de ses guerriers le chagrin moins sévère,
Vers le lointain chaos avait pris son essor.
Gabriel avec lui vole et traverse encor
Ces champs où la lumière, en promenant ses ondes,
Illumine, réchauffe et réjouit les mondes.
Sans arrêter son vol, il laisse à Beau-Séjour
Le jeune pèlerin qui reçut de l'Amour
Un trésor dont les Cieux seront jaloux eux-mêmes.
« Peuple heureux, ce n'est pas vainement que tu l'aimes,
Dit Mina palpitant d'un sublime transport.
Mes frères, me voici : bénissez votre sort;
Offrez à l'Eternel un hymne de louange.
Que n'ai-je la parole et la ferveur d'un Ange
Pour redire, chanter et bénir ses bienfaits!
Noble Fils du Très-Haut, je t'ai vu sous le faix
Dont la croix a chargé ton épaule sanglante.
J'ai vu ton front flétri comme une jeune plante
Qui se meurt au contact d'un souffle destructeur;
Et de la terre enfin j'ai vu le Rédempteur

Mourir dans les tourments inventés par la haine.
C'est l'Amour qui par lui sauve la race humaine,
Et c'est aussi l'Amour qui, pour nous assister
Contre des ennemis toujours à redonter,
Nous accorde, ô faveur ! comme une arme nouvelle.
Voyez ce vase d'or : c'est ici que le zèle
Puisera les secours que nos efforts joyeux
Demandent au Seigneur pour mériter les cieux;
Car cette coupe, amis, renferme, ô saint mystère!
Une goutte du sang dont s'imbibe la terre.
Venez donc et jurons, par ce sang adoré,
Que l'Ange tentateur, dans son espoir frustré,
Ne nous ravira point notre chère innocence.
A Dieu plus que jamais jurons obéissance,
Et fixons parmi nous le cours de sa faveur. »
Il dit, et, rayonnants d'une égale ferveur,
Les enfants de Vesper, dans leur simple langage,
Bénissent le Très-Haut et le précieux gage
Que son cœur paternel à ce globe a donné.
Plus fidèle dès lors, ce monde fortuné
Et ses riants vallons et ses forêts antiques
Deviendront comme un temple où de pieux cantiques
Porteront aux échos le nom de Jéhova.
O vous que d'un péché la grâce préserva,
Vous libres comme nous et cependant fidèles,
Vivez en célébrant vos fêtes immortelles,
Et de l'amour divin chérissez le trésor,
Tandis que dans l'exil nous combattons encor,
Et qn'au milieu de nous exerçant ses ravages,
L'Enfer de ses poisons infecte nos rivages.
Mais dois-je m'attrister sur le sort des mortels ?
Le Christ a du salut élevé les autels,
Et du ciel à nos fronts il offre la couronne.
Si donc d'affreux écueils l'Enfer nous environne,
Et si nos longs combats ne cessent qn'à la mort,
N'est-ce pas le chemin qui nous conduit au port?

Et n'est-ce pas aussi l'heureuse violence,
La voie où jusqu'à Dieu le mérite s'élance?
Mais, ô vous dont le sort sur Vesper est si doux,
Que vos vœux innocents intercèdent pour nous!
Tandis que le Sauveur voyageait dans l'espace :
« Gabriel, disait-il, ah! si jamais la grâce
Ailleurs vient à s'éteindre au souffle de l'orgueil;
Si l'Archange maudit vient à porter le deuil
Dans ces mondes créés pour être un noble hommage
Au Dieu dont la puissance y grava son image;
Si les peuples divers que sa main y nourrit
Souillaient le sol fécond où la vertu fleurit,
Et forçaient le Très-Haut à s'armer de colère,
J'irais encor lui dire : « Arrêtez, ô mon Père!
« Epargnez, Dieu vengeur, sauvez ces malheureux :
« Me voici, je suis prêt à m'immoler pour eux;
« Je subirai moi seul le courroux de vos armes. »
Gabriel, je comprends la cause de tes larmes :
Mon dévoûment t'étonne et tu pleures d'émoi;
Mais la croix et les maux accumulés sur moi
Auraient dû te montrer qu'il n'est point de limite
Au courage d'un cœur que l'amour sollicite.
Car ce n'est qu'en aimant que Dieu vit dans les cieux,
Et, son Verbe l'assure, il n'est point à ses yeux
De malheur plus réel que la perte d'une âme;
Aussi c'est en mourant que son Fils la réclame.
Puissent donc par le Ciel ces globes fécondés,
Jusqu'au dernier des jours qui leur sont accordés,
Voir mûrir tous les fruits que promet l'innocence!
Mais si, comme en Eden, la désobéissance
Et des piéges tendus par l'Ange suborneur
Y détruisaient la foi, la grâce et le bonheur,
Et leur fermaient ce ciel que tout espoir implore,
Je suis prêt, je l'ai dit, à le rouvrir encore. »
Ainsi le Rédempteur à l'Ange révélait
Les trésors de bonté que son cœur recelait,

Et le beau Séraphin, plein d'un émoi sublime,
Bénissait en pleurant l'adorable Victime.
Le Verbe arrive aux lieux dont une juste loi,
Comme l'ont enseigné les leçons de la foi,
Pour les âmes des saints avait fait un asile;
Mais enfin, révoquant l'arrêt qui les exile,
Lui, l'astre qu'ils cherchaient dans leur sombre horizon,
Apparaît, et soudain de leur vaste prison
La porte avec fracas roule, tombe et se brise;
Puis, comme un doux parfum apporté par la brise,
Un air pur et vivant pénètre en leur séjour,
Et, tel que le rayon qui brille au point du jour,
Dans le sein d'Abraham le Christ entre lui-même.
Hâtez-vous, accourez : c'est le Dieu qui vous aime,
C'est le Libérateur promis au genre humain,
Le pouvoir qui des cieux vous ouvre le chemin.
Venez, vous qui jadis, à la vertu fidèles
Et gravant en vos cœurs des leçons immortelles,
Du nom d'enfants de Dieu vécûtes honorés.
Les jours qu'à le servir vous avez consacrés
Furent longs dans leur cours et marqués de vos larmes;
Mais aux parvis lointains qu'ignorent les alarmes,
Convives du salut, vous allez parvenir.
Contemplez le héraut qu'espérait l'avenir,
Vous, patriarches saints, voyageurs sur la terre,
Et vous qui révéliez le consolant mystère
Qu'on a vu s'accomplir sur l'autel du pardon.
Venez au Dieu sauveur, quel que soit votre nom
Et même quel que soit le lieu qui vous vit naître,
O vous, mortels pieux qui sûtes reconnaître,
Dans cette voix du cœur que nous entendons tous,
Celle que l'Ange adore et bénit à genoux,
Et qui, par elle instruits en des temps d'ignorance,
D'un Roi libérateur chérissez l'espérance.
Venez et saluez le royal pèlerin :
Il vient à vous, il brise et les portes d'airain,

Et les liens qui, sourds aux cris de votre envie,
Retenaient votre élan vers le jour et la vie.
Séchez vos pleurs; voyez au travers du chaos
Quels rayons pour la terre et pour vous sont éclos.
Mais au Dieu rédempteur, justes, prêtez l'oreille;
C'est lui qui du salut vous dira la merveille :
« O mon père adoptif, précurseur bien-aimé,
Et vous tous dont le cœur, d'espérance enflammé,
Conjurait le Très-Haut de hâter ma venue,
Enfin vos longs soupirs, vos pleurs l'ont obtenue.
Me voici : vous allez loin de ces sombres lieux
Suivre le chef divin qui vous appelle aux cieux.
Mais connaissez le prix de votre délivrance :
Un Dieu comme en exil et qui de la souffrance
Connut toute l'horreur et porta tout le poids,
Un Dieu chargé d'opprobre et mourant sur la croix.
Ah! l'Amour eût voulu dès longtemps vous conduire
Vers l'astre qui jamais ne cessera de luire;
Mais il fallait à l'homme une grande leçon,
Et qu'il sût estimer le prix de sa rançon.
Puisse-t-il, en voyant les effets de son crime,
Et que de sa révolte un Dieu fut la victime,
Fuir le vice ou le vaincre et bénir le pouvoir
Par qui grâces, faveurs et bienfaits vont pleuvoir!
Cependant, mes amis, quand l'erreur sur le monde
Régnait, de plus en plus corruptrice et féconde,
L'homme de son Auteur n'était pas délaissé :
Le chemin du devoir, en son âme tracé,
Lui montrait constamment à la fin de la vie
Le banquet du bonheur où la vertu convie.
Ainsi pour tout mortel il restait un espoir
D'apaiser le courroux du céleste pouvoir.
« Or ce lieu, d'où mes saints ont attendu mon heure,
D'esprits inépurés deviendra la demeure;
Car même ces enfants qui meurent au berceau,
S'ils ne portent au front l'empreinte de mon sceau,

Restant encor marqués d'un signe de colère,
Ne seront point admis au banquet de mon Père,
Et rien d'impur aux cieux n'a droit de pénétrer.
Mais ici, n'ayant point à craindre, à désirer,
Ignorant le bonheur dont j'ai construit le temple
Et ce Dieu que l'élu dans sa gloire contemple,
Aux méchants dans les feux leur sort paraîtra doux,
Et les Anges maudits en deviendront jaloux. »
Il dit; puis, ô transport ! ô joie inexprimable !
« C'est lui, s'écrie Abel, ce bienfaiteur aimable,
Ce vainqueur du serpent que ma mère jadis
Appelait son espoir, son sauveur et son fils.
— C'est lui, dit Abraham, c'est la sainte rosée
Qui va rendre fertile une terre épuisée;
C'est l'astre de la paix à mon œil ébloui,
Et déjà de son jour je me suis réjoui.
— Salut, dit Isaac, Victime noble et pure
Dont en moi l'Esprit saint indiqua la figure !
— Gloire à toi, dit Jacob, qui, venant nous bénir,
Nous montres l'Envoyé que devaient obtenir
Toutes les nations errantes sur la terre !
— Il porte empreint au front le royal caractère
Qui devait, dit Moïse, apparaître tracé
Sur le front du héraut par ma bouche annoncé.
— Il vit, ce Rédempteur qu'aperçut ma détresse,
Et mon âme, dit Job, nage dans l'allégresse.
— C'est mon fils, c'est mon Dieu, dit le Prophète-Roi ;
Et quel autre que lui produirait cet émoi
Et ce ravissement où mon esprit s'immerge ?
— C'est, dit le fils d'Amos, le Fils né de la Vierge
Que bénit à jamais la voix des nations;
C'est le consolateur de nos afflictions.
— Oui, dit un chœur joyeux de langues enfantines,
Des palmes, ô Dieu bon, qu'à nos jeux tu destines,
C'est l'auteur adorable et le distributeur;
Car, à cause de lui, d'un roi persécuteur

Notre sang répandu jadis a teint le glaive.
Du triomphe par lui le jour brillant se lève.
— C'est l'Enfant qu'autrefois sur mon cœur j'ai pressé
Et par qui je me vis saintement caressé,
Dit Joseph palpitant de joie et de tendresse;
C'est l'astre dont la vue embellit ma vieillesse.
— Je vois, s'écrie enfin l'humble ami de l'Epoux,
L'Agneau dont le pouvoir, apaisant le courroux,
Au pécheur pénitent rend la faveur céleste. »
A l'aspect du Messie, ainsi se manifeste
L'allégresse des saints aux limbes détenus.
De leur captivité tels les Juifs revenus
Avec reconnaissance et de joyeuses larmes
Saluèrent ces bords, ces champs où sans alarmes
Leurs aïeux au Seigneur avaient vécu soumis.
Tels, lorsqu'ont disparu les frimas ennemis,
De nombreux exilés à leurs berceaux fidèles,
Fauvettes, rossignols, loriots, hirondelles,
S'empressent d'obéir à l'appel du printemps.
Près du gouffre que Dieu creusa pour ces Titans
Dont l'orgueil alluma le feu de sa colère,
Est un lieu de douleurs que, propice et sévère,
La justice divine a créé dès le jour
Qui vit l'homme en Eden rebelle au Dieu d'amour.
C'est un fleuve à pleins bords, un océan de flammes
Qui roule dans ses flots des multitudes d'âmes.
Dans ce feu dévorant leur supplice est affreux,
Et pour elles combien il est plus douloureux,
Cet ordre qui du ciel et de Dieu les sépare!
Souvent de ces esprits comme un transport s'empare,
Et, hors de leur prison croyant prendre l'essor,
Ils s'élancent, hélas! pour retomber encor.
Mais là ne règne point l'éternelle souffrance,
Et toujours retentit la voix de l'Espérance:
« L'heure viendra, dit-elle, où vous verrez le Dieu
Qui pour vous rendre purs vous retient en ce lieu. »

Là n'ont aucun pouvoir la discorde et la haine,
Ni l'orgueil dont non loin l'enfer est le domaine,
Ni le blasphème impie, instrument de fureur,
Ni l'envie, aignillon qui déchire le cœur,
Ni la révolte enfin qui brave la justice;
Mais le saint repentir dont la voix est propice,
La résignation qui bénit ses doulenrs,
L'amour offrant au Dieu ses soupirs et ses pleurs,
Et la foi dont les vœux, s'élançant de l'abîme,
Alimentent l'espoir qui toujours les anime,
Ministres consolants, pénètrent sur ces bords.
  En vain l'impiété, défavorable aux morts,
Au delà de la tombe interdit l'espérance :
Blasphème audacieux on fatale ignorance!
La voix de l'Esprit saint ne nous dit-elle pas :
« Priez pour vos amis qn'a frappés le trépas :
C'est une salutaire et pieuse pensée;
Et, sitôt que sera leur souillnre effacée,
Ils viendront avec nous se consoler aux cieux.
Gardez-vous d'oublier qu'il est de sombres lieux
Où, dans une autre vie, il faudra satisfaire,
Pour entrer dans la gloire, un créancier sévère.
Sachez à votre langue en parlant mettre un frein,
Car d'un mot inutile au Juge souverain
Vons aurez, ô mortels, à venir rendre compte,
Et vous en subirez et la peine et la honte;
Puis le feu vous rendra purs devant le Seigneur.
Mais il est un forfait d'une telle noirceur,
Que jamais rien ne peut en effacer l'empreinte,
Et la clémence alors apparaît comme éteinte
Dans le temps sur la terre et dans l'éternité. »
  La raison, elle anssi, vient à la vérité
Sur l'expiation offrir son témoignage.
Le Dieu dont la grandeur réclame votre hommage
Dans son essence auguste est saint, juste et clément;
Aux lienx où la lumière est comme un vêtement,

Où du front des élus Dieu même est la couronne,
Rien d'impur, car ainsi la sainteté l'ordonne,
N'aura la liberté de pénétrer jamais.
Mais, ô divin Amour, ô toi qui nous promets
Les secours généreux que la grâce prépare,
Non, tu ne plonges point dans les feux du Tartare,
Ainsi que le pécheur mort dans l'iniquité,
Ces âmes dont une ombre a terni la beauté,
Ni ces cœurs pénitents que la vie abandonne
Sans avoir satisfait le Dieu qui leur pardonne.
« Venez, ne craignez point; enfants de Dieu, venez;
Car au bonheur futur vous êtes destinés.
Mais, puisque de vos fers l'empreinte encor vous souille,
Que le feu dans votre âme en efface la rouille! »
Ainsi dit la raison. Mais, ô honte pour vous
Qui du nom de chrétiens vous montrez si jaloux!
Le Gentil dont la Fable égara la croyance,
Avec son cœur pour guide, a plus de clairvoyance.
Voyez de toutes parts son respect pour les morts:
Le sang coule pour eux afin qu'aux sombres bords
La Justice au plus tôt, pleinement apaisée,
Les conduise aux bosquets du riant Elysée.
« C'est par de vrais remords, dit un sage fameux,
Et de justes tourments à subir dans les feux
Que dans un autre monde, âmes encor flétries,
De vos maux d'ici-bas nous vous verrons guéries. »
Mais écoutez surtout le poëte latin :
« Quand l'homme sur la terre achève son destin,
L'âme en laissant le corps, de souillure imprégnée,
De sa honte aux enfers descend accompagnée;
C'est là que sont punis d'anciens égarements
Et que l'âme s'épure au milieu des tourments.
Les unes dans les airs sont aux vents exposées,
D'autres roulent au sein de vagues embrasées,
Jusqu'à l'heure où le dieu chargé de les punir
Aux sources du bonheur leur permet de venir;

Mais les heureux, hélas ! ne sont qu'en petit nombre. »
Voyez donc, incroyants, même au travers de l'ombre,
Comme un rapide éclair, briller la vérité.
Il fut alors aussi par le Christ visité,
Ce lieu d'épreuve sainte où l'âme devient digne
D'être admise au salut et d'en porter le signe.
Devant le Fils de Dieu les voilà réunis,
Ces esprits qui, du ciel pour quelque temps bannis,
Des douleurs pour s'y rendre ont à suivre la voie.
Ils l'ont vu, quels transports et d'amour et de joie !
L'adorable Sauveur dont le sang généreux
Comme pour les vivants vient de couler pour eux.
« Amnistie et pardon, dit le Christ à ces âmes :
Sortez, élancez-vous de votre lit de flammes ;
Bientôt avec les saints du limbe des aïeux,
Dignes de ma faveur, vous viendrez boire aux cieux
Le bonheur immortel dont le juste y doit vivre.
Mais écoutez encor la voix qui vous délivre,
Vous qui ne fûtes point sans espoir condamnés
Quand des eaux en fureur les torrents déchaînés
Engloutirent la terre et ses enfants coupables,
Car vous avez alors des cieux inexorables
Imploré la clémence et béni le courroux ;
Vous aussi dont les cris sont montés jusqu'à nous,
Pécheurs de tous les temps, dispersés sur la terre ;
Et vous qui, presque purs, dans un feu salutaire
Etes venus ici reprendre la beauté
Qui seule conduit l'âme à la félicité :
Le pouvoir qui vous tint dans ce lieu de souffrance
N'avait pas oublié quelle est votre espérance.
Déjà même plusieurs, achevant de souffrir,
Et bénissant la main qui daigna les guérir,
Auprès d'Adam leur père étaient allés m'attendre.
A vos vœux aujourd'hui j'ai daigné condescendre,
Et, pour vous apporter les bienfaits du Très-Haut,
J'ai voulu près de vous devenir son héraut.

Mais voyez quel labeur, voyez quel prix immense
Du Seigneur votre Juge a coûté la clémence.
Combien dans tes malheurs, homme, tu me fus cher!
Pour toi je descendis et je pris une chair;
Pour toi, dès le berceau, souffrir fut mon partage,
Et mon sang du bonheur t'a valu l'héritage.
O vous donc, mes enfants, par ma mort rachetés
Lorsque, buvant aux flots des saintes voluptés,
Vous verrez votre Dieu dans l'éclat de sa gloire,
De vos jours de douleurs conservez la mémoire.
Priez sans vous lasser pour ce peuple d'amis
Aux tribulations sur la terre soumis;
Intercédez surtout pour ces âmes plaintives,
Sous un joug accablant déplorables captives;
Priez, car en ce lieu l'on ne mérite plus.
Mais pour les introduire au temple des élus
Des Anges et des saints la prière est puissante,
Et sur la terre même une bouche innocente
Ne peut en leur faveur solliciter en vain.
Consolante union! charme auguste et divin!
Quel que soit leur séjour, tous les justes sont frères,
Et l'Eglise est pour eux la plus tendre des mères.
Elle invoque les uns devant Dieu transférés
Et jouit du bonheur dont ils sont enivrés.
D'autres, dans les combats que l'orgueil et le monde
Leur livrent de concert avec l'esprit immonde,
La trouveront toujours prête à vaincre avec eux,
Et pour tous les croyants épurés dans ces feux
Au Ciel, approbateur de ses touchants offices,
Elle offrira ses vœux avec ses sacrifices;
Car mon sang, cher espoir des vivants et des morts,
Terre, ne cesse plus de couler sur tes bords. »

C'est ainsi que le Christ, consolateur suprême,
A des esprits souffrants daignait porter lui-même
Le pardon que sa mort leur avait mérité,
Et les rendre au bonheur comme à la liberté.

L'un de ces bienheureux, versant ces flots de larmes
Qui pour la gratitude ont toujours tant de charmes :
« O mon fils, puis-je enfin te donner ce doux nom ?
O mon Sauveur, dit-il, je suis ce Salomon
Dont la terre autrefois admira la sagesse,
Et qui, chéri des Cieux aux jours de ma jeunesse,
Ai, rebelle et perfide au déclin de mes ans,
Affronté leur courroux et souillé leurs présents.
Mais loué soit le Dieu qui d'une main propice
Me retint dans ma chute au bord du précipice,
Et qui, sanctifiant l'angoisse de ma mort,
A daigné de mon cœur approuver le remord !
Oui, je bénis aussi ces feux et ces tortures
Qui, m'ouvrant une voie aux délices futures,
Me conduisent aux pieds du Dieu qui s'est offert
Et pour l'homme pécheur sur la croix a souffert. »
Il dit; et, ressemblants à deux légers nuages
Qui, séparés d'abord, effleurent nos rivages,
Puis s'unissent parfois à l'orient vermeil,
Comme pour escorter la marche du soleil,
Les saints des anciens jours et ces légions d'âmes
Que le sang du salut vient d'arracher aux flammes
Se joignent, et bientôt accompagnent Celui
Qui pour eux dans leur ombre en nouvel astre a lui.
Longtemps il fut pour eux l'aurore boréale
Que du septentrion la longue nuit signale;
Maintenant c'est le jour qui pour les yeux du cœur
A jamais doit briller dans toute sa splendeur.
Ainsi que l'Esprit saint aux Voyants le révèle,
Par le sang qui scella l'alliance nouvelle
Vous avez, accourant ému de cris plaintifs,
O Christ, du lac sans eau retiré vos captifs.
Aux lieux où pour le ciel des esprits se transforment
Vous êtes venu voir enfin tous ceux qui dorment;
Vous avez éclairé ceux qui dans leur prison
D'un Dieu libérateur ont invoqué le nom.

Mais l'abîme, où des mains d'une vaste colère
Les œuvres du pêcheur reçoivent leur salaire,
Vers le Dieu qui les frappe envoie en ce moment
Un cri qni retentit comme un rugissement.
C'étaient les réprouvés qui du sein de ce gouffre,
Jadis par l'Esprit saint nommé *le Puits de soufre*.
Avaient ouï des chants, mélodieux accords
Que l'Enfer n'avait pas entendus jusqu'alors ;
Car, s'élevant soudain sur la vague enflammée,
Ils avaient vu de près comme une immense armée,
Spectacle ravissant et surcroît de douleurs !
Entourer le héraut qui, séchant d'autres pleurs,
Emmenait les captifs réservés pour la gloire.
Ils avaient vu le Christ dans son char de victoire,
Heureux comme un bon père alors qu'avec transport
Il contemple son fils échappé de la mort ;
Puis, hurlant de fureur et chargés de leurs crimes,
Ils étaient retombés jusqu'au fond des abîmes,
Et Judas et Caïn, en secouant leurs fers,
Avaient maudit les Cieux, la Terre et les Enfers.
Vers notre globe alors revenait le Messie.
Or, parmi les soleils qui de la galaxie
Font un vaste Méandre aux lumineux contours,
Il s'arrête un instant, comme un astre en son cours ;
Puis il descend dans l'humble et riante planète
Où d'Elie et d'Hénoch Dieu fixa la retraite,
Solitude paisible et chère au doux printemps.
C'est là que les deux saints, promis aux derniers temps,
Seuls et ne ployant pas sous le faix des années,
Coulent dans le repos leurs heures fortunées.
Et l'Homme-Dieu leur dit : « O vous que l'Eternel
Enleva du milieu d'un peuple criminel,
Vous qui devez un jour aux pêcheurs de la terre
Du salut opéré proclamer le mystère,
Et qui mourrez joyeux pour le nom de Celui
Dont le sang au Très-Haut s'est offert aujourd'hui,

Croyants, consolez-vous; soyez heureux : vous êtes
Les hérauts du Seigneur et ses derniers prophètes.
Sa puissance, aux regards des humains consternés,
Doit vous rendre à la vie et vous dire : Venez.
Puis, aussitôt après ma dernière venue,
Avec mon peuple saint, vaste et brillante nue,
Vainqueurs et triomphants, vous reviendrez aux cieux,
Et là je vous verrai toujours devant mes yeux
Comme deux chandeliers ornés de pierreries
Et deux arbres croissant aux collines fleuries. »
Il dit, et de la terre il reprend le chemin.
  Déjà vers l'orient comme un léger carmin
A l'oiseau de l'aurore annonçait la journée
Qui suit celle autrefois au repos destinée,
Lorsque l'âme du Christ entra dans le tombeau
D'où l'ère du salut attendait son flambeau.
  Mais, tandis que le Verbe, envoyé de clémence,
Des captifs de la Mort remplissait l'espérance,
Le sabbat sans retour se voyait aboli.
Oui, Juifs, le culte saint par l'amour établi,
Au lieu du jour souillé par vous et par vos pères,
Vient d'en choisir un autre où, devenus prospères,
Les Cieux recueilleront l'hommage du croyant.
Déjà même la Terre applaudit en voyant
La joie et les splendeurs de ces fêtes sacrées
En des temples nouveaux désormais célébrées,
Et le peuple fidèle, enivré de bonheur,
Commence la semaine en servant le Seigneur.
  Or, sous l'impulsion du démon de l'envie,
Et se ressouvenant que Jésus à la vie
Avait prédit devoir revenir en trois jours,
Au gouverneur romain les Hébreux ont recours.
« Il nous souvient, seigneur, disent-ils, que cet homme,
Ennemi de nos lois et de celles de Rome,
Avait, encor vivant, promis que le trépas
Dans la nuit du tombeau ne le retiendrait pas.

De crainte que, furtifs, ses disciples ne viennent,
Et, dérobant son corps, au peuple ne soutiennent
Que l'impie est vraiment des morts ressuscité
(Car la dernière erreur serait, en vérité,
Pour notre nation pire que la première),
Veuillez donc au plus tôt faire sceller la pierre,
Et qu'annulant l'espoir dont vit leur fol amour,
On garde le tombeau jusqu'au troisième jour.
Hâtez-vous donc, Seigneur. — Ah! répondit Pilate,
Déjà je n'ai que trop à l'œuvre qui vous flatte,
Contre toute justice, hier participé.
Si l'Hébreu de sa haine est encore occupé,
S'il viole ses lois et profane ses fêtes,
Si jusque dans la tombe il poursuit ses Prophètes,
Que m'importe? Avez-vous oublié vos soldats,
Ces héros glorieux qui, marchant sur vos pas,
Ont arrêté dans l'ombre un citoyen paisible?
Armez-les de nouveau; que leur bras invincible,
S'il exauce les vœux de ceux qui lui sont chers,
Aille encor l'arrêter et le charger de fers. »
Il dit, et, supportant l'ironie et le blâme,
Les ennemis du Christ, l'allégresse dans l'âme,
Se rendent sans délai sur le mont de la mort.
Là, les vils meurtriers s'assurent dès l'abord
Qu'en vérité la tombe enferme leur victime.
Alors, comme chargés d'un devoir légitime,
Et faisant avec soin refermer le tombeau,
De l'Etat sur la pierre ils apposent le sceau;
Puis, afin de pouvoir rendre impuissante et vaine
La promesse odieuse à l'espoir de leur haine,
Trente soldats choisis et postés à l'entour
Vont garder le sépulcre et veiller nuit et jour.
Enfin, se croyant sûrs du gain de leur victoire
Et d'avoir à jamais comme étouffé ta gloire,
O Prophète puissant qu'ils avaient redouté,
Caïphe et ses suppôts à leur solennité

Accordèrent les soins de leur zèle hypocrite.
Quoi! ne voyez-vous pas que le Ciel s'en irrite?
A louer le Très-Haut vous n'avez plus de droits,
Et tout culte est menteur, hors celui de la croix.
Or, même en leurs transports, un doute involontaire
Reportait leur esprit au sommet du Calvaire.
C'est ainsi que, malgré leur triomphe bruyant,
Les Anges infernaux du céleste Voyant
Eux aussi dans leur cœur craignaient la prophétie.
« Car, s'il trompe la Mort, il est le vrai Messie,
Pensaient-ils, et son bras peut encore sur nous
De l'ire vengeresse appesantir les coups. »
  Dis-moi, qui donc es-tu, douce et blanche colombe
Que j'entends soupirer près de la sainte tombe?
La Grèce, ô jeune fille, à l'aspect de tes pleurs,
Touchante expression de tes vives douleurs,
Aurait dit : « N'est-ce point la plaintive Ariane? »
On t'aurait comparée à la chaste Diane;
Mais, en voyant ton front si modeste et si pur
Et tes yeux où le ciel reflète son azur,
Le croyant au vrai Dieu pourrait dire : « Est-ce un Ange? »
Ah! je te reconnais; car déjà ta louange,
Ton nom de bouche en bouche a volé sur ces bords.
Viens-tu chercher ici, dans l'asile des morts,
Celui dont les leçons, vive et brillante flamme,
Ont des dieux de l'erreur désabusé ton âme?
Oui, c'est à son tombeau que tu viens aujourd'hui,
Sous le poids de ce deuil que tu portes pour lui;
Mais, craignant les archers et redoutant l'outrage,
Tu choisis du jardin le plus épais ombrage,
Et là ton jeune cœur se plait à recueillir
Les sentiments pieux que la foi fait jaillir.
Puis aussi d'un amour qui s'attache à la terre
Tu combats en pleurant le charme involontaire :
« Je vous implore, ô Dieu qui voyez mon émoi;
Dieu propice et clément, venez, secourez-moi.

Que la grâce m'éclaire et me dirige encore.
Faut-il, pour rendre hommage à vos droits que j'adore,
Au bonheur de ce monde à jamais renoncer?
Parlez, j'obéirai; car je crains d'offenser
Ce pouvoir bienveillant qui m'a frayé la voie
Où la vérité sainte aux mortels se déploie. »
Nydia, c'est ainsi que, pour garder ton cœur
Digne de l'Homme-Dieu, ton aimable vainqueur
De tes affections eût fait le sacrifice;
Mais aux chastes amours le Seigneur est propice.
  Cependant Lugdunus, errant dans le jardin,
Rendait grâce au Très-Haut, lorsque ses yeux soudain
Aperçurent la noble et pieuse Romaine.
« Fuirai-je? se dit-il. Est-ce un Dieu qui l'amène
Si touchante et si pure à mon regard charmé?
Pourrai-je en t'adorant, ô Christ, en être aimé? »
Il hésite, il approche, il s'écrie : « Oui, c'est elle!
C'est l'Ange, revêtu d'une forme mortelle,
Qui, retournant aux cieux et me tendant la main,
De la vie avec moi va suivre le chemin.
Ensemble nous avons abjuré les chimères
Dont le charme trompeur a fourvoyé nos pères,
Et nous avons ensemble adoré le flambeau
Qui fait à notre vue éclore un jour nouveau.
Ensemble désormais offrons un pur hommage
A Celui dont nos cœurs vont conserver l'image,
Au Dieu qui, plein de vie à nos yeux se montrant
Avant d'aller là-haut monter en conquérant,
Peut-être daignera bénir notre hyménée.
Moi, je te recevrai de vertus couronnée
Comme un don de la main qui s'étendra sur nous;
Et, toujours plus aimable aux yeux de ton époux,
Tu verras sa tendresse et sa sollicitude
Faire de ton bonheur leur gloire et leur étude.
Mais qu'il me sera doux de porter en ces lieux
Où sous leur humble toit vécurent mes aïeux

Le nom cher et sacré du Dieu qui s'est fait homme!
Sur deux fleuves amis s'élève une autre Rome
Qu'abrite et que protége un coteau verdoyant.
Or c'est là que pour nous, pour le peuple croyant,
Nous ferons, en l'honneur du Christ et de sa Mère,
Bâtir un simple temple où le Ciel tutélaire
Daignera de nos vœux accueillir le tribut
Et répandre sur nous les grâces du salut,
Tandis que le regard de la Vierge Marie
Sera le protecteur de sa ville chérie.
Que je vais être heureux, en marchant vers la mort.
De pouvoir réclamer tes soins et ton support!
Quel bonheur, Nydia, pour ton époux fidèle
De voir en toi son guide et comme un saint modèle,
Et de t'aimer enfin par choix et par devoir!
Parle, daigneras-tu sourire à mon espoir? »
« Lugdunus, dit alors la belle néophyte,
Oui, soumis au pouvoir dont l'appel nous invite,
Ensemble nous avons salué la clarté
Qui chassera l'erreur devant la vérité.
Oui, nous avons ensemble accueilli dans nos âmes
Ces mystères divins, ces ravissantes flammes
Qui nous ont révélé le Dieu qui s'est fait chair,
Et ce ressouvenir me sera toujours cher.
Mais regarde, il est mort, la tombe est sa demeure;
Le Ciel est dans le deuil, et la Terre le pleure.
Et tu parles de joie et d'hymen et d'amour!
Ah! lorsqu'auprès des siens il sera de retour,
Celui que nous avons choisi pour notre Maître
Et qui de ses enfants désire le bien-être,
S'il permet qu'à ses pieds je t'engage ma foi,
Alors, ô Lugdunus, mon cœur se donne à toi. »
Elle dit. Or, voyant à la tombe sacrée,
Vers le soir du sabbat, Magdeleine éplorée,
Avec la noble sœur de la fille d'Héli,
Accourir et porter au Christ enseveli

Le saint tribut d'amour que leur foi dès l'aurore
En offrant leurs parfums devait offrir encore,
Nydia les suivit, gémissante, et plus tard
A leurs achats pieux prit une active part.
Or l'Archange infernal disait à ses cohortes :
« Amis, quand du matin vont s'entr'ouvrir les portes,
Nous saurons si le Christ (accordons-lui ce nom
Dont il peut se parer dans sa froide prison !)
Aura vaincu vraiment le pouvoir qui l'enchaîne.
Mais réjouissez-vous jusqu'à l'aube prochaine. »



CHANT XX.

ALLELUIA ! LE CHRIST EST RESSUSCITÉ !



SOMMAIRE.

Alleluia. — La Terre tressaille d'amour. — Le Christ ressuscite. — La Mort vaincue. — Gloire du Messie ressuscité. — Joie ineffable des trois personnes divines. — La Terre délivrée d'un joug de mort. — Allégresse de Michaël et de ses Anges. — Saint cantique. — Bonheur des âmes libérées. — Les justes ressuscitent. — Un Ange enlève la pierre. — Frayeur des gardes. — Satan et les Anges rebelles au sépulcre. — Nouvelle bataille entre les deux armées. — Les Anges fidèles sont vainqueurs. — Les vaincus reconnaissent Jésus pour le Fils de Dieu. — La Femme forte au Calvaire. — Par l'ordre de son Fils, elle écrase la tête du serpent infernal. — Les Anges chantent sa victoire — Le Messie commande aux milices de l'enfer. — Déception. — Vaine attaque contre Vesper. — Lucifer et les siens de retour dans l'abîme. — Conseil des ténèbres. — Projets futurs. — Le Messie et l'Eglise son épouse. — Magdeleine au Calvaire. — Elle va avertir les apôtres que la tombe est vide. — Les saintes Femmes au Calvaire. — Des Anges leur apparaissent. — Pierre et Jean vont visiter la tombe de leur Maître. — Déférence de Jean. — Magdeleine de retour au sépulcre. — Le Seigneur lui apparaît. — Il se fait voir aussi aux autres saintes Femmes et ensuite à Simon-Pierre. — Stupeur des ennemis de Jésus au récit des gardes. — Vaines mesures. — Remarque de Philon. — Faux rapports semés dans le public. — Ce qu'en pense Pilate. — Les deux disciples d'Emmaüs. — Le Seigneur les rejoint en route. — Enseignements et reproches. — Il se fait connaître à la fraction du pain. — Les deux disciples reviennent à Jérusalem. — Le Messie apparaît à dix apôtres, Thomas étant absent. — Diverses instructions. — Pouvoir de pardonner conféré aux apôtres — Eloge du sacrement de Pénitence.

Alleluia ! voici le saint jour du Seigneur.
Louez, peuple croyant, de la bouche et du cœur,
Bénissez le pouvoir qui fit cette journée.
De ses plus purs rayons l'aurore s'est ornée,
Et l'astre qui la suit sur son char le plus beau
Va bientôt apparaître et lever son flambeau.

Mais quels concerts lointains et quels flots d'harmonie
Remplissent tout à coup l'étendue infinie ?
Un souffle impétueux a traversé les airs
Et, messager de joie, effleure l'univers ;
Puis, sous l'impression de l'amour qui l'embrase,
La Terre avec effort s'agite sur sa base.
Pourquoi vous ébranler, ô colonnes des cieux ?
Et vous, Terre, pourquoi ce tremblement joyeux ?
« C'est, vous écriez-vous, le Verbe, le Messie,
L'Astre qui, ranimant sa splendeur obscurcie,
Par son brillant réveil a su nous émouvoir,
Et nous a fait dès l'aube adorer son pouvoir. »
Le voici : c'est en vain que, secondant la haine
Dont l'Archange maudit poursuit la race humaine,
Le glaive de la Mort lui transperça le cœur ;
C'est en vain que, d'un Dieu croyant être vainqueur,
Le Juif ose, ô démence ! applaudir son ouvrage.
C'est le roi d'Israël ! Il a trompé la rage
Qui le crut sans retour de ce monde arraché.
C'est le Réparateur qu'exigea le péché ;
C'est le guerrier promis que notre monde implore,
Et qui sur Lucifer, pour le combattre encore,
Va se ruer, semblable au brûlant tourbillon.
Où donc est ta victoire ? où donc ton aiguillon,
O Mort ? Ah ! de son trône elle est enfin tombée ;
Elle a vu pour toujours sa puissance absorbée.
O toi qui de la tombe où l'on t'enferme en vain
Te lèves dès l'aurore, ainsi qu'un souverain,
C'est toi qui, triomphant de la Mort confondue,
Recueilles pour ton front la gloire qui t'est due.
  Oui, vous avez, ô Christ, pour l'homme signalé
La puissance adorable où nous fut révélé
Le vrai Libérateur prédit par les Prophètes.
Plus que jamais aussi nous croyons que vous êtes
Le Dieu, Verbe incréé, de Dieu le Père issu.
Comme, en naissant du sein qui vous avait conçu,

Vous laissâtes intact le chaste sanctuaire,
Ainsi, vous dégageant et de votre suaire
Et du lin consacré par la main du trépas,
Vous sortez de la tombe et ne la brisez pas.
Nulle corruption n'y sera recelée,
Et la pierre elle-même est encore scellée.
Voici le conquérant qui revient aujourd'hui
De ce champ de bataille où ses soldats ont fui,
Et qui porta lui seul le fardeau de la guerre
Dont les fruits précieux vont enrichir la terre.
Sur son front rayonnant de vie et de splendeur
Sont imprimés les traits de sublime grandeur
Qui révélent au loin sa royauté divine
Et rehaussent l'éclat de sa double origine.
Que du Verbe souffrant pour nous ouvrir les cieux
Et du Christ mis à mort il diffère à nos yeux !
Jadis la pauvreté fut son humble partage;
Mais, riche et glorieux, il a pour héritage
Tous les êtres créés à son sceptre soumis.
Il s'est vu le jouet de ses vils ennemis;
Il nous est apparu comme un rebut immonde
Dont la vue est toujours au cœur nauséabonde;
Voici que, surpassant la majesté des rois,
Sur le trône lointain que réclament ses droits
Il s'apprête à monter en égal de son Père.
Cet homme de douleurs, cet homme qui naguère
Avait par dévoûment connu l'infirmité,
Et qui, portant le poids de notre iniquité,
N'avait dans tout son corps, des pieds jusqu'à la tête,
Rien de sain, rien d'intact, rien qui du saint Prophète
Indiquât la vigueur et le secret pouvoir,
Oh ! ce n'est pas ainsi qu'il se laisse revoir.
Il se montre animé de ses forces premières.
De l'enfer sous ses coups sont tombés les barrières
Et les mornes remparts et les portes d'airain.
Puis aux principautés son pouvoir souverain

A ravi pour toujours leurs dépouilles antiques;
Et, tremblants de frayeur sous leurs sombres portiques,
Les démons n'auront plus de foi dans leurs efforts :
Celui qu'ils avaient vu flétri dans tout son corps,
Sans éclat, sans beauté, meurtri, méconnaissable
Comme un lépreux que ronge une plaie incurable,
Comme un homme frappé par la main du Très-Haut,
Il revient parmi nous, jeune et brillant héraut
Dont le front, éclipsant les soleils dans leur course,
Des splendeurs de la foi va devenir la source;
Car il vient de répondre à l'espoir des élus.
Il revit impassible, et l'opprobre n'est plus.
Du poids de nos forfaits son âme épouvantée
Même jusqu'à la mort venait d'être attristée;
Mais il dit maintenant : « O mon Père et mon Dieu,
Mon âme avec transport vous rend grâce en ce lieu
Où votre immense amour sur le Christ se déploie.
A mes gémissements a succédé la joie.
Le sac qui me couvrait, vous l'avez déchiré,
Et je suis comme vous à jamais adoré.
A vous donc, ô Seigneur, et ma reconnaissance
Et les chants dont ma voix loûra votre puissance! »
L'homme que l'on avait sur le bois fait mourir,
Vivant, d'entre les morts, et pour ne plus souffrir,
Anges de Jéhovah, voyez-le qui se lève.
Il porte dans sa main le redoutable glaive
Dont il vient de combattre et de vaincre la Mort.
C'est le Verbe éternel, c'est le Dieu grand et fort,
Le Dieu qui parmi nous rétablit son empire,
Et l'Enfer vainement pour l'abattre conspire.
O premier né des saints dormant dans le tombeau,
Vous fûtes leur espoir, vous serez leur flambeau,
Et vous éclairerez leur retour à la vie.
Déjà même, comblant notre plus chère envie,
Vous venez en vainqueur de vous montrer à nous.
Vous, peuples, accourez et pliez les genoux :

Voici le champion vengeur de votre cause.
Sur lui, sur ses combats votre avenir repose.
D'un esclavage ignoble il vous a fait sortir;
A vos afflictions il daigne compatir.
La vertu par ses soins dans vos champs fructifie,
Et votre antique espoir, il le réédifie.
  Mais d'nn encens divin l'air semble parfumé,
Et ces mots : « O mon Père ! O mon Fils bien-aimé !
O Paraclet auguste ! O Verbe mes délices ! »
D'une joie ineffable immortelles prémices,
Partent et vont d'amour emplir le firmament.
Adorable tableau ! céleste épanchement !
Entrevue où la foi comprendrait le mystère
Que le Ciel cache encore aux enfants de la terre !
O tendresse infinie ! ô colloque divin !
Vons redirai-je? Non ; car ce serait en vain
Qu'une bouche mortelle oserait l'entreprendre.
Combien j'aurais voulu ici pouvoir vous rendre,
Amour, sublime amour dont s'aime le Seigneur
Et dont il aime l'homme admis par sa faveur
A monter jusqu'à lui pour le voir face à face !
Oni, Dien bon, le salut acquis à notre race
De votre joie immense est la canse aujourd'hui ;
Et le jour où, serein, son astre nous a lui
An séjonr des élus demeurera célèbre.
  La Terre cependant de la couche funèbre
Où longtemps l'enchaîna le pouvoir du péché
Se lève, et de ses yeux par elle est arraché
Le voile qui du ciel lui cachait l'espérance.
C'est par un saint émoi que de sa délivrance
Elle salue enfin le signe glorieux.
Les siècles avaient vu sous un joug odieux
Celle qui de son pain nonrrit la race humaine
Vainement se débattre en agitant sa chaîne ;
Ils avaient vu couler le torrent de ses pleurs;
Ils avaient entendu la voix de ses douleurs

Et les gémissements que, mornes et plaintives,
Comme un lugubre écho répercutaient ses rives.
Sa gloire n'était plus : le prince de l'Enfer
Avait fait ici-bas naître l'âge de fer.
Or la Terre en ces jours, haletante, épuisée,
Comme un dernier espoir appelait la rosée
Qui, ranimant ses flancs, devait sur tous ses bords
Des moissons du salut produire les trésors.
Elle invoquait le Dieu qui, s'immolant pour elle,
Devait contre l'erreur embrasser sa querelle
Et de la liberté lui rendre l'étendard.
Ainsi, lorsque la mort a vu briser son dard,
Heureuse, ô Dieu sauveur, de se voir ta conquête,
La Terre en tressaillant a relevé sa tête.
A ses fils, dispersés de la Gaule au Japon,
De la source du Nil aux glaciers du Lapon,
Jusqu'aux lieux où longtemps l'Indien se recèle,
Elle a transmis sa joie, aussi prompte en son zèle
Que ce fil voyageur qui, caché sous les eaux
Ou traversant au loin l'élément des oiseaux,
Fait converser entre eux tous les peuples du monde.
Puis, adorant Celui qui la rendra féconde,
Elle s'est écriée : « Amour, louange à toi,
O mon espoir suprême, ô ma vie, ô mon Roi ! »
D'un sang réparateur partout elle s'imbibe;
Elle fuit les sentiers que le Seigneur prohibe,
Et, tenant désormais ses enfants par la main,
Du ciel ouvert pour eux elle suit le chemin.
Mais sa bouche déjà s'ouvre pour les maudire,
Si, de la vérité méconnaissant l'empire,
A l'appel du salut ils résistaient un jour.
  Ce n'est pas seulement dans notre humble séjour
Qu'un bonheur inouï règne et se manifeste :
Ces globes suspendus à la voûte céleste,
Tous ces mondes peuplés d'êtres intelligents,
Dans un sublime accord, se montrent diligents

A chanter le pouvoir et la gloire du Verbe :
« Hommage à notre Dieu ! car le géant superbe
Dont la haine implacable à la terre avait nui
Comme un fragile arbuste est tombé devant lui.
Ouvrages du Seigneur, célébrez ses louanges. »
Comment de Michaël et de tous les bons Anges
Dire l'ivresse sainte et le céleste amour ?
Ils ont revu Celui dont ils forment la cour;
Ils ont vu l'Homme-Dieu s'élancer de sa tombe,
Rapide comme l'aigle ou comme la colombe
Qu'on voit dès le matin s'élever dans les airs.
Puis, modulant leurs voix pour d'augustes concerts,
Sur le mont du salut ils chantent ce cantique :
« O vous tous dont les cieux sont la demeure antique,
Vous qui du firmament habitez les hauteurs,
O du Dieu trois fois saint heureux adorateurs,
Anges qui composez la céleste milice,
Tandis que, toujours prêts à rentrer dans la lice,
Vous attendez encor l'heure qui vous rendra
Et la gloire et l'honneur qu'un échec effleura,
Anges de Dieu, chantez ; que votre joie atteste
Le triomphe où pour vous le Christ se manifeste.
Astres, vous qui régnez sur le jour et la nuit,
Bénissez le Seigneur : son souffle a tout produit.
Il dit, il ordonna : ses paroles fécondes
Enfantèrent les cieux ainsi que tous les mondes.
Louez le Créateur, peuples de l'univers,
Dragons, enfants des eaux, sources, fleuves et mers,
Et vous, ses messagers, feu, neige, grêle et glace,
Tempêtes qu'il suscite et lance dans l'espace,
Chantez, louez son nom, car son nom seul est grand.
Arbres fruitiers et fleurs au calice odorant,
Cèdres, vastes forêts, collines et montagnes,
Frais et riants vallons, et vous, vertes campagnes,
Animaux qui peuplez les déserts et les bois,
Vous que l'homme a rendus dociles à sa voix,

Vous, oiseaux dont les chants réjouissent l'aurore,
Insectes merveilleux que l'été voit éclore,
Vous qui sur le gazon déroulez vos anneaux,
Vons jonez snr le sable ou sillonnez les eaux;
Vous, nos frères surtout, qui ne pouvez vous taire,
Nations, princes, rois et jnges de la terre,
Jeunes hommes, enfants, vieillards, et vons enfin,
Vierges dont le cœur pur est un temple divin,
Glorifiez le Dieu qui se rend témoignage
Et qui plus que jamais réclame votre hommage.
« D'où vient que tout à coup les peuples ont frémi?
Et d'où vient qu'agités par un souffle ennemi,
Ensemble ils méditaient les vœux de la démence?
Les fils du genre humain, comme une vague immense,
Se sont par leurs complots contre Dieu soulevés.
Le Seigneur et son Christ, par ces ingrats bravés,
Ont onï les clameurs de leurs menaces vaines:
« Renversons leur pouvoir; allons, brisons leurs chaînes,
« Et que leur temple soit déserté sans retour! »
Or le Dieu qni de gloire illumine sa cour
A fait de leurs efforts comme une moquerie.
Sa bouche est le héraut de sa juste furie;
Son courroux foudroyant les a tous confondus,
Et ces mots ont été dans l'espace entendus:
« Le voici! C'est mon Fils, engendré de moi-même,
« Et je l'ai pour toujours, par un décret suprême,
« Sur ma montagne sainte établi prêtre et roi.
« C'est mon Verbe! Qu'il vienne et qu'il s'adresse à moi,
« Car je veux lui donner la terre ponr empire;
« Mais si contre son trône un jour elle conspire,
« Le peuple audacieux qui l'aura méprisé
« Sera soudainement par son sceptre brisé. »
Que l'Evangile, ô rois, vous guide et vous éclaire,
Et que du Seigneur Dieu la crainte salutaire
Vous excite à chercher votre bonheur en lui;
Puis, selon les décrets qu'il publie aujonrd'hui,

Pour conserver en vous et sa paix et sa joie,
Et pour ne point vous perdre en sortant de la voie,
Adorez et servez son Fils, votre Sauveur.
Heureux qui du Très-Haut recherche la faveur! »
Dans leur mystique ivresse, ainsi disent les Anges.
Mais ces autres esprits qui par vastes phalanges
Avaient accompagné des confins de l'Enfer
Le guerrier qui pour eux brisa les murs de fer,
Viennent aussi se joindre aux transports que signale
Du Christ ressuscité la gloire triomphale.
Tel cet oiseau charmant que le printemps chérit
Et que d'un doux nectar la nature nourrit:
Au léger papillon semblable en petitesse,
Il est chez les oiseaux le dernier de l'espèce;
Mais par son élégance et sa vivacité,
Ses goûts aériens, sa grâce et sa beauté,
Parmi les siens jaloux, de la place dernière
Cet ami du zéphyr s'élève à la première.
Son pied d'un sol poudreux craint le contact impur;
L'opale, le cinabre, avec l'or et l'azur,
S'étalent à l'envi sur son brillant plumage,
Et semblent égayer les ombres du bocage.
Comme le trait sifflant qui part, vole et fend l'air,
Il vient, passe et repasse aussi prompt que l'éclair;
Puis, visitant les fleurs dont l'aspect le convie,
Il effleure leur sein pour y puiser la vie.
Il joue à son banquet, et de ses ailes d'or
Dans son frais élément il se balance encor.
Tel aussi s'offre à l'œil, sous le ciel des tropiques,
Le spectacle attrayant de ces jeux fantastiques
Où l'on voit, diaprés de leur mille couleurs
Et du jour disparu reproduisant les fleurs,
Des insectes sans nombre animer le feuillage
Et des feux d'allégresse étaler une image,
Tandis qu'en les voyant dans l'ombre étinceler
La nuit paraît au loin de rubis s'étoiler.

Ainsi dans ce moment les âmes délivrées,
D'une joie ineffable et d'amour enivrées,
Volent, volent sans cesse autour de ce tombeau
D'où la rédemption voit surgir son flambeau;
Car le Christ triomphant, son regard, son sourire,
Et cet éclat divin que l'on ne peut décrire,
Sont pour elles la source où chacune à longs traits
Puise un nectar de vie et des parfums de paix.
Chères âmes, suivez, escortez votre Maître,
Puisqu'au bonheur par lui vous venez de renaître,
Et dans quarante jours vous irez l'adorer
Au séjour que pour vous il daigne préparer.
Alors, de ses labeurs glorieuses prémices,
Vous marcherez au rang de ces saintes milices,
Qui, célébrant sa gloire et composant sa cour,
Jouissent à jamais des dons de son amour.
Or, parmi tous ces corps dormant dans la poussière
Jusqu'à l'heure où soudain la trompette dernière
A leur sommeil profond viendra les arracher,
Le Christ daigne en choisir que nous verrons chercher
Et pendant quelques jours suivre ici-bas sa trace.
Sa parole pour eux n'est point inefficace ;
Car, vivants, immortels, les saints viennent à lui,
Adorant le grand jour qui pour leur être a lui ;
Puis aux croyants, comme eux serviteurs du bon Maître,
Il leur sera parfois accordé d'apparaître.
Que vois-je? Michaël, une palme à la main,
Monte sur le tombeau que le Juif garde en vain.
Comme l'éclair qui part en sillonnant la nue,
Son visage vermeil resplendit à la vue.
Plus riche que le lin tissé pour Salomon,
Sa robe a la blancheur des neiges du Selmon.
Mais, tandis qu'attestant le pouvoir qu'elle adore,
D'un pôle à l'autre au loin la Terre tremble encore
Comme pour saluer son nouvel étendard,
L'Ange enlève la pierre et la roule à l'écart ;

Puis, s'asseyant dessus, il médite et s'apprête
A réparer sa gloire et venger sa défaite.
Les gardes cependant sont tombés comme morts
Autour de ce sépulcre où ne gît plus le corps
Qu'ils devaient, pour répondre au vouloir de l'envie,
Contraindre à ne jamais remonter vers la vie;
Car ils ont vu les monts autour d'eux chanceler
Et de l'Ange divin les yeux étinceler.
Ils ont vu, croyant voir un cadavre livide,
La tombe grande ouverte, et la tombe était vide;
Mais Celui dont le Juif a nié le pouvoir,
Le Dieu ressuscité ne s'est point laissé voir.
Ils ne le verront point non plus, tous ces rebelles,
Tous ces vils inventeurs de trames criminelles,
Qui, sitôt que le Christ, leur espoir le plus cher,
Parut au milieu d'eux, armé contre l'Enfer
Et prêt à les combler de biens impérissables,
L'ont, après des tourments affreux, inexprimables,
Cloué sur un gibet ainsi qu'un malfaiteur.
Et l'eussent-ils revu, l'aimable Rédempteur,
Dans la gloire où les saints le virent apparaître,
Ils auraient, les ingrats, osé le méconnaître,
Et même, à leur fureur donnant toujours l'essor,
Renoué leurs complots pour l'immoler encor.
Or, enfin surmontant leur frayeur et leur honte,
Les gardes sont allés au conseil rendre compte
Du fait miraculeux qu'un instant a produit.
Cependant, du palais par Lucifer construit
Dès l'aurore du jour s'ouvraient toutes les portes,
Et le hideux vainqueur, suivi de ses cohortes
Dirigeait vers Sion son regard et son vol.
Sitôt que du Calvaire il aperçoit le sol,
Comme l'aigle il s'abat. Mais pour sa haine avide
Quel tableau, quel déboire est le sépulcre vide!
Car un parfum de vie, exhalé du tombeau,
Proclame hautement le miracle nouveau.

Près de là, radieuse et d'ardeur enflammée,
Des Anges du Seigneur se découvre l'armée.
« Satan, dit Michaël, qu'est devenu Celui
Qu'ici parmi les morts tu cherches aujourd'hui ?
Au pouvoir de ton bras a-t-il pu se soustraire ?
Ou bien, par une ruse impie et téméraire,
Ses disciples l'ont-ils de la tombe enlevé ?
Mais on ne t'aura point impunément bravé,
Et tu sauras bientôt réparer cet outrage ! »
Il dit. Or, frémissant de dépit et de rage,
A ses noirs bataillons Lucifer parle ainsi :
« Soldats, vous l'entendez; on nous insulte ici.
Ceux que nous avons vus devant nous fuir naguère,
Nous laissant et la gloire et le fruit de la guerre,
Aux yeux de leurs vainqueurs osent se présenter !
Montrons-leur au plus tôt que pour nous affronter
Il ne leur faudrait point avoir un cœur d'esclave;
Mais vous savez, amis, confondre qui vous brave.
Au reste, s'il est vrai que, n'importe comment,
Celui dont nous voulons l'anéantissement
Revive et contre nous se mutine et s'élève,
Nous le ramènerons sous le tranchant du glaive.
Aux armes donc, guerriers ! allons ! et sans retard,
Vainqueurs ici, portons aux cieux notre étendard. »
Aussitôt dans les airs montent les deux armées,
Toutes deux de vengeance et de gloire affamées,
Et du bruit de leur choc le ciel a retenti ;
Car du nouveau combat le signal est parti.
Tel au dernier des jours sera le bruit des ondes,
Et dans l'espace ainsi vont se heurter les mondes.
Cieux, voyez vos soldats, de leur gloire jaloux,
Combattre pour le Dieu qui va régner sur vous,
Et de leur saint courage approuvez l'héroïsme;
Puis frémissez d'horreur, car à son paroxysme
Atteint en ce moment la rage de l'Enfer.
Voyez par bonds affreux s'élancer Lucifer.

Tel Achille parut lorsqu'armé de sa hache
Et s'ombrageant le front de son brillant panache,
Il allait immoler Hector à son courroux
Et forcer les Troyens à fuir devant ses coups.
Voyez avec lenr chef ces cohortes pressées
Se ruer, en hnrlant et de dards hérissées,
Contre les légions que chérit le Seigneur.
Mais conrt est le combat, car le Médiateur
Qui, messager d'amour pour les fils de la Terre,
Vint à l'Ange mandit faire ici-bas la guerre,
Au sein de la mêlée apparaît sur son char.
Plus pnissant que Cyrus, plus vaillant qne César,
Un regard lui suffit pour vaincre les rebelles;
Les voici terrassés, et les Anges fidèles
Sur la colline sainte enchaînent les vaincus.
« Maudits soient, dit Satan, les jours que j'ai vécus
Et le long avenir qne je dois vivre encore !
Maudit soit le soleil ! Je le hais, je l'abhorre,
Car au jour de mon deuil il prête sa clarté.
Et mandit soit snrtout ce rival détesté
Qu'à son œil foudroyant je viens de reconnaître !
C'est lui, tel que d'orgueil je le vis se repaître
Alors que dans les cieux son bras me terrassa.
Oui, c'est le Rédempteur que le Ciel annonça;
Oui, c'est le Fils de Dieu que l'amour a fait homme,
C'est le Verbe incarné, c'est Celui qui se nomme
Roi, Juge, Dieu sauveur et l'Egal du Très-Haut.
Hélas ! par lui vaincu dès le premier assaut,
J'ai vu s'évanouir ma plus chère espérance.
Eh bien ! pnisqu'il le peut, qu'avec persévérance
Il vienne me ponrsuivre et se venger de moi;
Que de bourreau toujours il chérisse l'emploi:
Moi, pour le blasphémer, je vivrai de ma haine. »
Ainsi, semblable à ceux que la plage africaine
Voit de leur dieu brûlant maudire le pouvoir,
L'Archange foudroyé, plein de son désespoir,

Insulte au Christ vainqueur, au Christ dont il atteste
Le triomphe et les droits à l'empire céleste.
Les Esprits infernaux l'ont aussi reconnu :
« Comme il fut dit aux cieux, le Vengeur est venu
Nous vaincre, nous chasser du royaume qu'il fonde,
Et rendre notre joug odieux à ce monde.
Mais qu'il frappe, qu'il tonne au gré de sa fureur :
Il nous reste le droit de l'avoir en horreur ;
Et peut-être qu'un jour par ces hommes qu'il aime,
Par leurs rébellions, nous l'atteindrons lui-même. »
Or, tandis que, vaincus et blasphémant encor,
Les Anges condamnés gardent comme un trésor
La rage dont leur chef leur a donné l'exemple,
Le Christ dans le cénacle, auguste et nouveau temple,
Envoyait son héraut de prédilection.
« Va, dit-il, hâte-toi ; car la prédiction
Qui fut pour le serpent une longue menace
S'accomplit en ce jour où ma main le terrasse.
Dis à Celle qui fut l'espoir de l'avenir,
A Celle que la Terre et les Cieux vont bénir :
« Je reviens près de vous en messager de joie.
« De l'implacable Mort le Christ n'est plus la proie.
« Venez, il vous attend : vous allez aujourd'hui
« De l'antique dragon triompher avec lui. »
L'Ange part, et bientôt du Christ sur le Calvaire,
Humble et respectueux, il reconduit la Mère.
O spectacle divin ! tendres embrassements !
Dialogue enchanteur et saints ravissements !
Pour la Mère d'amour que les pleurs ont de charmes !
Elles ont disparu, ces cruelles alarmes
Dont elle a vu son cœur dès longtemps assiégé.
Naguère elle disait : « Mon cœur est submergé,
Et ma douleur immense est une mer profonde
Qui, prête à m'engloutir, m'entoure, écume et gronde.
Mes frères n'ont point eu pitié de mon émoi ;
Mais ils ont, les cruels, combattu contre moi,

Et les persécuteurs qui me cherchaient dans l'ombre,
Armés de traits aigus, ont augmenté leur nombre.
Je me meurs, je ne puis résister aux tourments ;
Mes jours se sont éteints dans les gémissements.
Pleurante, j'ai pleuré dans la nuit ténébreuse,
Et j'ai bu dans la coupe amère et douloureuse.
Ceux qui me furent chers, loin de me consoler,
Ont ri quand le malheur est venu m'accabler;
Ils ont applaudi même alors que, dans sa rage,
La haine triomphante accumulait l'outrage.
Mon cœur comme la cire en mon sein s'est fondu,
Et s'est comme un ruisseau hors de moi répandu.
Qu'on ne me donne point le nom d'*Heureuse Mère*,
Mais, aux jours de mon deuil, que l'on m'appelle *Amère;*
Car pour me consoler tout effort serait vain,
Et les pleurs de mes yeux sont devenus mon pain. »
Tel fut, Mère affligée, ô Vierge de Solyme,
De tes saintes douleurs l'épanchement sublime.
Mais, ô contraste heureux! Celui que tu pleurais
Lorsque, pour accomplir d'ineffables décrets
Et rendre au genre humain la divine espérance,
Il se faisait pour eux un homme de souffrance,
S'est levé tout à coup sans attendre un signal
Et va briller au ciel en astre matinal;
Et c'est lui qui, séchant les pleurs nés des alarmes,
Te fait verser ici ces ravissantes larmes,
Noble et pieux tribut de l'amour maternel.
« Venez, Reine des cieux, dit l'Oint de l'Eternel,
Hâtez-vous : voici l'heure où sévit la menace
Qui, longtemps suspendue entre l'humaine race
Et Satan dont la fourbe à ce monde avait nui,
Devait au jour marqué se déchaîner sur lui. »
Le Messie, à ces mots, près de la tombe sainte
Où les pervers vaincus l'attendent dans la crainte
Conduit Celle qui fut le phare du croyant.
« Lucifer, dit le Christ sur un ton foudroyant,

Puisque, pour infecter et pour perdre ce monde,
D'un serpent en Eden tu pris la forme immonde,
Devant l'Eve qui dut rendre vains tes efforts,
Je te l'ordonne ici, reprends le même corps. »
Alors, tel qu'un dragon qui s'irrite et s'élance,
Et dont la bouche au loin souffle la pestilence,
Satan se montre aux yeux de l'Eve du salut;
Mais l'Arche en qui jadis Jéhovah se complut,
La Femme qui logea le Verbe dans sa tente
Et qui de l'Esprit saint fut l'épouse charmante,
De son œil virginal commande à l'ennemi
Que l'Enfer de nouveau sur la terre a vomi.
Lui, le monstre hideux, aussitôt se déroule,
Et, tel qu'un vieux palais qui sur le sol s'écroule,
Il n'est plus qu'un débris de son antique orgueil.
La Vierge voit son Dieu l'approuver d'un coup d'œil,
Et du pied au serpent elle écrase la tête;
Puis les célestes chœurs chantent ce chant de fête :
« C'est elle! Du Très-Haut elle a conduit la main :
Le dragon tentateur, fatal au genre humain,
L'Ange de la révolte est confondu par elle.
Homme, vois triompher ta cause et ta querelle :
L'auteur de ta disgrâce est gisant et puni,
Et, grâce au Dieu fait chair, tu n'es plus un banni.
Il a vaincu pour vous, ce n'est point un vain songe :
Peuples, que votre joie à jamais se prolonge;
Mais révérez aussi la Femme dont le nom
Devient comme un rempart redoutable au démon.
C'est la puissante égide, armure secourable
Qui rendra désormais le juste invulnérable;
C'est l'astre qui conduit le marinier au port;
C'est du faible ici-bas l'infaillible support,
L'asile qui toujours s'ouvre à toute détresse.
Salut, honneur à toi, fille de la promesse,
Bouclier protecteur d'un peuple délivré!
Comme dès le berceau ton cœur a vénéré

Les chastes sentiments d'une vertu sublime,
Le Ciel bâtit sur toi la nouvelle Solyme,
Et tu seras un jour la Reine des élus. »
« Satan, dit le Sauveur, ta puissance n'est plus;
Et, libre par mon sang, plein de force et de vie,
Pour parvenir aux lieux où la foi le convie
L'homme n'a qu'à vouloir suivre un chemin tracé :
Si d'un péril pressant il se voit menacé,
La grâce, heureux secours pour son âme timide,
Descend et se tient prête à lui servir de guide,
Et la foi, favorable et fidèle flambeau,
Demande à l'éclairer jusque dans le tombeau.
Ceux donc qui maintenant marcheront sur ta trace,
Indignes des bienfaits accordés à leur race,
Pour avoir refusé de conquérir les cieux,
Ne seront, devant nous comme à leurs propres yeux,
Que des êtres ingrats, que des soldats rebelles
Qui, préférant la honte aux palmes immortelles,
Le crime à l'innocence et la haine à l'amour,
En lâches déserteurs se perdront sans retour.
Ils courent à la mort quand le Ciel les réclame :
Que de leur châtiment ils subissent le blâme;
Car, soumis à leur Dieu, fidèles au devoir,
Ils auraient vu l'Enfer envers eux sans pouvoir.
Je les vois cependant, fuyant un Dieu propice,
Même aux jours du salut tomber au précipice;
Mais il fallait à l'homme un bonheur mérité,
Et que, libre d'entrave, agît sa liberté.
Immortel séducteur, ainsi ton œuvre immonde
Ne sera dès ce jour attractive et féconde
Qu'avec les insensés sourds aux cris de la foi
Et de leur âme enfin meurtriers comme toi.
Mais redeviens toi-même, et retourne aux abîmes
Qu'un Dieu juste a créés pour enfouir les crimes;
Pars et prends avec toi toutes tes légions.
Ton espoir est déçu : ces belles régions

Où règnent le bonheur, la lumière et la vie,
Et qu'osait convoiter ton orgueilleuse envie,
Les cieux à tes assauts ne céderont jamais.
Pour vons, mes bien-aimés, anx parvis de la paix
Remontez, le front ceint d'une gloire nouvelle,
Et c'est là que bientôt j'irai de votre zèle
Embellir la couronne et vous donner les fruits. »
Il dit, et sans retard, de leur devoir instruits,
Les sujets fortunés du céleste royaume
Remontent au séjour dont la gloire est le dôme,
Et leurs hymnes divins se mêlent aux concerts
Dont les globes sans nombre épars dans l'univers
Avec tous leurs échos jusqu'aux cieux retentissent.
Or non loin de Satan les troupes se blottissent :
Leur chef dans le palais qu'a bâti son orgueil
A cru pouvoir trouver nn refuge à son denil;
Mais, imitant le bruit du tonnerre qui roule,
L'édifice soudain sur ses bases s'écroule.
Ainsi dans un instant s'écroulent vos projets,
O vous qui de l'erreur demeurez les sujets;
Vous aussi qni croyez, ambitieux esclaves,
Au but qui vous sourit arriver sans entraves;
Vous qui, d'illusions enivrant votre cœur,
A des plaisirs impurs demandez le bonheur;
Vous enfin qui, fuyant la voie où nous appelle
La grâce, du chrétien guide sûr et fidèle,
De la perdition recherchez les sentiers.
Ah! si, d'un Dieu sauveur couragenx héritiers,
Des vœux fervents et purs qu'avec joie il exauce
Et des mérites saints que sa faveur rehausse
Vons aviez su vous faire une arme à conquérir
Le royaume éternel qu'il a daigné rouvrir;
Si vous aviez, suivant un conseil adorable,
Bâti sur la vertu le portique durable
D'où l'âme s'introduit dans les palais divins,
Vos efforts, ô mortels, n'auraient pas été vains,

Et vous n'auriez pas vu stérile votre ouvrage.
Ce fut donc en hurlant de douleur et de rage
Que le chef de l'abîme et ses hideux guerriers
Revinrent aux enfers, non chargés de lauriers,
Mais vaincus et portant leur disgrâce et leur honte.
L'histoire toutefois à Beau-Séjour raconte
Que vers ce globe heureux dirigeant son essor,
Satan, pour se venger, voulut tenter encor
De le rendre au Très-Haut indocile et rebelle.
« Que risquons-nous? dit-il. Et combien serait belle
Cette proie à mon cœur de forfaits affamé! »
Un nuage en ses flancs tient d'abord enfermé
Le désastre prochain qu'à la terre il destine :
Tel Satan, dont la haine à tout oser s'obstine,
Avec les réprouvés que réclame l'Enfer
Forme une immense nue au dessus de Vesper,
Prête à pleuvoir les maux qu'elle apporte à ce monde.
Déjà même partout une vapeur immonde
S'abaisse et se répand comme un épais brouillard.
« Mes enfants, écoutez, dit alors ce vieillard
A qui l'Ange-héraut avait souri naguère,
J'aperçois aujourd'hui comme un signe de guerre.
Voyez-vous dans nos champs cette épaisse vapeur
Qui commence à plonger nos sens dans la torpeur?
C'est de notre ennemi l'insidieux ouvrage.
Contre notre bien-être il s'apprête un orage.
Puisque la croix devient le drapeau du salut,
Sur la terre, où longtemps Lucifer prévalut,
Que la croix soit pour nous un rempart secourable.
Dieu clément, Dieu sauveur, par ce signe adorable,
Par le sang précieux que vous avez versé,
Puisque d'un grand péril ce globe est menacé,
Délivrez vos enfants dont le cri vous implore. »
Il dit, et sur un mont que l'orient colore
D'un accord unanime on élève une croix.
Mina dirige l'œuvre, et, jaloux de ses droits,

Du signe vénérable il décrit le modèle.
Or, spectacle enchanteur pour ce peuple fidèle,
A peine dans le sol l'étendard est planté,
Comme par un grand vent le brouillard emporté
S'enfuit et rend dès lors à l'air, à la lumière,
Pour ne la perdre plus, leur pureté première,
Le nuage flottant formé par les démons
A disparu lui-même au delà de ces monts
Qui longent de Vénus les verdoyantes rives.
Satan, honteux de voir frustrer ses tentatives,
Fuit comme un criminel échappé de son ban,
Ou tel que sur les flots s'esquive le forban
Dont un vaisseau royal pourchasse la galère;
Puis, ayant traversé les parages qu'éclaire
Le jour, reflet des cieux dont l'espace reluit,
Il arrive aux confins de l'éternelle nuit.
Là s'arrête la Mort, cherchant dans sa demeure
Un remède aux tourments dont il faut qu'elle meure.
Sa plaie est incurable : en vain, pour la guérir,
Elle voudra toujours de meurtres se nourrir.
Quoi qu'il semble éloigné, son jour fatal approche;
Puis elle entend son cœur lui faire ce reproche :
« Tu juras que du Christ triompherait ton dard :
Lui, des morts désormais invincible étendard,
Revit et leur annonce une seconde vie,
Et la terre n'est plus à ta faulx asservie;
Car maintenant, pour l'homme à haut prix racheté,
Mourir est un passage à l'immortalité. »
Le prince de l'Enfer et ses mille cohortes
De leur sombre séjour avaient franchi les portes...
Mais que dis-je? franchir! Le suprême pouvoir
Qui jadis dans les cieux confondit leur espoir
Et vient de le détruire encore sur la terre,
Les fait tourbillonner dans le vaste cratère;
Ainsi roule à grands flots la lave du volcan,
Le sable libyen poussé par l'ouragan,

La neige dont l'hiver a blanchi le Soracte,
Ou l'onde qu'à bouillons vomit la cataracte.
Or Lucifer, sans prendre un instant de repos,
De ses projets vengeurs convoque les suppôts :
« Amis, à nos efforts la victoire infidèle
Nous a ravi l'espoir que nous reçûmes d'elle.
Le Messie est vainqueur; nous fuyons devant lui,
Et jusque dans ces lieux son pouvoir nous a nui.
Des prisonniers ont vu s'accomplir l'espérance,
Avant-goût de bonheur, gage de délivrance.
Même ces condamnés qui souffraient comme nous,
Tout en ne craignant pas un éternel courroux,
Libres de leurs tourments, ont laissé notre empire.
N'importe! de nouveau la vengeance m'inspire,
Et voici les desseins qu'elle étale à mes yeux :
La Terre contre nous s'allie avec les Cieux,
Et le Christ a chargé son Eglise naissante
De faire à nos drapeaux une guerre incessante.
Fidèles compagnons, sachons la prévenir,
Et d'armes, dans ce but, d'avance nous munir.
Si nous ne pouvons pas désormais entreprendre
De regagner les lieux d'où l'on nous fit descendre,
Si nous craignons de voir pour nos vœux avortés
Des efforts qui seraient ouvertement tentés,
Une autre guerre, amis, moins brillante et plus sûre,
Nous promet qu'une large et profonde blessure
De l'épouse du Christ déchirera les flancs
Et lui fera verser des flots de pleurs sanglants,
Pourvu qu'insidieuse et fidèle à sa tâche,
Notre haine en secret l'attaque sans relâche.
Grâce aux enseignements qui proviennent de nous,
L'Erreur voit à ses pieds les mortels à genoux ;
Ce n'est pas Jéhovah, mais c'est nous qu'on adore.
Que l'Erreur donc soit reine aussi longtemps encore
Que nos soins combinés pourront la maintenir,
Et que notre art, s'il faut, aille la rajeunir,

Si jamais, surannée et plus que séculaire,
Aux peuples qu'elle abuse elle cessait de plaire.
Ainsi l'Eglise aura, de l'aube à l'occident,
A combattre d'abord, à vaincre un ascendant
Qui se fait révérer de l'homme notre dupe ;
Car la reine des rois, Rome pour nous s'occupe
Et ne sait maintenant que se créer des dieux.
« L'Epouse du Messie, avec l'appui des Cieux,
Peut-être quelque part établira son régne,
Et, funeste aux leçons que notre bouche enseigne,
De nos adorateurs se fera des suppôts ;
Mais nous saurons alors, même sous ses drapeaux,
Contre elle susciter l'implacable Hérésie.
Il me semble la voir : de quelle frénésie
Des chrétiens à son souffle apparaissent brûlants !
De l'Eglise en détresse elle entr'ouvre les flancs,
Et d'enfants destinés à maudire leur mère
Un grand peuple est produit, marqué du caractère
Que nous savons empreindre au front des apostats.
Puis, de notre complot glorieux résultats !
Au milieu des croyants la Discorde se lève
Et, hideuse, brandit son parricide glaive.
Le sang coule : laissée en proie à ses douleurs,
L'Eglise n'aura plus qu'à s'abreuver de pleurs ;
Elle verra ses fils, ou mutinés contre elle,
Ou portant leurs fureurs jusque dans sa querelle,
Lui faire un nom d'opprobre et diffamer la croix.
C'est alors que sur eux nous reprendrons nos droits.
L'Orgueil qui dans les cœurs avec l'Enfer conspire,
L'Orgueil toujours vivace et fier de son empire,
A lutter contre Dieu portera les mortels,
Et souvent osera monter sur les autels.
L'Envie en notre nom règnera dans les âmes,
Et l'ardente Luxure à des amours infâmes
Poussera les chrétiens au sortir du berceau.
C'est en vain que du Christ ils porteront le sceau :

Nous les verrons souiller leur robe d'innocence
Et chanter à l'envi Vénus et sa puissance.
Ou, si l'hypocrisie est à l'ordre du jour,
L'impudique, à nos lois asservi sans retour,
Aura l'art précieux de paraître un modèle.
La Terre, devenue au Messie infidèle,
Ou de l'indifférence aspirant le poison,
Et prenant pour son guide une folle raison,
Sera pour son auteur comme un vivant outrage,
Et lui-même en courroux détruira son ouvrage.
Ainsi, tuant l'Eglise et ses chers protégés,
Nous frapperons le Verbe, et nous serons vengés.
Jurons donc par ce feu qui, sans jamais s'éteindre,
Ailleurs comme ici-bas sait toujours nous atteindre,
Jurons de ne jamais cesser de l'assaillir,
Celle qui vainement croit ne pouvoir faillir,
Et que le Christ un jour dise : « Enfer, tu l'emportes,
« Et contre mon royaume ont prévalu tes portes. »
« Guerre aussi sans répit à cet autre pouvoir,
A ce rempart nouveau que vous venez de voir
S'élever contre nous ainsi qu'une menace !
La femme de l'Eden perdit l'humaine race ;
La Vierge de Sion, pour avoir enfanté
Ce rival dont sur nous pèse l'hostilité,
Ose promettre à l'homme une gloire éternelle.
Il faudra nous tenir prêts à lutter contre elle.
C'est elle dont le pied s'est posé sur mon front !...
Ah ! ne l'oublions point, l'affront, l'immense affront
Dont avec votre chef vous frémissez encore,
Et sachons à jamais haïr qui nous abhorre. »
Au discours de Satan tout l'Enfer applaudit ;
Et, témoin des complots que la vengeance ourdit,
L'écho semble approuver les serments d'où la Terre
Verra contre ses fils bientôt surgir la guerre.
Lorsque Satan vaincu, loin de ce mont sacré
Où le saint divin venait d'être opéré,

Portait sa vaste honte et sa fureur jalouse,
Le Christ dans le désert allait à son épouse.
Assise an pied d'un roc sur les bords du torrent
Et le cœur accablé d'un sonvenir navrant,
Tout entière à son deuil, muette et solitaire,
Elle pleurait le Dien qui, par un saint mystére,
Pour lui donner la vie avait subi la mort.
Mais voici que soudain, ô surprise! ô transport!
Vivant, riche de gloire et brillant de jeunesse,
Reparaît cet Eponx si cher à sa tendresse.
Il n'appartient qu'aux Cienx de redire comment
S'exprime leur mystiqne et saint ravissement,
Soit alors que Jésns réclame le langage
Qui, pour la Sulamite irrésistible gage,
La ravit et la fait vivre en son bien-aimé;
Soit lorsque do son cœur chastement enflammé
L'Eglise offre l'hommage à l'Epoux qu'elle adore,
Ou qu'elle voit en lui le soleil dont l'aurore
De la gloire au croyant annonce le grand jour.
« O toi, dit l'Homme-Dieu, mes soins et mon amour,
Avant de commencer ton règne dans ce monde
Où sur de saints labeurs ton avenir se fonde,
Viens : snr le mont Carmel est un bosquet charmant;
Viens, et, dans un snblime et long recueillement,
Aux combats où l'Enfer s'excite dans sa rage,
O fille du Très-Haut, prépare ton courage.
Mais, lorsqne l'Esprit saint qne je vais envoyer
De son fen créatenr ouvrira le foyer,
Tu viendras parcourir tes immenses domaines
Et ranger sous tes lois les nations humaines;
Puis, de la grande Rome où ton siége est fixé,
Ta honlette paîtra mon troupeau dispersé;
Puis encore, autre aspect de ton œuvre féconde,
Je te verrai, voguant sur les flots de ce monde,
Sauver l'homme toujours sur le point d'y périr
Et le conduire an port qne je viens de rouvrir.

Enfin, jour glorieux que ton espoir appelle,
Tu viendras triompher dans ma cour immortelle. »
Ce disant, l'Homme-Dieu sur le mont révéré,
Au souvenir d'Elie à jamais consacré,
Conduit celle qui doit transmettre toujours pures
Les leçons qu'il propose aux nations futures,
Et que d'un sceau divin il confirme aujourd'hui;
Celle qui dans ce monde enfantera pour lui
Tous ces peuples nombreux, par elle instruits à croire,
Et par elle invités au banquet de la gloire.
L'aurore avait à peine étalé ces rubis
Qui des Anges de Dieu décorent les habits,
Que les sœurs de Lazare et ces nobles croyantes
Dont ni soins, ni terreurs, ni menaces bruyantes
N'avaient fait chanceler le courage pieux,
Hors des murs de la ville encor silencieux
Par un autre devoir étaient comme entraînées.
De la Pâque des Juifs les fêtes terminées
N'étaient plus un obstacle à revoir le tombeau,
Elles allaient ensemble embaumer de nouveau
Un corps que, non soumis aux lois de la nature,
Dieu ne destinait point à voir la pourriture;
Mais l'amour et le zèle, en ce sublime emploi,
N'avaient point affaibli la ferveur de leur foi.
De parfums précieux la troupe allait pourvue,
Et le soleil levant vint réjouir leur vue
Lorsqu'au sommet du mont eurent atteint leurs pas.
Cependant Magdeleine — elle ne pouvait pas
Modérer de son cœur la vive impatience —
Du tombeau qui devient le sceau de l'alliance,
Avant le soleil même, avait baisé le seuil;
Or, pour elle surcroît de douleur et de deuil,
Elle avait vu, sitôt qu'elle fut arrivée,
Et le sépulcre ouvert et la pierre enlevée :
« Hélas! la tombe est vide, et je le cherche en vain.
Où vous retrouverai-je, ô mon Epoux divin? »

Puis en hâte à Simon, redevenu fidèle,
Ainsi qu'à Jean, l'ami, le disciple modèle,
Seule, elle avait couru dire que le saint corps,
Pour eux, pour les croyants le plus cher des trésors,
Ne se retrouvait plus dans ses linceuls funèbres :
« Sans doute obéissant à l'Esprit des ténèbres,
Les cruels! de sa tombe ils l'auront arraché,
Et j'ignore en quel lieu leur haine l'a caché.
O vous qui de mon cœur partagez les alarmes,
Allez au saint sépulcre et portez-y vos larmes. »
  La troupe dévouée au Calvaire arrivait;
Dans toute sa splendeur, le soleil se levait.
« Que de magnificence et d'éclat il déploie!
Il se montre, mes sœurs, comme enivré de joie;
Même il semble annoncer que pour un plus beau jour
Jamais de notre monde il n'aura fait le tour,
Et la terre elle-même est toute radiante.
Combien à mes regards la campagne est riante!
L'air me paraît plus pur, et je crois que les fleurs
Ont un parfum plus doux, de plus riches couleurs.
Entendez-vous non loin roucouler la colombe?
Mais qui nous ôtera la pierre de la tombe?
Nos bras à l'ébranler feraient de vains efforts.
Et ne pourrons-nous point embaumer le saint corps? »
Ainsi parle à ses sœurs cette jeune Hermione
Dont, fidèle à Jésus, l'âme n'ambitionne
Que la gloire promise aux vœux de chasteté.
En regardant de près, elles virent ôté
Ce roc qu'avaient d'abord appréhendé leurs craintes.
Le cœur ému d'amour et d'impressions saintes,
Elles entrent : ô Ciel! le corps a disparu;
Et leur étonnement, par un prodige accru,
De tous leurs sens soudain leur enlève l'usage.
Car, à la fois terrible et consolant présage,
La Terre continue à saluer son Roi
Dont l'Enfer et la Mort ont reconnu la loi.

Puis, joyeux d'accomplir l'ordre qui les amène
Et se manifestant sous une forme humaine,
Deux autres messagers viennent au nom des Cieux
Attester le miracle opéré dans ces lieux.
Oh ! combien à la vue ils plaisent sous la robe
Où leur nature d'Ange aux regards se dérobe !
Mais l'ûn d'eux s'approchant et tenant à la main
Le mystique rameau qui pour le genre humain
Est un gage immortel d'heureuses destinées :
« Ne craiguez pas, dit-il aux femmes consternées.
Vous cherchez ce Jésus qu'un amour infini
Du royaume céleste a pour un temps banni,
Le Christ qui parmi vous vécut dans l'indigence,
Et qui, pour appeler sur l'homme l'indulgence
Et vous rendre à jamais d'anciens et nobles droits,
Se soumit à l'opprobre et mourut sur la croix;
Mais pourquoi chez les morts votre louable envie
Cherche-t-elle le Dieu qui s'est rendu la vie?
Il n'est plus dans la tombe; il est ressuscité.
Voyez où le trépas un instant l'a jeté,
Et ressouvenez-vous de la promesse auguste
Où repose l'espoir, allégresse du juste.
C'était en Galilée, au pied du mont Thabor.
« Enfants, vous dit Celui que vous pleurez encor,
« Le temps est proche : il faut qu'ici-bas se consomme
« L'œuvre que l'Eternel attend du Fils de l'homme.
« Aux haines du pécheur d'abord abandonné,
« A mourir sur la croix il sera condamné ;
« Puis à la vie, ainsi confirmant ceux qu'il aime,
« Dès la troisième aurore il se rendra lui-même. »
Allez donc au plus tôt dire à ses serviteurs,
Et surtout à Céphas, que les Cieux protecteurs
Ont choisi pour garder le troupeau de son Maître,
« Que du Christ vainement la Mort crut se repaître,
« Que de vie et de gloire il vient de se munir,
« Et que, pour se graver dans votre souvenir,

« Il ira, sur le mont témoin de sa promesse,
« Revoir ceux que sa mort a remplis de tristesse. »
Vous verrez de vos yeux cet aimable Sauveur ;
Croyez et méritez cette grande faveur. »
Les filles de Sion coururent hors d'haleine
Porter dans le cénacle, où déjà Magdeleine
Aux disciples du Christ avait fait son rapport,
Leur récit merveilleux et leur fervent transport ;
Mais cela leur parut un délire illusoire,
Et tous comme à l'envi refusèrent de croire.
Pierre et Jean néanmoins, du cénacle sortant,
Allèrent au sépulcre ensemble et se hâtant.
Ce dernier sur les lieux se rendit avant Pierre.
Sur le sol à l'écart il aperçut la pierre,
Puis, se baissant, il vit le linge consacré
Par le contact d'un corps digne d'être adoré ;
Mais, humble, il crut devoir ne point entrer encore.
Or, le cœur tout ému de l'espoir qu'il implore,
Et brûlant de sonder un mystère nouveau,
Pierre accourt et descend dans l'auguste caveau.
Il y trouve d'abord le linceul mortuaire,
Et dans un autre endroit découvre le suaire,
Ce tissu précieux, ce voile parfumé
Offert au Rédempteur lorsqu'il fut inhumé.
Salut, respect à toi, vénérable relique !
Tu seras toujours chère à la foi catholique.
Antioche aura soin de garder ce trésor
Jusqu'au temps où le lieu qui le possède encor
Fera part de sa joie aux peuples de la France.
Mais, ô disciple aimé, d'où vient la déférence
Que tu manifestas à l'égard de celui
Qui renia son Maître insulté par autrui ?
Arrivé le premier, tu crus devoir attendre.
« Ecoute, réponds-tu, chrétien, tu vas l'apprendre :
Je me tins en dehors de l'asile sacré
Jusqu'au moment où Pierre y fut lui-même entré ;

Car Pierre était choisi pour occuper la place
Qu'eut le Christ séjournant parmi l'humaine race;
Il était le rocher d'où l'Eglise de Dieu
Devait instruire l'homme en tout temps et tout lieu.
Je devais donc en lui respecter mon saint Maître.
Que s'il pèche parfois, n'imaginez pas être
En droit de mépriser votre premier pasteur.
Croyants, la chair est faible, et le Dieu rédempteur
De Céphas endormi tient alors la houlette.
Mais, croyez-en des Cieux l'infaillible interprète,
Lieutenant du Très-Haut, gardien de la loi,
Pierre, fût-il pécheur, ne trahit point la foi. »
  Or après Simon-Pierre entra le jeune apôtre,
S'écriant : « Cher Simon, quel bonheur est le nôtre!
Nous n'en pouvons douter, il vit, ce bon Sauveur;
Mais quand daignera-t-il nous faire la faveur
Il dit, et, s'inspirant de son louable zèle,
Puis, toujours animé de son louable zèle,
Jean recueille avec soin le voile et le linceul;
Puis, sortant de la tombe, il part et va lui seul,
Tandis que son collègue, encore dans le doute,
S'inquiète et se laisse attarder sur la route,
Il va, dis-je, sur l'heure au cénacle porter,
Avec le saint trésor dont il vient d'hériter,
Son amour plus fervent et sa foi plus parfaite.
« Croyez, dit-il, il vit, l'adorable Prophète! »
  Auprès du saint tombeau te voici de retour,
O Magdeleine, ô toi qui d'angoisse et d'amour
Te nourris dans le deuil où se plonge ton âme!
Les pleurs que tu répands brûlent comme la flamme,
Et rien de ta douleur ne peut te consoler.
Si ta mémoire ici pouvait se rappeler
La promesse qu'aux siens le Christ a daigné faire,
On ne t'entendrait pas gémir sur le Calvaire.
Mais, avant d'avoir vu, joyeuse, avec transport,
Tu bénirais Celui qui dut vaincre la Mort.

Car se peut-il qu'un Dieu comme un homme succombe ?
Magdeleine en pleurant regardait dans la tombe;
Et voici que soudain, d'habits blancs revêtus
Et tels que l'on peindrait les célestes Vertus,
Deux Anges souriants se montrent au lieu même
Où reposa l'Epoux qu'elle cherche et qu'elle aime.
Puis du ton qu'au malheur la pitié rend si doux :
« Femme, lui dirent-ils, pourquoi donc pleurez-vous?
— Ceux qu'une haine injuste aiguillonne et dévore
Ont caché mon Seigneur en un lieu que j'ignore.
Coulez, mes pleurs, coulez. Et n'était-ce pas lui
Qui pour aller à Dieu m'accorda son appui,
Et daigna dans mon cœur allumer une flamme
Dont l'ardeur a vaincu celle du vice infâme?
Enfin, le voir, l'entendre et mourir à ses yeux,
Anges, c'est la faveur que j'attendais des Cieux. »
Ainsi dit Magdeleine, et, s'étant retournée,
Elle vit là Jésus sans en être étonnée;
Car, le croyant encor sous le sceau du trépas,
Sa désolation ne le reconnut pas.
Mais le Christ immortel lui dit d'une voix feinte :
« Pourquoi cette douleur sur votre front empreinte ?
Femme, qui cherchez-vous ? — Au nom du Saint de Dieu,
Dit-elle, croyant voir le jardinier du lieu,
Si vous avez ailleurs enseveli mon Maître,
Tenez, voici de l'or, mais faites-moi connaître
Dans quel autre tombeau, seigneur, vous l'avez mis.
C'est pour le dérober à des yeux ennemis
Que dès l'aube à la hâte ici je suis venue. »
Elle dit. Une voix divine et bien connue
Répond alors : « Marie ! » et Marie à l'instant
Vient, le cœur d'allégresse et d'amour palpitant,
Se prosterner aux pieds de l'Epoux qu'elle pleure.
« O mon Maître, ô ma vie, eh quoi ! votre demeure
N'est donc plus le tombeau, triste et morne séjour?
Soyez béni, mon Dieu, qui m'accordez ce jour ! »

Jésus reprit : « Allez, et dites à mes frères :
« Mes peines ici-bas ont été temporaires ;
« Je n'ai plus à souffrir, et je retourne aux cieux.
« De là, veillant sur vous, je vous suivrai des yeux
« Partout où le Seigneur guidera votre zèle ;
« Vous serez, mes enfants, d'une gloire immortelle,
« Après de longs combats, de sa main couronnés.
« Méritez donc les biens qu'il vous a destinés.
« C'est mon Dieu : gardez-vous d'en invoquer un autre ;
« Et puisqu'il est mon Père, il est aussi le vôtre. »
Pour vous, ô Magdeleine, heureuse auprès de lui,
Vous m'offrirez alors l'amour dont aujourd'hui
Je semble réprimer l'effusion fervente.
Allez, ne pleurez plus, ô ma digne servante ;
A mes fréres en deuil montrez-vous mon héraut. »
A ces mots disparut l'Oint chéri du Trés-Haut.
De notre bon Sauveur admirons la conduite.
Loin de leur reprocher leurs frayeurs et leur fuite,
Il fait savoir aux siens qu'il conserve pour eux
Ce même amour ardent, cet amour généreux
Dont ils avaient reçu tant de marques naguères.
Au jour de son triomphe, il les nomme ses fréres,
Et même daigne ainsi leur promettre dès lors
Une part dans sa gloire et dans tous ses trésors.
Je vous vois, vous aussi, retourner au Calvaire,
Et dans un saint devoir votre foi persévère ;
Mais, filles de Sion, vous ne l'y trouvez pas,
Celui dont vous avez osé suivre les pas
Lorsqu'il s'acheminait vers l'autel des souffrances,
Et, sans avoir perdu vos chéres espérances,
Vous revenez... Soudain c'est lui-même, ô transport!
Lui qui, trompant l'espoir dont se flatta la Mort,
Vient vous dire : « C'est moi! Femmes, je vous salue! »
Oui, c'est vous, Dieu sauveur ; car elle est révolue,
L'ère de la douleur et de l'abaissement,
Et vous allez aux cieux vivre éternellement.

De leur Maître divin les femmes s'approchèrent,
Puis, embrassant ses pieds, humblement l'adorèrent.
« Allez, leur dit Jésus, et calmez votre émoi.
Vous direz à tous ceux qui s'attristent sur moi
Que ma prédiction souvent renouvelée
Va conduire bientôt le Christ en Galilée.
C'est là qu'ils me verront confirmer mes amis
Dans le poste où par moi les Cieux les ont admis. »
Il dit et disparaît comme le météore
Qui brille au sein de l'ombre et dans l'air s'évapore.
Or Céphas sur ses pas revenait lentement :
Quels furent ses transports et son étonnement
En revoyant Celui qu'il osa méconnaître !
« Est-ce vous, Dieu sauveur? Se peut-il, ô mon Maître,
Que vous veniez à moi qui vous ai renoncé?
— Simon, lui dit Jésus, ton crime est effacé;
Mais du vrai repentir montre-toi le modèle,
Et sache demeurer à mon drapeau fidèle.
Je te maintiens encor dans ton poste éminent,
Et du Christ ici-bas Pierre est le lieutenant. »
Il dit; et par des pleurs de tendresse et de joie,
Simon, ta gratitude au regard se déploie.
Or les gardes, d'un pas par leurs frayeurs hâté,
Avaient, avons-nous dit, regagné la cité.
« Il vit, nous l'attestons, dirent-ils au grand-prêtre.
La tombe est vide, et là nous avons vu paraître
Un Ange dont soudain l'œil nous a terrassés. »
Caïphe à ce récit, les cheveux hérissés,
Avait frémi d'abord de douleur et de rage;
Mais se ressouvenant de son inique ouvrage :
« N'importe, se dit-il, nous saurons rendre vain
Cet effort de l'Enfer ou d'un pouvoir divin.
Qu'il vive! et que, pour nous glorieuse victoire,
Jusqu'à la fin des temps il soit mort dans l'histoire! »
Le conseil aussitôt fut par lui convoqué :
« Notre complot, dit-il, devient plus compliqué.

Et, selon le rapport que l'on vient de nous faire,
La mort n'a pu garder l'immolé du Calvaire.
Quel pouvoir à la vie aujourd'hui l'a rendu?
C'est l'Enfer qui sans doute, à nous nuire assidu,
Vient de manifester son occulte puissance,
Comme au temps de Moïse il en eut la licence.
Mais le Nazaréen, craignant une autre fois
Et la haine du peuple et la mort de la croix,
Désormais au grand jour n'osera point paraître.
Par là plus aisément nous détruirons du traître
L'espoir ambitieux et le bruyant renom.
Or gagnons à tout prix les gardes, car sinon
Ils iraient publier la fatale nouvelle.
Si l'on craint que par eux le fait ne se révéle,
L'or ne suffisant pas, par des moyens plus forts
On peut les empêcher de semer leurs rapports. »

La mesure qui flatte ainsi leur perfidie
Est de ces Juifs haineux hautement applaudie;
Mais tous les conseillers purs des forfaits récents
Etaient, à part Philon, de l'assemblée absents.
« Où vous égarez-vous? (Le savant philosophe,
Fauteurs du déicide, ainsi vous apostrophe.)
Vous croyez dans le cœur au Christ ressuscité,
Et vous pensez pouvoir de la postérité
Etouffer par avance et l'amour et l'hommage!
Ah! le Nazaréen se rit de votre rage.
Il vit, et de leurs yeux les croyants le verront
Glorieux, immortel et portant sur son front
Un nom, un sceau mystique aux pervers redoutable.
Mais à ses meurtriers, engeance détestable,
Le Christ, noble vainqueur, ne se montrera point.
Race impie et cruelle, il sont venus au point
De faire contre un Dieu revivre leur démence
Et d'avoir sans retour irrité la Clémence. »

Les Juifs, à ce reproche, auraient voulu sévir;
Mais il fallait d'abord se hâter de servir

Une haine plus haute et bien plus exigeante.
A l'égard des archers elle fut diligente.
Eux admis au conseil : « Prenez, leur dit Azor,
L'indigne conseiller gardien du trésor :
Cette somme est à vous. Mais dites dans la ville
Que, servant une cause infructueuse et vile,
Ceux qui le secondaient dans ses inimitiés
Ont enlevé son corps pendant que vous dormiez.
Si le procurateur est instruit de l'offense,
Vous nous verrez courir prendre votre défense
Et pourvoir au plus tôt à votre sûreté. »
Comme dans le conseil on l'avait arrêté,
Le bruit fut répandu partout en Palestine
Que la nuit, par un coup d'audace clandestine,
On avait dérobé *le corps du séducteur*
Qui s'arrogea le nom de Christ libérateur.
Après dix-huit cents ans, les Juifs disent encore
Que le peuple chrétien, dans sa manie, adore
Un insigne imposteur au gibet condamné.
Mais c'est vous, peuple juif, c'est vous, peuple obstiné,
Vous qui, répudiant votre gloire première,
Du Très-Haut loin de vous repoussez la lumière.
Selon vos livres saints, le Messie est venu,
Et, pour votre malheur, vous l'avez méconnu.
Que dis-je? Stimulés par votre basse envie,
Vous avez autrefois au Christ ôté la vie.
Et, malgré tout, jugez si le Ciel est clément :
Propice jusqu'au jour du dernier jugement,
A reconnaître enfin votre erreur criminelle
De siècle en siècle, ô Juifs, sa grâce vous appelle.
Or, sitôt que Pilate eut du corps enlevé
Appris dans sa maison le récit controuvé :
« Les imposteurs! dit-il, ils veulent que j'accepte
Un rapport qui trahit leur fourberie inepte.
Que n'ont-ils châtié ces coupables soldats
Qui cernaient le sépulcre et ne le gardaient pas!

Mais non, le saint conseil est prêt à les défendre,
Et, suivant un bruit sourd que je viens de comprendre,
On leur donne de l'or au lieu de les punir.
Hébreux, ne craignez pas; je veux bien m'abstenir
De condamner en eux votre pieuse ruse.
L'avenir, car en vain votre fraude l'abuse,
Se dispose d'avance à reconnaître en vous
De vrais témoins du fait dont votre orgueil jaloux
Voudrait dans tous les cœurs étouffer la mémoire.
Il vit, ô dieux! il vit, je me plais à le croire,
Ce demi-dieu mortel que j'avais mis à mort.
Ma fille, mon épouse, ah! de quel doux transport
Vous allez tressaillir en revoyant le Sage
Vivant et désormais bien plus digne d'hommage.
Alors, mon cœur le sent, vous reviendrez à moi,
Et je serai charmé d'apprendre que sa loi
Dans l'étude du bien vous éclaire et vous guide. »
  Ainsi le gouverneur sut, d'un regard lucide,
Pénétrer le nuage où le Juif effronté
Voulait à l'avenir cacher la vérité.
Que ne s'est-il pourvu d'une volonté stricte?
Aux leçons que la foi nous révèle et nous dicte
On l'aurait vu dés lors se soumettre humblement.
Ainsi le pécheur perd le précieux moment,
Il néglige l'amour que son Dieu lui témoigne;
Bientôt il est trop tard, et la grâce s'éloigne.
Accourez donc, pécheurs, quand le ciel a parlé.
Ne craignez point : un Dieu pour vous s'est immolé.
  Deux disciples du Christ allaient ce jour-là même
Dans le bourg d'Emmaüs visiter Nicodème;
Car ce noble croyant à sa villa d'été
S'était la veille au soir en hâte transporté,
Et là versait des pleurs sur le peuple perfide
Qu'une fureur d'enfer a rendu déicide.
Eux marchaient à grands pas, fixant tous leurs discours
Aux grands événements accomplis en trois jours,

Et l'espoir dans leur cœur semblait céder au doute.
Or, comme par hasard les atteignant en route,
Le Messie avec eux se mit à cheminer
Et ne leur permit point même de soupçonner
La faveur dont leur âme aurait pu se repaître.
« Etrangers, leur dit-il, ne pourrai-je connaître
Le sujet douloureux qui fait votre entretien?
Vos yeux baignés de pleurs, votre air, votre maintien,
Tout me fait supposer une grande infortune.
— Ah ! répondit l'un d'eux, bien loin d'être importune,
La pitié nous rendra le fardeau plus léger.
Mais êtes-vous ici tellement étranger,
Que vous ne soyez point instruit de la démence
Qui sur Jérusalem jette un opprobre immense
Et sera pour les Juifs un souvenir vengeur?
— Que s'est-il donc passé? dit le saint voyageur.
— Nous parlons de Jésus, du plus grand des Prophètes,
Qui commandait aux morts, apaisait les tempêtes,
Et, par les saints discours qu'il semait en tout lieu,
Mérita le suffrage et du peuple et de Dieu.
Nous parlons de ce Juste accusé de révolte
Pour vouloir dans les cœurs mûrir une récolte
Dont l'Ange au haut du ciel eût été réjoui,
Du divin bienfaiteur qu'un forfait inouï
A, par l'hostilité de nos princes des prêtres,
Fait mourir de la mort que l'on inflige aux traîtres.
Il n'est plus : avec lui s'est éteint notre espoir;
Car, tant qu'il a vécu, nous espérions le voir,
Lui, le fils de David, l'héritier de nos princes,
Du joug de l'étranger délivrer nos provinces,
Ceindre le diadème et régner parmi nous.
Mais depuis que la mort a brisé sous ses coups
Cette mystérieuse et haute destinée,
Nous avons vu, Seigneur, la troisième journée,
Et le Saint d'Israël ne nous est point rendu.
Il est vrai, ce matin nous avons entendu

Des femmes assurer, haletantes de joie,
Que la tombe est ouverte et ne tient plus sa proie,
Et que, vêtus de blanc, éclatants de beauté,
Des Anges leur ont dit : « Il est ressuscité ;
« Portez-en sans délai la nouvelle aux apôtres. »
Ce rapport merveilleux par quelques uns des nôtres
Qui sont allés aussi voir le saint monument
S'est trouvé, je l'admets, confirmé pleinement ;
Mais Jésus nulle part ne s'est trouvé lui-même.
Etranger, jugez donc de notre angoisse extrême :
Rien ne reste de lui ; son corps nous est ôté. »
Ainsi dit Cléophas. Le Christ comme irrité :
« Insensés dont le cœur est si tardif à croire,
Ne fallait-il donc point pour entrer dans sa gloire,
Puisque chaque Prophète ainsi l'avait écrit,
Que jusques à la mort le Rédempteur souffrît? »
Or, expliquant de là les saintes Ecritures,
Il les entretenait de ces vives peintures
Que traça l'Esprit saint du Sauveur à venir.
« Puis, ajoutait Jésus, voulant vous prémunir
Contre un doute obstiné qui vous poursuit encore,
Le Christ, avant le jour que votre cœur déplore,
Ne dit-il pas un mot qu'ont oublié les siens?
« Je m'en vais, mes amis, mais bientôt je reviens. »
Et vous osez douter d'une telle promesse !
Vous croyez qu'aujourd'hui son pouvoir le délaisse !
Mais voici la bourgade où jadis nos aïeux
Proclamèrent vainqueurs Machabée et les Cieux.
Je vous quitte ; il me faut poursuivre mon voyage.
— Demeurez avec nous : seigneur, dans ce village
Loge un pharisien, comme nous accablé
Du malheur dont gémit notre cœur désolé.
Vous serez avec joie admis dans sa demeure.
Il se fait tard, venez ; nous approchons de l'heure
Où l'on pense en voyage au repos de la nuit. »
Le Messie, à ces mots, chez leur hôte les suit.

Et vous aussi, croyants, pèlerins dans ce monde,
Dites, lorsque l'erreur, le doute ou l'Ange immonde
Après un jour serein viennent fondre sur vous :
« Seigneur, la nuit approche, oh! restez avec nous! »
Or Nicodème ici, dans le deuil qui l'accable,
Se ressouvient pourtant qu'il faut un air affable
Pour s'occuper des soins de l'hospitalité.
Il fait aux voyageurs cet accueil usité
Dans les mœurs et les lois des peuples de l'aurore.
Que son empressement serait plus vif encore
S'il pouvait reconnaître en l'hôte inattendu
Le Dieu que le trépas n'a pu voir confondu!
Mais le repas est prêt, et, pratique sacrée
Que l'Eglise d'avance avec respect agrée,
Au nom du Créateur Jésus bénit le pain,
Puis le rompt et le donne aux convives... Soudain,
Tel qu'un nuage épais qui s'enfuit ou s'entr'ouvre
Et laisse resplendir le soleil qu'il découvre,
Un voile de leurs yeux tombe comme arraché,
Et l'astre de l'amour, qui se tenait caché,
Se montre rayonnant de sa splendeur suprême.
Matthias, Cléophas, et vous, ô Nicodéme,
A l'aspect du Messie enfin vous avez cru.
Vous alliez l'adorer : il avait disparu.
Joram, Mathan, Simon, Joseph d'Arimathie,
Tous ces Juifs dont la foi ne s'est pas démentie,
Gamaliel, Lazare, hôtes du Dieu sauveur,
De le voir à leur tour obtiendront la faveur.
Or Matthias s'écrie : « Ah! lorsque dans notre âme
Sa voix s'insinuait en ravissante flamme;
Lorsque, nous découvrant le sens des Livres saints,
Il instruisait nos cœurs des éternels desseins,
Eh quoi! nous avons pu ne pas le reconnaître!
Retournons sur nos pas; allons de notre Maître
Publier le retour au milieu des vivants. »
Il dit; et, pénétrés de ces faits émouvants,

Tandis que Nicodème, au comble de la joie,
Rendra grâce à Celui dont la faveur l'envoie,
Les deux nouveaux venus s'entredonnent la main
Et de Jérusalem reprennent le chemin.
Ils arrivent, ils vont raconter la nouvelle
Qui sera de la foi la défense éternelle ;
Mais on leur dit : « Il vit, il ne craint plus la mort.
Magdeleine et ses sœurs nous ont avec transport
Affirmé l'avoir vu dans sa beauté céleste.
Pierre est ivre de joie, et sa parole atteste
Que, vivant, à ses yeux le Christ est apparu.
— Honteux, dit Cléophas, de ne point avoir cru,
Nous marchions; lui bientôt nous a rejoints en route
Et nous a longuement reproché notre doute.
Il parlait du Messie, et nous ne savions pas
Que c'était lui, le Dieu qui commande au trépas.
Mais, ô ravissement ! félicité suprême !
Alors qu'il a rompu le pain chez Nicodème,
Dans sa grâce infinie il s'est laissé revoir. »
  Le Dieu ressuscité, Jésus, le même soir,
Les saints s'édifiant ainsi les uns les autres,
Au milieu du cénacle apparut aux apôtres.
« La paix soit avec vous. Ne craignez point, c'est moi. »
Leur dit-il; mais, tremblants de surprise et d'émoi,
Eux crurent qu'un esprit, pour les duper peut-être,
Avait pris et la forme et l'aspect de leur Maître.
Jésus leur dit : « Pourquoi ce trouble en me voyant ?
Et pourquoi ces pensers indignes d'un croyant?
Comment faut-il au doute arracher ceux que j'aime?
Voici mes pieds, mes mains; me voici tout moi-même.
Un esprit a-t-il donc, lorsqu'il se laisse voir,
Une chair comme ici vous m'en voyez avoir?
Mais puisque votre cœur, dans sa subite ivresse,
Hésite d'obéir à la foi qui le presse,
Me faut-il en mangeant vaincre votre soupçon? »
Il dit. On lui présente un morceau de poisson,

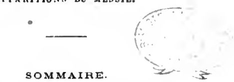
Puis du miel et du pain, aliment de la fête.
Il mange devant eux. « C'est lui, c'est le Prophète
Qui des Cieux parmi nous a rétabli les droits,
Répondent-ils enfin d'une commune voix ;
C'est le Dieu que la mort à la vie a dû rendre.
Jouissons du bonheur que nous n'osions attendre.
— Enfants, voilà, répond le Christ avec bonté,
Ce que je vous ai dit et souvent répété
Lorsqu'au milieu de vous je demeurais encore :
L'ouvrage du salut, que le Ciel vient de clore,
Ainsi dut s'opérer et s'accomplir par moi,
Comme l'avait écrit Moïse dans sa loi,
Comme les chants sacrés en ont transmis l'image,
Et comme l'ont d'avance offert à votre hommage
Ceux que l'Esprit de Dieu de son souffle inspirait. »
Ce disant, le Sauveur aux apôtres ouvrait
Et le cœur et l'esprit pour leur faire comprendre
L'œuvre que du Très-Haut le livre laisse entendre :
« Il fallait ici-bas, selon qu'il est écrit,
Que le Christ rédempteur en victime s'offrît,
Et que, ressuscitant la troisième journée,
Il vous montrât sa loi dûment sanctionnée.
C'est pourquoi, mes amis, il convient que ce jour
Soit au culte divin consacré sans retour ;
Car le sabbat n'est plus celui que Dieu réclame,
Où le corps se repose et se recueille l'âme.
Puis il fallait aussi qu'en mon nom du péché
A toute nation le pardon fût prêché,
Et que la pénitence eût le pouvoir insigne
De rappeler la grâce et de s'en rendre digne.
Vivez donc, mes élus, dans la paix du Seigneur,
Et que la foi du Christ soutienne votre cœur.
Les Cieux m'ont envoyé pour enseigner la voie :
Ministres du salut, ainsi je vous envoie. »
Alors, soufflant sur eux, le Fils de Dieu reprit :
« Recevez un pouvoir issu du Saint-Esprit.

Pardonnez au pécheur, ou, s'il est nécessaire
Et si son repentir n'est pas encor sincère,
Retenez dans vos mains le pardon pour un temps.
Celui qui voit en vous ses vrais représentants,
Quel que soit votre arrêt, s'engage d'y souscrire. »
Il dit et disparut, leur laissant un sourire
Qui leur fit entrevoir le bonheur dont aux cieux
A jamais jouiront et le cœur et les yeux.
O mystère nouveau dont le Christ sur la terre
A fait pour le pécheur un recours salutaire;
Piscine bienfaisante où le cœur est guéri
Du mal insidieux dont il était meurtri;
Asile où de l'Enfer on ne craint plus la rage;
Esquif fidèle et sûr qui sauve du naufrage;
Tribunal où s'assied le Juge le plus doux
Envers le criminel qui pleure à ses genoux;
Pouvoir, signe sacré qui, régénérant l'âme,
La rend digne du Dieu dont l'amour la réclame,
Salut! C'est pénétré de tes bienfaits touchants
Qu'ici mon cœur te donne une place en mes chants.
Toi seul as pu répondre aux vœux que l'homme exprime,
Surtout quand ses malheurs sont l'ouvrage du crime,
Et tu verses à flots ce baume de pitié
Que l'infortune en vain demande à l'amitié.
Pour le cœur combattu ta puissance réfrène
Le flot des passions qui loin de Dieu l'entraîne,
Et d'un calme divin le fait jouir encor.
C'est ainsi que l'on voit l'intelligent castor,
Lorsque dans les forêts il vit en colonie,
Construire une chaussée, ouvrage de génie,
Arrêter dans leur cours les vagues d'un torrent,
Puis jouer sur les eaux sans craindre le courant.
Sainte confession, c'est toi, guide propice,
Qui, sauvant le pécheur d'un profond précipice,
Au sentier du salut le conduis pas à pas,
Lui montres les dangers qu'il n'apercevait pas,

Et, quand de mauvais jours pour lui viennent éclore,
Lui portes aussitôt le secours qu'il implore.
Oh ! combien avec toi l'aveu de nos forfaits,
Par un prodige, en nous produit d'heureux effets !
De quel fardeau pesant cet aveu nous délivre !
Il semble que dès lors on recommence à vivre.
L'âme n'est plus aveugle : elle entrevoit le jour
Où sont récompensés les regrets de l'amour ;
Elle aperçoit la grâce, aimable messagère
Qui, par les saints efforts que son souffle suggère,
A la persévérance invite le pécheur.
Puis, beauté baptismale et parfums de fraîcheur,
Doux calme, pure ivresse et vigueur primitive,
Alors que du péché l'âme n'est plus captive,
Vous revenez toujours dans les cœurs pénitents.
Tel, lorsqu'au sombre hiver succède le printemps,
Un reptile, honteux du limon qui le souille,
Avant de se montrer lui-même se dépouille
De la robe où son corps avait comme vieilli,
Et d'une peau nouvelle accourt enorgueilli
Se jouer dans les prés dont le gazon verdoie,
Et bondir au soleil de jeunesse et de joie.
O sacrement divin, qu'ils sont beaux, qu'ils sont grands,
Tes ministres de paix près du lit des mourants !
La peste et tous les maux que le mondain redoute
Ne sauraient ébranler ni voir leur zèle en doute.
Ils n'appréhendent rien, car mourir pour avoir
Auprés d'un moribond accompli leur devoir,
C'est pour eux une mort préférable à la vie ;
C'est un gain précieux, le but de leur envie ;
C'est imiter enfin le Pasteur qui voulut
Mourir pour le troupeau dont il est le salut.

CHANT XXI.

APPARITIONS DU MESSIE.



SOMMAIRE.

Le fait de la résurrection appuyé sur des preuves invincibles. — Témoignage de Josèphe l'historien. — La Vierge Marie et les époux de l'Eden. — Le cénacle. — Doute cruel de Thomas. — Le Messie apparaît aux saints ressuscités en présence de Pierre et des fils de Zébédée. — Hymne de reconnaissance. — La Vierge-Mère et les saintes ressuscitées. — Hommage offert à Marie. — L'Eglise glorifiée par elle. — Jésus, Marie, Joseph autour du lit de God mourant. — Derniers sacrements. — Mort du vrai chrétien. — Eloge de l'Extrême-Onction. — Devoirs et droits funéraires. — Le Messie apparaît une seconde fois à ses apôtres, Thomas étant présent. — Célestes instructions. — Pilate toujours en proie à ses remords. — Claudia et sa fille reviennent à lui. — Jésus se montre aux Gentils convertis, ainsi qu'à Claudia, Nydia et Clément. — Le Christ favorable aux chastes amours. — Pilate permet à son épouse et à sa fille de se rendre au Thabor. — Lugdunus les accompagne. — Le lac de Galilée. — Pêche et festin miraculeux — « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » — Une multitude de croyants assemblés au Thabor. — Baptême des Gentils. — Comparaison. — *Judica me.* — Pierre offre le saint sacrifice. — Communion générale. — Tendres avis donnés par le Messie. — Union de Lug[?]nus et de Nydia. — La Vierge du salut glorifiée par son divin Fils. — Virginité préconisée. — Les fruits de la rédemption offerts à tous les hommes. — Vaste et merveilleuse vision. — Tableau du règne de l'Eglise par le Messie lui-même.

O du Dieu rédempteur œuvre à jamais chérie,
De tous les vrais chrétiens ô commune patrie,
Royaume que Jésus a fondé parmi nous,
Epouse qu'il couronne et dont il est l'époux,
Quelle arme et quel appui pour combattre et pour croire
Du Christ ressuscité t'a valus la victoire!
Oui, le Verbe est vivant : gardes, vous n'avez pu,
Malgré l'or et les soins d'un sénat corrompu,

Nier à l'univers la nouvelle sublime.
Vous, prêtres, magistrats et peuple de Solyme,
Vous pensiez dès l'abord tuer la vérité,
Et le prodige illustre est par vous attesté.
Les soldats, dites-vous, dormaient quand, froide et sombre,
A des larrons hardis la nuit prêta son ombre.
Mais s'ils dormaient vraiment, comment ont-ils donc su
Que leur but par un vol avait été déçu?
Et s'ils ne dormaient pas, que n'ont-ils mis en fuite
Les vils restaurateurs d'une gloire détruite?
Le stratagème, Hébreux, témoigne contre vous,
Et l'avenir rend grâce à votre soin jaloux.
Disciples de Jésus, vous qui n'osiez paraître
Alors qu'en malfaiteur on traîna votre Maître,
Vous tous qu'on n'a vus croire au mystère joyeux
Où s'achève pour nous le chef-d'œuvre des Cieux
Qu'en vous voyant forcés par la vérité même
A renier enfin votre incroyance extrême,
Si Jésus n'avait pu surgir d'entre les morts,
Loin de vous avilir par le vol de son corps,
Vous auriez dit : « Qu'il reste enfoui dans la poudre!
Puisqu'il nous a trompés, nous saurons nous résoudre
A ne plus reconnaître en lui qu'un séducteur. »
Mais non : vous l'avez vu, le saint Législateur,
Assurer, en montrant sa promesse accomplie,
L'avenir de sa loi sur la terre établie.
Cependant votre doute est pour nous un trésor
Où la foi va puiser pour s'enrichir encor.
Puis vos nobles sueurs dont le champ de l'Eglise
Depuis dix-neuf cents ans vit et se fertilise,
Votre excessive joie à subir les affronts
Pour Celui dont le sceau s'imprima sur vos fronts,
Et votre sang surtout, héros de l'Evangile
Qui, recherchant le gain d'une gloire infragile,
Avez su des tyrans braver la cruauté,
Ont rendu témoignage au Dieu ressuscité.

L'illustre et docte Hébren, Josèphe dont la plume
De l'histoire des Juifs composa le volume,
Ne vient-il pas lui-même appnyer nos transports?
« En Jndée, écrit-il, Jésns vivait alors,
Homme sage et puissant, si du simple nom d'homme
L'exacte vérité permet qne je le nomme.
Aussi c'était le Christ, éminent précepteur
De ceux dont la vertu charme et nourrit le cœur.
Il mournt sur la croix, immolé par l'envie;
Mais le troisième jonr revenant à la vie,
Ainsi que les Voyants l'ont souvent proclamé,
Il apparut aux yeux de cenx qui l'ont aimé,
Et votre nom, chrétiens, vient du Saint qu'on révère. »
Or la Vierge Marie, au retonr dn Calvaire,
Fut conduite à la grotte où par un noble effort
Son Fils agonisant se sonmit à la mort.
Elle arrive; elle voit et reconnaît snr l'heure
Les éponx dont l'Eden jadis fut la demeure.
Dès l'aurore ils étaient sortis de leur tombeau
Pour salner le jour si prospère et si beau
Où brille à l'horizon pour leur famille immense
L'astre qui fait mûrir les fruits de la clémence.
Tels qn'ils étaient tous denx alors qne le péché
Ne s'était pas en lèpre à leurs fronts attaché,
Et que le Créateur, accneillant lenr hommage,
Comme chez l'Ange en eux chérissait son image,
Aux yeux de Miriam ils s'offrent aujourd'hui.
« Ma fille, dit Adam, ô Mère de Celui
Dont le sang répandu sauve toute ma race
Et par qui vers les Cieux le chemin se retrace,
Gloire à toi! car tu viens de vaincre par ton Fils
Le serpent qui nous fut si funeste jadis.
Et vous, issus de moi, peuples qui d'âge en âge
Obéirez au Dien qui vous servit d'ôtage,
Louez, aimez Marie, invoquez son doux nom;
Oui, glorifiez-la, mes enfants, car sinon

Le Christ dans vos dédains verra comme un blasphème
Et vous refusera les fruits de son baptême. »
« Ma fille, je puis donc, s'écrie Eve à son tour,
Te redire combien j'ai désiré le jour
Où mes yeux devaient voir l'Eve de l'alliance.
Dieu daigne enfin répondre à mon impatience :
Je te vois toute belle et toute aimable aux yeux
Comme ces Chérubins qui nous parlaient des cieux
Lorsqu'au sein du bonheur nous habitions encore ;
Car la grâce est ta vie, et ton front s'en décore.
Que ma rébellion t'a valu de douleurs !
Mais puisque maintenant ton Fils sèche tes pleurs,
Ton Fils que du tombeau nous avons vu renaître
Et qui par son pouvoir nous donne un nouvel être,
Daigne, après avoir eu longtemps pitié de nous,
D'un regard bienveillant nous voir à tes genoux. »
La nouvelle Eve alors, rayonnante de grâce,
Relève ses parents, leur sourit, les embrasse,
Et redit avec eux le salut accompli,
Le genre humain déchu dans ses droits rétabli,
Le Christ perpétuant par un autre mystère
Les bienfaits dont l'amour vient enrichir la terre,
Les croyants que la foi nourrit du pain des forts,
Et la croix, saint drapeau flottant sur tous les bords.
Puis elle leur promet de veiller sur ce monde
Que partout a peuplé leur famille féconde :
« Oui, chérir vos enfants et leur porter secours
Lorsqu'ils verront sur eux venir de sombres jours,
Encourager le juste à marcher d'un pas ferme
Dans ce chemin d'espoir dont Dieu même est le terme,
Et mener par la main le pécheur repentant
Vers la miséricorde où le pardon l'attend :
Telle est mon œuvre à moi ; car mon Fils au Calvaire
M'a nommée en mourant leur refuge et leur Mère. »
Ainsi les deux époux dont le Ciel en Eden
Avait daigné bénir et l'amour et l'hymen

Avec Celle qui fut leur seconde espérance
S'entretiennent de l'homme et de sa délivrance,
Et du Christ mis à mort pour calmer le courroux,
Et du bel horizon qu'il déroule sur nous.
Mais sitôt que le soir vint clore la journée
Qui sera pour le monde à jamais fortunée,
Celle où sortit pour nous de son lit sépulcral
Le soleil qui produit, non le jour sidéral,
Mais les rayons puissants dont l'éclat pulvérise
Tous ces dieux prétendus que l'erreur préconise,
La Vierge bienheureuse au pied de l'humble autel,
Dépositaire saint d'un prodige immortel,
Alla porter l'amour de son âme enivrée
Et confirmer ainsi la joie inespérée
Dont les chants du cénacle exprimaient les transports.
« Thomas, le Christ n'est plus gisant parmi les morts,
Et nous l'avons revu dans sa beauté suprême.
— Amis, répond Thomas, vous savez si je l'aime :
Il eut pour nous des soins si tendres et si purs !
Que j'ai versé de pleurs seul et hors de ces murs
Rouges encor du sang de ce divin Prophète !
J'arrive dans le deuil : quel élan ! quelle fête !
Aujourd'hui, dites-vous, il vous est apparu.
Vous croyez tous : pour moi le doute s'est accru,
Et si mon doigt ne touche à toutes ces empreintes,
Souvenir précieux de ses blessures saintes,
Je ne puis partager votre joyeux émoi.
Mais ma peine est cruelle, ayez pitié de moi. »
Ainsi Thomas lui seul, tandis que le cénacle
Atteste hautement le glorieux miracle,
Du trouble intérieur dont il se sent navrer,
Sous le poids de son deuil, ne peut se délivrer ;
Et pourtant il conserve, il nourrit dans son âme
Un désir dont l'ardeur le tourmente et l'enflamme.
Ainsi l'homme souvent tremble de voir déçu
Un espoir doux et cher que son cœur a conçu.

Or l'hymne de l'amour au ciel montait encore;
Et même jusqu'à l'heure où s'annonce l'aurore
Marie et les croyants bénissent le pouvoir
Qui pour eux a daigné faire comme pleuvoir
Les consolations dont le juste est avide
Quand l'épreuve en son cœur vient de laisser un vide.
Le soleil se levait, brillant de pourpre et d'or :
Les trois amis pieux que le Christ au Thabor
Avait pris pour témoins de sa gloire incréée,
S'en allaient, recueillis et l'âme récréée
Par de purs sentiments de joie et de ferveur,
Visiter de nouveau la tombe du Sauveur
Et vénérer le sol teint du sang adorable
Qui pour l'homme à jamais rend le Ciel secourable.
Ils viennent, et soudain sur le sommet sacré
Le Messie apparaît, d'un cortége entouré.
Justes des anciens temps, vous veniez rendre hommage
A ce Roi dont votre œil entrevoyait l'image
Lorsque, fondant sur lui votre espoir le plus doux,
Vous disiez : « Dieu sauveur, que ne descendez-vous ? »
C'est lui! le Désiré vous rappelle à la vie
Et comble tous les vœux de votre longue envie.
Mais je les reconnais, ces illustres croyants
Qui, dans l'ombre jadis voyageurs clairvoyants,
Ont de la vérité toujours suivi la voie;
Car, tel qu'un astre ami dont la lumière ondoie
De nuage en nuage en un ciel nébuleux,
Ce mystique flambeau, la foi, brillant sur eux,
Les a de siècle en siècle attirés sur sa trace.
C'est l'homme primitif, père de notre race,
Bénissant le pouvoir qui sauve ses enfants.
C'est Abel qui revit dans la fleur de ses ans;
Noé, fidèle à Dieu tandis qu'un souffle immonde
Etait l'air respiré partout dans notre monde.
Puis c'est Melchisédech, prêtre mystérieux,
Dont l'offrande autrefois, symbole précieux,

D'avance figurait un plus grand sacrifice
Où le Christ, pain du cœur, se mange avec délice;
Abraham qui, léguant le germe de sa foi,
Engendre les élus de la nouvelle loi;
Isaac, étonné de se trouver encore
Vivant aux mêmes lieux où le fils qu'il adoro
Par avance en figure au Seigneur fut offert.
C'est Jacob, oubliant tout ce qu'il a souffert
Dans le cours orageux de son pélerinage,
Et Joseph qui bénit la joie où son cœur nago
Depuis que sur la terre il contemple Celui
Que dans ses jours d'épreuve il nomma son appui.
C'est Moïse, charmé de revoir le Prophète
Dont l'espoir consolant pour lui fut une fête
Et qu'aux fils de Jacob sa parolo annonça;
Samuel, avec qui le Seigneur conversa;
Job, atteignant le but qui fut son espérance,
Car sur son Rédempteur libre enfin de souffranco,
Vivant lui-même, il porte et repose ses yeux,
Puis adore en sa chair le saint héraut des cieux;
David qui désormais, dans ses transports mystiques,
N'aura plus à chanter que de joyeux cantiques;
Isaïe, ébloui de l'éclat actuel
Dont Celui qu'il nomma du nom d'Emmanuel
En sortant de la tombe a formé sa couronne;
Jérémio, adorant la vivante colonno
Qui supporte ici-bas le temple de la paix;
Daniel qui prédit l'époque où nos forfaits
Devaient être expiés par le trépas du Juste;
Et vous, du Dieu fait homme ô Précurseur auguste,
Vous au banquet divin de la félicité
Par le céleste Epoux le promier invité.

Le trépas n'avait point anéanti votre être;
Dans ce monde, ô croyants, vous venez reparaître,
Beaux de grâce et pourvus d'une sainte vigueur.
Ne craignez plus ni mort, ni peine, ni langueur :

Le Verbe, en remontant vers son royal empire,
Aux lieux où votre espoir depuis longtemps aspire
En roi triomphateur conduira ses élus,
Et dès lors à vos yeux ne disparaîtra plus.
Mais adorez le Christ alors qu'il vous adresse
Ces mots où vous verrez un gage de tendresse :
« Cet instant, mes amis, à mon cœur est bien doux.
Je n'avais point cessé de m'occuper de vous
Depuis l'heure funeste aux enfants de ce monde.
J'ai vu dans tous les temps votre angoisse profonde
Et l'espoir qu'avec soin vous avez conservé
Au milieu des forfaits d'un peuple dépravé,
Et j'ai compté les pleurs de votre pénitence,
Lorsqu'espérant fléchir une juste sentence,
Vous me disiez : « Venez, Seigneur, nous secourir.
Mais le temps acceptable où je devais m'offrir
N'était pas, ô mon peuple, arrivé pour la terre.
Il vint, et je mourus, victime volontaire.
Je réponds à vos vœux, et je vous ouvre enfin
Le séjour de la gloire où vit le Séraphin.
Puis je vois le bonheur dont palpite votre âme
Et l'amour qui jaillit, douce et vivante flamme,
De ces yeux que le Ciel ranime pour toujours.
Vivez : un nouvel âge a commencé son cours,
Et pour l'homme aujourd'hui s'achève l'œuvre immense
Qu'avait prémédité l'Auteur de la clémence.
Oui, vivez, puisqu'un Dieu, touché de votre sort,
Pour vous vient de combattre et de vaincre la Mort »
Il dit et disparut. Votre amour, votre joie,
Et les splendeurs, croyants, que votre front déploie,
Sont pour les yeux du cœur un merveilleux tableau
Que ne peindront jamais la plume et le pinceau.
Quels pleurs délicieux baignent votre paupière
Lorsque vous écoutez l'apôtre Simon-Pierre
Et ses deux compagnons dont le récit fervent
Vous montre l'Homme-Dieu sur la terre vivant !

Vous comptez les bienfaits qu'il sema dans ce monde,
Et vous voyez la Grâce, attrayante et féconde,
Chez le peuple chrétien se choisir un séjour.
Mais je vais répéter l'hymne de votre amour :
« Au Christ libérateur salut, reconnaissance!
Que la terre et le ciel proclament sa puissance!
Des larmes de son peuple il s'est ressouvenu,
Et pour nous secourir le Messie est venu.
Il a marqué nos fronts : le puissant caractère,
Quand l'exterminateur a passé sur la terre,
Du glaive de la mort a sauvé le croyant.
Son drapeau protecteur, pour nous se déployant,
Nous a fait traverser les vagues de l'abîme.
C'est le nouveau Samson, le guerrier magnanime
Qui, vivant ou mourant, porte des coups mortels.
C'est l'Agneau du salut : élevez ses autels,
Et vous, ô nations, modulez vos cantiques;
Car le Christ en tous lieux, sous des voiles mystiques
Va s'offrir au Seigneur et s'immoler encor.
Mais vers le firmament quand prendrez-vous l'essor?
Quand nous ouvrirez-vous les portes éternelles?
Et nous irons ensemble aux fêtes solennelles
Où le peuple de Dieu repose son espoir. »
Les servantes du Christ, aux approches du soir,
Dirigèrent leurs pas vers la vallée ombreuse
Où mugit le Cédron dans le lit qu'il se creuse.
Elles allaient goûter ces ivresses du cœur
Dont la brise des champs entretient la fraîcheur
Et que le Ciel au juste ici-bas même octroie.
Là, sous l'ombrage épais que le cèdre déploie
Et le long de ces bords que pare le printemps,
L'amour s'épanouit dans leurs cœurs palpitants.
La fille du Très-Haut, Marie, est avec elles.
Voici qu'à leurs regards, vivantes, immortelles,
Ces femmes dont le nom charme encor le Jourdain,
Plus belles que jadis apparaissent soudain.

Eve vient la première en répandant des larmes
Qui ne sont plus des fruits de souffrance et d'alarmes,
Mais un épanchement de bonheur et d'amour.
Auprès d'elle est Sara, plus heureuse qu'au jour
Où le Seigneur promit un fils à sa vieillesse.
Puis viennent à leur tour, palpitantes d'ivresse,
La sage Rébecca, si chère à son époux,
Et Rachel dont le cœur, des droits de Dieu jaloux,
Par un pieux larcin au vrai Dieu rendit gloire;
Débora dont l'Hébreu révère la mémoire,
Et toi qu'elle applaudit, courageuse Jahel;
Ruth, fille de Moab et gloire d'Israël;
Anne dont le Seigneur accueillit la demande
Et qui de son cher fils plus tard lui fit l'offrande;
Judith qui secourut tout un peuple assiégé;
Susanne dont l'honneur, par Daniel vengé,
Brille de tout l'éclat dont l'Ange s'environne;
Esther qui, déposant en secret sa couronne,
Priait Dieu pour Jacob en danger de périr,
Et figura l'Esther qui vient nous secourir;
Vous aussi qui, voyant vos fils à la torture,
Fûtes comme insensible au cri de la nature,
Et qui les conjuriez par l'amour maternel
De mourir et de vaincre au nom de l'Eternel;
Vous, mère du héraut que Dieu nomma son Ange,
Et qui du Rédempteur reçut une louange
Dont le prix lui sera bientôt manifesté;
Vous chaste épouse enfin dont les flancs ont porté
La Femme que le Ciel avec amour contemple,
Et qui, de l'Esprit saint la demeure et le temple,
Enfanta le Sauveur des peuples attendu :
Vous sortez du tombeau, vous avez entendu,
Servantes du vrai Dieu, la voix dont la puissance,
Donnant au genre humain comme une autre naissance,
Du sommeil de la tombe éveillera les morts.
Combien j'aime à vous voir, dans vos pieux transports,

Bénir en ce moment la Vierge qui fut mère !
« O toi, lui dites-vous, qui dans la coupe amère
Où nous bûmes l'angoisse et les afflictions
Verses le vin si doux des consolations,
Toi que le Seigneur Dieu nomma la Femme forte,
Et qui de son royaume es la voie et la porte ;
Astre qu'à l'horizon nous ne cessions de voir
Radieux et toujours propice à notre espoir,
Vierge chère au Très-Haut, modèle des épouses,
Et Mère dont jadis nous vécûmes jalouses,
Sois honorée aux cieux et bénie ici-bas.
Oui, nous te bénissons, car dans tous ses combats
Tu seras du croyant l'épée et la bannière,
Et, de tous les pécheurs espérance dernière,
Ta main contre la mort viendra les aguerrir.
Nous te glorifions pour avoir su chérir
Une vertu céleste et presque méconnue
Jusqu'aux temps qu'illustra ton heureuse venue,
Et le Ciel, d'où provient l'aimable chasteté,
Rend hommage en ses chants à ta virginité.
A jamais tu seras, Vierge pure et fidèle,
Des vierges de Sion le type et le modèle.
Nous te louons, Marie, ô toi la Maison d'or
Dont la Grâce a fait choix pour garder son trésor
Quand tu sus à ses vœux amplement correspondre ;
Et l'espoir de Satan, que tu viens de confondre,
Jusques à t'assaillir ne l'enhardira plus.
Les siècles te verront, ô Mère des élus,
Des sujets de ton Fils maintenir l'espérance.
Le croyant par tes soins marche avec assurance
Vers le but qui l'appelle au delà du tombeau :
Durant ses jours d'exil, Marie est son flambeau,
L'appui de sa faiblesse et de sa lassitude.
A la Vierge clémente amour et gratitude !
Soyez loué, grand Dieu, qui daignez nous montrer
L'Etoile que la foi ne cesse d'admirer.

Combien elle est puissante et combien elle est belle,
Celle qui triompha de l'Archange rebelle!
O vous tous qui souffrez, pour vous son front serein
Sera dans l'avenir un baume souverain ;
Le juste, en l'invoquant, la voit des yeux de l'âme,
Et, comme son recours, le pécheur la réclame.
Reine attendue aux cieux, quand donc y verrons-nous
Les Anges et les saints t'accueillir à genoux?
Quand verrons-nous ton Fils t'accorder la couronne,
Doux reflet des splendeurs dont la sienne rayonne,
Et te conduire au trône où, propice aux humains,
Tu daigneras te plaire à verser de tes mains
Les grâces que la croix pour l'homme a méritées? »
Ainsi par votre amour, nobles ressuscitées,
Et par vos saints respects vous avez su fournir
Un précieux exemple aux croyants à venir.
Oui, la Vierge très-pure a droit à nos hommages :
Honorez-la, chrétiens, vénérez ses images,
Et d'encens et de fleurs parfumez ses autels.
Loin de s'en irriter, Dieu sourit aux mortels
Qui ne rougissent point du culte de Marie.
Fleur que nul souffle impur ici-bas n'a flétrie,
O toi qu'avec respect Gabriel salua,
Temple mystérieux où la grâce afflua,
O Mère dont le sein conçut ce Fils de l'homme
Qui des noms de Très-Haut et de Dieu fort se nomme,
Et qui, te chérissant, ne refuse jamais
Les faveurs et les dons qu'à la foi tu promets;
Arche qui ne crains pas les vagues du déluge
Et qui même au pécheur vas servir de refuge,
Comment ne point t'aimer et ne point te bénir?
Vous qui de ce devoir osez vous abstenir,
Revenez de l'erreur qui fourvoya vos pères,
Et les Cieux apaisés redeviendront prospères;
Puis, conduits par Marie au sentier du chrétien,
Vous marcherez joyeux et forts de son soutien.

« Oui, louez l'Eternel, vous toutes, dit Marie,
Qui, d'un humble regard et d'une âme attendrie,
Admirez les faveurs et les prodiges saints
Que sa bonté, selon d'ineffables desseins,
Daigne opérer en moi son indigne servante.
Vous qui d'amour au ciel, de piété fervente
Vivez en remplissant les devoirs les plus doux,
Séraphins, de ma gloire avec respect jaloux,
Louez aussi, chantez le Dieu qui m'a choisie.
O mystère! ô bonheur dont la foi s'extasie!
Vierge et mère, pour fils j'ai le Fils du Très-Haut.
Vous, peuples, de Satan allez braver l'assaut;
Ne craignez plus la Mort ni sa faulx acérée :
Le Christ a confondu leur rage invétérée.
O toi que pour épouse il réclame aujourd'hui,
Ma fille, viens régner, car je te donne à lui.
Sois fidèle et féconde, enfante sur la terre
Tous ces peuples heureux d'avoir part au mystère
Qu'ensemble ont opéré la Clémence et l'Amour,
Et, durant leur exil, promets-leur le grand jour
Où tu les conduiras à ton Epoux céleste.
Mes sœurs, vous dont ici la foi se manifeste,
Partagez mon bonheur : vous avez enfanté,
Comme l'Eglise et moi, pour l'immortalité! »
O saintes du passé, le soir allait se clore,
Et l'écho du vallon vous renvoyait encore
Les vœux que votre amour à Marie adressait;
Puis, Mère bienveillante, elle en vous bénissait
Des croyants à venir la famille nombreuse.
Enfin, l'ayant nommée à jamais bienheureuse
Pour avoir du Très-Haut mérité la faveur
Et donné par sa grâce à la terre un Sauveur,
Au delà du torrent on vous vit disparaître.
Frais comme un jeune lis, le jour venait de naître,
Lorsqu'au lit d'un mourant Pierre fut appelé.
Contemplons le spectacle à nos yeux étalé :

J'aperçois un vieillard qui, placide et sans crainte,
Semble accueillir la mort dont il ressent l'étreinte,
Et, voyant arriver le terme de ses jours,
Il attend pour partir les mystiques secours
Que la religion, dans sa miséricorde,
Aux pécheurs pénitents comme aux justes accorde.
Susanne est à genoux, priant avec ferveur.
C'est elle qui naguère a suivi le Sauveur
Jusqu'au mont devenu le mont de l'alliance,
Et qui, vivant de foi, puise sa confiance
Aux sources du salut que la croix vient d'ouvrir
Pour féconder la terre et ne jamais tarir.
Ses enfans, prosternés et recueillis comme elle,
Excepté le plus jeune encore à la mamelle,
Conjurent le Seigneur d'envoyer ici-bas
L'Ange qui de la mort jusque sur les grabats
Vient pour tous les croyants adoucir l'amertume.
Là, Nydia, fidèle à sa chère coutume,
Est venue apporter ses bienfaits et ses pleurs.
La Vierge dont le nom soulage les douleurs,
Conduite par l'amour et son zèle de flamme,
Est accourue aussi pour assister une âme
Dans ces cruels assauts que l'Enfer furibond,
Comme un dernier effort, réserve au moribond.
Joseph, le saint époux de la Vierge sans tache,
A son emploi divin dès ce moment s'attache.
Par ce Fils adoptif qu'il avait tant aimé
Dans sa couche poudreuse il s'est vu ranimé.
Le voici plein de vie et souriant à Celle
Qui longtemps, confiée à sa garde fidèle,
Eut ses respects, ses soins et son bras pour support.
Il vient avec Marie ici rendre la mort
Acceptable et propice au juste qu'elle obsède.
Auprès du Saint des saints leur nom seul intercède,
Et d'eux provient l'espoir qui n'abandonne pas
Le pécheur repentant à l'heure du trépas.

Combien mélodieuse et douce est leur parole !
Et comme son pouvoir fortifie et console !
Leur regard est pour Gad un mystique flambeau
Qui l'éclaire et lui montre, au delà du tombeau,
Les charmes de la vie où le Seigneur l'appelle.
Or Pierre, à son devoir dorénavant fidèle,
Au juste qui se meurt est venu conférer
Les secours que l'Eglise a soin de procurer
Afin que ses enfants dont s'achéve la vie
Aillent revivre au temple où la foi les convie.
Le pieux moribond, selon son premier vœu,
De ses fautes à Pierre humblement fait l'aveu,
Et Céphas, exerçant le pouvoir qui pardonne,
Absout au nom du Ciel, comme le Ciel l'ordonne ;
Puis le corps du Sauveur, pain d'immortalité,
Par les mains de l'apôtre est à Gad présenté.
Avec quel doux transport et du cœur et de l'âme
Le mourant l'a reçu, ce Dieu dont il proclame
La présence réelle au Très-Saint-Sacrement !
Quel calme intérieur et quel ravissement !
On dirait que déjà dans la gloire il s'abrite.
Mais, Dieu le veut, il faut qu'un autre auguste rite
Achéve d'assurer la victoire au chrétien
Dont l'Eglise est ici l'invincible soutien,
Et, tandis que l'Enfer en vain menace et gronde,
Pur et digne des cieux l'enlève de ce monde.
Sur le pauvre grabat le prêtre étend les mains :
« Pouvoirs opérateurs du salut des humains,
Père, Fils, Saint-Esprit, Dieu bon, Dieu secourable,
Accordez au mourant votre grâce adorable.
Anges de l'Eternel, et vous, heureux élus,
Pour qui les jours d'épreuve enfin sont révolus,
Venez et secourez votre frère qui souffre ;
Priez le Dieu clément que la porte du gouffre
Où tombent les pécheurs atteints par le trépas
A l'heure de sa mort pour lui ne s'ouvre pas,

Mais qu'il aille avec vous dans la vie éternelle! »
Il dit, et, noble soin qu'imitera le zèle,
La charité s'émeut et prie avec ferveur.
Pierre alors d'huile sainte, au nom d'un Dieu sauveur,
Oint le pieux vieillard qui s'humilie encore,
Et murmure le nom qu'avec joie il adore :
« O mon unique espoir, mon adorable appui,
Mon Dieu, je crois en vous; votre grâce m'a lui.
Je vous aime, ô Jésus, ô ma vie, ô mon Maître.
Je suis prêt, vous pouvez disposer de mon être,
Et je remets, Seigneur, mon âme entre vos mains. »
Ainsi, tenant la croix dont le Ciel aux humains,
Pour être leur défense, a confié l'image,
Il offrait à Jésus sa mort et son hommage.
Or le Christ, ô faveur! dans l'humble appartement
Pour répondre à ces vœux paraît soudainement.
Temples qu'avec orgueil l'idolâtrie étale,
Palais où des grandeurs la vanité s'installe,
Malgré l'or rehaussant votre pompeux décor,
Et vos dômes dont l'œil suit à peine l'essor,
Et vos marbres vivants par l'art de Praxitèle,
Et vos tableaux de prix, chefs-d'œuvre d'un Apelle,
Qu'êtes-vous, comparés à ce logis obscur
Où brille en ce moment de l'éclat le plus pur
L'astre dont l'infini recueille la lumière?
Tandis que le Très-Haut dans la pauvre chaumière
Voit un temple d'élite où la grâce descend,
Vous n'êtes à ses yeux qu'un objet repoussant.
Le Christ, à peine entré, vers le mourant se baisse,
Le bénit par trois fois, lui sourit et lui laisse
Un regard dont aux cieux l'Ange serait jaloux.
« Ciel! dit l'agonisant, combien mon sort est doux!
Laissez venir la mort: le bonheur où j'aspire,
Je le possède enfin... » A ces mots, il expire;
Et Marie et Joseph, le tenant dans leurs bras,
Ont dit : « Pars, ô croyant : désormais tu vivras.

— Pars, ajoute le Christ, hâte-toi de rejoindre
Ces justes qui, joyeux d'avoir vu mon jour poindre,
Vont aller en jouir dans ces lieux fortunés
Où de ma propre gloire ils seront couronnés. »
Puis Jésus dit encore : « O Joseph, ô mon père,
Et vous, astre d'amour, ma bonne et tendre mère,
Dès ce jour avec moi vous viendrez secourir
Les chrétiens qui voudront nous avoir pour mourir
Et se voir transporter au séjour où vit l'âme. »
Il dit et disparaît comme la vive flamme
Qui traverse la nue et s'éteint promptement.
O dernière onction, précieux sacrement,
Où justes et pécheurs, en achevant leur course,
Puisent la grâce encor comme dans une source,
Clef par qui du salut les trésors sont rouverts,
Je te dois maintenant un hommage en ces vers;
Car les Cieux d'un apôtre ont dirigé la plume
Lorsqu'il t'a promulgué dans leur divin volume.
« Si quelqu'un d'entre vous est malade, est-il dit
Dans ce livre immortel, œuvre du Saint-Esprit,
Qu'il appelle au plus tôt les prêtres de l'Eglise,
Et que, priant sur lui comme elle l'autorise,
Eux l'oignent d'huile sainte au nom de l'Eternel.
Alors, ainsi le veut un amour paternel,
Le malade sera sauvé par la prière
Qu'offre pour lui la foi, puissance auxiliaire;
Et, s'il a des péchés, ils lui seront remis.
Puis même, autre faveur, autre bienfait promis,
Si le Seigneur le juge utile au bien de l'âme,
Il obtient pour son corps la santé qu'il réclame. »
O mystère suivi de merveilleux effets!
Que ta grâce au croyant prodigue de bienfaits!
Si son heure est venue, il meurt libre de craintes;
De la miséricorde il porte les empreintes,
Et pour lui du bonheur les portes vont s'ouvrir.
Si par toi de ses maux Dieu daigne le guérir,

Aux devoirs du chrétien il sera plus fidèle.
Ainsi des rois hébreux cet antre saint modèle,
Ezéchias, guéri par un secours divin,
Dit à son Dieu : « Seignenr, non, ce n'est pas en vain
Que j'ai tonjours en vons fixé mon espérance.
Me voici relevé de mon lit de souffrance.
Vous m'avez, ô Dieu fort, rappelé du tombeau,
Et, jusque dans mon cœur portant votre flambeau,
Vons l'avez rendu pur de ses fautes passées.
C'est pourquoi, vers le ciel élevant mes pensées,
Je bénirai, Seigneur, votre nom chaque jour,
Et mes peuples viendront vous offrir leur amour. »
Lorsque le lendemain, suivant les rits antiques,
Avec prières, pleurs et funèbres cantiques,
On eut dans la vallée, habitacle des morts,
Du défunt de la veille enseveli le corps,
Le Messie apparut, majestueux et grave.
De sa voix qui toujonrs meut le cœnr et s'y grave :
« Heureux, dit-il, les morts mourant dans le Seigneur !
Car, allant de ce monde au séjour du bonheur
Boire aux flots où de paix l'âme à jamais s'enivre,
Mystère consolant ! ils meurent pour revivre.
Ils vont de leurs travaux se reposer joyenx,
Et leurs mérites saints les suivent jusqu'aux cieux.
Le corps, cette poussière à la terre empruntée,
Y retourne; et viendra l'époque décrétée
Où l'Auteur souverain doit l'animer encor.
D'ici-bas cependant, libre dans son essor,
L'esprit remonte à Dieu, son principe suprême.
Or qu'il est beau de voir prier celle que j'aime
Pour ses fils enfermés dans la nuit du cercueil !
Ses chants religieux, ses offices de deuil,
Ne rappellent-ils point que les hommes sont frères,
Même quand le trépas et les rits fnnéraires
Paraissent les avoir à jamais désunis ?
Que les champs de la mort par elle soient bénis :

Que le signe d'espoir, la croix y soit plantée;
Que, des justes défunts demeure respectée,
Du néant de ce monde ils parlent aux vivants,
Et que l'amour y porte et pleurs et vœux fervents.
Mais ne l'oubliez point, vous, enfants de l'Eglise,
Peuples qu'elle protége et qu'elle évangélise,
Voulez-vous du chrétien vous assurer les droits
Et dormir dans la tombe à l'ombre de la croix ?
Sachez de votre mère observer la loi sainte.
Or le huitième soir d'une légère teinte
Dorait encor l'azur du calme firmament.
Les apôtres, nourris de leur recueillement,
Priaient dans le cénacle à l'heure accoutumée,
Lorsque le Rédempteur, la porte étant fermée,
Se présente et leur dit : « La paix soit avec vous ! »
Puis à Thomas, tremblant de l'émoi le plus doux :
« Viens, porte ici ton doigt et touche ces empreintes
Que les clous et les fouets et d'horribles étreintes
Au jour de mon supplice ont faites à mon corps;
Et voici mon côté d'où l'Esprit saint alors
A fait naître pour moi celle qui dans ce monde,
Mère d'un peuple élu, sera toujours féconde.
Ne sois plus désormais incrédule, ô Thomas,
Mais fidèle; et l'ardeur dont toujours tu m'aimas
T'obtiendra la couronne à la vertu promise. »
Il dit; et, proclamant la foi qui l'électrise,
Thomas tombe à genoux et s'écrie : « O transport !
Mon Seigneur et mon Dieu ! Dieu clément et Dieu fort !
Je crois, ô mon Sauveur; que ne puis-je ici même
Mourir et vous montrer à quel point je vous aime,
Et que ne puis-je ainsi vous témoigner ma foi ! »
« Thomas, dit le bon Maître, enfin tu crois en moi;
Mais la foi, pour entrer dans ton âme éperdue,
A dû d'abord convaincre et tes mains et ta vue.
Heureux ceux qui sans voir croiront au Fils de Dieu !
Car l'Esprit du Très-Haut, répondant à leur vœu,

Daignera leur donner la vérité pour guide,
Et la grâce qui met le cœur le plus timide
En état de braver les tourments et la mort.
Vous avez tous, amis, par un coupable effort,
Repoussé hors de vous la foi que dans votre âme
J'avais auparavant gravée en traits de flamme.
Pourquoi n'avoir pas cru sitôt qu'il vous fut dit :
« Il n'est plus dans la tombe où son corps descendit.
« Il vit : nous l'avons vu dans sa gloire nouvelle » ?
Et n'est-ce pas, chrétiens, une injure cruelle
D'avoir douté de moi qui montrais à vos yeux
Les trésors de salut promis à vos aïeux,
De moi qui vous choisis pour le saint ministère
Que vous allez bientôt exercer sur la terre,
Et qui me suis à vous offert en aliment?
Mais ici vous avez pour juge un Dieu clément.
L'esprit parfois s'égare et la chair est fragile.
Allez dans tout le monde annoncer l'Evangile.
Sachez qu'à tout croyant qui sera baptisé
Et qui des dons de Dieu n'aura pas abusé
Je promets comme à vous l'héritage suprême,
Tandis que le pécheur, se disant anathème
Et repoussant le bras que lui tendit l'Amour,
Se verra condamner et bannir sans retour.
Or en prodiges saints mon Eglise féconde
Par eux de siècle en siècle aux regards de ce monde
De l'impuissante erreur saura se distinguer,
Et l'hérésie en vain voudra les alléguer
En faveur de son régne et de ses faux oracles ;
Car la vérité seule a le don des miracles.
Astre issu du Très-Haut, la vérité c'est moi,
Et par elle il n'est rien d'impossible à la foi.
Mes enfants, rendez-vous dans notre Galilée.
Là, sur le mont Thabor, ma famille assemblée
M'entendra de nouveau la bénir ici-bas
Et dire les labeurs, la gloire, les combats

Dont les siècles futurs enrichiront l'Eglise
Dans le champ spacieux que mon sang fertilise. »
Il dit et les laissa joyeux et repentants.
« Comment avons-nous donc pu douter si longtemps?
Ne suffisait-il point, se disaient-ils, pour croire,
Qu'il nous eût sur la Mort annoncé sa victoire?
Mais n'est-ce pas goûter aux voluptés des cieux
Que de revoir ainsi ce Roi victorieux?
Qu'il est beau! qu'il est grand! combien il est aimable!
Recueillons en nos cœurs la joie inexprimable,
Prémices de la paix qu'il daigne nous offrir;
Et, lorsque pour son nom il nous faudra souffrir,
Nous aurons pour combattre en elle une défense. »
Votre doute, il est vrai, fut une grave offense,
Mais, apôtres du Christ, vous fûtes pardonnés;
Car on ne vous vit point, en pécheurs obstinés,
Demeurer sciemment dans une fausse voie.
Ainsi voyons-nous Dieu pardonner avec joie
Alors que, par faiblesse et par fragilité,
Dans le cours de la vie on a démérité,
Pourvu que le pécheur aille aux pieds de son juge
Implorer la clémence et chercher un refuge.
Or le Ciel sait du mal faire jaillir le bien,
Et votre faute même affermit le chrétien:
Le pouvoir qui daigna dissiper votre doute
Par avance voulut éclairer notre route,
Et, sans voir, nous croyons que Jésus est vivant.
Le jour du lendemain, dès le soleil levant,
Vit les enfants du Christ commencer leur voyage.
Marie est avec eux: elle aura le courage
D'accompagner au loin les pieux voyageurs.
Pilate cependant à ses remords rongeurs
Sentait toujours son âme en proie abandonnée:
« Quel souvenir amer! quelle horrible journée!
Le sang de l'innocent coule encore, et je vois
Le Juste par mon ordre expirant sur la croix! »

En vain à le calmer Claudia s'étudie;
En vain la douce voix de sa chère Nydie
Lui dit : « Il vit, mon père ; il vit, consolez-vous,
Et vous pouvez des Cieux apaiser le courroux. »
Il ne peut secouer le remords qui l'obsède,
Et pour son cœur souffrant il n'est point de remède,
Si ce n'est de puiser aux sources de la foi.
« Claudie, à votre époux retournez, croyez-moi,
Avait dit une auguste et sage conseillère,
Et vous lui parlerez, aimante et familière,
De Celui dont l'amour pardonne au pénitent. »
Soumise à ce conseil, Claudie au même instant
S'était avec sa fille au prétoire rendue,
Et le préteur la vit, à lui plaire assidue,
D'une épouse chrétienne accomplir le devoir;
Puis elle s'efforçait de lui faire entrevoir
Les grâces du vrai Dieu prêtes à se répandre
Et le pardon divin que la foi fait descendre.
Mais, bien qu'il approuvât l'hommage qu'à ses yeux
Sa fille et son épouse offraient au fils des dieux
(C'est ainsi qu'il nommait le Dieu sauveur de l'homme),
Aux cultes reconnus de la Grèce et de Rome
Il ne pouvait encor comme elles renoncer.
Or un jour toutes deux, voulant se délasser,
Allèrent sur le mont où l'olivier domine
Respirer les parfums que le soir dissémine.
Les nobles voyageurs, à Solyme venus
Pour s'instruire au plus tôt des devoirs inconnus
Dont leur cœur inquiet pressentait l'existence,
Et qui près de la croix avaient sans résistance
Au culte des faux dieux renoncé pour toujours,
S'étaient là réunis, et, par de saints discours,
Ensemble s'excitaient à marcher dans la voie
Où du Dieu rédempteur le drapeau se déploie.
« Ah ! disait Lugdunus à l'aimable Denys,
Que nous sommes heureux ! O Cieux, soyez bénis !

Aux yeux de notre cœur la vérité céleste
Avec tous ses appas enfin se manifeste,
Et même à nos serments son souffle a mis le sceau;
Mais lorsqu'aux lieux lointains qui furent mon berceau
Je serai de retour, régénéré par elle,
Ne te verrai-je plus, ô mon ami fidèle?
— Oui, j'irai, Lugdunus, te revoir sur ces bords
Dont le Rhône et l'Arar préservent les trésors.
L'amitié quelques jours y sera mon hôtesse;
Puis j'irai proposer au peuple de Lutèce
Les lois qu'un Dieu fait homme enseigne au genre humain.
Car il me semble, ami, voir le Christ de sa main
M'indiquer là le poste où le devoir m'appelle. »
Ainsi Denys... Soudain la colline chancelle;
Des torrents lumineux jaillissent de ses flancs,
Et Jésus apparaît aux pèlerins tremblants :
« C'est moi, ne craignez point; car j'ai lu dans votre âme,
Et j'ai vu que l'amour d'un feu sacré l'enflamme.
Me voici, mes enfants, ô mon peuple nouveau.
Venez et rangez-vous autour de mon drapeau.
Oui, pour vous de la foi brille aussi la lumière,
Et même vous serez à la place première
Assis dans les festins que préparent les Cieux.
Je suis en bienfaiteur descendu dans ces lieux ;
J'apportais à mon peuple amour, gloire, richesses,
Et l'effet merveilleux des antiques promesses.
De son sang ici-bas je voulus être issu;
Voici qu'il me repousse, et vous m'avez reçu.
Mais il vous faut chercher dans les eaux du baptême
Le don qui loin de vous repousse l'anathème
Allez donc au plus tôt sur le haut du Thabor,
Et là, mes bien-aimés, vous me verrez encor. »
Il dit; et doux émoi, gratitude naïve,
Amour accompagné de la foi la plus vive,
Humble aspect en voyant l'Astre qui luit sur eux,
Tout témoigne combien ils s'estiment heureux

Des grâces dont leur cœur vient d'être jugé digne.
Mais l'Homme-Dieu bientôt s'éloigne, faisant signe
Au jeune Lugdunus de le suivre de près.
A l'ombre d'un figuier, en respirant le frais,
L'heureuse Claudia médite avec sa fille
La gloire que Jésus destine à la famille
Dont il sera toujours le père et le pasteur.
Là se rend à grands pas notre aimant Rédempteur;
Il vient, il se présente aux deux catéchumènes.
Ce ne sont point ici les ivresses humaines
Dont leur cœur dévoué palpite en ce moment :
C'est un transport divin, c'est un ravissement
Qui semble porter l'âme au delà de ce monde.
« Qu'à notre vœu, Seigneur, votre bonté réponde,
Disent-elles; veuillez nous admettre aujourd'hui
Au rang de ces heureux dont vous êtes l'appui.
Vous êtes le Sauveur que la Clémence envoie,
Et des portes du ciel votre grâce est la voie.
— Soyez, dit Lugdunus, ô saint flambeau du cœur,
De tous mes sentiments le seul régulateur.
Prête à vous obéir, mon âme vous écoute;
Daignez donc du devoir lui désigner la route.
— Je crois à vos leçons, dit à son tour Clément.
Au pécheur qui revient de son égarement
Vous montrez la piscine où le crime se lave :
Seigneur Jésus, soyez propice au pauvre esclave
Qui, fidèle à son maître, aspire en même temps
A remplir des devoirs encor plus importants. »
« Mes enfants, levez-vous, leur répond le Messie :
Vos vœux sont exaucés; car le Ciel apprécie
A leur juste valeur les œuvres des humains,
Et du bonheur à tous il ouvre les chemins.
Je vois en toi, Clément, un chef de mon Eglise.
Plein de ta mission, va, pars, évangélise;
Fais portor mes drapeaux chez ce peuple gaulois,
Heureux bientôt de vivre à l'ombre de mes lois,

Et, méritant l'honneur où mon choix te convie,
Couronne par ta mort l'ouvrage de ta vie.
Soyez bénie, ô vous dont la tendre pitié
Fut un vin généreux qui de l'inimitié
Au jour de mes tourments tempéra l'amertume.
De l'amour du Très-Haut votre cœur se consume;
Aussi vous le verrez un jour dans ses splendeurs.
De ce feu précieux propagez les ardeurs;
Que votre piété soit comme un noble temple
Où le peuple infidèle avec vous me contemple.
Puis avant de mourir, renonçant au démon,
L'époux que vous aimez invoquera mon nom,
Et la croix ornera sa tombe funéraire.
Mais voyez dès ce jour dans Clément votre frère;
Qu'il soit libre au plus tôt. Croyez-en mes avis,
L'Eglise ne peut voir ses enfants asservis,
Et, pour rompre ou du moins pour alléger leurs chaînes,
Elle n'épargnera ni ses soins ni ses peines. »
« Oui, répond Claudia, sois libre, cher Clément;
J'ai déjà, tu le sais, chéri ton dévoûment.
Pars pour la mission que le Seigneur t'impose;
Sois mon frère en Jésus et combats pour sa cause. »
Et le Seigneur reprit : « Mes enfants, approchez,
Et relevez vos yeux à la terre attachés.
Oui, je lis dans vos cœurs, et j'y vois une flamme
Qui du Ciel, selon vous, peut-être encourt le blâme;
J'y vois pareillement un autre amour, si fort
Qu'il vous ferait subir et l'opprobre et la mort
S'il fallait à mon nom rendre ainsi témoignage,
Et je vous vois tous deux vous munir de courage
Pour briser un lien que j'aurais condamné.
Votre amour l'un pour l'autre est donc subordonné
A cet amour auguste, à cet amour sublime
Dont vous devez à Dieu le tribut légitime,
Et dont avec justice il se montre jaloux.
Aimez-vous donc, enfants : le Créateur sur vous

Se dispose à verser ses faveurs les plus chères;
Puis il vous bénira comme il bénit vos pères
Sous les berceaux de fleurs qui parfumaient l'Eden.
Mais, mon Eglise ayant célébré votre hymen,
A la jeune cité, la Rome de la Gaule,
Qui sous mes étendards la première s'enrôle,
Et qui, toujours soumise aux lois du Rédempteur
Et fière du haut rang de son premier pasteur,
Sera de plus en plus illustre dans l'histoire,
Vous irez, pleins d'un zèle ardent et méritoire,
Annoncer l'Homme-Dieu souffrant pour les humains.
Là vous édifirez et Celtes et Romains.
Le Ciel dans tous vos jours vous y sera prospère,
Et non loin, Nydia, tu reverras ton père.
Or, puisque vous voulez vraiment m'appartenir
Et mériter les biens que promet l'avenir,
Venez sur le Thabor d'une eau sainte renaître
Et, comme enfants de Dieu, de son pain vous repaître. »
Il dit, et, devenant invisible au regard,
Il alla consoler et bénir autre part
Les humbles dont le cœur lui demeura fidèle.
Aux pieds de l'Homme-Dieu combien elle était belle,
Celle dont Lugdunus osa baiser la main!
Ainsi parut jadis ta mère, ô Benjamin,
Lorsqu'en ses jeunes ans, de mille attraits pourvue,
De ton père Jacob elle charma la vue.
Mais déjà le soleil, à l'horizon touchant,
De ses plus doux rayons éclaire le couchant,
Et les ombres bientôt sur la ville s'étendent.
Lugdunus va se joindre aux Gentils qui l'attendent,
Et Claudie, en son cœur s'enivrant de l'espoir
Dont l'assure le Dieu qu'elle vient de revoir,
Dans son palais alors retourne avec sa fille.
Pilate son époux, bon père de famille,
Consentit à l'hymen par Jésus approuvé :
« Du bonheur de t'avoir je vais être privé;

Mais puisque, chère enfant, un Dieu les favorise,
Je souscris à tes vœux et je les autorise.
Ma fille et mon épouse, allez donc sans délai
(Mais oubliez le jour où je vous désolai),
Allez vous conformer aux rites de ce culte
D'où, selon votre foi, la paix du cœur résulte. »
Il dit et leur promit que dès le lendemain
Toutes deux dans leur char se mettraient en chemin.
Or, le cœur tout ému de sa double espérance,
Lugdunus de sa couche au point du jour s'élance;
Il offre au Ciel ses vœnx, son amour et son cœur,
Et se rend avec hâte au palais du prêtenr :
« Seigneur, m'est-il permis de vous nommer mon père?
Et m'accorderez-vous la grâce qne j'espère?... »
Il rougit, s'interrompt et demeure confus.
« Mon fils, ne craignez pas d'essuyer un refus,
Répond avec bonté le père de Nydie :
Votre flamme innocente est des Cieux applaudie.
Allez donc recevoir ma fille de la main
Qui possède en nos jours un pouvoir plus qu'humain,
Et que votre bonheur ne soit pas éphémère.
Allez, vous veillerez sur la fille et la mère.
Puis, à votre retour, en vous voyant heureux,
Peut-être que mon cœur d'un souvenir affreux
N'aura plus à subir la poursuite obstinée.
Partez; j'invoquerai le dieu de l'hyménée
Et celui que l'on dit propice au pèlerin. »
Il dit. Deux chevaux blancs et dociles au frein
Partent, traînant le char des denx dames romaines.
Clément, pour le conduire, en ses mains tient les rênes,
Et Lugdunus, montant un vigoureux coursier
Que tonrmente le mors dont il ronge l'acier,
Et dont l'œil étincelle et fument les narines,
Sera le protecteur des nobles pèlerines.
Mais bientôt on rejoint les nouveaux convertis,
Pour le saint rendez-vous en même temps partis,

Et tous, louant le Dieu qui se fait leur partage,
Vers le nord du Jourdain poursuivent leur voyage.
Or Pierre, dans ces eaux si chères à son cœur,
Ce lac de Galilée où, changeant de labeur,
Il fut, pour diriger une mystique pêche,
Appelé par le Dieu qui naquit dans la crèche,
A ses premiers travaux dut retourner un soir.
Car les vivres manquant, il fallait s'en pourvoir,
Et, pour le seconder dans ces soins temporaires,
Il avait avec lui quelques uns de ses frères;
Mais la nuit s'écoula sans avoir un poisson
Saisi dans le filet ou pris à l'hameçon.
Le jour venu, le Christ parut sur le rivage;
Eux néanmoins, toujours ardents à leur ouvrage,
Le prirent dès l'abord pour un homme étranger.
« Enfants, leur dit Jésus, avez-vous à manger? »
Ils répondirent : « Non; car, perdant notre peine,
Depuis la veille en vain nous fatignons la seine.
— Puisqu'il en est ainsi, dit-il avec bonté,
Qu'à droite du bateau le filet soit jeté,
Et sachez désormais que travail et constance
Doivent même en ce monde avoir leur récompense. »
A l'ordre inattendu l'on ne résista point :
Le filet de poissons se remplit à tel point,
Que l'on ne pouvait plus le tirer dans la barque.
Ce fut pour Jean un signe, une infaillible marque
Qui lui fit découvrir dans le noble inconnu
Le Christ, en Galilée auprès des siens venu,
Et comme un flot de pleurs inonda sa paupière.
« C'est le Seigneur! c'est lui! » dit-il à Simon-Pierre.
Pierre aussitôt s'élance à la mer, et, joyeux,
Nage vers le Sauveur, qui l'approuve des yeux.
Les autres cependant ramènent la nacelle,
Tirant avec effort le filet après elle.
Ils arrivent; ils voient leur Maître bien-aimé
Près d'un feu pétillant par un Ange allumé.

« Asseyez-vous, dit-il ; car devant cette flamme
J'ai fait cuire les mets que votre corps réclame ;
Avec ces aliments apaisez votre faim.
Mes convives, voici des poissons et du pain. »
Ils mangent, et leurs yeux, plus affamés encore,
Se repaissent de voir Celui qui les honore
En leur offrant des mets par ses soins apprêtés.
Or, après le repas : « Simon-Pierre, écoutez,
Ainsi le Christ s'adresse au prince des apôtres :
Dans votre amour pour moi surpassez-vous les autres? »
Pierre, instruit par sa chute, en ces termes répond :
« Vous qui, sondant les cœurs, en pénétrez le fond,
Examinez le mien : vous verrez qu'il vous aime.
— Eh bien ! dit l'Homme-Dieu, comme pasteur suprême,
Conduisez les agneaux qui connaissent ma voix. »
Puis, s'adressant à Pierre une seconde fois :
« M'aimez-vous, ô Simon ? » dit-il avec tendresse.
Et Simon, palpitant, à répondre s'empresse :
« Ah ! vous n'ignorez pas de quel ardent amour
Je vous aime, Seigneur, depuis cet heureux jour
Où vous avez daigné m'admettre à votre suite.
— Paissez donc mes agneaux ; que sous votre conduite
Ils n'aient pas, dit Jésus, à redouter les loups,
Et de vos soins pour eux, Pierre, soyez jaloux.
M'aimez-vous, fils de Jean? » dit encor le Messie.
D'une intime douleur Pierre eut l'âme transie.
« Mon Maître, pensait-il, semble douter de moi.
Mon Seigneur et mon Dieu, dit-il avec émoi,
Vous qui connaissez tout aux cieux et sur la terre
Et qui pouvez forcer le mensonge à se taire,
Vous savez que mon cœur vous aime avec transport.
Et que ne puis-je enfin pour vous subir la mort !
— Paissez donc mes brebis, reprit le Fils de l'homme ;
Car de tout le troupeau Dieu mon Père vous nomme
L'immortel gardien et le prince pasteur.
En vérité, Céphas, cher collaborateur

Dont les soins veilleront sur les champs où je sème,
Au printemps de vos jours vous vous ceigniez vous-même,
Et vous pouviez alors en toute liberté
Suivre votre désir et votre volonté;
Mais vous serez un jour ceint d'une autre manière,
Lorsqu'ayant combattu longtemps sous ma bannière,
Vous étendrez les mains pour qu'on guide vos pas,
Et vous serez conduit où vous ne voudrez pas.
Or suivez-moi, venez : il importe d'apprendre
A paître le troupeau que vous devez défendre,
Et j'ai d'autres leçons à donner à celui
Qui sera de la foi l'indéfectible appui. »
Il dit, et vers le mont où son souffle rassemble
Tous ses enfants épars pour les bénir ensemble
Il daigne accompagner Pierre, heureux de se voir
Par la Vérité même instruit de son devoir.

Vous, peuples que l'Eglise enfante dans ce monde
Et pour qui son amour s'épanche et surabonde,
Vous êtes ces agneaux dont par le Rédempteur
Simon-Pierre jadis fut nommé le pasteur.
Vous tous qui, travaillant sous les ordres de Pierre,
Du salut en tout lieu déployez la lumière,
Vous êtes ces brebis dont sa houlette a soin
Et qu'il paît dans ce monde ou de près ou de loin.

Enfin tous ces croyants que la grâce accompagne
Se sont, Juifs et Gentils, rendus sur la montagne
Où le Fils du Très-Haut doit apparaître encor.
Il vient; à son aspect tressaille le Thabor,
Et, joyeux de revoir une gloire connue,
Du Christ dans ses bosquets accueille la venue.
Sous l'un de ces abris, où l'aubépine en fleur
Des cèdres et des pins relève la pâleur,
Jaillit du pied d'un roc une source d'eau claire.

« Le Dieu que vous voyez avec vous se complaire,
O vous qui de la foi recherchez les sentiers,
Va vous compter parmi ses futurs héritiers.

Venez donc : lavez-vous dans les eaux du baptême,
Dit Jésus, et le sceau qui voue à l'anathème,
Si vous suivez la voie où marchent mes élus,
Sur vous, ô mes enfants, ne se gravera plus.
C'est par lui que la grâce au cœur se communique,
Et l'âme s'y revêt d'une blanche tunique.
Remède merveilleux nécessaire au pécheur,
Source où son âme puise amour, vie et fraîcheur,
Piscine salutaire où se lave le crime,
Régénère l'adulte, et que ton nom s'imprime,
Comme un signe sauveur, sur l'enfant nouveau né;
Car, suivant mes leçons, le ciel n'est destiné
Qu'à ceux qui, renaissant dans cette eau salutaire,
Purs de toute souillure auront quitté la terre.
Ainsi le veut Celui qui, nommé trois fois saint,
Ne peut admettre l'homme encore tout empreint
Du sceau qui de Satan manifeste l'empire
Au séjour où le cœur en Dieu vit et respire. »
Ainsi dit le Messie, et le rite sacré
Aux Gentils par Céphas est alors conféré.
« Renoncez-vous, dit-il, à l'antique vipère,
Aux pompes qu'elle ordonne, aux œuvres qu'elle opère?
— Oui, nous y renonçons, répondent deux cents voix,
Et nous serons heureux d'obéir à ces lois
Que propose au chrétien notre infaillible Maître.
Au Père tout puissant, Créateur de tout être,
A son Fils mis à mort pour sauver les humains,
Ainsi qu'au Paraclet, vie et force des saints,
Nous offrirons toujours notre premier hommage ;
Nous croyons fermement à leur vivante image,
A l'Eglise, pouvoir qui, par eux assisté,
Conserve le dépôt de toute vérité.
— Venez, leur dit Céphas, puisqu'un Dieu l'autorise,
Renaître comme enfants du Christ et de l'Eglise. »
Les Gentils vinrent donc recevoir à genoux,
En présence du Dieu qui s'est offert pour nous,

Le sceau qui du salut est la première porte
Et la source des dons que la croix nous apporte.
C'étaient d'abord ces rois de l'Orient venus
Comme des pèlerins en ces lieux inconnus;
Car le vœu d'être instruits dans une sainte école,
Et le zèle, et l'amour, et non le but frivole
De venir jusque là dissiper leurs trésors,
Les avaient de nouveau réunis sur ces bords.
C'était le jeune Izat, puis Hélène sa mère.
Tous deux, reconnaissant une vaine chimère
Dans les dieux que d'abord ils avaient adorés,
Crurent du peuple juif pouvoir être éclairés.
Ils vinrent, et bientôt la vérité céleste
Dans le Christ à leurs yeux se rendit manifeste.
Ils reviendront un jour au peuple du Jourdain
Apporter leur pitié, des secours et du pain.
C'était Linus, enfant de la belle Italie;
Puis Gervais et Protais dont l'Eridan publie
Le zèle généreux, la victoire et la mort;
Denys qui pour Jésus renonça sans effort
A tous les vains attraits d'une gloire qui passe,
Et son concitoyen, Anaclet que la grâce
Rendra digne de paître un immense troupeau;
Philémon qui, du Christ arborant le drapeau,
Sera l'un des remparts de l'Eglise naissante;
Le jeune Tite, issu des rivages du Xanthe,
Pasteur qui mérita l'éloge glorieux
Qu'il reçoit dans un livre inspiré par les Cieux,
Et qui porta sa sœur, l'aimable et noble Thècle,
A fuir pour Dieu les biens et les plaisirs du siècle,
Selon l'avis de Paul, leur sage directeur;
Eudore et Longinus; l'épouse du prêteur;
Puis les deux fiancés; puis Clément et bien d'autres
Qui seront de la foi les fidèles apôtres,
Et par elle en chrétiens sauront vivre et mourir.
« Sachez, dit l'Homme-Dieu, conserver et chérir

La robe dont votre âme aujourd'hui s'est parée :
De l'éternel royaume elle assure l'entrée.
Puissiez-vous ne jamais rougir de votre foi!
Et sachez à l'Eglise obéir comme à moi.
Mais il faut qu'à ce Dieu devenu votre Père
S'offre le sang divin qui vous le rend prospère;
Il vous faut recevoir d'un autre sacrement
Pour nourrir votre cœur un mystique aliment.
Venez, approchez-vous : voici l'heure acceptable.
Un Dieu, peuple chrétien, vous invite à sa table. »
Il dit, puis un autel à la hâte est dressé.
En festons gracieux le feuillage tressé
Et les fleurs dont le sein répand des flots d'arôme
De l'humble sanctuaire embellissent le dôme.
Le mélèze, le pin et le cèdre à l'entour
Paraissent s'incliner pour saluer le jour,
Et, tandis qu'un ruisseau murmure son hommage,
L'oiseau de la feuillée en un tendre ramage
Bénit Dieu, de tout être arbitre permanent.
Aux vastes régions du nouveau continent,
Soit dans les bosquets verts qui bordent les savanes,
Ou dans ces bois ombreux qu'enlacent les lianes,
Ou le long de ces eaux, mers, lacs, fleuves, torrents,
Dont les bords sont connus de cent peuples errants,
Ainsi s'offre parfois le très-saint sacrifice.
Un temple de rameaux, élégant édifice,
S'élève au pied d'un chêne ou d'un magnolia;
Le lis, le chèvre-feuille et l'altier dahlia
De leurs riches couleurs parent l'autel rustique.
Le chef de la prière entonne le cantique,
Et l'Indien répond, louant avec transport
Le Dieu qui le sauva des Anges de la mort.
Puis, lorsque de l'amour s'accomplit le mystère,
On croit entendre et voir se réjouir la terre :
La forêt semble alors d'allégresse frémir,
La palombe non loin plus mollement gémir,

L'antilope jouant ne plus craindre d'alarmes,
Et la jeune nature étaler tous ses charmes.
« J'oserai m'approcher de l'autel du Seigneur,
Du Dieu qui réjouit et rajeunit mon cœur.
Jugez-moi, puisqu'en vous mon espoir se repose,
Et d'un peuple pervers, Dieu, séparez ma cause.
Des piéges du méchant, venez, arrachez-moi;
Car vous êtes ma force, ô mon Dieu. Mais pourquoi
Me laissez-vous marcher triste et versant des larmes,
Tandis que l'ennemi me poursuit de ses armes?
Faites, manifestant, Seigneur, votre bonté,
Luire votre lumière et votre vérité;
Car elles m'ont conduit dans vos saints tabernacles
Et sur le mont sacré, témoin de vos oracles.
Et je m'approcherai de l'autel du Seigneur,
Du Dieu qui réjouit et rajeunit mon cœur.
Que ne puis-je, ô mon Dieu, sur la harpe des Anges
Publier votre nom et chanter vos louanges!
O mon âme, d'où vient cette tristesse en vous?
Et pourquoi me troubler en des moments si doux?
Espérez en Celui que l'infortune implore,
Et sachez le louer et le bénir encore.
C'est mon Dieu, mon salut : à lui mes chants d'amour!
Dieu, Père créateur, qui nous donnas le jour,
Dieu, son Fils adorable, et vous, Dieu, don suprême,
Gloire à vous dans le temps et l'éternité même! »
Après l'hymne sacré, prêtre et peuple aussitôt
Se déclarent pécheurs en face du Très-Haut,
Et, trois fois tour à tour se frappant la poitrine,
Invoquent humblement la clémence divine.
Or, confiant en Dieu, Pierre monte à l'autel.
Fervent et recueilli, ce n'est plus un mortel;
Mais on croit voir un Ange offrant d'humbles hommages
Au Dieu qui d'un coup d'œil dissipe les orages.
Il figure Celui qui, propice et clément,
Pour sauver les mortels de l'abrutissement,

Naguère au Créateur s'est offert en victime.
Les disciples du Christ, pleins d'une joie intime,
Et tous participant au mystère adoré,
Entourent à genoux le ministre sacré.
Des vœux simples et purs qui procèdent de l'âme,
Des chants religieux où le croyant proclame
L'amour de ce Sauveur qui daigne encor s'offrir,
Et le recueillement qui ne veut se nourrir
Que de pieuse extase et d'amoureuse crainte,
Accompagnent dès lors l'immolation sainte.
Des Anges sont venus, invisibles aux yeux,
Et pleins de la ferveur dont ils brûlent aux cieux,
Adorer, sous un pain réduit aux apparences,
Le pouvoir qui jadis combla leurs espérances;
Puis, visibles à tous, les saints ressuscités
Apparaissent, de joie et d'amour transportés.
Aux croyants recueillis ils accourent se joindre
Pour adorer le Dieu dont ils avaient vu poindre
La venue et le jour sur notre humble horizon,
Et dont le doux espoir embellit leur prison.
Enfin ce Dieu sauveur que Dieu nomma son Verbe,
O spectacle émouvant ! est prosterné sur l'herbe.
Car, exemple toujours cher à la piété,
L'homme en lui rend hommage à la Divinité;
Il contemple, il adore avec reconnaissance
Le banquet où l'amour invite l'innocence.
La Vierge qui fut mère est là, versant des pleurs
Comme on verse la joie alors que dans les cœurs
Elle afflue, enivrante, et semble ici-bas même
Les plonger en des flots de volupté suprême.
  L'office continue, et bientôt s'accomplit
Le prodige où la foi s'épure et s'ennoblit.
Alors vers l'autel saint tous inclinent la tête,
Et l'Ange au ciel entonne un cantique de fête;
Mais l'instant solennel, le moment désiré
Arrive pour le cœur du croyant enivré.

Tous, Hébreux et Gentils, s'approchent, l'âme émue,
Et reçoivent le pain que Pierre distribue,
Pain qui pour le combat rend le juste plus fort
Et déracine en lui le germe de la mort;
Puis, ayant rendu grâce à ce Dieu qui se donne
Et de l'éternité leur offre la couronne,
De leur hôte expansif ils écoutent la voix.
« Mes enfants, dit Jésus, ô vous tous que je vois
Palpitants d'une vive et profonde allégresse,
Souvenez-vous toujours qu'ici de ma tendresse
Je vous offre en ce monde un gage précieux.
Venez donc, vrais chrétiens, cœurs aimants et pieux,
Puiser à cette source et la grâce et la vie;
Nourrissez-vous du pain que l'Ange même envie.
Et vous, mes officiers qui devez ici-bas
Pour la gloire de Dieu gouverner mes états,
Des trésors de l'Eglise heureux dépositaires,
Célébrez chaque jour ces augustes mystères,
Et vous avancerez ainsi de plus en plus
Vers le but glorieux qu'atteignent les élus.
L'oblation sans tache est l'arme que redoute
Le père de l'erreur et le suppôt du doute;
Le sang que vous allez offrir de toutes parts
De l'Eglise de Dieu protége les remparts,
Parmi les nations affermit ses conquêtes,
Et donne plus de vie et de prix à ses fêtes.
Favorable aux vivants touchés d'un saint remords,
Ce sang réparateur soulage aussi les morts;
C'est un tribut de foi, c'est un chant de louanges,
Un surcroît d'allégresse aux myriades d'Anges
Et le plus bel hommage offert à votre Dieu.
Mais, convives admis aux festins du saint lieu,
Soyez humbles et purs, et sachez dans vos âmes
De l'amour du Seigneur entretenir les flammes :
Ma paix de votre vie embellira le cours. »
Le Messie, à ces mots, interrompt son discours;

Et fixant ses regards sur le couple timide
Qui, prenant désormais sa parole pour guide,
A l'hymen, s'il le faut, est prêt à renoncer :
« Enfants, vous avez su, dit-il, intéresser
Le Ciel même en faveur de vos chastes tendresses.
Venez : le Seigneur Dieu vous promet ses richesses
Et s'offre à vous donner ses Anges pour soutiens,
Si vous savez toujours vivre en époux chrétiens.
L'union conjugale est de grâces munie ;
Dès le commencement le Seigneur l'a bénie,
Et son Verbe en a fait un sacrement divin
Qui, saintement reçu, n'appelle pas en vain
L'amour et la concorde au foyer domestique.
Enfin souvenez-vous que du lien mystique
Dont mon Père à jamais unit l'Eglise et moi
L'hymen est un symbole aux regards de la foi.
Approchez, car ma main sur vos fronts va s'étendre,
Et la grâce promise est prête à se répandre. »
Il dit ; les fiancés, se jetant à genoux,
Devant le Fils de Dieu se prennent pour époux
Et jurent de rester à leurs devoirs fidèles
En attendant le jour des noces éternelles.
Or, ayant de sa main daigné bénir l'anneau
Qui de leur alliance est l'emblème et le sceau,
L'Homme-Dieu, de la voix qui le caractérise,
Douce, grave et du cœur sans obstacle comprise,
Leur dit : « Puisqu'animés des plus purs sentiments,
Vous priez le Seigneur de bénir vos serments,
Enfants, je vous unis au nom de Dieu mon Père.
Epoux, vivez heureux sous sa loi tutélaire.
Au rang des sacrements dans mon code placé,
Le pacte conjugal par l'Eglise est dressé ;
L'offrande du salut le confirme pour elle,
Puis, en le bénissant, son ministre le scelle,
Et les Anges aux cieux le portent aussitôt
Pour le faire approuver de la main du Très-Haut.

Vous donc, époux chrétiens, puisqu'un saint nœud vous lie,
Portez le même joug au chemin de la vie,
Et, même dans le deuil, qu'il vous soit toujours cher.
Comme vous n'êtes plus par l'hymen qu'une chair,
N'ayez aussi pour deux qu'un esprit et qu'une âme.
Ensemble offrez au Ciel le tribut qu'il réclame,
Participez ensemble au banquet du Seigneur;
Puis, visant l'un et l'autre à l'éternel bonheur,
Sachez aux jours mauvais vous armer de courage,
Et, s'il faut, en mourant me rendre témoignage.
Ainsi que la vertu vous serve de support
Jusqu'au jour qui sera le jour de votre mort;
Mais allez cependant à la Gaule charmée
Porter la foi qu'en vous l'Evangile a semée,
Et faites-y chérir Celle dont le saint nom
Est l'arme à repousser les assauts du démon.
Là, les pauvres d'abord seront votre famille;
Ensuite, par le don d'un fils et d'une fille,
Vous verrez vos vieux jours égayés et bénis,
Et vous pourrez alors vous croire rajeunis.
Or quel est ce vieillard que l'on frappe et qu'on traine
Sanglant, défiguré, palpitant sur l'arène,
Et qui meurt pour le Christ en martyr triomphant?
C'est lui, c'est Pothinus, votre premier enfant.
Là, j'aperçois encore, autre gloire du Celte,
Une jeune héroïne à taille noble et svelte:
Un bel adolescent l'a prise par la main,
Et des persécuteurs ivres de sang humain
Tous deux vont affronter les apprêts et la rage.
Honneur à ces enfants dont le ferme courage
Ne craint ni les brasiers, ni le fouet des bourreaux,
Ni la dent des lions, ni le pied des taureaux!
C'est le frère et la sœur, Ponticus et Blandine,
Issus, jeunes époux, de votre Clémentine. »
Il dit, et revoyant la Vierge au front serein,
Celle dont le nom seul pour l'Enfer est un frein :

« O femme, reprit-il, la plus pure des femmes,
Cœur d'où l'amour divin jaillit en douces flammes,
Miroir mystérieux qui de la chasteté
Aux yeux de tout croyant reproduit la beauté,
Venez; car c'est à vous qu'à jamais je confie
Les cœurs vierges qu'un Dieu soutient et glorifie.
Approchez, mes enfants: vous, jeune Lilia,
Qu'une âme séraphique à ma Mère allia;
Pétronille, appelée à ceindre la couronne
Que le zèle convoite et le martyre donne;
Vous, Marthe, dont les vœux demandent pour époux
Ce Dieu que vous avez conjuré d'être à vous;
Vous, Hermione aussi, dont la vertu sans tache
Ressemble à cette fleur que le buisson vous cache;
Et vous toutes enfin qui cherchez les trésors
Que le Ciel distribue à ceux dont les efforts
De Marie en ce monde auront suivi l'exemple
Et de la pureté su préserver le temple.
Venez, et dès ce jour voyez votre soutien
Dans Celle qui se nomme astre ami du chrétien:
Mais écoutez ici comment avec tendresse
A l'Eve du salut le Saint-Esprit s'adresse :
« O ma fille, soyez attentive à ma voix.
« Oubliez votre peuple et ces murs où je vois,
« Glorieux et puissant, habiter votre père.
« Le Roi dont pour toujours l'œil vous sera prospère
« De votre beauté sainte aura le cœur épris.
« C'est votre Dieu : jugez par là quel est le prix
« De l'amour qu'il vous porte, ô Reine son épouse.
« Voici que, l'âme émue et noblement jalouse,
« Les filles de la terre ensemble apporteront
« Des présents destinés à parer votre front,
« Et le peuple et les grands viendront sous vos portiques
« Implorer de vos yeux les regards séraphiques.
« Votre gloire immortelle, ô Reine, vient du cœur;
« Car de l'esprit impur il s'est montré vainqueur.

« Vos habits sont brillants d'or et de broderie.
« Or bientôt, sur les pas de leur Reine chérie,
« Des vierges paraîtront au palais de l'Epoux,
« Conduites en chantant les hymnes les plus doux,
« Et se verront au Roi par elle présentées.
« Comme sœurs de l'Epouse aux banquets invitées,
« Il leur sera permis d'habiter en ces lieux.
« C'est alors que leur Reine à ses peuples joyeux
« Ouvrira les trésors où la gloire se puise,
« Et, dans un chant sacré que l'amour improvise,
« Eux diront sa louange aux échos éternels. »
« Ainsi dit le Psalmiste. A ces soins maternels
Que Marie offre aux cœurs où la vertu demeure,
Vierges, correspondez ici-bas jusqu'à l'heure
Où vous irez ensemble accompagner l'Agneau
Dont le sang a scellé le testament nouveau ;
Mais soyez cependant le parfum de ce monde,
Et rendez en bienfaits la chasteté féconde.
« Magdeleine, ma fille, est-ce vous qui pleurez ?
Consolez-vous : là-haut sont aussi préparés
Les trésors que l'amour, joint à la pénitence,
De la miséricorde obtient pour la constance.
Oui, vous tous, ô pécheurs qu'un fervent repentir
Ramène au droit chemin d'où l'on vous vit sortir,
Vous pourrez du Très-Haut désarmer la colère,
Et, tombant à ses pieds, vous trouverez un Père.
O vous qui de l'hymen avez subi la loi,
Souvenez-vous aussi, servantes de la foi,
Qu'à vos efforts pieux doit être décernée
La couronne immortelle aux élus destinée.
Car à tous les états approuvés par l'honneur
Le Ciel offre l'espoir de l'éternel bonheur :
Depuis l'humble berger jusqu'au roi sur son trône,
Depuis le mendiant qu'alimente l'aumône
Jusqu'au riche qui vit libéral de son or,
Et depuis le barbare, inaccessible encor

Au milieu des forêts qui lui servent d'asile,
Jusques au citoyen de toute grande ville
Où commerce, arts et lois fleurissent dés longtemps,
Tous, si dans leurs efforts ils vivent persistants
Et veillent sur leur âme en sages sentinelles,
Peuvent se faire ouvrir les portes éternelles.
Oui, tout homme est créé pour retourner à Dieu.
Oui, Celui qui du juste a couronné le vœu
Pour vous tous, ô mortels, vient de donner sa vie.
Or, si, fuyant la voie où son sang vous convie,
L'un de vous perd sa part dans les biens du salut, «
Sa perversité seule, et non Dieu, le voulut.
Vous donc, pécheurs, venez apaiser la justice :
Mon Pére ne veut point qu'un seul de vous périsse. »
  Jésus, par ces discours et par d'autres leçons,
De la foi dans les cœurs préparait les moissons;
Et pour tous les croyants premiers nés de l'Eglise
Il confirmait l'espoir que la croix réalise.
  Or sur le mont sacré, tandis qu'il enseignait,
De la voûte d'azur le flambeau s'éteignait.
La nuit venant alors semble épaissir ses ombres
Et vouloir déployer ses voiles les plus sombres.
Mais un rayon soudain part du plus haut des cieux;
Il ramène le jonr, puis il étale aux yeux
Un horizon si grand, que son contour embrasse
Tous les lieux de la terre en leur vaste snrface.
Des collines, des monts rangés dans le lointain,
Des mers dont les autans bouleversent le sein,
Des fleuves, et surtout des plaines, des vallées,
Par mille nations diversement peuplées;
Et les siècles enfin, déployant dans leur cours
Tous les évènements, les bons et mauvais jours,
Que l'Eglise immortelle insère dans ses fastes:
C'est le simple aperçu des tableaux les plus vastes.
  « Enfants, dit l'Homme-Dieu, nous sommes bien ici.
Asseyez-vous : je vais vous montrer éclairci

Ce mystère nouveau dont votre esprit s'étonne.
Ecoutez : le Seigneur en ce moment vous donne
La puissance d'atteindre aux faits de l'avenir.
La carrière qu'au loin l'Eglise va fournir,
Vous allez du regard la parcourir d'avance. »
Il dit. Sur l'herbe molle on s'assied en silence :
Les croyants qui n'ont plus à subir le trépas,
Et ceux qui, l'attendant, ne le redoutent pas,
Les Anges descendus à ces fêtes sacrées
Et ces autres esprits, ces âmes libérées
Que le Sauveur rassemble et convoque au Thabor,
De la voix qui s'apprête à les charmer encor
Vont recueillir, joyeux, la parole authentique;
Et le Seigneur Jésus, narrateur prophétique,
Après avoir d'abord de l'œil et de la main,
Sur la scène où se meut le flot du genre humain,
Fixé l'attention du pieux auditoire,
Du règne de l'Eglise anticipe l'histoire :
« Vous la verrez toujours, forte de mon soutien,
Lutter contre le mal en opérant le bien. »

CHANT XXII.

LE RÈGNE DE L'ÉGLISE.

SOMMAIRE.

La cité de Dieu. — La montagne du Très-Haut. — Le temple du salut. — L'arbre aux immenses rameaux. — La barque de Pierre. — L'Eglise du Christ. — L'Esprit saint à l'Eglise son épouse. — Hors de l'Eglise point de salut. — Témoignages de l'Eglise en faveur d'elle-même. — Elle se nomme Une, Sainte, Catholique, Apostolique, Romaine, Militante, Souffrante et Triomphante. — L'assemblée des vrais croyants. — Pierre et ses successeurs chefs suprêmes de l'Eglise. — L'Eglise gardienne de la foi. — Amour qu'elle témoigne à ses enfants. — Elle administre les sacrements du nouveau pacte. — Préceptes de l'Eglise. — Persécutions que l'Eglise a eu à subir sous les Césars et dans le cours des siècles. — Glorieux martyrs de la foi. — Ennemis que l'Eglise a eu à combattre : le Gnosticisme, le Manichéisme, Donat, l'Arianisme, Macédonius, Pélage, Nestorius, Eutychès, le Mahométisme, Sergius, les Iconoclastes, le schisme des Grecs, Bérenger, les Albigeois, les Vaudois, les Flagellants, Wiclef, Jean Huss et Jérôme de Prague, le Protestantisme et ses ramifications, le Jansénisme, le Déisme, l'Athéisme et l'Indifférence. — Pouvoir de l'Eglise. — Conciles œcuméniques. — Défenseurs de l'Eglise : les Pères apostoliques; les Apologistes grecs; les Apologistes latins; les Docteurs de l'Eglise grecque; les Docteurs de l'Eglise latine; écrivains religieux de tous les pays et de tous les temps. — La Bible, le livre par excellence; l'Eglise seule en est l'interprète. — L'Evangile propagé par les apôtres et leurs successeurs dans toutes les contrées de l'univers. — La foi portée dans le Nouveau-Monde et dans l'Océanie. — Bel avenir. — Autres remparts de l'Eglise : les Augustins; les Bénédictins; les Franciscains; les Dominicains; la Compagnie de Jésus; ordres divers. — Ordres et congrégations de femmes pieuses. — Fruits et labeurs de l'Eglise. — Sa divine influence dans tous les états de la société. — Elle défend la liberté de l'homme. — Elle civilise les peuples. — Elle prêche la paix. — Elle permet les guerres justes, telles que les Croisades. — Elle protége les peuples contre la tyrannie. — Elle est le boulevard des bonnes mœurs. — Elle encourage les beaux-arts. — Les œuvres du passé préservées par elle. — L'art chrétien en diverses contrées. — Peintres célèbres. — Architectes, basiliques et cathédrales. — Musique religieuse. — L'Eglise favorable aux captifs et aux orphelins. — Bienfaits divers. — Soins des malades. — Frères de Saint-Jean de Dieu — Filles de la Charité. — Eloge de la charité. — Soin des pauvres. — Autres institutions de bienfaisance. — L'Eglise opérant des miracles. — Culte des saints. — Culte public offert au Très-Haut. — Solennités chrétiennes.

Dimanche, Avent, Conception, Noël, Circoncision, Epiphanie, Purification et Annonciation, Semaine sainte, Pâques, Ascension, Pentecôte, Trinité, Fête-Dieu, saint Jean-Baptiste et saint Pierre et saint Paul, Assomption et Nativité, les Saints Anges, la Toussaint. — Autres fêtes de l'Eglise. — Trésors de l'Eglise. — Joie des chrétiens à servir Dieu. — Saints et grands personnages dont l'Eglise s'honore. — Papes célèbres. — Evêques illustres. — Pieux confesseurs. — Eloge et dévouement du sacerdoce chrétien. — Vierges de choix. — Saintes femmes. — Pénitentes modèles. — Les mauvais et les bons rois. — Reines dignes de mémoire. — Ordres guerriers. — La chevalerie. — Héros fameux. — Objections contre l'Eglise résolues : 1° pouvoir des Souverains Pontifes ; 2° accusation de tyrannie et de fanatisme ; 3° accusation de discorde ; 4° accusation d'immoralité ; 5° accusation concernant le célibat ; 6° amour des grandeurs et de l'or ; 7° accusation de trop s'occuper de sciences humaines ; 8° accusation d'ignorance ; 9° relâchement de la discipline ; 10° simonie ; 11° honneurs rendus au Vicaire de Jésus-Christ ; 12° domaine temporel ; 13° la raison sous le joug. — Beauté de l'Eglise. — Après avoir fait le tableau du règne de l'Eglise, le Christ disparaît.

Voyez cette cité qui, sur un mont bâtie
Et comme sans espoir d'une armée investie,
Pourtant ne paraît point craindre pour ses remparts.
En vain les assiégeants portent de toutes parts
La rage et les assauts qu'ils dirigent contre elle ;
Vainement, pour servir leurs vœux et leur querelle,
Ils reçoivent de loin d'innombrables renforts,
Et le long de ses murs ils élèvent leurs forts :
Elle, au haut de ses tours, se rit de leur menace
Et des fruits avortés de leur haine tenace.
Elle semble devoir ne succomber jamais,
Et la croix, son drapeau, décore ses sommets.
Ses heureux habitants, sans redouter d'outrages,
Vont vaquer chaque jour au soin de leurs ouvrages,
Et la guerre en fureur ne les alarme point.
Cette ville assiégée et tranquille à ce point,
Contre qui l'on s'insurge et l'on se coalise,
C'est la cité de Dieu, mon amour, mon Eglise.
C'est la montagne même où, selon l'Esprit saint,
Habite le Seigneur, propice à qui le craint.
Bien au dessus de vous voyez-la maintenue,
O collines et monts qui dominez la nue ;
Voyez sur ses hauteurs, pour y vivre et mourir,
Les peuples de la terre empressés d'accourir.

Car ils disent entre eux : « Venez, allons ensemble
A la montagne sainte où le Christ nous rassemble.
Nous y verrons sur nous le Seigneur Dieu régner,
Et là nous entendrons sa parole enseigner
Les grandeurs de son être et quelles sont les voies
A suivre pour atteindre au séjour de ses joies. »
Sur un rocher, plus loin, quel temple est élevé?
Son dôme somptueux n'est pas même achevé
Que tout autour de lui chancellent et s'écroulent
Ces temples de l'erreur, ces autels d'où découlent
Des flots de sang versé pour honorer l'Enfer.
Vainement assailli par les feux et le fer,
Et vainement battu par tous les vents d'orage
Qui des mers pour renfort alimentent la rage,
Sous tant d'efforts divers il n'est pas ébranlé.
Voyez l'impie osant, du démon stimulé,
Miner avec ardeur ces hauts murs dans leur base;
Mais un roc tout à coup s'en détache et l'écrase,
Et le vaste édifice est, sous l'œil du Très-Haut,
Réparé sans délai pour un nouvel assaut.
Ce temple merveilleux que nul pouvoir ne brise,
Je l'ai construit moi-même et l'ai nommé l'Eglise.
Considérez cet arbre aux rameaux ondoyants
Où viennent s'abriter tous les peuples croyants :
Il déploie à vos yeux son ombre salutaire
Pour atteindre à la fois aux deux bouts de la terre.
Son feuillage est toujours dans toute sa fraîcheur;
Ses fleurs ne perdent point l'éclat de leur blancheur,
Ni leurs parfums exquis, précieux apanage,
Et les fruits abondants qu'il produit d'âge en âge,
Délices de la vue et du goût, sont un mets
Dont l'homme voyageur ne se lasse jamais.
C'est en vain que les vents autour de lui mugissent,
En vain, pour l'étouffer, de la terre surgissent
Des arbres dont l'ombrage et les fruits sont malsains;
Car, de l'esprit pervers ruinant les desseins,

Sitôt que de ces plants il s'élève une touffe,
Lui, l'arbre primitif, de ses bras les étouffe.
Si parfois des rameaux flétris ou desséchés
S'en séparent ou sont par le fer retranchés,
Il prend comme un surcroît de vigueur et de sève;
Son front toujours plus haut vers les astres s'élève,
Et des jets verdoyants, par leur rapide essor,
Entés ou nés de lui, l'embellissent encor.
Cet arbre si fécond de richesse et de vie,
Et dont même de loin votre vue est ravie,
Boit les eaux d'un torrent qui découle des cieux;
Il vit de siècle en siècle et sans devenir vieux
En un sol que la grâce engraisse et fertilise.
Et son nom doux au cœur, mes enfants, est l'Eglise.
Une barque là-bas s'aperçoit sur les mers :
Elle paraît lutter avec les flots amers,
Et, tel qu'un voile sombre, un nuage la couvre.
Ne vous semble-t-il pas que l'abîme s'entr'ouvre,
Et qu'elle va bientôt disparaître à votre œil,
Ou se briser soudain sur le premier écueil?
Tous les vents à l'entour de concert se mutinent,
Et, se ruant contre elle, à la perdre s'obstinent.
Voyez un nautonnier que l'on croirait au port,
Tant il redoute peu la tempête et la mort :
Au plus fort de l'orage, il pêche dans ces ondes,
Ou repose au sommet des vagues furibondes.
Sur l'avant du navire apparaît une croix,
Puis on lit à la poupe en lettres d'or : Je crois.
C'est ainsi que la nef, en dépit des tourmentes,
Vogue et semble glisser sur les eaux écumantes.
Ce vaisseau qui jamais ne s'égare en son cours,
Et pour qui, résultat d'invisibles secours,
Des flots et des autans l'effort se neutralise,
C'est la barque de Pierre, et c'est aussi l'Eglise.
L'Eglise, c'est encor la pierre que le Ciel
Dans une vision fit voir à Daniel.

D'une haute montagne il la vit détachée,
Puis rouler et partout sur la terre jonchée
De royaumes sans nombre étaler les débris.
Spectacle merveilleux pour les peuples surpris!
Elle-même devient une montagne immense,
Un empire nouveau dont la vaste puissance
Brise tout autre empire et subsiste à jamais.
L'Eglise, c'est l'étoile, astre gage de paix
Qui, s'onvrant un passage au travers de la nue,
Du Messie en ce monde atteste la venue,
Et conduit au vrai Dieu les peuples et les rois.
C'est elle qu'Isaïe a nommée autrefois
Le sentier du Seigneur, la voie unique et sainte.
L'ignorant et l'aveugle y marcheront sans crainte;
Car, toujours interdite au superbe, à l'impur,
Elle est pour le fidèle un chemin droit et sûr,
Et c'est la porte d'or, pour l'incroyant fermée,
Mais ouverte à la foi par l'amour confirmée.
Or écoutez comment, au nom du Rédempteur,
Parle un Voyant, ému d'un souffle inspirateur.
Réjouis-toi, stérile : un Dieu te rend féconde,
Et d'enfants nés de lui tu vas peupler le monde.
Ces parvis où tu vois tes fils s'humilier,
Sache les agrandir et les multiplier;
Pénètre à droite, à gauche, et, parcourant la terre,
Soumets les nations à ton joug salutaire.
Ah! ne crains pas : jamais tu n'auras à rougir.
Celui qui te créa daignera te régir:
Il est ton Rédempteur; c'est le Dieu des armées.
En vain, de mon aspect, de mon souffle alarmées,
Les montagnes au loin s'ébranlent : mon amour
A mon épouse sainte est acquis sans retour;
Et la paix, ce doux fruit de notre noble pacte,
Les siècles la verront entre nous deux intacte.
Je viendrai de tes pleurs essuyer les torrents,
Et je replacerai tes pierres dans leurs rangs.

Un trône de saphir, des rubis pour parure
Et des portes de marbre à riche ciselure,
Tous ces présents pour toi sont déjà préparés.
Puis, rassemblant alors tes enfants égarés,
J'en ferai du Très-Haut des disciples fidèles,
Et l'étranger enfin sous tes lois maternelles
Accourra se ranger, repentant et soumis. »
Voulez-vous donc sans cesse être à moi, mes amis?
Dans la cité de Dieu que votre front s'abrite;
Allez à la montagne où le Seigneur habite;
Venez prier au temple, asile de ma loi;
Croissez comme un rameau sur l'arbre de la foi;
Voguez en passagers dans la barque de Pierre;
Suivez, ayant toujours pour guide ma lumière,
Le chemin d'où par moi les pervers sont exclus,
Et passez par la porte ouverte à mes élus.
L'ordre le veut ainsi : puisqu'il est une voie,
Un flambeau conducteur que le Ciel vous octroie,
Pour marcher et vous rendre au séjour de la paix,
Pourrez-vous, sans les suivre, y parvenir jamais?
Non, si ce n'est par moi, nul ne vient à mon Père.
Mais ne la nommez point exclusive et sévère,
Cette loi de salut, chère à la charité.
Combien ne verraient pas luire la vérité,
Si j'ensse laissé l'homme, égaré dans ce monde,
Jouet de son humeur muable et vagabonde!
J'aurais alors agi comme le médecin
Qui, voyant un malade avec la mort au sein,
Dirait : « Pour vous guérir, il n'est qu'un seul remède;
Vous pouvez cependant appeler à votre aide
Et moyens et secours qui vous plairont le mieux. »
Ne croyez pas non plus que ce présent des Cieux,
La liberté de l'homme y soit humiliée.
Non; mais, commune a tous et dûment publiée,
Ma loi rend les mortels égaux devant Celui
Qui donne à chacun d'eux sa grâce pour appui.

Or que deviendront-ils, ceux qui n'ont pu connaître
Le pacte du salut par où l'on doit renaître?
Mon royaume pour eux ne s'ouvrirait donc pas!
Ah! si, de la vertu chérissant les appas,
Ils ont fait constamment le bien à leur portée,
A mon insu par eux aimée et respectée,
Ma loi, dans ses rigueurs, n'aura rien à punir.
Même aux enfants de Dieu vous les verrez s'unir ;
Car ils ont plus ou moins, au sein de l'ignorance,
Du Messie en leurs jours conservé l'espérance.
Ils ont suivi la loi qui, siégeant dans le cœur,
Est favorable au juste et sévère au pécheur ;
Ou, s'ils l'ont transgressée, un repentir sincère,
Un amour tel qu'un fils l'éprouve pour son père,
Les ont à mes regards justifiés encor.
Cet espoir qui vers Dieu leur fait prendre l'essor,
Ce zèle du devoir, ce repentir durable
Et cet amour divin qui sauve le coupable
Leur ont de mon baptême acquis l'heureux effet.
Ils ont en vérité désiré ce bienfait
En voulant accomplir ce que le Ciel ordonne :
L'Eglise ouvre ses bras, et le Très-Haut pardonne.
Puis sachez, mes enfants, que pour l'homme il vaut mieux
Avec sincérité croire même aux faux dieux
Que d'oser dire, ô honte! ô démence funeste!
« Dieu n'est pas; contre lui notre raison proteste. »
Car, sans Dieu, sans croyance et sans religion,
Tout pacte, tout pouvoir n'a plus de sanction;
Les empires n'ont plus de base qui subsiste,
Et le chaos alors seul règne, seul existe.
Hâtons-nous, revenons à celle que mon choix
Etablit pour défendre et promulguer mes lois.
Dirai-je que de Dieu provient son origine?
Mais considérez-la dans sa beauté divine:
Lorsque vous contemplez le soleil radieux,
Un parterre, un jardin d'aspect délicieux,

Un tableau ravissant, chef-d'œuvre de peinture,
Un palais d'une noble et durable structure,
De l'œuvre et de l'auteur vous n'osez pas douter.
Ainsi voyez l'Eglise aux yeux se présenter,
Telle qu'avec amour l'avenir la contemple,
Et dites : « Du salut c'est le vrai, le seul temple. »
Quels noms mystérieux aura-t-elle ici-bas,
Celle qui va du Christ gouverner les états?
Elle est UNE. Il est un, le Dieu qu'adore l'Ange
Et pour qui l'univers n'a qu'un cri de louange.
La Vérité, dont l'astre aux yeux du monde a lui,
Par immuable essence, est une comme lui.
Tous les peuples ne sont qu'une grande famille :
Sur tous sa bonté veille et sa clémence brille.
Il n'a, pour les sauver, donné qu'un Rédempteur :
Il n'est donc qu'une foi, qu'un troupeau, qu'un pasteur.
Elle est SAINTE. Celui qui la fonde et qui l'aime
N'est-il pas le Dieu juste et la sainteté même?
N'enseigne-t-elle pas amour et vérité?
Mon étendard partout est par elle planté.
Que de saints monuments vont signaler son zèle!
Et combien de ses fils au cœur pur et fidèle
Me rendent témoignage et parviennent aux cieux!
L'Eglise est CATHOLIQUE. Et les temps et les lieux,
Comme un don de ma main, vont être son domaine.
Elle offrira mon pacte à toute race humaine,
De toute vérité gardera le dépôt,
Et vous dispensera tous les biens du Très-Haut.
C'est en vain que l'Erreur, jalouse de l'entendre,
A ce nom glorieux ose parfois prétendre :
Ses fils, honteux d'un vol qui doit les diffamer,
Auprès des vrais chrétiens n'osent le réclamer.
Elle est APOSTOLIQUE. Immuable est son règne.
Les dogmes précieux qu'aux peuples elle enseigne,
Tels qu'à douze pêcheurs j'en livre le trésor,
Et tels qu'eux en mourant les promulguent encor,

Jusques au dernier jour vont éclairer la terre ;
Car d'autres, appelés au même ministère,
Et guidés comme vous par un souffle divin,
Sur le dépôt du Christ ne veillent pas en vain.
  Elle est aussi ROMAINE, et ce nom signifie
Que son Chef siége à Rome, et que le Ciel confie
A l'Evêque pasteur de la ville aux sept monts
Le soin de ce troupeau dont partout les démons,
En loups dévastateurs, veulent faire leur proie.
Fuyez, Césars, et vous, ô sceptre que j'envoie,
Régnez : l'antique Erreur, brisant ses étendards,
Cède à la vérité son trône et ses remparts.
Or, puisque là, chrétiens, réside mon Vicaire,
Portez avec amour le nom de votre père.
  Enfants, ne faut-il pas aussi vous indiquer
D'autres noms que l'Eglise ira revendiquer?
  Mon épouse ici-bas se nomme MILITANTE ;
Car, jusqu'au jour lointain de glorieuse attente,
Elle y combat le vice et l'erreur et l'Enfer,
Résiste à leurs assauts comme une tour de fer,
Puis aux nombreux guerriers dont elle s'environne
Du ciel à conquérir propose la couronne.
  SOUFFRANTE est l'autre nom qu'elle aura sur ces bords
Où, pour venir plus tard partager mes trésors,
Des âmes vont au sein d'ineffables souffrances
S'épurer et sur moi fonder leurs espérances.
  Mais, enfin parvenus aux parvis de la paix,
Les serviteurs de Dieu l'adorent à jamais,
Possèdent un bonheur dont l'aspect les enchante,
Et composent alors l'Eglise TRIOMPHANTE.
  Pierre que j'ai choisi pour paître mon troupeau,
Et qui revit toujours dans un pasteur nouveau
Lorsque la mort atteint le Pontife suprême ;
Ces nombreux lieutenants qu'il établit lui-même,
Et, plus nombreux encor, ces prêtres de ma loi
Qui, fermes dans leur poste, ont le sublime emploi

De veiller, eux aussi, sur mes chères ouailles
Et de combattre en foule autour de mes murailles;
Puis ces peuples qu'au loin vous voyez dispersés,
Tous entre eux par leur langue et leurs mœurs nuancés,
Et cependant unis dans la foi qui leur ouvre .
Le temple où vit le Dieu que son flambeau découvre :
Voilà l'Eglise. Mais, l'ordre ainsi le voulant,
Et comme vous l'a dit un oracle excellent,
Dans les chefs du troupeau l'autorité réside,
Et Pierre, dont le soin à tous les soins préside,
En est dans tous les temps comme le réservoir.
Ainsi que dans les cieux la science aime à voir,
Chez ces globes créés par le pouvoir suprême,
Un orbe principal régir chaque système
Et d'un centre commun tous subir l'action,
Voyez dans mon royaume, auguste attraction!
Par groupes à leurs chefs les ouailles soumises,
Et pasteurs et troupeaux, selon des lois précises,
Révérant en Céphas le foyer de la foi.
Oui, dans mon substitut, croyants, revoyez-moi.
Pierre a reçu la clef du royaume céleste;
Sur lui jusqu'à la fin repose, je l'atteste,
L'empire dont la croix est comme le drapeau,
Et le Christ l'a chargé de paître son troupeau.
Car Pierre au Fils de Dieu le premier rend hommage;
Puis il est le premier par l'amour qui l'engage
A défendre les murs que je viens de bâtir,
Le premier par l'ardeur d'un noble repentir,
Le premier à revoir le Maître qu'il adore,
Et le premier enfin lorsqu'il s'agit encore
De mériter le poste où l'a placé mon choix.
Aussi le verrez-vous, appuyé de ses droits,
Avec l'autorité qui sans cesse annihile
Les complots malveillants d'une puissance hostile,
Siéger et définir le dogme et le devoir.
Combien le cœur pieux se complaît à le voir

Vers son Maître en marchant se diriger sur l'onde !
Car il montre aux chrétiens que sur les flots du monde,
Si le Christ est leur but, ils ne peuvent périr.
Or, soumise au pouvoir qui vient de l'aguerrir,
L'Eglise, mes enfants, active sentinelle
Que l'Esprit saint d'en haut protége de son aile,
D'âge en âge avec soin veille sur le trésor
Qui pour elle a toujours mille fois plus que l'or
Et que les diamants de valeur intrinsèque.
Mais, bien loin d'imiter l'imposteur de la Mecque,
La charité, la foi, le zèle patient,
Un esprit droit et sûr, ferme et conciliant,
Sont contre toute erreur son arme la plus chère.
Même lorsqu'elle a vu la rigueur nécessaire,
Ce n'est qu'en gémissant que de son temple enfin
Elle chasse l'impie infecté de venin
Et l'orgueilleux pécheur, fils révolté contre elle.
Ainsi l'Eglise embrasse et soutient ma querelle;
Mais voit-elle l'injuste enclin au repentir?
Alors plus de rigueurs, et, pour le convertir,
Votre mère n'a plus qu'indulgence et tendresse.
Heureux, trois fois heureux le pécheur qui s'empresse
D'obéir à l'Eglise, à la grâce, à l'amour!
Anges du ciel, chantez et bénissez le jour
Où la brebis perdue est pour Dieu retrouvée.
La vérité divine en mon nom préservée
De l'Eglise de Dieu n'est pas l'unique soin;
Car son zèle toujours, et de près et de loin,
Au milieu de mon peuple en répand la lumière.
O fontaines de grâce où, durant la carrière,
La soif du pèlerin va se désaltérer,
Qui donc, mes sacrements, devra vous conférer?
Riantes oasis du désert de ce monde,
Asiles de repos pour l'âme vagabonde,
Refuges de salut au malheur destinés,
Qui doit tenir ouverts vos abris fortunés?

L'Eglise. D'elle ainsi l'enfant qui vient de naître.
Pour ne vivre qu'en Dieu, reçoit un meilleur être;
Par elle l'Esprit saint confirme le croyant;
Du mets le plus suave et le plns attrayant
Elle nourrit les cœurs qu'un saint désir anime,
Exerce du pardon la puissance sublime,
Porte au chrétien mourant des secours merveilleux,
Marque d'nn sceau sacré les ministres des Cieux,
Et bénit en mon nom l'union conjngale.
De mon Eglise enfin le règne se signale
Par des lois que d'en haut dicte le Saint-Esprit,
Et que ponr ses enfants dans son code elle écrit.
« Chrétiens, voici mes lois : Sanctifiez mes fêtes.
Ayez des cœurs fervents et des louanges prêtes
Pour venir célébrer les mystères divins
Dont Dieu se glorifie avec les Séraphins.
« Que, le jour du Seigneur et ces autres journées
Qu'à bénir ses bienfaits sa grâce a destinées,
Je vous voie en mon temple adorer à genoux
Le Dieu qui s'est fait homme et s'offre encor pour vous;
Car c'est là le plus saint et le plns noble hommage,
Le plus digne du Dieu dont vous êtes l'image.
« Au moins nne fois l'an confessez vos péchés,
Et d'un vrai repentir ayez vos cœurs touchés.
« Une fois pour le moins, dans le même intervalle,
Goûtez de l'aliment qu'en robe nuptiale
A la table d'un Dieu vous devez recevoir.
« Puis, pour vous dans ce monde autre important devoir,
Jeûnez quarante jours avant la grande fête
Où du Christ triomphant la Mort fut la conquête;
Jeûnez trois jours encore avant chaque saison,
Et qu'unis devant Dieu, le jeûne et l'oraison
De mes solennités honorent la vigile.
« Souvenez-vous du jour, si saint dans l'Evangile,
Où l'Homme-Dieu mourant de fiel dut s'abreuver;
Sachez alors de chair par égard vous priver,

Et, du nouveau sabbat attestant l'éminence,
Recueillez-vous la veille et gardez l'abstinence.
« En outre, ces pasteurs dont les soins sont à vous,
Et qui, de vingt fléaux affrontant le courroux,
Ne vous délaissent point quand tout vous abandonne,
Maintenez-les, croyants : c'est le Christ qui l'ordonne. »
Ces lois de mon Eglise obligent tout chrétien ;
S'il y soumet son cœur, il y trouve un soutien,
Un rempart permanent dans la lutte acharnée
Où l'âme dans ce monde et comme condamnéo.
Mais apprenez, mon peuple, et ne l'oubliez pas,
Que ma divine épouse a, dès les premiers pas,
Pris pour guide en son règne et pour rég le fixée
La loi qu'au Sinaï le Seigneur a tracée.
Comme figure, enfants, l'antique loi n'est plus,
Et les symboles sont désormais superflus;
Mais, basés sans retour sur la loi naturelle,
Les dix commandements sont durables comme elle.
Maintenant avançons parmi tous ces combats
Où l'Eglise est sans cesse engagée ici-bas.
Le sang de ses guerriers agrandit son empire;
Leur parole en tout lieu de son souffle s'inspire
Pour combattre en mon nom et confondre l'erreur;
Puis, par eux de l'Enfer méprisant la fureur,
Elle poursuit au loin sa marche triomphante
Et chante les héros et les saints qu'elle enfante.
Venez donc, mes amis, et parcourez d'abord
Tous ces champs de bataille où le sang et la mort
Rendent victorieux les soldats de l'Eglise.
Contre elle avec l'Enfer Néron se coalise.
Pierre et Paul, dignes chefs de mon jeune troupeau,
Et guerriers que l'on vit défendre mon drapeau,
Remportent noblement la palme du martyre
Et s'élévent aux lieux où l'amour les attire.
Mais voyez des Césars toute la ville en feu :
C'est l'œuvre de Néron, et pour lui c'est un jeu ;

Puis ce monstre aux chrétiens en rejette le blâme.
Alors plus que jamais, par le fer et la flamme,
Meurent de vrais héros, champions de leur foi :
Vital, Celse, Nazaire, et d'autres qui pour moi
Bravent tous les tourments qu'invente la furie
Et souffrent, bienheureux que le Ciel leur sourie.
  Tu t'armes contre moi, cruel Domitien;
Flavius, ton parent, noble patricien,
Et l'héroïque Achille et le pieux Nérée
Vont chanter près de moi leur victoire sacrée.
Dans une huile bouillante on a plongé celui
Qui, du sein de son Dieu se faisant un appui,
Dans une douce extase y reposa sa tête.
  Or la guerre est encore à sévir toute prête :
C'est Trajan qui se fait aussi persécuteur,
Trajan qui d'*Optimus* porte le nom flatteur!
Ignace, dont le Christ a caressé l'enfance,
A la faim des lions est livré sans défense;
Par leur fureur bientôt voyez-le déchiré;
Mais le dernier soupir du martyr dévoré
Est un joyeux hommage au jour qu'il voit éclore.
Sous le même empereur, combien d'autres encore
Scellent dans les tourments leur constance et leur foi,
Honorent mon Eglise et confirment ma loi!
C'est vous, vaillant Rufus et généreux Zosime,
Et toi, pasteur d'Ephèse, admirable Onésime,
Comme Etienne mourant et priant comme lui.
Tu vois les cieux ouverts, et leur splendeur t'a lui.
C'est Crescent dans la Gaule et Césaire en Espagne,
Et des milliers que Dieu de sa grâce accompagne
Jusqu'à l'heure invoquée où la mort les attend;
Et c'est mon frère aussi sur la croix palpitant.
  De son prédécesseur Adrien suit la trace.
Les chrétiens de nouveau s'arment de leur cuirasse,
Et, zélés, pour leur foi vont combattre et mourir.
C'est Eustache : aux faux dieux il ne saurait offrir

Un encens qu'il réserve au seul Dieu qu'il adore.
C'est Sophie et Zoé que l'Orient honore,
Symphorose et ses fils, bénissant leur trépas,
Et beaucoup dont les noms ne se connaissent pas
Au pieux Antonin succède Marc-Aurèle.
De l'erreur par le sang il défend la querelle,
Et d'illstres martyrs se montrent à nos yeux,
Offrant avec Soter leur témoignage aux Cieux.
Celui-ci, chargé d'ans, de labeurs et de gloire,
Au dernier de ses jours invoque la victoire.
Polycarpe est son nom. L'apôtre bien-aimé
L'avait pour la vertu, pour ma cause formé.
Lève-toi, viens et marche au but de ton envie,
Et reçois de ma main la couronne de vie;
Car, jusques à la mort fidèle à son devoir,
L'Ange chéri de Smyrne a rempli mon espoir.
Mais admirez encore un Justin dont la plume
Peint la foi comme un feu qui dans l'âme s'allume :
Pour elle il sait combattre et pour elle mourir;
Une Félicité que l'on voit aguerrir
Ses sept fils pour la lutte où ma voix les appelle;
Puis un Symphorien qui refuse à Cybèle
L'hommage qu'avec joie il offre au Dieu vivant;
Et Cécile si noble, alors qu'en s'élevant
Son regard puise aux cieux les accords de sa harpe,
Et quand, d'un saint amour portant la blanche écharpe,
Elle va conquérir un glorieux destin.
Aux rives de l'Arar voyez, avec Pothin,
Attale, Maturus, Epipode, Alexandre,
Valérien, Marcel et d'autres, qui vont rendre,
En marchant à la mort, hommage au Rédempteur.
Mais Sévère paraît, et ce persécuteur
De la haine en courroux reprend l'horrible ouvrage.
Léonide d'abord offre au Christ son suffrage,
Et, fidèle à mon nom comme à la chasteté,
Potamienne meurt dans toute sa beauté.

Plus loin c'est Perpétue et sa sœur adoptive,
Sature et Révocat que la grâce captive :
Ils meurent tous ensemble, aux bêtes exposés,
Et, selon Dieu, leurs noms sont immortalisés.
Salut, ô Lugdunum, ô ville généreuse!
Ce sang coulant à flots dans un lit qu'il se creuse,
C'est le sang de tes fils sous le glaive expirants.
Ce vieillard que l'on voit marcher de rangs en rangs,
Portant le feu divin qui gagne les batailles,
Ce pasteur qui, joyeux, tombe avec ses ouailles,
C'est Irénée, ardent parmi les défenseurs
Du siége où sont assis Pierre et ses successeurs.
Meurtrier odieux d'un prince juste et sage,
Maximin par le fer signale son passage.
De l'Eglise, sous lui, plus d'un milicien
Suit à la mort son chef, le vaillant Pontien.
Dèce vient à son tour, et l'Eglise s'inonde
Du sang pur dont les flots la rendent plus féconde.
Fabien le premier s'offre pour ses brebis;
Puis d'un combat sacré viennent gagner le prix
Vénantius, jeune homme et héros magnanime
Que dans ses longs tourments un grand espoir anime,
Et qui, surcroît de force à son cœur excité,
Voit un Ange du ciel combattre à ses côtés ;
Pione dont le cri : « Seigneur, prenez mon âme! »
Du bûcher dans son sein semble inviter la flamme ;
Christophe de Lycie, et vous, les sept Dormants,
Qui voyez le Très-Haut dans vos ravissements;
Babylas, patriarche et gloire d'Antioche :
Pierre, glorifié par le noble reproche
Que son courage adresse à de vils magistrats;
Maxime, non moins grand parmi les scélérats
Dont la basse fureur le juge et le lapide;
Denyse que la mort vainement intimide;
Agathe qui préfère à de mondains appas
L'humilité du Christ, l'opprobre et le trépas;

Hippolyte, mourant comme son homonyme ;
Deux Alexandres, l'un révéré de Solyme,
Et l'autre qu'illustra le nom de *Charbonnier ;*
Marcien, Lucien, Conon le jardinier,
Sennen, Abdon, Nestor, Polyeucte, Victoire,
Et de nombreux héros dont le Ciel fait l'histoire.
Valérien surgit, et le sang coule encor.
Vers un meilleur séjour allez prendre l'essor,
Vous, fidèles pasteurs, nommés Etienne et Xiste,
Que, vivants et mourants, le Saint-Esprit assiste,
Et qui d'un grand amour chérissez mon troupeau ;
Toi qui des vrais chrétiens as vengé le drapeau,
Cyprien, de mon œuvre ô puissante colonne ;
Aimable et cher Laurent, dont je vois la couronne
Surpasser en éclat ces feux où ton grand cœur
De l'Enfer acharné se montre le vainqueur ;
Hyacinthe, Protus, et vous, belle Eugénie,
Que le céleste Epoux d'héroïsme a munie ;
Cyrille, jeune enfant, si constant et si fort
Lorsqu'invoquant mon nom tu marches à la mort ;
Fructueux, dont la gloire à Tarragone est chère :
Et toi, Marianus, applaudi de ta mère
Lorsqu'avec mes martyrs immolés à Cyrtha
Pour t'inviter aux cieux l'Eternel te compta.
Or, sous Aurélien, de nouveaux témoignages,
De l'Eglise du Christ glorieux apanages,
Par elle en ses enfants au Très-Haut sont offerts.
Par mes dignes témoins que de tourments soufferts !
Félix comme un guerrier en triomphant succombe.
En Gaule c'est Patrocle, Aurélie et Colombe ;
Ici Memmas, berger, magnanime croyant ;
Conon qui dans la croix trouve un charme attrayant,
Et son fils, avec lui bénissant la mort même.
Mais voici que l'Erreur, dans sa fureur extrême,
De mon Eglise enfin croit pouvoir se venger,
La poursuivre en tout lieu, l'atteindre et l'égorger.

Quatre persécuteurs, que l'Enfer aiguillonne,
Se lèvent, et partout le sang coule et bouillonne.
Que vous êtes nombreux, ô martyrs que je vois,
Témoigner maintenant en faveur de ma croix!
Levez-vous et marchez : l'Eglise vous appelle.
Chrétiens, allez combattre, allez vaincre avec elle.
Paraissez, cher Maurice et noble légion,
Qui rendez en mourant à la religion
Un hommage qu'aux cieux l'Ange admire et révère;
Vous, Quentin, vous, Firmin, dont la foi persévère
Dans l'horreur des tourments à confesser mon nom;
Florence, Reine, Macre, et vous dont le renom
Sur Nantes resplendit ainsi qu'une auréole;
Zélé Sébastien, dont l'ardeur marche et vole
Pour conduire au vrai Dieu les enfants de l'erreur;
Caïus, chef d'un troupeau qu'on tue avec fureur;
Marcellin, dont le front au même honneur succède:
De ta gloire longtemps Donat te dépossède;
Mais ton nom devant Dieu ne fut jamais terni;
Marcel, ô toi qu'un monstre a vainement honni;
Côme, et vous, Damien, qu'un zèle digne enflamme,
Médecins généreux et du corps et de l'âme;
Phocas, qui vous montrez aux agents de la mort;
Vous qui, pour la subir, avez un cœur si fort,
Et de Jule et d'Alban rendez Albion fière;
George, illustre patron de la valeur guerrière;
Genès, comédien que la grâce à la foi
Acquiert quand vous jouez les rites de ma loi;
Cyriaque, souffrant au nom de votre mère;
Intrépide Victor, dont le blâme sévère
Confond les dieux impurs par le vice inventés,
Martyr dont les tourments pour le Christ supportés
Honorent à jamais l'antique Massilie;
Vous, Vincent, dont l'Ibère avec transport publie
L'héroïsme admirable et le nom glorieux;
Victoire, jeune cœur de vaincre ambitieux;

Vous, Maximilien, gloire de Numidie;
Vous, belle fleur d'Espagne, humble Léocadie;
Agnès, qui, bénissant votre noble trépas,
De l'Agneau votre Epoux allez suivre les pas;
Vous qni m'appartenez et qu'un amant accuse,
Bienhenreuse Lucie, honneur de Syracnse;
Vital, Agricola, dont la vie et la mort
Sont avec votre nom et votre foi d'accord;
Vons qu'un espoir divin du vrai courage doue,
Anastasie, et toi, Justine de Padoue;
Théodore et Didyme, ensemble condamnés;
Invincible héros, Barlaam, qni tenez
Sur un foyer brûlant votre main immobile;
Taraque, heureux d'aller souffrir pour l'Evangile,
Ainsi que les croyants qui meurent avec vous;
Petit enfant qu'immole un sauvage courronx,
Et vous qui me l'offrez, héroïne chrétienne;
Julien de Brioude, et Ferréol de Vienne;
Boniface, pécheur que la grâce par moi
Emeut, dompte et transforme en martyr de ma loi,
Foy, plante que le Ciel ponr sa gloire a nourrie;
Victorin, saint docteur, apôtre de Styrie;
Vous, Janvier, dont toujonrs le sang sur mon autel
Conle et s'offre à mon culte en hommage immortel;
Vierges, qu'un saint triomphe à mes Anges rallie,
Et qui glorifiez le doux nom d'Eulalie:
Pierre, digne pasteur du peuple alexandrin;
Vons qui voyez la mort avec un front serein,
Catherine, nom cher au cœur pieux et chaste;
Blaise, illustre témoin qu'on immole à Sébaste;
Et vous qni, par le froid où la mort vous saisit,
Allez atteindre au but que votre vœu choisit;
Vous tous aussi, chrétiens, dont la gloire est sans tache,
Qui vons montrez à Dieu fidèles sous la hache,
Qui bravez pour son Fils bûchers et chevalets,
Sièges ardents, fouets, dards, ongles d'acier, stylets,

Puis l'écartèlement aux tortures atroces,
La croix, le plomb fondu, les animaux féroces,
Et mille autres tonrments par la rage inventés.
Vos souffrances, vos noms sont écrits et comptés ;
L'oubli, qui sur la terre en cache la mémoire,
N'ira pas jusqu'aux cieux vous ravir votre gloire.
Or quelle croix se montre et brille au firmament ?
Constantin, fils de Chlore, avec étonnement
La voit et lit ces mots : VOUS VAINCREZ PAR CE SIGNE.
Et l'armée, à l'aspect de ce prodige insigne,
Marche et porte l'espoir qui vient de l'enflammer.
Le héros est vainqueur. Voyez-le proclamer
Comme religion de Rome et de l'empire
Celle qui de mon souffle et de mon nom s'inspire.
La Fable dans le deuil pleure ses dieux détruits ;
L'Eglise en liberté porte et cueille ses fruits,
Puis elle impose au loin son pouvoir tutélaire,
Aux applaudissements des peuples qn'elle éclaire.
Mais le sang des martyrs pour elle est comme un vin
Qui lni donne nn surcroît de courage divin,
Lorsqu'après de beaux jours viennent des jours d'orage,
Et lorsqu'il faut encor boire et subir l'outrage.
Aussi ne tarit point la source dont les flots
Alimentent sa force au milieu des complots
Que, plein d'acharnement, l'Enfer ourdit contre elle.
Venez, chers défenseurs d'une sainte querelle,
D'une gloire infinie acquérir le trésor,
Vous d'abord qui souffrez sous le cruel Sapor :
Jonas, toi dont les maux d'nne atroce nature
Seront, même en récit, pour l'âme une torture ;
Sadoth et Siméon, qui, pasteurs belliqueux,
Défendez vos troupeaux et mourez avec eux ;
Narsès, autre témoin non moins digne d'éloge,
Et Daniel, inscrit dans un saint nécrologe.
La fureur arienne, ouvrage du démon,
Immole cependant le noble Potamon ;

Paul qui de mes témoins porte au ciel le stigmate,
Et le fidèle Eusèbe, Ange de Samosate.
Paul et Jean, beaux tous deux lorsque vos prompts secours
Des souffrances du pauvre interrompaient le cours,
Au vœu de votre cœur Julien va répondre.
Loin de vous effrayer et loin de vous confondre,
Ensemble et triomphants, il vous envoie aux cieux.
Sous le même César, courtisan des faux dieux,
Souffrent Théodoret qui m'a bati des temples;
Gallican, vie illustre et féconde en exemples;
Bonose et son ami, fidèles au drapeau
Que l'on veut remplacer par un vieil oripeau;
Basile que l'on hache et dont s'honore Ancyre;
Juventin, Maximin, compagnons de martyre;
Et Bibiane, vierge immolée, ô fureur!
Par le fouet meurtrier, cette arme de l'erreur.
Plus tard dans les tourments viennent me rendre hommage
Sabas qui pour souffrir s'est pourvu de courage;
Victorien, le noble et pieux proconsul;
Almachus dont le sang, magnanime calcul!
Obtient qu'on abolisse un passe-temps barbare;
Nicaise qui du sien ne sait pas être avare,
De la foi dans la Gaule honorable martyr;
Jacques, chez les Persans grand par son repentir;
Julie, illustre vierge et fille de Carthage;
Ursule avec ses sœurs, victimes de la rage
Que promène en Europe un lion déchaîné;
Libérat, comme impie au bûcher condamné;
Eugène, dernier nom de l'Afrique expirante.
Le temps marche, et toujours l'erreur intolérante
Demande à s'abreuver du sang de mes témoins.
Voyez-les: Arétas, héros à qui sont joints
Des milliers de héros que l'Arabe révère;
Jean le premier du nom et l'auguste Silvère,
Princes qui de mon peuple ont mérité l'amour;
Placide que la mort introduit dans ma cour;

Prétextat dont le zèle à Rouen se déclare;
Et vous, prince immolé par un père barbare.
Quelle gloire au Très-Haut vous allez dédier,
Toi que Vienne applaudit, vénérable Didier,
Anastase, témoin fourni par ma croix même;
Vous, martyr en vengeant ma cause qu'on blasphème,
Martin dont l'âme à Dieu monte comme un parfum;
Léger, tuteur des rois, sage évêque d'Autun;
Et Kilien qu'immole une main sacrilége!
Lambert de Maëstricht dont la mort fonde Liége;
Boniface, autre Paul que le Germain chérit;
André, saint défenseur d'un culte qu'on proscrit;
Etienne, aussi zélé pour les saintes images;
Rumold, à qui Maline offrira des hommages,
Et le royal Alcmond, des Angles vénéré,
A la gloire où leurs cœurs ont toujours aspiré
Parviennent maintenant, plus grands par le martyre.
D'un monde corrompu le glaive vous retire,
Frédéric, dont Utrecht raconte les labeurs;
Vous qu'un amour ardent, allumé dans vos cœurs,
Soutient dans les combats où votre corps succombe,
Flore, Marie, Euloge, Alodie et Colombe;
Edmond, vertueux prince, et vous, aimable Clair,
Dont l'âme dans ma cour brille comme l'éclair.
Je vous vois, couronnés de la même auréole,
Vous qu'en haine de moi la perfidie immole:
Wenceslas de Bohême, Edouard d'Albion,
Adalbert, exerçant pour la religion
Un zèle que la Prusse avec joie apprécie;
Généreux Boniface, astre de la Russie;
Elphége, ô bon pasteur, vous en qui les Danois
Révèrent un apôtre et le meilleur des rois;
Et vous, cher Stanislas, qui, censeur intrépide,
Expirez sous les coups d'un prince parricide.
Venez, et du Seigneur habitez la maison,
Vous d'abord, ô Magnus et d'effet et de nom:

Vous, Henri, dont Upsal consacre la mémoire,
Et vous, royal Eric, son compagnon de gloire ;
Thomas, qui pour l'Eglise et ses droits immortels
Avez de votre sang arrosé mes autels ;
Ange et Sérapion, fronts prêts pour la couronne ;
Pierre, dont la jeunesse édifia Vérone
Et dont la mort sera précieuse à Milan;
Paschal, qui jusqu'à Dieu dirigez votre élan;
Vous dont Vilna conserve un souvenir sans tache
Et qui portez les noms d'Antoine, Jean, Eustache ;
Et toi qui, défenseur d'une importante loi,
Braves la mort qu'enfin tu subis sans effroi,
Attestant que jamais mon Eglise n'abuse
De l'humble et libre aveu du pécheur qui s'accuse.
  Salut, ô cher enfant, au Christ assimilé !
Car, en toi de nouveau par les Juifs immolé,
Lui-même te prépare un double diadème.
  Honneur à vous, chrétiens dont le siècle seizième
Voit le sang imprégner les rives d'Albion,
Morus, Fisher, vous tous que de rébellion
On accuse, ô fureur ! pour aimer votre mère !
Voyez de même, en proie à l'erreur sanguinaire,
La Gaule, l'Hibernie et les rives du Rhin,
Et la rage n'a plus de honte ni de frein.
Vous qui la subissez pour me rester fidèles,
Allez, vous consolant de vos peines cruelles,
Cueillir aux cieux les fruits de la religion.
  Salut et gloire à vous, immense légion,
Qui, sur les bords lointains d'où l'aurore se lève,
Choisissez de mourir par la croix ou le glaive
Plutôt que d'abjurer la foi dont en vos cœurs
Xavier, le grand apôtre, alluma les ardeurs !
A voir comme on vous tue et comme on vous dépèce,
On se croirait aux jours de Néron ou de Dèce,
Et vous glorifiez le Messie et sa loi.
  Fidèle, qu'on égorge en haine de ta foi,

L'Eglise avec amour bénit ton héroïsme.
Josaphat, chez le Russe immolé par le schisme,
Et vous, Jean, mis à mort chez le Mahométan,
Triomphez près de moi du monde et de Satan.
Voyez poindre une horrible et déplorable époque,
Où la raison humaine est le dieu qu'on invoque,
Où l'Infidélité montre quels sont ses fruits.
Vous qui pleurez alors mes saints autels détruits,
Et qui, mourant pour moi, méritez à la France
Que Dieu daigne bientôt lui rendre l'espérance,
Ah! combien désormais votre sort sera doux!
Martyrs, venez à moi: mon royaume est à vous.
Vous tous enfin, hérauts qui portez l'Evangile
Aux rives où des dieux d'or, de bois ou d'argile
Comme arbitres du sort sont encore adorés,
Et qui d'un front serein pour ma cause souffrez,
Soit dans cet Orient si longuement rebelle
Aux lois où par ses soins mon Eglise l'appelle,
Soit aux climats nouveaux, îles et continents,
Où vous vous engagez comme mes lieutenants,
Gloire à vous! Car la terre a vu tous ses rivages,
Jusqu'aux plus inconnus et jusqu'aux plus sauvages,
De la foi par vos mains arborer le drapeau.
Or, tandis que le fer décime le troupeau,
L'Eglise offre le sang de toutes ces victimes :
Ses autels, s'il se peut, en sont plus légitimes.
Puis, ayant par ses pleurs et ses gémissements
Des martyrs issus d'elle honoré les tourments,
Elle bénit leur mort qui les a rendus dignes
De se voir revêtus de splendides insignes.
Mais, ô chère cité, bien d'autres ennemis
Pour assaillir tes murs par l'Enfer sont vomis.
C'est le Schisme orgueilleux, l'Hérésie implacable,
L'altière Impiété, puissance formidable,
L'Indifférence, encor plus funeste aux chrétiens,
Et tous ces adhérents, leurs coupables soutiens.

Je ne vous dirai pas tous les combats célèbres
Où l'Eglise résiste au pouvoir des ténèbres,
Et va de siècle en siècle illnstrer ses drapeaux;
Mais je vais à vos yenx montrer les principaux.
  Voyez le Gnosticisme ici lever la tête :
Pour séduire il n'est pas d'habit qu'il ne revête ;
Chrétien, juif, idolâtre et sceptique à la fois,
Il prétend que le Ciel de lui seul a fait choix
Pour définir Dieu, l'homme et toute la natnre,
Et fixer les rapports entre la créature
Et l'Etre, unique on non, d'où tout être provient.
Parmi ses vils suppôts, Simon prêche et soutient
Qne lui-même est le Verbe incarné dans ce monde,
Et le salut consiste, en sa doctrine immonde,
A croire qu'en leurs jours, par son infâme et lui,
La lumière d'en haut pour les hommes a lni,
Cérinthe ose affirmer que Joseph est mon père :
« C'est par nne alliance, un pacte temporaire
Que le Christ s'est à moi par le baptême uni ;
Mais lorsqn'avec fureur Israël m'a honni
Et condnit à la mort comme impie et rebelle,
Le Verbe avait quitté sa demeure mortelle. »
Un règne de mille ans où moi-même aux élus
J'offrirai les plaisirs chers aux cœurs dissolus,
Du Millénaire ici tel est l'absurde rêve ;
Et là, suivant l'erreur que Valentin soulève,
Dien, composé d'Eons d'nn sexe différent,
Règne sur les esprits, et le monde apparent,
Produit du Démiurge, est régi par les Anges.
Cerdon et Marcion, rêveurs non moins étranges,
M'ont d'nn corps fantastique à leur honte affublé ;
Et par un dogme affreux leur orgueil stimulé
Hait le Dieu créateur qui prend soin de tout être.
Voyez d'illusions Montanus se repaître,
Se nommer hautement le Paraclet divin,
Professer des rigueurs dont il se pare en vain,

Et déployer aux yeux avec ses prophétesses
Des transports au dessous des plus basses ivresses.
D'un rigorisme altier hypocrite fauteur,
Novatien prétend que le Christ rédempteur,
A l'égard des péchés plus graves que les autres,
A laissé sans pouvoir l'Eglise et les apôtres.
Sabellius enfin, niant la Trinité,
Révoque le salut en ce monde apporté.
Du Gnosticisme impur trop fameux légataire,
Manès vient propager un levain dont la terre
Retrouvera souvent la trace sur ses bords.
« Deux principes, deux dieux qui, dit-il, ont un corps,
De la création se partagent l'empire :
C'est le Bien, c'est le Mal ; et l'un et l'autre aspire
A vaincre, s'il se peut, son rival éternel.
L'hymen, dit-il encore, est un nœud criminel ;
Les sacrements n'ont point d'efficace puissance,
Et le Verbe incarné n'est mort qu'en apparence. »
Tels sont les dogmes faux que Manès sème au loin
Dans le champ spacieux dont l'Eglise prend soin.
Là c'est le fier Donat qui soulève l'Afrique
Contre l'autorité du siége apostolique,
Ravale ses talents et travaille en mon nom
A servir la discorde et l'espoir du démon.
De l'Eglise à son tour troublant l'auguste règne,
Arius de Libye avec audace enseigne
Que le Fils du Très-Haut du néant fut tiré
Un peuple immense, hélas! par l'impie égaré,
Refuse au Rédempteur le saint droit qu'il possède
De se dire l'égal du Dieu dont il procède.
Eh quoi ! s'il ne l'est point, le Christ a donc menti !
Tout l'espoir de la terre est donc anéanti !
L'Evangile, la croix étaient donc un vain songe !
Et vous obéissez au père du mensonge !
Une semblable erreur, que fomente l'orgueil,
Va plonger pour un temps l'Eglise dans le deuil ;

Car Macédonius, hypocrite sectaire,
De la Trinité sainte annulant le mystère,
Et par là renversant les bases de la foi,
A celui qui procède et du Père et de moi
Refuse sans pudeur la divine nature,
Et le regarde ainsi comme une créature.
  Pélage lui succède, et, niant le péché
Dont l'être humain déchu vient au monde entaché,
Il dit l'homme, autre erreur que l'Eglise déplore,
Aussi libre qu'Adam lorsqu'innocent encore
Il était en Eden de son Auteur béni.
« De là, sans le secours par la grâce fourni,
Vous pouvez, dit Pélage à ses dignes adeptes,
De l'Eglise et de Dieu garder tous les préceptes,
Et, vainqueurs des assauts que vous livre l'Enfer,
Parvenir au bonheur dont l'espoir vous est cher. »
Mais voyez Augustin venir venger la grâce.
  Sur la nef de l'Eglise un autre orage passe,
Et c'est Nestorius qui, héraut du démon,
En prétendant venger la gloire de mon nom,
Propage avec ardeur la nouvelle hérésie.
Selon l'enseignement né de sa frénésie,
Le sens des Livres saints obligerait la foi
A distinguer toujours deux personnes en moi :
Du Christ humain lui seul Marie eût été mère ;
Humaine aurait été l'offrande du Calvaire,
Et l'œuvre de la croix n'aurait point eu de fruit.
Mais le peuple fidèle, à bonne école instruit,
Ne voit dans l'Homme-Dieu qu'un Christ, qu'une personne.
  Nous retrouvons toujours l'ennemi qui moissonne
Dans les champs où ma main sema la vérité,
Et que lui par envie a d'ivraie infesté.
Selon Nestorius, je ne serais qu'un homme
Que Dieu par grâce emploie à l'œuvre qu'il consomme ;
Mais, suivant Eutychès, autre Ange qui tomba,
Lorsque je pris un corps, l'homme en Dieu s'absorba.

Le Christ ainsi, n'ayant qu'une seule nature,
Ne pouvait ni mourir ni subir de torture.
Ce dogme dangereux bientôt semble être mort,
Mais ensuite il renaît, plus vivace et plus fort;
Il va de l'Orient s'établir chez le Copte,
Et le noir Abyssin dans ses déserts l'adopte.
Ainsi des novateurs, par leurs enseignements,
De la religion sapent les fondements,
Fomentent à l'envi la discorde et la haine,
Et marchent vers le but où le démon les méne.
Parmi ces faux chrétiens qui s'abhorrent entre eux,
Voyez surgir un règne, un pouvoir désastreux :
C'est le Mahométisme. Il marche, et par le glaive
En Orient d'abord sa puissance s'éléve,
Et plus tard il ira jusque dans l'Occident
Imposer comme ici son fatal ascendant.
Bien qu'il croie en un Dieu, pour lui les saints mystères
Qu'enseigne ma parole et qui, fruits salutaires,
S'offrent au cœur du juste en vital aliment,
Sont des dogmes fictifs que la raison dément.
C'est, dis-je, avec le fer qu'il fonde et se propage,
Et de ce long fléau le Ciel permit l'outrage
Afin de vous punir, ô vous, chrétiens déchus,
Qui des dons de sa grâce avez fait tant d'abus.
Une tempête encor signale cette époque :
C'est un eutychéen, Sergius, qui l'évoque.
Le Sauveur, prétend-il, n'a qu'une volonté;
L'homme en lui ne veut pas : c'est la Divinité
Qui propose, résout, commande, agit, opére.
Mais le Christ obéit aux ordres de son Pére;
L'homme en lui n'est donc point dépourvu de vouloir.
Puis voyez ce pasteur qui de tout son pouvoir
Défend la foi chrétienne et combat l'hérésie:
Vous allez voir la fourbe avec l'hypocrisie
En faire, après sa mort, un suppôt de l'erreur.
Quels sectaires nouveaux par des scènes d'horreur

De l'empire chrétien viennent souiller les fastes ?
Ce sont des furieux, nommés Iconoclastes.
Arrêtez, insensés, et respectez ma croix :
Ne révérez-vous point le portrait de vos rois,
Et ce noble drapeau, cette image chérie
Qui parle à votre cœur de gloire et de patrie ?
Les miennes, ô croyants, et celles de mes saints
Où vons reconnaissez les célestes desseins,
Les souffrances qu'un Dieu daigna souffrir pour l'homme,
Et ces nombreux héros que l'Eglise renomme,
N'ont-elles pas aussi des droits à vos respects ?
  Eglise d'Orient, depuis longtemps suspects,
Tes chefs impérieux lèvent enfin le masque.
Photius, fourbe habile, ambitieux, fantasque,
Et Cérularius, esprit des plus ardents,
Ont osé de Céphas se dire indépendants.
O toi, jadis heurense et si grande et si belle,
Te voilà devenue une branche rebelle
Qne de l'arbre de vie il faudra retrancher.
Tu bâtis sur le sable et non sur le rocher
Qui ne redonte poiut l'assaut de la tempête.
Sous le joug musulman viens et courbe ta tête ;
Car le Seignenr ainsi te punit pour avoir
Dévié par orgueil des sentiers du devoir.
Que n'as-tu donc voulu vivre sous la tutelle
Et la direction de ta sœur immortelle !
Ta splendenr d'autrefois subsisterait encor,
Et tes princes pourraient rouvrir leur bouche d'or.
  Cependant l'hérésie est toujours en haleine,
Et, comme le serpent qui se glisse et se traîne,
Elle rampe d'abord pour s'élancer plus tard ;
Puis, effrayant sondain le cœur et le regard,
Elle siffle, et partout sa dent mord et déchire.
  Bérenger dans la Gaule avec elle conspire.
Et prétend annuler le divin sacrement
Où le croyant reçoit un Dieu pour aliment.

Là, vous voyez encore un ramas d'hérétiques,
Sectaires éhontés et docteurs frénétiques,
Qui, s'alliant entre eux sous le nom d'Albigeois,
De la terre et du ciel foulent aux pieds les lois,
Portent l'effroi partout, pillent, brûlent, violent,
Et de l'Eglise enfin, que leurs fureurs désolent,
Déchirent la tunique et brisent les autels.
Considérez aussi ces paisibles mortels,
Ces Vaudois, si jaloux de leurs mœurs pastorales :
Pour avoir pratiqué quelques vertus morales,
Ils s'imaginent être en droit de démolir
Le temple qu'en ce monde un Dieu daigne établir.
Voyez surgir soudain ces absurdes sectaires
Qui, niant la vertu de tous les saints mystères,
Imposent au chrétien la flagellation
Comme le seul devoir de la religion.
Plus loin, c'est par Wiclef que la foi se lacère.
Il montre en ses leçons le péché nécessaire,
Heurte les sacrements et sape le pouvoir
Dont le Christ, ô Céphas, a daigné te pourvoir.
Après ce forcené viennent Huss et Jérôme
De l'Eglise à leur tour assaillir le royaume
Et verser dans les cœurs leur fiel et leur poison.
Un orage effrayant se lève à l'horizon
Et du Nord alarmé menace les rivages.
Vastes et destructeurs vont être ses ravages.
Ce tissu merveilleux qui pare le chrétien,
La foi dont au baptême il jure le maintien,
Par une audace impie est au loin morcelée.
L'Eglise même alors paraît comme ébranlée ;
Aux lieux où l'hérésie étouffe mon flambeau,
Mon culte s'abolit ou n'est plus qu'un lambeau.
Qui donc porte la mort jusque dans mon empire ?
L'Enfer et les suppôts que sa malice inspire.
C'est Luther dont l'orgueil a fait un apostat,
Lui qui, foulant aux pieds les vœux de son état,

Aux yeux de tout un peuple ose afficher sa honte.
D'une audace effrénée, il n'est rien qu'il n'affronte,
Et, niant mon pouvoir, il proclame le sien.
C'est Henri qui prétend au titre de chrétien,
Lorsque, pour couronner une flamme adultère,
Au joug de mon Eglise il soustrait l'Angleterre.
C'est sa fille, tyran dont la noire fureur
Pour détruire ma loi fait régner la terreur.
C'est Jean Calvin, nommé *l'Apôtre de Genève*.
Dans le système affreux que cet impie élève,
Que l'homme pèche ou non, il ne changera pas
Le destin qui l'attend au delà du trépas;
Car les uns sont créés pour souffrir, ô blasphème!
Les autres pour jouir de la gloire suprême.
  Mais vous qui, par contrainte ou par aveuglement,
D'un funeste levain faites votre aliment,
Vous qui niez le roc où mon œuvre repose,
Ecoutez : devant vous je plaiderai ma cause.
  Mon Eglise, ai-je dit, arbre, temple ou cité,
Est visible ici-bas dans toute sa beauté.
Or, si Rome toujours à l'erreur fut soumise,
Quinze siècles durant, où donc était l'Eglise?
Mais, si Pierre autrefois fut l'astre des élus,
Comment, depuis quel temps Pierre ne l'est-il plus?
Ma promesse aurait donc été faillible et vaine!
« La Bible, dites-vous, est la loi souveraine;
C'est un trésor, un don que le Seigneur nous fit,
Et pour l'apprécier notre raison suffit. »
Oui, c'est un livre auguste, un code où ma parole,
Expliquée aux croyants, vivifie et console.
Mais où donc, insensés, voyez-vous une loi
Qui n'ait point un arbitre, un juge dont l'emploi
Est d'en donner le sens au peuple qu'elle oblige?
Faudra-t-il qu'elle-même, à l'aide d'un prodige,
Quand vous l'entendez mal, proteste contre vous?
D'un droit sans fondement avec orgueil jaloux,

Vous refusez de croire aux leçons de l'Eglise,
Et c'est votre raison qni vous évangélise.
Quoi ! l'Eglise pourrait dans sa doctrine errer,
Et vous ne craignez point, vous, de vous égarer !
Et le vote d'nn seul serait plus légitime
Que cette grande voix, que ce vote unanime,
De mille nations interprète divin !
Mais ce droit prétendu, vous l'invoquez en vain ;
Car combien de discords, de ruptures, de sectes
Ont, même à vos regards, rendu vos lois suspectes !
Chez vous péres et fils ont des dieux différents.
  Vous osez condamner Pierre et ses adhérents,
Et vous avez reçu de leur Eglise même
Le livre où vous croyez bâtir votre système.
Or, sans elle, comment sauriez-vous, dites-moi,
Que l'Esprit du Seigneur l'a dicté pour la foi ?
De vos prétentions l'Ecriture s'étonne.
« Enseignez et priez, » c'est ainsi qu'elle ordonne;
Et non point : « O mortels, lisez, enseignez-vous. »
Non, le Dieu qui mourut pour le salut de tous
N'a point dit : « Ponr guider votre cœur et votre âme,
Vous n'aurez que le livre où ma loi se proclame. »
Mais aux pasteurs, sur vous établis par ses soins,
« D'âge en âge, dit-il, vous serez mes témoins.
Ecouter mes leçons, c'est m'écouter moi-même,
Et les prendre en mépris, c'est me dire anathème. »
Le Christ aurait donc pu, comme le seul moyen
D'obtenir le bonheur, partage du chrétien,
Faire à l'homme un devoir de lire et de comprendre
Des écrits qu'un Jérôme à peine peut entendre !
Ainsi, pauvres du monde, ô vous toujours si chers
A Celui dont l'amour embrasse l'univers,
Dn royaume des cieux on vous ferme la voie ;
Et le Christ a menti quand, vous nommant sa joie,
Il dit : « Comme Sauveur je vous fus envoyé;
Le drapeau dn croyant est pour vous déployé,

Et du salut pour vous l'Evangile s'annonce ! »
Oh ! non. Chrétiens déchus, entendez ma réponse :
« C'est, dis-je aux messagers qui propagent la foi,
Dans le cœur humble et pur que se grave ma loi.
Je ne l'écrirai pas sur des tables de pierre,
Et la parole au loin en répand la lumière. »
Gardez-vous cependant de croire qu'au mépris
Je veuille condamner ces immortels écrits
Que l'Eglise reçut de la main de Dieu même.
Avec quel soin jaloux et quel amour extrême,
Pour le bien de mon peuple et l'honneur du Très-Haut,
Elle garde et défend le précieux dépôt !
Mais vous, sans nul égard pour sa haute origine,
Vous l'avez morcelé, tronqué, mis en ruine ;
Il a servi de texte au plus vil discoureur,
Et vous en avez fait l'organe de l'erreur.
Or, de plus, confessez qu'un intérêt profane
Et mille passions que la vertu condamne,
Au lieu d'un noble effort pour parvenir au bien,
Vous ont fait renier la mère du chrétien.
A l'esprit qui la meut l'Enfer ne pouvait nuire;
Mais si le corps souffrait, fallait-il le détruire?
Si l'arbre avait alors des jets à retrancher,
Du sol avec fureur fallait-il l'arracher ?
Ingrats, vous avez fui par un motif frivole.
Vous avez méconnu, perverti ma parole.
Nul accord entre vous, mais de honteux débats.
Vous laissez sans espoir les petits d'ici-bas ;
Vous n'avez jamais pu, tant votre arme est fragile,
Conquérir aucun peuple aux lois de l'Evangile ;
Vous ne me donnez pas des martyrs et des saints.
Stérile est votre zèle, ou ses fruits sont malsains :
Malgré tous vos efforts, votre temple s'écroule,
Et l'athéisme à flots de votre œuvre découle.
Mais revenez à moi : mes bras vous sont ouverts,
Et voyez mon Eglise entonner ses concerts

Et vous conduire, heureuse, en ses saints tabernacles.
  Epouse bien-aimée, ah! parmi tant d'obstacles,
Pourras-tu vers le ciel poursuivre ton chemin?
Oui : n'est-ce pas un Dieu qui te donne la main?
Ces principes de mort deviendront un vain songe,
Et toi, toujours hostile au héraut du mensonge,
Tu ne perdras jamais ta céleste vigueur.
  Ministres du Très-Haut, pourquoi cette rigueur
Lorsque vous exercez votre saint ministère?
C'est un Dieu tout amour qui règne sur la terre,
Un pouvoir favorable à l'humble pénitent.
Et pourquoi proclamer ce dogme inconsistant,
Que la loi du Seigneur est parfois impossible?
Dieu donc est, selon vous, un despote inflexible
Qui frappe ses sujets contre toute raison.
  Le dogme de Luther devait dans la saison
Porter, suivant les vœux que l'Enfer perpétue,
D'autres fruits dont le goût est un poison qui tue;
Car les réformateurs, dans leur funeste orgueil,
Ont dirigé la foi vers son dernier écueil
Lorsqu'ils ont proclamé la raison souveraine.
Le Déisme hypocrite entre ici dans l'arène;
L'Athéisme effronté lui porte ses secours,
Et le monstre infernal, fléau des derniers jours,
L'Indifférence vient soutenir leur querelle.
Mon épouse en gémit; c'est encore contre elle
Que les trois alliés dirigent leur fureur.
Ce n'est plus maintenant pour telle ou telle erreur
Que les esprits du mal vont combattre l'Eglise :
Le but que leur espoir d'avance réalise,
C'est de frapper au cœur celle qui jusqu'alors
A ri de leur menace et de leurs vains efforts,
Et c'est d'envelopper dans un vaste anathème
La morale, la foi, les cieux et Dieu lui-même.
Dès lors plus de vertu, plus de culte, plus rien,
Si ce n'est la raison qui du mal et du bien

Ira, fière et sans frein, prêcher l'indifférence.
Mais l'Eglise saura tromper cette espérance.
En vain ses ennemis, par l'immoralité,
Par des discours empreints de leur subtilité,
Par le hardi sarcasme et par le ridicule
Qui, riche d'impudeur, se propage et circule,
Par la science même et mille autres renforts,
Voudront anéantir ses durables supports
Et la rendre odieuse et vile dans l'histoire,
Puis l'abattre et crier : « Elle tombe! victoire! »
C'est elle dont la main brise ces monuments
Qu'éleva leur orgueil dans ses égarements.
C'est elle qui vaincra leur rage délétère.
Rappellerai-je ici ce Rousseau, ce Voltaire,
Tous ces fameux suppôts de l'infidélité,
Habiles corrupteurs de la société ;
Ces Judas, écrivains dont la plume signale
Une astuce, une haine encor plus infernale,
Et qui, me caressant, me plongent dans le sein,
Pour me voler mon nom, un poignard d'assassin ?
Mais déjà le mépris où tombe leur mémoire
Venge, aux yeux du chrétien, mon Eglise et sa gloire.
  Ainsi, persécutée, assaillie en tout lieu,
Comme l'avait prédit l'Envoyé du vrai Dieu,
Et ne succombant pas sous tant de meurtrissures,
Mon Eglise toujours guérit de ses blessures.
Mais, comme à l'un des miens je le disais jadis,
« Vois, dit-elle, comment, ô mon peuple, ô mon fils,
M'a meurtrie et blessée une fureur cruelle;
Vois, et, ne doutant plus, sois à mon joug fidèle. »
  Vous avez, mes enfants, vu les combats divers
Où l'Eglise confond la rage des pervers
Et de la vérité sait défendre l'empire.
Connaissez maintenant le pouvoir qui l'inspire
Et l'arme et les guerriers défenseurs de ses droits.
  C'est par le Saint-Esprit qu'elle établit ses lois,

Et c'est lui qui l'éclaire au milieu de ces ombres
Où l'erreur amoncelle et cache ses décombres.
Le glaive de l'Eglise est cette autorité,
Principe capital de sa vitalité,
Dont, pour vaincre l'Enfer, son Auteur l'a munie.
C'est avec ce pouvoir, toujours en harmonie
Avec la vérité dont le siége est aux cieux,
Qu'elle combat et règne en tous temps et tous lieux.
Voyez en un coup d'œil tous ces divers conciles
Que l'Eglise convoque en des jours difficiles,
Et qui, lorsque Céphas approuve leurs décrets,
Sont l'organe du Dieu dont les avis secrets
Leur donnent de la foi la vraie intelligence,
Ou du devoir au loin dirigent l'observance :
J'y préside moi-même, et c'est alors surtout
Que je veille à garder mon saint temple debout.
Ma loi dans un district par les uns se restaure;
D'autres, tels que celui, second de Baltimore,
Qu'un digne zèle assemble en des climats nouveaux,
A des pays entiers étendent leurs travaux.
Voyez ceux qui, portant le nom d'œcuméniques,
De l'Eglise ici-bas sont comme les portiques.
Or le premier condamne Arius, l'éhonté
Dont l'orgueil fait la guerre à ma divinité;
Puis il fixe le temps où pour toute l'Eglise
De ma Pâque, ô chrétiens, le jour se solennise,
Et rédige un symbole à l'appui de ma loi.
Cet autre, complétant l'abrégé de la foi,
De l'Esprit créateur venge les droits suprêmes.
Le troisième confond le fauteur de blasphèmes
Qui refuse à Marie un titre que son Fils
Lui valut lorsqu'en elle il s'incarna jadis.
Le suivant d'Eutychès réprouve le scandale.
Le cinquième débrouille un trop fameux dédale.
Le sixième honnit le dogme séducteur
Dont on vit Sergius se déclarer l'auteur.

Le septième s'oppose à des scènes sauvages
Et règle les honneurs dus aux saintes images.
Le huitième en mon nom dépose Photius.
Ainsi dans l'Orient, à partir d'Arius,
L'Eglise a condamné l'erreur en huit conciles
Et jugé par ses lois les peuples indociles.
Vous la verrez non moins active en Occident.
Le neuvième concile a pour but évident
De cimenter la paix et d'éteindre le schisme.
Le dixième d'Arnaud flétrit le fanatisme.
Réformateur des mœurs par de prudentes lois,
Le onzième denonce Albigeois et Vaudois.
Le douzième, assistant la ferveur qui décline,
De l'Eglise avec soin règle la discipline
Et prescrit aux chrétiens leur devoir annuel.
Le treizième dépose un despote cruel
Et vote des secours pour cette Palestine
Où du Christ s'opéra la mission divine.
Cet autre fait briller pour l'Eglise un beau jour
Et lui montre deux sœurs s'alliant par l'amour
Qui les unit d'abord comme une seule plante :
L'une, de plus en plus hautaine et violente,
Avait rompu les nœuds de leur sainte union;
Elle-même bientôt, par sa rébellion,
Va pour longtemps encor consommer leur rupture.
Le quinzième abolit un ordre où l'imposture
Et l'impiété même avaient enfin germé.
Par le seizième meurt ce schisme envenimé
Où l'erreur pour sa cause a cru trouver des armes.
Combien le dix-septième aurait séché de larmes,
Si la Grèce eût du schisme étouffé les clameurs !
Le dix-huitième tend à réformer les mœurs
Et conjure le choc d'une race infidèle.
Le dix-neuvième enfin, assemblée immortelle,
Rédige ces décrets, immense réservoir
Où des clartés d'en haut l'humble ira se pourvoir,

Et rempart si puissant, si durable et si ferme,
Qu'à tout coupable écart il semble mettre un terme.
L'hérésie est dès lors impuissante à servir
Le courroux que Satan s'efforce d'assouvir.
C'est donc par les détours d'une marche nouvelle,
Par l'athéisme altier qui déjà se révèle,
Et par d'autres moyens subversifs du devoir,
Que l'antique ennemi s'imagine pouvoir,
Comme aux âges passés, bannir Dieu de ce monde.
Mais le vingtième un jour contre l'esprit immonde
Et tous ces forcenés, ses fidèles suppôts,
Que l'on entend de loin hurler sous ses drapeaux,
Va tonner en vengeant le dogme catholique.
Or, afin que toujours mon Eglise réplique
Aux défis de l'orgueil et de l'impiété,
Dieu fait de toutes parts parler la vérité.
Voyez ces écrivains, ces orateurs célèbres
Dont la voix lumineuse éclaire les ténèbres,
Et qui par leurs leçons, durables monuments,
De la cité de Dieu gardent les fondements.
Mais ne supposez point qu'au hasard ils combattent;
Car, si par eux erreurs et préjugés s'abattent,
Si leur vigueur encor survit à leurs travaux,
Et s'ils se tiennent prêts pour des labeurs nouveaux,
Ils ont su s'animer de la parole sainte
Qui, transcrite ou transmise et dans les cœurs empreinte,
Conduit l'humble et le juste aux biens que je promets,
Et, provenant de moi, ne peut faillir jamais.
Les voici : Barnabé dont la bouche et l'exemple
Montrent comment le cœur peut devenir un temple;
Clément, sage héraut de paix et d'union;
Hermas, avec emblème offrant l'instruction;
Denys qui d'un vol d'aigle élève sa pensée,
Et d'un style brûlant vous l'expose tracée,
Lorsque Dieu, l'Ange et l'homme, en ses doctes écrits,
Selon leur être au ciel partagent les esprits;

Ignace, plein du feu qu'un saint amour allume,
Et qui semble en mon sang avoir trempé sa plume;
Polycarpe, instructeur qui rappelle au chrétien
Les devoirs à remplir pour arriver au bien;
Le naïf Hégésippe, et toi, noble Irénée,
Qui, toujours combattant l'hérésie obstinée,
Sembles t'être pourvu d'une armure de fer.
Ces premiers ennemis des complots de l'Enfer
Sont nommés à bon droit *Pères apostoliques*.
  Les auteurs éloquents des *Apologétiques*,
En des temps où la haine exerce ses fureurs,
Vont soutenir ma cause auprès des empereurs;
Et peuple et magistrats seront forcés d'apprendre
Que par la vérité la foi sait se défendre.
  Voyez parmi les Grecs apparaître d'abord
Quadrat l'Athénien, si nerveux et si fort
Lorsqu'il a su dompter les transports de la haine
Et contraindre au respect la puissance romaine;
Ce Justin si fameux, philosophe païen
Que soumet à mon joug l'héroïsme chrétien
Et qui porte aux Césars sa double *Apologie;*
Méliton qui défend, dans sa rare énergie,
Ma nature incréée et mon œuvre ici-bas.
Puis c'est Apollinaire, illustre en ces débats
Où la foi de Satan confond les subterfuges;
Athénagore, habile à convaincre ses juges;
Théophile, si beau dans le savant traité,
Hommage offert au Dieu qu'il nomme TRINITÉ;
Et le sage Hermias, ingénieux critique
Qui se rit des leçons de la sagesse antique;
Et Pantène dont l'Inde a béni le savoir.
Vous pouvez après eux sans peine apercevoir
Clément d'Alexandrie, auteur de ces *Stromates*,
Recueil qui, ressemblant aux plus purs aromates,
Parfume, réjouit et préserve le cœur;
Et surtout Origène, impétueux vainqueur

Des assauts violents livrés à mon Eglise
Par Celse et par tous ceux que l'Enfer coalise,
Origéne, docteur à jamais révéré
S'il eût suivi la foi comme un guide assuré.
Chez les Latins aussi la vérité se lève,
Et la sainte parole en est l'âme et le glaive.
Viens, Apollonius, dis au sénat romain
Le Dieu qui sur la croix sauva le genre humain,
Puis va lui rendre encore hommage sous la hache.
Voyez Tertullien dont le zèle s'attache
A détruire la Fable et les rêves honteux
Que, fatale aux mortels, elle appelle autour d'eux.
Sa critique dévore à l'instar de la flamme,
Et sa voix est tonnante alors qu'elle proclame
L'innocence du culte au vrai Dieu consacré.
Heureux cet écrivain s'il n'eût jamais erré!
Carthage te révère, ô toi, puissant génie,
Dont la plume, de force et d'onction munie,
A la foi, ton amour, élève un monument;
Ta mort va réparer les écarts d'un moment.
Voyez Minucius, louable apologiste;
Arnobe, des faux dieux habile antagoniste;
Lactance, surnommé *le Cicéron chrétien*,
Car il sait, réduisant le paganisme à rien,
Venger l'unique Dieu qui régit tous les êtres;
Et l'ardent Firmicus, digne de ces grands maîtres.
Après eux paraissez, ô vous dont le savoir
Dirige le croyant aux routes du devoir,
Vous qui faites partout croire à mon Evangile,
Et, montrant qu'ici-bas toute gloire est fragile,
D'une voix éloquente invitez les chrétiens
A connaître, à chercher, à chérir les vrais biens,
Trésor qui de la croix comme un fleuve découle.
Que de noms glorieux ! quelle brillante foule !
Deux Denys qui, d'abord de mes leçons nourris,
Ont illustré plus tard par de sages écrits

Corinthe et la cité que bâtit Alexandre;
Grégoire dont l'erreur n'ose, pour se défendre,
Une seconde fois accepter le défi,
Car déjà de sa bouche un seul mot a suffi
Pour que la vérité rentre dans son domaine.
Voici l'historien dont la plume vous mène
Parmi tous les combats où l'Eglise a vaincu
Et parmi les labeurs des jours qu'elle a vécu,
Eusèbe qui, tuant les dieux du paganisme,
Les force à faire place à mon christianisme :
Que n'a-t-il dans sa foi montré plus de vigueur?
Ici Méthodius a préparé son cœur
Par d'utiles travaux à la mort qu'il espère.
Voyez du peuple élu ce magnanime Père,
Ce vaillant défenseur de ma divinité,
Athanase, pour moi toujours persécuté,
Et toujours confondant l'hérésie et la haine.
Voyez ce contempteur de la gloire mondaine,
Basile, de l'Eglise autre oracle fécond,
Qui donne à mes enfants, grave, austère et profond,
Ces discours immortels d'où va naître l'aumône
Et que le Créateur approuve de son trône;
Car l'avare à sa voix prodigue les secours,
Et la foi bénit Dieu dans l'œuvre des six jours.
Au même temps encor se distinguent Cyrille
Dont le zèle n'est point pour ma cause stérile
Dans les afflictions où l'expose sa foi;
L'humble Ephrem, si touchant dans son amour pour moi
Et si respectueux, si tendre envers ma Mère,
Ephrem dont la lecture à la ferveur est chère;
Grégoire qu'on ne peut jamais assez louer,
Comme évêque pour moi prêt à se dévouer,
Comme prédicateur dont la parole entraîne
Et rend la vérité dans les cœurs souveraine,
Comme poëte aussi, sans l'aide d'Apollon
Et sans aller rêver dans le sacré vallon;

Puis un antre Grégoire, Ange instructeur de Nysse
Et célèbre écrivain qu'on lit avec délice;
Didyme, auteur savant d'Alexandrie issu,
Mais qne parfois l'erreur séduit à son insu;
Astère dont la foi jamais ne se dégrade,
Et dont l'enseignement plaît, instruit, persuade;
Synésius, pasteur cher à Ptolémaïs
Et poëte chrétien qui pour une Laïs
Dn venin des amours n'imprégne pas son encre;
Epiphane dont l'œuvre est pour le jnste une ancre,
De la foi de son cœur mystérieux appui;
Amphiloque, zélé pour le nom de Celui
Qui, Roi du ciel, fonda dans ce monde un royaume;
Et cet apôtre saint, l'illustre Chrysostôme,
Pontife irréprochable, invincible orateur
Qni ravit un grand peuple an nom du Rédempteur.
Ecoutez: quels accents! quelle douce harmonie!
Et combien riche et vaste est ce noble génie!
Ses sublimes leçons seront de tous les temps
Et ne perdront jamais leurs attraits éclatants.
Après lui vous voyez Nil, son ami fidèle;
Puis un autre Cyrille, intacte citadelle
Qui de l'orthodoxie est un pnissant rempart;
Théodore, un instant à l'erreur prenant part,
Mais réparant ses torts par des œuvres célèbres
Où la foi ne va point effleurer les ténèbres;
Basile qni d'abord dans ma cause faiblit,
Mais dûment à mes yeux bientôt se rétablit;
De toutes les vertus Sophrone vrai modèle,
Adversaire vaillant de la secte nouvelle
Qui ne veut dans le Christ voir qu'une volonté;
Maxime, non moins ferme et non moins redouté,
Car à cette hérésie il se pose en obstacle;
André qni de la Crète est devenn l'oracle;
Damascène, autre autenr dont les pieux talents
Lèguent à l'avenir des écrits excellents;

Et Nicéphore enfin, défenseur des images.
Ainsi la vérité par d'éclatants hommages
Chez les Grecs pour ma cause a montré d'heureux jours.
Mais que n'ont-ils été ponr l'Eglise moins courts!
Revenons snr nos pas ; car, ailleurs non moins belle,
Vers d'autres défensenrs l'Eglise nons appelle.
Du Christ en Occident préconisent le nom
Hilaire de Poitiers, le fidèle Zénon,
De la foi dans l'Afriqne Optat forte colonne,
Et l'humble Pacien, gloire de Barcelone.
Quel honneur devant Dien lenr zèle a mérité!
L'nn d'enx surtont, Hilaire, a pour la vérité
Ecrit comme Athanase au milieu des traverses
Que païens, ariens et des haines perverses
Autour dn saint apôtre ont su faire surgir,
Et de même on l'a vn toujours prêt à subir
L'épreuve où pour son Dien le croyant s'apprivoise.
Mais voici devant vons le magnanime Ambroise
Qui rendra le plns grand des emperenrs romains
Plus humble que ne l'est le dernier des humains,
Pontife dont la plnme écrit ces homélies
Que la grâce de Dien semble avoir embellies,
Et dont la bonche va verser des flots de miel
En semant le bon grain des paroles dn Ciel.
Voyez ce champion qui défend mon royaume :
Famenx par sa science, il se nomme Jérôme ;
Le Ciel l'a suscité pour servir ses desseins,
Et lui, vaste labeur! tradnit les Livres saints!
Prudence en vers pieux me rend gloire, et précise
Le cnlte qn'aux martyrs dès lors offre l'Eglise.
De tous les temps passés rapide historien,
Snlpice acquiert le nom de *Salluste chrétien*.
Salnt, honnenr à toi, doctenr par excellence,
Qni forces on tes jours l'hérésie au silence,
Augustin, producteur de ces nombrenx écrits
Qui, ne perdant jamais leur mérite et lenr prix,

Deviendront aux chrétiens un arsenal immense
Où, pour vaincre l'orgueil et la haine en démence,
Vous les verrez en foule accourir et s'armer.
Après ce noble oracle, il convient de nommer
Paulin qui, célébrant la gloire souveraine,
N'eut pas besoin de boire aux eaux de l'Hippocrène;
Vincent, nom redoutable aux suppôts de l'erreur;
Hilaire d'Arles, grand par son zèle et son cœur;
Chrysologue, toujours clair, simple et pathétique;
Eucher dont les leçons plaisent comme un cantique;
Léon, pontife illustre et docteur admiré
Lorsque, de la parole offrant le pain sacré,
Tout près de Chrysostôme il semble qu'il se place;
Prosper qui, dédaignant les roses du Parnasse,
D'onction et de feu sait animer ses vers;
Orose, historien d'événements divers
Et sage apologiste armé contre Pélage;
Maxime dont la plume à mes saints rend hommage;
Salvien, louant Dieu bon, sage et provident;
Sidoine dont Clermont bénit le zèle ardent;
Boëce, auteur d'écrits qu'à ma gloire il compose,
Et martyr mis à mort pour une sainte cause;
Fulgence, humble croyant, vrai théologien;
Césaire, d'un troupeau fidèle gardien
Et solide instructeur des âmes qu'il dirige;
Cassiodore, avec les leçons qu'il rédige,
Apprenant à goûter le suc des Livres saints;
Grégoire qui, du Ciel secondant les desseins,
Parmi d'autres labeurs dont il remplit le monde,
Veille et laisse tomber de sa plume féconde
Des œuvres que relit le zèle pastoral;
Le célèbre Isidore, oracle doctoral
Et pasteur généreux que vénère Séville;
Ildephonse que j'aime à voir, tendre et facile,
Louer la Vierge-Mère et la virginité;
Bède, enfant d'Albion, écrivain respecté,

Précis, simple, pieux, d'une aimable franchise ;
Paulin qui dignement disserte et catéchise ;
Pour son époque, Alcuin, prodige de savoir ;
Agobard de Lyon que l'Eglise aime à voir
Avec solidité traiter du sacerdoce ;
Raban, d'abord connu par son talent précoce,
Et plus tard par le zèle et l'amour d'un grand cœur ;
Adon de Vienne, exact et docte chroniqueur,
Et Flodoard, toujours fidèle et véridique.
  Tous ces savants divers, que la foi revendique,
Ont su sanctifier et leur plume et leur voix ;
Ils embrassent ma cause, ils défendent mes lois,
Et n'y veulent souffrir ni de rouille ni d'ombre.
Vos regards ne pourraient en préciser le nombre,
Car les siècles suivants n'en fournissent pas moins,
Et je marche escorté de glorieux témoins.
  Donc admirez encor : Gerbert, mérite rare,
Merveille de science, honneur de la tiare ;
Damien qui propose aux grands comme aux petits
Des conseils qui jamais ne seront démentis ;
Lanfranc, le champion d'un mystère adorable ;
Anselme dont l'ardeur demeure inaltérable,
Soit que de mon Vicaire il proclame les droits,
Soit qu'il ose improuver l'injustice des rois
Et préfère souffrir, ainsi qu'un autre Hilaire,
En l'honneur du pouvoir à qui seul il veut plaire,
Soit enfin qu'écrivant au nom de la vertu,
D'attraits que l'âme admire il semble revêtu ;
Yves, gloire de Chartre où le croyant l'invoque ;
Hugues, l'un des beaux noms épars dans cette époque ;
Et ce génie heureux en France suscité,
Bernard que les suppôts de l'infidélité
Estiment en dépit des transports de leur rage,
Et qui, de l'Esprit saint méritant le suffrage,
Charme, éclaire, subjugue, attendrit ses lecteurs,
Puis les conduit à Dieu par ses soins protecteurs.

Pour toi, de gloire vraie, oh! quel trésor s'amasse!
Mais va : de tes labeurs que ma cour te délasse!
  Pierre, le docte abbé; Guillaume qui décrit
La guerre que l'Europe ici même entreprit;
Le troisième Innocent; l'humble et pieux Antoine
Dont un zèle divin forme le patrimoine;
Alexandre, nommé *l'Infaillible Docteur*,
Et Vincent de Beauvais, estimable instructeur
Par les tableaux divers où le savoir se mire,
Secondent dignement l'ardeur qui les inspire.
  Voyez Thomas, cet Ange en ces lieux descendu :
A d'immenses travaux jour et nuit assidu,
Le Dieu dont il loua la sagesse infinie
Approuve les leçons de son profond génie.
Voici Bonaventure, autre Ange dont le Ciel
Se sert pour distiller ses parfums et son miel;
Raymond, démonstrateur des pouvoirs de l'Eglise;
Albert que par un nom son siècle immortalise;
Scot qui loue et défend, par la foi secondé,
Le premier-privilège à ma Mère accordé;
Rusbroch, charme du cœur; Vincent, grave et solide;
Gerson, esprit fervent, vigoureux et lucide,
Bernardin que je vois grand par un noble vœu,
L'onction de sa plume et son zèle de feu;
Laurent, de piété réservoir prolifique,
Et, comme Bernardin, du siége apostolique
Sujet respectueux et vaillant champion;
Cusa, ferme pilier de la religion;
Et toi qui me bâtis un simple et digne temple
Où ma vie au fidèle est offerte en exemple.
  Chérissez-le, chrétiens, ce livre qu'a dicté
L'Ange ou plutôt le Dieu qu'on nomme Charité;
Venez y recueillir les trésors qu'il recèle.
Que l'adulte le lise et que l'enfant l'épèle.
Ministres de ma loi, puisez-y les leçons
Que vous distribuez à vos chers nourrissons.

La vertu du croyant s'y fortifie encore,
Le pécheur y reçoit la grâce qu'il implore,
Et l'humaine infortune y vient se consoler.
D'autres noms glorieux doivent se rappeler :
Le Grec Bessarion, messager d'alliance;
Cajetan dont l'Eglise a loué la science;
Le beau génie, Erasme, immortel défenseur
S'il chérit le respect de la foi de son cœur;
Sadolet qu'on ne peut de ces tableaux exclure,
Et qui de Cicéron semble avoir pris l'allure;
Melchior dont le livre, utile réservoir,
Du savoir que j'approuve enseigne à se pourvoir;
Vida qui, de mon nom nommant son épopée,
Ne devrait y souffrir ni faune ni napée ;
Ce prélat qui, fondant les sages instituts
Où mon clergé se forme à toutes les vertus,
Au royaume de Dieu rend cher le nom de Charle,
Et qui rappelle Paul, soit qu'il écrive ou parle;
Louis dont les écrits, durables et pieux,
Auront pour la ferveur un goût délicieux;
François, digne ouvrier qui vient m'offrir sa gerbe :
D'hérétiques vaincus, pour la gloire du Verbe,
Il se forme un troupeau dans les champs de la foi,
Et montre qu'aimer Dieu c'est accomplir la loi;
Thomassin dont l'ardeur de toutes parts butine
Pour composer le miel qu'à l'Eglise il destine;
Rancé qui me prépare un précieux recueil ;
Bossuet, de l'erreur ce formidable écueil,
Grande et puissante voix dans l'histoire et la chaire,
Et gloire qui longtemps aux Français sera chère;
Mabillon, ce modeste et profond érudit;
Fléchier, autre orateur que la France applaudit;
Lamy, qui de ma cause a su se rendre digne;
Et toi que de Cambrai l'on surnomme le Cygne :
Oui, l'on aime à te voir, sous le nom de Mentor,
De sublimes leçons déployer un trésor;

Mais à Dieu par la plume élève un nouveau temple,
Puis donne à tout ton peuple un mémorable exemple :
Ton nom, digne prélat, ne doit jamais périr.
D'ici voyez encor devant vous accourir :
Huet, docte écrivain qui sagement discute ;
L'illustre Polignac dont la muse réfute
Lucrèce, le perfide et fameux corrupteur ;
Massillon, véhément et suave orateur,
Soit lorsque sa parole épouvante le crime,
Soit lorsqu'avec douceur dans l'âme elle s'imprime ;
Butler qui dit la vie et la mort de mes saints ;
L'aimant Ligorius qui d'écrits les plus sains
Vous apporte et vous offre un fécond étalage :
Il pénètre, il émeut, il console, il soulage ;
Grave, tendre, sublime et touchant tour à tour,
Pour le Christ et la Vierge il inspire l'amour ;
Pressy qui pour son peuple avec zèle travaille ;
Bergier, contre l'impie armé comme en bataille ;
Duclot dont le savoir venge un livre sacré ;
De Maistre qui du trône à Céphas assuré
Se montre par la plume un défenseur habile ;
Milner, contre l'erreur boulevard immobile ;
Boulogne qui n'a point enfoui son talent ;
Le zélé Borderic, orateur excellent ;
Bonald qui dans l'hymen réprouve le divorce,
Et pour les droits de Dieu met en œuvre sa force ;
Ricardi que ma Mère approuve en souriant ;
Ce brillant écrivain, nommé Châteaubriand,
Qui du christianisme atteste le génie ;
Balmès, plume savante et que la foi manie ;
Giraud dont Cambrai loue et la chaire et le soin ;
Le sage Hurter dont l'œuvre est marquée au bon coin ;
L'éloquent Parisis ; l'éminent Lacordaire
Que sur son horizon la France considère ;
Bouvier, Gousset, tous deux promoteurs de ma loi ;
Nicolas, vrai croyant, esprit de bon aloi ;

Lorgues, riche d'écrits que mon Eglise accepte ;
Gaume qui du Seigneur pare chaque précepte ;
Rorhbacher, Laurentie, historiens loués
Pour être en écrivant à la foi dévoués ;
Walsh qui du droit chrétien se fait l'apologiste ;
Orsini, de ma Mère ardent panégyriste ;
Le zélé Dupanloup, mérite transcendant ;
Spalding, fidèle écho des rives d'Occident ;
Vous, Cœur, Pie et Plantier dont s'honore la chaire ;
Darras qui rend mon œuvre à ses lecteurs plus chère ;
Montalembert, vengeur de nobles instituts ;
Glaire, fort du savoir d'où naissent les vertus ;
Vous aussi qui, portant le nom de Bollandistes,
Habiles ouvriers, diligents annalistes,
Elevez pour mes saints un temple colossal
Que sapent vainement les adeptes du mal ;
Vous qui, pour une cause où le Ciel s'intéresse,
Chaque jour combattez la presse par la presse ;
Vous tous, guerriers vaillants qui, diffamés en vain,
Avez fait de la foi le bouclier divin
Dont vous brisez les traits que lance l'Athéisme
Et ceux qu'en se jouant darde le Scepticisme.
Soyez toujours actifs et forts dans les combats,
Faites vaincre et régner le Messie ici-bas,
Et méritez les biens que l'Ange au ciel savoure.
Tels sont les défenseurs dont l'Eglise s'entoure.
Mais il est, mes enfants, un autre livre encor,
Un livre qui pour elle est un vaste trésor,
Un livre qui surpasse, à distance infinie,
Tous ceux que dans ce monde a produits le génie,
Et qui permet à l'homme humble et religieux
D'entendre sans effort l'idiôme des cieux.
Là jusqu'aux derniers temps vont être conservées
Les leçons qu'en vos cœurs ma parole a gravées ;
Là désormais viendront la vertu se nourrir,
L'angoisse se calmer, la lèpre se guérir,

Et le zèle et la foi se munir de leurs armes.
Combien pour le croyant ce livre aura de charmes !
Car le lecteur joyeux y pourra converser
Avec un Dieu clément tout prêt à l'exaucer.
Respectez-le, chrétiens, comme le code antique
Dont il sera pour vous le complément mystique.
Le Ciel en est l'auteur ; la Bible en est le nom.
Moïse, Josué, David et Salomon,
Puis les Voyants, porteurs des antiques messages,
Pour préparer mon œuvre en ont écrit les pages.
Matthieu, Marc, Luc et Jean, Paul, Jacques, Jude, et toi
Que je viens de nommer grand-prêtre de ma loi,
Selon que l'Esprit saint daignera le prescrire,
Vous allez sur la terre achever de l'écrire,
Non pour vous décharger de votre mission,
Mais pour en faire voir la haute sanction.
Vous n'établirez point votre pouvoir céleste :
Vous aurez déjà su le rendre manifeste
Par le bien à ma gloire, à la vôtre produit ;
Mais vous en montrerez alors un nouveau fruit.
  Or mon Eglise seule en sera l'interpréte.
Elle donne, suivant l'influence secrète
Dont l'entoure et la meut l'Esprit de vérité,
Le sens de ma parole avec force et clarté,
Soit que l'enseignement dont j'ai doté la terre
Dans la sainte Ecriture ait un dépositaire,
Soit que de bouche en bouche il ait été transmis.
Combien de novateurs, d'eux-mêmes ennemis,
Et prenant la raison pour diriger leur âme,
Dans le dogme insensé que leur orgueil déclame,
D'un miel délicieux, d'un breuvage divin
Feront comme un torrent de fiel et de venin !
  Maintenant vous allez accompagner l'Eglise
Lorsque par ses hérauts sa bouche évangélise
Le genre humain gisant à l'ombre de la mort.
Oui, mes amis, c'est vous que je vois dès l'abord,

Diligents ouvriers, propager la semence
D'où proviendront un jour une récolte immense
Et des fruits immortels qui se cueillent aux cieux;
Car vous portez mon nom presque dans tous les lieux
Dont le savoir connaît aujourd'hui les limites,
Et dans un livre d'or vos sueurs sont écrites.
Puis, lorsque par le sang vous scellez votre foi,
Vous voyez dans ce monde, au soleil de ma loi,
Prospérer le bon grain que vous fîtes éclore.
Antioche, la fleur, la reine de l'aurore,
Où du nom glorieux, du beau nom de chrétien
Vous allez appeler votre peuple et le mien;
Ephèse, Sardes, Smyrne et les deux Césarées,
Par leur nouvelle gloire à jamais illustrées;
La grande Alexandrie, autre Rome où bientôt
Le savoir que j'enseigne aura son entrepôt;
Athènes, chère aux arts; la superbe Corinthe;
Sparte, au nom du vrai Dieu d'un nouveau lustre empreinte;
Patras, Thessalonique, où va fleurir la foi;
Aquilée et Milan qui se rendent à moi;
Rome, temple des dieux que la Fable protége,
Mais où la vérité dès lors aura son siége :
Tels seront quelques uns de ces champs qu'en mon nom
Vous allez en vos jours enlever au démon,
Et des bouches du Tage aux rivages du Gange
Vous irez de ma vigne assurer la vendange.
Puis le Dieu dont la main dirige vos travaux
Pour accroître son peuple en conduit de nouveaux.
De trois siècles à peine aura vécu ce monde,
Que cet immense empire où par un souffle immonde,
Jusques à la vertu, tout se montre infecté,
Verra tomber ses dieux devant la vérité :
Des labeurs de l'Eglise immense et noble ouvrage!
Voyez avec quel zèle, avec quel saint courage
Ces hommes dont la Bible a nommé les pieds beaux,
En Gaule, du salut font briller les flambeaux :

Trophime, apôtre d'Arle, y fait aimer mon règne ;
Crescent à Vienne meurt pour le Dieu qu'il enseigne ;
Paul, qu'un grand homonyme a conquis à ma loi,
A Narbonne longtemps la fait vaincre pour moi ;
Martial aux faux dieux court enlever Limoges;
Austremoine à Clermont mérite mes éloges;
Gatien de la foi se fait l'oracle à Tours ;
Sixte la porte à Reims et dans les alentours ;
Front dans le Périgord aux païens la révèle,
Et Saturnin, déjà prêt à mourir pour elle,
S'en déclare à Toulouse un fidèle tribun;
Lucien de Beauvais et Bénigne d'Autun
Par leur zèle de feu lui rendent témoignage,
Et Julien au Mans dans les cœurs la propage.
Châlons par Memmius l'accueille dans son sein,
Et Bourges la reçoit de la bouche d'Ursin.
A Nantes, Clair aussi la sème en bonne terre,
Et Mellon de Rouen et Pérégrin d'Auxerre
La font avec amour chez leurs peuples germer.
Toi qu'un martyr célèbre a su vaincre et charmer,
Amiens, tu chéris ta nouvelle croyance.
Crescent me fait connaître au peuple de Mayence.
A Cologne, à Strasbourg, j'aperçois des moissons
Où Materne a cueilli le fruit de ses leçons.
Metz accepte la loi que Clément lui rend chère,
Et Trèves les labeurs de son apôtre Euchaire.
Cependant le Danube a vu croître et fleurir
Le grain que la foi sème et l'amour fait mûrir.
A mon joug protecteur se soumet la Bretagne,
Et je vois tes enfants, ô généreuse Espagne,
Rendre ton sol fécond en produits pour les cieux.
Carthage relevée a renié ses dieux,
Et l'Afrique partout à l'envi les abjure ;
Mais qu'elle ne soit point à ses serments parjure.
La Perse et la Sérique ont aussi sur leurs bords
Du Testament nouveau recueilli les trésors.

Or, de là pour un temps mon Eglise bannie
Un jour y reviendra, des mêmes biens munie.
Ici l'Ibérien, fier de sa liberté,
Vient se soumettre au joug par le croyant porté,
Et là l'infatigable et généreux Frumence
Porte aux sources du Nil la divine semence.
Vers l'Occident encor reportez vos regards :
L'Hibernie et l'Ecosse ont vu mes étendards
Arborés sur leurs monts par l'ardeur zélatrice
Du fidèle Pallade et du pieux Patrice.
Combien j'y vois de fleurs pour l'immortalité
Et d'épis à cueillir dans leur maturité !
Je te salue, ô noble et généreuse Irlande !
Je te vois de saints noms te faire une guirlande.
A la foi de ton cœur rien ne peut t'arracher,
Et sur le sol lointain qu'ils iront défricher
Tes fils, tes dignes fils avec eux la transportent.
Que de fruits abondants leurs labeurs y rapportent !
Que de temples construits ! que de riches troupeaux !
Quelle ardeur à défendre, à venger mes drapeaux !
Or voyez la Bretagne, au Christ d'abord soumise,
Et deux siècles après par Pélage conquise,
Accueillir maintenant les leçons de Germain,
Puis, d'un zèle empressé, revenir au chemin
Où de l'appui du Ciel la foi jamais ne manque.
Considérez ce roi de la nation franque :
Clotilde est son épouse et Remy l'instructeur
Qui lui fait embrasser la croix du Rédempteur
Et recevoir le sceau qu'imprime le baptême.
Ses Francs, qu'à me servir il exhorte lui-même,
En devenant chrétiens s'unissent aux Gaulois
Et ne font avec eux plus qu'un peuple où mes lois
A porter d'heureux fruits sont longtemps destinées.
De là pour un instant passons les Pyrénées.
Là vous voyez un roi, frère d'un saint martyr,
Renoncer à l'erreur et puis l'anéantir ;

Car il suit les conseils du vertueux Léandre.
Sache, ô vaillante Espagne, à jamais te défendre
Des traits de l'hérésie et de l'impiété;
Et respecte toujours Pierre et sa primauté,
Puisque mon temple en lui voit l'appui de ses angles.
Mais voyez Albion qu'envahissent les Angles.
De la foi sur ce sol quel sera le destin?
Elle languit et meurt, lorsqu'un autre Augustin
En ravive le feu par l'ardeur de son zéle;
Et les envahisseurs, en la voyant si belle,
Charmés et convaincus, l'accueillent dans leur sein.
De nouveaux ouvriers, laborieux essaim,
Félix, Paulin, Wilfrid, que la grâce seconde,
Rendent de plus en plus cette rive féconde.
Les Germains à leur tour accourent empressés
Se soumettre aux devoirs qui leur sont annoncés,
Et bientôt dans ces lieux tout a changé de face.
Kilien, Willebrod, l'illustre Boniface
Et d'autres dont aussi je bénis les efforts
Par leurs saintes sueurs fertilisent ces bords.
Le Rhin, l'Elbe, l'Oder, jusques à la Vistule,
Ont vu ce même peuple, autrefois si crédule,
A des dogmes proscrits à la fin renoncer
Et proclamer le Dieu qui le peut exaucer.
Plus tard Méthodius et son frère Cyrille,
Balayant devant eux une foi puérile,
Apprennent au Bohême, au Morave accouru
Comment un Dieu fait homme au monde est apparu.
Anscaire aux Suédois va porter ma lumière,
Et vous voyez partout le pauvre en sa chaumière
Et ces chefs si jaloux de leurs droits usurpés
D'un culte fabuleux par la croix détrompés;
Puis par les soins d'Harold, prince au cœur intrépide,
La foi chez les Danois s'étend d'un cours rapide.
La Pologne à genoux bénit le Rédempteur:
Du consolant prodige une femme est l'auteur.

Le Russe, dans ses bois et ses steppes immenses,
De l'Evangile aussi voit germer les semences
Heureux si par le schisme il ne perd pas un jour
Les dons que du Seigneur lui réserve l'amour!
Qu'il sache cependant que l'Eglise romaine
A sur le Tanaïs et sur le Borysthéne
De mes lois par ses soins fait semer le trésor,
Et qu'elle est toujours prête à l'y porter encor.
Etienne en ce temps-là sous mon joug discipline
Ces peuples de l'Ister qu'une fausse doctrine
Eloignait de la source où se puise la foi,
Et lui de la Hongrie est l'apôtre et le roi.
Mon vicaire Adrien jusque dans la Norwége,
Où règnent si longtemps la froidure et la neige,
Fait porter le flambeau dont les douces chaleurs
Font produire aux frimas et des fruits et des fleurs.
L'héroïque Hyacinthe aux régions polaires
Rend les dogmes chrétiens encor plus populaires;
Puis le saint voyageur de climats en climats,
Jusqu'aux lieux où mourut mon disciple Thomas,
Répand, laborieux, les paroles de vie.
Vladislas maintenant avec ardeur convie
Au culte du vrai Dieu les serfs du Niémen;
Car la grâce céleste a béni son hymen.
Bientôt un nouvel art sur le Rhin se découvre,
Et dès lors pour l'Eglise un autre moyen s'ouvre
De tracer, de transmettre et de porter au loin
Les leçons qu'à ma gloire elle enseigne avec soin.
Mais malheur à tous ceux par qui cet art utile
Devient au ciel, à l'ordre, à la pudeur hostile!
Sous le soleil du Sud voyez un peuple entier
A l'aide d'un grand prince entrer dans le sentier
Par où l'humble vertu marche vers mon empire.
Et la croix pour un temps règne aux bords du Zaïre.
Or, de Jean le Parfait successeur couronné,
Emmanuel alors ouvre au monde étonné,

Par ses hardis vaisseaux, une route vers l'Inde.
Déjà la foi les suit ; des rives de Mélinde
Jusques aux régions qui bornent l'Orient,
Elle sème partout son grain fructifiant.
Que d'apôtres nouveaux y signalent leur zèle !
Xavier et des milliers qu'une race infidèle
Ecoute avec transport en dépit du démon,
Et ma loi va régir la Chine et le Japon.
Elle ne sera pas au couchant moins féconde,
Car l'Espagne soudain découvre un nouveau monde,
Immense continent qui, longtemps ignoré,
Sera par mon Eglise enfin régénéré.
Dans ces vastes forêts, le long de ces grands fleuves
Où la terre, étalant ses robes toujours neuves,
Charme les yeux d'un peuple inculte et vagabond,
Entendez cet écho qui s'émeut et répond
A des hymnes chantés en l'honneur du Messie.
Déjà même l'enfant à genoux balbutie
Le nom de l'Enfant-Dieu de Bethléem issu,
Tandis que, sur ses joncs transformés en tissu,
Le vieillard dans son cœur médite la parole
Qui pénètre, ravit, fortifie et console,
Et l'amour paternel de ce *grand Chef d'en haut*
Qui daigna du salut se faire le héraut.
Arrêtez vos regards sur ces villes naissantes
Qui deviennent bientôt grandes et florissantes :
Lima qui règne aux lieux où se recueille l'or ;
Mexico, la cité superbe en son décor ;
La Nouvelle-Orléans, française d'origine ;
Baltimore, où, fécond, mon culte prend racine ;
Philadelphie, immense et splendide coup-d'œil ;
New-York, plus vaste même, et qui, dans son orgueil,
Grandit pour surpasser Tyr et l'antique Rome ;
La belle Washington, souvenir d'un grand homme ;
L'Athènes de ces bords, Boston, fille de l'Est ;
Cincinnati, plus loin, la reine de l'Ouest ;

Saint-Louis, sur un fleuve à marche magnifique ;
San-Francisco, l'amour de la mer Pacifique ;
Salem, fleur d'Orégon, et mille autres enfin
Qui par enchantement semblent naître soudain
Pour y loger les arts, l'aisance et le commerce.
Or partout, dans ces lieux où l'Europe se verse,
Voyez en mon honneur des temples s'élever,
Et mes lois et mon nom dans les cœurs se graver.
Vainement l'hérésie y transporte ses haines,
La foi ne cesse point d'agrandir ses domaines.
Aux bords du Saint-Laurent ne croyez-vous point voir
Ces chrétiens primitifs que l'amour du devoir
Rendit si chers au cœur de l'Eglise leur mère ?
Aussi son régne ira, puissant, libre et prospère,
Depuis le Nord brumeux jusqu'au Midi glacé,
Pour ranimer un jour les gloires du passé.
Belle Amérique, sois fidéle à ma parole ;
Vogue dans le vaisseau dont je suis la boussole
Et dont, pour le guider, Pierre est le gouvernail.
Viens : la maison de Dieu va t'ouvrir son portail.
  Mais dans les mers du Sud, longtemps inexplorées,
L'Europe a découvert encor d'autres contrées,
Et l'Eglise, fidèle au but de ses travaux,
Va porter mes trésors à des peuples nouveaux.
Qu'il est beau de la voir s'en aller d'île en île,
En tenant à la main la croix et l'Evangile,
Enseigner de la foi les premiers rudiments
Et d'un bel avenir poser les fondements !
Voyez-la transformer les mœurs les plus barbares :
Ses courriers ne sont point de leurs sueurs avares ;
Et, s'il faut en mourant venger ses intérêts,
La mort n'a pas pour eux de terreurs : ils sont prêts.
Or, dans ce continent qu'on nomme l'Australie,
Elle-même bientôt fortement établie,
A Melbourne, à Sidney, déploie avec splendeur
Et son culte et la joie et l'amour de son cœur.

Il faut vous rappeler par quelles saintes ligues
La foi contre l'erreur a créé d'autres digues,
Fait germer et fleurir la vertu, le savoir,
Et ne redoute point un infime devoir.
Ordres religieux, sociétés augustes
De saints adorateurs et d'ouvriers robustes
Qui tous, selon le but où tendent leurs efforts,
Instruisent les vivants et soulagent les morts,
Salut! car ici-bas, bien loin d'être inutiles,
Vos soins laborieux rendent mes champs fertiles.
Voici les Augustins, louables instituts
Dont un docteur célèbre a réglé les statuts,
Et qui seront longtemps un support de l'Eglise.
Le généreux Benoit ici régularise
Un ordre dont un jour la terre doit bénir
Les immenses labeurs légués à l'avenir.
Par lui la vérité se manifeste au monde,
Le désert se transforme en campagne féconde,
La science revit, et, grâce à d'autres soins,
L'œuvre des temps passés n'en subsiste pas moins.
Plus tard le Camaldule et la Vallée-Ombreuse,
Le stérile désert de la Grande-Chartreuse,
Citeaux dans la Bourgogne et près de là Clairvaux
S'illustrent par de longs et pénibles travaux.
Romuald grand de zèle et de mansuétude,
L'héroïque Gualbert qui dans la solitude
Prie et se trouve heureux d'avoir vaincu son cœur,
Bruno dont les enfants chérissent la rigueur
Qu'il leur a pour partage en ce monde infligée,
Robert qui vivifie une loi négligée
Et voit ses saints efforts couronnés de succès,
Et ce fils d'Albion, révéré des Français
Sous le nom glorieux du fondateur Etienne,
Y rendent chère au Christ l'austérité chrétienne.
Guillaume du Mont-Vierge, instituteur pieux,
Et cet autre Guillaume, humble religieux

Qui de ses premiers ans répare le scandale,
Norbert de Magdebourg dont l'institut signale
Un vrai zèle approuvé de l'Eglise et du Ciel,
Et ces fervents chrétiens qui viennent du Carmel,
Rendent gloire à mon nom par de nobles exemples
Et de trésors sacrés enrichissent mes temples.
Mais voyez ces deux saints fonder en même temps
Deux ordres qui seront de zélés assistants
Dans les soins dont l'Eglise est prodigue envers l'homme:
L'un, image du Christ, c'est François qu'il se nomme,
Le père selon Dieu de ces Frères Mineurs
Qui, recherchant ma gloire, insouciants d'honneurs,
Considèrent le Ciel comme leur but unique.
L'autre, non moins fameux, se nomme Dominique,
Père de ces Prêcheurs dont l'exemple et la voix
Font vivre mes leçons et triompher ma croix,
Et serviteur aimant de la Vierge ma Mère,
Dont il fait par mon peuple adopter le Rosaire.
Imitez-le, chrétiens; car invoquer le nom
De Celle que toujours redoute le démon,
C'est mériter le sort de cet heureux Servite,
Philippe qu'elle-même en mon royaume invite.
Après eux vient François qui sur l'humilité
Fonde un ordre nouveau, hautement respecté.
Voici ces ouvriers dont les labeurs célèbres
Déracinent l'erreur, dissipent les ténèbres,
Des complots de Satan sont l'écueil et le frein,
Et dans tous les climats font germer le bon grain.
Ignace les conduit : pour stimuler leur zèle,
Il veut que de mon nom leur phalange s'appelle;
Puis il écrit pour eux ces statuts et ces lois
Dont l'objet et la force émanent de la croix,
Et ce livre connu sous le nom d'*Exercices*,
Pour toute âme fidèle affluentes délices.
Combien de saints héros vont surgir de leurs rangs!
Celui-ci, c'est Xavier : de tous les conquérants,

Par ses exploits pieux il éclipse la gloire,
Et l'Eglise à jamais bénira sa mémoire;
Car pour elle en Asie à des peuples entiers
Du salut qu'elle annonce il ouvre les sentiers.
Saluez Stanislas, cette fleur parfumée,
Et vie en peu de jours ici-bas consommée
Pour aller près de moi s'éterniser aux cieux;
François, grand sur la terre et plus grand à mes yeux,
Cœur ardent qui s'éprouve, âme prudente et forte
Qui du nord au midi chaque jour se transporte
Et conduit les travaux d'un corps plein de vigueur;
Louis, cher au jeune âge, Ange qui de rigueur
En l'honneur de ma croix s'arme contre lui-même;
Canisius, actif dans la cause qu'il aime
Et dont il fait partout aimer l'instruction;
Rodriguez dont la plume à la perfection
Par un chemin direct guide l'âme chrétienne;
Suarez, écrivant pour ma gloire et la sienne;
Bellarmin, ce soldat par moi discipliné
Pour combattre en mon nom l'hérétique obstiné;
Régis qu'un même but dans sa carrière anime,
De vie austère et sainte exemple magnanime,
Et même après sa mort refuge du chrétien;
Sirmond, savant illustre, excellent citoyen;
Pétau, cet autre auteur dont le savoir étonne;
Claver, par des travaux que le Christ sanctionne
Entourant de secours des êtres malheureux,
Tandis qu'il se transforme en esclave pour eux;
Britto qui, sur la plage où ma grâce l'attire,
Porte la foi qui sauve et trouve le martyre;
Segneri, fructueux dans son apostolat;
L'éloquent Bourdaloue, autre nom dont l'éclat
Rappelle dignement Basile et Chrysostôme;
François que Naple invoque et qui pour mon royaume
A versé des sueurs dont je cueille le fruit;
Longueval dont la plume avec sagesse instruit;

Le modeste Berthier; Baudrand qui dans les âmes
Sait du divin amour entretenir les flammes;
Ligny, l'historien de ma vie ici-bas;
Maccarthy, Ravignan, Félix, qu'on ne voit pas
Mollir dans ces conflits où leur noble parole
Lutte avec les suppôts d'une incrédule école;
Et bien d'autres qu'au ciel vous verrez parvenir
Et, riches de leur gloire, à mes Anges s'unir.
Combien à mes drapeaux leur courage est fidèle!
En ces pays lointains où leur but les appelle
Ils vont ensevelir les plus rares talents.
Mais là de leurs labeurs quels produits consolants!
A l'appel de leur voix l'Amérique s'éveille,
Le Paraguay joyeux ouvre une avide oreille;
De Xavier au Japon l'œuvre se reproduit,
Et le noir Africain de mes lois est instruit.
Compagnons de Jésus, poursuivez votre ouvrage:
De l'Eglise et de Dieu vous avez le suffrage.
  Le bienheureux Philippe, Ange de piété,
Avec Baronius, narrateur respecté,
Fonde bientôt après l'ordre de l'Oratoire.
  Avec un héroïsme ardent et méritoire,
François, né dans l'Abruzze, et l'humble Gaétan
Ont opposé leur œuvre à l'œuvre de Satan.
  Vincent de Paul enflamme et guide ces apôtres
Qui, sévères pour eux, indulgents pour les autres,
Rendent à la vertu le pécheur égaré,
Et font à l'idolâtre aimer mon joug sacré.
  Ordre du Rédempteur, Missions étrangères
Qui montrez aux Chinois combien sont mensongères
Leur foi, leur espérance et leurs divinités;
Vous que dans un but saint Marie a suscités;
Vous aussi dont le zèle à me servir s'engage,
Et dont le nom lui seul est un public hommage
Offert aux Cœurs divins qui s'ouvrent nuit et jour
Pour épancher des flots de grâces et d'amour;

Vous, de la sainte Croix messagers intrépides,
Et vous tous qui montrez des champs longtemps arides
Féconds en fruits divins de salut et de paix,
Votre nom, vos travaux ne périront jamais.
Mais signalons encor ces généreux Paulistes
Qui, forts de leur savoir, se font apologistes,
Et pour un jeune peuple enseignent le chemin
Où la vérité marche en vous tendant la main.
Venez à votre tour, ô femmes admirables,
Qui, secondant de Dieu les desseins adorables,
Renoncez à ce monde, et, par un dévoûment
Dont le but et l'ardeur ont mon assentiment,
Par vos jeûnes pieux et vos saintes prières,
Etes dans mes états d'utiles ouvrières.
L'impie, avec la foi toujours en désaccord,
De mes vierges d'élite ose plaindre le sort:
« Dans l'obscure prison où du monde on l'isole,
Bientôt comme une fleur la femme s'étiole
Et devient une honte à la société. »
Non: tel qu'un arbre à fruit sagement abrité,
Et loin du sol impur que le vice dévaste,
Elle vit pour son Dieu d'un amour noble et chaste.
C'est Claire avec ses sœurs qui dans leur dénûment
Trouvent gloire, profit, paix et contentement;
Brigitte que le monde en vain ridiculise,
Et qui fonde un saint ordre approuvé de l'Eglise;
Françoise, nom flatteur pour le peuple romain,
Car ses hautes vertus, son zéle surhumain
Raniment la ferveur qui languit ou s'altère;
Jeanne qui, dédaignant les pompes de la terre,
Goûte un plaisir exquis et du Ciel émané
A chérir avec moi Celle dont je suis né;
Thérèse dont le cœur entretient une flamme
Qui, douce et parfumée, enivre et nourrit l'âme,
Thérése, femme forte, admirable écrivain
Que la piété goûte et ne lit pas en vain,

Et mère selon Dieu de ces vierges d'élite
Qui rendent immortel le nom de Carmélite ;
Françoise de Chantal, non moins chère à mon cœur,
Car, d'un monde attrayant par la grâce vainqueur,
Son dévoûment actif fonde ces monastères
Que daigne protéger la plus tendre des mères ;
Vous, digne Maccauley, qui plus tard à mes yeux
Etalez des labeurs appréciés aux cieux,
Et qui savez au loin diriger ce courage
Dont les fruits à mon nom s'offrent comme un hommage ;
Et vous toutes enfin, suivantes de l'Agneau,
Vous la joie et l'honneur de mon vaste troupeau,
Soit que vous préfériez vivre dans la retraite
Où de tous les croyants chacune est l'interprète
Et demande pour eux ma grâce et mon support,
Soit lorsque votre cœur, se montrant digne et fort,
Vous entraîne souvent vers de lointains rivages
Pour me faire connaître à des peuples sauvages
Et semer, vous aussi, le bon grain du salut.
Ainsi l'aimable Esther autrefois se complut
A rendre grand et saint, au delà de l'Euphrate,
Le nom du Dieu très-haut dont la Judée ingrate
Avait depuis longtemps excité le courroux.
  Vous avez, mes amis, vu passer devant vous
Des ouvriers nombreux qui, dans leur noble tâche,
N'ont voulu s'accorder ni repos ni relâche,
Et vous avez béni leur zèle en ses effets.
Mais que d'œuvres encor ! quels précieux bienfaits
De l'Eglise en tout lieu vont signaler l'empire !
Car le bien de mon peuple est le but qui l'inspire.
  Portée aux nations par douze bateliers
Que ma grâce, mon choix transforme en chandeliers
Dont la lumière va rayonner sur la terre,
Et marquée amplement d'un royal caractère,
Dans ces jours de fureur où confesser mon nom
C'était chercher l'opprobre et la mort d'un félon,

La Foi, nous l'avons vu, fonde son nouveau règne,
Et bientôt de son souffle ici-bas tout s'imprègne.
D'elle sont provenus ces essaims de héros,
Ou mourant en vainqueurs sous la main des bourreaux,
Ou combattant pour elle, armés de ma parole,
Ou, d'après les leçons d'une sublime école,
Produisant tous les fruits que promet la vertu,
Et méritant l'honneur dont l'Ange est revêtu.
Le savant, le guerrier, le monarque, le pâtre,
Un cœur de jeune fille, un enfant qui folâtre,
Et le pécheur lui-même, ô célestes desseins!
Tout est bon, selon Dieu, pour produire des saints.
Combien sont inconnus dans l'humaine mémoire
Qui s'en iront là-haut vivre au sein de la gloire!
Ainsi votre œil ne peut dans l'espace compter
Tous les orbes qu'au loin Dieu voulut y poster;
D'autres aussi brillants, et que lui seul il nombre,
Sont pour vous, ô mortels, ensevelis dans l'ombre.
C'est la Foi qui partout, sage législateur,
Et ramène et maintient l'ordre réparateur.
Vous qui la dénigrez en élevant aux astres
Ces institutions, ces fragiles pilastres
Dont vous faites l'appui de vos droits les plus chers,
Etres ingrats, sachez que par ses soins divers
Elle en est d'âge en âge un support plus fidèle;
Et le bon et le beau, depuis moi, tout vient d'elle.
Elle se montre à vous comme un guide assuré,
Mortels dont la raison, voyageur égaré,
Marche comme au hasard si le Ciel ne l'éclaire;
Et ce guide divin, cet Ange tutélaire
Sanctionne les droits de l'esprit et du cœur.
Elle fait refleurir la probité, l'honneur;
La vertu redevient attrayante et féconde,
Et si le vice encore ose infester le monde,
La Fable n'est plus là pour le déifier.
Or, puisqu'ainsi la Foi sait se glorifier

Par la sève de vie infuse en ses artères,
Contemplons quelques uns de ses fruits salutaires.
Ecoutez et voyez : l'Eglise dès l'abord
Va se hâter de plaindre et d'adoucir le sort
De tous ces malheureux qui, sur plus d'un rivage,
Portent en gémissant le joug de l'esclavage;
Puis, lorsque vers ses fins elle pourra marcher,
Vous la verrez sans cesse avec ardeur chercher
Les moyens les plus doux et les plus efficaces
Pour réformer ces mœurs et ces lois si tenaces
Qui tolérent à l'homme un pouvoir abusif;
Et son zèle pieux, digne, persuasif,
Ne la bercera point d'une vaine espérance.
Car enfin, revenu de sa longue ignorance,
L'homme un jour comprendra que de la liberté
Nul être humain ne peut être deshérité,
Puisqu'elle est un droit saint, don de l'Etre suprême,
Un droit que l'Evangile a confirmé lui-même.
Mais la justice, l'ordre et le bien des états,
A l'égard des auteurs de tous ces attentats
Qui de la liberté sont un abus nuisible
Et troublent le repos du citoyen paisible,
Exigent que des lois, sages dans leur rigueur,
La restreignent, s'il faut, et restent en vigueur.
Ces peuples indomptés, qui donc les civilise ?
C'est le même pouvoir, c'est la main de l'Eglise.
Ils sont venus des bords blanchis par les frimas
Envahir par torrents ces fertiles climats
Dont, sous un ciel plus doux, la puissance romaine
Avait formé jadis son immense domaine,
Et qu'arrosa longtemps le sang de ses guerriers.
L'Eglise les a vus, ces fiers aventuriers,
D'abord à ses leçons refuser de se rendre ;
Mais ses soins, ses efforts, son amour pur et tendre
Ont adouci le fiel de leurs cœurs ennemis.
A son joug bienfaisant heureux d'être soumis,

Tous ces peuples dès lors la choisissent pour reine.
Puissiez-vous, ô chrétiens, à sa loi souveraine
Obéir avec joie, avec docilité!
C'est de là que dépend votre prospérité.
  Voyez l'Eglise encore apaiser les querelles
Qui, divisant parfois les familles entre elles,
Vont se perpétuer par des combats sanglants;
Ou, si ses soins n'ont pu dans des cœurs turbulents
Faire vaincre et régner l'amitié fraternelle,
Elle élève sa voix touchante et solennelle,
Et la *trêve de Dieu* vient établir un frein,
Seul rempart redoutable à des âmes d'airain.
  Mais lorsqu'il faut venger ceux qu'une sainte envie
Autour de mon tombeau de l'Occident convie,
Et qui, venant émus d'un louable transport,
Ne trouvent sur les lieux que l'opprobre et la mort;
Lorsqu'il faut délivrer des chrétiens qu'on opprime
Et châtier la main qui profane Solyme;
Lorsqu'enfin le Croissant marche pour conquérir
Cette Europe où la foi, ne cessant de fleurir,
Instruit de mes leçons le reste de la terre,
L'Eglise, reine sage, autorise la guerre.
De là tous ces combats en mon nom combattus,
Où de nombreux guerriers, de la croix revêtus,
Jusque dans leurs revers vont se couvrir de gloire.
Ah! que n'ont-ils toujours mérité la victoire
Qui, grâce à mon appui, couronna leur valeur!
Ils n'auraient jamais eu la profonde douleur
De voir Jérusalem sous le joug retombée.
Mais l'Europe du moins n'a pas été courbée
Sous le sceptre odieux d'un fils de Mahomet.
Par l'Espagne vaincu, le Maure se soumet;
A l'aide d'un secours qui de ma Mère émane,
Lépante abat l'orgueil de la Porte ottomane,
Et Vienne la réduit à ne plus rien oser.
  Voyez avec vigueur l'Eglise s'opposer

A ces rois, ennemis des peuples qu'ils gouvernent.
C'est en vain qu'à genoux leurs flatteurs leur décernent
Des titres glorieux qu'ils ne méritent point;
Leurs sujets vainement les redoutent au point
De ne se plaindre pas du joug qui les oppresse :
Mon Eglise aussitôt gémit de la détresse
Où ses yeux vigilants voient ses enfants plongés;
Puis, mère officieuse, elle offre aux affligés
Les consolations dont le cœur est avide.
Enfin, si les tyrans, dans leur rage stupide,
Refusent d'écouter les ordres du devoir,
Elle, comme à regret, s'arme de son pouvoir,
Et contre eux lance alors ces foudres redoutables
Qui même sur le trône atteignent les coupables.
Combien est rigoureux le sort qui vous attend,
O vous, rois qui sans honte, à mes lois résistant,
Tyrannisez mon peuple, et, d'un bras sacrilége,
Frappez et dépouillez celle que Dieu protége,
Et qui de son amour vécut et s'inspira!
Ce Dieu, dans sa fureur, contre vous sévira.
La vertu, doux banquet où ma loi vous appelle,
Du bien-être en ce monde est la base immortelle,
En même temps qu'elle ouvre au croyant ces beaux lieux
Dont tous les habitants semblent être des dieux.
Or l'Eglise avec soin veille, en son ministère,
A la faire toujours prospérer sur la terre;
Car, sachant réprimer ces honteux attentats
D'où tôt ou tard provient la chute des états,
Elle est des bonnes mœurs le rempart le plus ferme,
Et combat et poursuit le vice jusqu'au germe.
Voyez ce roi vaillant, habile, généreux,
Philippe, nom vanté des Français et des preux :
Pour couronner l'amour qui l'égare et l'amorce,
Chrétien rebelle, il ose invoquer le divorce;
Mais l'Eglise soudain tonne au nom du Seigneur :
Lui donc, reconnaissant la voix d'un Dieu vengeur,

Revient à ses devoirs, et la faveur divine
Le mène ensuite vaincre aux plaines de Bouvine.
Ainsi l'Eglise veille, en maintenant mes lois,
Au bien comme à l'honneur des peuples et des rois.
La vraie Eglise a su, par des travaux immenses,
Du savoir en tout lieu propager les semences
Et préserver intacts les trésors du passé.
Vous donc, amers censeurs dont l'orgueil insensé
Jusqu'ici de l'Eglise a méconnu le zèle,
Répondez, s'il se peut : où seraient-ils sans elle,
Ces Grecs et ces Latins, auteurs dont les écrits
Ont pour les connaisseurs tant de charme et de prix ?
Mais ce n'est point assez d'avoir su vous les rendre;
Ecoutez, car au loin sa voix se fait entendre,
Et voyez refleurir bellès-lettres, beaux-arts,
Comme sous Périclès et les premiers Césars.
Mes amis, c'est à vous d'admirer ces peintures
Qui vous montrent le Christ au milieu des tortures,
Ou se manifestant sur ce mont du Thabor,
Ou remontant aux cieux pour en descendre encor,
Ou bien dans son berceau souriant à sa Mère,
Et d'autres que l'art crée et que la foi révère.
Ces deux frères flamands représentent aux yeux
L'Agneau libérateur qu'adorent tous les cieux.
Jean l'Angélique peint les gloires de Marie
Et cette œuvre immortelle où l'âme se récrie,
Se croyant transportée au dernier jugement.
Les frères Bellini de leur pinceau charmant
Font revivre ma croix et mes saints dans ce monde.
Bientôt du Pérugin la piété féconde
Sur les mêmes sujets s'immortalise aussi.
Francia de Bologne et l'illustre Vinci
Surviennent, et par eux mon temple se décore;
Et même ce dernier dans un autre art m'honore,
Alors qu'il prend en main son habile ciseau.
Baccio, pour l'Eglise illustrant son pinceau,

Enchante la pudeur avec ces nobles voiles
Dont avec tant de goût il enrichit ses toiles.
Mais voici Raphaël, cet artiste divin,
Soit qu'à la Vierge-Mère, ainsi qu'un Séraphin,
Il offre avec amour ses immortels hommages,
Soit que, d'après la Bible, il peigne ces images
Où son rare talent est parvenu si haut.
Après lui, devant vous rappelons au plus tôt
Le Titien, brillant et docte coloriste;
Allegri de Corrége, autre admirable artiste;
Véronèse, de grâce et de fraîcheur empreint;
Rubens qui, des hauteurs où son génie atteint,
Lutte avec ses rivaux ainsi qu'un noble athlète,
Mais qui parfois aussi ravale sa palette;
Le Guerchin, peintre aimable et digne ami du bien;
Poussin, apprécié comme bon citoyen
Et comme un nom marquant dans l'art de la peinture;
Le chaste Le Sueur, peintre de la nature;
Murillo qui vous semble aux célestes pourpris
Emprunter son suave et tendre coloris;
Overbeck et tous ceux dont la gloire m'est chère.
  Mais admirez surtout ces temples où mon Père
Aime à voir le croyant implorer mon soutien,
Ces dômes qu'à ma gloire élève l'art chrétien,
Sanctuaires de paix, royales basiliques
Où le peuple de Dieu vient aux fêtes publiques
Dont l'Eglise avec joie honore mes autels.
  Dirai-je tous ces noms devenus immortels :
Steinbach, génie à haute et puissante volée;
Jean de Pise, l'auteur d'un vaste mausolée;
Giotto, grand comme peintre, architecte et sculpteur;
Brunelleschi, célèbre et hardi constructeur;
Bramante, illustre nom; ce noble Michel-Ange
Dont Rome et l'univers proclament la louange,
Et qui, vers le Très-Haut élevant son essor,
Semble affermir mon culte et l'exalter encor;

Fontana qui relève un fameux monolithe:
Bernin de Parthénope, autre artiste d'élite;
Puget dont le ciseau rend le marbre vivant;
Soufflot qui dans son œuvre est habile et savant,
Et plus tard Canova qu'on cite avec éloge?
  Mais voyons où l'Eglise en ce monde me loge,
Et vous loûrez son zèle et son amour pour moi.
  Sur la tombe qui fut le berceau de la foi
Elle bâtit un temple où le croyant m'adore.
A Byzance plus loin voyez-la qui décore
L'édifice superbe à ma gloire construit.
  Quels chefs-d'œuvre nombreux en France elle produit!
Notre-Dame à Lutèce, insigne métropole
Où d'éloquentes voix annoncent ma parole;
Le temple d'Amiens, monument sans rival
Parmi ceux élevés dans le style ogival;
Strasbourg, offrant aux yeux sa rose, ses tourelles
Et sa flèche surtout qui semble avoir des ailes;
Reims, si tôt reconnu par son riche portail
Et son intérieur, magnifique travail;
Chartres dont le clocher au haut des airs s'esquive
Avec pics et fleurons et ses arcs en ogive;
Beauvais où l'œil charmé s'arrête dans le chœur;
Bourges, riche tableau pour la vue et le cœur;
Orléans dont les tours s'ornent de balustrades;
Rouen, si renommé pour ses belles façades,
Si populaire au loin par son fameux beffroi;
Auxerre et Sens, tous deux témoignage où la foi
Dans toute sa vigueur aux peuples se signale;
Lyon, d'un noble aspect, chère primatiale;
Avranches, Lisieux, Caen, Lô, Coutance et Bayeux,
Grand et glorieux groupe, héritage d'aïeux
Qui de la Normandie illustrent la mémoire;
Séez, Evreux, pour elle encore une autre gloire;
Noyon, vieux monument que l'on sait rajeunir;
Soissons et Laon, belle œuvre et pieux souvenir;

Metz et Toul, ce tribut que m'offre la Lorraine;
Meaux et Troye, ornements pour la Marne et la Seine;
Dijon que la Bourgogne étale avec Autun;
Le Mans, Dol, Tours, Clermont, ces temples dont chacun
Est pour la foi chrétienne une longue louange;
Auch, où l'art dans le style offre un heureux mélange;
Bordeaux, puis Périgueux, cet antique trésor;
Alby, riche parvis; Perpignan, digne essor;
Narbonne, non moins grand; Mende, admirable trône;
Arles, Vienne, Avignon dont s'honore le Rhône.
Voyez en même temps ces gloires de Paris:
Geneviève qu'on veut condamner au mépris,
Saint-Etienne du Mont et la Sainte-Chapelle.
Admirez ailleurs Brou, l'œuvre d'un Praxitèle;
Saint-Nizier de Lyon, gloire offerte à ma croix;
Saint-Denys, mausolée où reposent les rois,
Et Saint-Ouen dont l'œil aime à revoir la face,
La pompeuse parure et la belle rosace.
La Belgiqne non loin vous présente à son tour
Anvers qui semble aux cieux monter avec sa tour;
Malines, près de là, cathédrale superbe;
Bruge et Gand, ces parvis qni rendent gloire au Verbe,
Et Bruxelle, où le goût apprécie à la fois
Magnifiques vitraux et sculptures en bois.
Contemplez sur l'Ister Vienne, gloire gothique;
Cologne sur le Rhin, merveilleuse fabrique;
Ratisbonne, Fribourg, Trèves, Trente et Passau,
Ces œuvres que la foi marque d'un noble sceau.
L'orgueilleuse Angleterre appelle votre vue
Sur les temples sacrés dont elle s'est pourvue
Avant le jour fatal de son égarement:
C'est York, grandiose et vaste monument;
C'est Durham et Lincoln qu'un art savant dessine;
Salisbury, pour l'œil tableau qui le fascine;
Ely qui par son chœur ravit le pélerin;
Westminster, temple auguste, auguste souterrain;

Cambridge, la royale et pompeuse chapelle;
Et toi, Cantorbéry, métropole immortelle.
L'Espagne maintenant vient offrir à vos yeux
Tolède, riche legs de la foi des aïeux;
Burgos, l'une des fleurs trésors de ce royaume;
Léon, chef-d'œuvre d'art et magnifique dôme;
L'antique Salamanque, autre ouvrage admiré;
Compostelle, lieu saint doublement vénéré;
Séville, où le coup d'œil est grand et pittoresque;
Cordoue, auprès de là, de structure mauresque;
Grenade, monument cher au culte divin;
Valence, autre merveille, et Saragosse enfin
Qui voit s'agenouiller le monarque et le pâtre.
Passons en Italie, où vous verrez l'albâtre,
Le marbre le plus pur, l'argent, le bronze, l'or,
Le pinceau qui jamais n'épuise son trésor,
Et la foi déployée en généreux exemples
Travailler à l'envi pour embellir mes temples.
De ma Mère à Turin l'un d'eux porte le nom;
A Gênes, Saint-Laurent, d'un antique renom,
Montre au regard charmé son autel de porphyre;
Cet autre, grand et beau, Cagliari l'admire.
A Venise, Saint-Marc, glorifiant la croix,
Déploie un noble front, ses voûtes, ses parois,
Où l'art a prodigué le marbre qu'il incruste.
Le dôme de Milan, encore plus auguste,
S'élève, grandiose, et semble aller aux cieux,
Emportant les splendeurs dont il ravit les yeux,
Dire au Très-Haut : « C'est moi qui du catholicisme
Proclame la puissance et le patriotisme. »
Voyez aussi Mantoue et Parme avec bonheur
Vénérer des parvis bâtis en mon honneur.
Voyez Modène, emploi d'ogive et de plein cintre;
Ravenne, monument d'architecte et de peintre;
Sienne, où l'art atteint presque à la perfection;
Pise, aux yeux de la foi haute inspiration.

Bologne, et toi, Lorette, avec tes mosaïques
Et tes murs plaqués d'or, et ces parvis rustiques
Qui m'ont pendant longtemps sur la terre abrité;
Florence, où dans les airs le génie a porté
Cette prodigieuse et splendide coupole;
Parthénope, l'ancienne et vaste métropole;
Puis Salerne, Trani, Capoue et Bénévent,
Hommages précieux offerts au Dieu vivant.
Considérez Palerme avec son heureux site
Et ses nombreux piliers de marbre et de granite,
Et Montréal, où l'œil admire le sculpteur
Dans son travail exquis offert au Créateur.
  Mais voici Rome enfin, la ville des merveilles.
Sa gloire est arrivée à toutes les oreilles :
C'est la reine du culte et la mère des arts.
Où le sang de ses fils enivra les Césars,
Elle élève au vrai Dieu, sous le nom de Saint-Pierre,
Un temple pour son peuple et pour la terre entière.
Non, Memphis, Babylone, Ephèse, n'offrent rien
Que l'on puisse opposer au chef-d'œuvre chrétien :
La chaire de Céphas, imposante tribune;
Ces chapelles sans nombre, admirables chacune;
Ce magnifique autel, orné d'un baldaquin
Avec grâce appuyé sur des piliers d'airain;
Ces trois nefs et ces arcs, merveilleuse structure;
Ce front majestueux, trésor d'architecture,
Et ce dôme surtout qui porte l'âme au ciel,
Tout exalte à l'envi le nom de l'Eternel.
Arrêtez-vous encore à cette colonnade
Qui se déploie en cercle, et d'arcade en arcade
De l'art et du génie atteste le pouvoir.
Dans la même cité vous pouvez aussi voir
Et Saint-Jean de Latran, à superbe corniche,
Et ce temple à ma Mère où tout est grand et riche,
Et Saint-Paul hors les murs, digne de Salomon,
Et cet autre lieu saint dont Jésus est le nom.

Mais il faut s'arrêter, bien que votre œil encore
Partout en aperçoive où mon drapeau s'arbore.
Or vous, chrétiens déchus, dites, nous montrez-vous
Ces monuments sacrés dont l'aspect est si doux?
Votre Saint-Paul de Londre en est un qu'on renomme;
Mais n'en avez-vous pas pris le modèle à Rome?
Dans sa profonde enceinte on n'est point pénétré,
Et l'étranger en sort sans avoir admiré.
Ah! votre art est sans foi, sa puissance est stérile;
Vous invoquez en vain le nom de l'Evangile,
Et mon culte est chez vous sans charme et sans grandeur.
Il est encore un art qui, lorsque la pudeur
Dans l'âme du croyant n'en est pas offensée,
Peut aussi, vers le ciel élevant la pensée,
Plaire au Dieu que la harpe autrefois a béni,
L'art que Palestrina, Mozart et Rossini
Enrichissent d'accords bien dignes de mémoire.
Mais à l'Eglise il faut en rapporter la gloire,
Car jamais l'harmonie, âme de l'univers,
N'a produit de si doux, de si nobles concerts
Que lorsque, s'inspirant de la foi catholique
Et de l'amour divin, mélodieux cantique,
Elle adresse au Seigneur des soupirs et des vœux.
Combien l'orgue inventé pour honorer les Cieux
Charme dans ces parvis où ses sons lents et graves
Plongent l'âme enivrée en des transports suaves
Et du culte chrétien rehaussent la splendeur!
Or voyez maintenant l'Eglise avec ardeur
Accourir au secours de l'infortune humaine.
Ces captifs que sa main à leurs foyers ramène
Gémissaient sous un joug par la force imposé;
Des hommes dont le nom sera préconisé
Sont allés recueillir de rivage en rivage
L'or qui brise les fers où gémit l'esclavage.
C'est Félix qui renonce à de terrestres biens;
Jean que l'on peut nommer le secours des chrétiens;

Raymond que l'on a vu se charger de leurs chaînes
Et subir pour la foi des fureurs inhumaines;
Pierre, laborieux dans l'œnvre qu'il conduit
Et dont lui-même au loin va recueillir le fruit,
Et cet autre Raymond, âme ardente et fidèle
A faire prospérer une cause si belle,
Et louable savoir redouté de Satan;
Tous ces hommes de Dien dont le Mahométan
A dû, malgré sa haîne, admirer l'héroïsme.
Contemplez avec moi le sublime égoïsme
Qni rend Jérôme ici père des orphelins.
Aux regards du Très-Hant tous ses jours seront pleins;
Car c'est ponr le Seigneur qn'il cultive avec joie
Ces plantes dont un jour le vice eût fait sa proie.
Dans son livre immortel l'Eglise vous inscrit,
Ordre de Saint-Antoine, ordre du Saint-Esprit;
Ordre d'Albrac, longtemps anx pélerins propice;
Frères Pontifes, vous dont le louable office
Les transporte au delà du fleuve et du torrent;
Cellites, gardiens du mort et du mourant;
Vous bénis sous le nom de *Pauvres volontaires*,
Et vons, Pénitents noirs, anx pieux ministères
Exercés par amour envers les condamnés.
Oui, l'Eglise de Dieu vous a sanctionnés,
Et les fruits qu'en mon nom a produits votre zèle
Sont de cenx qne pour moi, joyeuse, elle amoncelle.
Mais accordez surtont votre applaudissement
A ces soins, émanés du plus pur dévoûment,
Dont l'Eglise prodigue entoure les malades.
Peuples civilisés et farouches peuplades
Ont part également à ses touchants bienfaits.
Ces hommes que toujours vous voyez satisfaits
Au milieu des labeurs où le Ciel les contemple,
Suivent de Jean de Dieu les leçons et l'exemple
Faux sages, ô vous tons qui ponr l'humanité
Epuisez en discours votre zèle avorté,

Apprenez aujourd'hui que par ces pauvres Frères,
Objet de vos dédains altiers et téméraires,
Il se fait en un jour plus de bien à mes yeux
Que jamais n'en feront, en n'importe quels lieux,
Les efforts si vantés de la philanthropie.
  Admirez, mes enfants, ces vierges que l'impie,
En dépit de lui-même, est contraint d'estimer :
Des parents vertueux qu'on est heureux d'aimer,
Des frères et des sœurs dont l'amitié riante
Charme et ne trahit point une âme confiante,
Les fêtes et l'espoir qu'autorise l'honneur,
Et ce bel horizon qui promet le bonheur,
Elles ont quitté tout pour consacrer leur vie
A ces infortunés que le Christ leur confie.
Sur elles le mondain jette un œil dédaigneux ;
Mais combien je les vois plaire au Maître des cieux
Avec leurs fronts voilés et leur robe de bure,
Et cet humble regard, miroir d'une âme pure !
Oui, révérez, croyants, ces Anges dont la main
Est si chère et si douce aux maux du genre humain.
O de la charité servantes nécessaires,
Vierges, continuez à panser les ulcères,
A braver ces fléaux, ministres de la mort,
Qui jettent la terreur dans le cœur le plus fort,
A porter votre amour jusque dans les armées.
Continuez à rendre aux âmes alarmées
Tous ces trésors de paix que le vice a perdus.
Les bienfaits qu'à l'envi vous avez répandus
Vous obtiendront un jour ces heureux fruits de gloire
Que d'Agathe ou d'Agnès a conquis la victoire.
Vous vivez, vous souffrez, vous mourez en aimant,
Et l'Erreur à la fin s'écrie : « Assurément,
Une religion qui souffle un tel courage
Du Dieu de charité ne peut qu'être l'ouvrage »
  Toi, vouée en ce monde à de pieux labeurs,
Héroïque vertu, partage des grands cœurs,

En ce jour où déjà mon peuple t'apprécie,
Reçois, ô charité, l'hommage du Messie.
Etends, toi dont l'ombrage est propice aux pervers,
Sur villes et hameaux, et sur tout l'univers,
Amour, soins généreux et dévoûment sublime.
Montre au chrétien mourant l'éternelle Solyme;
Assiste le pécheur que l'Eglise aime à voir,
Navré de repentir, revenir au devoir;
Nourris la faim du pauvre, et console la veuve;
Instruis l'âme qui souffre à supporter l'épreuve.
Nouvel astre de paix, si la haine ou l'orgueil
Gronde et va répandant la discorde et le deuil,
Monte à notre horizon; viens, planant sur la terre
Y verser ta chaleur vitale et salutaire,
Tandis que ton pouvoir touchant et merveilleux,
Ramenant dans les cœurs le calme, don des Cieux,
Unira de nouveau ce que l'Enfer divise.
Enfin, puisqu'ici-bas l'homme aura pour devise :
« Souffrir et de la mort appréhender le jour, »
Inspire-lui l'espoir en un meilleur séjour.
Sage et fidèle guide, assemble d'âge en âge
Tous ceux qui par tes soins me rendent témoignage,
Et, dans ces lieux charmants où vivre c'est aimer,
Rends-les toi-même au Dieu qui daigna les former.
  Vous avez devant vons des palais qu'on élève,
Non pour flatter l'orgneil dans l'essor de son rêve,
Mais dans le noble but d'y loger la douleur.
Qu'ils ont à mes regards de prix et de valeur!
Et combien du prochain l'amour les multiplie!
Voyez, depuis longtemps par son zèle ennoblie,
Lyon avec splendeur construire cet hôtel
Dont le pieux renom ne peut qu'être immortel.
La gloire en est, chrétiens, à Celle que j'envoie,
Et dont sur tout malheur la pitié se déploie.
  Combien l'Eglise aussi pour le pauvre a d'amour!
C'est d'elle qu'il reçoit son pain de chaque jour;

Pour lui sont prodigués les biens des monastères,
Et ces lieux de refuge, asiles salutaires
Que bénit l'indigence et toute infirmité,
Sont onverts sous les yeux d'une active bonté.
Vons, les Petites Sœnrs des pauvres de ce monde,
Qu'à vos tonchants efforts l'aumône corresponde :
Mon Eglise par vous, du riche ouvrant la main,
Porte an pauvre souffrant sa tendresse et du pain.
Voyez-la recueillir ces fleurs infortunées,
D'abord belles à voir, puis tristement fanées
Par nn monde pervers et le contact de l'or,
Et les faire pour elle épanouir encor.
Sainte Religion, sous tes sacrés auspices
S'établissent partout ces bienfaisants hospices
Où tous ces malheureux de raison dépourvus,
Et ces panvres enfants que tes regards ont vus
En naissant délaissés de leurs méres coupables,
Sont entonrés de soins dont seraient incapables
Tout zéle et tout amour hors de toi déployés.
C'est encor, mes amis, elle que vous voyez
Protéger hautement l'ingénieuse école
Qui rend l'ouïe aux sourds, aux muets la parole,
Et devra de Sicard préconiser le nom.
Enfin ce dévoûment que Bernard de Menthon
Consacre an voyageur enfoui dans la neige
Et qn'il transmet anx siens comme un cher privilége,
L'Eglise dès l'abord le sanctionne anssi.
Or tons ces jeunes cœurs qne vons voyez d'ici
S'éclairer au flambeau de la science humaine
Et snrtout obéir au guide qni les méne,
Pnrs et dignes de moi, jnsqu'anx portes des cieux,
Qui donc, sur ce trésor ayant tonjours les yeux
Afin qu'il donne un jour des citoyens modéles,
D'héroïqnes soldats, des magistrats fidèles,
Des péres de famille heureux en me servant,
Et des prêtres au cœur magnanime et fervent,

Pour ce monde et pour Dieu sait en faire une gloire ?
Ce sont des instructeurs dont un vœu méritoire
Fortifie et nourrit le zèle pour le bien :
Ces hommes qui n'ont pas d'autre but que le mien,
Tandis que le pervers, ô honte ! les décrie,
Et qui, fils de La Salle ou Frères de Marie,
Se montrent, en luttant contre tous ces abus
Où tombent les mondains, de faux savoir imbus,
Habiles directeurs des écoles chrétiennes ;
Ces maîtres qui, versés dans les langues anciennes
Et la sainte science où la vertu s'instruit,
S'enferment dans ces murs qu'à ma gloire on construit,
Tels que ceux appelés du nom de l'Argentière,
Cultivent des talents dont mon Eglise est fière,
Et remplissent, joyeux, un pénible devoir ;
Ces bons Sulpiciens dont le profond savoir
Forme les ouvriers qui cultivent ma vigne,
Et ces hommes que hait une race maligne
D'une ardeur qui n'a point de ralentissement,
Et qui, pour se venger, poursuivent ardemment
Leurs travaux dont l'histoire atteste la noblesse,
Et se font un honneur d'enseigner la jeunesse.
C'est vous pareillement, ô vierges dont le nom
Devient de plus en plus redoutable au démon,
Ursulines que l'Ange en ses concerts acclame,
Filles du Sacré-Cœur et Sœurs de Notre-Dame,
De Charle et de Joseph saintes sociétés :
Vos labeurs généreux sont écrits et comptés ;
Car c'est à vous le soin de ces plantes si chères
D'où mon Eglise attend non des fleurs éphémères,
Mais des fruits qui seront reçus dans ses trésors.
Instruisez sans relâche et redoublez d'efforts :
La foi ne mourra point si de chastes épouses,
Du cœur de leurs enfants pieusement jalouses,
Y sèment les leçons que vous leur prodiguez.
A l'avenir par vous que de biens sont légués !

Mais quelle est, mes amis, la mission nouvelle
Que l'amour de ma cause en Occident révèle ?
L'humble aumône à son tour aide à répandre au loin
Le trésor de la foi dont l'Eglise a le soin.
Lyon, chère cité, c'est toi qui la première
Chez les grands, et surtout au seuil de la chaumière,
Recueilles cette obole, autre moyen d'ouvrir
La voie où mes hérauts demandent à courir :
Sois louée à jamais, car ton œuvre admirable
Grandit et va donner une vigueur durable
Aux travaux que partout le vrai zèle entreprend.
L'Eglise l'a bénie en la rémunérant,
Puis elle a daigné même en faire une croisade
Pour combattre l'erreur de peuplade en peuplade.
Oh ! de la noble France assistez les efforts,
Italie où mon règne a ses premiers supports,
O généreuse Espagne, ô magnanime Autriche,
Et votre gloire un jour en deviendra plus riche.
Chrétiens, l'Eglise exerce un pouvoir merveilleux
Qui réjouit le juste et confond l'orgueilleux ;
Car, de la main qui porte et sème mes oracles,
Elle opère en mon nom tous ces nombreux miracles,
Infaillibles garants de sa divinité.
Il ne suffisait point d'ouïr la vérité,
Et même de la voir dans sa beauté divine ;
Il fallait aux humains en montrer l'origine.
Ainsi Dieu le voulut dès le commencement,
Alors que, de ses lois posant le fondement,
Il dut se réserver le droit de les suspendre.
Or l'impie, à sa honte, osera-t-il prétendre
Que de tout l'univers Dieu l'Auteur adoré
Ne puisse ôter la vie et la rendre à son gré ?
Quoi ! le Christ serait donc un fourbe sans scrupule
Qui dupe effrontément tout un peuple crédule,
Et par un jeu hardi se fait passer pour Dieu !
Et vous, mes bien-aimés, qui, haïs en tout lieu,

Allez subir pour moi les plus cruels supplices,
Vous ne seriez donc plus que d'infâmes complices!
Mais non, rassurez-vous: le miracle se peut,
Et le Ciel bienfaiteur l'opère lorsqu'il veut.
Voyez de point en point figure et prophètie
S'accomplir aussitôt que paraît le Messie;
Voyez les éléments et l'Enfer et la Mort
Me proclamer le Christ et le Fils du Dieu fort;
Le peuple juif, chargé de son propre anathème,
En tout âge me rendre un hommage suprême,
Comme immortel témoin du forfait de la croix,
Et l'Eglise surtout qui, recueillant ses droits,
Perpétue à jamais son empire adorable:
Prodige, ô mes amis, d'autant plus admirable
Qu'il s'opère toujours et marche en grandissant.
Vous voyez donc agir le bras du Tout-Puissant
Pour fonder sans retour l'œuvre de sa tendresse;
Ainsi même aux pécheurs son Messager s'adresse:
« Maintenant donc, ô vous que ma gloire a touchés,
Croyez au Dieu sauveur, levez-vous et marchez. »
Après ces faits divins dont, suivant mes paroles,
Vous combattez la Fable et ses vaines idoles,
Et par là dans les cœurs sanctionnez ma loi,
Viennent ceux qu'en tout lieu va produire la foi.
Là c'est la légion qu'on nomme Fulminante
Qui, s'adressant au Ciel, d'une mort imminente
Sauve une armée en proie au glaive des Germains
Et contraint au respect les potentats romains.
Aux flots dévastateurs Grégoire ici commande,
Et les rocs et les monts, soumis à sa demande,
Vont se placer au lieu qu'il leur a désigné.
Voyez Xavier plus tard: il marche accompagné
D'un pouvoir qui se joue au milieu des prodiges;
Il confond de l'erreur les bizarres prestiges
Et de la foi chrétienne aplanit les sentiers.
Admirez cette croix qui, tout près de Poitiers,

Se montre dans les airs et déclare à la France
Que Dieu ne la voit point avec indifférence :
Témoignage d'amour qui renouvelle alors
Le spectacle enchanteur étalé sur nos bords
Quand le signe chrétien, dans les jours de Cyrille,
Proclama hautement le Dieu de l'Evangile.
Le croyant aime à voir ces miracles sacrés
Sur la tombe des saints par l'Eglise opérés :
Authentiques garants dont elle s'environne,
Alors qu'à ses héros décernant la couronne,
Elle permet et même ordonne que la foi
Rende gloire à ses fils qui règnent avec moi.
L'hérétique a nommé ce culte idolâtrie.
Cependant, ô censeurs, lorsque de sa patrie
L'un d'entre vous, fidèle et zélé citoyen,
A recherché toujours et la gloire et le bien,
Partout on le bénit, partout on le renomme,
On chérit sa mémoire, on l'appelle un grand homme ;
Et vous ne voulez pas qu'on vénère mes saints,
Eux qui, pour seconder d'adorables desseins,
Ont consacré leur vie au bonheur de leurs frères !
Mais en les révérant, loin de m'être contraires,
Vous m'honorez, chrétiens, vous louez le pouvoir
Qui de grâce divine a daigné les pourvoir
Et les a rendus grands aux cieux et sur la terre.
Invoquez-les : pratique auguste et salutaire
Qu'approuve la raison et qu'enseigne ma loi ;
Et vous aurez alors pour venir jusqu'à moi
Des amis dont l'ardeur à vous servir est prompte.
Quand le pécheur, courbé sous le poids de sa honte,
N'ose implorer le Dieu dont il craint le courroux,
Pour son âme affligée est-il rien de plus doux
Que de dire à mes saints et surtout à ma Mère :
« Daignez avoir pitié de mon angoisse amère
Et sur moi de mon Juge invoquer la faveur.
Puissé-je par vos soins retrouver mon Sauveur ! »

« Quelles sont, dites-vous, ces fêtes que l'Eglise
Avec tant d'allégresse ici-bas solennise? »
De la fête sans fin qui vous attend aux cieux
Vous voyez, mes élus, les préludes joyeux.
Ravir le cœur, tel est le culte catholique.
Soit aux solennités que dans la basilique
Avec pompe et splendeur on célèbre aux grands jours,
Soit dans le simple temple où le pauvre a recours,
Ce charme merveilleux, le vrai croyant l'éprouve.
L'hérésie, attachée aux leçons qu'elle couve,
A condamné, proscrit tout culte extérieur,
Et ne veut louer Dieu que dans le fond du cœur.
Oui, tout hommage offert doit provenir de l'âme;
Mais, cieux et firmament, tout annonce et proclame,
Tout bénit du Très-Haut et la gloire et le nom.
Eh quoi! l'homme lui seul oserait dire : « Non,
Rien, si ce n'est mon cœur, ne loûra ta puissance!
Je ne veux point d'essor à ma reconnaissance! »
L'homme a pourtant reçu dn Pouvoir créateur
Une bouche, une voix pour bénir son Auteur,
Des yeux pour l'admirer dans une œuvre admirable,
Des mains pour le servir, et tout un corps capable
De rendre avec l'esprit hommage au Tout-Puissant:
Ainsi l'erreur en vain, de rêves se berçant,
Croit pouvoir retenir la ferveur à la chaîne.
L'Homme-Dieu n'a-t-il pas approuvé Magdeleine
Lorsqu'au profond amour dont son âme vécut
D'un zèle extérienr elle a joint le tribut?
C'est sur la piété que mon culte se fonde.
Le Saint-Esprit pour elle en éloges abonde :
« Révère-la, mon fils, en pliant le genou.
Engage en ses liens et tes pieds et ton cou.
Prends-la sur ton épaule et porte-la, docile
Et sans croire jamais la tâche difficile.
D'elle de tout ton cœur apprends à t'approcher.
Sache, gardant sa voie, avec force y marcher.

Cherche-la sur la terre : elle-même à ta vue
Se montrera bientôt, de tous ses dons pourvue.
Puis, l'ayant embrassée, oh ! ne la quitte pas;
Car à ton dernier jour, joyeux, tu la verras
Te conduire au devant des célestes milices,
Et pour toi désormais se changer en délices.
C'est alors que ses fers, avec amour portés,
Deviendront, aux parvis des élus habités,
Une armure brillante, un vêtement de gloire,
Une couronne enfin telle que la victoire
L'offre à ceux qui sans cesse auront pour la vertu
Aux jours de leur exil souffert et combattu. »
Du vice corrupteur sachez donc fuir la pente,
Et que le zèle en vous jamais ne se démente.
Mais il faut vous nommer ces fêtes où ma loi,
Attrayante, s'impose aux enfants de la foi.
Reconnaissez le jour qui, dans la loi nouvelle
Nommé *jour du Seigneur*, est établi pour elle.
Révérez-le, croyants; car du pacte nouveau
Pour l'Eglise et pour vous il est comme le sceau.
Sachez avec ferveur en bénir le mystère,
Et laissez reposer les œuvres de la terre.
Puis voyez le saint temps par mon penple employé
A désirer Celui qui vous fut envoyé,
Et le jour glorieux où, de David issue,
Celle qui m'enfanta sans tache fut conçue.
« Vierge, dit le pécheur, nous recourons à vous.
Espoir des malheureux, priez, priez pour nous. »
Brillante tour d'ivoire, ô lis de la vallée,
O flenr qu'un souffle impur n'a jamais maculée,
Oui, le Ciel applaudit quand le peuple chrétien
Sur la terre, après Dieu, te choisit pour soutien.
Mais écoutez : l'airain retentit dans la nue
Et dans l'ombre aux mortels annonce ma venue.
Eveillez-vous, cités, et vous aussi, hameaux.
Bergers, rassemblez-vous, prenez vos chalumeaux.

Venez, peuple croyant, dans une pauvre étable
Saluer à genoux votre Roi véritable.
Avec les Séraphins dans l'Enfant nouveau né
Adòrez le Sauveur que l'Amour a donné.
Les temps sont accomplis. L'ère de la clémence,
A dater de ce jour, pour la terre commence.
Elle-même dès lors chante : « Noël! Noël!
Recueillons la rosée et la manne du ciel. »
Prolongez vos concerts, car la huitième aurore,
O mes adorateurs, est une fête encore,
Et bénissez le nom que le céleste Enfant,
Pour servir de rempart aux justes qu'il défend,
Reçoit avec le sceau de l'alliance antique.
Venez, ô nations, et par un saint cantique
Rendez gloire au Sauveur à vos yeux apparu.
Chantez, car le Messie, en qui vous avez cru,
Donne à votre horizon pour étoile polaire
L'Eglise dont la voix vous guide et vous éclaire.
Chantez, car le vrai Dieu, dont vous cherchez l'appui,
Accueille votre hommage et vous appelle à lui.
Or voici la journée où, mémorable exemple,
L'Enfant-Dieu par sa Mère est offert dans le temple,
Et cette autre, chrétiens, qui de l'œuvre des Cieux
Fut et sera pour vous le principe joyeux.
Ecoutez Gabriel dire : « Je te salue »
A Celle où du Seigneur la grâce s'est complue
Et lui promettre un Fils qui, nommé le Dieu fort,
Sauvera les humains du pouvoir de la mort.
Homme, lève ton front; ne crains plus la colère,
Car le Fils du Très-Haut est devenu ton frére.
Puis viennent, précédant cette solennité
Qui rappelle au chrétien le Christ ressuscité,
Trois jours où dans le deuil mon Eglise célèbre
Des souffrances d'un Dieu le souvenir funèbre.
Ici vous assistez à la cène d'amour;
Et, teignant de mon sang le gazon d'alentour,

Je parais être encore en proie à l'agonie.
Là je meurs sur la croix, chargé d'ignominie;
La foi le lendemain m'adore en mon tombeau.
Mais bientôt du salut reparaît le flambeau,
Et le Christ en vainqueur de sa tombe s'élance.
Voici, peuple chrétien, le jour par excellence;
Saluez le drapeau que ma main déploya,
Et, libre désormais, chantez l'*Alleluia*.
Mais gardez que Satan, dans sa haine profonde,
Car il convoite encor l'empire de ce monde,
Ne vienne à vous ravir ce droit de liberté
Qu'on vit scellé du sang dont il fut acheté.
Louez votre Sauveur, puisqu'il vous manifeste
Le pouvoir qu'il reçut de son Père céleste;
Son être et sa doctrine, en lui tout est divin,
Et pour vous il n'a pas donné sa vie en vain.
Quarante jours plus tard, fêtez l'anniversaire
Du triomphe où le Dieu revenu du Calvaire
Monte comme un vainqueur dans l'espace ébloui.
Venez aussi, mortels, et, d'un cœur réjoui,
Voyez se confirmer votre sainte espérance;
Car, d'un pareil triomphe immortelle assurance,
L'Homme-Dieu couronné vous attend dans sa cour.
Ensuite, mes enfants, solennisez le jour
Où, selon la promesse à la terre laissée,
L'éternel Paraclet, plus prompt que la pensée
Et se manifestant par un feu bienfaiteur,
Daigne sanctionner l'œuvre du Rédempteur.
Comme, cinquante jours après l'heureux passage
Qui délivra l'Hébreu d'un rude et long servage,
Dieu, son libérateur, avec un grand pouvoir,
Vint sur le Sinaï lui dicter son devoir,
Ainsi, le Christ ayant sauvé la race humaine
Des flots où l'a plongée une infernale haine,
L'Esprit du Tout-Puissant vient confirmer la loi
Qui proclame à jamais le règne de la foi.

Qu'il soit votre support, votre guide en ce monde;
Allez rendre par lui la prière féconde,
Puis sous ses étendards combattez, ô chrétiens
Qui voulez conquérir et goûter les vrais biens,
Et que dans l'univers votre zèle divulgue
Les hautes vérités que son souffle promulgue.
O Trinité, mystère où le génie humain
Tente de s'introduire et s'arrête en chemin,
Principe d'où pour l'homme est jadis provenue
La grâce du pardon par le Verbe obtenue,
Mon Eglise ne peut dignement te louer,
Et, dans ses saints efforts redoutant d'échouer,
Elle attendra l'époque où, sondant tes abîmes,
Par des transports divins et des pompes sublimes
Elle ira te louer et t'adorer toujours. »
Mais pourquoi ces apprêts et ce vaste concours?
Des accords de l'airain le firmament résonne;
Un foudre inoffensif que le bronze emprisonne
Part et sous un ciel pur tonne à coups redoublés,
Et de brillants concerts avec art modulés
Unissent mille voix aux sons de l'harmonie.
Contemplez cependant de la cérémonie
L'ordre majestueux et le touchant aspect.
Un grand peuple d'abord s'avance avec respect;
Puis, portant dans ses mains la Victime sans tache
Que d'un pain disparu l'apparence nous cache,
Vient, grave et recueilli, le pasteur du troupeau,
Et, tandis que dans l'air flotte plus d'un drapeau
Déployant à la vue une pieuse image,
La foule en défilant offre au Christ son hommage.
L'encens fume à l'entour, et les fleurs avec lui
Embaument les chemins où Dieu marche aujourd'hui.
Du Très-Saint-Sacrement c'est la mystique fête,
Et du chrétien partout la joie est à son faîte.
La journée où naquit, pur et cher au Seigneur,
Jean-Baptiste, mon noble et chaste Précurseur,

Restera mémorable aux yeux de mon Eglise,
Comme aussi, mes enfants, celle qu'immortalise
Le sang de Pierre et Paul pour le Christ répandu.
C'est alors que, d'un bras sur ce globe étendu,
Mon Vicaire bénit le peuple qui m'adore.
Dix-huit siècles plus tard, vous revoyez encore
Ce grand jour célébré des cœurs reconnaissants.
Des princes de l'Eglise, au nombre de cinq cents,
Accourent attester la foi qui leur est chère.
  Avec le même soin l'Eglise le révère,
Celui qui vit pour Dieu mes apôtres mourir
Et le ciel pour Laurent et Stéphanus s'ouvrir.
Elle établit encor ces fêtes patronales
Dont le récit ajoute un charme à ses annales.
  Mais voici que mon peuple accourt dans le saint lieu
Pour louer et bénir la Mère de son Dieu ;
Car la mort n'ayant pu que l'effleurer à peine,
Elle sort de sa tombe et monte en souveraine
Aux cieux, d'où son amour veille sur les humains
Et pour les enrichir lui fait ouvrir les mains.
Oui, c'est là-haut surtout que Marie est puissante :
Pécheurs qui redoutez une main menaçante,
Si, pleins de repentir, vous invoquez son bras,
Croyez à son secours, vous ne périrez pas.
  Pour elle sont ces chants dont le tribut l'honore,
Car mes adorateurs, accourus dès l'aurore,
Exaltent à genoux l'éclat de pureté
Qui brilla sur son front dès sa Nativité.
O Vierge, ô doux parfum de baume et de cinname,
Toi qui d'un joug abject vas relever la femme,
Brillant espoir de l'homme, asile du malheur,
La grâce aura toujours une source en ton cœur.
  Reconnaissez le chef des célestes phalanges
Dont l'Eglise redit et chante les louanges.
Gabriel, Raphaël, les Anges gardiens,
Toutes les légions d'heureux miliciens,

Sont honorés aussi comme la foi l'ordonne.
  Considérez comment la vraie Eglise donne
Au cœur religieux un spectacle enchanteur.
Comme du grand troupeau que pait le bon Pasteur
Le moindre des élus est un auguste membre,
Elle choisit un jour, le premier de novembre,
Pour honorer les saints, morts marqués de mon sceau,
Et tous, jusqu'à l'enfant qui, mourant au berceau,
S'élance et vient à moi, sauvé par son baptême,
Sans qu'il ait ici-bas mérité par lui-même,
Tous, au nom du Seigneur; sont par elles fêtés.
  Le lendemain ce sont d'autres solennités
Où le deuil des vivants, les pleurs et les prières
Des justes trépassés sont les auxiliaires
Dans leurs heures d'épreuve au delà du tombeau.
Et l'erreur blâme un soin si touchant et si beau!
  Il est pour les croyants d'autres fêtes encore :
Le jour mystérieux où mon Eglise adore
Le Dieu qui fut ici par l'Eternel nommé
Son amour, sa parole et son Fils bien-aimé;
Cet autre qui, portant le nom de *Dédicace*,
Rend du peuple chrétien la ferveur plus vivace
Et l'invite au respect de la maison de Dieu;
La Vierge du salut présentée au saint lieu,
Ou visitant son humble et pieuse parente;
Puis la croix retrouvée et la joie enivrante
Qu'excita dans les cœurs son Exaltation;
Joseph qui vit le Christ, son fils d'adoption,
Heureux de son amour et de son patronage;
La Chaire de saint Pierre, immortel apanage
Et Paul, le grand apôtre à mon royaume acquis.
Vous qui m'offrez aux cieux un témoignage exquis,
Chers enfants, immolés dans les bras de vos mères;
Vous, généreux témoins que des lois sanguinaires
Et d'atroces fureurs qu'excita le démon
Ont vu dans les tourments glorifier mon nom;

Vous, pontifes, docteurs, confesseurs, vierges, veuves
Qu'un zèle incorruptible et de saintes épreuves
Auront de siècle en siècle assemblés dans ma cour,
Vous serez sur la terre honorés tour à tour.
Dans ce pieux emploi, le temps marche, et l'année
Vient et revient toujours, de fêtes couronnée.
  Retraites, missions, jubilés, jours heureux
Qui voyez les croyants s'édifier entre eux
Et venir prendre part aux trésors de l'Eglise,
Vous êtes, vous aussi, de ceux qu'elle autorise.
  Or, mes amis, quels sont, me dites-vous, ces biens
Dont l'Eglise en son règne enrichit les chrétiens?
Outre les sacrements administrés par elle
Et les hautes leçons qu'elle enseigne au fidèle,
Les mérites acquis par le Verbe incarné
Depuis que l'Ange ému l'adora nouveau né
Jusqu'au jour où son sang coula sur le Calvaire;
Ceux qu'avec tant d'amour a recueillis sa Mère,
Et tous ceux que mes saints dans ce monde ont produits,
Comme un arbre qui porte et mûrit de bons fruits,
Leurs jeûnes, leurs travaux, leurs sueurs bienfaitrices,
Leurs combats admirés, leurs nobles cicatrices,
Leur force dans l'opprobre et sous l'oppression,
Et leur mort, de leur vie auguste sanction :
Croyants, c'est le trésor que mon Eglise amasse,
Et qu'à l'homme éprouvé, comme un surcroît de grâce,
Comme une précieuse et puissante faveur,
Elle offre et distribue au nom du Dieu sauveur.
  Vous avez, mes enfants, vu quelles sont mes fêtes :
Préférez-en la joie aux plaisirs déshonnêtes
Que prodigue le monde à ses adorateurs.
O saintes voluptés! spectacles enchanteurs!
De l'amour du Très-Haut vous goûtez les délices.
Le père du mensonge et tous ses vils complices
N'ont dès lors aucun droit, aucun pouvoir sur vous.
Vous entendez ces chants si graves et si doux

Qui semblent porter l'âme aux rives éternelles;
Vous voyez déployer ces pompes solennelles
Dont le cœur est ravi plus même que les yeux.
Là vous voyez encor les mystères des Cieux
Avec tous les bienfaits dont ils sont le principe;
Car il semble qu'alors la foi perce ou dissipe
Le mystique nuage autour d'eux étendu.
Là vous mangez un pain qui, du ciel descendu,
Surpasse de beaucoup et le fruit de la treille
Et le riche nectar que prépare l'abeille.
Enfin là tout émeut, tout charme le chrétien,
Et tout lui fait aimer Dieu son souverain bien.
Déjà, chers auditeurs, dans ce court épitome,
Ce rapide coup d'œil jeté sur mon royaume,
Vous avez aperçu bien des noms glorieux,
Des hommes dont le cœur fort et laborieux
De sa haute espérance a su demeurer digne :
Que d'autres ouvriers, en cultivant ma vigne,
Portent aussi leur gloire au pied de mes autels.
Considérez d'abord ces princes immortels,
Pontifes du Très-Haut et chefs de mon Eglise.
Des premiers en mourant le vœu se réalise.
Plusieurs vous sont connus. Nous nommerons encor
Evariste, Anicet et le pieux Victor
Que l'Esprit du Seigneur dans ses labeurs assiste;
Au prudent Zéphyrin vont succéder Calliste,
Longtemps calomnié, puis mourant pour sa foi;
Urbain qui par sa mort accrédite ma loi;
Corneille dont le zèle égale l'énergie,
Et Denys, approuvé dans sa haute régie.
Après des jours de sang, désarmés tout à coup,
— Car le Ciel en agneau peut transformer le loup, —
Et soumettant l'orgueil de la grandeur terrestre,
Au Dieu qu'ont reconnu Melchiade et Sylvestre
Les Césars à genoux jurent fidélité.
Le Christ, ô Melchiade, a vu ta charité,

Et ta force, ô Sylvestre, en cette grande lutte
Où tu soutiens les droits du Dieu qui te députe.
Voyez, pour remplacer ces chefs de mon troupeau,
Venir Jules, soldat fidèle à mon drapeau;
Libère qui n'a point failli dans sa carrière;
Damase en qui l'erreur rencontre une barrière,
Pontife vigilant et docteur vénéré;
Sirice qu'on bénit dans son poste sacré;
Anastase, aussi cher à toutes ses ouailles;
Innocent qui ne peut, ému jusqu'aux entrailles,
Voir les maux dont son peuple autour de lui gémit;
Célestin, redoutable aux sectes que vomit
Satan, de mon royaume implacable adversaire;
De la patrie en pleurs Léon sauveur et père,
Messager du vrai Dieu, si grand à contempler
Lorsqu'il contraint, lui seul, la force à reculer;
Simplice dont l'époque aux Césars est fatale,
Tandis que s'agrandit la puissance papale;
Félix, en même temps énergique et pieux;
Gélase, de savoir reflet prodigieux;
Symmaque, digne aussi par sa vertu sans tache
De soutenir la cause où son poste l'attache;
Hormisdas, le vainqueur du schisme eutychien;
Agapet, de la foi rigide gardien,
Et Grégoire Premier, colonne de l'Eglise:
Albion de nouveau par lui s'évangélise,
L'hérétique est charmé d'obéir à sa voix,
Et lui, l'ami du pauvre, est l'instructeur des rois.
Théodore, pasteur que le troupeau regrette;
Eugène qui remplace un courageux athlète;
Vitalien, constant à remplir son devoir;
Agathon qui, de Pierre attestant le pouvoir,
Voit le monde chrétien révérer sa parole;
Léon son successeur, immortelle auréole;
Benoît, béni du Ciel dans son règne trop court,
Comme aussi Sergius dans celui qu'il parcourt;

Puis deux saints héritiers du grand nom de Grégoire,
De mon régne en ce monde alimentent la gloire
Et conservent intact le précieux dépôt
Que leur a confié le Verbe du Très-Hant.
Dan son apostolat le zélé Zacharie
Par mon peuple est nommé *Père de la patrie.*
Etienne, que maltraite un perfide voisin,
Appelle à son secours le généreux Pépin.
Paul dans son pastorat fait revivre son frère.
Adrien, révéré comme on révère un pére,
Règne en vengeant la foi des assants de l'erreur.
Léon couronne ensuite un grand prince empereur.
Pascal par ses vertus honore la tiare.
Grégoire pour mes saints hautement se déclare
Et veut qu'en leur honneur un grand jour soit fêté.
Léon Quatre repousse et l'immoralité
Et les excursions d'un penple de pirates
Avec le dévoûment des anciens Spartiates;
Et Nicolas, de l'ordre instaurateur fameux,
Démasque Photius, le serpent venimeux,
Et d'un brutal amour venge le mariage.
Parmi leurs successeurs m'offrent un digne hommage
Adrien, dans ma cause avec zèle engagé;
Jean, huitiéme du nom, que l'on a mal jugé;
L'intrépide Marin; le charitable Etienne;
Benoît Quatre, muni de prudence chrétienne
Et véritable apôtre en son pontificat;
Le second Agapet, digne de son état;
Sylvestre, premier fruit d'une époque nouvelle;
Benoît Huit dont l'ardeur noblement se révèle;
Léon Neuf, champion des mœurs et de la foi,
Pontife qui, vivant de son amour pour moi,
Sans trève ni pitié combat la simonie;
L'humble et fervent Victor, fils de la Germanie;
Etienne, recherchant la gloire du Très-Haut;
Nicolas dont le règne, interrompu trop tôt,

Laissera dans l'Eglise une belle mémoire;
Alexandre qui vient, applaudi de l'histoire,
Chez elle se placer anprès de Léon Neuf;
Et ce Grégoire Sept, au zèle ardent et neuf,
Esprit vaste, profond, d'une fermeté rare :
Par ses soins vigilants mon temple se répare,
Et, sans s'inquiéter d'outrageuses clameurs,
Il fait fleurir mes lois, l'ordre et les bonnes mœurs,
Grande œuvre dont tonjours s'applandira l'Eglise.
Après Victor, Urbain dont la voix électrise
L'Europe tout entière et l'entraîne anx combats;
Calixte, comme anx cieux vénérable ici-bas
Pour avoir apaisé de funestes tourmentes;
Eugène qni, pourvu de qualités charmantes,
Eut un guide, un ami dans l'Aigle de Clairvaux;
Adrien d'Albion, connu par les travaux
Qui de sa primauté vont rehansser le lnstre;
Cet Alexandre Trois, antre pontife illustre
Qui, sans crainte attaquant un pouvoir oppresseur,
Des opprimés partout se fait le défenseur,
Et dans son noble but vaillamment persévère;
Innocent Trois, ce juge actif, grave et sévère,
Qui, protégeant les mœnrs et vengeant la vertu,
Pour cette même cause a longtemps combattu
Et s'est montré si fort contre des rois rebèlles;
Le sage Honorius qui d'œuvres non moins belles
A marqué tout le cours de son apostolat;
Grégoire, règne empreint de vigneur et d'éclat;
Un Innocent encore, encore un Alexandre,
Tous deux pleins d'énergie, alors qu'il faut étendre
Le bras qui doit frapper l'orgueil usurpateur;
Urbain, d'un jour de fête ardent instituteur;
Grégoire et Célestin que la vertu couronne,
Et Boniface Huit, vénérable colonne,
Puissante à repoüsser les assauts des tyrans :
Les voilà, mes amis, ces hommes vraiment grands

Dont vous verrez toujours l'impartiale histoire
Bénir de plus en plus les vertus et la gloire;
Mais la haine stupide, en son rêve fiévreux,
Les imagine enfants d'un âge ténébreux.
« Qnoi! Rome, de ses droits si jalonse et si fière,
N'est donc plus, dites-vous, la demeure de Pierre? »
Pierre en est à jamais le pontife-pastenr;
Mais, y voyant régner l'esprit conspirateur,
Il va ponr qnelqne temps, comme un roi qui s'exile,
Dans les mnrs d'Avignon se choisir nn asile.
Là, Jean le vingt-denxième, énergique vieillard;
Benoît, de son haut rang digne à plus d'un égard;
Clément Six, génêrenx, affable et magnifiqne;
Urbain qui sans relâche à me servir s'applique,
Et Grégoire, dont Rome accneille le retonr,
Méritent dn croyant le respect et l'amonr.
Après l'extinction d'un schisme lamentable
Dont l'Eglise a sonffert sans en être moins stable,
Venez le gouverner, pacifiqne Martin;
Cher Eugène, qu'affronte nn synode mutin
Et qni braves l'orgueil dans sa rage sinistre;
Nicolas, glorieux et fidèle ministre;
Pie, antre bras levé ponr défendre la foi;
Panl, qui régis l'Eglise et mon peuple en bon roi;
Sixte, laborieux dans le soin qui t'honore;
Toi, de l'ère des arts belle et brillante aurore,
Léon, chéri de Rome et du monde admiré;
D'un zèle austère et pur Adrien pénétré;
Clément, régne à la fois malheureux et fidèle;
Paul, qui fais réunir la diète solennelle
Où l'erreur sans retour voit son espoir éteint,
Et toi qui la fais clore au nom de l'Esprit saint.
Reconnaissez après le vénérable Pie
Qne le Croissant redoute et que blâme l'impie,
Car, tandis qu'il expulse nn peuple anti-chrétien,
Il extirpe le mal et propage le bien;

Grégoire, à qui l'Eglise offre un durable éloge
Pour son calendrier et son martyrologe,
Et surtout son ardeur à soutenir mes droits;
Sixte-Quint qui pourrait servir d'exemple aux rois,
Et dont il faut louer la justice rigide,
Car de l'ordre et du bien elle est comme l'égide;
Clément qui dans mes bras reconduit un héros;
Paul, habile à remplir ses devoirs pastoraux;
Urbain qui se rend cher à mes troupeaux immenses,
Et ses deux successeurs, hostiles aux semences
Que l'Enfer avec art sème dans le bon grain;
Clément qu'un grand revers fait mourir de chagrin;
Innocent Onze, élu par un vote unanime
Et strict imitateur d'un célèbre homonyme
Lorsqu'il faut réprimer de hardis attentats;
Alexandre, autre nom qui ne périra pas,
Comme sceau révéré d'une immortelle bulle;
Le douzième Innocent qu'un pur amour stimule,
Car les pauvres du Christ deviennent ses neveux;
Clément qui de l'erreur sait confondre les vœux
Lorsqu'elle reparaît sous une autre figure;
Benoît dont noblement le règne s'inaugure,
Pasteur humble, pieux, doux, tendre et libéral;
Clément Douze, autre honneur du bâton pastoral;
Benoît Quatorze, grand comme chef de l'Eglise
Dans un âge qu'au loin l'Enfer démoralise,
Et comme auteur d'écrits, véritable trésor
Où les siècles futurs viendront puiser encor;
Le vertueux Clément qui gémit en prophète
De voir l'impiété partout lever la tête;
Pie, Ange de vertu qui remplit dignement
Un siége qu'on attaque avec dénigrement,
Et que, mûr pour les cieux après un long martyre,
Du milieu des pervers le bras de Dieu retire;
Son digne successeur, non moins persécuté
Dans sa lutte célèbre avec l'adversité,

Mais qui, frustrant l'espoir d'un orgueilleux despote
Et de ceux dont le but contre mon joug complote,
Revient de son exil comme un triomphateur;
Léon, de mes états sage administrateur,
Et Grégoire qui rend plus féconde et plus vive
L'ardeur qui va prêcher la foi de rive en rive.
  Puis ce Pontife saint dont Pie est le doux nom :
Combien l'impiété, la fille du démon,
Dans son acharnement, le poursuit et l'assiége!
Vainement une audace inique et sacrilége
Le dépouille et croit nuire à son double pouvoir :
Lui, toujours grand, toujours ferme dans son devoir,
Du bonheur des humains fait son unique étude
Et remplit l'univers de sa sollicitude.
  Après lui... Mais il faut appeler vos regards
Sur d'autres ouvriers dans mon royaume épars.
Voici des lieutenants de mon premier Vicaire :
Le sage Timothée et l'humble Apollinaire
S'offrent d'abord à vous en martyrs de la foi.
Voyez, dans leurs travaux, servir l'Eglise et moi
Marc, Narcisse, Macaire et le zélé Maxime,
Tous les quatre pasteurs du peuple de Solyme,
Car Sion de la poudre a vu surgir ses murs;
Hippolyte, ici-bas sujet de dits obscurs,
Mais auteur dont aux cieux la gloire est sans mélange;
Acace qui pour moi témoigne ainsi qu'un Ange;
Grégoire d'Arménie, astre illuminateur;
Deux Alexandres, pleins d'un esprit zélateur
Lorsqu'il faut châtier l'hérétique superbe
Qui du trône de Dieu veut expulser le Verbe;
Eustathe, par l'erreur sans merci dénigré;
Paphnuce, de mon nom confesseur vénéré;
Nicolas, cher au Christ dès sa plus tendre enfance;
Spiridion qui souffre aussi pour ma défense;
Toi, pour sauver Nisibe armant des moucherons;
Osius qu'il faut joindre à mes plus beaux fleurons,

Et qui n'a pas souillé son vingt-unième lustre;
A Trèves, Maximin, puis ce croyant illustre,
Paulin, qui dans l'exil est heureux de souffrir:
Eusèbe qui, sachant pour la foi s'aguerrir,
A Verceil et partout défend la même cause;
Marcel que l'arien persécute et dépose,
Et cet agneau si doux qu'on exile trois fois,
Mélèce qui du Christ préconise les droits.

Quelle gloire de saints dans l'Occident s'élève!
Vigile à Trente; Flour, mon ministre à Lodève;
Justus que vous voyez mourir dans le désert;
Phébade, en ma faveur avec force disert;
Martin qui, dans les camps où le devoir l'appelle,
A l'honneur, à l'aumône, à mon culte est fidèle,
Et qui, par son mérite élu pasteur de Tours,
De ses labeurs d'apôtre éternise le cours;
Pour Langres, Désiré, précieuse mémoire;
Victrice qui des saints va raconter la gloire;
Aurèle de Carthage, honneur du pastorat;
Toi, d'Arles révéré, séraphique Honorat;
Vous, chéris de Bordeaux, l'ingénieuse ville,
Delphinus, Séverin, Amand, triade habile,
Qui de ma vigne aux cœurs faites boire le jus;
Exupère à Toulouse, et Léonce à Fréjus;
Vous, Marceau, dont Lutèce honore les reliques;
Brice qu'ont inculpé des haines sataniques;
Orient, gloire d'Auch et louable écrivain;
Aignan, muni par moi d'un courage divin
Lorsqu'autour d'Orléans le Hun menace et tonne;
Maxime de Riez; Rustique de Narbonne;
Loup qui sauve ses murs d'un terrible fléau,
Et qui, loin d'être craint, est chéri du troupeau;
Patient de Lyon qu'un double amour consume,
Riche fleur dont longtemps la Gaule se parfume;
Mamert, contre l'erreur arsenal bien fourni,
Et cet autre Honorat, de Marseille béni.

Laissons le sol français pour y venir encore.
Voyez en Orient ce Flavien qu'honore
Un peuple dont sans crainte il s'est fait l'avocat,
Et qui pour Antioche, en son patriarcat,
Doit être remplacé par un digne homonyme.
Quelle gloire, ô Byzance, et te pare et t'anime,
Tant que tu vois à Pierre obéir tes pasteurs!
Proclus, ferme et zélé, combat les novateurs.
Flavien meurt, en lutte avec l'hérésiarque
Que soutient par caprice un aveugle monarque.
Gennade sagement surveille son troupeau.
Germain, avec amour soumis à mon drapeau,
Flétrit l'Iconoclasme et réprouve le vice.
Taraise, aussi fervent dans le même service,
Fait triompher ma cause et le dogme chrétien;
Puis Méthode en mon nom sait souffrir pour le bien,
Et l'héroïque Ignace en m'invoquant savoure
Les affronts et les maux dont la haine l'entoure.
Tu pourras prolonger ton glorieux destin,
Grandiose cité, Rome de Constantin,
Si l'orgueil... Mais citons dans l'Orient encore
Jacques, fleur de haut prix que Batnès voit éclore;
Euloge, et toi, connu sous le nom d'*Aumônier*,
Pour l'Egypte fleuron qui sera le dernier
Jusqu'aux jours où la foi viendra revivre en elle.
Fier du nom de chrétien, l'Occident nous rappelle
Et nous montre les fruits de son épiscopat:
Epiphane, fidèle au sublime mandat
Qu'il reçut de son Dieu lorsqu'au sein de Pavie
Il vint lui consacrer ses labeurs et sa vie;
Avit que j'aime à voir se plaindre noblement
Quand des inférieurs rendent un jugement
Sur leur chef accusé par une infâme intrigue;
Pour un peuple païen, Godard, zèle prodigue;
Eleuthère à Tournay; David chez les Gallois;
Médard dont les labeurs fertilisent mes lois

Et qui de la vertu couronne la rosière;
Vous, Aubin, dont Angers aura droit d'être fière;
Aurélien, Samson, loués d'Arle et de Dol;
Deux Niziers dont le soin cultive un riche sol :
L'un à Trèves, nommé *l'Ambroise de la Gaule*,
L'autre à Lyon, soldat qui pour le Christ s'enrôle;
Euphrone, honneur de Tours, et cet historien
Qui s'y fait respecter d'un Dioclétien;
Germain qui s'évertue à m'acquérir des âmes;
Magloire à Dol, grand cœur brûlant des mêmes flammes;
Le royal Kentigern, lumière de Glascow;
Fortunat, ce pieux et poétique écho;
Arige, Ange de Gap, cher au premier Grégoire;
Laurent en Angleterre, autre renom de gloire;
Vous, Prothade et Donat, qu'honore Besançon
Où vous faites mûrir une grande moisson;
Du Rédempteur, à Bourge, Outrille, digne organe;
Leu, vénéré de Sens; Omer, de Thérouanne;
Romain dont pour Rouen le zèle acquiert des droits;
Arnoul, flambeau de Metz, souche illustre de rois;
Eloi, si renommé comme patron d'orfèvres
Et par le miel si pur qui jaillit de ses lèvres;
Engène, Fructueux et plus tard Julien,
Dignes représentants du peuple ibérien;
Aubert au Cambrésis, à Strasbourg Argobaste,
A Nevers Dieudonné, moissonneurs d'un champ vaste;
Amand, l'apôtre belge; et toi, fidèle Ouen,
Avec ton successeur, doux parfum de Rouen;
Amat l'Helvétien; Théodore, à me plaire
Longuement occupé chez un peuple insulaire;
Claude dont les vertus colonisent un mont;
Bonitus, souvenir honorable à Clermont;
Rupert, mon nonce à Worms; le noble Hubert à Liége;
Chrodegang qui se voit béni par le Saint-Siége;
Ludger qui sous mon joug amène les Saxons;
Aldéric dont le Mans admire les leçons;

Prudence, la lumière et l'oracle de Troye;
Remy, don que ma grâce aux Lyonnais octroie;
Rambert qui dans le Nord fait mûrir de bons fruits;
Foulque, immolé par ceux qne ses soins ont instruits;
Radbod qu'aux bras du Rhin pour surveillant je place;
Atton qui, d'une voix foudroyante, menace
Peuple et prêtres déchus des célestes carreaux;
Brunon, homme d'état et frère d'un héros;
Odon qui de païen à mon culte s'agrége
Et des saints à sa mort va joindre le cortége;
Uldaric, dont Augsbourg a vu l'apostolat;
Conrad, cher à Constance; et ce hardi primat,
Dunstan, qui fait flenrir la vertu monastique;
Wolfgang de Ratisbonne, instructeur qui pratique
Les sublimes leçons dont il fait un saint roi;
Adalbéron de Metz, zélateur de ma loi;
L'hnmble Fulbert, docteur dont s'honore la mitre;
Brunon qui de Wurtzbonrg est nn précieux titre;
Halinard et Jubin, ministres dévoués
Que Lyon glorifie et que Pierre a lonés:
Anselme à Lucque; Arnoul que ma grâce subjugue;
Godefroy d'Amiens; et vous, généreux Hugue,
Qui, de l'Esprit de Dieu secondant les desseins,
Faites germer pour lui des vertus et des saints,
Et méritez l'amonr dn peuple de Grenoble.
  Voyez encore Othon, ce courage si noble
Qni dompte et me soumet tout un peuple païen;
Malachie en Irlande, admirable chrétien
Qui demande à monrir au sein d'un monastère;
Gnillaume qni s'endort trop tôt pour l'Angleterre;
Ubald de Gnbbio, modèle du pasteur,
Tant l'amour du prochain jaillit dans son grand cœur;
Pierre de Tarentaise, augnste exemple encore
Et palme dont aux cieux mon temple se décore;
Anthelme de Belley, père de l'orphelin;
Le vertueux Laurent, étoile de Dublin;

Guillaume du Berry, mémorable archevêque;
Edme dont vous voyez le mérite intrinsèque
Se révéler au jour avec l'éclat du feu;
Louis, fleur qu'ici-bas le Ciel laissera peu;
Mériadec qu'au loin l'Armorique renomme;
Albornoz qui signale à son siècle un grand homme;
André, loup qui devient par la grâce un agneau;
Pierre, si jeune encore honoré de l'anneau;
Nicolas, astre saint dont reluit la Suède;
D'Ailly que pour l'Eglise un vif amour possède,
Surtout lorsqu'il étouffe un schisme désastreux;
Alphonse d'Avila, l'écrivain vigoureux;
Antonin de Florence, ennobli par sa plume
Et par la charité dont son cœur se consume;
Amboise et Ximenès, habiles vices-rois;
Les deux Magnus d'Upsal, champions de mes lois;
Cet Ange bienfaiteur, Thomas de Villeneuve;
Polus, ferme croyant qui grandit dans l'épreuve;
Las Casas qui m'annonce en un monde nouveau;
Lorraine, zèle et foi qui marchent de niveau;
Barthélemy qui tonne en un fameux concile
Et dans ses fonctions nulle part ne vacille;
Turribe, ambassadeur que redoute l'Enfer,
Car il chérit ma croix et la porte outre-mer;
Frédéric de Milan, cet autre Borromée
Où revit une sainte et grande renommée;
Montmorency-Laval, l'apôtre de Québec,
Courage dont l'ardeur n'a pas subi d'échec;
Chez les Vénitiens, Grégoire de Padoue
Que la charité meut et la piété doue;
Aguirre, autre beau nom dans le cardinalat;
Fleury, sage ministre, et ce pieux prélat,
Languet qui du pasteur dignement tient la crosse;
Belzunce de Marseille, honneur du sacerdoce,
Car aux pestiférés il prodigue ses soins;
Challoner d'Albion, l'un de mes vrais témoins;

Beaumont dont le grand cœur fait revivre Athanase;
Duleau d'Arle et tous ceux qu'une ardeur noble embrase
Lorsque chez les Français mes autels sont proscrits;
Vous, Marbeuf et Belloy, pour Lyon et Paris
Souvenirs et parfums dont la vertu s'odore;
Vous, Carrol, qui voyez, siégeant à Baltimore,
Mon royaume de là s'étendre et s'agrandir;
Vous, d'Aviau, vous, Clermont, qu'il m'est doux d'applaudir
A Bordeaux, à Toulouse, où votre foi s'explique;
Cheverus qui, d'abord chéri de l'Amérique,
Vient me servir en France et s'y fait révérer;
Quélen qui forcera l'impie à l'admirer,
Alors que de Belzunce il reproduit le zèle;
England de Charleston; Pacca, l'ami fidèle;
Affre que vous voyez de lui-même s'offrir,
Et puis pour son troupeau m'invoquer et mourir;
Hohenlohe, exerçant, moderne thaumaturge,
Un pouvoir contre qui l'impiété s'insurge;
Flaget qu'un nouveau monde accueille de grand cœur;
Mosquera, dans l'exil intègre confesseur;
En science, en vertus, Kenrick, second Jérôme;
Hughes, bras qui toujours combat pour mon royaume;
Wiseman dont enfin l'espoir est accompli,
Car pour le peuple anglais mon culte est rétabli;
Pavy, chez l'Africain, armé contre la Mecque;
Bourget de Montréal, infatigable évêque;
Mermillod, hautement de Genève loué;
Felinski, de la foi défenseur dévoué;
Et Manning, de l'erreur magnanime transfuge,
Dont le zèle aura Londre et pour gloire et pour juge.
Que d'autres confesseurs, en des états divers,
Ou me servent en foule au milieu des pervers,
Ou versent dans les champs que par eux je cultive,
En semant le bon grain, leur sueur productive.
Voyez-les d'âge en âge aux cieux prendre l'essor :
Cécilius qui donne à l'Eglise un trésor

Lorsqu'à la vérité Cyprien rend les armes;
Félix, d'abjection modèle plein de charmes;
Ces louables chrétiens dont l'impie aigrement
Blâme l'austère vie et le renoncement;
Ces justes qui, nommés reclus, anachorètes,
Des peuples près de Dieu se font les interprètes;
Alexis qui soudain d'un monde corrupteur
Fuit l'appât, et dès lors en est le contempteur :
Combien j'aime à le voir, inconnu de son père,
Pratiquer près de lui la vertu qu'il préfère!
Deux Isidores, l'un nommé *l'Hospitalier*,
Et l'autre, de Péluse oracle épistolier;
Romain qui de Condat fonde les abbayes;
Séverin, qui voulez voir mes lois obéies
Chez le Norique errant aux rives de l'Ister,
Et vous, son homonyme, aux Agaunes si cher;
Daniel, imitant Siméon le Stylite;
Thierry, puis Fridolin, d'une vertu d'élite;
Cloud, d'un trône perdu par le Ciel consolé;
Evroul, au fond des bois mérite recelé;
Ce flambeau du chrétien, le docte Jean Climaque
Dont la plume confond les vices qu'elle attaque;
Colomban, saint abbé que redoutent les rois;
Galmier, pauvre artisan, disciple de ma croix;
Pépin le bienheureux, illustre et sage maire,
Offrant aux rois l'amour dont s'honore une mère;
Gall qui dans l'Helvétie annonce à des païens
Le Dieu de vérité qu'adorent les chrétiens;
Fiacre l'hospitalier; Philibert de Jumiége;
Bertin, actif encor lorsque l'âge l'assiége;
Adrien d'Albion, docte et fervent reclus;
Ulmar du Mont-Cassel, autre gloire d'élus;
Toi qui fuis les honneurs, héroïque Ménève;
Leufrède, de la grâce humble et fidèle élève;
Adelbert de Hollande, apôtre vénéré;
Gomer, époux chrétien digne d'être admiré;

Guillaume qui, d'abord valeureux capitaine,
Ira de ses vertus féconder l'Aquitaine;
Théophane, loué pour l'ardeur de sa foi
Et le sublime vœu qui l'approche de moi ;
Toi qui, te retirant loin du monde profane,
M'as servi sous le nom de Benoît d'Aniane:
Du faîte des grandeurs Adélard descendu ;
Théodore, enrichi d'un savoir étendu,
Contre l'Iconoclaste invincible barrière;
Loup, célèbre écrivain, docte abbé de Ferrière;
Géraud qui pour un cloître abandonne un castel;
Jean, léguant à Capoue un reflet immortel;
Odon, restaurateur du zèle monastique;
Paul, ensemble parfait de vie érémitique;
Gérard dont les efforts généreux et constants
Réforment sa conduite et les mœurs de son temps;
Mayeul, que vous voyez refuser la tiare;
Nil, parfum que le Ciel sur la terre prépare;
Odilon, par Mayeul nommé chef d'un grand corps
Et fameux par les soins qu'il fait donner aux morts;
Dominique, toujours vêtu d'une cuirasse
Qui, cruel instrument, l'étreint et le harasse;
Théobald de Provins, exemple à méditer,
Et Robert d'Aurillac qui vient me présenter
Des vertus où du ciel l'âme respire un baume ;
Ce saint réformateur, l'angélique Guillaume,
Par qui chez l'Allemand de beaux fruits vont mûrir;
Hugues, saint conseiller que Cluny doit chérir,
Cluny, de vrais chrétiens féconde pépinière,
Et temple où j'aime à voir arborer ma bannière;
Robert dont l'institut, gloire de Fontevrault,
Sous l'égide d'un nom cher au Fils du Très-Haut,
Va réhabiliter un sexe qu'on dégrade;
D'un monde corrupteur Etienne qui s'évade;
Vous, Charles, que la Flandre a surnommé *le Bon*;
Canut dont le Sleswig idolâtre le nom;

Léopold qui du sien remplit toute l'Autriche;
Toi, grand, non dans les cours où le luxe s'affiche,
Mais aux champs où l'on aime, Isidore, à te voir;
Bénézet dont le Rhône atteste le pouvoir;
Hommebon, du marchand admirable modèle,
Et Pierre, des marins guide et patron fidèle.
A ces noms que j'inscris en un registre d'or
Il faut, mes bien-aimés, d'avance joindre encor:
Simon qui se présente, en l'honneur de ma Mère,
Vêtu du saint habit qu'on nomme scapulaire;
Sylvestre d'Osimo, de mérites chargé;
Yves, dans l'Armorique honneur pour le clergé;
Nicolas, instrument dans les mains de la grâce
Pour sauver les pécheurs dont la justice est lasse;
Elzéar, cœur aimant que l'hymen laisse intact;
Roch, âme qui n'a point subi d'impur contact;
Bernard de l'Olivet, gloire accordée à Sienne,
Et vers le même temps la grande voix chrétienne
Que trois hommes de Dieu font partout retentir:
Jean, l'Ange de la paix, que vous voyez sortir,
Pour me gagner des cœurs, des portes de Vicence;
Berthold en Allemagne, autre forte puissance,
Et Tauler dont alors sur les rives du Rhin
La parole et les pleurs font croître le bon grain.
Voici Thomas, saint prêtre et héros qu'on admire;
Joachim qui d'amour pour le pauvre soupire;
En Suisse, Nicolas, humble et haute vertu;
Capistran qui, de zèle et de foi revêtu,
Ramène dans mon sein les fils de l'hérésie;
Bernard de Bade, fleur parmi les lis choisie;
Didace, ne vivant qu'au pied de cet autel
Où le cœur captivé trouve un charme immortel;
Cantius qui déploie aux bords de la Vistule
Le feu vivifiant dont l'ardeur le stimule;
Jean, chéri de l'Espagne où sa bouche en mon nom
Aux pécheurs repentants prêche amour et pardon;

L'aimable Casimir, fleur que la mort effeuille
Et que dans ses parfums la Pologne recueille;
Jacques l'Illyrien; Colomb, hardi Génois
Qui, découvrant un monde, y transporte ma croix;
Pierre, ce pénitent dont la plume signale
Les fruits mystérieux de l'oraison mentale;
Jean d'Avila, de saints fécond générateur;
Bertrand, en Amérique apôtre explorateur;
Félix, au Seigneur Dieu consacré dès l'enfance;
Jean de la Croix, profond dans l'intime science
Où la grâce et l'amour tiennent le cœur captif;
Pascal, simple berger, à me plaire attentif;
André, toujours visant, dans sa vertu d'élite,
Aux progrès qu'un vœu saint propose et facilite;
Solano qu'à sa mort le Pérou va pleurer;
Camille qui, honteux d'avoir pu s'égarer,
Reprend la bonne voie et pour le pauvre infirme
Fonde un ordre et des soins que l'Eglise confirme;
Scupali, sur les cœurs conseiller influent;
Bernard, *le Pauvre Prêtre*, au verbe insinuant,
Quand, prêchant aux pêcheurs, pour le Ciel il les capte;
Joseph de l'Aragon, cœur ardent qui s'adapte
A toutes les vertus dont un Dieu l'a charmé;
Olier dont je bénis l'institut renommé;
Joseph de Cupertin, nouveau François d'Assise;
Valfré que la Savoie en ses chants préconise;
La Salle dont l'école aura ma sanction;
Pacifique, avec soin cherchant l'abjection;
Le pudique Thomas, serviteur de ma Mère;
Jean-Joseph de la Croix, Ange qui se macère;
Crispin, grand devant Dieu dans son abaissement;
Léonard qui paraît ne vivre qu'en m'aimant;
Louis, fleur que j'expose en une cour mondaine;
Cet homme de labeur, le chaleureux Bridayne
Dont la parole émeut, tonne, entraîne et ravit;
Paul, de qui l'institut à la croix s'asservit,

Zélé réparateur d'un temple qu'on délabre;
Toi dont rit le pervers, ô magnanime Labre;
Emery, confesseur qui ne chancelle point;
Stolberg, vertu profonde où le savoir se joint,
Voyageur qui retourne au sentier de ses pères;
Carron dont les sueurs aux jeunes gens sont chères;
Libermann, dévoué pour ma cause et pour eux;
O'Connell, champion d'un peuple malheureux
Et souffrant pour la foi qu'il a toujours chérie,
Et Donoso Cortès, enfant de l'Ibérie,
Dont la plume et le cœur, glorifiant la croix,
Défendent sans faiblir mon épouse et ses droits;
Toi, pauvre curé d'Ars, objet pour l'incrédule
De pitié dédaigneuse ou d'amer ridicule,
Mais pour le vrai croyant miroir de sainteté;
Spencer, grandeur qui vit riche de pauvreté;
Newman, belle conquête, et vous, cher à Marie
Pour avoir étendu son archiconfrérie.
Bien d'autres saints encor devraient se rappeler,
Tant il est devant vous de gloire à contempler!
Trésor de dévoûment que l'Eglise déploie,
O noble sacerdoce, ô feu dont avec joie
Brûle l'âme vouée au service des Cieux,
En rappelant ici tous ces noms glorieux
Louons l'œuvre de choix, l'œuvre à jamais féconde
Où d'immenses labeurs vous signalent au monde.
Vous, censeurs d'ouvriers qui travaillent pour moi,
Ennemis de ma cause et de ma sainte loi,
Dites, produisez-vous la moisson que mon Père
Bénit lorsqu'en ses champs son œil la considère?
Y faites-vous mûrir de ces fruits doux au cœur
Tant qu'il ne subit point de contact corrupteur?
Hélas! vos fruits à vous, infectés par avance
Et mûris d'un soleil funeste à l'innocence,
Empoisonnent celui qui, se laissant tenter,
Imprudence coupable! ose enfin les goûter.

Sinistres détracteurs de mes dignes apôtres,
Sachez donc désormais admettre chez les autres
Un mérite qu'en vous l'on chercherait en vain.
Ne les voyez-vous pas, mus d'un souffle divin,
Sacrifier grandeurs et gloire temporelle,
Honorer mon Eglise en combattant pour elle,
Instruire l'ignorant, convertir le pécheur,
Nourrir et préserver la vertu dans sa fleur,
Et me rendre en tout lieu d'éclatants témoignages ?
Ah ! c'est grâce à leurs soins que cités et villages,
Nations et tribus qui peuplent l'univers,
Dans un pieux accord et de touchants concerts,
Loûront le Dieu fait homme et devenu propice.
Ils offrent au Seigneur le nouveau sacrifice,
Font renaître l'enfant sous le signe chrétien,
Et stimulent tout âge à marcher vers le bien.
Toi qui veilles sur eux, mon épouse fidèle,
On te verra toujours t'applaudir de leur zèle;
Montre-leur cependant leurs noms au ciel inscrits,
Et Dieu de leurs labeurs leur accordant le prix.
Oui, déploie et promets ces biens impérissables,
Gloire, trésors d'amour, délices ineffables,
Où l'âme, réunie à son divin Auteur,
De sa vaste espérance atteindra la hauteur.
  Mais fixez vos regards sur ces vierges augustes,
Plantes du plus haut prix et gracieux arbustes
Dont ni vents ni frimas ne ruinent la fleur;
Car la grâce de Dieu, permanente chaleur,
En un fertile sol pour le Ciel les fait croître.
O chastes sœurs du Christ, c'est à l'ombre du cloître
Où vous lui consacrez votre amour et vos chants,
Ou même dans le monde, au milieu des méchants,
Qu'une gloire vous vient pure et non passagère.
  Voyez chérir des vœux que l'Esprit saint suggère
Ces vierges d'un haut rang, Praxède avec sa sœur.
Contemplez avec moi cet Ange de douceur,

Martine offrant à Dieu sa belle âme et sa vie,
Et ces autres qu'au ciel une Vierge convie :
Macrine, digne sœur de deux docteurs fameux,
Et de sainte oraison se nourrissant comme eux;
Euphrasie, à la cour renonçant pour me plaire;
Geneviève, admirable et vaillante bergère
Qui des murs de Paris se fait le défenseur
Et repousse avec gloire un chef envahisseur;
Toi que ton frère loue, aimante Scholastique,
Dont la vie en ce monde est un pieux cantique;
Beuve, d'un sang royal, plante qu'on voit fleurir
Au milieu de la cour sans jamais se flétrir;
Aldegonde, autre fleur aisée à reconnaître
Aux rives de la Sambre où la foi l'a fait naître;
La fidèle Opportune, abbesse de Montreuil;
Maure et Soulange, noms dignes de mon accueil;
Roswita, riche écho de sainte poésie;
Edith qui, se voyant pour un trône choisie,
Lui préfère l'honneur de m'avoir pour époux;
Alice, aux bords du Rhin souvenir vif et doux;
Lucie, arbre de choix qui porte un fruit précoce,
Fertile sur la Meuse aussi bien qu'en Ecosse;
Rosalie, avec joie honorée en ces lieux
Où le brûlant Etna semble affronter les cieux;
L'extatique Ildegarde, et Rose de Viterbe
Qui, même après sa mort, va rendre gloire au Verbe;
Julienne, à l'Eglise indiquant un grand jour;
Noble Isabelle, ô toi dont le cloître est la cour;
Verdianne et Zéta, servantes dans le monde
Qui rendent pour le Ciel l'humilité féconde;
Gertrude qui se plaît à méditer souvent
Sur les tourments qu'un Dieu souffrit en vous sauvant;
Claire, Ange de vertu que Montfaucon vit naître;
Agnès que vous voyez de rigueurs se repaître;
Julienne, si tendre envers les malheureux,
Puis voyant, ô prodige imploré de ses vœux!

Le Christ, lorsqu'elle meurt, descendre en sa poitrine;
Delphine, épouse vierge, et vous, ô Catherine,
Dont la vie en ce monde est un apostolat,
Et qui, laissant à Sienne un merveilleux éclat,
Semblez revivre encor dans vos trois homonymes :
L'une qui dans l'hymen m'offre des vœux sublimes,
Vertu que la Suède admire avec amour,
L'autre qui pour Bologne est l'aube d'un beau jour,
Et la troisième aux cieux, selon son espérance,
Montant après avoir édifié Florence;
Colette, vie où rien ne se doit expier;
Véronique, elle aussi modèle à copier;
Angèle que l'amour amène sur ma tombe;
Magdeleine, cœur pur, défiante colombe,
Envers qui de Satan la ruse est sans pouvoir;
Rose, âme non moins belle et fleur que j'aime à voir,
Fraîche, s'épanouir au sein d'un nouveau monde;
Agnès, lis de Saint-Flour; Hyacinthe qu'inonde
Le suave parfum du Très-Saint-Sacrement;
Vous, Marie, à mon cœur offrant un cœur aimant;
Louise, la royale et courageuse vierge,
Si belle avec son voile et sa robe de serge;
Elisabeth, agneau que l'on traîne à la mort;
Et toi dont ici-bas la pitié plaint le sort,
Germaine, du Seigneur héroïque servante;
Vous toutes, sœurs du Christ, flamme pure et vivante,
Et fruits de sainteté qui se cueillent pour Dieu.
  Considérez aussi ces femmes qu'en tout lieu,
Veuves ou dans l'hymen, ma loi sainte captive :
Monique dont la foi, fervente et lucrative,
Fait renaître et me rend son cher fils Augustin;
Paule qui se prépare un bienheureux destin
Par les saintes rigueurs dont elle se macère,
Et Pauline, imitant son époux et sa mère;
Vous qui fuyez le mal et recherchez le bien,
Marcelle, expression du veuvage chrétien;

Vous, l'espoir du malheur, charitable Olympie;
Galla dont chaque jour la vigilance épie
Les besoins et les maux qu'elle ira soulager;
Vautrude, avec les siens si prompte à s'engager
Dans la voie où la grâce au nom du Ciel l'invite;
Berthe, Ida, pour la Gaule honorable mérite;
Athanasie, ardente à servir le Très-Haut
Loin des vaines grandeurs qu'elle abjure au plus tôt;
Emma de Carinthie; Ide, pieuse mère
De deux héros chrétiens que Solyme révère;
Hedwige, hors du siècle allant me rendre honneur;
Cette humble Elisabeth qui se fait un bonheur,
Dans le faste du monde où son cœur m'est fidèle,
De secourir l'infirme et le pauvre autour d'elle;
Catherine qui trouve au sein des hôpitaux
Une joie inconnue aux pompes des châteaux;
Cette fleur du Carmel qui, nommée Accarie,
Veut, pour s'offrir à moi, qu'on l'appelle Marie;
Toi qui vas dans les lieux qu'habite le Huron
Rendre hommage à mon culte avec le même nom,
Et vous toutes enfin, Anges de vos familles,
Qui formez pour le ciel et vos fils et vos filles.
Près de là, vous pouvez distinguer dès l'abord
Ces femmes qu'un pénible et généreux effort,
Après avoir longtemps erré hors de la voie,
Ramène au repentir, où l'Amour leur octroie
La grâce qui pardonne et le plus tendre accueil.
Elles ne me sont plus une cause de deuil,
Car je vois dans les cieux leur pénitence écrite.
L'histoire dans le nombre admire Marguerite
Qui, libre désormais des liens du péché,
Garde pour Dieu son cœur que la grâce a touché.
Voyez aussi plus tôt trois autres pénitentes
Donner du repentir des preuves éclatantes :
Pélagie et Marie aux rives du Jourdain,
Et Thaïs sur les bords du grand fleuve africain.

Plus loin ce sont les rois : hélas! le plus grand nombre
Ne me présente ici qu'un coup-d'œil triste et sombre;
Car les uns font régner le scandale avec eux,
Rois d'ailleurs grands parfois, habiles, belliqueux :
Ce Charles Sept, vainqueur d'un fléau de la France,
Ce François qui combat l'erreur et l'ignorance,
Ce Henri dont les soins rendent son peuple heureux,
Cet illustre Louis qui d'un bras vigoureux
Gouverne son royaume où les beaux-arts fleurissent,
Et puis son successeur, trop long règne où mûrissent
Les fruits de la révolte et de l'impiété.
Par les autres souvent je suis persécuté;
Car ces fiers ennemis de mon épouse sainte
De leur rage en son corps gravent partout l'empreinte :
Ce sont, en Orient, Léon l'Isaurien,
Copronyme, honni de tout historien,
Vil tyran que l'Enfer par avance réclame,
Et Michel, dit *l'Ivrogne*, encore plus infâme;
En Occident, Henri, quatrième du nom,
A qui son fils dispute un odieux renom;
Le premier Frédéric dont la fin méritoire,
En réparant ses torts, lui vaut un jet de gloire,
Et le second surtout, ingrat qui s'est montré
D'un pouvoir bienfaiteur l'ennemi déclaré.
C'est l'Anglais Henri Deux, meurtrier d'un grand homme
Que l'Eglise dès lors comme martyr renomme;
Philippe que l'histoire a surnommé *le Bel;*
Pierre, à jamais flétri sous le nom de *Cruel;*
Henri Huit d'Albion qui dans le sang se baigne;
Elisabeth, encor plus barbare en son règne;
Ce monstre que Satan, l'infernal ennemi,
Pour égorger un peuple en ce monde a vomi,
Catherine, du Nord puissante souveraine;
Joseph que son orgueil stupidement entraine
A régir mon Eglise ainsi qu'un atelier;
Puis ce héros fameux, formidable pilier

Qui pouvait d'un rempart appuyer mon royaume,
Mais qu'il fallut enfin briser comme le chaume,
Car le despote osa, contre toute raison,
Ravager mon domaine et traîner en prison
Celui que mon troupeau doit suivre au pâturage.
Puisse un jour son neveu réparer cet outrage!
  Les persécutions se ravivent au Nord
Par l'insulte, l'exil, la faim, le froid, la mort :
C'est l'œuvre du tyran qu'adore la Russie.
Tandis qu'il persécute, immole, supplicie,
Dans sa rage imitant son aïeule et Néron,
L'hypocrite superbe ose invoquer mon nom.
Mais voyez l'Occident dompter son fanatisme
Lorsqu'il veut agrandir ses états et son schisme.
Ah! le permettrez-vous, rois, peuples, qui vengez
L'humanité souffrante et ses droits outragés?
Le fils de l'oppresseur tue, en se riant d'elle,
L'héroïque Pologne, au Christ toujours fidèle.
  Que de princes encore ont déchiré les flancs
De celle dont les soins tendres et consolants,
Mortels, veulent de vous faire un peuple de frères!
  Or parmi tous ces rois à mes lois si contraires
S'offrent de temps en temps des noms que l'avenir
Devra, comme il est juste, admirer et bénir.
Reconnaissez d'abord l'illustre Théodose
Qui de l'aube au couchant fait triompher ma cause,
Nouveau David qui pleure aux portes du saint lieu;
Marcien, si zélé pour la gloire de Dieu,
Si grand lorsqu'à l'Eglise il soumet sa puissance;
Tibère que l'amour et la reconnaissance,
Hommage de son peuple, à sa mort ont pleuré;
Et toi qu'avec tes fils un monstre a massacré.
  Charlemagne à son tour se rend digne du trône :
Il subjugue l'erreur, il prodigue l'aumône,
Et, confirmant des droits justes et permanents,
Aux Pontifes romains mes premiers lieutenants,

Selon que Dieu l'inspire, il assure un domaine;
Car, soumise au vouloir de la puissance humaine
Qui se change souvent en abus effronté,
L'Eglise n'aurait pu régner en liberté.
  Là, deux siècles après, Othon s'immortalise :
Monarque vraiment grand s'il n'eût heurté l'Eglise;
Car du zèle pieux à défendre mes droits
Dépendent le mérite et la gloire des rois.
Voyez ce prince, époux d'une chaste compagne :
C'est Henri qu'il se nomme, et toute l'Allemagne
De son règne trop court garde le souvenir.
  Voyez aussi le Nord à mes temples fournir
Des saints dans ces bons rois que ma grâce protége :
Le fidèle Olaüs, apôtre de Norwége;
Casimir qui, par choix dans un cloître enfermé,
Pour se rendre aux désirs de son peuple alarmé,
En sort et dix-huit ans rend la Pologne heureuse;
Edouard d'Albion dont l'âme généreuse
Chérit un vœu céleste, honneur du nom chrétien,
Et qui jusqu'à la mort, juste et faisant le bien,
A les vertus d'Alfred sans en avoir les vices;
Dans la même île encor, Malcolm dont les délices
Sont d'offrir au Très-Haut l'hommage de son cœur
Et d'être à l'indigent un astre bienfaiteur;
Puis son vertueux fils si prudent et si sage,
David qui, d'un beau règne immortel témoignage,
Aura pour successeur un prince digne d'eux.
  En deçà Ladislas, monarque valeureux,
Dans toute sa carrière honore la Hongrie.
  En Espagne, voyez protéger leur patrie
Cinq Alphonses dont l'un porte un noble surnom;
Puis le Chaste, le Grand, le Vaillant et le Bon
Sont les titres qu'on donne aux autres dans l'histoire.
Sanche le Navarrais partage aussi leur gloire.
Le premier Ferdinand s'illustre devant vous,
Et le troisième enfin vient les éclipser tous.

A frapper l'ennemi du culte quo j'ordonne
Des lauriers du héros il charge sa couronne;
Sage législateur, il gouverne en mon nom
Et devient pour l'Eglise un précieux fleuron.
  En France, c'est Louis, élève d'une mère
Qui lui rend au berceau la vertu douce et chère.
Voyez-le faire au loin, ce modèle des rois,
Régner l'ordre, la paix, la justice et les lois.
De bienfaits signalés tous ses jours vont se clore.
Mais, lorsqu'en Orient Jérusalem l'implore,
Il se croise et bientôt se montre à l'univers
Vaillant dans les combats et grand dans les revers.
  Hongrois et Polonais, vos pleurs rendent hommage
A cet autre Louis dont vous gardez l'image
Empreinte dans vos cœurs lorsqu'il part pour les cieux,
Roi qui dans tout son règne a su plaire à mes yeux.
Charles le Sage alors rend prospère la France.
Ici c'est le héros qui tombe avec Byzance;
Là c'est ce Charles-Quint, prince qui ne voit pas
Le soleil se coucher sur ses vastes états,
Et son petit-neveu, Ferdinand le deuxième,
Qui porte dignement le royal diadème.
Puis c'est Louis, martyr mourant sur l'échafaud;
Charles-Félix, roi juste et presque sans défaut,
Et d'autres qui, sachant respecter mon Eglise,
S'acquièrent un renom qui les immortalise.
  Le trône voit aussi des reines l'illustrer.
Voyez d'un zèle saint Hélène s'inspirer,
Et, voulant me bâtir un temple au mont Calvaire,
Y découvrir le bois que le chrétien révère.
Voici d'autres beaux noms : la fille des Césars,
Pulchérie, honorant ma parole et les arts;
Puis, chez les Francs, la noble et fidèle Clotilde
Que vont suivre de près Radegonde et Bathilde.
J'aime à te voir régner, sage Théodora,
Que la voix du croyant toujours applaudira

Pour avoir protégé le culte des images.
Mathilde en Germanie offre au Christ ses hommages,
Et dans les mêmes lieux Adélaïde rend
Respectables à tous ses vertus et son rang.
Marguerite d'Ecosse, Ange né sur la terre,
Au milieu de sa cour mène une vie austère.
En Occident aussi vivent dignes de moi :
Eléonore à Londre, amante de ma loi;
Cette autre Elisabeth, à l'indigent si bonne,
Et dont le souvenir deviendra pour Lisbonne
Un lustre impérissable, un parfum pur et doux;
Anne, trésor vivant pour Louis son époux
Et nom qu'avec transport l'Armorique célèbre;
Isabelle, admirée aux rivages de l'Ebre;
Henriette, toujours forte dans le malheur;
Marie, auguste front voilé par la douleur
A l'aspect du scandale installé sur son trône,
Intarissable source où vient puiser l'aumône;
Thérèse dont le cœur est celui d'un héros,
Mais qui ne devrait point tolérer tes bourreaux,
Vaillante nation que déchire leur rage;
Antoinette qu'immole une fureur sauvage;
Clotilde, plante et fleur qui garde sa beauté;
Vous dont le Belge loue et chérit la bonté;
Et vous qui, sous le nom, le doux nom d'Eugénie,
D'un peuple généreux êtes le bon génie.
La vertu donc, enfants, dans tout état se plait
Et donne à toute gloire un plus brillant reflet :
Le héros par ses soins grandit en renommée,
Et dès lors sa valeur, cessant d'être fumée,
Acquiert dans mon royaume un mérite éternel.
Ces fréres qu'à mon joug lie un vœu solennel
Et qui de l'héroïsme au loin donnent l'exemple
Sont d'abord ces guerriers, dits Chevaliers du Temple,
Dont le zèle et les mœurs dégénérent plus tard.
Ceux dont Rhodes et Malte arborent l'étendard

A la croix, à leurs vœux se montreront fidèles.
Pour ma cause en leurs rangs quels champions modèles!
Aubusson, La Valette, Amboise et des milliers,
Fléau de l'Islamisme et loyaux chevaliers.
Ces autres font bénir le nom de Saint-Lazare
Aux lieux où de son sang leur cœur n'est point avare,
Et, glorieux amour, prennent soin du lépreux.
Le Nord vous montre aussi des soldats valeureux
Dans l'illustre institut appelé Teutonique.
Au Sud la même ardeur bientôt se communique,
Et Jacques de l'Epée, Aviz, Calatrava,
Alcantara, rempart qu'un grand prince éleva,
Tels sont les noms connus et redoutés du Maure
Que l'Eglise a bénis et dont l'Ebre s'honore.
De toutes parts l'Europe acclame ces héros :
Peuples envahisseurs, féroces, immoraux,
Qui brandissez sur elle et le fer et la flamme,
Grâces à ces guerriers, grâce à leur bonne lame
Qui brise sous ses coups cuirasses et pavois,
Vous regagnez enfin vos déserts et vos bois.
Rappelons en passant cette chevalerie,
Pour de nobles combats dès l'enfance aguerrie,
Ces dignes fils des preux, ces hardis paladins,
Qui tantôt, s'en allant braver des Saladins,
Succombaient avec gloire aux champs de la Massoure,
Et tantôt, pour le faible employant leur bravoure,
Ou défendant le sol, le nom de leurs aïeux,
Allaient vaincre ou mourir en invoquant les Cieux.
Leurs faits ne mouraient point : la plume des trouvères,
Ces hérauts de l'honneur et de ses lois sévères,
Pour la postérité les recueillait toujours.
Le peuple en ses récits, le chant des troubadours
Perpétuaient encore avec leur renommée
La foi, de la patrie avec droit réclamée.
On a vu, direz-vous, aux joûtes et tournois,
Parmi ces chevaliers intègres et courtois,

Se glisser des abus dont la vertu s'indigne
Et des forfaits empreints de perfidie insigne.
Oui; mais, forts d'un esprit pieux et filial,
Aucun d'eux n'eût été félon ni déloyal,
Et l'on verrait encore et l'amitié constante
Et les faits glorieux que l'héroïsme enfante.
Vous voyez devant vous le zélé Godefroy,
Que les Croisés vainqueurs se choisissent pour roi,
Et ce vaillant Baudouin dont le sceptre est l'épée
Que Sion, d'ennemis partout enveloppée,
Bénit avec transport comme son talisman;
Ce Raymond, ce Tancrède, effroi du Musulman,
Et tous ceux qui n'ont pas souillé la guerre sainte
Où l'Eglise et l'Europe ont affronté sans crainte
Et dompté du Croissant la haine et les efforts.
En même temps nommons ces braves et ces forts
Qui, sans cesse en haleine et vengeant la patrie,
Plus tard ont combattu contre la barbarie :
Scanderbeg, Hunyade et Matthias Corvin.
Puis, muni de vaillance et d'un appui divin,
Sobieski l'attaque et la refoule encore.
Ailleurs d'illustres noms l'histoire se décore :
C'est Charles écrasant les Maures près de Tours;
Le Cid dont le renom survivra de longs jours;
L'intrépide Montfort, aux pervers redoutable;
Matthieu Montmorency, dit *le Grand Connétable;*
Wallace, si longtemps chanté du ménestrel;
Guesclin qui sanctifie un renom temporel,
Car il veut que toujours l'honneur le sanctionne;
Vous, ô fille des champs, angélique amazone,
Dont la France bénit et révère le nom
Pour avoir ramené sous son royal pennon
La liberté, la gloire, à ses peuples si chères;
Dunois, qui va chasser des hordes étrangères;
Nemours, de la patrie autre héroïque enfant
Que vous voyez combattre et mourir triomphant;

Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche,
Si résigné, si beau lorsque la mort approche;
Gonsalve qui va vaincre au dernier boulevard
Où du Maure en Espagne a flotté l'étendard;
Cortez, le destructeur d'un culte que j'abhorre,
Et par qui ma bannière au Mexique s'arbore;
Albuquerque, Gama, Castro, grands tous les trois
Par un cœur magnanime et de brillants exploits;
Guise, le champion de la foi de ses pères,
Qui, lorsqu'un vil agont do sectes sanguinaires
Est venu lui plonger un poignard dans le sein,
Tombe, m'invoque et meurt, priant pour l'assassin;
Anne Montmorency, héros, chrétien modèle;
A son prince, à son Dieu Crillon toujours fidèle;
Turenne, noble cœur qui revient à la foi;
Condé dont le début est l'orgueil de Rocroy;
Ce fléau du Croissant, l'infatigable Eugène;
Vendéens, qui pour moi descendez dans l'arène;
Vous, sous un chef fameux nommé Napoléon,
Assidus à ne point ravaler votre nom;
Vous qui, par des hauts faits dont la France est charmée,
Allez la faire vaincre aux plages de Crimée;
Lamoricière, ô toi qui, te déshonorant
Devant ceux dont le cœur d'un vain lustre s'éprend,
T'illustres à mes yeux quand ton bras se propose
Pour but de sa valeur le soutien de ma cause;
Vous, Maximilien, Mejia, Miramon,
Héros que des fureurs de Hun et de démon
Immolent pour fêter une atroce victoire,
Et qui savez mourir, dignes de votre gloire;
Vous tous enfin, soldats que l'on ne vit jamais
Seconder l'injustice et violer la paix.

Or n'imaginez pas que ces justes célèbres,
Ces vainqueurs généreux du pouvoir des ténèbres,
Martyrs et confesseurs que je viens de nommer,
Soient les seuls que le Ciel daignera réclamer.

Grâce aux secours d'en haut, la divine semence
Va produire ici-bas une récolte immense;
Mais parmi les humains Satan moissonnant plus
Aura plus de sujets que je n'aurai d'élus.
  Fixez toujours les yeux sur cette grande scène :
Voici qu'en un langage injuste, impie, obscène,
La haine des méchants accuse devant vous
Celle que j'ai créée et dont je suis l'époux.
Vous allez, mes amis, avec moi lui répondre
Et dans sa folle audace aisément la confondre.
  « Le successeur de Pierre a, dit-elle, assumé
Un pouvoir que le Christ n'a jamais réclamé.
Entre rois et sujets en juge il s'interpose;
Il commande, il menace, et parfois même il ose
Approuver la révolte et pousser l'attentat
Jusqu'à déposer ceux qui gouvernent l'état. »
L'Eglise est, mes enfants, un tribunal suprême
Que j'ai, pour un grand bien, constitué moi-même.
Lorsque, foulant aux pieds tous les droits les plus saints,
Soit caprices brutaux, soit barbares desseins,
Des rois font à mon peuple un joug qui tyrannise,
Qui donc le défendra, si ce n'est pas l'Eglise?
A quel juge irez-vous quand il faut déclarer
Qu'à l'égard d'un Néron qui se fait abhorrer
Le serment des sujets n'est plus obligatoire,
Si ce n'est à celui, Léon, Pie ou Grégoire,
Dont la puissance lie et délie en mon nom?
Ecoutez cependant la voix de la raison :
Les peuples ont des droits dont est dépositaire
Tout pouvoir légitime établi sur la terre;
Mais si ces droits certains, qu'il faut nommer sacrés,
Sont par de vils tyrans détruits ou lacérés,
Si le salut public, loi juste et souveraine,
Meurt ou résiste en vain au péril qui l'entraîne,
Blâmera-t-on le peuple alors qu'il vient chercher
Un appui dans le bras qui, solide rocher,

Est de toute justice et la base et la force?
Mais répondez enfin, censure aveugle et torse :
Opposer une digue à l'usurpation,
S'employer en faveur de toute nation
Que d'un sceptre odieux on écrase ou dépouille,
Combattre et réprimer le scandale qui souille
Et tend à pervertir les plus heureux états,
Sont-ce là des abus? sont-ce des attentats?
Obliger un voleur à rendre ses rapines,
Apaiser des chrétiens les guerres intestines,
Prohiber hautement celles que l'équité
Transmet comme une honte à la postérité,
D'une puissance injuste est-ce donc là l'ouvrage?
Ah! si Pierre jadis n'eût point eu mon suffrage,
Peuples, vous devriez encore le bénir;
Car c'est pour votre bien qu'il a dû se munir
Des armes dont la haine ose lui faire un crime.
Respectez le pouvoir reconnu légitime,
Mais sachez vous garder de ces hommes pervers
Qui s'en vont, disent-ils, éclairer l'univers
Et de la liberté fonder le règne auguste;
Car, bien plus dangereux que ne le fut Locuste,
Leurs livres, leurs discours distillent un poison
Qui ne laisse jamais espoir de guérison.
Ils corrompent les cœurs qu'ils prétendent instruire,
Poussent à la révolte, et, bien loin de construire,
Par leur impiété sapent incessamment
Le temple social, précieux monument.
« L'Eglise, dit l'impie, est de sang altérée;
Car, imposant son joug de contrée en contrée,
Elle sème en sa marche et le deuil et la mort. »
Mensonge! calomnie! O chrétiens, dès l'abord
Vous avez vu quel sang de sa robe ruisselle :
C'est le sang de ses fils qu'on immole autour d'elle.
Mais lorsque, repoussant l'hérétique obstiné,
Dans ses dogmes trompeurs elle l'a condamné,

La vites-vous jamais le conduire au supplice?
Non, non; ce sont les rois, c'est leur seule justice
Qui, voyant leurs états et leur sceptre en danger,
A cru par ces rigueurs devoir les protéger.
« Car permettre au fléau d'envahir nos domaines,
C'est ouvrir un champ libre aux discordes humaines
Et livrer les états à des déchirements
Qui de l'ordre, ont-ils dit, minent les fondements. »
Ce tribunal célèbre où la haine se fonde
A versé, croyez-moi, moins de sang en ce monde
Que dans les champs français n'en répandit l'Erreur
Lorsqu'elle vint, hideuse, y porter sa fureur.
Celle que j'ai choisie aux régents de la terre,
En faveur de ses droits et de son ministère,
Demande accord, appui, justice et liberté;
Mais eux souvent ont cru que leur autorité
Etait supérieure à celle de l'Eglise :
De là l'orgueil royal qui heurte et tyrannise
Les droits innés de l'homme et le culte chrétien,
En prétendant vouloir leur servir de soutien.
Or, vers ces malheureux que l'hérésie entraîne
Loin de la voie unique où, propice et sereine,
Brille pour le croyant la sainte vérité,
L'Eglise sent toujours son cœur aimant porté.
Elle leur tend les bras : « Hâtez-vous, leur dit-elle,
Revenez aux chemins où le Christ vous appelle;
Vous serez de mon peuple, et j'étendrai sur vous
Mon aile protectrice et mes soins les plus doux. »
« N'est-ce point, dit la voix d'une censure amère,
Se nourrir d'une absurde et palpable chimère,
Que de prétendre avoir amour, paix, union,
Lorsque sous le manteau de la Religion
La haine bien souvent avec art se déguise,
Ou que le schisme affreux en deux camps la divise? »
Quand d'indignes chrétiens, oubliant leur devoir,
Osent d'un Dieu d'amour outrager le pouvoir,

Ils n'ont point, mes enfants, de juge plus sévère
Que leur cœur et la voix de l'Eglise leur mère,
Et, loin d'être nn reproche à l'épouse des Cieux,
Ces discords aux méchants devraient onvrir les yeux;
Car, redoublant de soins, de zèle et de tendresse,
Elle vient, s'interpose, adjnre, prie et presse,
Jusqu'à l'instant si donx par elle désiré
Où le trop long scandale est enfin réparé.
Il est vrai, l'on a vu l'ambition princière
Opposer des rivaux au légitime Pierre;
Mais faut-il accuser celle qui, dans le deuil,
Gémissait des malheurs où la plongeait l'orgueil?
En denx camps, il est vrai, quelque temps partagée,
D'une angoisse inouïe elle fut affligée;
Mais son corps senlement fut par le schisme atteint,
L'esprit resta sans cesse indivisible et saint,
Et la foi, même alors n'étant pas indécise,
N'importe où fut son choix, ne voyait qu'une Eglise.
Pnis Dieu, par le malaise où passèrent ces temps,
Daignait manifester aux esprits mécontents
Combien cette union, qu'exige son service,
Importe si l'on veut, loin des sentiers du vice,
De l'ordre et du devoir suivre le droit chemin.
Enfin du haut du ciel j'avais alors la main
Sur mon nombreux troupeau constamment étendue.
Or l'irréligion, à blâmer assidne,
Vient avec un amas de reproches sanglants :
« Votre épouse a conçu l'infamie en ses flancs,
Car de toute pudeur la limite est franchie.
Partout, jusqu'au sommet de la hiérarchie,
Tout est flétri, souillé; c'est un cadavre infect,
Et l'histoire d'horreur recule à cet aspect.
Rome, Rome, c'est toi, grande prostituée,
Par qui toute la terre est et fut polluée. »
Vils calomniateurs, écoutez maintenant :
Oui, l'on a vu parfois un état éminent

Receler en son sein la hideuse luxure :
Pour l'Eglise et pour moi douloureuse blessure !
Mais ce religieux, ce prêtre, ce prélat
Et ce Pontife en chef de mon apostolat,
Faibles mortels, ont dû faillir si de la grâce
Ils n'ont pas imploré la puissance efficace.
Le Ciel, en les chargeant de hautes fonctions,
N'a pas rendu leurs cœurs morts aux tentations.
Eux aussi, vers le bien guidant leur libre arbitre,
A la gloire de Dieu doivent se faire un titre.
Mais gardez-vous, chrétiens, de croire ces auteurs,
Eux-mêmes corrompus et surtout corrupteurs,
Ces abjects écrivains dont la plume raconte
Et prône hautement le désordre et la honte,
Qui font d'une faiblesse un abîme d'horreur,
Et même en leurs récits accumulent l'erreur ;
Car, si le vrai tableau n'est déjà que trop sombre,
Les pasteurs dépravés ne sont qu'en faible nombre,
Lorsqu'on a réuni tous ceux qui de vertu
Et de gloire sans tache ont le front revêtu.
Or les égarements de ces quelques ministres,
Pourquoi venez-vous donc, ô vous, crieurs sinistres,
En faire chaque jour un moyen d'assaillir
Celle qui suit ma trace et ne saurait faillir ?
Montrez donc, et qu'alors votre vœu s'assouvisse,
Lorsqu'on la vit permettre ou tolérer le vice.
Me condamnerez-vous pour avoir près de moi
Eu Judas, qui trahit mon amour et sa foi ?
Incriminez plutôt ces parents téméraires
Qui, contraignant des goûts à de saints vœux contraires,
Osent pousser leurs fils aux autels du Seigneur ;
Accusez ces tyrans qui, pour leur déshonneur,
Violentent le choix des princes de l'Eglise.
Mais si pour quelques jours le corps se paralyse,
L'esprit plus que jamais reste vivant et fort ;
Et si le nautonnier dans la barque s'endort,

Spectacle merveilleux dont le pervers s'afflige !
Une invisible main sur les flots la dirige.
Enfin, peuple croyant, sachez que ce n'est pas
Sur l'homme juste ou non, voyageur ici-bas,
Mais sur l'homme CHOISI pour succéder à Pierre,
Que l'Eglise est fondée ainsi que sur la pierre.
Si donc, comme il se peut, l'homme pèche parfois,
Dieu confirme, défend et protége son choix.
« Pourquoi, dit le censeur, par quel fatal caprice,
De si graves abus l'Eglise spectatrice
Ne permet-elle pas l'hymen à ses pasteurs ? »
Mon épouse comprend de quel prix sont les fleurs
Dont pour jamais aux cieux la chasteté se pare.
« Enfants, désirez-vous le trésor le plus rare ?
Et voulez-vous me suivre au pied de mes autels ?
Venez, mes bien-aimés; mais, dans vos jours mortels,
Vivez jusqu'à la fin comme vivent les Anges;
Puis, dignes devant Dieu d'entonner ses louanges,
Vous irez avec moi distribuer ses biens
Et serez désormais ses hérauts et les miens. »
Vous l'avez entendue ? Eh bien ! gloire à l'Eglise,
Honneur, respect, amour, puisqu'elle réalise
Du Christ son fondateur le désir le plus cher !
Cœurs chastes, vous vaincrez, vous dompterez la chair;
Mais implorez la grâce : il vous faut sa puissance
Pour combattre et toujours garder votre innocence.
Ce n'est point tout : l'Eglise est dénoncée encor.
« Quel amour des grandeurs et quelle soif de l'or !
Puis les lettres, les arts et la science humaine
Pourquoi ne sont-ils point exclus de son domaine ? »
Lorsqu'un faste orgueilleux et l'amour de l'argent
Ont déçu, mes amis, l'espoir de l'indigent,
Et lorsque le savoir des choses de la terre
A dû par trop de soins nuire au saint ministère,
Mon Eglise aussitôt en de sages statuts
A condamné le vice et corrigé l'abus.

Mais sa magnificence et ses pompes royales,
Ses autels précieux, ses belles cathédrales,
N'ont-ils donc point pour but la gloire de mon nom?
Dieu n'a-t-il pas béni le sage Salomon
Lorsqu'il lui consacrait un riche et vaste temple?
Puis combien elle est noble et combien elle est ample,
La charité qui vient au secours du malheur!
Aussi combien là-haut elle aura de valeur!
Voyez près d'un grabat comme elle s'agenouille!
Et le prêtre souvent lui-même se dépouille
Pour revêtir le pauvre et lui donner du pain.
Quand l'Eglise en son règne offre au savoir humain
Son appui bienveillant et ses labeurs fertiles,
Ces œuvres et ces soins ne sont pas inutiles;
Car elle et ce savoir ont des rapports entre eux
Qu'il serait imprudent et parfois dangereux
De dédaigner au point de ne pas les connaître;
Puis il faut qu'ici-bas, habile et sage maître,
De la science au bien elle guide l'élan.
Voyez ce Léon Dix que l'écho de Satan
Accuse de se faire un culte où, restaurée,
La Fable avec ses dieux se revoit adorée.
Reproche ridicule et stupides clameurs!
En défendant la foi, Léon polit les mœurs,
Et se souvient toujours qu'en même temps l'Eglise
Sème, arrose, recueille, éclaire et civilise.
  Par un blâme contraire, on vous la montre aussi
Protégeant l'ignorance et n'ayant nul souci
De voir hors de son sein resplendir la lumière.
Non, non, vous l'avez vu, l'Eglise la première
A préservé, chéri, propagé le savoir;
Mais lorsque des savants s'imaginent pouvoir
En dogmes ériger des vérités physiques,
Et lorsque, par abus assaillant mes portiques,
La science du siècle ose aux Cieux insulter
Et pervertir les mœurs qu'elle doit respecter,

Alors avec raison l'Eglise prend ombrage.
« Mais, reprend le frondeur, vous perdez votre ouvrage,
Car votre discipline a relâché ses nœuds. »
La foi ne change point; mais sachez, cœurs haineux
Qui bientôt prétendrez que je suis trop sévère,
Que ma divine épouse, intelligente mère,
Pour régler les devoirs de ses nombreux enfants,
Considère leur force et les lieux et les temps.
« Voyez comment, s'écrie une critique obtuse,
L'Eglise sans pudeur de son trésor abuse :
Indulgence, pardon, titre, honneurs, dignité,
Tout est vendu par elle en sa cupidité. »
Absurde! car partout sa puissance foudroie
Ceux qui font un négoce, un trafic, une proie
Des pouvoirs et des biens dont elle a le dépôt,
Et qu'elle distribue en l'honneur du Très-Haut.
Mais si, pour accorder les grâces d'indulgence,
Elle dit aux pécheurs mus par la pénitence :
« Contribuez à l'œuvre où je travaille au loin,
Mes temples, mes autels réclament votre soin;
Puis prenez en pitié l'indigent et l'infirme, »
C'est un réglement sage, et le Ciel le confirme.
« Comment, s'écrie encor le mondain prévenu,
L'humble et pauvre Céphas est-il donc devenu
Comme un roi, comme un dieu que les peuples adorent? »
Les hommages rendus au pasteur qu'ils honorent
Ont pour objet Celui qui jadis à Simon
Dit : « Mon élu, va, règne et rends gloire à mon nom. »
« Mais du moins devrait-il, dit alors la censure,
Se traçant une voie et plus droite et plus sûre,
Car son règne n'est point dans l'ordre naturel,
Ne pas s'embarrasser d'un pouvoir temporel. »
Hypocrites, je vois où tend votre espérance.
Oui, vous voulez au joug de l'humaine puissance
Assujettir d'abord la fille du Très-Haut;
Puis l'on vous entendra vous écrier bientôt :

« Assez et trop longtemps l'homme lui fut fidèle.
Foulons aux pieds ses lois, nous ne voulons plus d'elle.
Que du monde affranchi son nom soit effacé,
Et qu'elle ne soit plus qu'un rêve du passé ! »
Mais bien loin de pouvoir à votre but atteindre,
Malheureux, votre nom lui-même va s'éteindre,
Tandis que, s'appuyant sur le Christ son époux,
L'Eglise bravera votre impuissant courroux.
« Puisque, ajoute l'impie en désespoir de cause,
Il n'est pour le progrès ni limite ni pause,
Puisque l'esprit humain prend son essor, pourquoi
Refuser constamment d'émanciper la foi ?
Elle pourrait alors, de ses ailes munie,
Parvenir aux sommets où plane le génie. »
Insensés, voyez donc, dans le monde savant,
Toujours l'Eglise à l'œuvre et marcher en avant.
Mais la foi vient d'en haut ; éternelle, immuable,
Elle veut, elle prêche un bien-être durable,
Et, de la vérité se faisant un appui,
Vit sur la terre en Dieu pour remonter à lui.
La haine ainsi dénigre, inculpe, dénature ;
Mais la vérité parle et confond l'imposture.
Si l'Eglise eût jamais violé ses serments
Et devant l'Eternel sapé ses fondements
En approuvant l'erreur, le désordre et le vice,
Elle ne serait plus ; car le Dieu de justice
Ne peut tarder longtemps de punir l'attentat
Qui signale à ses yeux l'impie ou l'apostat.
Mais elle a soutenu des luttes acharnées
Dont l'effet eût bientôt scellé les destinées
Du pouvoir le plus ferme et le plus florissant.
L'Eglise a pour support la main du Tout-Puissant.
L'empire des Césars, malgré toute sa gloire,
Un jour ne sera plus connu que dans l'histoire :
Royaumes, nations, dans la guerre ou la paix,
Marchent à leur ruine, et l'Eglise jamais !

O mes adorateurs, voyez snr la colline
Celle qne dans son dogme et dans sa discipline
L'erreur et les pervers blâment amérement :
Qu'elle est belle, ô chrétiens! et quel ravissement
Son regard doux et pur éveille dans les âmes!
Et l'on ose affirmer que des crimes infâmes...
Ah! son aspect dément et confond l'agresseur
Qui s'en vient la honnir sous le nom de penseur.
C'est en elle à jamais que ma gloire se fonde.
C'est la maison de Dien : tous les peuples du monde
En feront leur demeure et leur lit de repos.
C'est elle qui, paissant mes immenses troupeaux,
Aux fontaines d'ean vive, aux riches pâturages,
Pnis sous de bienfaisants et tranqnilles ombrages,
Les conduit chaque jour, sa houlette à la main.
C'est la porte du ciel; c'est l'unique chemin
Où jamais de son but le croyant ne s'écarte.
C'est l'amour de mon cœnr. La voici : qu'elle parte,
Et qu'elle aille avec soin rassembler mes élus!
Mais, lorsque, mes enfants, le temps ne sera plus,
Loin d'un monde souillé par l'orgueil et la fraude,
Eblonissant saphir, magnifique émeraude,
Etoile lumineuse et soleil éclatant,
Elle viendra briller aux lieux où Dieu l'attend.
Ainsi, dans nn rapide et merveilleux mirage,
Du royaume de Dieu Jésus montrait l'image.
Or le rayon qui vint illuminer la nnit
Jette nn dernier éclat sur le mont et s'enfuit,
Tandis qu'à l'orient une clarté nouvelle,
Messagère du jour, lentement se révèle.
Mais le saint narrateur vers les bords dn Jourdain
Se penche en souriant et disparaît soudain.

CHANT XXIII.

LES DERNIERS JOURS.

SOMMAIRE.

Jean fait aux disciples réunis dans le cénacle le récit d'une vision concernant la fin du monde. — Il est transporté au ciel. — L'Agneau de Dieu. — Jean revient sur la terre, accompagné de l'archange Gabriel. — Ils font le tour du monde d'occident en orient. — Aspect du globe. — L'Ange gardien de de la terre sur l'île Sainte-Hélène. — Douleur qu'il manifeste en apprenant que le dernier jour approche. — L'Ange de la France sur les ruines de Lyon. — Récit qu'il fait de la gloire et des malheurs du pays confié à ses soins. — Le fléau de la guerre. — La famine, la peste. — Autres fléaux divers. — « Malheur! malheur! malheur! » — Sauterelles. — Cavalerie formidable. — La femme qui s'enfuit. — L'ancien Serpent. — Le Dragon poursuit la femme. — La Bête et son prophète. — La Bête assiége la ville éternelle. — Les deux témoins du Messie. — La femme assise sur la Bête. — Le guerrier au coursier blanc. — Le grand souper de Dieu. — Défaite de la Bête et de ses innombrables phalanges. — Dernier sacrifice. — L'hyménée n'est plus de ce monde. — Jean et son guide voient les âmes des justes quitter le purgatoire et les réprouvés sortir du grand abîme. — Spectacle qu'offrent les maudits. — Rage furibonde de Satan — La Mort achève son œuvre de destruction. — Mort de la Mort. — Dernier sommeil. — Résurrection générale. — Le soleil éteint. — Conflit des éléments. — Le Fils de l'homme descend du ciel. — Terreur des réprouvés. — Vallée de Josaphat. — Aspect du genre humain. — Dernière condamnation de Satan et de ses adhérents. — Discours du Messie aux fidèles adorateurs du vrai Dieu. — Sentence favorable. — Justes parmi les Gentils. — Discours aux méchants. — Arrêt fatal. — Destinée des enfants morts sans baptême. — Joie et reconnaissance des élus. — Désespoir des damnés. — Ils sont replongés dans le gouffre. — L'abîme scellé. — Retour au ciel. — L'incendie des mondes. — Le Très-Haut accueille ses élus dans la nouvelle Jérusalem. — Fin de la vision.

Un soir, c'était celui qui précéda l'aurore
Où, rapide et brillant ainsi qu'un météore,
Le vainqueur du trépas devait quitter les lieux
Qu'il avait fécondés de la grâce des Cieux :

Ensemble revenus d'un splendide spectacle,
Les disciples du Christ priaient dans le cénacle.
« Mes frères, leur dit Jean, la veille est longue encor :
Voici la vision qu'au sommet du Thabor
J'eus vers le point du jour où daigna notre Maître
Aux croyants rassemblés dans sa gloire apparaître. »
Je vis au firmament une porte s'ouvrir.
Une voix... — et je crus, à l'entendre, mourir :
La voix des grandes eaux excite moins d'alarmes,
Et la foudre en fureur près d'elle aurait des charmes... —
Une voix me dit : « Monte ! » et je fus à l'instant
Transporté jusqu'au ciel près d'un trône éclatant,
Et je vis sur le trône, ô vision sublime !
Celui dont le regard est l'astre de Solyme.
L'onyx étincelant, le jaspe le plus pur
Et le saphir dont l'œil aime le mol azur
Ne sont qu'un vain reflet des splendeurs de sa face,
Et même devant lui se ternit et s'efface
Tout l'éclat des soleils dont l'espace est paré.
D'un cercle éblouissant son trône est entouré,
Et de là l'éclair part, de là jaillit la foudre
Qui, frappant le pervers, l'enfouit dans la poudre.
Debout auprès de lui, je vis l'Agneau de Dieu,
Qui du char de la Mort avait brisé l'essieu,
Et dont le sang versé, régénérant le monde,
En martyrs de la foi rend l'Eglise féconde.
Anges et Séraphins, tout un peuple d'élus,
Rassemblés dans le cours des siècles révolus,
A l'auguste Victime offraient leur saint hommage.
De l'oiseau du printemps moins doux est le ramage.
« Gloire, amour au Très-Haut ! gloire à l'Agneau vainqueur ! »
Et ces hymnes venaeint retentir dans mon cœur.
« Viens et vois, pèlerin, me dit l'Ange sans tache,
Car aux yeux du croyant rien ici ne se cache. »
Et je vis les trésors d'allégresse et d'amour
Où puisent les heureux dont Dieu peuple sa cour.

« Tu vois, reprit l'Agneau, ces trônes laissés vides
Quand le Ciel expulsa des légions perfides,
Par d'autres légions occupés dignement.
Puis entends les échos de tout le firmament
Résonner de ce cri, héraut de la journée
Où les temps devaient voir leur marche terminée :
« Le temps n'est plus! Le ciel s'est rempli de nouveau ;
Les mondes au néant demandent un tombeau,
Et tout est consommé. » Va donc, vole et retourne
Sur cette terre où l'homme avec orgueil séjourne,
Et juge s'il n'est point l'heure d'anéantir
Un globe où la foi meurt comme le repentir.
Pars aussi, Gabriel : montre-lui ce rivage
Où mon Eglise encore invoque en son veuvage
L'Epoux que ses enfants de leur seuil ont chassé ;
Fais-lui voir de mon jour le signe au loin tracé
Et le prélude affreux du dernier anathème.
C'en est fait du pêcheur, et je descends moi-même. »
Il dit. L'Archange part et m'entraîne en son vol.
De ce globe bientôt nous effleurons le sol.
« Ces décombres où l'œil en vain cherche la vie
Sont, me dit-il, la tombe où gît ensevelie
Londres qui se nomma reine de l'univers
Et fut le rendez-vous de cent peuples divers.
Aux lieux où fut Paris, la ville merveilleuse,
Croît la ronce grimpante avec l'if et l'yeuse.
Madrid n'est qu'un monceau de débris vermoulus.
Naples, Vienne, Berlin et Moscou ne sont plus,
Et la cité choisie où la vérité siége,
Rome résiste au temps dont le pouvoir l'assiége.
Byzance qui jadis crut pouvoir s'égaler
A celle où Pierre a vu l'Esprit saint l'installer,
La fière Calcutta, souveraine du Gange,
Et l'immense Pékin croupissent dans la fange.
Vois sous le ciel du sud ces modernes remparts :
Là sont l'or, les grandeurs, les sciences, les arts ;

Mais le vice avec eux, l'athéisme superbe
Y règnent en riant des menaces du Verbe.
Viens, entrons dans ces murs, et de près tu verras
Comment d'un Dieu vengeur l'homme irrite le bras,
Et comment le plaisir compose sa guirlande. »
Et sur les bords nommés la Nouvelle-Zélande
Une autre Babylone à mes yeux s'étala.
J'entrai ; mais quelle scène alors se déroula !
Non, Sodome, Ninive et Cythère et Capoue
N'ont jamais dans leur culte ainsi porté la boue
Le dieu, l'unique dieu de l'infâme cité,
C'était l'impur démon de la lubricité,
Et la chaste rougeur que la pudeur imprime
Eût été dans ces lieux transformée en un crime.
En vain les pronostics du dernier jugement
Sur la terre, dans l'onde et dans le firmament
S'annonçaient en terrible et puissante menace :
Dans sa perversité de plus en plus tenace,
Ce peuple blasphémait et le Juge à venir
Et l'éternel courroux armé pour le punir.
« Chrétien, me dit l'Archange, ailleurs non moins obscènes
Sont les clameurs... Mais viens : tu verras d'autres scènes. »
Et, dirigeant encor son vol vers l'orient,
Il me montre de l'œil un sol luxuriant
Qu'un large fleuve arrose avec ses tributaires.
« Vainement l'Amazone alimente ces terres
Où s'étalent, dit-il, d'opulentes cités :
Champs, villes et hameaux vont être dévastés ;
Car, selon les décrets d'une juste vengeance,
La peste détruira cette perverse engeance
Qui du Ciel à plaisir se joue en son orgueil.
Là, fléau non moins prompt à répandre le deuil,
La guerre avec fureur va désoler les rives
Que fécondent toujours de leurs eaux nutritives
Le grand Meschacébé, fier de son affluent,
Et le Rio du Nord qui coule en se ruant,

Et le Columbia, roi d'un vaste domaine. »
Mais vers un roc fameux mon protecteur m'emmène.
Sur ce rocher, qui fut la tombe d'un César,
Je vis un Ange assis et pleurant dans son char.
Il s'écrie en voyant le guide de ma course :
« Je ne me trompais point, il n'est plus de ressource :
Ce monde que le vice a partout profané
Est par l'Etre suprême à périr condamné.
Je l'aimais; car j'ai vu si longtemps ses campagnes,
Belles, s'orner de fleurs au pied de ses montagnes,
Ses monts comme sourire en revoyant le jour,
Ses forêts s'animer d'un murmure d'amour,
Et ses mers, en jouant sur leurs rives fécondes,
Déployer, contenir et gourmander leurs ondes.
Je l'aimais : Jéhovah me l'avait confié,
Et l'Agneau, qui jadis y fut sacrifié,
Avait encor rendu mon amour plus intense.
Des martyrs et des saints là je vis la constance,
Et je suivis l'Eglise au travers des combats
Que l'Enfer et l'orgueil lui livraient ici-bas.
Mais lorsque, repoussant mes plus tendres prières,
Tout son peuple eut choisi des routes meurtrières,
Comme un proscrit je vins ici me retirer,
Et dès lors je ne sus que gémir et pleurer.
Malgré tous les forfaits de ce globe coupable,
Grand Dieu, de le haïr je me sens incapable :
Daigne le Tout-Puissant éteindre ou dévoyer
Les terribles carreaux qui vont le foudroyer !
Et que n'es-tu venu dissiper mes alarmes ! »
« Ami, dit Gabriel, pourquoi verser des larmes ?
Ce monde si riant et si cher à tes yeux,
Champ d'épreuve et d'exil, pâle reflet des cieux,
Ne faut-il pas enfin qu'un jour il cesse d'être ?
Tes regards n'ont-ils pas dans ses vallons vu naître
Des plantes dont là-haut se recueillent les fruits ?
Et ces mérites saints par l'Eglise produits

Ne sont-ils point pour toi la gloire la plus douce,
Le parfum consolant où le regret s'émousse,
Et le prix immortel de ta fidélité?
Si donc le Seigneur Dieu, justement irrité,
Détruit un instrument qui devient inutile,
Et même à ses desseins menace d'être hostile,
Il ne nous reste à nous qu'à le louer encor.
Va donc, vers le Très-Haut dirige ton essor;
Puis, au moment fixé, reviens sur ta planète,
Et compte les élus que le Christ pour sa fête
Va choisir sur ce sol dont ton zèle eut le soin. »
  Ainsi dit Gabriel. Vers l'Afrique non loin
J'escorte l'envoyé dont l'aile est mon égide
  « Tu vois ces champs féconds de la zône torride,
Ces plaines, ces coteaux, ces vallons toujours verts :
C'était jadis du sable et d'immenses déserts;
Mais les labeurs de l'homme ont su rendre fertile
Un sol accusé d'être un ouvrage inutile.
Et voici que bientôt la famine y descend,
Terrible avant-coureur du Juge tout puissant
Dont les Cieux vont armer la rigueur implacable;
Car non moins corruptible et non moins exécrable
Est le culte du monstre ici divinisé:
Satan, toujours Satan, vainement déguisé,
Bien qu'il change à son choix et d'allure et de robe. »
  Nous avions fait ainsi le tour de notre globe;
Mais, parmi les horreurs dont je vis un tableau
Que ne reproduirait ni plume ni pinceau,
Qu'il était rassurant, dans ma course rapide,
De sentir près de moi mon infaillible guide!
Ce fut surtout alors, chrétiens, que je compris
Combien il est d'amour et de charme et de prix
Dans ce dogme sacré qui nous donne pour frère
Un Ange dont les soins valent ceux d'une mère.
« En vain, disais-je, l'homme, en ses jours d'ici-bas,
A, d'épreuve en épreuve, à subir des combats;

Vainement à ses yeux solitudes, ténèbres
Et périls imminents n'offrent qu'aspects funèbres :
Un ami dévoué lui prête son appui,
L'assiste, le console et voyage avec lui. »
Et je me ressouvins que notre divin Maître
Nous avait dit un jour : « Quand Dieu vous donne l'être,
En créant votre corps et l'esprit qui des cieux
Descend pour séjourner quelque temps dans ces lieux,
Il appelle aussitôt l'un de ces milliers d'Anges
Heureux de célébrer et d'ouïr ses louanges ;
Il l'envoie en ce monde avec l'âme qui part,
Afin de lui servir de guide et de rempart,
Et de la ramener dans sa cour immortelle,
Si toujours à ses lois elle a vécu fidèle.
Mais quel destin l'attend si, rebelle au Seigneur,
Elle ose contrister son Ange conducteur ! »
Or, traversant la mer que le vieux monde embrasse,
Des siècles disparus nous recherchons la trace.
A nos regards soudain s'offre un autre Ange en deuil.
Ainsi que l'amitié pleure autour d'un cercueil,
Recueillie et vivant des souvenirs qu'elle aime,
Tel au sommet d'un mont, replié sur lui-même,
Il semble regretter un bonheur qui n'est plus
Et du temps qui s'enfuit invoquer le reflux.
A ses pieds nous voyons serpenter deux rivières,
Et, jadis bien connus, ces noms : *Lyon*, *Fourvières*,
Sur le marbre en ruine apparaissent tracés.
« Bel Ange que je vois sur ces débris tassés,
Ah ! pourquoi, m'écriai-je ému jusque dans l'âme,
Répandre ici des pleurs quand le ciel te réclame?
Ta longue mission s'achève, ô Séraphin ;
Hâte-toi, vole aux cieux te reposer enfin. »
« Ecoute, répond-il, viens, apprends de ma bouche
La cause de ce deuil dont l'aspect seul te touche,
Et vois si d'un œil sec je puis quitter ces bords.
Mon poste fut toujours la Gaule, et mes efforts

Y devaient transporter des semences divines
Dont un sol vigoureux invitait les racines,
Et qui, se nourrissant d'un suc de vérité,
Légueraient aux humains des fruits de liberté.
Or, selon mon espoir, la Gaule est devenue
Riche de gloire ailleurs trop souvent inconnue,
Ma consolation au poste où je combats,
Et le rempart du Ciel contre les attentats
Où l'Enfer et l'erreur basaient leur espérance.
On l'appelait alors la généreuse France,
Temple ouvert aux beaux-arts, nourrice de héros,
L'appui des opprimés, l'effroi de ces bourreaux
Qui de pleurs et de sang ont osé se repaître,
Et le foyer d'un feu d'où l'Eglise a vu naître
Un dévoûment sublime, un zèle qui se plut
A rendre au monde entier l'étendard du salut.
Mais des jours désastreux se levèrent sur elle :
Comme l'imprévoyante et faible tourterelle
Qui ne résiste point à l'orage en fureur,
La France se laissa subjuguer par l'erreur.
L'athéisme funeste envahit ses écoles;
Puis, se riant entre eux des plus saintes paroles
Et des pleurs de l'Eglise et du pouvoir divin,
Ses fils du Dieu sauveur qui leur tendait la main
Firent comme une fable à plaisir inventée.
Le faste dévorant, la luxure éhontée,
L'injustice qui règne à l'ombre de la loi,
Le vil amour du gain dont l'odieux emploi
Est de sucer le sang de l'indigent qui souffre,
Tous les fléaux divers que Satan de son gouffre
A su faire surgir pour atteindre son but
Levèrent sur mon peuple un immense tribut,
Et la France dès lors ne fut plus elle-même.
Mais bientôt, suscités par le courroux suprême,
D'affreux envahisseurs sont, le fer à la main,
Venus, comme jadis sur l'empire romain,

Se ruer sur ces champs où j'ai vu tant d'années
Dans la gloire et la paix l'une à l'autre enchaînées.
Chère France, je pleure en rappelant tes maux :
Tes cités ne sont plus, et tes rares hameaux
Ne m'offrent maintenant qu'une race abrutie
Qui maudit sous le joug le Dieu qui la châtie.
Dans mon affliction, j'espérais de te voir
Avant ton dernier jour revenir au devoir ;
Mais j'apprends aujourd'hui qu'il n'est plus d'espérance.
Le temps finit son cours : c'en est fait de la France. »
Il dit et s'éloigna, semblable à ces esprits
Que l'on dit apparaître aux voyageurs surpris,
Et qui, se nourrissant de solitude et d'ombres,
A tout autre séjour préfèrent les décombres.
« Or viens, me dit alors mon noble conducteur :
Les fléaux qu'autrefois prédit le Rédempteur,
Et que je t'ai montrés près d'envahir ce monde,
Y déchaînent leur rage active et furibonde ;
Viens, te dis-je, et, planant au dessus de ces lieux
Où commence à sévir la justice des Cieux,
Vois d'un globe qui meurt l'agonie effrayante.
Ici, comme une immonde et hideuse bacchante,
La Guerre étale aux yeux sa joie et ses fureurs,
Et jamais ne se vit tel spectacle d'horreurs
Dans le long cours des ans dont a vieilli la terre ;
Car le monstre soudain, s'armant du cimeterre,
Part et presse les flancs d'un cheval au poil roux
Qui de son cavalier respire le courroux.
La Paix alors se voit de la terre bannie,
Et du carnage enfin l'implacable génie
Excite les mortels à s'égorger entre eux.
Là, sur un coursier noir, la Famine à l'œil creux,
Et sans cesse à la main portant une balance,
Parmi les nations s'achemine en silence,
Et vend au poids de l'or le vin, l'huile et le blé.
A son hideux aspect les humains ont tremblé ;

Car cet autre fléau dépeuple leurs rivages,
Et, sans distinction, livre aux bêtes sauvages
Les ossements des morts et la chair des vivants.
L'infection plus loin se sème au gré des vents :
Des mourants jusqu'à nous entends venir le râle;
Car la Peste a paru, montant un cheval pâle
Dont les naseaux fumants exhalent un poison
Qui pèse sur le sol et noircit l'horizon.
Vois les pestiférés succomber pêle-mêle...
Mais le tonnerre gronde, il annonce la grêle,
Non celle qui jadis meurtrissait en passant
La grappe verte encore et l'épi jaunissant;
Car, de sang et de feu mélange formidable,
Le fléau d'aujourd'hui sur ce globe coupable
Se rue en messager d'une haute fureur,
Et du grand dénoûment se fait l'avant-coureur.
« Or parmi cette grêle apparait dans la nue
Un mont de forme horrible, à substance inconnue,
Une masse de feu qui, tombant dans la mer,
Semble y faire affluer les laves de l'Enfer;
Car en vagues de sang elle en change les ondes,
Porte une mort soudaine aux retraites profondes
Où si longtemps vécut le peuple enfant des eaux,
Et consume une part de ces nombreux vaisseaux
Qui des profondes mers sillonnent l'étendue.
Quelle étoile sinistre est du ciel descendue?
Elle se nomme *Absinthe;* et fleuves au long cours,
Torrents, sources et lacs qui, durant d'autres jours,
Virent l'homme en leur sein comme puiser la vie,
Lorsque l'ardente soif sur leurs bords le convie,
N'ont plus à lui verser qu'un breuvage mortel.
Cependant un cri part du pied de cet autel
Où les élus de Dieu le contemplent sans voiles.
A ce cri, le soleil, la lune et les étoiles
Bondissent, éperdus comme le jeune daim
Que le trait du chasseur a réveillé soudain.

Leur splendeur d'autrefois, près d'être anéantie,
Perd de tous ses rayons la troisième partie,
Et la nuit garde à peine un reste de lueur. »
Ainsi parlait l'Archange. Une froide sueur
Ruisselait de mon front comme si la Mort même
M'eût étreint dans ses bras et m'eût dit : Anathème !
Et j'entendis alors un aigle à haute voix
Dire : « Malheur, malheur à vous, peuples et rois,
Tribus et nations qui ne savez vous plaire
Qu'à stimuler encor les Cieux dans leur colère !
Malheur ! car du pardon les sources vont tarir. »
Et je vis tout à coup un abîme s'ouvrir.
Il en sortit d'abord une épaisse fumée
Qui, partout sur le sol et dans les airs semée,
Obscurcit le flambeau de notre firmament ;
Mais l'homme perverti, dans son égarement,
N'en poursuivit pas moins ses guerres criminelles.
Puis je vis s'élancer d'énormes sauterelles,
Telles que des chevaux préparés aux combats ;
Et le pouvoir que Dieu leur remit ici-bas
Fut de nuire aux humains qui n'avaient pas le signe
Dont est marqué le front du Ciel reconnu digne.
Il leur fut donc donné, non de tuer le corps
Des pécheurs dont l'orgueil s'applaudissait alors,
Mais d'en meurtrir la chair par une plaie affreuse
Comme celle qu'un dard ouvre, élargit et creuse.
Vaincus par la douleur et non par le remord,
Les hommes à grands cris implorèrent la Mort ;
Mais, rendant de leurs maux la charge encor plus lourde,
A leurs vœux déchirants la Mort demeura sourde.
Ces terribles vengeurs du Juge souverain
Paraissaient revêtus de cuirasses d'airain ;
Puis un visage d'homme et des cheveux de femme,
Des dents où l'os lui-même au moindre effort s'entame
Et telles qu'en produit la gueule du lion,
Un aiguillon semblable au dard du scorpion,

D'ailes au vol bruyant leur épaule pourvue :
C'est l'étrange coup d'œil dont s'effrayait la vue.
Et je vis des chevaux avec leurs cavaliers
Dont le nombre formait deux cent mille milliers.
Au front de ces soldats la menace était peinte :
Des armures de feu, de soufre et d'hyacinthe
Contre leurs ennemis leur servaient de rempart,
Et la Terre s'émut de leur premier regard.
Les chevaux du lion semblaient avoir la tête;
Je voyais de leur bouche, à vomir toujours prête,
Du feu, de la fumée et du soufre jaillir.
Toutes ces légions soudain vont assaillir
Ceux qui de leur baptême ont déchiré la robe.
Et la troisième part des enfants de ce globe
Meurent comme englontis dans les feux dévorants
Que soldats et coursiers répandent par torrents.
Mais vainement sévit la divine colère;
Car, après ces fléaux, ils osent se complaire,
Les pécheurs qu'épargna la justice des Cieux,
Ainsi qu'auparavant, au culte des faux dieux.
On les vit sans remords s'adonner à l'usure,
Au vol, à la débauche, à l'infâme luxure,
Et surtout au blasphème, exécrable attentat
Qui met l'homme au dessous de l'Archange apostat.
J'aperçus une femme en un désert cachée :
Des cris de sa douleur mon âme fut touchée.
Et Gabriel me dit : « Elle fuit, et voilà
La grande affliction que Dieu lui dévoila.
Des rayons du soleil tu la vois revêtue;
Car, malgré le pouvoir que Satan constitue,
Le Christ ne cesse point d'être son vêtement.
La lune sous ses pieds circule incessamment :
C'est pour le vrai chrétien un signe qui révèle
Les peuples dont le flux toujours se renouvelle.
Les astres dont son front apparait couronné
Sont les douze hérauts par qui, disséminé,

Du Très-Haut même encor le verbe évangélise;
Et la femme a pour nom l'antique nom d'Eglise. »
  Sitôt qu'il eut parlé, je vis l'Ange du mal,
L'ancien Serpent, sortir de l'abîme infernal,
Puis, muni du venin, aliment de ses haines,
Aller donner l'essor aux tourmentes prochaines.
Et la Terre frémit, car le grand Dragon roux
Reparaissait, armé d'un surcroît de courroux.
Avec sa horde immense ici-bas revomie,
Il va jusqu'au désert chercher son ennemie.
O Ciel! il l'a trouvée, et déjà son regard
Et le tressaillement qu'il imprime à son dard
Disent quelles seront ses vengeances cruelles.
Mais à la femme alors il fut donné deux ailes,
Et, s'éloignant des lieux qu'elle vient d'habiter,
Dans une autre retraite elle va s'abriter.
Sur elle vainement de sa gueule profonde
Le Dragon lance un fleuve à lame furibonde
Et croit pouvoir ainsi la perdre pour toujours.
Mais la Terre à la femme a prêté son secours;
Car, s'ouvrant d'elle-même, elle a dans ses abîmes
Englouti les torrents affamés de victimes,
Et le Serpent s'est vu dans son espoir frustré.
Puis il courut ailleurs, de vengeance altéré,
Combattre les enfants qui, dignes de l'Eglise,
Portent encore un joug que l'incroyant méprise
Et n'ont point adopté l'étendard de l'Enfer.
Enfin il s'arrêta près des eaux de la mer.
  En même temps je vis un conquérant paraître,
Qui, de tous les humains voulant se rendre maître,
Du Dragon monstrueux emprunta le pouvoir.
En ours, tigre ou lion il savait se mouvoir,
Et son nom me fut dit : *l'Antechrist ou la Bête.*
Avec lui, plein d'orgueil, marchait un faux prophète,
Docteur d'hypocrisie et subtil imposteur;
Car il sut arracher la vérité du cœur

Où la foi n'était point sur la grâce appuyée,
Et sa grande puissance ici-bas déployée,
S'il eût été possible, aurait séduit l'élu.
Puis, humblement soumis à son ordre absolu
Et prosternés aux pieds de honteuses images,
Les hommes à la Bête offrirent leurs hommages.

Ce monarque au front ceint de dix couronnes d'or,
Plus puissant que ne fut Nabuchodonosor,
Et plus ambitieux que le fourbe célèbre
Dont le fer a rendu le nom saint jusqu'à l'Ebre,
De climats en climats conduit ses bataillons;
Des témoins du vrai Dieu le sang coule à bouillons.
Et la Terre, en ces temps d'angoisse inénarrable,
Invoque le néant comme un dieu secourable.
Puis je vis quelques jours l'Antechrist arrêté
Dans les palais conquis d'une antique cité
Où le vrai Dieu se plaît à résider encore,
A sourire d'amour au croyant qui l'implore.
« C'est ici que, durant les siècles révolus,
Dieu, son Christ et l'Eglise ont compté leurs élus :
Eh bien! au même lieu, cria le chef superbe,
Je veux que l'on m'encense à la place du Verbe! »
Ainsi, dans son impie et vaste ambition,
Dit l'homme de péché, fils de perdition.
Pour trône il se choisit l'autel de Dieu lui-même,
Commande qu'on l'adore, et menace et blasphème
Celui dont il souilla le temple en l'usurpant;
Mais il fait par les siens rendre hommage au Serpent
Dont la puissance en lui pour un temps se révèle.
Ici comme autrefois le sang des saints ruisselle,
Car la foi dans ces murs avait tiédi le moins.

Et je vis du Sauveur les deux derniers témoins :
C'était dans une ville immense et populeuse,
Où régnait la luxure ignoble et crapuleuse.
On la nommait Sodome et temple du démon.
Babylone, l'Egypte était aussi son nom,

Et c'est là que l'Agneau dont le sang régénère
Souvent avait subi les tourments du Calvaire :
Tant de héros chrétiens s'y virent immolés,
Et tant de noirs forfaits y furent étalés!
C'est là que l'Antechrist vint transporter son siége.
Ainsi que l'oiseleur qui retient dans le piége
Les oiseaux destinés à de joyeux festins,
Des peuples asservis il réglait les destins,
Et, les considérant comme une immense proie,
Dans leur sang et leurs pleurs il repaissait sa joie.
Là les saints envoyés, de cilices vêtus,
Apportèrent alors aux humains abattus
Un remède suprême en un dernier message.
Rapide dans ce monde et court fut leur passage.
L'homme dénaturé ne les écoute point;
Car son cœur s'endurcit et s'abrutit au point
D'applaudir hautement lorsque les deux Prophètes,
Par qui du Ciel encor les grâces étaient prêtes,
Furent par l'oppresseur déchirés en lambeaux,
Et la haine à leurs corps refusa des tombeaux ;
Mais, trompant des pervers la rage inassouvie,
L'Esprit du Tout-Puissant les rendit à la vie
Et leur cria : « Venez et remontez aux cieux. »
  Puis un autre tableau passa devant mes yeux :
Une femme parut, assise sur la Bête.
D'une riche couronne elle avait ceint sa tête;
La pourpre, le byssus, l'or et les diamants
Formaient de son orgueil les pompeux ornements.
Ainsi que le Dragon elle était adorée
Et du sang des martyrs sans pudeur enivrée.
Son aspect odieux me fait frémir encor.
On pouvait à sa main voir une coupe d'or,
Pleine et versant à flots une matière immonde,
Fruit des impuretés qui souillèrent ce monde,
Et sur son front je lus de mes yeux stupéfaits :
« Mystère, Babylone et mère des forfaits

Où la terre se vautre ainsi que dans la fange. »
C'est alors qu'ici-bas je vis descendre un Ange
Qui, se jouant d'abord dans les vagues de l'air,
Sur la femme soudain fit tomber un éclair,
Et d'une voix tonnante il lui dit : « Babylone,
Tombe et ne régne plus assise sur ton trône.
Grande prostituée, ô rempart du démon,
Enfin le Seigneur Dieu détruit jusqu'à ton nom.
Gloire, gloire au Très-Haut! elle est anéantie. »
Et je vis promptement Babylone investie
Par la faim, par le feu, par le deuil et la mort;
Puis elle disparut comme au souffle du nord
Disparaît la vapeur de la terre émanée.
Mais l'ire de Satan n'en est pas étonnée :
Il redouble d'audace, et chez les nations
Porte un surcroît de ruse et de séductions;
Puis, pour aiguillonner la rage de la Bête
Et l'ardeur qui fermente au cœur du faux prophète :
« Venez, dit-il; allons assiéger les remparts
Où l'on a vu de Dieu flotter les étendards. »
Il dit, et, rassemblant une innombrable armée,
Tous trois vont assaillir la ville bien-aimée
Que jadis l'Eternel nomma *le Camp des Saints;*
Mais ils virent bientôt s'écrouler leurs desseins.
A peine, en leur audace, ont-ils brandi la lance,
Que du ciel grand ouvert un cheval blanc s'élance,
Et celui qui le monte a reçu du Très-Haut
Le nom de véritable et fidèle héraut.
C'est lui qui sur l'Horeb apparut à Moïse;
C'est lui qu'en arrivant dans la Terre-Promise
Josué vit un jour, une épée à la main,
Apporter à Jacob un renfort surhumain.
Une flamme de feu dans son œil étincelle,
Et le sang le plus pur de sa robe ruisselle;
Puis il sort de sa bouche un glaive à deux tranchants.
Lui, guerrier, juge et roi formidable aux méchants,

A le front couronné de plusieurs diadèmes.
Vêtus d'habits de lin, ses soldats sont eux-mêmes
Montés sur des coursiers blancs comme les frimas.
Moins nombreux sont les grains que les brûlants climats
Et le vaste Océan dans leurs sables recèlent.
Ils viennent : sous leurs pieds les collines chancellent,
Et leur chef aux combats les conduit en vainqueurs,
Car le feu de son œil a pénétré leurs cœurs.
Or un Ange en volant dit d'une voix sonore :
« Vous qui peuplez les airs, du couchant à l'aurore,
Oiseaux, rassemblez-vous au grand souper de Dieu.
Venez, car du festin voici l'heure et le lieu :
Dieu vous livre aujourd'hui toute la race humaine. »
Je vis alors combattre en une immense plaine
La Bête et le guerrier que porte un coursier blanc.
Mais la Bête est vaincue, elle tombe, et de sang,
Ainsi que d'une mer, le sol au loin s'inonde;
Car, tandis que la foudre aux cieux mugit et gronde,
Le glaive à deux tranchants a frappé les ingrats
Qui du Seigneur contre eux avaient armé le bras.
Puis la Terre, à l'aspect de ses fils que l'on foule
Et qui des conviés vont assouvir la foule,
Bondissante d'horreur, sème en vastes débris
Temples, palais, cités qu'elle éleva jadis.
Or, pour être à jamais replongé dans le gouffre
Nommé l'étang de feu, la mer aux flots de soufre,
Satan, l'ancien Dragon, est encore enchaîné.
En outre, il fut dès lors par le Ciel ordonné
Que vivante au Tartare on plongerait la Bête,
Ainsi que leur suppôt, l'insigne faux prophète.
Et l'Ange me dit : « Viens; les méchants ne sont plus.
Ce qui reste ici-bas de vivants et d'élus
Attend l'heure où la mort aura vaincu la vie. »
Il m'emporte, à ces mots, sur le mont où l'envie
Versa le sang d'un Dieu parmi nous pèlerin.
« Entrons, ajoute-t-il : ce temple souterrain,

C'est la tombe sacrée où votre souveraine
De son glaive s'arma pour entrer dans l'arène.
Ici, pour remonter à son divin Auteur,
Se termine aujourd'hui son règne bienfaiteur;
Et, comme du vaisseau dont le Christ a lui-même
Composé la structure avec un art suprême
Pierre fut autrefois le premier nautonnier,
Un Hébreu de ce nom en sera le dernier.
Mais viens; que dans l'amour, ami, tu te retrempes. »
Nous entrons. O surprise! à la lueur des lampes,
Je ne vois en ce lieu que des Juifs à genoux :
« Dieu d'Israël, daignez vous souvenir de nous.
Nos pères ont, hélas! repoussé le Messie;
Mais, ô douce faveur! notre vue éclaircie
En Celui dont par eux le sang fut répandu
A reconnu le Roi si longtemps attendu.
Dieu mourant, laissez-nous embrasser votre image,
Et ne dédaignez point notre tardif hommage.
C'est la foi, c'est l'amour, c'est un cœur pénitent
Qui gémit à vos pieds lorsque la terre attend,
D'heure en heure, les sons des trompettes dernières.
Faites que nous aussi, rangés sous vos bannières,
Nous puissions partager les transports des élus,
Contempler votre gloire et ne vous quitter plus. »
Pierre alors à l'autel offre le sacrifice
Où l'Eglise de Dieu de son sublime office,
La veille du grand jour des rétributions,
Voit s'accomplir enfin toutes les fonctions.
Avec quelle ferveur ses fils du pain de vie
Au mystique banquet où la foi les convie
Se nourrissent encore une dernière fois!
Mais, plein d'émotion, Pierre élève la voix :
« Mes enfants, voici l'heure autrefois annoncée.
De Rome que naguère en pleurant j'ai laissée
Aux lieux où le Sauveur daigna vivre et souffrir,
Conduit par l'Esprit saint, je suis venu mourir.

Le temps cesse; et la Mort, sa sombre auxiliaire,
Va compléter sur nous leur œuvre meurtrière.
Elle vient : à sa faulx nul ne peut échapper.
Ainsi que les méchants elle va nous frapper.
Mais ne la craignez pas : à peine son envie
Sera sur votre chair un instant assouvie,
Que, ranimés soudain par des sons éclatants,
Vous vous éveillerez au dernier jour des temps.
Vous verrez l'Homme-Dieu revenir en ce monde,
Et, selon la parole où la vertu se fonde,
Des pervers pour toujours séparer ses élus,
Puis proclamer les droits qui leur sont dévolus
Et l'arrêt sans appel que redoute l'impie. »
Je voyais cependant, beaux, l'un comme Tobie,
L'autre comme Sara, fille de Raguel,
Deux jeunes fiancés qu'un amour mutuel
Et la candeur qui brille au front de l'innocence
Semblaient mettre à l'abri de l'horrible puissance
Dont la rage sur eux allait se déchaîner.
Devant Dieu l'un à l'autre ils venaient se donner.
Pierre leur dit : « J'ai vu finir mon ministère.
L'hyménée et l'amour ne sont plus de la terre;
Mais portez vos regards au delà de ces lieux,
Car vous allez, enfants, vous entr'aimer aux cieux. »
A ces mots, l'Ange sort et me dit : « La Mort frappe.
Cette vie éphémère aujourd'hui leur échappe,
Mais une autre plus longue au réveil les attend.
Viens : des bords du chaos tu verras cet étang
Où l'Eternel plongea les artisans du crime. »
Il s'élance, et bientôt auprès du grand abîme,
Aigle majestueux, il arrête son vol.
A peine des enfers nous atteignons le sol,
Qu'un autre Ange en planant au dessus du Tartare :
« Dieu l'ordonne, dit-il, que l'Enfer se prépare
A paraître au plus tôt devant le messager
Qui, terrible aux méchants, descend pour les juger.

Venez, maudits, sortez de votre lit de soufre;
Et vous, justes, dont l'âme ici s'épure et souffre,
Allez comme l'impie au dernier jugement. »
Et voici qu'une peine, indicible tourment,
A ces justes d'abord fut par l'Ange infligée,
Telle que, sans retour satisfaite et vengée,
La justice de Dieu sur leurs fronts ne vît plus
Rien qui leur défendit de se joindre aux élus.
Puis, rayonnants alors de vie et d'espérance,
Ils purent s'élancer du séjour de souffrance
Pour aller sur la terre au dessus de leurs corps
Planer jusques à l'heure où le peuple des morts
Doit, comme l'Esprit saint l'enseigne dans son livre,
S'éveiller en sursaut, étonné de revivre.
Tandis que mes cheveux se hérissaient d'horreur,
Je vis sortir du gouffre et bondir de fureur
Les méchants évoqués par le souverain Juge.
Les enfers contre lui leur semblaient un refuge,
Et c'est en proférant des hurlements affreux,
En maudissant le Ciel et s'outrageant entre eux,
Qu'aux ordres du Très-Haut leurs hordes obéirent.
D'un murmure effrayant les échos retentirent,
Et, richement pourvus de haine et de courroux,
Les Anges infernaux furent presque jaloux.
Mais voyez les pervers, par immenses cohortes
Et comme par torrents, franchir les sombres portes.
Je vis, je reconnus les suppôts de l'orgueil,
Mornes, les yeux hagards et plongés dans le deuil;
Car autrefois, croyant s'égaler à Dieu même,
Ils avaient sur leurs fronts attiré l'anathème
Et vu périr l'espoir dont ils s'étaient flattés.
Avec eux s'avançaient, non moins désenchantés,
Tous ces ambitieux qui, honnis de l'histoire,
Par les pleurs et le sang ont acheté leur gloire,
Puis ceux qui, sans respect pour un Dieu juste et bon,
De leur bouche souillée ont profané son nom,

Et le troupeau hideux où sont les hypocrites,
Infâmes imposteurs qui, parés de mérites,
En faisant ruisseler leurs paroles de miel,
Comme ils ont trompé l'homme ont cru tromper le Ciel.
Après ce vil ramas vinrent les homicides,
Sombres et murmurant de leurs lèvres livides
Les noms chers et vengeurs de ceux que leur regard
A cru revoir toujours mourir sous le poignard,
Et ces rois trop fameux près de qui, sur la terre,
Eût passé pour agneau le tigre ou la panthère,
Tyrans dont la furie, en ses raffinements,
Des martyrs et des saints savourait les tourments.
A leur suite, empressés, les avares sortirent,
Comme si les haillons dont ils se revêtirent
Et les trésors intacts qui furent leur amour
Allaient leur être enfin rendus au dernier jour.
Judas, l'œil égaré, semblait être le guide
Et comme le héros de la tourbe sordide.
Puis, semblables au spectre échappé du cercueil,
Viennent les envieux accablés de leur deuil.
Or, soudain près de moi reconnaissant un Ange,
Le venin qui les ronge et par où Dieu se venge
D'une sourde fureur les fait encor blêmir,
Et je ne puis les voir défiler sans frémir.
Quel horrible dégoût pénétra dans mon âme
Quand l'ignoble Astaroth avec sa troupe infâme
Passa comme une houle à flots tumultueux !
Adultère, viol, amour incestueux,
Le vice à qui jadis Sodome dut sa honte,
Tous ces monstres divers dont la Terre raconte
L'influence adorée à l'instar d'une loi,
Avec leurs sectateurs s'offrirent devant moi.
Je vis alors surgir comme du fond d'un antre
Ceux qui n'eurent jamais d'autre dieu que leur ventre,
Tous ceux qui, de remords maintenant bourrelés,
Et plus bas que la brute en leurs jours ravalés,



En un poison mortel changèrent leur breuvrage,
Et de Dieu dans leurs cœurs conspuèrent l'image.
L'Ange et moi répugnions à nous trouver près d'eux,
Et les démons à voir paraissaient moins hideux.
Nous vîmes s'avancer la Colère et la Haine,
Les yeux étincelants, la démarche hautaine,
Et stimulant encor les êtres dont le cœur
A de l'amour chrétien méconnu la douceur.
Insensés! le Christ même eût loué leur courage
S'ils avaient comme lui su pardonner l'outrage.
De l'abime après eux sortirent à pas lent
Les lâches serviteurs qui tinrent leur talent
Enfoui sans vouloir travailler pour leur Maître.
Comment devant leur Juge oseront-ils paraître ?
Ce n'est point, malheureux, pour des crimes commis
Que Dieu vous traitera comme ses ennemis,
Mais à cause du bien que vous auriez pu faire
Et que vous négligiez, dédaigneux de lui plaire,
Alors que du croyant il traçait le devoir.
Or tous ces criminels que je venais de voir,
Malgré toute l'horreur dont je subis l'étreinte,
Ne m'avaient point pourtant au cœur laissé l'empreinte
Que le docteur impie en passant y creusa.
Je les vis ces auteurs dont la malice osa
Ecrire contre Dieu l'insulte et le blasphème,
Et sur eux en riant provoquer l'anathème.
Je vis ces éhontés, pires que le démon,
Qui n'ont dans la vertu voulu voir qu'un vain nom,
Et qui même, étouffant en eux le cri de l'âme,
Ont nié le pouvoir que tout être proclame.
Rien de si monstrueux ne peut s'imaginer,
Et de voir ces pervers Satan dut s'étonner.
Ainsi, portant sur eux les stigmates du crime,
Les disciples du mal sortirent de l'abime :
Peuple que de partout ont poussé dans l'enfer
Le paganisme impur, le culte que le fer

A longtemps propagé de rivage en rivage,
L'envieuse hérésie, inflexible en sa rage,
Et le schisme rebelle au centre d'unité.
Mais alors, et j'en fus grandement contristé,
Combien d'enfants, nourris du grain que la foi sème,
Qui, sur la terre ayant renié leur baptême
Et des dons du vrai Dieu fait un perfide abus,
Se voyaient dans la foule avec les attributs
Qu'à ses foudres vengeurs la révolte signale!
Or comment rappeler la furie infernale
Dont nous vîmes Satan dans ses chaînes bondir,
Et les cris dont sa voix faillit nous assourdir,
Alors que sous ses yeux, selon l'ordre suprême,
L'Enfer vomit les flots d'un peuple que lui-même
A dans le cours des temps conquis sur Jéhova?
« Vaincu, trois fois vaincu par le Dieu que brava
Mon orgueil lorsqu'aux cieux, sous une forme humaine,
Il m'ordonna de rendre hommage à son domaine,
O honte, ô désespoir! je me vois aujourd'hui
Jusque dans mes foyers tyrannisé par lui!
Non content d'avoir pu, dans l'ardeur de sa rage,
M'enchaîner sur ces bords pour un surcroît d'outrage,
Il dépeuple à mes yeux l'empire où j'ai régné!
Ah! bien loin d'être au joug désormais résigné,
Satan, toujours hostile au vainqueur qu'il abhorre,
Vivra pour l'affronter et le maudire encore.
Mais pourquoi m'affliger de voir vider l'enfer?
Vous reviendrez, maudits, et moi dans votre chair
Je trouverai ma proie et la part qui m'est due.
Avec tous vos forfaits, partez, race déchue;
Le Juge est prêt, allez : vous verrez quel pardon
Vous offrira le Dieu qu'on vous a peint si bon,
Et vous savourerez le plaisir de l'entendre
Vous bénir de sa voix affectueuse et tendre ;
Puis, de retour ici, vous recevrez de moi
Les faveurs et les biens dont il promet l'octroi. »

Ce disant, le captif se débat dans ses chaines,
Et, déployant encor la fougue de ses haines,
L'exhale en un terrible et long rugissement.
Maudits, vous n'avez pu, sans un tressaillement
Qui d'horreur et d'effroi bouleversa votre être,
Envisager alors le tyran votre maître.
Ainsi, quoique enchaîné, le lion en fureur
Même à ses gardiens inspire la terreur.
Tandis que les méchants, emportés dans l'espace,
Comme un noir tourbillon lorsque l'ouragan passe,
Allaient au rendez-vous désigné par les Cieux,
L'Ange reprit son vol, et je revis les lieux
Où la Mort achevait son œuvre destructive.
Quelle scéne lugubre et quelle perspective
Me firent tout à coup et de loin fermer l'œil !
Croyants, ce n'était plus une nature en deuil
Qui, l'hiver écoulé, doit étaler encore
Les fleurs qu'avec amour le printemps fait éclore ;
Mais c'était le tableau qui demeure tracé
Où, vaste et furieux, l'incendie a passé.
C'était aussi l'aspect que laissent les batailles
A ces champs où les morts gisent sans funérailles ;
O spectacle navrant ! car hommes, animaux,
Fleurs, plantes et forêts, grandes villes, hameaux,
Tout était mort, éteint et détruit sur la terre.
Et j'aperçus la Mort, sanglante et solitaire,
Sur le sommet d'un mont au cratère béant.
En contemplant son œuvre et le sombre néant
Dont les mondes en foule allaient être la proie,
Fiére de son triomphe, elle hurla de joie.
« Oui, dit-elle, la vie à la mort cède enfin :
J'ai vaincu, je suis reine !... » Et voici que sa faim
Exige, inexorable, encor de la pâture.
« Eh quoi ! se dit la Mort, quand toute la nature,
En tombant sous ma faulx, m'a servi d'aliment,
J'éprouve de la faim l'implacable tourment !

Mais dans tout l'univers où faut-il que je fauche?
Vainement je regarde à ma droite, à ma gauche :
Il ne reste partout plus rien à moissonner.
De ma profonde angoisse, oh ! pourquoi m'étonner?
Tuer, détruire, étaient ma puissance et ma vie;
Et ma faim que je sens toujours inassouvie,
Puisque dans l'univers tout a subi ma loi,
Puisque rien ne se meut et ne vit devant moi,
Faudra-t-il l'apaiser en me tuant moi-même?
Jour fatal ! c'est celui que le pouvoir suprême
Me prédit lorsqu'un Dieu, frappé de mon poignard,
Comme un glaive en mon cœur enfonça son regard.
Des œuvres du Très-Haut, moi, si longtemps l'arbitre,
Moi qui fus sa rivale et partageai son titre,
Je vais donc succomber, vouée au même sort
Qu'à tout le genre humain a fait subir la Mort!
C'en est fait, pour toujours il me faut disparaître;
Mais maudits mille fois les auteurs de mon être,
Eux qui ne m'ont remis qu'un pouvoir passager,
Et du Christ triomphant n'ont pas su me venger!
Mourons! mettons un terme aux tourments que je souffre. »
Elle dit et d'un bond se lança dans le gouffre.
Ainsi mourut la Mort. Mais son pouvoir lui seul
Gît au sein du néant comme dans un linceul;
Car dans l'étang de soufre elle sera plongée,
Et la gloire du Christ demeurera vengée. »
  Il était nuit. Alors dans son dernier sommeil,
Et de son dernier jour attendant le réveil,
La Terre me parut reposer dans le vide.
Aucun son ne venait à mon oreille avide :
Mers, fleuves et torrents semblaient comme dormir,
Et je n'entendais plus les vents bruire et gémir.
Les chants mélodieux qui dans l'ombre nous charment,
Les longs rugissements dont les forêts s'alarment
Avaient aussi cessé d'éveiller les échos.
  Mais un frisson subit pénétra dans mes os;

J'entendis, au lever de la dernière aurore,
Une voix dont les sons m'épouvantent encore :
« Réveillez-vous, dit-elle, ô morts, et levez-vous !
Allez, enfants d'Adam, et comparaissez tous
Devant le Juge assis, propice et formidable,
Pour juger sans retour le juste et le coupable. »
Or sept Anges, tenant leur trompette à la main,
Au dessus de la terre apparurent soudain.
Ils sonnent par trois fois : plus prompte que la foudre,
Et pénétrant dans l'onde ainsi que dans la poudre,
Leur voix de tous les morts émeut les ossements.
Et voici qu'au travers de ses flots écumants
La mer, comme empressée, ouvre un libre passage
A ces os que la vie attend sur le rivage.
La terre voit ses flancs s'entr'ouvrir aussitôt
Et rendre avec effort le vaste et cher dépôt
Qui lui fut confié par les rites funèbres;
Puis, avec un bruit sourd, ces os et ces vertèbres
S'agitent, soulevant un nuage poudreux,
Marchent comme une armée et vont s'unir entre eux,
Et, fixés de nouveau chacun à sa jointure,
De squelettes sans nombre étalent la structure.
Bientôt ces ossements se recouvrent de chairs
Où se voit le tissu des fibres et des nerfs,
Et sur elles partout la peau s'est étendue;
Puis, rapide, puissante et du ciel descendue,
Une haleine de vie effleure tous ces corps.
Prodige merveilleux ! ce n'étaient plus des morts,
Mais des êtres vivants et n'ayant plus à craindre
Le tranchant qui jadis avait su les atteindre.
Je les voyais, ému de me trouver près d'eux,
Les uns craignant de vivre et d'un aspect hideux,
Et les autres parés d'une beauté nouvelle
Dont au cœur comme à l'œil le charme se révèle;
Et je vous reconnus, apôtres, mes amis,
Ceints de gloire, et des biens qui nous furent promis

Allant au nom du Ciel recueillir l'héritage.
Agneaux que nous avions conduits au pâturage
Et sauvés par nos soins de la fureur des loups,
Vous accouriez encore en foule près de nous,
Et, marchant sur nos pas, aux champs du divin Maître
Comme aux jours du salut vous me paraissiez paître.
Cependant, par un bras invisible et vainqueur,
Justes et réprouvés furent, l'alarme au cœur,
Emportés vers les lieux où le Juge suprême
Venait de nos destins résoudre le problème.
Ainsi les vents du sud emportent dans leur vol
Les feuilles dont les bois avaient jonché le sol.
L'astre moteur du jour, annoncé par l'aurore,
S'était sur l'horizon levé brillant encore;
Mais, ainsi qu'un flambeau s'éteint, ayant jeté
Dans une nuit obscure un surcroît de clarté,
Le soleil s'éteignit après avoir lui-même
Des rayons les plus beaux nés de son diadème
Salué l'Astre-roi dont s'éclairent les cieux.
Tous ces globes lointains, le charme de nos yeux
Alors qu'ils parcouraient leur route accoutumée,
Me parurent aussi se noircir de fumée;
Et j'entendis la mer avec sa grande voix
Rugir en se voyant enfin libre des lois
Qui furent une digue aux élans de ses ondes.
Ses vagues aussitôt allèrent, furibondes,
Comme aux jours de Noé, se créer un chemin
Dans les lieux où vécut l'orgueil du genre humain.
Je vis en même temps collines et montagnes
Se heurter et vomir au loin sur les campagnes
Des torrents d'un feu sombre en leurs flancs allumé;
Et la Terre bondit comme un tigre affamé
Qui du sommet d'un roc s'élance sur sa proie.
Et je vis, ô transport de terreur et de joie!
Le Fils de notre Dieu du haut du firmament
Avec toute sa cour descendre lentement.

C'était lui, le guerrier qui foudroya la Bête,
Le vainqueur du Dragon et de leur faux prophète.
De nuage en nuage il descendait, porté,
Avec grande puissance et grande majesté,
Et tenant à la main sa bannière et ses armes,
Sa croix qui des saints même excite les alarmes,
Teinte encore, rougie et fumante du sang
Qu'autrefois le péché fit jaillir de son flanc.
Anges, chœurs immortels, légions fortunées;
Patriarches, ô vous dont les longues années
Fuirent rapidement, mais pleines devant Dieu;
Prophètes du Seigneur, ministres du saint lieu,
Vous par qui, de trésors d'âge en âge enrichie,
La Terre sous le joug s'était vue affranchie;
Martyrs et confesseurs, vierges au front serein,
Vous entouriez le char de votre Souverain.
 Or des méchants, venus du séjour des supplices
Et réunis aux corps qui furent leurs complices,
Comment vous exprimer la douleur et l'effroi?
« O Terre, écoute-nous, hurlaient-ils, ouvre-toi!
Ne vois-tu pas combien notre angoisse est amère?
Recèle dans tes flancs ceux dont tu fus la mère.
Montagnes et rochers, tombez, écrasez-nous,
Et sauvez-nous ainsi de l'immense courroux
Que l'Agneau nous apporte au jour de sa vengeance. »
Non, non! comparaissez, vile et perverse engeance.
Vous résistez en vain, venez: le Juge est prêt;
Il vous faut de sa bouche entendre votre arrêt.
 Vous aussi qui, venant des éternelles rives
Où vous buviez, joyeux, aux fontaines d'eaux vives,
Vous êtes revêtus du corps dont votre foi
Fit un hommage au Ciel en observant sa loi,
Et qui de la vertu portez ici l'empreinte,
Justes, assemblez-vous et calmez votre crainte;
Car le Dieu qui descend pour juger et punir
Vous sera favorable et s'en vient vous bénir.

Salut, du Dieu fait homme ô dernière venue!
Puisses-tu n'être point d'avance méconnue!
Mais puisse le croyant t'entrevoir, et toujours
De sa vie ici-bas sanctifier le cours!
Afin de contenir l'innombrable assemblée,
De Josaphat alors s'agrandit la vallée;
Et sur le haut du mont d'où jadis s'éleva
L'Homme-Dieu retournant auprès de Jéhova,
Moi, Jean, je le revis portant un diadème.
Ce n'était plus ce Dieu dont la bonté suprême
Fut si douce aux pécheurs, tandis que parmi nous
Du bras de la vengeance il conjurait les coups.
Ce n'était plus aussi cette Victime sainte,
Cet Agneau qui mourut sans proférer de plainte,
Mais un Juge irrité dont l'aspect foudroyant
Suscitait des frissons même au cœur du croyant.
Les pervers, je l'ai dit, d'épouvante hurlèrent,
Et, lorsqu'au pied du mont leurs torrents refoulèrent,
J'entendis une voix, criant : « Quel jour m'a lui!
C'est le Galiléen! c'est le Vengeur! c'est lui! »
C'était le comploteur, Caïphe, le grand-prêtre,
Qui priait le néant de dévorer son être.
Or je vis l'Homme-Dieu sur son trône s'asseoir.
Avec un front serein comme l'astre du soir,
Près de lui se plaça la Vierge qui fut mère.
Graves, silencieux et d'un regard sévère,
Les Anges du Très-Haut se rangent à l'entour,
Ainsi que ces croyants ressuscités au jour
Où le Christ en vainqueur se leva de sa tombe.
Bientôt, comme la voix du tonnerre qui tombe,
Cet ordre solennel : « O vous tous, mes hérauts,
Anges, des boucs impurs séparez mes agneaux, »
Part du trône, planant sur la grande assemblée.
Alors, comme la mer qui roule amoncelée,
Les flots du genre humain se meuvent, et je vois
Les saints, du Dieu sauveur reconnaissant la voix,

Accourir, empressés, à la droite du Verbe ;
Et les méchants, flétris et foulés comme l'herbe,
Sont poussés à la gauche en dépit des fureurs
Dont ils se sont armés pour vaincre leurs terreurs.
« Nous avons séparé le bon grain de l'ivraie.
A l'arrêt qu'il prévoit et dont son cœur s'effraie
Le pécheur éperdu résisterait en vain :
Ici le juste attend votre vouloir divin.
— Bien! répondit le Juge, ô mes Anges fidèles!
Devant moi maintenant amenez ces rebelles
Qui de mon Père aux cieux outragèrent les lois.
Amenez le Dragon, l'ennemi de ma croix,
Et la Bête qui porte un surnom de blasphème,
Et le Péché maudit, et la Mort elle-même. »
Or, du mont où je fus par mon guide placé,
Je tenais mon regard sur ce tableau fixé.
Je contemplais les saints dans la gloire nouvelle
Qu'ils tenaient d'une vie impassible, immortelle,
Et que l'œil de leur corps venait de saluer.
Pour les faire au grand jour dûment évaluer,
Ils portaient dans leurs mains tous ces nombreux mérites
Que, par l'obéissance aux lois d'en haut prescrites
Et par un zèle ardent qui leur fit un devoir
Des conseils dont la grâce a daigné nous pourvoir,
Ils avaient jour par jour amassés dans ce monde;
Car, fuyant les sentiers où le plaisir abonde,
Où l'on voit des mondains l'imprudence aboutir,
La plupart avaient su ne point se dévêtir
De la robe, présent de l'Eglise leur mère.
Et je vis sur leurs fronts briller le caractère,
Ineffable auréole où l'Ange aime à se voir,
Prélude des faveurs qui sur eux vont pleuvoir.
Ceux d'entre eux qui d'abord avaient souillé leur âme
Par l'orgueil, par l'envie ou par le vice infâme,
Virent jusqu'au dernier s'étaler leurs méfaits;
Mais, de leur repentir admirables effets!

Leurs jeûnes, leurs vertus et leur persévérance
Eurent en leur faveur tant de prépondérance,
Que le mérite acquis par l'expiation
Fut pour eux une gloire où leur rébellion
En des flots lumineux disparut engloutie.
Ce fut avec dégoût, avec antipathie,
Que je vis les méchants revivre plus hideux
Qu'au moment où la Mort venait se saisir d'eux.
Eperdus de frayeur, le regard morne et sombre,
Ils tremblaient sous le poids de leurs forfaits sans nombre,
Et sur leurs fronts flétris je lus les noms divers
Dont le Ciel en courroux signale les pervers.
Mais écoutez le Dieu dont la voix juge et tonne :
« Satan, de ta défaite en vain l'Enfer s'étonne.
Dans leur cours limité les temps sont révolus ;
Le mal finit son œuvre, et ton pouvoir n'est plus.
Vois ici comme aux cieux triompher ma bannière ;
Mais il faut t'annoncer ta sentence dernière.
Sur toi donc aujourd'hui, puis sur tes vils suppôts,
Ces Anges que l'orgueil soumit à tes drapeaux,
Sur la Bête qui fut quelques jours ton collègue,
Sur la Mort que chez toi la justice relègue
Et sur tous ces pécheurs que tu peux réclamer
Tu verras pour jamais les enfers se fermer.
Tes ignobles amours te suivront dans l'abime,
Car ailleurs il n'est plus de séjour pour le crime.
Mais attends, malfaiteur, que ma bouche ait porté
L'arrêt que sur tes pas l'impie a mérité,
Et qui va loin de Dieu le laisser sans refuge. »
Il dit, et je vous vis, ô Mère de mon Juge,
Du pécheur repentant, vous, le second espoir,
Vous que sans être ému l'Ange ne saurait voir,
Et vous aussi qu'un Dieu daigna sur la montagne
Par un mystique hymen se donner pour compagne,
Eglise qui, longtemps ici-bas son amour,
Glorieuse, deviez le suivre dans sa cour,

Je vous vis toutes deux, heureuses et sans crainte,
Conduire aux pieds du Christ votre famille sainte.
« Dieu bon, lui disiez-vous, daignez les accueillir,
Ces justes que Satan crut pouvoir assaillir,
Ces soldats qui, vainqueurs des efforts de sa rage,
Ont, sous vous et par vous, mérité le suffrage,
Récompense promise à leurs cœurs triomphants.
Dans l'exil de la terre ils étaient nos enfants.
En offrant au Seigneur, premier soin de leur âme,
L'hommage qu'il exige et l'amour qu'il réclame,
Ils surent honorer Celles que le Très-Haut
Nomma, l'une sa fille, et l'autre son héraut;
Puis, comme glorieux de nous avoir pour mères,
Et dédaignant l'éclat des pompeuses chimères
Dont le monde souvent a cru les éblouir,
C'est à nous, après Dieu, que pour s'épanouir
Ils venaient dans leurs jours d'épreuves et d'alarmes.
Vous donc qui de leurs yeux deviez sécher les larmes,
Accordez-leur le prix qu'ils ont su mériter. »
« Ah! contre les méchants forcé de s'irriter,
Le Juge souverain, répondit le Messie,
Des saints plus que jamais en ce jour apprécie
Les œuvres, les labeurs, la constance et la foi.
Et combien il m'est doux de voir autour de moi
Ces fidèles croyants dont j'ai fait ma famille!
Vous donc que l'Eternel aime à nommer sa fille
Et dont le Rédempteur voulut naître jadis,
Régnez toujours aux cieux auprès de votre Fils.
Et toi, ma sainte épouse, au séjour de la gloire
Accours te reposer et chanter ta victoire.
La terre, tu le sais, n'était pas ton séjour;
Viens sur mon trône enfin vivre de mon amour.
Venez, mes bien-aimés, ô vous tous qui du monde
Avez fui les appas et le contact immonde,
Et qui, pour des biens faux pleins d'un noble mépris,
Des trésors éternels aviez connu le prix;

« O patriarches saints, vivants dépositaires
Des promesses où l'homme entrevit les mystères,
Gages de délivrance et sources de salut;
« Prophètes dont le cœur fut un temple où se plut
Le Dieu qui vous a fait, sans le secours des astres,
Lire de l'avenir la joie et les désastres;
« Apôtres, messagers, qui portiez mes leçons
Partout où mon Eglise espérait des moissons,
Et qui, tuant l'erreur de rivage en rivage,
Semiez la vérité chez un peuple sauvage
Avec autant de zèle et plus de dévoûment
Que chez les nations où, riches d'agrément,
Florissaient les beaux-arts, l'ordre et l'agriculture;
« Martyrs qui, surmontant l'horreur dont la nature
Est saisie à l'aspect du glaive et du bûcher,
Dans les champs de la mort êtes allés chercher
Les lauriers dont là-haut le héros se couronne,
Et qui, dans les guérets où l'Eglise moissonne,
Pour les fertiliser répandiez votre sang;
« Vous dont ici mon peuple honora le haut rang,
O suprêmes pasteurs de mes chères ouailles,
Et vous qui leur gardiez l'amour de vos entrailles,
Augustes surveillants et prêtres du saint lieu;
Docteurs qui sur la terre, au nom de votre Dieu,
Ecriviez ces leçons, votre belle auréole,
Et confondiez l'impie, armés de ma parole;
Justes de tous les temps et de tous les états,
O vous, grands et petits, pâtres et potentats,
Qui, sachant diriger votre sollicitude,
Avez fait de mes lois votre première étude
Et de l'amour divin votre soin le plus cher;
« Anges victorieux du siècle et de la chair,
O vierges, chères fleurs dont le calice exhale
Un mystique parfum de fraîcheur baptismale;
« Et vous toutes aussi, femmes qui de vertu
Avez eu le front ceint et le cœur revêtu,

Lorsque Dieu vous voyait vivre en chastes épouses,
Ou d'un pieux veuvage en le servant jalouses.
« Venez, pauvres du monde, et possédez les biens
Dont le Ciel enrichit ses heureux citoyens,
Affligés dont les jours s'écoulèrent sans charmes
Et que mon Père attend pour essuyer vos larmes;
Vous par la tyrannie ici-bas opprimés,
Et qui voyez enfin mes foudres allumés
Pour écraser l'orgueil et venger votre injure.
Venez à moi, vous tous qu'une race parjure
Par d'infâmes leçons s'imaginait pouvoir
Arracher au bonheur que promet le devoir;
Adorateurs du Christ, peuple aimé de son Père,
Vous qui lui rendiez gloire en vénérant sa Mère,
Et qui, pour invoquer mes Anges et mes saints,
N'êtes pas envers Dieu coupables de larcins.
C'est la foi, c'est l'amour et ce sont vos mérites,
Vos œuvres que je garde avec vos noms écrites,
Qui vous font le destin dont s'honorent vos cœurs;
Car, de la chair, du monde et de l'Enfer vainqueurs,
Et ne souillant jamais votre blanche tunique,
Vous avez de ma loi fait votre but unique.
Possédez, mes amis, le royaume charmant
Qui vous fut préparé dès le commencement.
C'est là que de ma gloire, enfants, vous allez vivre,
Et là vous jouirez du bonheur dont s'enivre
L'âme qui voit Dieu, l'aime et le bénit sans fin.
« Je m'en souviens toujours, ô mes amis, j'eus faim,
Et vous à me nourrir avez mis votre gloire.
J'avais soif, et, joyeux, vous me donniez à boire.
Parmi vous étranger, vous m'avez accueilli.
J'étais nu, j'avais froid : vous avez tressailli,
Et vous êtes venus revêtir ma misère.
Je souffrais : aussitôt, d'une main douce et chère
Vous m'avez soulagé, hâtant ma guérison.
J'étais chargé de fers et gisant en prison :

Alors, pour m'apporter votre pitié fidèle,
Ces consolations que le malheur appelle,
Sur mon grabat malsain vous veniez vous asseoir.
C'est à moi désormais, et j'en ai le pouvoir,
De vous rendre les soins dont vous fûtes prodigues,
Et de vous accorder le prix de vos fatigues. »
Il dit, et les élus d'une commune voix :
« Avons-nous donc, Seigneur, eu la gloire autrefois
De secourir ainsi le Christ dans la détresse?
— Oui, dit-il, mes enfants, sitôt qu'avec tendresse
Vous veniez au secours de tous les malheureux,
Je recueillais vos soins multipliés pour eux.
Mais attendez ici, justes, que ma colère
Des œuvres du pécheur ait compté le salaire. »
Je voyais cependant, et j'en fus étonné,
Admis dans le concours pour le ciel destiné
Des hommes que la Fable avait tenus dans l'ombre,
Ou qui ne virent Dieu qu'au travers d'un jour sombre;
Car ils avaient vécu hors des lieux et des temps
Où l'Ange de la foi de rayons éclatants,
Comme un astre en sa course, illumina la terre.
Mais, soumis aux devoirs que l'âme ne peut taire,
D'un Dieu réparateur ils invoquaient le nom.
L'Ange m'en nomma deux, Socrate et Xénophon.
« Sache, dit-il alors, que la loi primitive,
Portant ses rits sacrés au loin de rive en rive,
Et de ses souvenirs transmettant le dépôt,
A conquis ici-bas bien des cœurs au Très-Haut,
Et la Gentilité, conjurant l'anathème,
Souvent par la vertu s'est donné le baptême. »
Or le Dieu qui, du cœur pénétrant les replis,
Se réjouit de voir ses préceptes remplis,
Et qui sait des pervers confondre l'espérance
Lorsqu'ils osent braver les traits de sa puissance :
« Allez, méchants, dit-il, éloignez-vous de moi,
Vous qui, foulant aux pieds mon amour et ma loi,

Avez lassé de Dieu la clémence infinie;
Vous tous qui, me couvrant le front d'ignominie,
Me fûtes plus cruels que ceux dont les complots
De mon sang autrefois ont répandu les flots;
Pécheurs de tous les temps, vous d'abord dont l'audace,
Malgré le cri du cœur, salutaire menace
Qui vous montrait le Ciel contre vous irrité,
Se fit, en renonçant au Dieu de vérité,
Des dieux d'or ou d'airain, sacriléges images
Où Satan se cachait pour capter vos hommages;
« Vous qui, reconnaissant un seul arbitre aux cieux,
Vous êtes obstinés à détourner vos yeux
Des vivantes leçons et des lois salutaires
Que son Fils vint tracer en divins caractéres,
Et qui, de l'Homme-Dieu maudissant le drapeau,
Avez aussi maudit et haï son troupeau;
« Vous qu'un funeste orgueil fit sortir de la route
Où ne marchent jamais ni l'erreur ni le doute,
Et qui, voyant en moi le salut des mortels,
N'avez pas en vos jours honoré les autels
Où partout du salut s'immolait la Victime.
Ne saviez-vous donc point que, reine légitime,
L'Eglise en m'adorant gouvernait mes états,
Et que vous vous rendiez coupables d'attentats
Lorsque votre parole, en s'élevant contre elle,
Se montrait sciemment à mes ordres rebelle?
« Vous aussi, devant Dieu plus coupables encor,
Chrétiens qui, de la foi possédant le trésor,
A ce siége où je fis résider ma puissance
Refusiez votre hommage et votre obéissance :
Contre mon vrai troupeau les enfants de l'erreur
Ont moins manifesté de haine et de fureur;
« O vous, enfants ingrats, que le Seigneur fit naître
Aux lieux où sans effort vous pouviez le connaître;
Vous, nourris par l'Eglise et son divin Epoux
D'un lait vivifiant et du vin le plus doux,

Et qui pourtant, d'absinthe abreuvant votre mère,
Avez forcé le Dieu qui pour vous fut un père
A s'armer contre vous de tous ses châtiments.
« Allez, maudits, tombez au gouffre des tourments,
Esclaves de l'orgueil et de l'hypocrisie,
Cœurs haineux et jaloux jusqu'à la frénésie,
Êtres intempérants, adorateurs de l'or;
Vous, courbés sous le joug d'un dieu plus vil encor,
Et portant sur vos fronts le sceau de l'infamie;
Vous, de l'homme et du Ciel exécrable ennemie,
O race des tyrans et des persécuteurs :
Monstres, prêtez l'oreille aux cris accusateurs
Que, messager de vœux pressants et légitimes,
Porte jusqu'au Très-Haut le cri de vos victimes;
Vous enfin dont la rage et la perversité
Secondèrent l'espoir de l'Ange révolté :
Serpents qui, de poisons semant votre carrière,
Avez, dans les écrits d'une plume ordurière,
Outragé de sang-froid l'innocente pudeur,
La foi qui du vrai Dieu proclame la grandeur,
L'Eglise, de mon peuple habitation sainte,
La croix que de son sang le Rédempteur a teinte,
La Vierge, astre propice aux pécheurs dont l'amour
Au sein de la vertu hâtait l'heureux retour,
Le Christ mourant pour l'homme et daignant sur la terre
Habiter par faveur à l'ombre du mystère,
Et le Dieu de bonté qui se montrait, ingrats,
Exorable et toujours prêt à rouvrir ses bras.
« Allez, race perverse, à mon amour hostile :
J'avais faim, j'avais soif, j'étais nu, sans asile,
Malade, prisonnier et dans l'affliction :
Avares de secours et de compassion,
A rire de mes maux vous osiez vous complaire,
Et vous avez accru le poids de ma misère.
Oui, lorsqu'en vous riant, sans honte et sans pitié,
Vous avez poursuivi de votre inimitié

Vos frères malheureux et nourris d'amertume,
C'était moi que, selon votre infâme coutume,
Vous osiez abreuver de vinaigre et de fiel.
Allez, suivez Satan dans l'abîme où le Ciel
A préparé le feu qui de l'homme et de l'Ange
Me déclare vainqueur et pour jamais me venge. »
Il dit, et je vous vis au pied du tribunal
Descendre toutes deux, Mère au sein virginal,
Et toi, du Rédempteur épouse couronnée.
« Mais, Seigneur, disiez-vous, quelle est la destinée
Réservée aux enfants que la mort a surpris,
D'un souffle héréditaire infectés et flétris?
Daignez en leur faveur, Dieu clément, Dieu propice,
Tempérer, s'il se peut, l'ordre de la justice.
Leur sera-t-il un jour accordé d'avoir part
Aux trésors dont le Ciel éblouit le regard? »
« Pour eux, dit le Sauveur, justes, cessez de craindre:
Ces enfants dans leur sort ne seront pas à plaindre;
Car, ne formant jamais de vœux inexaucés,
Ils ne se voudront point au néant repoussés,
Ainsi que du pervers le demande l'envie,
Et même ils trouveront un charme dans leur vie.
« Mais venez, mes élus, et remontez aux cieux.
Que votre corps ait part à vos loisirs joyeux,
Que vos yeux de ma cour contemplent les merveilles,
Et que de saints accords ravissent vos oreilles.
Des parfums les plus purs vous serez enivrés,
Aux sources de la vie à jamais vous boirez;
Puis, d'immortelles fleurs tressant votre couronne,
Et parcourant ces lieux où se joue et rayonne
Le soleil de l'amour et de l'éternité,
Du bonheur dont par moi vous avez hérité
Vous allez, mes amis, jouir dans tout votre être.
Or vous qui, choisissant Satan pour votre maître,
Des trésors de courroux amoncelés sur lui
De pleindroit, selon l'ordre, héritez aujourd'hui,

Suivez-le dans la fosse où d'éternelles flammes
Auront pour aliment et vos corps et vos âmes.
Allez, pécheurs, entrez dans l'affreux avenir
Qui s'ouvre, inexorable, afin de vous punir. »
Et les élus alors s'écrièrent ensemble :
« Montons au ciel ; allons, puisqu'un Dieu nous rassemble,
Y puiser le bonheur qui ne tarit jamais.
Hymnes et chants sacrés, redites désormais :
« Eternité d'amour et de reconnaissance
« Au Christ, notre salut et notre récompense ! »
Reine médiatrice auprès du Dieu vengeur,
Toi que nous appelions l'Astre du voyageur,
Ouvre-nous les trésors du céleste héritage.
Fidèles messagers qui portiez notre hommage
A Celui dont la main couronne notre front,
Reprenez votre essor : les élus vous suivront.
O labeurs du passé, fatigues et souffrances,
Nous partons, nous allons, selon nos espérances,
Enfin cueillir là-haut et savourer les fruits,
Immortels aliments que vous avez produits.
Source amère de pleurs versés dans la détresse,
Transformez-vous en flots de gloire et d'allégresse.
Hommes cruels, ô vous qui versiez notre sang,
Ici vous n'avez plus ni puissance ni rang ;
Nous ne redoutons point vos fureurs inhumaines,
Et c'est vous maintenant que l'on charge de chaines.
Faux amis, et vous tous, infâmes détracteurs,
Oh ! nous ne craignons plus le venin que vos cœurs
Répandaient comme un feu qui ne se peut éteindre,
Et vos traits acérés ne sauraient nous atteindre.
Vivre avec notre Dieu, le louer, le bénir
Et l'aimer à jamais, tel est notre avenir.
Ravissante demeure, ô ciel, ouvre tes portes. »
Les damnés confondus, comme ces feuilles mortes
Qu'aux immenses forêts enlève l'aquilon
Et qu'il entasse ensuite en quelque étroit vallon,

Exhalaient cependant les regrets dent leur âme
Allait vivre au séjour de l'éternelle flamme :
« Voilà ceux que jadis nous avons méprisés,
Et qui furent par neus à l'opprobre exposés ;
Nous pensions, décevant et funeste mécompte !
Leur vie une folie et leur mort une honte,
Et voici qu'élevés au rang d'enfants de Dieu,
Ils vont le suivre en foule aux parvis du saint lieu.
Nous avons donc erré hors de l'unique voie
Où la vérité sainte aux hommes se dépleie ;
Et vous, flambeau du cœur, astre aux rayens si doux,
Vertu, veus n'avez point, hélas! brillé pour nous.
Nous nous sommes lassés dans ces chemins perfides
Où le vice et l'erreur, impitoyables guides,
Loin de Dieu sans reteur ont égaré nos pas.
Que neus a denc servi l'orgueil aux faux appas ?
Qu'avens-neus retiré de nos biens éphémères?
Car neus n'avens vécu que de vaines chimères.
Teut a passé pour nous comme une embre qui fuit,
Un courrier qui se hâte, un chevreuil qu'on poursuit,
Un vaisseau dont à peine on a vu le sillage,
Un eiseau voyageur au rapide passage,
Et le trait qui partant, prempt cemme les éclairs,
Passe et ne laisse point de trace dans les airs.
Neus naissiens, et bientôt neus avions cessé d'être.
Aucun mérite en nous ne se fit recennaître ;
Et censumés enfin dans notre iniquité,
Il ne neus reste plus que le sort mérité
Dent nous accable ici la Justice éternelle.
Justes, mentez aux cieux où l'Agneau veus rappelle ;
Neus, désermais en proie à sa juste fureur,
Nous allons de l'enfer subir toute l'horreur. »

Je ne redirai point les clameurs furibendes
Que Satan, l'Antechrist et leurs suppôts immondes
Vomissent à l'Auteur de l'arrêt solennel
Qui peur l'éternité va rester sans appel.

Mais j'entends un signal : les sept trompettes sonnent ;
L'air retentit des chants que les Anges entonnent,
Et les élus du Christ, des palmes à la main,
Avec lui de sa cour ont repris le chemin.
O victoire! ô triomphe! ô spectacle sublime!
Ils dirigent leur vol vers cette autre Solyme
Dont la structure est d'or et dont les fondements
Reposent sur le jaspe et sur les diamants.
De l'infernal séjour se rouvrit le cratère.
Je vis les réprouvés, au retour de la terre,
Hurlants et furieux, s'y plonger sans pouvoir
Fuir de l'arrêt vengeur et de leur désespoir ;
Puis un Ange parut, prêt à fermer le gouffre.
« Le temps n'est plus, dit-il, scellons le puits de soufre. »
Et je lus sur le sceau : VENGEANCE! ETERNITÉ!
Or, dans l'espace encor loin de là reporté,
Sur le sol de Vesper je revis le Messie
Avec ceux que lui-même à sa gloire associe.
O vous qui n'avez point subi de jugement,
Enfants de Beau-Séjour, quel saint ravissement
Vous saisit quand Jésus vous dit : « Peuple d'élite,
Le Fils de votre Dieu dans sa cour vous invite;
Venez tous : vous touchez à l'instant dont l'espoir
Vous fit persévérer dans l'amour du devoir. »
Alors, cherchant le jour de l'éternelle fête,
Et pour jamais laissant votre antique planète
Que du temps fugitif l'astre n'éclairait plus,
Vous vîntes augmenter le concours des élus.
Mais le Christ a repris sa marche triomphale,
Jugeant ou conviant, selon qu'un monde étale
La révolte orgueilleuse ou la fidélité
Qui promet au cœur humble un bonheur mérité.
Que de peuples alors, ignorés de la Terre,
S'offrirent à mes yeux, portant un caractère
Prélude avant-coureur d'un horrible destin,
Ou d'un bel avenir gage auguste et certain!

Nous étions parvenus au sommet de la voûte
Où Dieu fixa jadis aux orbes dans leur route
La borne dont aucun ne devait approcher :
Comme le voyageur qui du haut d'un rocher
Suit de l'œil des vaisseaux que tourmentent les ondes,
Le Christ montre aux élus les soleils et les mondes
Détruits par le pouvoir qui les avait formés;
Et je les vis, brûlants ou demi-consumés,
Sortir de leur orbite et courir dans l'espace,
Pareil au daim qui fuit le trait qui le menace.
Nous entendions rugir le terrible élément
Alors qu'il se ruait dans tout le firmament.
Mais ici quelle voix, quelle plume hardie
Pourrait du dernier jour décrire l'incendie ?
Les globes se heurtaient et se brisaient entre eux ;
Puis, spectacle à la fois lugubre et douloureux !
Comme un vaste palais qui chancelle et s'écroule,
Un navire qui sombre, un livre que l'on roule,
Tout disparut soudain dans un gouffre béant,
Et la matière ainsi fut rendue au néant.
Ah! je sentis de pleurs ma paupière mouillée
Quand de tous ses attraits la Terre dépouillée
Passa devant nos yeux en accusant le sort,
Ainsi qu'un roi déchu que l'on mène à la mort
Mais enfin l'Homme-Dieu dans sa ville royale
Entre comme un vainqueur dont la puissance étale
Les honneurs et les biens qu'il va distribuer.
De délices alors je vous vis affluer,
Vous du Christ triomphant nobles compagnons d'armes.
Combien vos souvenirs auront pour vous de charmes !
Vous possédez en Dieu le prix de vos travaux,
Et par lui vos transports seront toujours nouveaux.
Vous avez entendu le Christ dire à son Père :
« Ils ont vaincu, Seigneur, l'infernale vipère,
Et d'un cœur humble et pur adoré votre loi.
Accueillez-les : jamais ils n'ont rougi de moi. »

Et vous avez ouï, dans son empire immense,
Dieu dire : « Pour mes saints l'éternité commence,
Eternité de gloire, éternité d'amour.
Vivez, mes bien-aimés, dans la céleste cour;
Car, en aimant mon Fils au terrestre rivage,
Vous avez de mon cœur obtenu le suffrage. »
  Quand le Père eut parlé, Gabriel vint à moi.
« Va combattre, dit-il, et souffrir pour la foi,
Et tu viendras un jour prendre part à nos fêtes.
Mais écris cependant, ainsi que les prophètes,
Ces révélations où contre l'avenir
Les serviteurs de Dieu pourront se prémunir. »
Il dit. Je m'éveillai; mais au fond de mon âme
Je pouvais lire encor, comme en lettres de flamme,
Les fastes qui des temps doivent clore le cours.
  Ainsi Jean raconta les faits des derniers jours.



CHANT XXIV.

ASCENSION. — PENTECÔTE.

SOMMAIRE.

Le quarantième jour après sa résurrection, le Sauveur apparaît à sa Mère. — Il lui fait connaître l'accueil qui l'attend au ciel. — Il la proclame la distributrice des grâces du Très-Haut. — Adieux du Messie à l'Eglise son épouse. — Il apparaît à ses disciples dans le cénacle. — Nouvelle promesse du Saint-Esprit. — La Confirmation. — Hymne à ce sacrement. — Le Christ se dirige avec les siens vers le mont des Oliviers. — Entretien sur la route. — Paul, l'apôtre des Gentils — L'Homme-Dieu sur la montagne. — Merveilleux tableau. — Jésus parle à ses disciples des dernières années sur la terre, de la mort, de l'assomption et du couronnement de sa Mère chérie. — Arrivée d'Abgare. — Leçons aux rois. — Dernier témoignage de miséricorde et d'amour. — Ascension. — Le Messie escorté des esprits célestes qui sont venus à sa rencontre et des justes de l'Ancien Testament. — Glorieux triomphe. — Cantique d'allégresse. — Les gardiens des portes éternelles. — Le Roi de gloire entre dans son royaume. — Il s'assied à la droite du Père. — Les trois personnes de l'adorable Trinité. — Nouveau cantique des Anges et des élus. — Deux Anges apparaissent aux disciples du Christ. — *Sic veniet.* — La Mère du Messie et Marie-Magdeleine. — Retour au cénacle. — Chant d'amour devant le Saint-Sacrement. — Election de saint Matthias. — Le Symbole des apôtres. — Invocation à l'Esprit saint. — La Pentecôte. — Descente du Saint-Esprit. — Prodiges. — Discours de saint Pierre. — Hymnes de louanges. — Les soldats et les hérauts du Christ se partagent la terre. — Mission du salut. — Invocation. — Dernière vision — La barque de l'Eglise. — *Duc in altum.*

Les disciples dormaient, et tandis que, parée
Comme au jour où la Mort fut de ses droits frustrée,
L'aube semblait d'amour sourire à l'horizon,
La Vierge du salut trouvait dans l'oraison
Un repos enchanteur que le sommeil ignore.
Soudain, plus ravissant que la nouvelle aurore,
Aux regards de sa Mère apparaît le Sauveur ;
Et comme pour répondre aux transports de ferveur,

Attrait délicieux pour ce cœur pur et tendre :
« Je pars, et c'est au ciel que je vais vous attendre,
Dit-il; car ici-bas mon œuvre est achevé,
Et du joug de Satan l'homme est enfin sauvé.
Mais, en quittant ces lieux pour aller à mon Père,
Je vous laisse l'amour qu'un fils doit à sa mère ;
Puis, quand viendra pour vous le moment de partir,
Au devant de vos pas vous me verrez sortir.
« Quelle est, diront alors mes multitudes d'Anges,
« Heureuses d'entonner l'hymne de vos louanges,
« Celle qui du désert monte aux cieux aujourd'hui,
« Et de son Bien-Aimé se fait un doux appui ?
« Dans son cœur virginal les délices affluent.
« Vierge, espoir du croyant, nos concerts te saluent.
« Nous admirons en toi l'aurore à son lever,
« Et nos yeux, parmi nous te voyant arriver,
« Ont cru voir l'astre ami par qui la nuit sait plaire
« Et celui dont le jour s'applaudit et s'éclaire.
« Puis il nous semble encor contempler une fleur
« Dont le Seigneur peut seul estimer la valeur.
« Salut, tour de David, forte comme une armée !
« O de myrrhe et de nard colonne parfumée,
« Arbre majestueux et colline où du ciel
« Se distillent l'encens, le vin, l'huile et le miel,
« Salut ! de ton amour que rien ne nous sépare. »
Tel doit être l'accueil que l'Ange vous prépare.
« Viens, dira l'Eternel, accours : ce trône d'or,
« D'où sur l'homme exilé tu veilleras encor,
« Appartient à ma fille, à la Vierge puissante
« Qui d'un peuple déchu réalisa l'attente. »
De la main du Très-Haut ainsi vous recevrez
Le prix et les honneurs qui vous sont préparés,
Et, vous ceignant le front du royal diadème
Par la main de son Fils enfanté de vous-même,
Il vous proclamera Reine de tous les cieux ;
Puis, amour de mon cœur et charme de mes yeux,

Ma Mère, à mes côtés je vous verrai sans cesse.
 « Mais voyez les trésors où, source de largesse,
Sont les flots de la grâce et les bienfaits divins.
Là, car auprès de Dieu ne sauraient être vains
Ni l'espoir des croyants ni lours humbles suppliques,
Vous puiserez les dons qu'aux peuples catholiques
Votre cœur maternel daignera dispenser.
Le pécheur, à son Dieu craignant de s'adresser,
Aura toujours en vous un facile refuge,
Et vos soins lui rendront la faveur de son Juge.
Ainsi dans mon royaume, Epouse de Celui
Que mon Eglise aura pour guide et pour appui,
Jusques au dernier jour vous veillerez sur elle ;
Puis, de tous ses enfants protectrice fidèle,
Et vers un noble but dirigeant leurs efforts,
Pour combattre et souffrir vous les rendrez plus forts. »
 Il dit. Comme une fleur quelque temps enfermée
Laisse après elle encor la salle parfumée,
Et comme parmi nous un air mélodieux,
Touchante effusion de l'art religieux,
Devenant pour le cœur un souvenir suave,
Tel qu'un fidèle écho s'y répète et s'y grave,
Ainsi Jésus, sorti du saint appartement,
Laissa la Vierge-Mère à son ravissement
Et de parfums d'amour et de grâce enivrée.
 Or l'Epouse du Verbe, au Carmel retirée,
De son Epoux divin recueillit les adieux.
« Ma mission s'achève, et je pars pour les cieux ;
Mais mon cœur, lui dit-il, sur la terre demeure,
Et mes soins vont de toi s'occuper jusqu'à l'heure
Où pour te couronner je viendrai te quérir.
Lève-toi : dans dix jours l'Esprit saint doit ouvrir
La route où par la main tu conduiras le juste.
Humble tige d'abord, mais vigoureux arbuste,
Tu deviendras un arbre, un temple spacieux,
Pour l'homme voyageur abri mystérieux.

Fille du Tout-Puissant, sache que la victoire,
Ouvrant à l'univers ta merveilleuse histoire,
Va dès les premiers jours saluer tes drapeaux.
Viens, et du Bon Pasteur va paître les troupeaux,
Et que jusqu'à la fin tu sois, ô mon Epouse,
Du salut de mon peuple ainsi que moi jalouse.
Ma toute belle, adieu ! Je pars ; mais souviens-toi
Que tu gardes du Christ la tendresse et la foi. »
  Puis, apportant aux siens l'ivresse la plus vive,
Jésus à leur banquet s'assied comme un convive ;
Et daignant devant eux goûter de leur repas :
  « Mes bien-aimés, dit-il, je ne vous quitte pas,
Car ma grâce, ô croyants, sur la terre séjourne ;
Et pourtant à mon Père aujourd'hui je retourne.
Mais, confondant encore en vous doute et soupçons,
Je viens vous confier mes dernières leçons.
Avant donc de porter vos saintes ambassades
Aux cités, aux hameaux, jusqu'aux peuples nomades,
Enfants, priez dix jours dans ce temple où la foi
Révère le berceau de la nouvelle loi ;
Car il faut que pour vous et pour toute l'Eglise
Celui qui m'envoya pleinement réalise
La promesse d'amour dont l'accomplissement
De mon œuvre en ce monde est le couronnement.
Le Saint-Esprit en vous va descendre lui-même,
Et, recevant de lui comme un second baptême,
Vous aurez un surcroît de faveurs et de biens,
Et serez devant Dieu parfaitement chrétiens.
  « Or ces dons permanents de force et de courage
Qui sont de l'Esprit saint et le signe et l'ouvrage,
Mes apôtres et vous qui leur succèderez,
Le Ciel ordonne et veut que, par vous conférés,
Ils soient pour le croyant un nouveau caractère
Qui jamais sur son front ne s'efface ou s'altère.
Recevez donc du Christ le sublime pouvoir
Qui des biens du Très-Haut rouvre le réservoir ;

Puis, imposant les mains et marquant du saint chrême
Le pieux aspirant à la faveur suprême,
Priez Dieu qu'il demeure en l'amour de ma loi
Et qu'il soit pour toujours confirmé dans la foi. »
Ainsi le Rédempteur, en quittant notre terre,
Daigna multiplier, par un autre mystère,
Les bienfaits qu'aux humains son trépas a valus,
Et pour les jours d'épreuve aguerrir ses élus.
O divin sacrement, merveilleuse cuirasse
Où se brisent les traits dont l'Enfer nous harasse;
Source où le vrai chrétien puise le noble orgueil
Dont il fait aux affronts un généreux accueil,
Lorsque devant l'impie avec joie il confesse
Le nom du Dieu fait homme et la loi qu'il professe;
O feu que les martyrs nourrissent dans leurs cœurs,
Alors que, des tourments et de la mort vainqueurs,
Des héritiers du ciel ils ceignent la couronne;
Charme victorieux dont la grâce environne
L'apôtre qui, par zèle, aux peuples annuités
Du flambeau de la foi découvre les clartés,
Et d'un Dieu mort pour nous va déployer l'image,
N'ai-je pas dans mon livre à t'offrir un hommage?
O Sanctificateur, fais-nous part de ces dons
Que ta vertu promet et que nous attendons,
Et daigne de notre âme assister l'indigence.
Donne-nous cet esprit de vive *intelligence*
Qui, du salut dans l'ombre éclairant les chemins,
Enseigne et fait aimer la *sagesse* aux humains.
Par le don de *conseil*, que notre cœur évite
Le péril attrayant où Satan nous invite.
Que, de l'esprit de *force* assistés ici-bas,
Nous puissions revenir vainqueurs de nos combats.
Daigne nous accorder la suprême *science*
Qui, portant son flambeau dans notre conscience,
Nous y révélera les secrets dont les Cieux
N'instruisirent jamais le savoir orgueilleux.

Puisse la *piété* toujours nourrir notre âme
Du bonheur que pour lui le vice en vain réclame,
Et que, sanctifiant toutes nos actions,
La *crainte du Seigneur* vers les perfections
Où pour le voir un jour l'âme éprouvée aspire
Dirige tous les soins que la foi nous inspire !
« Or sachez, mes enfants, dit le Verbe incarné,
Qu'aux cieux et parmi vous tout pouvoir m'est donné;
Et comme du salut je vins ouvrir la voie,
Moi, héraut du Seigneur, ainsi je vous envoie.
Allez donc, instruisez toutes les nations,
Et, les voyant se rendre à vos instructions,
Vous les baptiserez au nom de Dieu le Père,
Et du Fils dont la grâce en vos labeurs opère,
Et de cet Esprit saint que je vous ai promis.
Vous leur enseignerez à garder, mes amis,
Le dépôt précieux qu'en partant je vous laisse.
Maintenant en ces mots je scelle ma promesse :
« Voici que je demeure avec vous jusqu'au jour
« Où les siècles seront consommés sans retour.
« Oui, je suis d'âge en âge avec ceux que j'appelle
« A se charger du soin de mon œuvre immortelle,
« Et l'erreur n'aura plus le pouvoir d'étouffer
« L'astre qui de l'Enfer vous fera triompher.
« Oui, mon Eglise ira, sans arrêter sa course,
« Et portant ses bienfaits jusqu'aux glaces de l'Ourse,
« Au but que le Très-Haut de son doigt a fixé,
« Et son règne sera vainement menacé.
« O vous, par l'Esprit saint munis de fortitude,
« Et qui de tous ses dons aurez la plénitude,
« Allez, mes officiers, messagers de ma loi,
« Vous montrer les témoins de l'Eglise et de moi.
« A toute créature annoncez l'Evangile;
« Puis, anéantissant les dieux d'or et d'argile,
« Ramenez l'infidèle au culte du vrai Dieu. »
« Mais mon Père m'attend : suivez-moi jusqu'au lieu

Où je vais terminer mon séjour sur la terre;
Et cependant pour vous, ô consolant mystère!
Mon corps, trésor sacré, ne vous est point ravi. »
Ce disant, l'Homme-Dieu, de ses frères suivi,
Part, et durant la route, afin de leur apprendre
Quel sort et quelle fin l'impie a droit d'attendre,
Il dit de quelle mort meurent tous ces pervers
Dont le nom trop fameux outrage l'univers :
« Vous connaissez comment de ces lieux disparurent
Achab dont les faux biens par le meurtre s'accrurent,
Jézabel qui de sang eut le cœur affamé,
Contre le Dieu du ciel Sennachérib armé,
Holopherne non moins impie en son audace,
Antiochus comme eux osant avec menace
Blasphémer le Très-Haut dont il pilla l'autel,
Hérode, nom d'horreur qui demeure immortel,
Et Judas, autre nom bien plus célèbre encore
Que le monde maudit et que l'histoire abhorre :
Ainsi mourront Caïphe, Ananus et ce roi
Qui, se jouant d'un Dieu sans honte et sans effroi,
Du cynisme railleur sera nommé le père.
Ainsi viendra la mort jusque dans leur repaire
Punir tous ces tyrans, démons que vous verrez
Du sang de mes témoins en tigres altérés.
Ainsi les apostats, fauteurs de l'hérésie,
Et ces suppôts d'enfer qui, dans leur frénésie,
Croient détruire le Dieu par leurs traits attaqué,
Doivent subir le sort qu'ils auront provoqué.
Vous donc, auteurs des maux dont mon Eglise pleure,
Tremblez : du Ciel sur vous bientôt sonnera l'heure.
C'est en vain, malheureux, qu'à l'aspect du trépas
Vous voudrez, vous croirez revenir sur vos pas;
Puisqu'ainsi de mes dons votre malice abuse,
A vous, hérauts d'erreur, la grâce se refuse.
Et vous qui, niant Dieu, pensez pouvoir un jour
Reconquérir la foi, votre premier amour,

A votre appel tardif vous la verrez rebelle,
Et vous porterez seuls votre angoisse mortelle.
Ainsi vous périrez, faux sages et tyrans
Dont la France maudit les écrits délirants,
Le vandalisme atroce et la fureur barbare.
« Or, si vous voyez Dieu, par un décret plus rare,
Permettre que l'impie aux portes de la mort
Arrive, plein de jours, paisible et sans remord,
Croyez-vous que des lois au nom des Cieux tracées
Seront impunément ici-bas transgressées?
Non, ne le pensez point. Quel terrible réveil
Le surprend et l'arrache à son dernier sommeil!
Si donc le méchant meurt sans éprouver de crainte,
Dès ce monde pour lui la clémence est éteinte,
Et Dieu, rayant son nom du livre des élus,
L'a condamné d'avance et ne lui parle plus.
Mais, tant que le pécheur n'a pas fermé son âme
A cette voix de Dieu qui longtemps le réclame
Par la grâce, l'amour, la foi, le repentir,
D'une route funeste il peut encor sortir.
Ainsi ce jeune Hébreu, Saul, citoyen de Tarse,
Cruel persécuteur de ma famille éparse,
Et coupable témoin du supplice où je vois
Stéphanus en mourant glorifier mes droits,
A la voix du salut ne sera point rebelle.
Grâce, pouvoir sacré, combien ton œuvre est belle!
Car ce fier ennemi, car ce loup ravissant
Qui, du sang de mes saints d'abord se repaissant,
Dès l'aurore se lève et dévore sa proie,
Et le soir sous ses pieds la déchire et la broie,
Se transforme en agneau qui demande à s'offrir,
En soldat qui pour moi veut combattre et mourir.
Vous devez donc, enfants, l'accueillir pour collègue :
Du Seigneur, comme à vous, la volonté lui lègue
Le droit de publier les dogmes de la croix
Et d'aller conquérir les peuples à mes lois. »

Or, ainsi discourant, le Christ et son escorte,
De Siloé loin d'eux ayant laissé la porte
Et suivi le sentier qui longe le vallon,
Le traversent ensuite au tombeau d'Absalon :
Puis, suivant un chemin qui se cache et serpente
Sous le feuillage épais d'une vigne grimpante,
Du mont des Oliviers atteignent les hauteurs.
Sur les pas de Jésus et de ses serviteurs
Viennent au même lieu ces dignes héroïnes
Qui, par un long chemin de larmes et d'épines,
L'avaient jusqu'à la mort naguère accompagné.
Or, l'endroit leur étant par le Ciel désigné,
Les saints qui dans leur chair commencent à revivre
Et ceux dont l'esprit seul d'allégresse s'enivre
Autour du Rédempteur se rassemblent soudain.
Quel imposant tableau ! Là les eaux du Jourdain
Dans le lac Asphaltite en bouillonnant s'écoulent,
Et les monts de Cédar par delà se déroulent.
En deçà Jéricho déploie avec orgueil
Des plaines de verdure où se promène l'œil.
Ici c'est Emmaüs, Bethléhem, Béthanie,
Et toi, Jérusalem, que le Seigneur renie,
Ainsi que du salut tu renias l'Auteur.
Sur le sommet du mont c'est le Dieu Rédempteur :
Les saints de tous les temps avec transport l'entourent ;
D'Anges pour l'escorter des légions accourent,
Et la terre et les cieux ont semblé tressaillir.
Hâtez-vous, ô chrétiens, et venez recueillir
Du Christ à son départ les paroles suprêmes :
« Croyants, ma Mère un jour viendra dans ces lieux mêmes...
Mais apprenez comment ici doit s'achever
Cette humble vie où rien ne se peut improuver.
Lumineuse colonne, astre ennemi du doute,
De l'Eglise naissante elle éclaire la route,
Et je vois dans son cœur mes disciples venir
Repuiser les leçons qu'ils n'ont pu retenir.



Refuge salutaire et puissance opportune,
Elle accueille, console et bénit l'infortune.
La vertu par ses soins renaît comme une fleur,
Et l'espoir du pardon relève le pécheur.
Mais vers des bords lointains un orage l'entraîne.
Magdeleine la suit, la noble Magdeleine
Qui, me priant toujours de l'appeler à moi,
Nourrit de souvenirs son amour et sa foi.
Ephèse avec bonheur vous voit, ô Vierge-Mère,
A ses nombreux enfants vous rendre utile et chère,
Les détourner des dieux où leur cœur se complut
Et leur montrer la source et l'Auteur du salut.
Elle vous voit déjà répandre dans ce monde
Ces grâces, flots divins dont la ferveur s'inonde,
Ces biens et ces trésors que vous distribûrez
A ceux qui par amour les auront implorés.
Puis c'est en conversant avec vous sur la terre
Que Luc et Jean sauront raconter le mystère
Où la foi pour marcher allume son flambeau,
Et me montrer allant, de la crèche au tombeau,
Promulguer ici-bas la loi de l'Evangile.
« Or, tandis que ses soins rendent mon champ fertile,
La Fille du Très-Haut apprend de Gabriel
Que l'heure désirée approche, et que le Ciel,
De la terre jaloux, pour reine la réclame.
Mais un vœu dès longtemps s'est gravé dans son âme :
C'est à Jérusalem qu'elle voudrait mourir.
A ce désir si juste heureux de concourir,
Jean, son fils adoptif, à Sion la ramène.
Ah! la mort, imposée à la nature humaine,
Sur ce corps virginal sans souillure conçu
Et dont le Fils de Dieu par prodige est issu,
Comme sur lui, jamais n'eut ni droit ni puissance;
Mais le Fils, du péché restreignant la licence,
Par un libre trépas rend son Père adouci,
Et la Mère demande à le subir aussi.

La voici sur sa couche, aimable et toujours belle;
Puis, regardant les cieux où la gloire l'appelle,
Aux apôtres en pleurs elle s'adresse encor,
Et pour eux ses avis deviendront un trésor.
Car, étant sur les lieux convoqués par un Ange,
Tous, excepté Thomas, le pèlerin du Gange,
Sont arrivés pour l'heure où l'Eve de la paix
Devait aller là-haut en jouir à jamais.
« Maintenant qu'à genoux le chrétien la contemple,
Lorsqu'offrant à mon peuple un autre saint exemple,
Elle invoque les rits qui pour subir la mort,
En dépit de l'Enfer, rendent l'homme si fort,
L'huile sainte et surtout la manne eucharistique,
Merveilleuse onction, céleste viatique.
O foi de Miriam, ferveur, recueillement,
Quel œil pourrait vous voir sans attendrissement?
« Ces soins pieux remplis, « Mes chers enfants, dit-elle,
« Je pars; mais vous pourrez vivre sous ma tutelle,
« Et du peuple croyant je serai le recours.
« Soyez béni, mon Dieu, qui terminez le cours
« Et les anxiétés de mon pèlerinage :
« Dans l'ivresse du ciel d'avance mon cœur nage.
« Je revois mon Sauveur : c'est lui-même! O mon Fils,
« Vous dont l'amour se plut à m'exaucer jadis,
« Bénissez-les; daignez calmer l'angoisse amère
« Où leur âme se plonge à la mort de leur Mère.
« Je vous bénis aussi; recevez mes adieux.
« Adieu, mes bien-aimés; je vous attends aux cieux.
« Mais, ô toi que j'ai vue à me suivre fidèle,
« Va mériter encor, car le Rhône t'appelle.
« Avec Marthe et Lazare, en dépit du démon,
« Du Dieu qui s'est donné fais chérir le doux nom. »
« Elle m'invoque et meurt; mais, tranquille et sereine,
Sa face semble dire aux Anges que leur Reine
Est prête à triompher du pouvoir de la mort,
Ou plutôt, à leurs yeux, c'est un Ange qui dort.

Ainsi meurent, chrétiens, ces élus dont la vie
Sous les lois de Satan ne fut pas asservie.
D'aromates couvert, et lui-même à l'entour
Parfumant l'air d'encens et d'un baume d'amour,
Le saint corps est porté dans le réduit champêtre
Où vint souffrir le Dieu qui d'elle a daigné naître;
Et là, dans un tombeau par le zèle creusé,
Il est avec grand deuil sur des fleurs déposé,.
Puis on offre un tribut de pleurs et de louanges.
Mais voici que soudain les doux accords des Anges
S'entendent dans la grotte, et, montant dans les airs,
A travers l'infini vont se joindre aux concerts
Qui font des cieux émus retentir chaque rive.
Thomas du fond de l'Inde en ce moment arrive.
« Ciel! dit-il en pleurant, je suis venu trop tard.
« Du moins à ma douleur, amis, ayez égard;
« Permettez que mes yeux... » Et, par ordre de Pierre,
Aussitôt du sépulcre on enlève la pierre;
Mais vide est le tombeau : le Seigneur a placé
Dans son temple divin la Rose de Jessé,
Et Marie en ma cour répète son cantique. »
  Le Messie achevait ce récit prophétique;
Une troupe nombreuse au pied du mont parut :
C'était le roi d'Edesse. Ami fidèle, il crut,
En apprenant des Juifs les desseins et la rage,
Qu'il devait par l'épée exercer son courage,
Et se montrer ainsi juste et reconnaissant
Envers un Dieu qui fut pour lui compatissant.
Des troupes du royaume ayant donc pris l'élite,
Il venait châtier le peuple israélite.
Or, laissant ses soldats dans le vallon campés,
Il vient. « De quel tableau mes regards sont frappés!
Dit-il. Quoi! vous vivant, ô bienfaisant Prophète!
Cependant les Hébreux, ensanglantant leur fête,
Et bravant sans pudeur la justice et les lois,
Vous avaient, disait-on, cloué sur une croix.

Mais vous vivez, Seigneur : gloire au pouvoir sublime
Qui réduit au néant la haine de Solyme!
Que sur l'impitoyable et perfide cité
S'étende, Dieu vengeur, votre bras irrité,
Ou laissez-moi du moins servir votre colère.
— Ce zèle, dit le Christ, a le droit de me plaire;
Mais, noble Abgare, et vous, princes de tous les temps,
Ecoutez et suivez ces conseils importants :
Lorsqu'aux desseins du Ciel l'homme aveuglé s'oppose,
Le Seigneur tôt ou tard frappe et venge sa cause.
Alors tout est pour lui le fatal instrument
Par où sur les pervers tombe le châtiment.
Ainsi Jérusalem du bras qui la menace
Ne saurait préserver ni ses murs ni sa race.
J'approuve toutefois qu'avec l'aide du fer
On résiste, s'il faut, à des hordes d'enfer
Qui, de fureur sauvage étalant des exemples,
Iraient piller, brûler et détruire mes temples;
N'est-ce donc pas ainsi qu'on défend son foyer?
Et la même arme encor peut et doit s'employer,
Si ces hordes venaient, dans leur démence inique
Et dans l'espoir d'atteindre à leur but satanique,
Assaillir en brigands le Père des chrétiens
Et voler de son siége et les droits et les biens.
Heureux le champion qui d'une main robuste
Défendra sans faillir une cause si juste!
Puis, lorsque des tyrans boivent le sang humain,
Il est noble, il est beau d'aller, le glaive en main,
Arracher tout un peuple aux monstres dont la rage
Poursuit sans se lasser son exécrable ouvrage.
J'aperçois un héros qui, célèbre en son temps,
Aux peuples sous le joug meurtris et haletants
Rendra leur liberté, leur culte, leur patrie,
Et de leurs oppresseurs domptera la furie.
« Mais c'est par la parole et la conviction,
Selon que mon Eglise en a la mission,

Que la foi se propage et dans les cœurs s'implante.
Loin de vous la rigueur qui force et violente
Des âmes que le Ciel pourvut de liberté !
Sans doute, après l'avoir vainement invité,
Dieu daigne avertir l'homme et le menacer même,
Comme un bon père en use avec un fils qu'il aime ;
Et pourtant, toujours libre et maître de son choix,
L'homme peut observer ou transgresser les lois.
Puisqu'ainsi Dieu dédaigne une servile crainte,
Pour lui gagner des cœurs n'usez pas de contrainte.
Ayez soin cependant que l'impie éhonté
Et les fauteurs abjects de l'immoralité
Ne puissent accomplir leur dessein détestable ;
Car sans mœurs et sans Dieu nul empire n'est stable.
« O rois, prêchez d'exemple, et vous verrez alors
Des fruits d'ordre et de foi couronner vos efforts.
Si donc vous protégez l'Eglise votre mère,
N'allez pas, lui rendant votre faveur amère,
L'entraver dans les soins dont son cœur est jaloux,
Restreindre les saints droits qu'elle a même sur vous,
Des lois qu'elle établit prohiber l'observance,
Et présumer au point de prescrire d'avance
Ce qu'il faut révoquer, fonder ou maintenir,
Et quels dogmes pour vous elle doit définir.
Malheur au roi chrétien qui jusque là s'égare !
« Allez à votre peuple, ô généreux Abgare,
Faire aimer la vertu, la justice et Celui
Que vous veniez défendre et venger aujourd'hui.
Mais attendez un peu : vous le verrez lui-même
Partir pour aller ceindre aussi son diadème. »
Le Christ sur notre monde ensuite étend les bras :
« Globe peuplé, dit-il, par des êtres ingrats,
O sol où le péché, comme une plaie impure,
Avec infection de toutes parts suppure,
Terre, tu viens de voir à quel point je t'aimais,
Et sur toi mon amour va planer désormais.

Car n'ai-je point creusé la piscine où s'efface
La souillure hideuse empreinte sur ta face?
Pour racheter tes fils, pour leur ouvrir le ciel,
N'ai-je pas largement bu l'opprobre et le fiel?
C'est donc avec l'espoir, où ta gloire se fonde,
De te voir selon Dieu florissante et féconde,
Qu'au jour de mon départ je te bénis encor.
Tandis que vers les cieux le Christ prend son essor,
Avec toi, jusqu'au jour où sonnera ton heure,
Sa grâce, son esprit, son corps même demeure.
« Et toi, Jérusalem, condamnée à périr,
Ton site, où du salut l'arbre vient de fleurir,
Chez les peuples nouveaux va devenir célèbre.
Du fond de la Sérique et des rives de l'Ebre,
Et de ces lieux lointains dont la mer vainement
Croit pouvoir retarder le développement,
Les croyants sur tes monts viendront chercher la trace
Du Dieu qui par sa mort sauva l'humaine race :
Sois donc bénie aussi dans ton sol consacré
Par le sang trois fois saint dont il fut saturé.
« Enfin souvenez-vous, mortels, que la clémence,
Ainsi qu'une vivace et fertile semence,
A tout le genre humain va prodiguer ses fruits.
Vous donc, justes, venez, par l'Evangile instruits,
Mériter les trésors que le Ciel vous prépare,
Et de Dieu, votre amour, que rien ne vous sépare.
Et vous qui redoutez l'heure de son courroux,
Pécheurs, courez à lui : je répondrai pour vous. »
L'Homme-Dieu, revêtu de splendeur et de grâce,
En achevant ces mots s'élance dans l'espace,
Et, les bras abaissés, il bénit de nouveau
Son Eglise, innombrable et mystique troupeau,
Et Céphas, gardien des lois qu'il vint prescrire ;
Mais son dernier regard et son dernier sourire
Sont pour la Vierge-Mère, astre qu'à l'orient
La foi verra toujours propice et souriant.

Puis, ayant salué la noble fille d'Eve,
Et bercés sans effort comme dans un beau rêve,
Les saints qui ne sont plus voyageurs en ces lieux
Escortent le Pouvoir qui les enlève aux cieux.
Et vous, d'une harmonie à la terre inconnue,
Anges et Séraphins, vous remplissez la nue.
  Mais, suspendant sa course au milieu de l'éther,
Le Messie un instant s'arrête sur Vesper.
Or ayant convoqué le peuple qui l'habite :
« Enfants, vous dont l'amour au ciel se félicite,
De votre beauté sainte et de vos droits jaloux,
Persévérez sans cesse à ne chercher qu'en nous
Le bonheur que la foi recueille dans l'épreuve;
Et viendra le grand jour où vous boirez au fleuve
Qui dans les champs fleuris par le juste habités
Promène en se jouant ses flots de voluptés.
Déjà même, ô vous tous qui mille ans, sur ce globe,
Vécûtes sans jamais ternir la blanche robe
Que la terre a souillée en violant ma loi,
Venez, l'épreuve est faite, et montez avec moi.
Et vous qui n'avez point achevé votre course,
Vous avez de la grâce une nouvelle source :
Dès le moindre danger sachez y recourir,
Et vous verrez bientôt mon royaume s'ouvrir. »
  Il dit, et, bénissant ces heureuses peuplades
Où l'on ne vit jamais ni mourants ni malades,
Et dont les simples mœurs rendent réalisé
Le but que dans l'Eden Dieu s'était proposé,
Le Christ reprend alors sa marche avec le groupe
Qui vient d'être accueilli dans sa splendide troupe.
Il effleure en passant notre astre à disque d'or,
Et d'étoile en étoile élevant son essor,
Il arrive en triomphe à ces portes célèbres
Qui, se fermant le jour où l'Esprit de ténèbres
Par son art séducteur perdit le genre humain,
Ont du bonheur à l'homme interdit le chemin.

Cependant en ces mots un chœur d'élus et d'Anges
Du Christ avec amour proclame les louanges :
« Avec tous ses trésors la terre est à Celui
Dont les splendeurs sur elle en nos jours ont relui.
A lui tout l'univers, œuvre de sa puissance,
Tous ces peuples qu'au loin nourrit sa providence,
Ces mondes voyageurs et ces globes de feu
Dont la création fut pour lui comme un jeu,
Et les lieux éternels d'où sa droite fulmine
L'anathème vengeur qu'au rebelle il destine.
Sur le mont du Seigneur qui donc pourra monter,
Et dans son sanctuaire osera s'arrêter?
Lui, le Fils du Très-Haut! et, glorieux partage!
Dieu lui donne aujourd'hui ses droits pour héritage;
Car il a dignement rempli sa mission.
Il s'avance : ouvrez-vous, ô portes de Sion,
Et que le Roi de gloire entre dans son empire!
— Quel est ce noble front où la grâce respire,
Répondent aussitôt les officiers dont l'œil,
Fidèle et vigilant, garde l'auguste seuil.
— C'est le Seigneur, le Fort, Dieu puissant dans la guerre
Que l'Enfer mutiné lui déclara naguère,
Répondent à l'envi toutes les voix du chœur,
Ainsi que des soldats louant un roi vainqueur
Lorsqu'il vient présider aux pompes solennelles.
Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles,
Et que le Roi de gloire entre enfin dans sa cour!
— Mais quel est-il celui qui prétend en ce jour
Voir s'ouvrir pour lui-même et sa brillante escorte
La royale cité dont nous gardons la porte?
— C'est le Roi que le Ciel à la terre accorda,
Le Lion qu'a produit la tribu de Juda,
L'Agneau qui du Dragon à jamais nous délivre
Et lève les sept sceaux dont est scellé le livre
Où sont écrits les noms des élus du Seigneur;
C'est le Verbe fait chair; c'est le guerrier sauveur

Qui s'en vient réclamer le prix de sa victoire.
Officiers du Très-Haut, voici le Roi de gloire!
— C'est lui! c'est le Messie! Anges, nous le voyons,
Le Désiré du ciel, l'Astre dont les rayons
Eclairent les sentiers où le croyant chemine
Et dont notre séjour à jamais s'illumine.
Il a brisé le bras de la rébellion :
Ouvrons au Roi vainqueur les portes de Sion,
Et joignons nos concerts à ces joyeux cantiques
Qui l'ont accompagné jusque sous ces portiques. »
Et le Christ triomphant arrive dans sa cour.
« Pour vous fermer encor, cieux, attendez le jour
Où je verrai, dit-il, ma famille complète
Et pour tous mes élus commencer votre fête. »
Il dit ; le Tout-Puissant et ce divin Esprit
Qui d'essence incréée et d'amour se nourrit
Avec joie et tendresse, adorable mélange
Que n'exprimerait pas la voix même de l'Ange,
Accueillent le héraut qui n'a pas négligé
La haute mission dont il s'était chargé,
Et qui de tout son sang a cimenté le pacte
Que l'Amour pour jamais avec l'homme contracte.
Il monte, comme Dieu, sur le trône où s'assied
L'Etre à qui l'infini s'offre pour marche-pied ;
Et, comme homme, il entend Dieu le Père lui dire :
« Juge du genre humain, Roi du céleste empire,
Viens, mon Fils et mon Verbe, à ma droite t'asseoir.
Anges, faites pour lui fumer votre encensoir. »
Puis sur un trône d'or le Christ ayant pris place :
« Sois, reprend l'Eternel, entre l'humaine race
Et le Ciel, de ses lois sévère zélateur,
L'interprète, l'arbitre et le médiateur.
Du juste dans les feux confirme l'espérance ;
Encourage ton peuple à la persévérance ;
Console l'affligé, donne au faible un appui,
Et, propice au pécheur, intercède pour lui. »

« O Christ, dit l'Esprit saint, ô toi dont l'arrivée
D'une angoisse d'amour ici même éprouvée
M'apporte en ce moment et le terme et le prix,
Je l'ai dit, par mes soins tes soldats aguerris
Seront sous tes drapeaux conduits à la victoire,
Et, revenus joyeux d'un exil transitoire,
Ils viendront de leur chef habiter le séjour.
Mais tu leur as promis que le dixième jour
J'irai les confirmer dans leur mission sainte :
Je suis prêt; je descends. Dévoués et sans crainte,
Ils vont anéantir tous les dieux de l'erreur
Et de ses fiers suppôts affronter la fureur.
Que l'Eglise, à la fois pacifique et guerrière,
Me prenant pour son guide, entre dans la carrière ! »
Or du Christ, par des chants de triomphe et d'amour,
Les neuf célestes chœurs accueillent le retour :
« Venez, car du salut l'œuvre sainte s'achève,
Et plus haut que les cieux votre gloire s'élève.
Vous fûtes, Dieu que l'Ange a toujours encensé,
Même au dessous do lui sur la terre abaissé;
Mais de lauriers divins votre front se couronne,
Et de votre splendeur l'immensité rayonne.
Comme un arbre superbe au printemps reverdi,
Comme un astre serein qui touche à son midi,
Et comme apparaîtrait un géant que redoute
Le pervers qui l'a vu s'élancer dans sa route,
A nos yeux, Dieu puissant, vous vous êtes montré,
Et votre vaste espoir n'a pas été frustré.
Vous régnez parmi nous, mais en roi qui n'aspire
Qu'à voir tous ses sujets heureux sous son empire.
Peuples, applaudissez; car voici le grand Roi,
Le Dieu dont le pécheur, pâle et morne d'effroi,
Craint la voix et le nom comme l'on craint un glaive.
Tel qu'un triomphateur, le Seigneur Dieu se lève.
Vous, trompettes, sonnez; et vous, Anges admis
A vivre dans sa cour avec le rang d'amis,

Venez : à son appel hâtez-vous de répondre.
Vous voyez devant lui les montagnes se fondre,
La terre de frayeur trembler à son aspect,
Et les cieux inclinés lui marquer leur respect.
Vous le voyez assis au trône d'où s'élance
Le courroux qui condamne et réduit au silence
Les clameurs do l'orgueil et de l'impiété.
De là, roulant leurs flots avec limpidité,
Jaillissent les torrents où vous buvez la vie
Et la source où la gloire, ô croyants, vous convie.
Gloire au Verbe fait homme, à Celui que les cieux
Contemplent exalté plus haut que tous les dieux,
Et qui traîne aujourd'hui dans son élan suprême,
Captive et dans le deuil, la captivité même!
Amour à notre Dieu! L'aimer et le servir,
C'est un droit que Satan ne saurait nous ravir.
L'aimer, c'est le bonheur, délicieuse extase
Où d'un peuple d'élus l'éternité se base. »

Ainsi chantent les chœurs. Pour le Christ couronné
Par les saints à leur tour un hymne est entonné :
« La terre nous a vus tressaillir d'allégresse;
Car vous nous avez dit, ô Christ, avec tendresse :
« Venez, et nous irons au palais du Très-Haut! »
Et nous sommes venus, adorable héraut.
Jérusalem, cité par l'Eternel bâtie,
Belle dans son ensemble et dans chaque partie,
Vois monter les tribus, les tribus du Seigneur.
Ici la vertu siége et règne avec honneur.
O céleste cité, que ceux qui te chérissent
Du pain de tes enfants ensemble se nourrissent!
La paix et le bonheur habitent tes remparts;
Frères, amis, parents suivent tes étendards,
Et c'est à toi, Sion, que l'Eternel confie
La garde des trésors dont il se glorifie.
Seigneur, au Fils du Roi donne éternellement
Et ton siége de juge et ton saint jugement.

Des chants dus à son nom que le ciel retentisse!
Il régira son peuple au nom de la justice,
Et, du pauvre opprimé fidèle défenseur,
Son bras s'est étendu pour briser l'oppresseur.
Tant que l'astre du jour éclairera la terre,
La grâce y descendra féconde et salutaire,
Comme la pluie imbibe une molle toison
Ou comme la rosée humecte le gazon.
Il saura d'âge en âge agrandir ses domaines.
Toutes les nations jusqu'aux iles lointaines
A ce Roi bienfaiteur viendront s'assujettir,
Et le temple divin que ses soins font bâtir
Ne verra ni crouler ni chanceler son dôme,
Et lui vit à jamais béni dans son royaume.
Gloire à tous ses élus, puisqu'il leur est donné
De louer dans leurs chants son règne fortuné!
Car du Christ notre Roi merveilleux est l'empire.
Bien loin que notre cœur à plus de gloire aspire,
La splendeur de ces lieux éblouit nos regards,
Et le bonheur afflue en nous de toutes parts.
« Pour vous, élus de Dieu, plus de deuil ni de larmes;
Mais, comme le chevreuil qui bondit sans alarmes
Dans les vallons fleuris et sur les verts coteaux,
Venez et bondissez, ô fidèles agneaux,
Afin que, s'il se peut, le pasteur qui vous aime
En voyant vos transports soit plus heureux lui-même.
Et toi, belle Sion, pacifique cité
Où le Seigneur repose en son éternité,
Lève-toi, lève-toi; prends tes habits de fête,
Viens parer ton saint temple, et que jusqu'à son faîte
S'élèvent les parfums où l'élu du Seigneur
Nage en des flots d'amour, aliment de son cœur.
O Dieu, Fils de la Vierge, arbre immense et mystique,
Laisse-nous, de tes saints modulant le cantique,
Enfin nous reposer sous tes calmes rameaux;
Laisse-nous, oubliant nos labeurs et nos maux,

Et dans l'Etre divin comme plongeant notre être,
Pour ne vivre qu'en Dieu tels que l'Ange renaître. »
Or à ses bien-aimés l'Homme-Dieu souriant :
« Enivrez-vous, dit-il, de l'air vivifiant
Qui pour les bienheureux dans ces champs se respire.
O vous mes serviteurs, dans mon céleste empire,
Comme amis de l'Epoux, soyez les bienvenus.
Entrez, a dit le Dieu qui vous a reconnus.
Entrez, vous dis-je aussi, vous tous qui sur la terre
Figuriez, annonciez, attendiez le mystère
Où se sont de l'amour accomplis les desseins.
Moi je vais, escorté de mon peuple de saints,
Perpétuer pour eux le triomphe sublime
Qui demande à jamais les pompes de Solyme,
Et je célébrerai les noces de l'Agneau
Dont le sang a scellé le Testament nouveau. »
Or, tandis que Jésus, comme un aigle intrépide,
Vers les hauteurs du ciel montait d'un vol rapide,
Jusqu'aux lieux où les saints allaient le voir régner
Les croyants du regard semblaient l'accompagner;
Et voici qu'au sommet de la verte colline
Deux hommes, revêtus, comme la blanche hermine,
De l'habit que l'on nomme image d'un cœur pur,
Descendent tout à coup de la voûte d'azur.
Ainsi brille, la nuit, la mer phosphorescente
Quand, sous l'impulsion d'une vapeur puissante,
Un agile vaisseau fend les flots dans son cours.
« Pourquoi vos yeux là-haut sont-ils fixés toujours?
Ce Jésus, disent-ils, qui, rayonnant de grâce,
Comme un astre divin s'élève dans l'espace,
Tel que vous l'avez vu loin de vous s'élancer,
Les peuples le verront venir et s'abaisser,
Et c'est ici le lieu qu'il choisira lui-même
Afin de prononcer sur leur destin suprême.
Au sommet de ces monts vont flotter ses drapeaux,
Et dans cette vallée, ainsi que des troupeaux

Que l'on parque nombreux dans une étroite enceinte,
Tous les enfants d'Adam, pâles, muets de crainte,
Seront de toutes parts devant lui rassemblés.
Que de secrets alors vont être dévoilés ! »
Les Anges, à ces mots, rouvrent leurs blanches ailes
Et revolent ensemble aux rives éternelles.

Cependant, l'œil en pleurs et tourné vers les cieux,
Miriam à Jésus prolongeait ses adieux.
Elle avait, pénétrant au travers de la nue,
Et suivant une route aux humains inconnue,
Accompagné son Fils jusqu'aux portiques d'or
Dont les échos lointains lui parviennent encor.
Elle avait vu le Christ, roi de la grande fête,
Des mains de Jéhovah recevoir sur sa tête
Le diadème acquis par ses nobles travaux,
Et, béni des neuf chœurs en des hymnes nouveaux,
S'asseoir et commencer son règne débonnaire.
Le Messie avait dit à Celle qu'il vénère,
Comme lorsqu'il daigna séjourner parmi nous :
« Reine, espoir des élus, mon royaume est à vous. »
Mais le Verbe adorable et la cité chérie
Semblent se dérober aux regards de Marie ;
Un éclair, emportant la belle vision,
Ne lui découvre plus que cette autre Sion
Où son Fils au cénacle en ce moment l'appelle,
Et sous un pain mystique à la foi se révèle.
« Mon Fils, dit-elle alors, quand donc viendra le jour...
Mais ne te vois-je point sur l'autel de l'amour ?
— Ma Mère, lui dit Jean, le jour fuit devant l'ombre ;
Déjà même à nos pieds la vallée est plus sombre.
Il en est temps, venez, retournons au saint lieu
Où le distributeur des sept dons du vrai Dieu,
Comme envoyé du Christ, en nos cœurs va descendre. »

On part; mais quelle voix soudain se fait entendre ?
« O mon Maître, ô ma vie, ô mon céleste Epoux,
Je ne puis donc aux cieux m'élever avec vous !

Daignez... » Mais tu ne peux poursuivre, ô Magdeleine;
Tu tombes sur le sol, muette et sans haleine,
Et Miriam te dit, te pressant dans ses bras :
« Reviens à toi, ma sœur; sois forte : tu seras,
Comme l'a dit le Dieu qui charmait notre vue,
Ma compagne d'exil jusqu'à l'heure attendue
Où seront exaucés mes vœux les plus fervents;
Mais, allant le revoir au séjour des vivants
Où comme à pleines mains le mérite moissonne,
Je le conjurerai d'achever la couronne
Qu'il promit à l'amour appuyé sur la foi,
Et de te dire : Viens te réunir à moi. »
   Or, tandis que Lazare et Marthe à Béthanie
Ramènent, louant Dieu, la Sagesse infinie,
L'aigle dont pour un temps ils retardent l'essor,
Les disciples, émus et revoyant encor,
Reproduit dans leur cœur, le sublime spectacle,
Avec leur Mère enfin retournent au cénacle.
Là, devant l'humble autel où réside Celui
Qui du Consolateur leur a promis l'appui,
Ils épanchent l'amour et les vœux de leur âme;
Puis leur sainte allégresse en ces chants se proclame :
« Que vos tentes, Seigneur, ont de charmes pour nous!
Dieu des combats, Dieu fort, Dieu vivant, qu'il est doux
Pour ceux que vous aimez de pouvoir reconnaître
Dans vos parvis divins l'Auteur de leur bien-être!
J'ai senti près de toi mon âme défaillir
Et ma chair et mon cœur d'ivresse tressaillir.
Seigneur, vous qui donnez au pauvre une chaumière,
Un nid au passereau dans le creux de la pierre,
A l'hirondelle un toit pour loger ses petits,
Vos temples, vos autels ne sont-ils point bâtis
Pour être à vos enfants leur plus chère demeure?
Ici, près de Jésus, puissé-je attendre l'heure
Où le Seigneur à lui daignera m'appeler!
Je verrai pour toujours mon espoir se combler.

Heureux qui de son cœur se fait comme une route
Pour s'élever à Dieu loin des ombres du doute!
Sur les sables brûlants des vallons de la mort
Il marche ; mais la foi s'offre à lui pour support.
Il boit aux fraîches eaux d'un vert gazon bordées;
De l'automne sur lui s'épanchent les ondées;
Sa force en avançant de jour en jour s'accroît,
Et, ne déviant point du chemin le plus droit,
Il arrive joyeux aux éternels portiques.
Salut, du Tout-Puissant ô vous tentes mystiques,
Séjour où son pouvoir, bouclier protecteur,
Du cœur aimant et pur est le préservateur!
La prière en ce lieu n'est point inefficace,
Et du Christ immolé vous y voyez la face.
Dans votre sanctuaire, un jour, Seigneur, un jour
Est préférable à mille en tout autre séjour.
Que je sois le dernier dans votre maison sainte,
Plutôt que de me voir entraîné dans l'enceinte
Où l'impie en sa tente étale son orgueil.
Servez-moi de flambeau jusque dans mon cercueil.
O Dieu de vérité, Dieu de miséricorde,
Que pour mon aliment votre grâce m'accorde
Le pain que la vertu ne demande qu'à vous,
Et l'Enfer vainement armera son courroux. »
Ainsi chantent les saints que le Christ en son temple,
Vivant médiateur, avec amour contemple. »
  Or le chef de l'Eglise un jour s'étant levé :
« Vous savez que les Cieux, dit-il, ont réprouvé
Judas, par le Seigneur admis au ministère
Dont les soins et les fruits vont réjouir la terre.
Et pourtant il eût pu, ferme dans son devoir,
Du mérite qui sauve amplement se pourvoir;
Mais de son propre sort Judas funeste arbitre
De disciple et d'apôtre a refusé le titre,
Et naguère à l'Enfer s'est vendu librement.
Il a poussé l'audace et l'endurcissement

Jusqu'à trahir le Dieu que l'amour a fait homme ;
Puis dans le *Champ du Sang* (c'est ainsi qu'on le nomme),
Loin de mettre à profit l'aiguillon du remord,
Plein de son désespoir, il s'est donné la mort,
Et par là, du Très-Haut affrontant la colère,
Le traître a de son œuvre obtenu le salaire.
Une voix prophétique a jadis annoncé
Que dans l'épiscopat il serait remplacé.
Mes frères, il faut donc que parmi ces fidèles
Qui, voyant en Jésus le premier des modèles,
Comme nous l'ont suivi depuis Jean jusqu'au jour
Où nos regards l'ont vu retourner dans sa cour,
Un soit choisi, témoin avec nous du prodige
Que le croyant adore et dont l'Enfer s'afflige.
Dieu que la mort en vain crut soumettre à sa loi,
Donne-nous pour collègue un cœur digne de toi. »
Ainsi dit Pierre. Alors par l'assemblée auguste
Deux disciples, Joseph, dit *Barsabas le Juste*,
Et l'humble Matthias qu'un vrai zèle nourrit,
Sont proposés ensemble au choix du Saint-Esprit ;
Or les onze invoquant ce Dieu qui prédispose
Et choisit ici-bas les soutiens de sa cause :
« Seigneur, lui dirent-ils, Dieu qui, veillant sur nous,
D'un regard pénétrant sondez le cœur de tous,
Dirigez notre choix et faites-nous connaître
Qui des deux aujourd'hui vous appelez à paître
Le troupeau qu'à nos soins vous avez confié ;
Et qu'à nos fonctions dès lors associé,
De l'apôtre déchu par sa perfide audace
Dans l'Eglise du Christ il occupe la place. »
Ils dirent. Les deux noms furent tirés au sort,
Et l'élu, Matthias, fut d'un commun accord
Admis avec les onze à ce haut ministère
Dont alors il reçut par eux le caractère.
Le mont des Oliviers revit les douze un soir
Dans l'un de ses bosquets sur le gazon s'asseoir,

Et c'est là que, du Christ confirmant la parole,
L'Esprit saint de leur foi composa le symbole;
Car d'avance à leurs cœurs il s'était révélé
Quand l'immortel oracle ainsi fut formulé :
« Je crois en un seul Dieu, je crois en Dieu le Père,
Créateur tout puissant du ciel et de la terre.
Je crois en Dieu le Fils, de Dieu le Père issu,
Jésus-Christ qui pour nous, du Saint-Esprit conçu,
Se fit homme en naissant de la Vierge Marie.
Exposé, sous Pilate, à la haine en furie,
Il mourut sur la croix et fut enseveli.
Il daigna visiter le séjour établi
Pour ceux qui du salut avaient chéri l'attente.
Or, rendant sur la Mort sa victoire éclatante,
Dès le troisième jour il sortit du tombeau,
De son temple en ce monde alluma le flambeau,
Et de l'impiété confondit la menace.
Enfin, montant au ciel, il alla prendre place
A la droite de Dieu, le Père tout puissant.
C'est de là qu'il viendra, propice et menaçant,
Comme juge, inviter les vivants aux délices
Et condamner les morts à d'éternels supplices.
Je crois à l'Esprit-saint, Dieu sanctificateur
Et jadis des voyants invisible instructeur;
A l'Eglise de Dieu, ce royaume mystique
Qui s'honore à jamais du nom de catholique;
A l'union des saints qui luttent en ces lieux,
Ou souffrent dans l'abime, ou triomphent aux cieux;
Au pouvoir qui pardonne, accessible refuge
Où le pécheur rencontre un père dans son juge;
Au réveil de la chair lorsque le dernier jour
Verra le Fils de l'homme ici-bas de retour,
Puis à cette autre vie, éternelle en durée,
Et par le Dieu d'amour à son peuple assurée. »
Quand la nuit arriva, les douze promptement.
Revinrent s'enfermer dans leur recueillement.

Vint le dixième jour, où l'œuvre du Messie
Attendait un surcroît de puissance et de vie;
Les fils du nouveau pacte, au nombre de cent vingt,
Avec la Vierge-Mère invoquaient l'Esprit saint :
« Esprit de sainteté, la terre te réclame;
Nous t'invoquons, descends, mystérieuse flamme.
Que l'un de tes rayons parvienne jusqu'à nous.
Viens, ô toi dont les soins aux pauvres sont si doux,
Cher Auteur de la grâce et de tout don céleste,
Clarté qui dans les cœurs brille et se manifeste,
Dictame consolant pour toute affliction,
Hôte aimable et chéri de la dévotion,
Repos que le travail jamais en vain n'espère,
Et suave fraîcheur, ombrage où se tempère
L'ardeur des passions dont le juste gémit.
Charme saint que le Ciel même aux larmes promit,
Lumière bienheureuse où pour l'âme fidèle
Des parvis du Très-Haut la splendeur se révèle,
Venez et de nos cœurs éclairez les replis :
Notre espoir et nos vœux par vous seront remplis.
Dieu qui vivifiez, soyez-nous favorable;
Car, ô divin refuge, ô support adorable,
Sans vous l'homme est toujours l'esclave du péché.
O Dieu, lavez le cœur de souillure entaché;
Aride, en l'arrosant faites qu'il refleurisse,
Et meurtri, qu'au plus tôt près de vous il guérisse.
Que par vous de l'orgueil fléchisse la raideur,
Que vos feux ravissants réchauffent la froideur,
Et ramenez au bien le croyant qui s'égare.
Les sept dons précieux que votre amour prépare,
Ainsi que vous daignez les répandre sur nous,
Versez-les sur tous ceux dont l'espoir n'est qu'en vous.
Enfin de la vertu donnez-leur le mérite,
Qu'ils acquièrent les biens dont l'âme au ciel hérite,
Et qu'ils puissent vous voir dans ces lieux fortunés
Où de leur gloire acquise ils seront couronnés.

« Viens, Esprit créateur, désiré de nos âmes,
Accours les visiter, et que tes saintes flammes
Leur ouvrent chaque jour les célestes trésors.
Des cœurs que tu créas commande les transports.
Parmi nous, tes enfants, viens, ô toi qui te nommes
Le don du Dieu très-haut, le défenseur des hommes,
Fleuve d'où naît la vie, ardeur de charité,
Et sceau spirituel au croyant apporté.
C'est toi dont les faveurs de sept sources proviennent;
Tu transmets les pardons que les pécheurs obtiennent :
Grave en nous la parole et les dons du Seigneur.
O du Père et du Fils messager bienfaiteur,
Que ton flambeau céleste éclaire notre vue,
Que de zèle et d'amour notre âme soit pourvue,
Et puisse notre corps, dans son infirmité,
Marcher vers le tombeau, de ton souffle assisté!
Qu'à ta voix loin de nous notre ennemi s'enfuie.
Fais-nous part de la paix où le juste s'appuie,
Et daigne, puisqu'ainsi tu viens nous protéger,
Mettre notre salut à l'abri du danger.
Apprends-nous dans ce monde à connaître le Père
Et le Fils dont la mort nous l'a rendu prospère.
Que le Père et le Fils demeurent avec toi
Et l'objet et le but où marche notre foi.
Gloire au Père, puissance où l'humble se confie,
Et Roi que l'Ange aux cieux à jamais glorifie!
Gloire immortelle au Fils, vainqueur ressuscité!
Gloire au saint Paraclet pendant l'éternité! »
Ainsi, d'un cœur fervent et d'une âme ingénue,
Ton peuple, Esprit de force, invoquait ta venue.
Or tout à coup, semblable à ces vents violents
Qui de la vaste mer bouleversent les flancs,
Renversent les forêts, dévastent les campagnes,
Et d'effroi font trembler et gémir les montagnes,
Un bruit venant du ciel dans les airs s'entendit;
Il ébranle en son cours notre globe interdit,

Et d'une sainte horreur remplit tout le cénacle.
Puis, prodige nouveau, magnifique spectacle,
Des croyants à genoux comme exauçant le vœu,
La voûte s'est ouverte, et des langues de feu
Descendent, s'arrêtant sur la Vierge féconde
Et sur ceux dont les soins vont rajeunir le monde.
O puissant Paraclet, oui, vous êtes venu;
Car, émus d'un pouvoir jusqu'alors inconnu,
Les serviteurs de Dieu désormais vont comprendre
Les leçons que le Christ a daigné leur apprendre.
Vous les faites parler, et de tout l'univers
Ils connaissent par vous les langages divers.
Vous avez de leur âme enrichi l'indigence,
Et de votre saint livre ils ont l'intelligence.
A la fuite naguère on les vit recourir,
Mais au sein des tourments ils sont prêts à mourir,
Et bientôt ils iront, armés de leur courage,
Combattre et de l'erreur anéantir l'ouvrage.
Or, pour fêter le jour où l'on vit l'Eternel
Apportant à Jacob son pacte solennel,
Répandre les rayons de sa gloire sublime,
Des Juifs religieux, étrangers dans Solyme
Et venus de climats voisins ou reculés,
Selon l'ordre prescrit, s'y trouvaient rassemblés.
Sitôt que ces Hébreux apprennent le miracle
Dont le bruit se répand en dehors du cénacle,
Ils accourent en foule, et leur étonnement
S'accroît au plus haut point lorsque distinctement
Ils entendent parler leurs langues respectivos.
« Seigneur, Dieu de Jacob, quelles prérogatives!
— Car ainsi de leurs cœurs ils expriment l'émoi, —
Quel prodige divin! quelle puissance! Eh quoi!
Serait-il vrai? faut-il en croire nos oreilles?
Ces hommes qui de Dieu racontent les merveilles
Aux rives du Jourdain n'appartiennent-ils pas?
Et voici que, natifs de différents climats,

Dans leurs pieux discours nous pouvons les comprendre,
Et dans sa langue à lui chacun croit les entendre.
Que veulent dire, ô Cieux, ces merveilleux effets
Dont nos sens et nos cœurs demeurent stupéfaits? »
Pierre alors se levant, car l'Esprit saint l'ordonne :
« Hébreux, et vous, Gentils, que ce prodige étonne,
Peuples, dit-il, sachez que le Dieu d'Israël
A fait luire le jour annoncé par Joël :
« J'irai, dit le Seigneur, sur toute chair répandre
« Mon Esprit que d'en haut l'homme invite à descendre.
« Vos filles et vos fils prophétisant alors,
« Jeunes gens et vieillards voyant dans leurs transports
« De l'œuvre du pardon des images vivantes,
« Et mon peuple inspiré. serviteurs et servantes,
« D'un œil rapide et sûr lisant dans l'avenir,
« Tous verront l'Esprit saint de ses dons les munir.
« Des signes paraîtront sur la terre alarmée,
« Du feu, des flots de sang, des torrents de fumée.
« Puis, avant le grand jour du Christ victorieux,
« Vous verrez s'obscurcir l'astre au front radieux
« Et la lune en son deuil apparaître sanglante.
« Mais, pour tous les mortels ressource consolante,
« L'Eternel sauvera quiconque avec ferveur
« Invoquera le nom du Dieu libérateur. »
« Vous voyez aujourd'hui s'accomplir ces oracles :
Jésus, qui, prodiguant prodiges et miracles,
S'est au milieu de vous avec gloire montré
Le messager des Cieux sur la terre imploré,
Fut conduit à la mort selon la prescience
Qui laisse l'homme agir sans subir d'influence.
Vous l'avez immolé par la main des pervers,
Et lui, vous l'avez vu souffrir pour l'univers.
Mais au sein de la tombe il s'est rendu la vie ;
Car sa chair ne pouvait demeurer asservie
Au pouvoir destructeur que lui-même a brisé.
Or David n'a-t-il pas ainsi prophétisé ?

« J'ai toujours le Seigneur présent devant ma vue,
« Et de forces en lui mon âme s'est pourvue.
« D'allégresse, ô mon Dieu, je me sens tressaillir ;
« Vous voyez mes transports sur mes chants rejaillir,
« Et de ma chair en vous l'espérance est fixée :
« Mon âme dans l'enfer ne sera point laissée,
« Et Celui qu'ici-bas vous nommez votre Saint
« Par la corruption ne sera pas atteint.
« De la vie à jamais vous m'enseignez les voies,
« Et votre aspect me donne ample part en vos joies. »
« Or, mes frères, David, je le dis hardiment,
Mourut, et nous avons ici son monument.
Ce n'est donc point de lui qu'il parle dans le psaume,
Mais du Christ fondateur et prince d'un royaume
Qui grandit et s'étend sur l'univers entier,
Du Christ né de sa race et son noble héritier,
De Jésus que, vivant, notre bouche l'atteste,
Fit sortir du tombeau la puissance céleste,
Et qui, du même roi bien différent encor,
Vers le ciel à nos yeux a porté son essor.
« O maison d'Israël, adorez le Messie,
Le Prince qu'à ses droits l'Eternel associe,
Dans le Saint qu'en nos jours, ne le connaissant pas,
Vous avez fait conduire au plus honteux trépas.
Mais coupable, ô mon peuple, était votre ignorance.
Et pourtant à Jacob il reste une espérance :
Le Seigneur est toujours clément au repentir;
A lui donc au plus tôt sachez vous convertir,
Et cherchez un refuge en sa miséricorde.
Loin de ce monde impie où règne la discorde,
Vous vivrez de la paix et de ce pain si doux
Qu'un Dieu même nous offre en se donnant à nous;
Car vous serez reçus dans sa famille sainte.
Sous sa protection, vous attendrez sans crainte
Le grand jour que les Cieux ont au juste annoncé,
Et dont même de loin l'injuste est menacé.

Venez, pécheurs contrits : pour vous tous quelle fête !
Vous allez maintenant obéir au Prophète
Qu'ont adoré Moïse et ceux qui tour à tour
D'un règne merveilleux nous ont promis le jour.
Oui, vous l'écouterez, ce Prophète adorable,
Et vous ne serez plus de la race exécrable
Que jadis le Seigneur jura d'anéantir.
Oui, soumis avec joie au Dieu qui vint bâtir
Le temple spacieux et de longue durée
Où du ciel désormais l'homme revoit l'entrée,
Vous verrez en lui seul le signe du croyant,
Le drapeau protecteur qui, toujours ondoyant,
Demeurera visible aux peuples de la terre.
Allez donc de l'Agneau porter le caractère ;
Puis, au nom de Jésus baptisés aujourd'hui,
Sachez lui rendre gloire et combattre pour lui. »
Il dit, et de leurs fronts détournant l'anathème,
Trois mille pénitents reçurent le baptême.
Le soir vint, et voici que du cénacle aux cieux,
Comme un encens du cœur, montent ces chants joyeux :
« Que le Seigneur est grand ! Solyme, ô cité sainte,
Et toi que de splendeur et de joie il a ceinte,
Montagne de Sion, demeure du grand Roi,
L'impie à votre vue a tressailli d'effroi,
Et vous avez à fuir forcé des rois rebelles.
Pour les enfants de Dieu combien vous êtes belles !
C'est dans ton nouveau temple, immortelle Sion,
Et c'est sur tes hauteurs que de sa mission
Le Christ a pour son peuple achevé l'œuvre immense ;
C'est là que le Très-Haut déploya la clémence.
Peuples, saluez-la, cette vaste cité,
Et comptez tous les forts où son front abrité
Ne craint pas des méchants la menace et la guerre.
Venez dans ses remparts, habitants de la terre,
Avec sécurité reposer votre amour,
Et de ses saints parvis faites votre séjour ;

Puis, dignes instructeurs des nations à naître,
Dans vos récits pompeux vous leur ferez connaître
Le Dieu dont le pouvoir s'est pour vous déployé,
Quand parmi les humains vécut son Envoyé.
« Que le Seigneur se lève, et que devant sa face
La trace du pêcheur comme une ombre s'efface!
O vous tous qu'il chérit, de son aspect si doux
Et de ses voluptés, justes, enivrez-vous.
L'orphelin qui l'invoque en luï retrouve un père;
A l'exilé captif il se montre prospère.
D'Anges par millions son trône est entouré,
Et cependant il vient, par nos vœux attiré,
Habiter avec nous et, prodigue, répandre
Tous les biens qu'en ce monde un cœur droit peut attendre.
Il a même des dons pour ces enfants ingrats
Qui, traîtres à son culte et fuyant de ses bras,
Disent que parmi nous aucun Dieu ne réside.
Mais un jour, las enfin d'épargner le perfide,
Le Seigneur irrité lui brisera le front,
Et du sang des pervers les chiens s'abreuveront.
Achevez, ô Seigneur, complétez votre ouvrage.
En vain vos ennemis ont redoublé de rage,
Votre temple s'élève, et les rois à genoux
Implorent les faveurs que vous offrez à tous.
« O vous, enfants de Dieu, bénissez sa puissance,
Admirez les trésors de sa magnificence.
La force, la beauté, la lumière, tel est
Le vêtement royal où le Seigneur se plaît.
Vous étendez les cieux comme une vaste tente.
Vous rendez d'un coup d'œil la mer obéissante.
Votre char, c'est la nue, et les vents l'ont porté.
Le torrent qui bondit, bouillonnant, indompté,
Puis en nappe d'azur dans le vallon s'épanche,
Et la source limpide où l'onagre se penche,
Vous en faites des monts naître et jaillir les eaux.
Là viennent en grand nombre habiter les oiseaux,

Et c'est pour vous bénir que, dès l'aube éveillée,
Leur voix qui monte aux cieux surgit de la feuillée.
Vous offrez aux mortels le pain qui les nourrit;
Pour eux, pour leurs troupeaux le printemps refleurit,
Et c'est, Dieu créateur, votre main qui leur donne
Et les belles moissons, et les beaux fruits d'automne,
Et les riches parfums de la terre produits.
Vous élevez pour eux l'astre flambeau des nuits,
Et le soleil revient à l'heure désignée
Où l'homme, consacrant la nouvelle journée,
Prie et marche aux labeurs que suspendra le soir.
Comment louer assez votre immense pouvoir?
La Terre de votre œuvre adore la sagesse,
Et, riche de vos dons, bénit votre largesse;
Car pour elle, Seigneur, prodigue est votre soin.
Voilà cet Océan qui se déploie au loin.
Que d'animaux divers, grands et petits, s'y meuvent!
Là, comme en un bassin, les nuages s'abreuvent;
Là passent et toujours repassent les vaisseaux,
Et le dragon jouant en soulève les eaux.
C'est de vous, ô Dieu bon, que toute la nature
Demande dès l'aurore et reçoit sa pâture.
Quand vous ouvrez la main, tous les êtres joyeux
Recueillent, et vos dons pleuvent du haut des cieux.
Vous voilez votre face : aussitôt ils se troublent.
Votre Esprit se retire, et leurs frayeurs redoublent.
Ils meurent : en poussière ils gisent transformés.
Mais votre Esprit revient : ils sont réanimés,
Et la terre a soudain repris une autre face.
Rendez en nous, Seigneur, votre gloire vivace.
Que Dieu de sa puissance étale les effets,
Et qu'il daigne à son peuple accorder ses bienfaits.
Il regarde, et du mondo il ébranle la base;
Au toucher de sa main le mont fume et s'embrase.
Je chante l'Eternel, ma joie et mon appui,
Et que, doux à son cœur, mes vœux montent à lui. »

Mais, cessant de chanter, les saints font le partage
Des peuples que le Ciel leur donne en héritage :
« Aux lieux où le Messie a dirigé leurs soins
Les douze chefs iront, comme premiers témoins,
Du salut opéré publier l'évangile
Et fonder sur la terre un temple moins fragile
Que les palais où l'art s'est montré si puissant.
Ils iront, enflammés de ce feu ravissant
Qui de leur mission leur donne le courage,
Du Dieu qui les élut continuer l'ouvrage;
Et les soixante et douze, à leurs princes soumis,
Eux aussi combattront contre les ennemis
Qui viennent entraver l'Eglise dans sa marche.
Or Pierre, des croyants suprême patriarche,
D'Antioche d'abord va paître son troupeau;
Puis il ira du Christ planter le saint drapeau
Sur les murs où s'assied l'impériale Rome,
Et l'astre des Césars pâlit devant un homme.
Evode, Ignace, Lin, Anaclet et Clément
Aideront de leur zèle et de leur dévoûment
Le directeur d'une œuvre à tous les cœurs bien chère.
Marc dans Alexandrie établira sa chaire.
Luc, au nom du Très-Haut dans l'étude absorbé,
Le généreux Silas et l'ardent Barnabé
Seront prêts à courir, avec le grand apôtre
Qui, vaincu par un Dieu, joindra son zèle au nôtre,
Partout où l'Esprit saint alors les conduira.
Dans la Gaule au plus tôt Denys se portera.
Stéphanus, plein du feu qui pour nous vient d'éclore,
Noble et pieux Philippe, humble et fervent Prochore,
Nicanor, Parménas, Nicolas et Timon,
Vous viendrez avec nous combattre le démon.
Les princes d'Orient iront dans leurs domaines
Faire la guerre aux dieux nés des erreurs humaines,
Et, comme eux, Lugdunus mettra tout son bonheur
A voir auprès de lui flotter avec honneur

L'étendard immortel que l'Homme-Dieu déploie.
Enfin Lazare, et vous, notre première joie,
Fidèles qui venez d'être admis dans nos rangs,
Dans vos nobles efforts fermes, persévérants,
De votre aimable Chef vous défendrez la cause;
Et bientôt, car en vain l'Enfer au Christ s'oppose,
Nous verrons du salut l'arbre croître et fleurir,
Et ses fruits précieux pour la terre mûrir.
Soldats du Dieu vivant, son Verbe nous appelle :
Marchons, allons combattre, et prenons pour modèle
Celle que le Serpent n'a pu mordre au talon,
La Vierge dont tout âge invoquera le nom. »

« Seigneur, ajoute alors le prince de l'Eglise,
Que votre Esprit céleste à jamais nous conduise !
Par lui furent créés et la terre et les cieux,
Et les êtres sans nombre étalés à nos yeux;
Et c'est lui qui parla lorsque le Roi-Prophète
Des complots de l'orgueil publia la défaite :
« Peuples et nations, pourquoi frémissiez-vous ?
« Pourquoi ces vains complots d'un aveugle courroux ?
« Quoi donc ! rois insensés et princes de la terre,
« Au Fils d'Adonaï vous déclariez la guerre !... »
Car Hérode vraiment, Pilate et les Hébreux,
Ainsi que les Gentils, se sont ligués entre eux,
Seigneur, contre Jésus, votre éternelle image,
Le Saint que vous avez offert à notre hommage.
Mais ce sont vos desseins dont leur aveuglement
Nous a valu les fruits et l'accomplissement.
Maintenant donc, ô Dieu, regardez leurs menaces;
Rendez par vos secours nos labeurs efficaces.
Que notre zèle au loin, sans craindre leur fureur,
Porte votre parole et détrône l'erreur;
Qu'au nom de votre Fils, comme nos vœux l'espèrent,
Prodiges, guérisons et miracles s'opèrent,
Et que, toujours guidant nos efforts et nos pas,
Votre Esprit nous précède et ne nous quitte pas. »

Or, spectacle nouveau, vision merveilleuse!
Profonde, mugissante et d'aspect périlleuse,
Une mer à leurs pieds se déroule soudain ;
Un nuage se montre en un sombre lointain,
Vaste et prêt à vomir l'orage qu'il recèle.
Attachée au rivage, on voit une nacelle
Qui semble, impatiente, attendre son nocher;
Mais, pour braver les flots, qui vient la détacher?
O croyants, c'est l'Eglise, auguste passagère,
Qui sans crainte s'assied dans sa barque légère,
Et de l'éternité s'en va chercher le port.
C'est l'épouse du Christ, du vainqueur de la Mort.
Que ses yeux sont brillants! que sa face est sereine!
Salut, d'un jeune peuple ô belle souveraine!
« Pierre, dit-elle, viens, accours, mon nautonnier;
Partons, et, jusqu'au jour de l'ouragan dernier,
Sache des vents émus braver la violence. »
Dans la barque aussitôt le pilote s'élance.
La Vierge, qui reçut le nom d'Astre des mers,
S'écrie alors : « Avance et fends les flots amers.
Ne crains pas, cher esquif, et laisse enfler ta voile;
Car durant tes longs cours je serai ton étoile. »
Or d'un ciel ténébreux part un immense éclair,
Le tonnerre un instant semble jouer dans l'air;
Puis viennent les doux sons d'une voix bien connue :
« Nocher que j'ai choisi, dit-elle dans la nue,
Hâte-toi d'arborer le drapeau de la foi,
Et vogue en haute mer; car je suis avec toi. »

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES DU SECOND VOLUME.

NOTES DU CHANT XIV.

Page 7, *vers* 24 *et* 26 :

> Quoi! Judas, pour livrer ton bienfaiteur, ton Dieu,
>
> . . . .
>
> De l'amour fraternel tu profanes le signe!

C'est ce monstre que nos sages modernes prennent en pitié. « Nous croyons, disent-ils, que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste. » Ce sont ces mêmes hommes qui s'apitoient sur des scélérats justement condamnés à mort, et n'ont pas un mot de sympathie pour une nation chrétienne que l'on égorge.

Page 10, *vers* 27 :

> Il le suit en pleurant et couvert d'un linceul.

Plusieurs Pères de l'Eglise croient que Jean était ce jeune homme couvert d'une tunique de lin qui suivait Jésus, et qui se sauva presque nu pour ne pas tomber entre les mains des soldats. D'autres pensent que c'était saint Marc. Sa mère avait en effet une maison près de là, où elle et lui habitaient.

Page 22, *vers* 28 :

> Mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?

Que de soufflets plus cruels encore Notre-Seigneur reçoit des impies, lorsqu'ils le représentent comme un imposteur qui, se donnant pour Dieu, a séduit l'univers ! Avec combien de raison il pourrait leur dire : « Puisque vous avez entendu de ma bouche les paroles d'un sauveur, d'un frère, d'un ami, pourquoi me frappez-vous ? »

Page 34, sur le passage de Platon concernant Jésus-Christ.

Ce philosophe, à travers les ténèbres de la Fable, sut discerner ainsi de sublimes vérités. En 796, on ouvrit un sépulcre fort ancien, renfermant un corps que l'on crut être celui de Platon ; au cou se trouvait une lame d'or avec cette inscription : *Le Christ naitra d'une vierge, et je crois en lui.* Heureux si à d'excellents enseignements il n'eu eût pas mêlé de faux et de nuisibles, et si sa conduite eût répondu à sa croyance !

NOTES DU CHANT XV.

Page 49, *vers* 17 *et* 18 :

Hélas! le malheureux jura ne pas connaître
L'homme qu'avait jugé Caïphe le grand-prêtre.

La chute de saint Pierre doit faire trembler tous les hommes. Que l'on est peu de chose sans la grâce de Dieu! Mais gardons-nous de penser que la faute de Pierre ait invalidé la promesse du Messie à l'égard du chef de l'Eglise. La vertu vitale de cette promesse repose non sur les mérites de l'homme chargé de paître le troupeau de Jésus-Christ, mais sur la parole de Dieu, qui ne peut faillir. C'est l'évangéliste saint Marc qui donne le plus de détails sur le triple reniement de Simon-Pierre. Celui-ci s'accuse par la bouche de son disciple. Comme ils sont dignes d'être crus, ces hommes qui prennent tant de soin d'enregistrer leurs propres faiblesses, afin que l'on puisse en tirer des instructions salutaires !

Page 55, *vers* 17 *et* 18.

Ou comme l'ouragan dans la forêt touffue
Abat cèdres et pins pour s'y faire une issue.

Nous avons vu dans les forêts du Nouveau-Monde la puissance de l'ouragan. On rencontre parfois des trouées de soixante à quatre-vingts pieds, traversant un bois dans toute sa largeur. Les arbres y sont couchés sur le sol avec une espèce de régularité, et pas un n'est resté debout sur cette voie que la violence des vents s'est créée.

Page 62, *vers* 35 *et* 36 :

Que nous importe à nous que le fiel du remord
Te ronge, te consume et te pousse à la mort?

Telle est l'amitié des pervers. Rien de plus flatteur que leurs éloges et leurs promesses envers ceux dont ils ont besoin ; mais, sitôt qu'ils

ont atteint leur but, aux flatteries succède un impitoyable dédain, et même ils sont prêts à détruire sans merci les instruments de leurs iniquités.

NOTES DU CHANT XVI.

Pages 77 *et suivantes*, sur le songe de Claudia.

Selon le sentiment de la plupart des saints Pères, ce songe fut envoyé à la femme de Pilate de la part de Dieu pour lui servir d'avertissement et pour lui faire connaître quelle sainte victime le peuple juif avait traînée au tribunal de son époux.

Page 87, *vers* 6 :

Au devant du palais était une terrasse.....

L'escalier qui conduisait à cette terrasse, et que Notre-Seigneur monta plusieurs fois, est connu sous le nom de *Scala sancta*. Il est maintenant à Rome, près de la basilique de Saint-Jean de Latran. Il y fut transporté par l'ordre de Constantin. Cet escalier, arrosé du sang de Jésus-Christ, a vingt-huit marches, et il est presque usé par les fidèles qui le montent à genoux.

Page 105, *vers* 35 :

Mais par un sang divin le pacte fut scellé.

Le palais d'Hérode n'était qu'à une petite distance du prétoire, sur la colline d'Acra. Pilate s'était vraisemblablement permis quelque empiètement sur l'autorité d'Hérode ; mais ils devinrent amis lorsque le Sauveur eut été envoyé au roi de Galilée. C'est ainsi que souvent les grands de la terre se réconcilient aux dépens de leurs victimes.

Page 112, *vers* 28 :

Qui dois-je délivrer? leur dit-il. — Barabbas! »

Notre Sauveur eut à subir, dans le but de nous sauver, non seulement les supplices les plus cruels, mais aussi les outrages les plus sanglants. Il se vit préférer à lui, le Dieu d'amour et de miséricorde, un voleur, un séditieux, un assassin !

NOTES DU CHANT XVII.

Page 123, *vers* 32 *et* 33 :

Mais ce n'est point assez : on renouvelle ici
L'infâme passe-temps de la cour du grand-prêtre

Vainement les Juifs veulent rejeter sur les soldats romains les affronts et les mauvais traitements que le Christ reçut dans le prétoire. Voici ce que dit à ce sujet saint Jean Chrysostôme : « Ce sont les Juifs qui condamnent Jésus à la mort, quoiqu'ils se couvrent du nom de Pilate; ce sont eux seuls qui lui font toutes les insultes, qui le lient, qui le mènent au gouverneur, et qui le font traiter si inhumainement par les soldats. Pilate n'avait rien ordonné de tout cela. »

Page **127**, *vers* **3** :

Il s'est dit Fils de Dieu, murmura le préteur.....

A la vue de Jésus flagellé, dit un commentateur, Pilate se sentit ému et porté à la miséricorde. En entendant parler d'un Fils de Dieu, il fut encore plus frappé. Un effroi respectueux s'empara de lui. Si Jésus est un demi-dieu, pouvait-il penser, suivant les croyances de l'époque, quel châtiment n'attirerai-je pas sur moi en le condamnant!

Pages **132** *et* **133**, sur l'arrêt de mort rendu par Pilate.

Il existe une sentence prononcée, dit-on, par le gouverneur romain contre Jésus-Christ. Le Sauveur y est traité de séducteur de la nation, de contempteur de César, de faux Messie, etc. Cet arrêt paraît être en contradiction avec la conduite de Pilate dans l'Evangile, où il est dit qu'il savait bien qu'on l'avait livré par envie, où il affirme à plusieurs reprises ne point trouver de crime en lui, où il lui donne le nom d'homme juste, où il cherche en conséquence le moyen de le délivrer, où enfin il se déclare innocent de sa mort.

Ajoutons que Tibère, sur les relations qui lui vinrent de Ponce Pilate, proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins. Tertullien le rapporte comme un fait notoire dans son *Apologétique*. Eusèbe, Nicéphore, Orose, Grégoire de Tours, etc., en font aussi mention.

Pages 138 *et* 139, sur la rencontre de Jésus et de sa très-sainte Mère.

L'Evangile n'en parle pas, mais, d'après la tradition et le témoignage des Pères, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en rencontrant sa Mère, la salua par ces mots : *Salve, Mater!* « Dix-huit siècles se sont écoulés, dit Châteaubriand; des persécutions sans fin, des révolutions sans nombre n'ont pu effacer ou cacher la trace d'une mère qui vient pleurer sur son fils. »

Page 144, *vers* 5 :

> Elle essuie en pleurant la face qu'elle adore.

Le face de Notre-Seigneur, empreinte sur le linge dont la pieuse femme s'était servie, est gardée à Saint-Pierre de Rome, sous le nom de *Volto santo*. Il en existe plusieurs copies.

NOTES DU CHANT XVIII.

Page 163, *vers* 28 *et* 29 :

> Or ces mots sur la croix en trois langues écrits :
> Jésus de Nazareth, le roi des Juifs, déplurent.....

L'écriteau était en hébreu, en latin et en grec. L'hébreu était la langue de la Judée, le latin celle des maîtres du pays, et le grec celle des étrangers qui se trouvaient alors à Jérusalem à l'occasion de la fête. Les Juifs, les Romains et les Grecs pouvant représenter tout le genre humain, la triple inscription signifiait admirablement que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes.

Page 165, *vers* 2 :

> Il s'est dit Fils de Dieu ; mais Dieu de sa détresse.....

Voici ce qui est écrit dans le livre de la Sagesse (II, 12) : « Dressons des piéges au Juste, parce qu'il nous reproche des fautes contre la loi. Il se vante d'avoir la science de Dieu, il se nomme Fils de Dieu, et il se glorifie d'avoir Dieu pour son Père. S'il est vraiment le Fils de Dieu, Dieu le soutiendra et le délivrera des mains de ses ennemis. Condamnons-le à la mort la plus infâme... » Les Juifs accomplissaient exactement la prophétie.

Page 171, *vers* 9 *et* 14 :

> Pour mère à mon disciple aujourd'hui je te donne ..
> . . . .
> Prends donc dès ce moment sa Mère pour ta mère.

« L'Eve du paradis terrestre, dit M. Darras, au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, avait cueilli la mort pour tous ses enfants. Au pied de l'arbre de la croix, où Jésus ouvre le paradis céleste au repentir, Marie devient la mère du salut, le refuge et l'espoir des pécheurs. »

Pages 178 *et suivantes*, sur les ténèbres qui couvrirent la terre à la mort de Jésus-Christ.

L'historien Phlégon dit que la 4me année de la 202me olympiade, correspondant à l'année où mourut le Sauveur du monde, il y eut la plus grande éclipse de soleil que l'on eût jamais vue ; or, l'astronomie montrant qu'il n'y eut pas d'éclipse ordinaire cette année-là, on est obligé de croire à un prodige inouï et surnaturel. Thallus, dans ses *Histoires syriaques*, est d'accord avec Phlégon sur ce point. Les annales de la Chine rapportent qu'à la même époque des ténèbres immenses effacèrent le jour et jetèrent la consternation dans le cœur du monarque et de ses peuples. En Egypte, Apollophane observa avec terreur le même phénomène.

Le lugubre prodige avait été prédit par l'Esprit saint : « En ce jour-là, dit Amos, le soleil disparaîtra en plein midi, et la terre sera couverte de ténèbres au milieu du jour. »

Page 192, *vers* 10 :

Plusieurs de tes cités sur le sol s'écroulèrent.

« Sous le règne de Tibère, dit Pline l'Ancien, un tremblement de terre, tel qu'on n'en vit jamais, renversa douze villes en Orient. » Suétone rapporte le même fait.

NOTES DU CHANT XIX

Page 201, *vers* 34 :

Et l'ayant au côté frappé d'un coup de lance... .

« Un soldat, dit l'Evangile, lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » Les ennemis de Jésus eux-mêmes constatent qu'il est vraiment mort. Ce coup porté au cœur aurait suffi lui seul pour le tuer. Le sang et l'eau jaillissant de la blessure, au point de vue physiologique, sont un signe infaillible de la mort. Et l'on a osé parler d'un simple évanouissement !

Page 213, sur la sainte couronne.

La couronne d'épines que porta Notre-Seigneur Jésus-Christ fut transportée à Constantinople par l'impératrice sainte Hélène. L'an 1229, saint Louis l'obtint de Baudouin II, empereur d'Orient. Elle fut déposée et conservée jusqu'à la Révolution française dans la Sainte-Chapelle, que

le pieux roi fit construire. On la garde maintenant à Notre-Dame de Paris, où chaque année, le vendredi saint, elle est exposée à la vénération des fidèles.

Page **223**, *vers* 4, 5 *et* 6 :

> Il fut alors aussi par le Christ visité,
> Ce lieu d'épreuve sainte où l'âme devient digne
> D'être admise au salut et d'en porter le signe.

Nous lisons dans le chapitre III de la 1re Epître de saint Pierre que Jésus alla prêcher à des esprits retenus en prison, qui, autrefois incrédules, avaient, au temps de Noé, espéré la patience de Dieu. Plusieurs interprètes de la sainte Ecriture s'appuient sur ce passage pour démontrer l'existence du purgatoire. Ils raisonnent ainsi : Jésus-Christ, par qui l'Evangile, comme il est rapporté dans le chapitre suivant de la même Epître, a été annoncé aux morts, c'est-à-dire aux justes de l'Ancien Testament, est allé aussi prêcher à ceux dont la purification n'était pas achevée. Il ne s'agit pas des damnés, car pour ceux qui sont morts dans la haine de Dieu il n'y a point de salut. Il semblerait qu'il n'est pas question non plus de ceux qui étaient dans le sein d'Abraham : leur salut étant assuré, Jésus leur apporta seulement la bonne nouvelle de leur délivrance ; mais il s'agit des esprits qui, souffrant pour leurs fautes passées, eurent le bonheur d'entendre le Messie et de voir par sa prédication leur conversion rendue complète. Ce passage, ainsi expliqué, fait beaucoup d'impression sur les protestants. Au reste, les incrédules dont il est ici parlé devaient s'être repentis avant de mourir, et ils étaient allés expier leurs méfaits dans le lieu où Jésus-Christ leur prêcha, ainsi qu'à un grand nombre d'autres qui y étaient venus dans le cours des siècles, afin de se purifier et de pouvoir être dignes du bienfait de la rédemption.

Page **228**, *vers* 28 :

> De l'état sur la pierre ils apposent le sceau.

Toutes les précautions que prennent les Juifs ne serviront qu'à rendre le miracle de la résurrection plus éclatant. Les voilà ces hypocrites qui reprochaient à Jésus des miracles opérés le jour du sabbat, conformément à une loi d'amour qui permet en tout temps les œuvres de la miséricorde; ils s'en vont profaner leur plus grande fête et sceller du cachet de leur infamie la tombe du Juste qu'ils ont immolé.

NOTES DU CHANT XX.

Pages **246** *et suivantes*, snr l'apparition de Notre-Seigneur à sa Mère.

Saint Ambroise dit que la sainte Vierge fut la première qui eut le bonheur de voir le Christ ressnscité. La tradition est unanime sur ce point, et l'Eglise l'a comme consacrée dans le *Regina cœli*.

Pages **262** *et suivantes*, sur l'apparition dn Messie à sainte Magdeleine et anx saintes Femmes.

Un soi-disant historien de la vie de Jésus a osé dire qne « la passion d'une hallucinée a donné au monde nn Dieu ressuscité. » Cette assertion odieuse et blasphématoire se tronve contredite par l'incrédulité persistante des apôtres. Ils ne croient pas sur le rapport de Magdeleine, mais parce qu'ils ont vu, entendu et touché lenr divin Maître. Remarquons ici que Notre-Seigneur apparut d'abord à sa Mère, à sainte Magdeleine et aux saintes Femmes, parce qu'elles l'avaient suivi dans sa voie doulonreuse jusqu'au pied de la croix, et parce qu'elles ont fait le premier pélerinage chrétien au saint sépulcre. Il apparaîtra ensuite à Simon-Pierre, chef de son Eglise.

Page **266**, *vers* 5 :

Cette somme est à vous ; vous direz dans la ville... .

Les Juifs, en corrompant les gardes, attestent de la manière la plus positive le fait de la résurrection. S'ils ne croient pas que Jésus soit ressuscité, pourquoi payer les gardes afin de leur faire dire que le corps a été enlevé ? Pourquoi leur promettre qu'ils ne seraient pas inquiétés pour avoir négligé leur devoir?

Page **272**, *vers* **23** *et* **24** :

C'est pourquoi, mes amis, il convient que ce jour
Soit au culte divin consacré sans retour.

L'établissement du dimanche comme le jour consacré au culte, au lieu du sabbat hébreu, est un monument impérissable, une preuve toujours subsistante de la résurrection de Jésus.

Pages **272** *et suivantes*, sur le ponvoir de pardonner.

Jusqne là Jésus-Christ avait exercé lui-même le pouvoir de remettre les péchés. Sur le point de quitter la terre, il le transmet à ceux qu'il a

chargés d'y perpétuer son œuvre. Les paroles dont il se sert établissent la nécessité de la confession. Pour juger s'il faut pardonner ou non, le ministre de Dieu doit être informé de la culpabilité du pénitent; il doit savoir quelles sont ses dispositions à l'égard d'nn changement de vie et de la satisfaction à faire à Dieu et aux hommes. Et quel juge oserait prononcer sur une cause sans la connaître?

NOTES DU CHANT XXI.

Page 277, sur le passage de Josèphe concernant le Christ.

C'est en vain que les ennemis de la religion de Jésus révoquent en doute l'authenticité de ce fameux passage et supposent une interpolation; il se trouve dans les plus vieux manuscrits, et il a été cité tout au long par Eusèbe, saint Jérôme et un grand nombre d'autres.

Page 297, *vers* 10 *et* 11 :

> Puis j'irai proposer au peuple de Lutèce
> Les lois qu'un Dieu fait homme enseigne au genre humain.

L'apostolat de saint Denys l'Aréopagite à Paris est, d'après la saine critique, un fait acquis à l'histoire. Les ouvrages admirables qui portent son nom sont aussi évidemment de lui, quoi qu'en disent quelques érudits. Outre une foule de témoignages que l'on pourrait citer, il répugne de penser qu'un auteur capable de produire de tels chefs-d'œuvre les ait attribués à un antre, et qu'un faussaire qui veut en imposer au monde ait pu écrire avec tant d'onction, de force, de vérité et de grandeur.

Page 299, *vers* 11 *et* 12 :

> Puis avant de mourir, renonçant au démon,
> L'époux que vous aimez invoquera mon nom.

Ponce Pilate ayant été exilé par Caligula à Vienne en Daúphiné, s'y tua, dit-on, de désespoir. Une antre légende raconte qu'il se noya près du mont Pilate, en Suisse. On suppose ici qu'il se convertit à ses derniers moments, afin de montrer que la clémence infinie de Dieu est toujours prête à se déployer sur le pécheur qui revient à lui. Les Juifs, bien plus coupables, ne l'auraient pas implorée en vain, si un vrai repentir eût éclairé et pénétré leurs cœurs.

Page 303, sur les paroles de Notre-Seigneur : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. »

Par ces paroles Jésus-Christ établit définitivement Pierre le pasteur de tout son troupeau, le chef de son Eglise. Un an auparavant, il lui avait dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Aujourd'hui la promesse est réalisée, et le prince des apôtres entre dans ses sublimes fonctions. Lorsqu'il renia son Maître, il n'était pas encore constitué dans son office. Sa chute fut celle de l'homme et non celle du pasteur. Saint Jean termine son Evangile en rapportant la haute prérogative conférée à son ami, afin de nous faire entendre que le Christ, en nous quittant, laissait quelqu'un pour tenir sa place sur la terre. Heureux apôtres ! Le divin Maître confia à l'un sa Mère chérie, à l'autre son Epouse bien-aimée.

Page 307, *vers* 20 *et* 25 :

Aux vastes régions du nouveau continent,
. . . .
Ainsi s'offre parfois le très-saint sacrifice.

L'auteur de cet ouvrage, durant un long séjour dans les pays les plus sauvages de l'Amérique, a célébré souvent la sainte messe, comme il est dit ici, sur des autels de verdure élevés à la hâte le long des rivières ou sous l'abri des arbres de la forêt. Le Dieu dont il est écrit : *Dixit, et facta sunt*, s'y révèle au cœur de ses enfants avec non moins de vérité et de charme que dans les plus majestueuses basiliques.

NOTES DU CHANT XXII.

Page 324, *vers* 29 *et* 30 :

C'est en vain que l'erreur, jalouse de l'entendre,
A ce nom glorieux ose parfois prétendre.....

Lorsque (nous en avons fait l'expérience) on demande à un protestant où est l'église catholique, il ne montre pas le temple où il va prier lui-même, mais bien celui où se rendent ceux que l'on croit tourner en ridicule par le nom de *romanistes*.

Page 329, *vers* 3 *et* 6 :

En outre, ces pasteurs dont les soins sont à vous,

. . . .

Maintenez-les, croyants, c'est le Christ qui l'ordonne.

Là où les ministres du culte ne sont pas entretenus par l'Etat, le précepte de l'Eglise sur ce point conserve sa force. Ainsi, dans l'Amérique, après le sixième commandement on ajoute celui qui oblige les fidèles à contribuer à l'entretien de l'église et des pasteurs.

Pages 347 *et suivantes*, sur les reproches adressés aux protestants.

Ces reproches ne regardent que les fauteurs de l'hérésie et ceux qui sont de mauvaise foi. Chez nos frères séparés il y a des personnes d'un grand mérite, des cœurs droits et généreux. L'auteur de ce poëme a trouvé parmi eux des amis sincères et dévoués.

Page 347, *vers* 23 :

Mais, si Pierre autrefois fut l'astre des élus.. ..

Si l'on considère que Pierre occupe la place de Jésus-Christ, que Notre-Seigneur lui a promis l'infaillibilité de la foi, et qu'il l'a chargé de confirmer ses frères, l'expression *astre des élus* paraîtra juste.

Page 352, *vers* 18 :

D'autres, tels que celui, second de Baltimore.. ..

Le second concile national ou plénier des Etats-Unis se tint à Baltimore en octobre 1866. Sept archevêques, trente évêques et sept abbés mitrés y assistèrent. Le Saint-Siége vient d'en approuver les travaux. Au commencement de ce siècle, l'Eglise des Etats-Unis n'avait qu'un évêque; maintenant elle en compte plus de soixante. Elle est déjà un des plus beaux fleurons de la grande société catholique.

Page 358, *vers* 10 :

Epiphane dont l'œuvre est pour le juste une ancre.

Allusion au fameux ouvrage composé par cet illustre évêque de Salamine, et qui a pour titre *Anchora* ou *l'Ancre*.

Page 358, *vers* 27 :

Basile qui d'abord dans ma cause faiblit.....

Il s'agit ici de Basile de Séleucie, condamné au concile de Chalcédoine pour avoir soutenu l'unité de nature en Jésus-Christ.

Page 362, *vers* 8 *et* 9 :

Et Vincent de Beauvais, estimable instructeur
Par les tableaux divers où le savoir se mire.

Cet auteur a écrit un grand ouvrage nommé *Speculum majus*, ou *le Miroir naturel, doctrinal et historique*.

Page 365, *vers* 8 :

Spalding, fidèle écho des rives d'Occident.

Mgr Spalding, maintenant archevêque de Baltimore, a beaucoup et savamment écrit en faveur de l'Eglise catholique.

Page 365, *vers* 17 *et* 18 :

Vous qui pour une cause où le Ciel s'intéresse
Chaque jour combattez la presse par la presse.

Entre les nombreux journaux qui se signalent comme de zélés défenseurs de la vérité et de la sainte Eglise de Dieu, on distingue la *Correspondance de Rome*, l'*Observateur* de Milan, le *Bien public* de Gand, l'*Univers*, l'*Union* et le *Monde* de Paris, le *Tablet* et le *Catholic World* de New-York, etc., etc. Hommage à ces vaillants champions qui ont toujours les armes à la main pour repousser les assauts de l'hérésie et de l'incrédulité !

Page 369, *vers* 16 *et* 17 :

Et sur le sol lointain qu'ils iront défricher
Tes fils, tes dignes fils avec eux la transportent.

Les persécutions que l'Irlande a subies à cause de sa foi pendant plus de trois siècles ont été non seulement une source de gloire pour ses enfants, mais encore un moyen dont la Providence s'est servie pour propager l'Evangile dans les contrées lointaines; car les Irlandais, s'expatriant par milliers, ont porté partout dans leurs nouvelles patries l'héritage qu'ils ont reçu de leurs pères et qu'ils ont soin de transmettre à leurs enfants.

Page 373, *vers* 2 :

San-Francisco, l'amour de la mer Pacifique.

Le premier archevêque de cette grande et nouvelle ville, dont la rade est peut-être la plus belle du monde, est Mgr Alemany, digne des temps apostoliques. Secondé de son infatigable et zélé grand-vicaire, M. J. Croke, avec des éléments hétérogènes il a créé, depuis 1850, un diocèse ma-

gnifique d'avenir et marchant déjà comme ceux qui sont organisés depuis des siècles.

Page 373, *vers* 3 :

Salem, fleur d'Orégon.....

Salem est la capitale du jeune état de l'Orégon. Mgr F.-N. Blanchet, premier apôtre de cet immense territoire, a fondé, avec son fidèle clergé, les chrétientés naissantes de Saint-Paul, Saint-Louis, Orégoncity, Portland, Salem, Jacksonville, les Dalles, etc. La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. Ames généreuses qui aimez à faire semer et fructifier le grain de l'Evangile chez des peuples qui ont vécu pendant si longtemps à l'ombre de la mort, venez au secours d'un vaste pays qui demande à voir la croix plantée le long de ses fleuves, au milieu de ses prairies, au sein de ses forêts et au penchant de ses montagnes.

Page 378, *vers* 5 :

Mais signalons encor ces généreux Paulistes.....

La congrégation américaine des RR. PP. Paulistes n'a que peu d'années d'existence; elle a déjà fait un bien considérable aux Etats-Unis, parmi les protestants, par le zèle et les talents qu'elle déploie pour la gloire de Dieu. Le R. P. Hecker est l'âme de cette jeune et laborieuse société; il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, entre autres *Questions of the soul.*

Page 379, *vers* 7 :

Vous, digne Macauley, qui plus tard à mes yeux.....

Mme Macauley a établi en Irlande la congrégation des Sœurs de la Miséricorde. Cette association, qui a le même but que les Filles de la Charité, s'est étendue très-rapidement, et elle a maintenant des maisons non seulement en Europe et en Amérique, mais jusqu'en Australie.

Page 394, *vers* 5 :

Vous les Petites Sœurs des pauvres de ce monde.....

Le Ciel a béni le dévouement de ces Anges de charité. Elles viennent de fonder leur 114e établissement à Baltimore. Les catholiques et les protestants applaudissent en les voyant voler au secours des indigents et leur prodiguer des soins qui ne se lassent jamais.

Page 395, *vers* 6 :

Et qui, fils de La Salle ou Frères de Marie.....

Les Frères des Ecoles chrétiennes, les Frères Maristes et autres sont considérés par une certaine classe comme incapables d'instruire la jeunesse, et cependant que de bienfaits ils sèment autour d'eux! Parents chrétiens, rendez grâces à Dieu pour avoir donné à vos enfants des maîtres qui leur enseignent le savoir et la vertu.

Page 395, *vers* 13 :

Tels que ceux appelés du nom de l'Argentière.....

C'est dans le séminaire de l'Argentière que j'ai fait mes études. Je n'oublierai jamais la vie heureuse que j'ai passée dans cette maison d'éducation, sous de bons maîtres et avec d'aimables compagnons d'études. Combien de fois, dans les prairies et les forêts de l'Amérique, j'ai pensé au petit vallon arrosé par la Brevenne! Souvent, dans mes rêves, je me suis cru transporté dans ce paisible séjour et au milieu d'amis dont le souvenir me sera toujours précieux.

Page 396, *vers* 1 :

Mais quelle est, mes amis, la mission nouvelle.....

Associés de l'œuvre de la Propagation de la Foi, soyez bénis de Dieu et des hommes ; car c'est grâce à votre aumône et à vos prières que la croix de Jésus est maintenant plantée jusqu'aux extrémités de l'univers. Que de missions ont été établies! que d'âmes vous avez envoyées au ciel! quelles récompenses vous sont réservées! Mais ce n'est point assez d'avoir commencé un grand ouvrage, il faut le continuer et l'achever ; et le bon Maître vous dira un jour : « Vous avez agrandi et perpétué mon royaume sur la terre, vous m'avez fait triompher de l'erreur et de l'Enfer, vous avez rendu mon nom saint parmi les nations ; venez, tous mes trésors sont à vous. »

Page 405, *vers* 30 :

La chaire de saint Pierre, immortel apanage.

C'est en vain que le protestantisme et l'incrédulité moderne nient la venue de saint Pierre à Rome. Saint Clément, son deuxième successeur, saint Irénée, Eusèbe qui fixe à l'année 42 son arrivée dans la ville des Césars, saint Jérôme, saint Augustin et une foule d'autres certifient le fait. On conserve même encore la chaire où s'assit le prince des apôtres lorsqu'il établit sa royauté immortelle.

Pages 407 *et suivantes*, sur les Pontifes romains cités dans cet ouvrage.

Comme plusieurs d'entre eux n'ont pas été mentionnés avec le chiffre qui les distingue de leurs homonymes, afin d'éviter toute méprise, nous allons en donner une liste avec la date de leur mort.

S. Pierre,	mort en	67.	S. Sylvère,	mort en	538.
S. Lin,	—	78.	S. Grégoire Ier, le Grand,	—	604.
S. Anaclet,	—	91.	Théodore Ier,	—	649.
S. Clément,	—	100.	S. Martin Ier,	—	655.
S. Evariste,	—	109.	S. Eugène Ier,	—	657.
S. Anicet,	—	168.	Vitalien.	—	672.
S. Soter,	—	177.	S. Agathon,	—	682.
S. Victor,	—	202.	S. Léon II,	—	683.
S. Zéphyrin,	—	219.	S. Benoît II,	—	685.
S. Calixte Ier,	—	222.	S. Sergius Ier,	—	701.
S. Urbain Ier,	—	230.	Grégoire II.	—	731.
S. Pontien,	—	235.	Grégoire III,	—	741.
S. Fabien,	—	250.	S. Zacharie,	—	752.
S. Corneille,	—	252.	Etienne III,	—	757.
S. Etienne Ier,	—	257.	S. Paul Ier,	—	767.
S. Sixte II,	—	259.	Adrien Ier,	—	795.
S. Denys,	—	269.	S. Léon III,	—	816.
S. Caïus.	—	283.	S. Pascal Ier,	—	824.
S. Marcellin,	—	304.	Grégoire IV,	—	844.
S Marcel,	—	310.	S. Léon IV,	—	855.
S. Melchiade,	—	314.	S. Nicolas Ier, le Grand,	—	867.
S. Sylvestre Ier,	—	335.	Adrien II,	—	872.
S. Jules Ier,	—	352.	Jean VIII,	—	882.
S. Libère,	—	366.	Marin,	—	884.
S. Damase,	—	384.	Etienne VI,	—	891.
S. Sirice,	—	398.	Benoît IV,	—	903.
S. Anastase Ier,	—	402.	Agapet II,	—	955.
S. Innocent Ier,	—	417.	Sylvestre II,	—	1003.
S. Célestin Ier,	—	432.	Benoît VIII,	—	1024.
S. Léon le Grand,	—	461.	S. Léon IX,	—	1054.
S. Simplice,	—	483.	Victor II,	—	1057.
S. Félix III,	—	492.	Etienne X,	—	1058.
S. Gélase,	—	496.	Nicolas II,	—	1061.
S. Symmaque,	—	514.	Alexandre II,	—	1073.
S Hormisdas,	—	523.	S. Grégoire VII,	—	1085.
S. Jean Ier,	—	526.	Victor III,	—	1087.
S. Agapet Ier,	—	536.	Urbain II	—	1099.

Calixte II,	mort en	1124	Clément VII,	mort en	1534
Eugène III,	—	1153.	Paul III,	—	1549
Adrien IV,	—	1159.	Pie IV,	—	1565.
Alexandre III,	—	1181.	S. Pie V,	—	1572.
Innocent III,	—	1216.	Grégoire XIII,	—	1585.
Honorius III,	—	1227.	Sixte-Quint,	—	1590.
Grégoire IX,	—	1241.	Clément VIII,	—	1605.
Innocent IV,	—	1254.	Paul V,	—	1621.
Alexandre IV,	—	1261	Urbain VIII,	—	1644.
Urbain IV,	—	1264.	Innocent X,	—	1655.
Grégoire X,	—	1276.	Alexandre VII,	—	1667.
S. Célestin V,	—	1294.	Clément IX,	—	1669.
Boniface VIII,	—	1303.	Innocent XI,	—	1689.
Jean XXII,	—	1334.	Alexandre VIII,	—	1691
Benoît XII,	—	1342.	Innocent XII,	—	1700.
Clément VI,	—	1352.	Clément XI,	—	1721.
Urbain V,	—	1370.	Benoît XIII,	—	1730.
Grégoire XI,	—	1378.	Clément XII,	—	1740.
Martin V,	—	1431.	Benoît XIV,	—	1758.
Eugène IV,	—	1447.	Clément XIII,	—	1769.
Nicolas V.	—	1455.	Pie VI,	—	1799.
Pie II,	—	1464.	Pie VII,	—	1823.
Paul II,	—	1471.	Léon XII,	—	1829.
Sixte IV,	—	1484.	Grégoire XVI,	—	1846.
Léon X,	—	1521.	Pie IX.		
Adrien VI,	—	1523.			

Page 408, *vers* 5 :

Libère qui n'a point failli dans sa carrière.

La saine critique moderne prouve victorieusement que saint Libère n'a jamais failli dans son apostolat. L'arianisme est parvenu, à l'égard de cet illustre Pape comme à celui du grand Osius, à imposer ses calomnies à l'histoire; mais celle-ci, appuyée sur de puissants témoignages, repousse enfin les iniques accusations et réhabilite la mémoire de ces illustres défenseurs de la vérité.

Page 409, *vers* 24 :

Jean, huitième du nom, que l'on a mal jugé.

Encore un Pape indignement calomnié. Aujourd'hui la véridique histoire, considérant les temps difficiles où il a vécu, le disculpe et le déclare digne de son haut rang. Que d'autres Pontifes ont été ainsi noircis par l'hérésie et l'impiété, tels qu'Honorius Ier, l'immortel Gré-

goire VII et le grand Innocent III! Mais tôt ou tard la vérité triomphe, et ce sont parfois des enfants de l'erreur qui prennent en main la cause de la vertu diffamée.

Page 413, *vers* 24 :

Hippolyte, ici-bas sujet de dits obscurs.

« Saint Hippolyte, docteur de l'Eglise, vivait au IIIe siècle, dit M. Glaire. Il fut probablement évêque en Orient; mais on ne connaît ni son pays, ni sa famille, ni le siége qu'il occupa. » Quelques historiens de mérite croient qu'il fut évêque de Porto, l'ancienne Ostie.

Page 419, *vers* 21 :

En science, en vertu, Kenrick, second Jérôme.

Mgr Kenrick, d'abord évêque de Philadelphie, puis archevêque de Baltimore, s'est illustré par un ouvrage sur la primauté de Pierre et par une savante traduction de la Bible en langue anglaise. England, évêque de Charleston, nommé plus haut, est aussi l'auteur de livres excellents. Mosquera, cité dans le vers qui précède celui où il est question de Mgr Kenrick, fut archevêque de Santa-Fé de Bogota, et se vit persécuté et exilé pour sa foi.

Page 424, *vers* 16 :

Spencer, grandeur qui vit riche de pauvreté.

Issu d'une grande famille anglaise, il renonça au monde, et, sous le nom de *Father Ignatius*, pratiqua les plus sublimes vertus. Il a écrit *l'Ecole de Jésus crucifié*.

Page 426, *vers* 17 :

Roswita, riche écho de sainte poésie.

Cette Bénédictine saxonne, qui vivait au Xe siècle, s'est rendue célèbre en composant sur des sujets pieux des pièces en vers et en prose d'un goût exquis.

Page 436, *vers* 27 :

Vous, Maximilien, Mejia, Miramon.....

La mort de ces héros répandit le deuil et l'indignation sur tout le littoral américain que baigne l'Océan Pacifique. Le peuple religieux du Mexique les considère comme des martyrs.

Page 440, *vers* 15 :

Mais son corps seulement fut par le schisme atteint.

Le schisme d'Occident fut nn malheur immense sans doute ; cependant il faut remarquer que la foi demeura intacte, qu'il y eut des saints dans les denx obédiences, et que tous les fidèles ne reconnaissaient qu'une Eglise et qn'nn Pape. Ce ne fut donc pas proprement un schisme, puisque nul chrétien d'alors ne pensa à méconnaître l'autorité du successeur de saint Pierre. Pour nous, il est facile de voir où se tronvait le Pontife légitime, le Vicaire de Jésus-Christ ; mais alors, soit faute d'instruction concernant les faits et les principes, soit à cause de l'état d'excitation où les esprits se trouvaient, beaucoup de personnes ont pu se méprendre sur le vrai Chef de l'Eglise.

Page 444, sur le pouvoir temporel.

En laissant tomber le pouvoir le plus aucien, le plus légitime qui soit sur la terre, les chefs d'état devraient s'apercevoir qu'ils renverseront le leur. Quel trône pourra rester debout quand celni du Sonverain Pontife sera brisé ? L'histoire atteste que moins on a reconnu l'autorité des Papes, moins aussi celle des rois a été respectée. L'Europe ne serait pas ballottée par le flot des révolutions si, comme autrefois, peuples et potentats prenaient pour arbitre le Père des chrétiens.

NOTES DU CHANT XXIII.

Page 452, *vers* 17 *et* 18 :

Mais les labeurs de l'homme ont su rendre fertile
Un sol accusé d'être un ouvrage inutile.

Il est reconnu que l'on pent rendre la vie et la fertilité à un sol stérile, tel que celui du Sahara, soit en y plantant des arbres de l'Océanie qui se plaisent dans les sables et s'y propagent ensuite d'eux-mêmes, soit en l'arrosant au moyen de puits artésiens.

Page 481, *vers* 29 *et* 30 :

Et la Gentilité, conjurant l'anathème,
Souvent par la vertu s'est donné le baptême.

Les missionnaires qui annoncent la parole de Dieu dans les pays soumis à l'erreur ont souvent à répondre à cette question : Que sont devenus les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ, et ceux qui, nés depuis sa venue, n'ont pas eu le bonheur de connaître l'Evangile ? La

miséricorde de Dieu est infinie. Il a donné au genre humain, dans tous les temps et dans tons les lieux, des moyens de salut, soit dans les rites primitifs transmis d'âge en âge, soit dans la loi natnrelle gravée dans tous les cœurs. Nons voyons par la première Epître de saint Pierre qne tous les naufragés du délnge ne furent pas condamnés sans retour. Beancoup aussi ont dû, dans le cours des siècles, pour avoir fait le bien à leur portée, avoir part anx bienfaits de la clémence divine.

Page 484, sur la destinée des enfants morts sans baptême.

Voilà encore une question sonvent proposée dans les contrées susdites. Il est bien difficile de faire comprendre à cenx qui n'ont pas été élevés dans le sein de la vérité que des enfants morts avant de naître, morts avant d'avoir pu recevoir le baptême, puissent être privés de la possession dn ciel. Ils ne penvent, comme ils le disent, voir, apprécier *la justice de la chose*. Cependant on parvient quelqnefois, à l'aide de l'Ecritnre sainte et en leur disant que d'une source impure une ean saine et limpide ne saurait jaillir, à leur incnlqner la croyance de l'Eglise sur ce point. La plupart des protestants de nos jours ne croient pas an péché originel; en conséquence, ils ne s'inquiètent pas de faire baptiser leurs enfants.

NOTES DU CHANT XXIV.

Page 496, *vers* 19 *et* 20 :

« Voici que je demeure avec vous jusqu'au jour
« Où les siècles seront consommés sans retour.

Et ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. Telles sont les dernières paroles de l'Evangile de saint Matthieu. Notre Seigneur, en quittant la terre, met le sceau à son œuvre et confirme toutes ses promesses. L'Eglise ne pourra jamais errer, et elle ne périra pas, parce que son divin Auteur est avec elle jusqu'à la fin. Vainement elle est assaillie dans son enseignement, dans ses lois, dans ses pastenrs et surtont dans son Chef visible, elle ne craint rien, elle se confie en la promesse de Jésus, et elle continue à verser sur tous les penples les bienfaits de la rédemption.

Pages 501 *et* 502, snr la mort et l'Assomption de la sainte Vierge.

Saint Denys l'Aréopagite et la tradition de l'Eglise catholique attestent que la Mère de Jésns monrut non à Ephèse, mais à Jérusalem.

Son Assomption miraculeuse n'est pas encore un dogme de foi ; mais la tradition générale, les Pères de l'Eglise, les liturgies les plus anciennes l'attestent et la proclament. Aussi tous les vrais chrétiens, en attendant une définition semblable à celle qui fut, en 1854, un sujet de joie pour l'univers entier, font profession de croire que la Mère de Dieu est montée au ciel avec ce même corps vénérable dans le sein duquel le Fils du Très-Haut a pris son humanité.

Page 502, *vers* 24 :

C'était le roi d'Edesse : ami fidèle, il crut.....

Ce prince, célèbre dans l'Orient par ses vertus et par les prospérités de son règne, avait, quoique tributaire de Rome, gardé son indépendance vis-à-vis des Hérodes. Il vint en effet en Palestine, et fit la guerre avec succès au tétrarque, meurtrier de saint Jean-Baptiste. Les lettres mentionnées dans le chant IX, l'une d'Abgare à Jésus, et l'autre de Jésus à Abgare (celle-ci étant écrite par saint Thomas sous la dictée de son Maître), sont rapportées par Eusèbe et Moïse de Chorène.

Page 512, *vers* 19 *et* 20 :

Jusqu'aux lieux où les saints allaient le voir régner
Les croyants du regard semblaient l'accompagner.

Après avoir suivi l'Homme-Dieu depuis le jour où il fut promis au monde pour la première fois jusqu'à l'heure de son départ d'ici-bas ; après l'avoir vu apparaissant sous la tente des patriarches, figuré par les justes du passé, prédit par les Prophètes, attendu de tous les peuples, puis naissant et vivant au milieu de nous, fondant son Eglise, nous rachetant sur le Calvaire, et sanctionnant son œuvre par sa glorieuse résurrection, fixons, comme les apôtres, nos regards aux cieux, où il nous attend pour nous faire jouir de la félicité qu'il promet à ses élus.

Page 528, sur le dernier vers du poëme :

Et vogue en haute mer, car je suis avec toi.

Vogue, ô barque de l'Eglise, sur l'océan des siècles, et conduis au port de la bienheureuse éternité le genre humain que le sang du Dieu sauveur a délivré du joug, régénéré et rétabli dans ses droits précieux d'héritier du ciel.

A. M. D. G.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 5, vers 14, *au lieu de* : calmer ses alarmes. *lisez* : calmer ces alarmes.

— 46, — 1, *au lieu de* : « Il faut qu'à l'instant je te laisse : *lisez* : « Il faut qu'un instant je te laisse :

— 52. A la fin du 10ͤ vers, mettez une virgule au lieu d'un point.

— 56, vers 19, *au lieu de* : et tous mes jours m'ont fu. *lisez* : et tous mes jours m'ont fui.

— 68, — 19, *au lieu de* : la franchit sans effort, *lisez* : la franchit sans effort,

— 78, — 15, *au lieu de* : révèrent le pouvoir. *lisez* : révèrent le savoir.

— 78, — 25, *au lieu de* : aujourd'hui les affuble; *lisez* : aujourd'hui vous affuble;

— 80, — 32, *au lieu de* : Tel est, Seigneur, *lisez* : Tel est, seigneur,

— 104, — 16, *au lieu de* : Il fut pour votre pére un glaive destiné, *lisez* : Il fut par votre pére au glaive destiné,

— 132, — 19, *au lieu de* : Je me trouve et me vois *lisez* : Je me retrouve, ô Ciel,

— 134, — 12, *au lieu de* : Or le Dieu, qui venait *lisez* : Or le Dieu, qui daignait

— 144, — 10, *au lieu de* : Nous montre l'astre ami *lisez* : Nous montrent l'astre ami

— 166. A la fin du 20ͤ vers, fermez les guillemets.

— 189, vers 8, *au lieu de* : elle eut part à ses dons, *lisez* : elle eut part à vos dons,

— 211, — 4, *au lieu de* : il a fait son séjour, *lisez* : il a fait mon séjour.

Page 215, vers 24, *au lieu de* : O vous que d'un péché *lisez* : O vous que du péché

— 217, — 31, *au lieu de* : chérissez l'espérance. *lisez* : chérissiez l'espérance.

— 228, — 9, *au lieu de* : hâtez-vous donc, Seigneur. *lisez* : hâtez-vous donc, seigneur.

— 229, — 18, *au lieu de* On t'aurait comparée *lisez* : On l'aurait comparée

— 261, — 17 et 18, au lieu des deux vers du texte, dont le second est une variante du premier, *lisez* .

De se montrer à nous dans sa gloire nouvelle? »
Il dit, et, s'inspirant de son louable zèle,

— 317. A l'avant-dernière ligne, *après ces mots* : Institutions de bienfaisance *ajoutez* : — L'Eglise instruit la jeunesse. — Corps enseignants. — L'œuvre de la Propagation de la Foi. —

— 321. Ouvrez les guillemets au commencement du 21ᵉ vers.

— 341. Mettez un J au commencement du 1ᵉʳ vers.

— 341. Mettez un point au lieu d'une virgule à la fin du 16ᵉ vers.

— 371. Mettez un point à la fin du 2ᵉ vers.

— 371, vers 30, *au lieu de* : Devient au ciel, *lisez* . Devient au Ciel,

— 373, — 16, *au lieu de* : Pour ranimer un jour *lisez* : Ranimer pour le Ciel

— 405, — 26, *au lieu de* : l'apparence nous cache, *lisez* : l'apparence vous cache,

— 411, — 19, *au lieu de* : Venez le gouverner, *lisez* : Venez la gouverner.

— 420. A la fin du 4ᵉ vers, mettez une virgule au lieu d'un point-virgule.

— 421, vers 5, *au lieu de* : loin du monde profane, *lisez* · loin d'un monde profane,

— 423, — 19, *au lieu de* : Scupoli, *lisez* . Scupoli,

— 461, — 15, *au lieu de* : ne les écoute point ; *lisez* ne les écouta point ;

— 482, — 33, *au lieu de* : « O vous, enfants ingrats, *lisez* : « Et vous, enfants ingrats,

— 488, — 10, *au lieu de* : Pareil au daim qui fuit *lisez* : Pareils au daim qui fuit

— 515. A la fin du 26ᵉ vers, supprimer le guillemet.

FIN DE L'ERRATA DU SECOND VOLUME

TABLE DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

